JAHRBUCH DER ÖSTERREICHISCHEN BYZANTINISTIK

Herausgegeben

von

HERBERT HUNGER

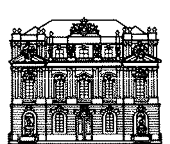
31/1

XVI. INTERNATIONALER BYZANTINISTENKONGRESS

WIEN, 4.—9. OKTOBER 1981

AKTEN

I/1



VERLAG

DER ÖSTERREICHISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

WIEN 1981

XVI. INTERNATIONALER BYZANTINISTENKONGRESS

WIEN, 4.—9. OKTOBER 1981

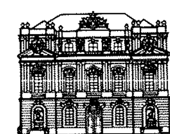
AKTEN

I. TEIL

HAUPTREFERATE

1. HALBBAND

THEMENGRUPPEN 1–6



VERLAG

DER ÖSTERREICHISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

WIEN 1981

JAHRBUCH DER ÖSTERREICHISCHEN BYZANTINISTIK

Herausgegeben von der Kommission für Byzantinistik der Österreichischen Akademie der Wissenschaften und dem Institut für Byzantinistik und Neogräzistik der Universität Wien unter der Leitung von Prof. Dr. H. Hunger.

Redaktion: Doz. Dr. Wolfram Hörandner
Institut für Byzantinistik und Neogräzistik der Universität Wien,
A-1010 Wien, Postgasse 7

Gedruckt mit Unterstützung durch das Bundesministerium
für Wissenschaft und Forschung

AU ISSN 0378—8660

In der Garmond Modern Extended gedruckt bei E. Becvar, A-1150 Wien

INHALTSVERZEICHNIS

1. Halbband

2. Halbband

VORBEMERKUNG DER REDAKTION

Die beiden vorliegenden Halbbände von Band I der Akten des 16. Internationalen Byzantinistenkongresses (= JÖB 31/1.2) enthalten die Texte der auf dem Kongreß gehaltenen Hauptreferate. Eine Ausnahme bilden zwei Hauptreferate der postbyzantinischen Sektion: Der Referent zu 11.3 (Handschriften, Bücher, Druckereien und Verlage), L. Vranoussis, wurde durch eine schwere Erkrankung an der rechtzeitigen Übersendung des Manuskripts gehindert; das Referat wird in Band II der Akten (= JÖB 32, siehe unten) gedruckt werden. Das Referat zu 11.4 (Kunstproduktion und Gesellschaft; Referent: M. Chatzidakis) mußte wegen anderweitiger Verhinderung des Vortragenden entfallen.

Die Einzelmeldungen zu den Plenarsitzungen 1—3 (Methodologie, Technologie, Bibliographie; Forschungsvorhaben und neue Aspekte), auf die in den einschlägigen Hauptreferaten Bezug genommen wird, sind in einem Beiheft zu diesem Band wiedergegeben.

Ergänzungen und Diskussionsbeiträge zu den Hauptreferaten, die Chronik des Kongresses sowie die Texte der Kurzbeiträge zu den einzelnen Sektionen werden nach Abschluß des Kongresses in weiteren Teilbänden des JÖB (32/1 ff.) publiziert werden.

Im Prinzip wurden die Bände nach den Richtlinien des JÖB gestaltet; allerdings konnte die ansonsten hier angestrebte Einheitlichkeit der Zitierweise in diesen Bänden aus technischen und zeitlichen Gründen nur zum Teil erreicht werden.

Allen Kollegen, die durch Lesen von Korrekturen und andere wertvolle Dienste an der redaktionellen Arbeit Anteil hatten — es sind dies K. Belke, H.-V. Beyer, H. Buschhausen, C. Cupane, E. Gamillscheg, F. Hild, I. Hutter, E. Kislinger, O. Kresten, P. Soustal, K. Sturm-Schnabl und R. Walther —, sei hiefür aufrichtig gedankt.

SIGLENVERZEICHNIS

AASS	Acta Sanctorum
ABME	Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος
ABSA	Annual of the British School at Athens
ACO	Acta Conciliorum Oecumenicorum
AJA	American Journal of Archaeology
AnBoll	Analecta Bollandiana
BBA	Berliner Byzantinistische Arbeiten
BCH	Bulletin de Correspondance Hellénique
BHG	Bibliotheca Hagiographica Graeca
BNJ	Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher
BollGrott	Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata
BSl	Byzantinoslavica
BV	Byzantina Vindobonensia
Byz	Byzantion
BZ	Byzantinische Zeitschrift
CAG	Commentaria in Aristotelem Graeca
CC	Corpus Christianorum
CFHB	Corpus Fontium Historiae Byzantinae
CIC	Corpus Iuris Civilis
CIG	Corpus Inscriptionum Graecarum
CIL	Corpus Inscriptionum Latinarum
CPG	Clavis Patrum Graecorum
CSCO	Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium
CSEL	Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum
CSHB	Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae
DACL	Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie
DChAE	Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
DHGE	Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques
DIEE	Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος
DOP	Dumbarton Oaks Papers
DOS	Dumbarton Oaks Studies
DOT	Dumbarton Oaks Texts
EEBS	Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν
EkklAl	Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια
EO	Échos d'Orient
EΦΣ	Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος
GCS	Die griechischen christlichen Schriftsteller
GRBS	Greek, Roman and Byzantine Studies
Hell	Ἑλληνικά
IG	Inscriptiones Graecae
IRAIK	Izvěstija Russkago Archeologičeskago Instituta v Konstantinopolě
JbAC	Jahrbuch für Antike und Christentum

JHSt	Journal of Hellenic Studies
JÖB	Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik (1969ff.)
JÖBG	Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft (1951—1968)
JRSt	Journal of Roman Studies
LSJ	Liddell—Scott—Jones
LThK	Lexikon für Theologie und Kirche
Maked	Μακεδονικά
MGH	Monumenta Germaniae Historica
MIÖG	Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung
MM	Miklosich-Müller, Acta et diplomata graeca medii aevi
MMB	Monumenta Musicae Byzantinae
NE	Νέος Ἑλληνομνήμων
OC	Orientalia Christiana
OCA	Orientalia Christiana Analecta
OCP	Orientalia Christiana Periodica
OrChrist	Oriens Christianus
PG	Patrologia Graeca
PL	Patrologia Latina
PO	Patrologia Orientalis
RAC	Reallexikon für Antike und Christentum
RbK	Reallexikon zur byzantinischen Kunst
RE	Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft
REArm	Revue des Études Arméniennes
REB	Revue des Études Byzantines
REG	Revue des Études Grecques
RESEE	Revue des Études Sud-Est Européennes
ROC	Revue de l'Orient Chrétien
ROL	Revue de l'Orient Latin
RSBN	Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici
SBN	Studi Bizantini e Neoellenici
SC	Sources Chrétiennes
Script	Scriptorium
SIFC	Studi Italiani di Filologia Classica
SK	Seminarium Kondakovianum
StT	Studi e Testi
TAPA	Transactions of the American Philological Association
ΘΗΕ	Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία
ThLL	Thesaurus Linguae Latinae
TM	Travaux et Mémoires
TU	Texte und Untersuchungen
VV	Vizantijskij Vremennik
WBS	Wiener Byzantinistische Studien
WSt	Wiener Studien
ZDMG	Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft
ZMNP	Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvěščenija
ZRVI	Zbornik Radova Vizantološkog Instituta

VERZEICHNIS DER ABBILDUNGEN

P. L. VOCOTOPOULOS

ERNST KITZINGER

TANIA VELMANS

DOULA MOURIKI

ANTHONY CUTLER

1. METHODOLOGIE, TECHNOLOGIE, BIBLIOGRAPHIE

JEAN IRIGOIN / PARIS

MÉTHODOLOGIE

En confiant le rapport sur la méthodologie des études byzantines à quelqu'un qui n'est pas un byzantiniste de profession, les organisateurs de ce Congrès ont accepté de courir un double risque: celui de faire appel à un témoin de l'extérieur — et donc d'introduire avec lui une comparaison implicite avec d'autres périodes — et celui de le voir laisser de côté des disciplines importantes sur lesquelles son incompétence ne lui permettrait pas de formuler une opinion.

Vue du côté du rapporteur, la tâche à accomplir se présentait comme un bilan de la méthodologie actuelle et comme une prospective des modifications à venir. A cet égard, la séparation entre la méthodologie et la technologie, confiées à deux rapporteurs différents, paraissait un peu factice, car c'est l'apparition de nouvelles techniques qui entraîne, pour une large part, des modifications dans la méthodologie. Sans s'être concertés à l'avance, les deux rapporteurs ont constaté qu'ils étaient arrivés aux mêmes conclusions pratiques sur ce découpage. André Guillou parlera donc de la méthodologie dans la recherche archéologique, en montrant l'importance et la variété des résultats obtenus par les nouvelles techniques qui commencent à être mises en œuvre et dont on peut attendre beaucoup plus. De mon côté, je traiterai avant tout des problèmes philologiques, mais sans négliger l'histoire qui relève à la fois des sources littéraires et documentaires, et des découvertes archéologiques.

* *
*

Pour le philologue qui est un helléniste classique, il est difficile de ne pas être frappé, sinon stupéfait, des graves faiblesses de la philologie byzantine. Au début de cette année, un étudiant m'a demandé quelle grammaire du grec byzantin je pouvais lui recommander: que lui répondre? A défaut de grammaire, existe-t-il un bon dictionnaire? a-t-il ajouté. Pouvais-je lui dire que le *Du Cange* grec, à la différence du *Du Cange* latin, était toujours reproduit dans son état originel qui remonte à l'an 1688? A cette grave déficience, pour ne pas dire plus, des instruments de travail

fondamentaux, vient s'ajouter, comme un corollaire, l'insuffisance des éditions critiques: la Byzantine de Bonn est encore, pour nombre d'historiens, l'édition la plus récente; la *Patrologia Graeca* de Migne reproduit souvent des éditions du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle; enfin, quantité de textes sont encore inédits. Des entreprises ambitieuses, traités ou encyclopédies, corpus divers, se traînent péniblement ou sont même interrompues, et cela non pas tant par la faute de ceux qui les dirigent ou de ceux qui avaient accepté d'en rédiger une partie, que par la force des choses: il est vain de tenter une synthèse ou une simple mise au point dans des domaines changeants, encore mal définis et dont les fondements ne sont pas reconnus, d'un commun accord, par les spécialistes. Ces difficultés, avec leurs conséquences, confirment l'observation faite plus haut: en 1981, les instruments de travail courants dans les études byzantines sont des outils forgés au XIX[e] siècle, parfois même plus tôt. Que ferait un industriel d'aujourd'hui avec un outillage aussi périmé? Telle est pourtant la condition du philologue byzantin, souvent aussi celle de l'historien.

Ce sombre tableau doit être un peu éclairci. Avec les deux volumes publiés par Hans-Georg Beck et les deux autres que vient de donner Herbert Hunger, l'ensemble de la littérature byzantine se trouve recensé et analysé; ainsi s'achève la carrière du classique «Krumbacher», dont la seconde édition remontait à 1897. Pour les éditions d'historiens, le *Corpus Fontium Historiae Byzantinae (CFHB)* est une entreprise en plein essor qui fournit, en principe, pour chaque œuvre, un texte critique, une traduction et les index indispensables. Certes, tous les volumes ne respectent pas les normes, et le choix des auteurs et des œuvres semble quelque peu aléatoire, ce qui était probablement inévitable dans une entreprise internationale. Si l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'un plan plus strict n'ait pas été imposé ou proposé aux divers éditeurs, il reste que le Corpus existe et qu'il se développe.

Toujours pour l'histoire, après l'achèvement des *Regesten der Kaiserurkunden* de Dölger—Wirth, voilà que J. Darrouzès vient de faire avancer d'un siècle, de 1310 à 1410, les *Regestes des Actes du patriarcat de Constantinople*, en publiant les fascicules 5 et 6 de cette série, dont le fascicule 7 est sous presse. Les *Archives de l'Athos*, sous la direction de Paul Lemerle, progressent régulièrement: le tome IV et dernier des *Actes de Lavra*, avec l'index général des tomes II et III, est sous presse; plusieurs autres volumes sont prêts pour l'impression et d'autres vont l'être. Pour l'Italie méridionale, André Guillou a fourni un gros effort. Pour Patmos, le travail est en cours.

Ces publications, par la richesse et la variété du vocabulaire qui y est attesté, font regretter que les documents ne figurent pas systématiquement

au nombre des sources dépouillées par les rédacteurs du dictionnaire du grec byzantin que dirige Emmanuel Kriaras et dont le tome VII est paru; ce précieux répertoire, qui en est arrivé à la moitié de l'entreprise, comblera pour sa part une des lacunes déplorées ci-dessus.

L'étude des manuscrits byzantins, sources des éditions critiques, est en pleine expansion. La paléographie et la codicologie ont donné lieu à des publications importantes, comme les albums de manuscrits datés des XIII[e] et XIV[e] siècles qu'Alexander Turyn a donnés pour la Bibliothèque Vaticane, les bibliothèques d'Italie et, à paraître cette année, celles du Royaume-Uni; d'autres volumes sont en préparation et l'entreprise sera étendue, sous une autre forme, aux manuscrits des XV[e] et XVI[e] siècles, période pour laquelle, par ailleurs, Dieter Harlfinger a publié un album de planches; pour une époque plus reculée, Guglielmo Cavallo et Carlo Mazzucchi vont nous entretenir d'un projet de *Codices Graeci Antiquiores*, où seront recensés tous les manuscrits et fragments de manuscrits copiés en majuscule. Sur l'illustration et la décoration des manuscrits, de nombreux ouvrages sont parus: si, pour la nouveauté de leurs reproductions, il faut citer les divers volumes des Trésors de la Sainte Montagne ou le début (manuscrits du Nouveau Testament) de la collection de la Bibliothèque Nationale d'Athènes, le *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften*, dirigé par Otto Demus et inauguré avec les volumes qu'Irmgard Hutter a consacrés aux manuscrits d'Oxford, mérite une mention particulière en raison des principes scientifiques qui y sont mis en œuvre.

Il faut mentionner aussi deux entreprises prosopographiques, celle de Vienne qui porte sur l'époque des Paléologues, et celle de Birmingham pour une période antérieure. La *Tabula Imperii Byzantini* poursuit son cours sous la direction de Herbert Hunger. La *Series B (Griechische Namen)* du *Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa*, que dirige Jadran Ferluga, voit son premier tome achevé avec la sortie du fascicule 8. Quant aux travaux de musicologie, ils restent florissants.

Toutes ces publications, toutes ces collections dont je n'ai cité qu'un choix sans prétendre établir un palmarès, attestent la vitalité des études byzantines, en dépit des faiblesses fondamentales déjà signalées. Elles se poursuivront et se développeront au cours des deux décennies qui viennent.

Mais on ne trouve là, du point de vue des méthodes, rien, ou presque rien, qui ne soit traditionnel. Or de nouvelles techniques qui sont déjà à la disposition des byzantinistes vont s'imposer, soit comme un nouveau langage qui déjà est familier aux plus jeunes d'entre eux, soit comme des moyens d'investigation originaux riches de promesses. Il n'est pas possible que l'emploi de ces techniques ne modifie pas profondément une partie au moins des méthodes traditionnelles. D'autre part, la manière d'aborder

certains problèmes — la problématique si l'on préfère — est déjà en train de se modifier. Nouvelles techniques, nouvelles méthodes de travail, nouvelles perspectives, voilà les points sur lesquels je vais insister en faisant souvent appel, puisqu'il s'agit de prospective, à des essais en cours dans des domaines autres que celui des études byzantines. En effet, et cela pourrait paraître inquiétant, parmi les communications présentées au Congrès, celles qui touchent à des problèmes de méthode sont fort peu nombreuses: le Secrétariat m'en a seulement fait connaître quatre, que je ne manquerai pas de mentionner en leur lieu et place.

I. L'informatique et ses conséquences

Parler de la révolution informatique est devenu un lieu commun. Dans la vie quotidienne — à la banque, dans les grands magasins, dans les bureaux — nous constatons la présence de l'ordinateur, manifestée par un terminal dont l'écran nous est déjà familier tout comme les listings sortis de l'imprimante.

Il ne faut pas croire que les études byzantines resteront à l'abri de cette révolution. Le traitement automatique des données n'est pas réservé aux ingénieurs ou aux économistes. Faire de la byzantinologie, en quelque domaine que ce soit, c'est traiter des données, expression volontairement très vague ou, plutôt, très large. Le passage au traitement automatique est lourd de conséquences et riche de promesses. Grâce à l'ordinateur, il devient possible d'enregistrer un nombre pratiquement illimité de données et de les traiter avec une très grande rapidité en faisant intervenir toutes les combinaisons possibles. Avec l'informatique, le quantitatif, qui avait déjà fait irruption dans l'histoire, s'y installe en conquérant. La statistique fait de même en linguistique. Et la taxinomie, issue des sciences de la vie, trouve son application dans des domaines variés, parfois inattendus. Quant à la simulation, elle permet une sorte d'expérimentation dans les sciences humaines.

Je me contenterai de donner ici quelques exemples de l'utilisation de l'informatique dans les études byzantines, en allant du simple et de l'élémentaire au plus complexe.

L'une des applications les plus simples est le classement alphabétique, éventuellement combiné avec un classement par grandes catégories, de données préalablement enregistrées. C'est ainsi qu'a été établi automatiquement l'index général publié dans le tome IV des *Actes de Lavra*. Le même procédé vaut aussi pour ce type de gestion documentaire qu'est la bibliographie: un peu partout, elle tend à s'informatiser. Les avantages

sont nombreux: rapidité du classement, combinaisons multiples, mise à jour permanente, élimination de tout risque d'erreur une fois les données enregistrées et vérifiées. L'informatique assure de plus la consultation à distance des grands centres d'information bibliographique et de documentation (banques de données): à l'Université du Koweit, on interroge directement la *Library of Congress*, à Washington. Enfin, un micro-ordinateur, dont le prix n'est guère plus élevé que celui d'une machine à écrire de bureau, permet au chercheur, moyennant un logiciel simple, d'enregistrer directement ses fiches et notes bibliographiques, et d'en automatiser la gestion et la consultation; aux plus jeunes des congressistes, aux étudiants avancés que nous formons, il faut recommander sans tarder ce mode de documentation personnelle qui, sous certaines conditions de compatibilité, pourra de plus être communiqué à d'autres et donner lieu à de fructueux échanges.

Le traitement des textes littéraires est une autre utilisation de l'informatique. Le *Thesaurus Linguae Graecae* de l'Université de Californie, à Irvine, a déjà enregistré toutes les œuvres parvenues jusqu'à nous de la littérature grecque antérieures à l'an 200 de notre ère. Deux autres étapes sont prévues, qui vont l'une jusqu'à l'an 400, l'autre de l'an 400 à l'an 600; ainsi les premiers siècles de la littérature byzantine se trouvent inclus dans les projets et il importerait d'examiner sans tarder les conditions et les moyens nécessaires pour prendre le relais et prolonger l'entreprise jusqu'à la fin du byzantinisme, car les résultats qu'on peut en attendre sont d'une extrême importance.

En efffet, les données rassemblées à Irvine visent à l'établissement d'un *Thesaurus* d'un nouveau type, destiné à prendre une forme qui n'est pas encore définie, à la suite du *Thesaurus Graecae Linguae* d'Henri Estienne (1572) et de sa réfection, considérablement élargie, par les frères Dindorf et C. B. Hase (1831—1865). Mais bien d'autres traitements peuvent être envisagés et certains ont déjà été réalisés à Irvine, comme les concordances imprimées d'œuvres d'Euripide ou celle des romanciers grecs reproduite sur microfiches. Concordances, lexiques, index, voilà les fruits d'un traitement primaire des données textuelles. Mais, grâce à l'informatique, on peut entreprendre des traitements plus complexes. Pour le vocabulaire du Nouveau Testament, K. Aland en a donné des exemples variés dans un volume intitulé *Spezialübersichten* (c'est le tome II de sa *Vollständige Konkordanz zum griechischen Neuen Testament*, paru en 1978): statistique de l'emploi d'un mot dans les diverses parties du Nouveau Testament; liste alphabétique des mots avec toutes les formes qu'ils prennent et la fréquence d'emploi de chacune d'elles; liste des mots rangés par ordre de fréquence décroissante; *hapax legomena* classés par œuvre;

dictionnaire inverse. Ce n'est là qu'un échantillon de ce que l'ordinateur peut fournir quand on le lui demande, mais il est certain que, au vu de l'entreprise d'Irvine, la *Commission du Nouveau Du Cange grec* doit s'informer des résultats déjà obtenus et examiner quel soutien lui apportera l'usage de l'ordinateur.

A côté des études de type lexicologique, le traitement automatique des textes permet aux spécialistes de poser d'une manière nouvelle et de résoudre les problèmes d'authenticité (attribution d'une œuvre à un auteur) et de chronologie relative (telle œuvre est-elle antérieure ou non à telle autre ?) avec des moyens d'une variété et d'une puissance sans précédents. Les expériences déjà faites en grec ancien et en latin montrent que la longueur des phrases, la longueur des mots ou la proportion des diverses classes de mots — les parties du discours — sont des faits significatifs à cet égard. Pour les autographes byzantins, sur lesquels Diether Reinsch vient d'appeler l'attention, les méthodes élaborées pour l'étude des autographes modernes, avec leurs divers états, leurs corrections et leurs variantes, pourraient être adaptées sans difficulté majeure.

La transmission manuscrite de toute la littérature byzantine et de la littérature grecque antérieure offre une autre occasion de comparer des états du texte, dont les variations sont dues non plus à l'auteur lui-même, mais aux fautes des copistes ou aux corrections des érudits. Le classement généalogique des manuscrits est le préalable nécessaire d'une édition critique, même s'il s'avère impossible, auquel cas on se contentera d'un classement par groupes de manuscrits. En mars 1978 s'est tenu à Paris un colloque international sur «La pratique des ordinateurs dans la critique des textes». Des communications qui y ont été présentées, il ressort que diverses méthodes automatisées peuvent être mises en œuvre pour le classement des manuscrits. Les méthodes algorithmiques, qui s'inspirent de la méthode dite de Lachmann, sont de type généalogique et aboutissent à un *stemma codicum*. Les méthodes statistiques donnent un classement par groupes, d'ordre taxinomique. Plus originales et probablement plus prometteuses sont les méthodes qui partent d'un modèle théorique, mais elles en sont encore au stade des essais.

L'automatisation ne se limite pas au classement des manuscrits. En fait, toutes les étapes du travail d'édition — à l'exception, pour le moment, de la lecture des manuscrits — peuvent être automatisées, de la collation des variantes à la photocomposition du texte avec son apparat critique. Il faut insister sur la nouveauté capitale qu'entraîne l'automatisation: la suppression, à brève échéance, de tout intermédiaire humain, c'est-à-dire faillible, entre l'auteur de l'édition critique et le livre imprimé. A partir du texte définitif dactylographié par l'auteur lui-même, la composition et la

mise en pages se feront automatiquement, en une seule étape. A la garantie d'une exactitude absolue vient s'ajouter une économie substantielle dans les frais d'impression, qui devrait atténuer les difficultés actuelles de l'édition scientifique: l'abaissement du prix de revient permettra de fixer un prix de vente moins élevé, assurant ainsi une diffusion plus large; et le tirage plus élevé contribuera à diminuer le prix de revient par exemplaire. La situation ainsi décrite n'est pas de l'ordre du rêve. Elle me paraît apporter une réponse à l'inquiétude que le regretté Agostino Pertusi exprimait lors de la réunion du Comité international, le 7 septembre 1976, à propos des volumes parus du *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*: «Le problème aujourd'hui, c'est celui du prix très élevé de ces livres, à tel point qu'ils sont absolument inaccessibles au public des savants qui aimeraient les avoir à portée de la main, et même parfois aux finances des instituts et des bibliothèques universitaires ou publiques. Il faudrait trouver un système pour rendre moins cher leur prix d'édition». Ce système que réclamait Agostino Pertusi, je crois qu'il est trouvé et que sa mise au point est pratiquement faite.

Pour en revenir aux manuscrits eux-mêmes, l'informatique permet de rassembler toutes les donnés relatives aux œuvres qu'ils contiennent, créant ainsi ce catalogue des catalogues de manuscrits dont il a été question plusieurs fois dans les Congrès des études byzantines et ailleurs. Le projet le plus avancé semble être celui du *Centre for Medieval Studies* de l'Université de Toronto, tel qu'il a été présenté par l'un de ses promoteurs, W. M. Hayes (Répertoire, Computer, and Index of Greek Manuscripts, in: Studia Codicologica. Berlin 1977, 231—235). La réalisation d'une telle entreprise suppose d'une part l'existence de catalogues précis et complets, d'autre part une uniformisation préalable des noms d'auteurs et des titres d'œuvres. Cette dernière tâche, indispensable, est plus difficile et complexe qu'il ne semblerait au premier abord. Quant au premier point, les derniers catalogues parus donnent pleine satisfaction pour ce qui est des grandes collections, comme la Bibliothèque Vaticane avec les deux volumes des *Codices Vaticani graeci 1745—1962* publiés par Mgr Paul Canart, ou la *Nationalbibliothek* de Vienne, dont le catalogue s'achève par les soins de Herbert Hunger et Otto Kresten; pour les collections secondaires, la qualité de la description laisse parfois à désirer, ce qui n'est pas le cas, fort heureusement, des soixante-treize manuscrits de la scite de Saint Demetrios décrits par Erich Lamberz et Euthymios Litsas. Les données codicologiques fournies par les catalogues (matière, format, constitution des cahiers, signatures, réglure, mise en pages, etc.) peuvent être enregistrées et traitées, comme il est déjà fait, pour les manuscrits hébreux, à l'Université de Jérusalem. On pourra alors envisager des études de codico-

logie quantitative, comme celles que constituent les trois essais publiés en 1980 par Carla Bozzolo et Ezio Ornato sous le titre «Pour une histoire du livre manuscrit au moyen âge», travail encore «fait à la main», mais dont l'élargissement exigera l'aide de l'ordinateur. C'est encore à lui qu'il faudra appel pour établir des répertoires, tel celui des copistes que préparent Ernst Gamillscheg et Dieter Harlfinger et dont ils parleront ici même.

Certains musicologues ont perçu très tôt les avantages que comporte l'emploi de l'ordinateur. Pour la musicologie byzantine, je citerai l'exemple de N. Schiødt qui, dès 1965, seul ou avec la collaboration de B. Svejgaard, a fait appel à l'informatique pour classer et analyser les chants liturgiques byzantins.

Pour les documents d'archives et tout ce que les historiens groupent sous la dénomination de «sources sérielles», seul l'ordinateur permet au chercheur de ne pas être écrasé par l'abondance des données et de réussir à établir entre elles toutes les possibilités de couplage sans en manquer une. Pour l'étude des documents fiscaux conservés dans les archives de l'Athos, Jacques Lefort a fait appel à l'informatique pour établir le fichier contenant l'ensemble des informations relatives à la population paysanne et pour effectuer sur des parties de ce fichier divers traitements statistiques. Jacques Lefort fait partie de l'équipe qui rédige un bulletin dont tous les historiens de Byzance devraient prendre connaissance, «*Le médiéviste et l'ordinateur*» (publié depuis le début de 1979 par l'*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes* et l'*Université de Paris I*). Les mêmes historiens devraient consulter aussi la *CAMDAP* (*Computers and Medieval Data Processing*), bulletin qui en est à son dixième volume; publié à l'origine par l'*Institut d'études médiévales* de l'Université de Montréal, il paraît depuis 1980 sous le double patronage de l'Institut de Montréal et de l'*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*, avec un sous-titre en français, «*Informatique et études médiévales*». Parmi la vingtaine de périodiques qui touchent à l'usage de l'informatique dans les sciences humaines et dont le plus connu est *Computers and the Humanities*, les deux que j'ai cités sont les seuls à être spécialisés dans le moyen âge. Il paraît difficile que leur lecture ne suscite pas un vif intérêt chez les byzantinistes qui les ignoreraient encore.

A titre d'exemple du traitement informatique appliqué à des problèmes concrets, je citerai deux communications qui seront présentées à ce Congrès. Walter Fink et Werner Seibt proposent de nouvelles voies pour le déchiffrement des monogrammes. Leur fichier, établi à la main, doit désormais, comme ils le disent en conclusion, être géré par un ordinateur: lui seul pourra mettre en évidence toutes les combinaisons possibles. Le second exemple porte sur l'archéologie, mais, puisque le Secrétariat du Congrès me l'a fait connaître, je n'hésite pas à le mentionner. C'est une

application de l'analyse factorielle aux constructions de briques d'époque byzantine; Berge Aran montre comment cette analyse permet de tenir compte d'un nombre élevé de données variables (dimensions extrêmes et moyennes des briques, épaisseur extrême et moyenne du joint de mortier horizontal, etc.), de façon à mettre en évidence des variables latentes existant implicitement sous les variables observées. On ajoutera à ces deux exemples une suggestion que M[lle] Suzy Dufrenne fait dans son rapport sur les ateliers de miniaturistes byzantins: «il faudrait envisager pour un avenir plus ou moins lointain une mise en machine des formes ornementales dans les manuscrits byzantins».

Un autre apport de l'informatique, d'ordre général mais d'une importance capitale, c'est qu'elle contraint le philologue et l'historien à repenser leurs méthodes traditionnelles, à les justifier, à être capables d'en rendre compte à une machine qui ne tolère aucune faute de raisonnement, aucune lacune dans une suite logique. Ils sont ainsi conduits à formaliser leurs méthodes, en faisant appel à l'aide ou au contrôle du logicien et de l'informaticien. Sinon, ils courraient le risque d'acquérir des connaissances techniques ou plutôt de les emprunter sans avoir acquis les connaissances théoriques qui en sont le fondement.

L'informatique a ses exigences, qu'il serait redoutable de méconnaître. Elle a aussi ses limites, fixées avant tout par le coût de la saisie et du traitement. La préparation des données en vue de leur enregistrement est une opération délicate et longue, donc coûteuse. Il s'ensuit que pour des travaux de classement relativement simples ou portant sur un nombre de données limité, le traitement à la main reste pratiquement le seul valable. Mais les progrès de la micro-informatique vont modifier rapidement cette situation en permettant à l'utilisateur de faire lui-même la saisie des données, comme dans le cas de la documentation personnelle mentionné plus haut, et en rendant presque nul le coût du traitement.

II. AUTRES TECHNIQUES NOUVELLES

Une exposition qui s'est tenue à Paris d'octobre 1980 à janvier 1981 sous le titre accrocheur «La vie mystérieuse des chefs-d'œuvre», avec un sous-titre plus précis «La science au service de l'art», montrait fort bien tout ce que l'emploi de nouvelles techniques apporte aux méthodes d'examen, d'analyse et de datation des objets archéologiques. A ce titre, ces nouvelles techniques relèvent du rapport d'André Guillou. Mais il ne faut pas oublier que l'archéologie du livre existe, sous le nom de codicologie. D'ailleurs, dans l'exposition de Paris, une section était réservée aux

documents graphiques. Il faut mentionner aussi un colloque international, plus ancien, consacré aux techniques de laboratoire dans l'étude des manuscrits, où ont été présentées, avec diverses méthodes d'analyse des tracés, des encres et des supports, les principales techniques photographiques et physico-chimiques applicables aux manuscrits. En mai 1981, s'est tenue à Paris une Table-ronde sur «Les nouvelles techniques de déchiffrement des écritures effacées», où ont été confrontées méthodes chimiques, méthodes physiques et méthodes numériques; ces dernières, les plus récentes, montrent l'application aux manuscrits dont l'écriture a été effacée accidentellement ou intentionnellement, en particulier aux palimpsestes, des méthodes utilisées pour le traitement des images transmises par satellite artificiel. Comme pour l'informatique, le choix d'une technique ou d'une autre dépend souvent du coût du traitement et de l'intérêt du document traité. Les applications de ces diverses techniques sont très variées: c'est ainsi que l'analyse par activation neutronique est utilisée aussi bien pour les monnaies byzantines (Mme C. Morrisson) que pour le papyrus ou le papier des manuscrits. Le philologue et l'historien de l'art ont tout avantage à se tenir au courant des applications faites à l'archéologie, car elles peuvent souvent être étendues au livre et à son illustration; je citerai ainsi, un peu au hasard, la chromatographie en phase gazeuse pour les parchemins pourprés et pour l'encre, la microfluorescence X pour les pigments des miniatures, la microscopie électronique à balayage pour la surface des supports, la bétagraphie pour les filigranes du papier, etc.

III. Recherches interdisciplinaires

Pour en revenir à des méthodes plus familières aux congressistes, le développement des recherches interdisciplinaires à l'intérieur des études byzantines doit être signalé. Le rapport de Mlle Suzy Dufrenne fournit un bon exemple de ce que l'on commence à faire dans un domaine précis, celui de l'illustration du livre. Pendant longtemps, les historiens de l'art byzantin se sont intéressés à la miniature prise en elle-même, comme une forme de peinture comparable à la fresque ou à la mosaïque, et elle a été traitée, comme ces dernières, sous le titre général de peinture byzantine. Ils n'avaient pas tort, en un sens, mais ils risquaient de négliger le fait que ces miniatures étaient des illustrations destinées à accompagner un texte déterminé sous la forme d'un livre. Dès 1935, Kurt Weitzmann avait montré quel avantage on avait à tenir compte, en sus des peintures, de toute la décoration: portes ou bandeaux enluminés, initiales ornées, etc. Le développement de la codicologie comme celui, plus modeste, de la paléographie exigent que les rapports de l'illustration avec le livre soient envisagés comme un phénomène spécifique, avec toutes ses conséquences culturelles, chronologiques et géographiques. La collaboration de l'historien de l'art et du paléographe-codicologue est désormais indispensable. Des publications récentes, comme celle de *Die Bibel des Niketas* (1979), par Hans Belting et Guglielmo Cavallo, prouvent la fécondité, dans un domaine précis, d'une tendance qui apparaît aussi dans d'autres domaines et ne manquera pas de se développer à l'avenir.

Le commentaire d'un texte est un exemple typique de recherche interdisciplinaire. A propos des *Miracula Demetrii*, dont il a donné une édition critique et dont le volume de commentaire vient de paraître, Paul Lemerle, qui a choisi de traiter ces textes hagiographiques «comme source pour l'histoire de Thessalonique et de la Macédoine à la haute époque byzantine, et spécialement pour les événements qui ont marqué l'arrivée et l'installation des Slaves dans les Balkans et sur les bords de la mer Égée», me disait récemment combien leur interprétation a été renouvelée par les découvertes archéologiques (monnaies, céramique, boucles de ceinture), avec, pour résultat, un changement de perspective complet sur les invasions avares et slaves.

D'une manière différente, voilà longtemps que les historiens de Byzance ont compris l'importance des relations qui existaient entre l'empire byzantin et ses voisins, immédiats ou non, Avares et Slaves, Arabes, Francs ou Turcs, etc. L'histoire de l'empire byzantin est inséparable de celle de ses voisins; c'est un truisme que de le rappeler. Mais une telle perspective peut être étendue à d'autres domaines, comme le montrent deux exemples. Le premier est tiré de l'histoire des sciences. On parle couramment de science grecque, de science arabe, de science occidentale, le lien entre la fin de l'antiquité et le moyen âge avancé étant assuré par les Arabes. Aujourd'hui les historiens des sciences parlent plus volontiers, en reprenant une expression proposée par Roshdi Rashed, de science méditerranéenne, une science qui s'est développée autour de la Mer Méditerranée et s'est communiquée par la double voie des influences directes et des traductions. Il est déplorable que la partie le moins bien connue de cet ensemble soit celle qui concerne la science byzantine: des textes qui peuvent être d'une grande importance sont encore inédits, ceux qui sont édités sont souvent mal datés et mal localisés. D'autre part, tout ce qui concerne le passage de la pratique — les modes de calcul, la pratique astronomique et la pratique astrologique entre autres — à travers l'empire byzantin est très mal connu. Il faut que la science byzantine ne reste pas plus ou moins coupée de la science méditerranéenne, dont elle est un élément important.

L'autre exemple est tout différent. Pour qui sort du monde byzantin et examine d'autres civilisations, des faits parallèles apparaissent sans qu'on puisse établir entre eux de rapport. L'encyclopédisme byzantin du Xe siècle, dont l'importance a été marquée par Paul Lemerle, et son contemporain, l'encyclopédisme arabe, sont-ils deux mouvements simultanés, mais indépendants ? Peut-on comprendre l'originalité de l'un ou de l'autre sans les confronter à l'encyclopédisme chinois ? Doit-on parler de convergence, de parallélisme ou d'influence ? Voilà des questions qui n'intéressent pas seulement l'histoire culturelle. Pour l'écriture, l'apparition, à quelques décennies d'intervalle, de la minuscule caroline en Occident et de la minuscule byzantine est un phénomène remarquable. Doit-on conclure de cette concomitance à une influence de la première sur la seconde qui se serait exercée à Rome même comme l'a suggéré Cyril Mango ? La découverte récente des fragments du Sinaï, dont Linos Politis a publié de bonnes reproductions, fournit de nouveaux éléments; ils inviteraient à reculer un peu la date des essais qui ont abouti à la minuscule canonique du IXe siècle. Trouve-t-on les mêmes tâtonnements en Occident ? Quoi qu'il en soit, l'apparition de la minuscule caroline peut avoir joué le rôle d'un catalyseur en faisant aboutir l'une des tentatives de normalisation de la cursive byzantine. Sans méconnaître les risques que l'on court en confrontant des faits culturels, il vaut la peine de les envisager en faisant appel à l'aide et au contrôle des spécialistes correspondants, sans chercher à jouer les amateurs.

Une des conditions du progrès, dans une recherche internationale, est l'usage d'un vocabulaire technique admis et compris par tous. La création de lexiques spécialisés multilingues facilite les échanges et la compréhension réciproque entre des chercheurs explorant un même domaine. Sophia Kalopissi et Maria Panayotidi en offrent un bon exemple dans leur communication : leur «glossaire de la terminologie byzantine en architecture et en sculpture», rédigé en quatre langues (grec, anglais, français et allemand) et groupant un millier de termes, rendra de bons services; une telle entreprise devrait être étendue à d'autres domaines.

IV. Nouvelles perspectives

Les voyages en avion nous ont appris comment un paysage se transforme au décollage : à mesure que l'appareil prend de l'altitude, les collines et les montagnes s'abaissent, l'horizon s'élargit; de minute en minute, un paysage qu'on connaissait bien vu du sol se modifie jusqu'à prendre finalement l'allure d'une carte géographique. Il en va de même

pour l'historien qui décide de changer de point de vue pour étendre son regard sur des faits bien connus ou prétendus tels. L'approche se modifie, de nouveaux problèmes surgissent et, avec eux, de nouveaux objets apparaissent.

On sait qu'une des tâches de l'homme de science est de mesurer ce qui est mesurable, et de rendre mesurable ce qui ne l'est pas. Je dirais de même qu'une des tâches de l'historien est de découvrir ce qui n'est pas visible, d'entendre ce qui n'est pas dit. Comme exemples de ces nouveaux territoires qui s'offrent devant lui, il faut citer les recherches sur les mentalités, sur les niveaux de culture, sur les croyances, etc., recherches toujours intéressantes, séduisantes à la fois par leur caractère de nouveauté et par l'éclairage qu'y apportent les sciences humaines, mais toujours délicates pour le choix et l'usage de la documentation. En pareil cas, l'historien de Byzance peut être tenté d'imiter ou de transposer quasi mécaniquement ce qu'ont fait les historiens d'autres peuples ou d'autres périodes en oubliant, comme me le fait remarquer Paul Lemerle, que les déficiences de leur documentation et le retard de l'outillage dont ils disposent ne leur permettent pas une démarche aussi assurée. C'est là un risque qui justifie une mise en garde.

On peut aussi, en faisant appel à la géométrie, comparer le changement de perspective au choix d'un axe privilégié sur lequel des faits bien connus, d'allure disparate, sont projetés de façon à faire apparaître en chacun d'eux une série de points communs dont l'étude, synchronique ou diachronique, mettra en lumière ce qui n'est pas visible quand on examine ces faits en eux-mêmes et pour eux-mêmes. C'est ainsi que l'étude de l'esthétique byzantine et de la signification esthétique de l'art byzantin a donné lieu, depuis une vingtaine d'années, à plusieurs ouvrages importants. L'auteur de l'un d'entre eux, V. V. Byčkov, présente au Congrès une communication où il montre à quel point l'esthétique est un problème d'actualité dans les études byzantines et quel rôle essentiel elle a joué dans la civilisation de Byzance. A côté de l'esthétique théorique, avec ses deux courants patristique et humaniste, il reconstitue une esthétique pratique, qui s'exprime aussi bien dans toutes les formes d'art que dans l'existence même des Byzantins, de la vie privée jusqu'aux cérémonies de la cour impériale et de l'Église, sans oublier les fêtes de tout ordre.

D'une ambition moindre, mais fondées sur des bases plus solides, les recherches socio-culturelles sur le livre byzantin ne sont pas moins prometteuses. Dans son rapport au Congrès d'Athènes, Mgr Paul Canart a donné un beau spécimen d'une telle étude, la première du genre, en se limitant à la production de l'Italie méridionale et de la Sicile dans une période assez courte. Quels types de texte copie-t-on ? Sous quelle forme ? A l'intention

de qui ? Quelle est l'attitude du lecteur face au livre qu'il a acquis ? Quand et pourquoi le lecteur se fait-il son propre copiste ? Et quelle modification ce changement entraîne-t-il dans l'attitude du copiste face au texte qu'il reproduit ? Voilà quelques-unes des questions, parmi bien d'autres, qui attendent une réponse pour telle ou telle période de l'histoire byzantine. On pourrait aller plus loin et se demander pour quel public écrit tel auteur; ou bien, dans un tout autre domaine, à quel plan — et à quelle conception de la connaissance — répond le classement des livres dans telle bibliothèque monastique. On rejoint par cette voie l'étude des mentalités et des cultures.

* *
*

Au terme de ce rapport voué à la méthodologie et tourné vers l'avenir plus que vers le temps présent, je ne méconnais ni les lacunes que le plan adopté a créées lui-même, ni les omissions qui sont dues à mon ignorance et aussi au tout petit nombre des communications qui ont paru en relation avec le sujet traité. Malgré des faiblesses, que j'ai mentionnées en commençant, les études byzantines sont en plein développement et les nouveaux moyens techniques mis à leur disposition doivent leur permettre de franchir dans les meilleures conditions les deux décennies qui nous séparent de l'an 2000.

Esquisse bibliographique

Informatique et statistique :
Périodiques :
Computers and Medieval Data Processing (Institut d'études médiévales, Université de Montréal, Case postale 6128, succ. A, Montréal, Québec H3C3J7, Canada).
Le médiéviste et l'ordinateur (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 40, avenue d'Iéna, F-75116 Paris).

J.-P. Benzécri, L'analyse des données, t. I : La taxinomie ; t. II : L'analyse des correspondances. Paris, Dunod 1973 ; 3[e] éd. 1979.

J.-P. Benzécri, Pratique de l'analyse des données, t. III : Linguistique et lexicologie. Paris, Dunod 1981.

J. Doran—F. R. Hodson, Mathematics and Computers in Archaeology. Edinburgh, University Press 1975.

Informatique et histoire médiévale (*Collection de l'École française de Rome*, 31, 1977).

La pratique des ordinateurs dans la critique des textes. Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique 1979.

Techniques nouvelles :
Périodique :
Archaeometry (The Research Laboratory for Archaeology and History of Art, Oxford).

Les techniques de laboratoire dans l'étude des manuscrits. Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique 1974.

La vie mystérieuse des chefs-d'œuvre. La science au service de l'art. Paris, Éditions de la Réunion des Musées nationaux 1980.

Nouvelles perspectives :
Faire de l'histoire, sous la direction de J. Le Goff et P. Nora, t. I : Nouveaux problèmes ; t. II : Nouvelles approches ; t. III : Nouveaux objets. Paris, Gallimard 1974.

* *
*

Folgende Einzelmeldungen zum Thema „Methodologie“ wurden in dem vorliegenden Hauptreferat mitverarbeitet (Volltext der Beiträge im Beiheft zu diesem Band) :

Berge Aran, A new evaluation of Byzantine brickwork based on the method of discriminant analysis
V. V. Byčkov, Die Ästhetik als ein aktuelles Problem der gegenwärtigen Byzantinistik
Walter Fink—Werner Seibt, Neue Wege zur Deutung der Monogramme
Sophia Kalopissi—Maria Panayotidi, Exposé sur un glossaire de la terminologie byzantine en architecture et en sculpture

Der folgende Beitrag konnte wegen verspäteten Einlangens nicht mehr berücksichtigt werden (Text ebenfalls im Beiheft) :
K. V. Chvostova, Sur la question d'application des méthodes quantitatives dans les recherches socio-économiques de Byzance du XIV[e] siècle

ANDRÉ GUILLOU / PARIS

TECHNOLOGIE

Traiter pareil sujet dans la perspective de l'an 2000, qui est celle du congrès, n'est pas mince affaire. En confier le soin à un historien, même responsable d'entreprises techniques, c'était courir le risque de le faire passer pour un amateur aux yeux des spécialistes: j'en ai pris la responsabilité avec le Comité d'organisation. C'est, peut-être, d'ailleurs bien ainsi, si on admet que la question posée est de savoir ce que peut attendre l'historien de Byzance de la technologie moderne. Dans l'état actuel de nos expériences, il ne peut s'agir que de types modernes d'analyses, de constitutions de séries documentaires étendues, d'archivages concentrés de données concernant un problème de notre ère culturelle, celle du monde byzantin.

Je retiendrai ici seulement deux instruments techniques, perfectibles, certes, mais suffisamment opératoires pour l'historien, l'archéologie stratigraphique et l'informatique.

L'ARCHÉOLOGIE STRATIGRAPHIQUE

L'archéologie stratigraphique est une méthode de recherche, qui a désormais fait ses preuves tant en milieu rural qu'en milieu urbain, partout en Europe; elle est presque ignorée des Byzantinistes. Et on a le devoir de pousser un cri d'alarme devant le massacre lent et régulier des sites les plus connus opérés au moyen de pelles mécaniques. Combien de sites sont ainsi irrémédiablement perdus pour l'histoire des civilisations! Je voudrais, tout simplement, décrire ici les techniques d'approche et de traitement des sites, qu'ils soient ruraux ou urbains.

La prospection préliminaire d'une région géographique est fondée sur une connaissance complète des sources écrites antiques et médiévales[1], sur une lecture attentive des photographies aériennes (en blanc et noir, en couleurs, prises à la verticale et en position oblique), toujours difficiles à

[1] Et le travail de géographie historique peut être ici un travail préalable indispensable.

obtenir, ou des photos prises de satellites, des cartes aussi, sur un examen de la céramique recueillie en surface et des vestiges visibles, s'il y en a; le recours à un système de détection (le Sonar par exemple) peut se révéler indispensable, mais il est coûteux. L'historien dispose ainsi d'un échantillonnage de sites, qui peuvent ou non être fouillés[2].

Il choisit alors, en fonction des questions qu'il estime non résolues par les autres sources écrites ou non (par ex. l'habitat, le cadre de vie, le mode de vie, etc.), le lieu adéquat[3].

Le village ou la ville retenus ont eu, en général, une séquence d'occupation plus ou moins longue qui a produit une stratification abondante (le dépôt archéologique peut atteindre une épaisseur de 4 à 10 m.), rendue plus complexe par l'enchevêtrement des différentes occupations et donc des structures et les destructions que chacune de ces structures a entraînées. Il convient donc d'employer des techniques qui assurent un enregistrement aussi exhaustif que possible par couches et une bonne lecture de cette information stratigraphique. Car c'est dans l'exploitation systématique de cette masse documentaire, plus encore que dans une stricte réalisation de la fouille, que réside la difficulté de l'archéologie stratigraphique. La recherche sur le terrain et l'interprétation des données ne peuvent être menées que par une équipe, dont chaque membre se voit chargé d'un secteur, si la fouille est étendue, et d'un aspect de la recherche, topographie, fouille proprement dite, exploitation des données stratigraphiques, gestion du mobilier, études mobilières spécifiques (céramologue, ostéologue, spécialiste du métal, numismate, etc.). Mais, si la participation de plusieurs chercheurs spécialisés est la seule façon d'assurer une exploitation systématique et rapide des résultats, elle impose l'utilisation d'un système global, visant à coordonner le travail et à permettre la mise en

[2] Ainsi l'inventaire des sites retenus après un dépouillement des sources écrites pour la Chalcidique byzantine s'élevait au nombre de 25 possibles. Après l'exploration archéologique, 19 possibles furent retenus et classés par ordre d'intérêt: Rentina, Tôrônè, Stageira, etc. Pour le Péloponnèse sur 19 sites prospectés, 3 furent retenus et classés dans l'ordre: Plytra, Hiérax, Plaka. Les résultats de ces prospections seront prochainement publiées: celle de Chalcidique avec la publication des fouilles de Stageira, celle du Péloponnèse sous forme d'article.

[3] Cette démarche préparatoire exige la collaboration des archéologues locaux, souvent du service des eaux et forêts, et suppose l'agrément des autorités nationales. Et l'on est souvent surpris, après un effort de prospection important effectué par des équipes internationales spécialisées, composées d'historiens, d'architectes, d'archéologues, d'ostéologues, de spécialistes de mobilier en métal, de céramologues, de dendrologues, de topographes, etc., de rencontrer sur place incompréhension ou hostilité, auprès des archéologues grecs!

commun des données. Il est opportun désormais d'appliquer, en l'adaptant, la méthode mise au point par Martin Biddle au cours de la fouille de Winchester en Angleterre (1961—1971), reprise par un groupe de chercheurs français et qui a fait l'objet d'un mémoire récent[4].

La reconstitution de l'histoire d'un site et de son territoire ou terroir passe d'abord par l'identification de chaque couche, terme qui désigne la plus petite unité stratigraphique perceptible à l'œil. La détermination des *couches*, accompagnée de la collecte séparée du mobilier par couche, puis l'établissement de leur *chronologie relative* par l'étude de leurs relations stratigraphiques, sont les deux impératifs sans lesquels aucune fouille à valeur scientifique n'est possible. Mais à ces deux principes, il convient d'en ajouter un troisième, qui est *l'interprétation archéologique* des couches; celle-ci s'appuie sur la nature même de la couche et de ses éléments constitutifs, son pendage, sa localisation sur le site: elle est le résultat d'un premier niveau de raisonnement archéologique, et il faut se persuader que la fouille d'une couche est le moment privilégié pour tenir ce raisonnement, qu'il sera trop tard d'entreprendre, lorsque la couche aure été évacuée avec les déblais.

La controverse entre les partisans de la fouille verticale avec conservation des banquettes ou bermes jusqu'à l'achèvement de la fouille et ceux qui prônent la fouille horizontale, qui permet d'exposer les niveaux contemporains sur l'ensemble du site, obligeant au démontage périodique des banquettes, repose sur une mauvaise interprétation du système lancé par sir Mortimer Wheeler, qui n'a jamais interdit, au contraire, de fouiller les banquettes. Il s'agit, en fait, de deux techniques complémentaires et non antinomiques. On peut concevoir, en effet, qu'une fouille de sondage, dont le but est de préciser la chronologie d'un site, avant ou pendant la fouille, soit conduite de façon simplement verticale. Mais dans le cadre d'un programme de recherche destiné à résoudre un problème d'histoire d'un site, il n'est pas concevable de ne pas procéder à une enquête horizontale, car elle seule permet de caractériser la nature de l'habitat en reconstituant son environnement immédiat. Pour avoir quelque chance de succès, cette méthode implique que l'on traite une superficie aussi vaste que possible et que l'on en assure le contrôle strict; et ici les moyens techniques mis en œuvre sont liés aux moyens financiers mis à la disposition du responsable. Car le contrôle strict n'est possible que si l'on effectue les opérations mécaniques d'enlèvement et d'enregistrement des couches, en même temps

[4] B. Randoin, Enregistrement et exploitation des données stratigraphiques de la fouille d'un site urbain à Tours. Mémoire présenté à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1980.

que l'on procède à une réflexion archéologique solide capable de déterminer la contemporanéité des divers éléments.

Je n'aurai garde d'oublier, enfin, l'approche ethnographique du site choisi, qui permet de reconstituer un ou plusieurs niveaux du mode de vie des habitants. Mais elle n'est utilisable avec succès que sur des habitats peu perturbés après leur abandon, où l'on peut techniquement définir la fonction précise de chaque zone (réserve, cuisine, foyer, lieux de passage, etc.), ou sur des habitats, qui connaissent une utilisation contemporaine, qui a des liens de continuité historique avec le passé recherché par exemple.

Il apparaît donc que le choix des techniques employées sur un site est indissociable de la nature du site et des objectifs de la recherche, sans parler des moyens dont dispose le responsable. Les méthodes employées sont celles qui permettent à la fois une datation des divers types d'occupation, mais aussi la compréhension des modes d'habitat et des diverses activités dont le site peut conserver la trace. Villes et villages du monde byzantin, puis post-byzantin, comportent, en effet, une stratification complexe et abondante, qui, si elle est examinée de façon rationnelle et minutieuse, peut fournir une somme impressionnante de données documentaires, qu'il faut engranger pour pouvoir ensuite les utiliser avec profit.

Mais la nature même de la fouille implique la destruction au fur et à mesure des données stratigraphiques. Il faut donc avoir le moyen retrouver les divers éléments que l'on a découverts, ce qui suppose un système d'enregistrement correspondant autant que possible aux questions que l'on posera aux données reçues. Celui-ci reposera, naturellement, sur l'unité stratigraphique de base: la couche, et il sera effectué par secteurs fouillés.

Prenons un example d'enregistrement de couche (voir p. 23).

Ce qui peut être interprété comme suit: la couche examinée, 1121 est sous 1092 et 1068, la fouille sous-jacente fouillée est 1122. Le contexte stratigraphique peut être ainsi reconstitué. Ensuite viennent les informations d'ordre physique, sa localisation éventuellement illustrée par un croquis à main levée sur la page de droite et sa description. On remarque qu'il n'est fait appel ici à aucune technique sophistiquée, évaluation granulométrique ou référence à un code de couleur qui sont actuellement considérés par les tenants d'un enregistrement «objectif» comme essentiels pour caractériser une couche. La description s'attache ici plutôt à déterminer les éléments constitutifs de la couche, puisque l'on se place dans une optique archéologique et non géologique ou pédologique; la présence ou l'absence de mortier, charbon de bois, fragment de toile ou autres éléments me semble plus représentative et surtout plus utile pour caractériser le dépôt que des références chiffrées dont la précision n'est la plupart du temps pas garantie.

Page 82 SITE 7 ZONE 1 SECTEUR 5 p 83.

1121 — 1092-1068 — 1122

F 5

ETENDUE
angle nord-ouest du secteur

Construction
Occupation
Destruction
Abandon
Remblai x
Mur

DESCRIPTION
terre brune sableuse avec
mortier pulvérulent blanc crème
et petits fragments de calcaire

ENREGISTREMENT
△1

NOTES
Remblai de
la fosse de construction
du soupirail F 7
déchets de construction
utilisés pour combler une
partie de la fosse et asseoir

PLAN
1121
M4
N

SECTION
1092
1001
1121
1122

1122 — 1121 — 1387

F 5

ETENDUE
angle nord-ouest du secteur

Constr
Occ
Dest
Ab
Remb x
Mur

DESCRIPTION
mortier pulvérulent blanc

ENREGISTREMENT
△1

NOTES
idem 1121, matériaux de
construction

PLAN
voir 1121

SECTION
voir 1121

C'est en effet la détermination des composants de la couche, effectuée avant et pendant son enlèvement, qui vont permettre de définir le type d'opération qui a provoqué la formation de la couche. Cette interprétation de chacune des couches est essentielle pour assurer une bonne compréhension du site et le talent de l'archéologue est seul en cause. L'interprétation, quant à elle, ne peut être effectuée que s'il tente constamment de reconstituer par le raisonnement, en intégrant une à une les nouvelles découvertes, les événements qui se sont déroulés sur le site. Toutes les couches archéologiques que l'on rencontre sur un site sont le résultat d'une des cinq opérations suivantes: construction, occupation, destruction, abandon ou remblai; l'attribution de chaque couche à l'un de ces types d'opérations est notée dans une case spéciale.

Sur la page de droite, une case «notes» sert à préciser l'interprétation de la couche; par exemple 1121 est un remblai, mais une note nous apprend que ce remblai est constitué de déchets de matériaux de construction et qu'il a donc été déposé lors de travaux. Les notes doivent aussi, dans la mesure du possible, permettre de définir une donnée qui n'intervient nulle part ailleurs: les relations horizontales, la contemporanéité des différents éléments. Il s'agit là, assurément, de la donnée la plus délicate à connaître, car elle n'est pas clairement perceptible à l'étude d'une coupe stratigraphique, et il est souvent bien difficile de l'établir à coup sûr. Pour faciliter la recherche de toute l'information que l'on peut obtenir sur chaque couche, une case «enregistrement» est utilisée pour indiquer les autres types d'enregistrement dont elle a fait l'objet.

Parallèlement à ces données brutes qui n'offrent qu'une vision morcelée du site, il est indispensable d'assurer la rédaction de notes synthétiques faisant état des hypothèses formulées en cours de fouilles, confirmées ou infirmées à mesure que le travail progresse. Si de telles notes sont tenues à jour en retraçant pas à pas la démarche intellectuelle de l'archéologue, elles seront une aide précieuse pour l'exploitation des données stratigraphiques, mais il faut prendre soin qu'elles ne tiennent jamais lieu d'enregistrement des données brutes. La confrontation de ces hypothèses avec l'analyse fine des données brutes permettra de proposer une reconstitution cohérente de l'histoire du site.

Si la couche constitue la base de l'enregistrement stratigraphique, les inclusions, les perturbations, les anomalies de la stratification ne peuvent être ignorées dans l'enregistrement des données: ce sont tous les dépôts non horizontaux résultats de l'activité humaine: murs, palissades, fosses, tranchées, trous etc., qui ont détruit une partie des vestiges des époques antérieures. Ce sont des renseignements privilégiés sur le mode d'occupation du site. Ils font donc l'objet d'un enregistrement par couche,

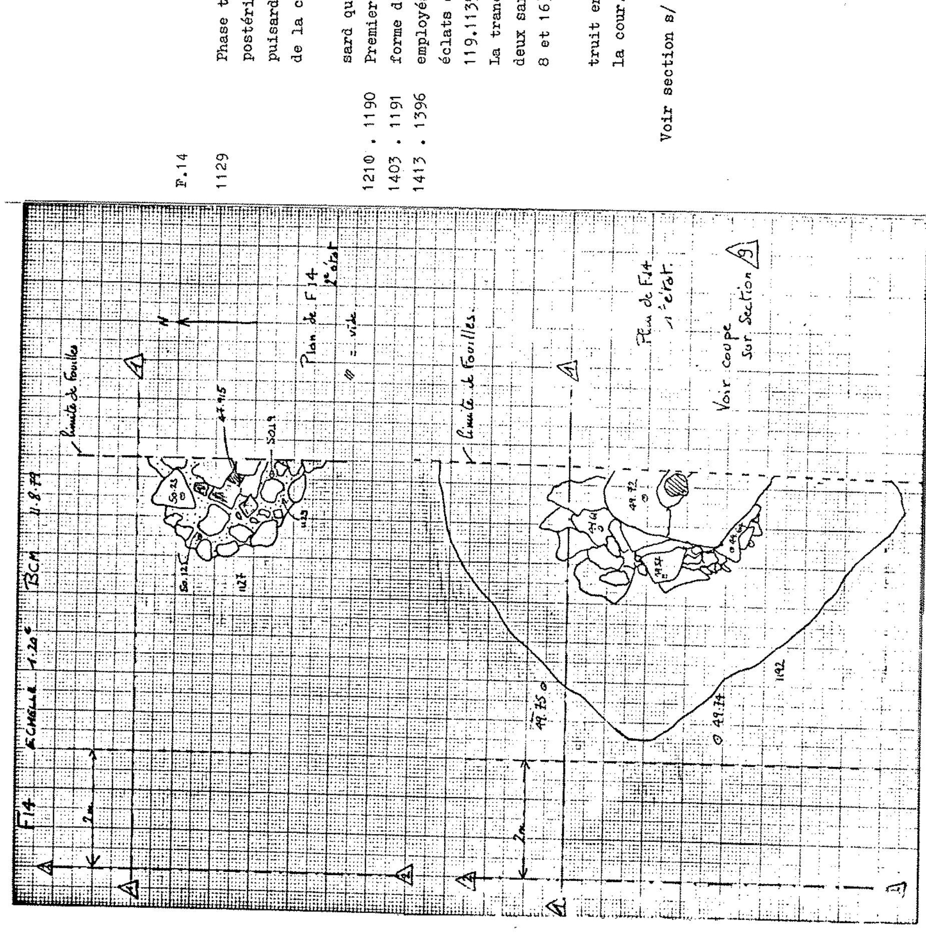
établi comme on l'a exposé plus haut. Cet enregistrement complémentaire, effectué sur un cahier spécial, permet de décrire le fossé ou la fosse, le trou de poteau, et d'en étudier le remplissage, d'en discuter l'interprétation, le mode d'utilisation, d'en relever à l'échelle le plan et la coupe.

Voici, à titre d'exemple, la fiche d'enregistrement d'un puisard (p. 26).

Pour faciliter les références aux structures verticales, importantes pour l'histoire d'un site, on attribuera aux murs par exemple une séquence numérique qui permettra de les décrire et de les interpréter un par un. De telles interprétations sont, en effet, indispensables pour enregistrer les éléments, qui concernent les techniques de construction et pour noter leurs relations à une éventuelle série de faits. Toutes ces relations doivent être définies et faire l'objet de notes synthétiques qui trouvent leur place dans l'enregistrement du mur lui-même. Pour que chaque fait soit enregistré de façon complète, il est nécessaire d'en établir le plan à 1 : 20e en faisant référence au carroyage du site, ainsi qu'une section à travers le remplissage; ces relevés pourront le cas échéant être multipliés pour mieux rendre compte des différents aspects du fait. L'échelle 1 : 20e est choisie, parce qu'elle permet de relever avec suffisamment de détails de grandes étendues de terrain sur des feuilles de dimensions relativement réduites et donc maniables et qu'elle ne nécessite pas de conversions complexes; cette échelle est d'ailleurs employée pour la majorité des relevés, tant plans que coupes stratigraphiques, sauf dans des cas exceptionnels où le sujet demande un relevé au 1 : 10e, plus détaillé.

On a vu qu'il était nécessaire de compléter l'enregistrement écrit des faits par des relevés graphiques de détail, de même l'enregistrement stratigraphique du site doit impérativement faire appel à ces techniques graphiques de relevés de sections et de plans ainsi qu'aux techniques photographiques (couleurs, noir et blanc).

Une fois qu'une section fouillée a fait l'objet d'une lecture attentive et que la stratigraphie a été correctement comprise, on démontera les banquettes, que l'on fouillera minutieusement pour relier deux à deux les secteurs fouillés séparément, en établissant les corrélations de couches; c'est à ce moment que l'on dispose des relations physiques de continuité ou de superposition entre les couches, et cette information sera notée sur les fiches sous le numéro de couche à côté du signe = ou dans les relations stratigraphiques. Ces corrélations sont capitales pour reconstituer la stratification complète du site et elles ne sont rendues possibles que si l'on place des étiquettes portant le numéro des couches dans les coupes de chaque côté de la banquette, le numéro de la couche étant inscrit à l'encre indélébile sur des étiquettes de plastique.



F.14 Puisard 31

1129	Phase tardive. 1129 . Réparation ou surélévation du puisard postérieure à 1127; il semble que ce soit-une surélévation du puisard devenu inutilisable en raison de l'exhaussement du sol de la cour 1127
	- un abandon du puisard qui est alors bouché
1210 . 1190 1403 . 1191 1413 . 1396	Premier état - 1210 . 1190 . 1403. 1191 . Puisard construit en forme de cône, en pierres séchées (1403.1191), les matériaux employés sont de deux types A) fragments de sarcophages, B) éclats de grès provenant de la taille de pavés de 1123.1152. 119.1135. La tranchée de construction 1413.1396 a détruit partiellement deux sarcophages dans les limites de la fouille (sépultures 8 et 16). La fonction de ce puisard est claire; il est construit en même temps que le pavage, pour assurer ledrainage de la cour.

Voir section s/ 9

Rendus nécessaires par le caractère destructeur de la fouille, les plans permettent de conserver l'image du site à un moment donné. Il convient à chaque fois que l'on se prépare à établir le plan d'une structure, d'une couche ou de l'intégralité d'une zone à un état donné du site, de s'interroger sur ce que l'on attend d'un tel relevé et donc de ce que l'on va y faire figurer. Car l'établissement d'un plan est une opération longue. On emploie deux sortes de plans, des plans partiels permettant de rendre compte d'un aspect particulier du site (un mur, par ex.) et des plans généraux destinés à conserver les différents états du site. Les premiers portent toujours sur des superficies limitées et doivent être reliés aux axes de carroyage du site pour pouvoir être, si nécessaire, transférés sur le plan d'ensemble; l'emploi d'une échelle commune (1 : 20e) facilite grandement cette opération. Il faut alors s'assurer que tous les détails pertinents sont représentés et qu'ils portent toutes les indications nécessaires à leur intégration aux autres modes d'enregistrement (numéros de couche, orientation, cotes altimétriques, etc.). Les plans généraux, établis pour chaque état du site, portent toujours sur de grandes superficies et il est préférable d'en confier la réalisation à des dessinateurs entraînés. Pour relever de tels plans, il est indispensable de disposer d'un carroyage immuable du site, qui sera installé au début de la fouille et ne devra pas être modifié. Dresser des plans de chaque état du site présente bien entendu l'avantage de pouvoir comparer ces états entre eux, et il n'est pas de meilleure façon de comparer deux plans que de les superposer; c'est la raison pour laquelle on aura soin d'établir les plans sur un support transparent. Cependant le calque organique, millimétré ou non, est excessivement sensible aux variations de température ou d'hygrométrie, ce qui en rend l'usage difficile; en revanche il existe des supports en plastique transparent (stabiphane par ex.), qui ne se déforment pas et offrent en outre l'avantage de pouvoir être utilisés sous la pluie.

Le plan est le moyen privilégié de faire ressortir des détails qui n'apparaissent pas sur les photographies, tels que les différences de mortier dans une construction, les limites de couches, et d'exclure du relevé tous les éléments postérieurs comme les fosses et excavations qui ont détruit une partie des structures. Comme pour les sections, l'emploi de conventions ou de couleurs facilite grandement la lecture du relevé, si l'on prend soin de toujours représenter de la même façon les différents éléments. Sur le plan seront indiqués tous les numéros d'enregistrement des différents éléments (couches, faits, murs) et en marge toutes les indications nécessaires à son exploitation (orientation, échelle, description).

Mais si le plan conserve la trace de l'état du site dans ses moindres détails, il reste trop technique pour permettre de visualiser l'ensemble du

site et nécessite un effort de la part du lecteur; en cela, la technique photographique offre une image plus directement parlante.

Sans m'arrêter aux techniques plus spécialisées de la photogrammétrie ou les émulsions à infra-rouge, auxquelles on a recours exceptionnellement, je signalerai les problèmes posés par la technique photographique et le mode d'enregistrement des clichés. Pour la technique, disons qu'il est en général plus facile et plus sûr de la confier à un archéologue qui s'intéresse à la photographie qu'à un photographe que l'archéologie intéresse, même si la qualité de la publication doit s'en ressentir. Car on ne peut se borner à prendre des vues d'ensemble du site, mais on doit au contraire procéder à une sélection de vues de détail qui pourra préciser l'enregistrement des structures. On effectuera à chaque fois une double prise de vues, en noir et blanc sur un négatif de grand format (6 × 6 ou 6 × 9), qui offre de grandes possibilités, tout en conservant une bonne définition, et en films couleurs de 35 mm qui peuvent désormais être tirés sur papier. Il faudra aider à la lecture du cliché en plaçant une échelle métrique dans le plan du sujet, mais sans en masquer les détails importants. Les panneaux, ardoises ou tout autre moyen d'indiquer l'orientation et la localisation du sujet ne seront pas représentés sur le cliché; on leur substituera un index tenu à jour après chaque prise de vue où seront notés les coordinnées du sujet (site, zone), l'angle de prise de vue, le diaphragme, le temps de pose, le nom de l'opérateur, avec une légende du cliché. Cet enregistrement des clichés réalisés sur le terrain s'accompagnera d'une numérotation des négatifs par site et par zone. Pour éviter de manipuler les négatifs et ne pas courir le risque de rayures ou de détérioration, on disposera les tirages dans un album relié où seront portées les légendes de chaque photographie. Les diapositives seront classées de la même façon et les indications utiles seront reportées dans un index.

J'ai passé sous silence un autre type d'enregistrement du site qui porte sur la nature même du sol, par analyses physiques ou chimiques de prélèvements, car il nécessite des moyens importants. En outre, l'étude complète de l'environnement ancien d'un site, avec analyse de pollens ou de micro-faunes (insectes) suppose l'élaboration d'une méthode de prélèvement contrôlée pour obtenir un échantillonnage représentatif.

L'immense majorité des découvertes de mobilier faites sur un site est constituée de fragments de céramique et d'ossements, témoins incontestables de l'activité humaine. Parties integrantes de chaque couche, elles nous renseignent sur celle-ci, au même titre que les sédiments et autres composants du sol. La collecte en sera donc faite couche par couche et on ne séparera jamais l'objet du numéro de la couche dont il provient. Le lavage et le marquage des céramiques et ossements découverts seront faits par

l'équipe de terrain. Ils seront classés dans un dépôt de façon à être accessibles, par couches, zones et sites. Comme ils seront traités par des spécialistes, qui, pour certains au moins, n'auront pas participé à la fouille, ils devront être catalogués sur des fichiers à plusieurs entrées, qui permettent de retrouver dans un minimum de temps tel ou tel type d'objet, et les renseignements sur le contexte dans lequel il a été découvert.

Voici un modèle de fiche d'enregistrement de la céramique d'une couche:

1979 SITE n° 7 ZONE n°1 F. 17 1167

DATE /1/2/3/4/5/6/7/8/9/10/11/12/13/14/15/16/17/18/19/20

C: Ind: % | Prec: % | 2.3: % | BE: % | HMA: % | MA: % | BMA: % | PMed: % | Tot: | Resid:

GR:

MA: GT3 | GT2 | ERBM | CPRO | K | GT1

NOTES: Peu de résiduel MA ; majorité de céramique fin XVe, début XVIe (CPRO, ERBM).

oss.: oss. anx: x; esc.: x; huîtres:
métal: clous:; fe. ind.: x; scories:
enduit:; verre: x; el. arch:
m.o.:; tu. bri.:
prélèvement:

Céramique immatriculée: 7.1167

n°	T	fragment B	P	C	L	X	V	Notes:	Q	date:
1	x							Glaçure verte		
2		x						ERBM		
3					x			glaçurée		
4			x					bandes peintes		
5	x							glaçuré		
6	x							"		
7	x							"		
8					x			"		

Une fiche est établie pour chaque couche et porte, au centre, les indications de présence d'ossements animaux (et escargots et huîtres), d'éléments métalliques (clous, fragments de fer ou scories), de verre, d'éléments de construction (tuiles, briques, enduits, éléments architecturaux) ou de matières organiques; une case est également réservée pour noter les numéros d'éventuels prélèvements de sol. La partie supérieure de la fiche sert au catalogue de la céramique et emploie des abréviations qui dans ce cas sont propres aux membres de l'équipe pour identifier les grands types locaux de céramique; cette partie de la fiche sert également à proposer une date au vu de la céramique. Par la suite, la fiche sera complétée dans sa partie inférieure, lors de l'étude céramologique détaillée par un catalogue précis de chaque tesson qui recevra en plus de son numéro de couche un numéro d'ordre, lorsque seront effectués les comptages, qui définiront le pourcentage de céramique pour chacune des grandes époques. Ce fichier permet de regrouper rapidement tous les éléments d'information mobilière de chaque couche.

Le reste du mobilier, éléments architecturaux, verre, matériaux organiques (bois, cuir), objets métalliques, sera enregistré selon la même méthode, mais pourra donner lieu à l'établissement de sous-sections, si les nécessités du stockage obligent à des regroupements qui feraient oublier la localisation par couche.

Si ce système paraît lourd, c'est qu'il tend à prendre en compte un maximum des angles sous lesquels on peut aborder l'exploitation des données livrées par une fouille. Car il faudra procéder, pour l'exploitation des données stratigraphiques à plusieurs opérations complémentaires, qui sont la mise en séquences, pour expliquer la formation du dépôt archéologique et son ordre chronologique, la mise en phase, qui montrera les différents types d'utilisation du site, et enfin la mise en périodes, qui permettra de relier les informations stratigraphiques aux grandes structures du site (par. ex. la succession des habitats et des modes de vie).

La démarche que je viens d'analyser n'a rien d'original et elle est pratiquée aujourd'hui par une grande majorité des archéologues du Moyen Age. C'est celle qui a présidé à l'enquête effectuée pendant trois années sur le site médieval puis moderne de Stageira en Chalcidique par l'équipe internationale que je dirige, faute d'avoir pu toucher à Rentina ou à Tôrônè, sites archéologiques privilégiés, mais pour moi inaccessibles. C'est la seule qui assurerait aux historiens de Byzance que les résultats obtenus sont établis sur des bases incontestables et notamment qu'ils ne sont pas fondés sur un usage abusif des données mobilières. C'est la seule qui parte d'une problématique historique. C'est la seule, enfin, qui puisse perfectionner notre outil de recherche archéologique dans cette aire culturelle.

L'INFORMATIQUE

La lecture des travaux consacrés à la culture matérielle dans le monde byzantin laisse une double impression: celle de la permanence de l'outil et celle de l'éternellement variable. Si je ne pense pas que l'on puisse mettre un quelconque rapport entre une cabane néolithique et une maison byzantine, je peux, par contre, me poser le problème de la durée et de la fonctionnalité de tel outil agricole ou rural et le rapport entre l'évolution de l'outil et la vie sémantique de celui-ci. Questions essentielles pour l'historien qui sait qu'il n'existe pas de production intellectuelle détachée de support matériel, que le processus de travail passe par la connaissance de l'outil, et que tout outil est un instrument discriminant, qui correspond à une opération sélective liée à une conception du monde. Questions, parmi d'autres, légitimes, mais qui restent sans réponse pour le monde byzantin, faute des instruments de recherche élémentaires. Il faut donc commencer par recueillir les données et les mettre en forme, pour qu'elles soient accessibles à l'historien.

C'est ainsi que le Centre de Recherches Historiques de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales a accepté de programmer, sur ma proposition, en 1978 une enquête sur les outils de l'Europe du Sud-Est du XIIIe au XIXe siècle.

L'enquête a pour objet la collecte et l'exploitation d'informations concernant les outils servant à la production et à la transformation d'une matière de base, à savoir: les outils et l'outillage de la mine et de la métallurgie, les outils de l'artisan, pour la culture, le travail du bois, du cuir, du tissu etc., les outils de la vie quotidienne, pour construire la maison, pour faire la cuisine etc.

Le point de départ chronologique retenu est le XIIIe siècle, car il a semblé celui des premiers grands éclatements sociaux de ce monde grec du Moyen Age; mais le cadre chronologique a été considéré de manière assez large pour que des références à l'époque antérieure soient possibles (je pense, par ex., aux compilations érudites du Xe siècle, ou à des objets ethnographiques plus anciens). Le terme de l'enquête se situe en deçà de l'industrialisation et donc à des périodes variables suivant les régions considérées.

L'aire culturelle est celle des Balkans, aire politique bien sûr, dont on contrôle les informations par une série de sondages sur ses marges italiennes et turques.

La collecte se fait sur plusieurs types de sources, mais je souligne qu'il s'agit de recueillir essentiellement et d'exploiter un matériel déjà acquis par les chercheurs et équipes de chercheurs qui collaborent à l'enquête, et



non, en général, d'une recherche sur l'inédit ou l'inconnu. Les sources réunies sont: archéologiques, écrites (documents d'archives, traités, réglements, récits de voyages, etc.), iconographiques (manuscrits illustrés, fresques, icônes), ethnographiques.

L'enquête est menée par des archéologues, des ethnologues, des historiens de l'art, des ethnolinguistes et des informaticiens de Bulgarie, de Grèce, de Roumanie, de Yougoslavie et de France, soit plus de 60 chercheurs.

Les résultats sont transmis au moyen d'une fiche-type établie collectivement et répondant à un double objectif: mise au point d'un dictionnaire, traitement informatique. Pour préserver l'exactitude des données, celles-ci nous parviennent dans la langue d'origine. Les traductions, la constitution du dictionnaire et le traitement des données sont effectués à Paris.

Les renseignements collectés peuvent se regrouper autour de trois thèmes principaux (cf. modèle de fiche remplie, Appendices AB):

— données relatives à l'identification de l'outil: nom en français, nom dans la langue d'origine, autres informations d'ordre sémantique, date et lieu de la découverte ou de la mention, datation de l'outil, prix, renvoi au fichier du collecteur, nom du collecteur, source utilisée (nature et références);

— description de l'outil: les différentes parties constitutives avec leurs dimensions, poids, matières premières; description simplifiée de la forme, par ex. «lame en forme de croissant avec douille tubulaire», décor, état de conservation;

— fonction de l'outil: fonction principale, autres fonctions, outillage complémentaire ou associé, attitudes de travail, résultats fonctionnels, outils comparables, milieu socio-économique d'utilisation.

Chaque fiche comporte une photographie ou un dessin de l'objet, sauf, bien entendu, pour les données provenant de sources écrites non illustrées.

Ces fiches subissent un double traitement qui répond au double objectif de l'enquête:

— constituion d'un dictionnaire illustré, les outils étant classés par pays. Le dictionnaire ne peut retenir qu'une partie des informations collectées à savoir le ou les noms de l'outil dans la langue d'origine, la traduction française proposée, lorsque cela est possible, les sources, les dates et lieux d'emploi attestés (par ordre chronologique), la description de la forme et de la ou des fonctions de l'outil;

— encodage des données et traitement informatique qui reprennent l'ensemble des données recueillies. Le langage utilisé est le FORCOD. Ce système a l'avantage d'employer les mots et certaines conventions de la langue courante pour collecter des données, définir les termes et les

structures qui résultent de leur emploi, commander ensuite le travail de traitement sur les données.

Notre compilation atteint actuellement plus de 6000 articles. Elle approchera les 10000. Un article FORCOD est constitué par l'ensemble des informations contenues dans une fiche concernant un outil donné. Notre fichier a subi des traitements auxiliaires dont le but était la mise au point d'une masse d'informations correctes. La succession des opérations est la suivante:

1) Programme EDSOURCE (édition de la source); ce programme a été utilisé pour la compilation et l'édition des informations recueillies par les collecteurs. Ces données traduites en langage FORCOD à partir des fiches descriptives envoyées par les chercheurs ont été perforées sur bandes magnétiques et constituent notre banque de données.

2) Programme CRSOURCE (correction du fichier source); ce programme a permis par phase successive d'établir un fichier de sources corrigées et la tenue à jour de celles-ci, les erreurs de transcription et de perforation pouvant être corrigées par suppression, remplacement, introduction d'articles, de lignes ou de fragments de lignes.

3) Programme CRMOTS, complémentaire du précédent, permettant la correction systématique d'une information dans l'ensemble du fichier. A ce stade, la banque de données est une banque d'informations, qui sont prêtes à subir des traitements de préanalyse.

4) Programme PREANA (préanalyse). Ce programme permet d'analyser toutes les données contenues dans le fichier (noms des outils, leur origine, leur fonction, leurs formes, etc.) et de dresser un inventaire statistique pour chacune des informations. D'autre part il permet d'obtenir la liste complète des mots utilisés pour chaque information et de préparer les dictionnaires préalables au transcodage du vocabulaire. C'est á l'aide de ces dictionnaires que l'on transforme les données recueillies en langage clair en données affectées de codes binaires, seuls susceptibles d'être utilisés par l'ordinateur pour les opérations de tri ou de sélection de l'une ou de l'autre information. Le programme de préanalyse permet de restreindre l'analyse en fonction de critères de sélection croisés (au maximum 10), c'est-à-dire que pour le moment ce programme permet de classer les outils selon 10 critères de sélection combinés, par exemple les matériaux, le lieu, la date, la fonction, le milieu socio-economique, etc. C'est à l'aide de tris de ce genre que nous préparons les dictionnaires transcodés. La mise au point des codes doit obéir à une logique définie en fonction des objectifs de l'enquête et tenir compte des intérêts scientifiques des chercheurs qui y sont engagés. Par exemple, si l'on envisage d'interroger l'ordinateur sur les activités de production d'une part et les activités de commercialisation

d'autre part, on constituera deux grilles de codes, l'une regroupant toutes les données relatives à la production, l'autre toutes celles qui sont liées au commerce, si au contraire on veut comparer deux artisanats donnés, chaque grille regroupera l'ensemble des informations concernant l'activité considérée. Mais la transformation des informations en codes binaires étant définitive, le choix de la grille reste subordonné à la problématique qui sera retenue finalement par les chercheurs. Ce choix est fait dès que le volume de l'information à traiter peut être déterminé assez exactement, pour des raisons de coût.

J'ajoute qu'un programme de cartographie par l'informatique est actuellement en cours de mise au point et devrait être opératoire sous peu.

Le montant important des crédits nécessaires pour une telle opération se justifie par la limitation de sa durée fixée à trois ans. Toutes les données seront en effet recueillies avant le 1er mai 1981.

Pour me résumer, je me suis donc proposé:

1) D'obtenir un recueil de données.

Pour l'aire choisie, les Balkans, des recherches ont été menées sur quelques outils, beaucoup d'informations ont été réunies localement sur certains ensembles, surtout les instruments de labour[5]. Enquêtes localisées et partielles, auxquelles il faut ajouter les catalogues des musées officiels ou des collections privées, importants, certes, mais qui n'autorisent aucune élaboration de la moindre synthèse historique à partir de l'outil-source-signifiant.

Le dictionnaire illustré, qui est en rédaction, est donc le premier et indispensable recueil élémentaire de données à l'usage des lecteurs des textes anciens et modernes, des ethnologues, des archéologues, des linguistes et des historiens de l'anthropologie.

2) Sur ce travail lexical de base, qui ne peut tenir compte que d'une partie des informations collectées, on se propose de greffer l'entreprise historique proprement dite. Notre instrument est ici l'informatique avec le système FORCOD, qui nous permet, grâce à l'homogénéité suffisante des données collectées, de procéder à une analyse thématique de celles-ci,

— une analyse horizontale dans l'aire géographique (par exemple la hache, son matériau, ses dimensions, ses dates connues, ses formes),

— une analyse verticale (par exemple, la chronologie des apparitions et des disparitions dans l'ensemble de l'aire et dans telle ou telle région de tel outil).

[5] La cultura materiale in Sicilia. *Quaderni del circolo semiologico siciliano* 12—13 (1980); Ch. PARAIN, Outils, ethnies et développement historique. Paris 1979.

Mais au-delà nous rechercherons les techniques de la manufacture artisanale. C'est ainsi que la fonction de l'outil est d'abord examinée et qu'une attention particulière est portée aux outils à plusieurs usages. Cette étude des techniques placées dans leur aire géographique est accompagnée d'un examen minutieux des milieux sociaux où elles se développent. Elle doit, à une autre étape, aboutir à une étude biologique des conditions de leur pratique et à un tableau évolutif concret des conditions matérielles (puis intellectuelles) du travail. Une histoire du travail, des conditions de l'exploitation, fondement de l'histoire sociale byzantine, passait par une telle enquête.

* * *

Je dirais pour conclure avec Ch. Parain: «Les progrès mêmes des connaissances, permettant de mieux mesurer l'ampleur et la difficulté des tâches à accomplir, nous obligent aujourd'hui à aborder sérieusement les problèmes d'organisation: comment parvenir à une division rationnelle du travail; quels peuvent être les moyens d'une organisation plus efficace de la recherche[6]?» Et je répondrai que l'ignorance des techniques modernes de prospection et de classement des données porteraient un coup fatal à l'étude de l'aire culturelle byzantine, mais que leur utilisation réclame de l'historien maîtrise de celles-ci, au risque, sinon, d'amères désillusions.

[6] Br. BRATANIĆ, Oraće sprave u Hrvata. Oblici, nazivlje, raširenje (= Des instruments de labour en Croatie. Formes, appellation, diffusion). Zagreb 1939; Ἄτλας τῆς Ἑλληνικῆς Λαογραφίας, carte N° 2, par St. EMELLOS et Gr. K. DÈMÈTROPOULOS. Athènes, Centre de recherches sur le folklore grec de l'Académie 1975 (charrues, attelages, labourage; cf. St. EMELLOS, Ἐπετηρὶς τοῦ Κέντρου Ἐρεύνης τῆς Ἑλληνικῆς Λαογραφίας 22 [1969—1972] 22—26).

APPENDICE A

Destination	Forme 21 — description de l'outil
Cote	FICHE Nr.

Appellation	
Autres appellations	
Appellation française	
Description de l'objet	
Datation	Basé sur
Lieu géographique	
Origine	Produit par
Destiné à	Date de la découverte
Dimensions	Forme et décoration
Poids	
Couleur	
Pièces principales	
Etat de l'objet	Manques et défauts
Fonctions de l'objet: a) principales b) autres fonctions	
Méthode de travail	
Conditions d'utilisation de l'objet	

Objets de même nature	
Source d'information (genre et appellation)	
Lieu	
Appartenant à	
Dessins et photos	
Prix Décrit par	Date:
Remarques	

APPENDICE B

Направление	
Сигнатура	

Форма 21 — описание на инструмента

КАРТА № 111

Наименование	клещи
Други наименования	керпеден
Наименование на френски език	

ОПИСАНИЕ НА ПРЕДМЕТА

Датировка XIX век	Основание сравнение
Географско място	
Произход	Производител
Предназначение	Дата на откриването
Размери 200/100 мм Тежина Цвят	Форма и украса две части, съединени лостово с нит и режещите части образуват кръст
Основни части две режещи части	
Състояние на предмета добро	Липси и повреди
Функции на предмета: а) основни	изваждане на гвоздеи
б) други функции	рязане на тел
Начин на работа	с ръка се хваща и се захваща главичката на гвоздея
Условия за използване на предмета	в шлосерството

Сродни предмети	
Източник на сведенията (естество и наименование)	от натура
Местонахождение на източника	НПТМ
Притежател на източника	НПТМ

Рисунки и снимки

Цена 10 лв	Описал(а)	Дата 24.IV.78
Забележки		

Направление	
Сигнатура	

Форма 21 — описание на инструмента

КАРТА № 121

Наименование	трион
Други наименования	
Наименование на френски език	

ОПИСАНИЕ НА ПРЕДМЕТА

Датировка: XIX век	Основание: сравнение
Географско място: България	
Произход: български	Производител:
Предназначение: рязане на дърво	Дата на откриването: 1975 г.
Размери: 450/200 мм	Форма и украса: дървена дръжка, желязна режеща част
Тежина:	
Цвят:	
Основни части: дръжка, нож	
Състояние на предмета: добро	Липси и повреди:
Функции на предмета: а) основни; б) други функции	рязане на дърво
Начин на работа	с ръка
Условия за използване на предмета	дърводелството

Сродни предмети	ОПЧКИЯ
Източник на сведенията (естество и наименование)	от натура
Местонахождение на източника	НПТМ
Притежател на източника	НПТМ
Рисунки и снимки	

Цена	Описал(а)	Дата
10 лв.		24.IV.78 г.

Забележки

ARMIN HOHLWEG / MÜNCHEN

BIBLIOGRAPHIE

Im Rahmen dieses Programmpunktes habe ich über die folgenden teils existierenden, teils im Stadium der Projektierung oder der Bearbeitung befindlichen *Instrumenta Studiorum* zu berichten:

I.

Da ist zunächst der Plan zur Erstellung eines Lexikons der Byzantinistik, ein Plan, der auf manchen Internationalen Kongressen und anderen internationalen Konferenzen unseres Faches in verschiedenen Variationen immer wieder ventiliert worden ist. Diese immer wieder auflebende Diskussion zeigt, wie virulent die Frage ist, und Herr Każdan hat sicher recht, wenn er von dem „pressing need" spricht, ein solches Lexikon zu schaffen. Ich will auf die Geschichte der verschiedenen Projekte nicht eingehen, sondern mich auf die Realität beschränken; und dazu ist festzustellen, daß wir — abgesehen von dem Reallexikon zur byzantinischen Kunst (hrsgg. von K. Wessel und M. Restle), das derzeit mit der 24. Lieferung den 3. Band abgeschlossen hat — bisher über 6 Hefte eines Reallexikons der Byzantinistik (hrsgg. von P. Wirth) verfügen, das jedoch, wie mir Herr Wirth schon vor Jahren erklärt hat, nicht weitergeführt werden soll. Es ist hier kaum der Ort, über die Gründe für die Beendigung dieses Unternehmens zu reden. Vielleicht war die Konzeption für ein erstes Lexikon der Byzantinistik zu breit angelegt — jedenfalls gehen von dieser Ansicht ganz offenbar auch die beiden hier vorzustellenden Lexikon-Projekte aus.

Herr IRMSCHER plant ein zweibändiges Lexikon, welches nach seiner Vorstellung alle Zweige der Byzantinistik berücksichtigen soll — bei weiter Fassung der zeitlichen und räumlichen Grenzen. Besonderes Gewicht soll dabei auf die Erfassung der Terminologie und der modernen Aspekte der Geschichte (Bevölkerung, Ernährung, Klassenkampf, Produktivkräfte, Volksmassen etc.) gelegt werden, wobei in der Darstellung die Trennung von nur hypothetisch zu stützenden und gesicherten Ergebnissen angestrebt wird. Das Lexikon soll auch Anschauungsmaterial (Strichzeichnungen, Lagepläne, Tabellen etc.) bieten und außerdem der Bibliographie besondere Aufmerksamkeit widmen.

Die Herausgabe des geplanten Lexikons liegt in den Händen von Herrn Irmscher und seiner Mitarbeiterin, Frau Renate Johne, denen ein internationaler Beirat sowie ein aus Experten der Deutschen Demokratischen Republik gebildeter Redaktionsstab zu Seite steht. Was den Zeitplan angeht, so soll nach den Angaben Herrn Irmschers das Manuskript im wesentlichen bis zum Ende dieses Jahres zur Verfügung stehen. Die beiden folgenden Jahre sollen der abschließenden Bearbeitung dienen, so daß wir im Jahre 1984 mit dem Erscheinen dieses Lexikons rechnen dürfen.

Herr KAŽDAN stellt den Plan für ein in der äußeren Konzeption ähnliches Unternehmen vor, das etwa 200 Übersichtsartikel und ca. 7000 Einzellemmata umfassen soll. Auch dieses Lexikon soll den gesamten byzantinischen Bereich umfassen — wohl mit einer etwas strengeren Beschränkung auf das im engeren Sinne Byzantinische. Sein Projekt befindet sich noch im Stadium der Planung, und hiermit werden alle Byzantinisten aufgefordert, mitzuwirken durch Anregungen und Vorschläge, sowohl was die Frage des Inhalts — und das bedeutet dann doch wohl auch des Umfangs —, als auch was die Gestaltung der Lemmata angeht.

A prima vista könnte man hier das Wort von der Duplizität der Projekte in die Debatte werfen. Wir wissen aber wohl alle, daß im Endergebnis eine solche nicht gegeben sein wird. Das Lexikon von Herrn Irmscher ist auf der Grundlage des historischen Materialismus konzipiert, das Projekt von Herrn Každan befindet sich noch im Stadium der Planung. Soviel ich weiß, haben manche Kollegen Herrn Každan ihre Vorstellungen mitgeteilt, und ich nehme an, daß er in der Diskussion dazu Stellung nehmen wird.

Bei diesen lexikalischen Vorhaben sind m. E. zwei Tatsachen zu berücksichtigen: unsere Wissenschaft hat noch nicht jenen Grad der Aufarbeitung erreicht, daß die Zeit reif wäre für ein umfassendes Lexikon etwa in der Art von Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, auf der anderen Seite ist sie in den verschiedenen Teildisziplinen derart angewachsen, daß ein Festhalten gültiger Ergebnisse wünschenswert erscheint sowohl für den Fachgelehrten als auch für denjenigen, der sich vom Rande oder von außen her mit Gegenständen des byzantinischen Kulturkreises zu befassen hat. Die Frage der „Duplizität" wird man, bevor ein hinreichend breites Spektrum von Lemmata vorliegt, kaum adäquat beurteilen können. Hier soll entsprechend dem Motto dieses Kongresses die Planung der *Instrumenta Studiorum* für die nächsten beiden Jahrzehnte übersehen werden; das Fazit hätte dann ein späterer Kongreß zu ziehen.

Trotzdem sollte man den Grundsatz einer gewissen Ergonomie nicht außer acht lassen, und so darf ich zum Schluß der Behandlung dieser lexikalischen Vorhaben noch auf ein Unternehmen hinweisen, das im Werden ist und das unser Fach in der Sache sehr stark tangiert, wenn auch nicht immer in der Ausführung, ich meine das Lexikon des Mittelalters, das im Artemis-Verlag erscheint und in diesem Frühjahr seinen ersten Band abgeschlossen hat. Ich habe selbst die Anzeige der einschlägigen Lemmata in der Byzantinischen Zeitschrift übernommen und dabei immer wieder — von Einzelheiten abgesehen — darauf hingewiesen, daß der byzantinische Kulturkreis im Rahmen dieses Lexikons etwas unterrepräsentiert ist. Im April hat mir der Verlag mitgeteilt, daß unterdessen Herr Hunger mit einer Reihe seiner Schüler in den Mitarbeiterstab des Lexikons eingetreten sei. Ich will das hier nur kurz zur Sprache bringen; denn auch dieser Gesichtspunkt muß im Gesamtzusammenhang der lexikalischen Projekte Berücksichtigung finden.

II.

Vorzustellen ist dann ein Unternehmen von Herrn S. J. VOICU und Frau Serenella D'ALISERA mit dem Titel „Index in Manuscriptorum Graecorum Edita Specimina", welcher die sprechende Abkürzung I.MA.G.E.S. zuläßt. Ausgehend von seinen Arbeiten an den *Codices Chrysostomici Graeci* in der *Bibliotheca Vaticana* sowie an den *Quaderni pseudochrysostomici* ist Herr Voicu auf ein altes Desiderat unserer Wissenschaft gestoßen, das schon in meiner Studienzeit häufig genannt wurde, nämlich die Erfassung aller Faksimiles aus griechischen Handschriften. Er erarbeitet ein Repertoire, das aus zwei Teilen besteht. Den ersten Teil bildet ein Index aller griechischen Handschriften, aus welchen Faksimiles veröffentlicht sind — geordnet nach Bibliotheken und deren Fonds, wobei auch Miniaturen, Ornamente, musikalische Notation etc. verzeichnet sind. Eine Untersuchung der griechischen Handschriften der *Bibliotheca Vaticana* und der *Bibliothèque Nationale* hat ergeben, daß vom Gesamtbestand beider Bibliotheken an griechischen Handschriften etwa 10%mit mindestens einem Faksimile ediert sind, wobei dieser Prozentsatz insofern nicht repräsentativ sein kann, weil sich die Zahl der veröffentlichten Faksimiles nicht gleichmäßig auf die Codices verteilt.

Ein zweiter Teil des Repertoires enthält — und deshalb wird das Vorhaben in diesem Rahmen präsentiert — eine Bibliographie aller Publikationen, in denen zu den Handschriften, aus welchen Faksimiles veröffentlicht sind, Stellung genommen wird. Es sind bisher 2000 Publikationen verzettelt.

Herr Voicu bittet aufgrund der Erfahrungen, die er bei der bisherigen Arbeit gemacht hat, in Zukunft einige Regeln zu beachten, mit deren Hilfe

Fehlerquellen bzw. langwierige Nachprüfungen vermieden werden können: bei konkurrierenden Zählsystemen in verschiedenen Fonds soll angegeben werden, nach welchem System zitiert wird; römische Zahlzeichen sollen nach Möglichkeit vermieden werden und ebenso komplizierte Verweissysteme (Taf. III, Abb. 2a1), wobei ich im letzteren Fall freilich nicht recht weiß, ob und wie das zu vermeiden sein wird.

Dieses Repertoire, das ein wichtiges Arbeitsinstrument in erster Linie für die Paläographie und Kodikologie darstellt, soll im Umfang von ca. 600 Seiten bis Ende des Jahres 1981 zur Verfügung stehen.

Nach dem Titel des Vorhabens wäre hier noch die *Bibliographie des monastères de la Grèce* zu nennen, die von der Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία erstellt wird, doch ist diese dem nächsten Programmpunkt[1] vorbehalten.

III.

Mir bleiben noch zwei Punkte zu behandeln, welche die Bibliographie im eigentlichen Sinne betreffen:

1. Da ist zunächst hinzuweisen auf den *Author Index of Byzantine Literature*, ein Microfiche — Projekt des *Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies*, das nach Bekanntgabe auf dem Symposium in Birmingham 1980 für diesen Wiener Kongreß noch einmal vorgestellt wurde von Frau Jelisaveta St. ALLEN, der Herausgeberin der *Dumbarton Oaks Bibliographies Based on Byzantinische Zeitschrift*, von denen bisher 3 Bände in 4 Teilen vorliegen. Es handelt sich um die Herausgabe des in Dumbarton Oaks auf der Grundlage der Bibliographie der Byzantinischen Zeitschrift seit dem Jahre 1930 erstellten Autorenindex, der jetzt bis zum Band 73 (1980) der Byzantinischen Zeitschrift geführt ist, ergänzt durch bibliographische Notizen aus K. Krumbachers Geschichte der byzantinischen Litteratur sowie durch die bibliographischen Notizen aus einem ebenfalls in Dumbarton Oaks erstellten Index der Literatur in russischen oder anderen slavischen Zeitschriften — vorwiegend aus der Zeit vor 1917 —, in den jedoch z. B. auch die alte Reihe des *Vizantijskij Vremennik* (bis 1927) eingearbeitet ist. Neuerdings ist man dabei, in diesen Index auch die Bibliographie der *Byzantinoslavica* einzuarbeiten, was aufgrund des unterschiedlichen Satzspiegels gewisse technische Schwierigkeiten bereitet. Mit Rücksicht auf die Preisfrage hat man sich für eine Microfiche-Ausgabe dieses Index entschieden.

2. Wenn ich nun zum letzten Punkt meiner Ausführungen komme, so ist dies im Rahmen der Internationalen Byzantinistenkongresse schon fast

[1] Meldung von Maria THEOCHARIS, referiert von J. KODER (unten, Punkt 2.2).

von einer Patina umgeben und vom Hauch des Nostalgischen, nämlich: im Rahmen der Bibliographie auch über die Byzantinische Zeitschrift zu sprechen.

Es gibt einen Beschluß der Vollversammlung des 9. Internationalen Byzantinistenkongresses in Thessalonike vom 18. September 1953, wonach die Bibliographie der Byzantinischen Zeitschrift mit der Durchführung der laufenden Bibliographie der Byzantinistik betraut ist. Derselbe Beschluß enthält auch die Bestimmung, daß auf jedem Internationalen Byzantinistenkongreß über diese Bibliographie zu berichten sei und daß Kritik und Anregungen zu diskutieren seien. Ich habe von der Patina gesprochen und vom Hauch der Nostalgie; denn, wenn man die Akten der drei letzten Internationalen Kongresse durchsieht, findet sich dort kein solcher Bericht. Der letzte derartige Bericht wurde 1961 auf dem Kongreß in Ohrid gegeben, davor 1958 in München und davor 1955 in Istanbul, d. h., es ist genau 20 Jahre her, daß diese Fragen zum letztenmal auf einem Internationalen Kongreß besprochen wurden. In der Zwischenzeit hat man — sicherlich aus einsichtigen Gründen — darauf verzichtet, und die Herausgeber wie die Mitarbeiter — an ihrer Spitze Herr Professor Beck — haben in stillschweigender Selbstverständlichkeit ihre Arbeit geleistet. Trotzdem möchte ich dem Organisationskomitee dieses Kongresses und an seiner Spitze dem Herrn Präsidenten, Professor Hunger, danken, wenn dieser Punkt in das Programm aufgenommen wurde; denn es gibt eine Reihe von Problemen, zu denen man Stellung nehmen kann.

Da ist an erster Stelle zu nennen das Anwachsen der bibliographischen Notizen. Im Jahre 1953, als der oben angesprochene Beschluß gefaßt wurde, machten sie in den beiden Jahresheften der Byzantinischen Zeitschrift zusammen 183 Druckseiten aus; demgegenüber stehen im Band des Jahres 1980 399 Seiten, d. h., der Umfang hat sich mehr als verdoppelt. Die Gründe für dieses Anwachsen liegen teils in der starken Zunahme des wissenschaftlichen Schrifttums in unserem Fach und auch in der stärkeren personalen Besetzung in den verschiedensten Gebieten der Welt, z. T. aber auch in der allgemeinen Tendenz, daß sich nämlich die byzantinistische Forschung in einem höheren Maße auf die Ränder des Byzantinischen Reiches — ich meine dies in geographischer sowohl wie in sachlicher Hinsicht — ausdehnt und daß deshalb diese Randgebiete auch stärker in das Blickfeld der Byzantinisten gerückt sind. So erfreulich und so richtig diese Entwicklung ist, so bringt sie für die Redaktion der Zeitschrift und für ihre Bibliographie auch manche Schwierigkeiten mit sich,

a) was die Erfassung des Raumes angeht, in welchem die modernen Byzantinisten angesiedelt sind; anders gesagt, was die Zugänglichkeit ihrer Veröffentlichungen angeht,

b) und damit zusammenhängend, was die Aktualität der Berichterstattung betrifft; denn selbst große Bibliotheken, in denen auch entlegenere Publikationen erfaßt werden, arbeiten — gerade wegen des größeren Apparates — relativ langsam;
c) was die Abgrenzung bei den genannten Randgebieten angeht, d.h., inwieweit die Aufnahme solcher Publikationen Nachfolgelasten mit sich bringt — nicht nur bei der Erfassung der betreffenden Rezensionen, sondern auch hinsichtlich der darin angesprochenen und von der aufzunehmenden Veröffentlichung tangierten Gesamtproblematik —,
d) was die Erfassung der Rezensionen überhaupt betrifft. Das zu beobachtende Publikationsspektrum ist sehr viel breiter geworden, schwieriger zu überschauen, und daraus ergibt sich die praktische Konsequenz, daß die bibliographische Arbeit im Rahmen der Byzantinischen Zeitschrift kaum nur an Assistenten oder gar Hilfskräfte delegiert werden kann. Es ist auch kaum mehr möglich, Rezensionen, die etwa in südamerikanischen Zeitschriften erscheinen, adäquat zu beurteilen, d.h., gegebenenfalls zu entscheiden, ob sie aufzunehmen sind oder nicht; denn, wenn man sich um Aktualität der Information bemüht, bekommt man solche Zeitschriften zu spät in die Hand.
e) Schließlich — und ich will ja hier nicht alle Schwierigkeiten anführen — ergibt sich aufgrund des Anwachsens des zu bewältigenden Schrifttums auch für die Frage der Annotationen, d.h. unter dem Gesichtspunkt der *bibliographie raisonnée*, manches Problem.

Im Grunde sind alle diese Probleme nicht neu. Sie liegen in der Natur einer Bibliographie mit der Zielsetzung, wie sie die Byzantinische Zeitschrift verfolgt. Daß sie dringender geworden sind als früher, ist freilich nicht zu leugnen. Ein Vergleich der Titelaufnahmen aus den letzten zwanzig Jahrgängen möge das verdeutlichen:
1960:1500. — 1970:2117. — 1980:3967. Dabei sind jeweils nur die Neuaufnahmen von Titeln gezählt, nicht auch die durch Erfassung von Rezensionen gegebenen Wiederholungen.
Die Kehrseite der Medaille ist, um nur eine unserer Hauptsorgen kurz anzusprechen, der immer stärker beschränkte Raum für den Aufsatzteil, d.h. für die Abteilung I; doch ist dies hier nicht unser Thema.

Was die Abteilung II, die ausführlichen Rezensionen angeht, so bemühen wir uns, die uns zugesandten Rezensionsexemplare in einem angemessenen Zeitraum besprechen zu lassen. Ich weiß so gut wie Sie, daß das nicht immer gelingt — sowohl was die Angemessenheit der Zeitspanne, als auch was die Erfolgsquote insgesamt angeht. Aber die allgemein menschlichen Probleme haben wir nicht geschaffen, noch sind wir geschaffen, sie alle zu lösen. Haben Sie aber bitte Verständnis dafür, daß wir

grundsätzlich nicht alle Veröffentlichungen, die uns zugehen, ausführlich rezensieren können. Hier muß man — das tut jede wissenschaftliche Zeitschrift solcher Art, und es geschieht auch keineswegs leichtfertig — eine, wenn ich recht sehe, byzantinische Generaltugend, die οἰκονομία walten lassen. Daß dabei dann nicht alle Ansprüche in gleicher Weise zufriedengestellt werden können, ist sicher; die Pluralität der inzwischen existierenden Fachzeitschriften mag jedoch einen gewissen Ausgleich garantieren.

Auf eines darf ich in diesem Zusammenhang grundsätzlich hinweisen. In letzter Zeit erscheinen in zunehmendem Maße Sammelbände von Kongressen, Symposien, Kolloquien etc. Wir zeigen diese dann mit dem bibliographisch vollständigen Titel in der Abteilung III unter 2 B an, die einzelnen Beiträge jedoch, soweit sie das Berichtsgebiet der Byzantinischen Zeitschrift betreffen, in jener Abteilung, in welche sie ihrem speziellen Thema nach gehören. Der Grund für diese Maßnahme ist, daß solche Einzelaufsätze in Sammelanzeigen zu leicht untergehen, d.h., dem Benutzer der Bibliographie entgehen können.

Damit bin ich zur Abteilung III, den bibliographischen Notizen und Mitteilungen zurückgekommen. Hier sind wir bemüht, die Weiterführung der Arbeit, so wie sie sich bisher bis zu einem gewissen Grade doch wohl bewährt hat, zu gewährleisten. Für die Mitarbeiter an der Bibliographie bedeutet das — abgesehen von der Verantwortung, die sie tragen — eine ungeheure Arbeitsleistung. Und so möchte ich diese Gelegenheit wahrnehmen, allen Mitarbeitern unser aller herzlichen Dank für ihre oft entsagungsvolle Arbeit auszusprechen — ebenso den beiden Mitherausgebern, Herrn Präsidenten Hunger und Herrn Professor Deichmann, der ja mit dem Ende des Jahres 1980 aus der Mitherausgeberschaft ausgeschieden ist, der sich jedoch, wie in manchen Schwierigkeiten der letzten Jahre, in höchst dankenswerter Weise auch jetzt noch um die Erstellung der kunsthistorischen Bibliographie (soweit das in Rom geschieht, und das betrifft ja den größten Teil dieser Fachrichtung) kümmert. *Last but not least* habe ich zu danken der Ihnen allen — vielleicht manchmal als Motor des schlechten Gewissens — bekannten treuen Mitarbeiterin der Redaktion, Frau Dr. St. Hörmann.

Weil eben von der Kunstgeschichte die Rede war und später noch einmal davon die Rede wird sein müssen, so kann ich nicht verschweigen, daß gerade das Anwachsen der bibliographischen Notizen in dieser Fachrichtung uns seit langem Sorge bereitet hat. Wir sind bestrebt und auch bereits auf dem Wege, hier Lösungen zu finden — sowohl was die Mitarbeiter angeht, als auch was das System betrifft. Das ist auch der Grund für die Einführung des neuen Verweissystems in den Abteilungen 8

und 9. Auf diese Weise lassen sich Wiederholungen oft sehr umfangreicher Titelangaben vermeiden, d. h., es läßt sich Platz sparen; denn auch für uns ist eine Erweiterung im Bogenbestand der Zeitschrift keineswegs einfach zu erreichen.

Ziele der Bibliographie müssen sein: eine möglichst sachliche und eine möglichst aktuelle Information. Wir sind bemüht, diese Ziele einzuhalten. Ich will aber einen Punkt der Kritik, die laut geworden ist, hier schon vorwegnehmen: es handelt sich um die *Annotationes*, d. h. um das *Raisonnement*.

Aus dem, was ich vorher über das Anwachsen des zu berücksichtigenden Schrifttums gesagt habe, ergibt sich, daß auch der Raum für diese *Annotationes* dem Gesetz der οἰκονομία unterworfen sein muß. *In praxi* heißt das: es gibt sozusagen sprechende Titel, bei deren Aufnahme man sich das *Raisonnement*, wenn es sich nicht um wirklich sachliche Kritik handelt, versagt; es gibt Arbeiten, die eine ganze Reihe von Problemen berühren (z. B. „Zur Theologie des Gregorios Palamas"), so daß eine *Annotatio* im Rahmen der Abteilung III der Byzantinischen Zeitschrift niemals die Lektüre ersetzen kann; und ich muß schließlich noch einmal darauf hinweisen, daß wir darauf angewiesen sind, manches *second-hand* zu übernehmen, weil wir die betreffenden Arbeiten nicht rechtzeitig — rechtzeitig im Sinne der Wahrung der Aktualität — in die Hand bekommen. Diese Wahrung der Aktualität aber ist immer Ziel unserer Bibliographie gewesen und muß es auch bleiben. Zur Erreichung dieses Zieles, was, wie wir wohl wissen, immer nur approximativ geschehen kann, können Sie jedoch alle beitragen, indem Sie in rechter Abwägung der gegebenen Situation uns durch Übersendung Ihrer Sonderdrucke (vor allem aus entlegenen Zeitschriften) oder durch entsprechende Motivation der Verlage, in welchen Sie publizieren, Ihre Publikationen baldmöglichst zukommen lassen. Ich will damit nicht betteln; ich möchte Sie jedoch — und auch dies im Sinne des Beschlusses von 1953 — sehr ernsthaft darum bitten — und ich meine doch in unser aller Interesse.

Zu einem solchen Bericht, wie ich ihn hier zu geben habe, gehört auch das Eingeständnis dessen, was projektiert war und nicht verwirklicht werden konnte. Es geht dabei vor allem um zwei Dinge: 1953 war angeregt worden, nach jeweils fünf Jahren einen mit Indices versehenen Forschungsbericht über den Problemstand unserer Wissenschaft in den verschiedenen Disziplinen erscheinen zu lassen, etwa in der Art des von F. Dölger und A. M. Schneider 1952 publizierten Berichts für die Jahre von 1938—1950. Schon 1955 hatte sich gezeigt, daß diese Absicht kaum Chancen hatte, verwirklicht zu werden — um es kurz zu sagen, weil diejenigen, die dafür in

Frage gekommen wären, zu sehr mit anderer Arbeit überlastet waren. An dieser Tatsache hat sich bis heute nichts geändert, und es wäre zu fragen, ob unter den heute gegebenen Umständen ein solches Vorhaben mehr Chancen der Verwirklichung hätte. — F. Dölger hat dann schon 1955 in Istanbul gewissermaßen ersatzweise vorgeschlagen, einen Sachindex für die jeweils fünf letzten Bände der Byzantinischen Zeitschrift zu erstellen. Auch daraus ist aufgrund anderweitiger beruflicher Belastung des dafür vorgesehenen Bearbeiters nichts geworden, obgleich schon weitgehende Vorarbeiten geleistet waren. Es existiert jedoch, wie ich den Ausführungen von Frau Allen entnehme, in Dumbarton Oaks ein auf der Grundlage der Byzantinischen Zeitschrift erstellter Index nach *subject categories*, und ich weiß von mindestens vier Stellen in der Welt — womit ich keineswegs behaupten will, daß ich alle diese Stellen kenne —, an denen die Bibliographie der Byzantinischen Zeitschrift verzettelt wird. Aber noch eine kurze Bemerkung zu diesem Sachindex: er kann immer nur die in der Byzantinischen Zeitschrift oder in anderen ähnlichen Organen ausgeworfenen Schlagwörter enthalten.

Und damit komme ich zum letzten Punkt des Berichts: wie sieht die Zukunftsprognose aus? Werden wir in etwa 15 Jahren über eine Datenbank verfügen, mit deren Hilfe wir das gesamte vorhandene Wissen unseres Faches rasch abfragen können? Wenn ich recht sehen kann, muß diese Frage verneint werden — verneint, wenn man damit etwas Vergleichbares meint gegenüber dem, was die Naturwissenschaften erreichen werden und z. T. schon erreicht haben, weil sie nämlich punktuelle Informationen abfragen. Wie weit dies auch für den Bereich der sog. *Humaniora* gelten kann, ist eine andere und noch viel umstrittene Frage, in der ich aus manchen Gründen der Ansicht bin, daß sie jedenfalls heute und für die nähere Zukunft nicht positiv beantwortet werden kann. Das hat seine Konsequenzen auch für die lexikographischen Projekte, von denen die Rede war. So bleibt als Fazit vielleicht doch nur, wenn ich dazu Vergil bemühen darf, der „labor improbus", und das bedeutet doch wohl, daß Kultur ohne das ständige Streben, dem Mangel abzuhelfen, nicht möglich ist.

Ehe ich Sie bitte, mir Ihre Verbesserungsvorschläge zu sagen, muß ich auf einen Vorschlag eingehen, der schriftlich bei der Kongreßleitung eingegangen ist, nämlich von Herrn Kollegen Vavřínek aus Prag im Namen des Redaktionskomitees der *Byzantinoslavica*. Ich darf seine Einwände und Vorschläge, wie folgt, zusammenfassen.

Herr Vavřínek geht in seinem schriftlichen Bericht, der Ihnen allen von der Kongreßleitung zur Verfügung gestellt wurde, aus von der Entste-

hung der Byzantinoslavica vor mehr als einem halben Jahrhundert, vor allem aber von der uns heute geläufigen Form seit der Zeit nach dem 2. Weltkrieg, in welcher die internationalen Beziehungen größtenteils abgebrochen waren und schließlich auch die Byzantinische Zeitschrift fünf Jahre lang nicht erscheinen konnte. In ihrem 9. Jahrgang (1947/48) haben die Byzantinoslavica mit einer Reihe von bibliographischen Übersichten über einzelne Themenkreise die damals in der bibliographischen Information entstandene Lücke zu schließen versucht. Seit dem 10. Band (1949) ist die bibliographische Abteilung zum ständigen Bestandteil der Byzantinoslavica geworden. Von daher stellt Herr Vavřínek die Frage, ob es berechtigt und sinnvoll sei, daß seit nunmehr 30 Jahren — denn die Byzantinische Zeitschrift erscheint seit 1950 wieder regelmäßig mit Bibliographie — zwei, wie er sagt, parallel laufende Bibliographien des Faches existieren. Er weist auf die Ähnlichkeit in der Struktur der beiden Zeitschriften hin und auch — dies wohl *optimo iure* — auf den spezifischen Charakter der bibliographischen Abteilung in den Byzantinoslavica, wie er sich schon im Namen der Zeitschrift ausdrückt: sie behandelt die Gesamtproblematik der byzantinisch-slavischen Beziehungen. Ein besonderer Teil ihrer Bibliographie — in sich wiederum in vier Abteilungen gegliedert, je nachdem, ob es sich um historisch, archäologisch, sprachlich oder literarisch ausgerichtete Publikationen handelt — ist dieser Problematik vorbehalten. Die Byzantinoslavica sehen sich dabei selbstverständlich in ganz ähnlicher Weise wie auch die Byzantinische Zeitschrift vor die Frage gestellt, inwieweit sie die nationale Geschichte der einzelnen Balkanvölker einbeziehen sollen bzw. dürfen. — Herr Vavřínek betont in seinem Bericht, daß die Byzantinoslavica es in besonderer Weise als ihre Aufgabe ansähen, über alle in den slavischen Ländern erschienenen Publikationen zu informieren. Und hier liegt ein wichtiges Verdienst dieser Bibliographie; denn sie bietet nicht nur Angaben über im Westen relativ spät oder gar nicht zugängliche Veröffentlichungen, sondern darüber hinaus häufig auch Annotationen für den der slavischen Sprache nicht kundigen Benutzer.

Damit kommen wir zu einem zweiten Punkt der Ausführungen von Herrn Vavřínek. Er betont die Bedeutung dieser „kritischen" Bemerkungen, die er zur Forderung für die gesamte Bibliographie der Byzantinoslavica erhebt. Er stellt fest, daß die Byzantinoslavica einen wesentlich höheren Prozentsatz an solchen Bemerkungen enthalten als die Byzantinische Zeitschrift. Die Byzantinoslavica stoßen freilich mit dieser Forderung auf wiederum ganz ähnliche Schwierigkeiten wie die Byzantinische Zeitschrift, die, wie Herr Vavřínek schreibt, — ich habe das nicht nachgerechnet — insgesamt etwa doppelt so viele bibliographische Anzeigen bietet. Alle bibliographischen Notizen mit einer Annotation zu versehen, würde eine

größere Anzahl von Mitarbeitern und eine höhere Arbeitsleistung des einzelnen Mitarbeiters erfordern, dabei aber eine Verzögerung in der Information und eine beträchtliche Erweiterung des Umfangs, d. h. aber auch eine beträchtliche Kostensteigerung zur Folge haben. Es wird dann zum Beweis der Ergänzung der Bibliographie der Byzantinischen Zeitschrift durch jene der Byzantinoslavica eine Rechnung aufgemacht, wonach die Bibliographie der Byzantinischen Zeitschrift zur Kunstgeschichte in den Jahren von 1949—1967 gegenüber jener der Byzantinoslavica für diese Disziplin ein Defizit von insgesamt 1700 Titeln aufzuweisen habe. Gewiß ein imponierendes und für die Vertreter der Byzantinischen Zeitschrift *a prima vista* erschreckendes Ergebnis! Sehen wir von der Frage nach der Berechnungsgrundlage einmal ab — ich habe das nicht nachgerechnet und ich wollte das nicht tun —; diese Dinge haben doch ihren historischen Hintergrund. Ich weiß nicht ganz sicher, weshalb gerade diese 19 Jahre gezählt wurden — vielleicht aus äußeren Gründen, ich weiß aber sehr wohl — und das habe ich nachgezählt —, daß die Neuaufnahme von Titeln in den Abteilungen 7—9 der bibliographischen Notizen der Byzantinischen Zeitschrift seit dem Jahre 1960 im folgenden Maße gewachsen ist:
1960: 478 Neuaufnahmen — 1970: 870 Neuaufnahmen — 1980: 1780 Neuaufnahmen.
Wenn für die Jahre 1949—67 ein Defizit besteht, dann ist es das unbestrittene Verdienst der Byzantinoslavica, daß dieses Defizit mit ihrer Hilfe ausgeglichen werden kann. Daß aber dieses Defizit besteht, hängt damit zusammen, daß die byzantinische Kunstgeschichte — und ich brauche über den räumlich sowohl wie zeitlich ungeheuren Umfang dieses Fachgebietes hier nicht zu sprechen — erst mit der Aufnahme von Herrn Deichmann in das Herausgebergremium der Byzantinischen Zeitschrift eine angemessene Repräsentation gefunden hat.

Vor dem geschilderten Hintergrund kommt Herr Vavřínek dann zu den Verbesserungsvorschlägen, die er zur Diskussion stellt. Er schlägt vor,

a) entweder ein ausschließlich bibliographisches Fachorgan auf breiter internationaler Basis zu bilden, das alle bisher bestehenden Formen ersetzen und zusammenfassen würde, wobei er besonderen Wert auf die Annotationen legt und außerdem garantiert haben will, daß eine solche Bibliographie allen einschlägigen Forschern zugänglich sein soll, was jetzt wegen der Preissituation nicht gegeben sei (er weist zum Vergleich auf die *Année philologique* hin), oder

b) wenn das nicht zu realisieren sei, möchte er eine stärkere Abgrenzung in thematischer oder in regionaler Hinsicht gewahrt wissen — wiederum unter dem Gesichtspunkt der Vermeidung unnötiger „Duplizität".

Es sei mir gestattet, in nüchterner Betrachtung dieser Vorschläge einige Fragen vorzubringen im Hinblick auf ihre Realisierbarkeit. Ich will dabei ganz bewußt die Frage der Finanzierung, des Preises und auch die Forderung, daß diese Bibliographie allen einschlägigen Forschern zugänglich gemacht werden sollte, außer acht lassen; denn ich kann nicht recht sehen, wie das erreicht werden sollte. Billiger wird eine solche Bibliographie, wie immer sie gestaltet sein mag, mit Sicherheit nicht werden.

Nur *en passant* will ich, was die Byzantinische Zeitschrift angeht, das bei uns geltende Verlagsrecht in Erinnerung rufen; die Rechte für die Zeitschrift liegen beim C. H. Beck-Verlag in München. Es ist aber, abgesehen davon, ganz sicher — und das deutet Herr Vavřínek in seinen Ausführungen auch an —, daß die Organisation des von ihm ins Auge gefaßten Unternehmens große Schwierigkeiten mit sich bringen wird — Schwierigkeiten, die, wenn ich recht sehe, auch bei gutem Willen aller Beteiligten kaum lösbar sind.

Es ist nicht zu leugnen: Je größer eine Organisation ist, desto langsamer funktioniert sie, desto mehr Fehlerquellen bestehen und desto schwieriger ist es, Fehler auszumerzen, d.h., daß die Aktualität der Information bei einem solchen Unternehmen zweifellos geringer wäre als das bei den Bibliographien, über die wir heute verfügen, der Fall ist. Das zeigt vielleicht auch das Beispiel *L'année philologique*. Doch soll diese Frage der Diskussion anheimgestellt werden. Lassen Sie mich aber an diesem Beispiel noch eine andere Frage aufhängen: Die klassische Philologie verfügt über dieses Hilfsmittel seit fast 50 Jahren. Trotzdem gibt es bis auf den heutigen Tag eine Reihe klassisch-philologischer Zeitschriften auch mit Bibliographie oder bibliographischen Übersichten. Ich nenne nur den *Gnomon*; *mutatis mutandis* gilt dasselbe auch für die *Revue d'histoire ecclésiastique*; und Ähnliches könnte man für die Geschichte anführen, für die Geschichte der Naturwissenschaften und für vieles andere mehr. Es ist ein Charakteristikum des *Humanum*, daß es auf die Pluralität ausgerichtet ist, und vielleicht können davon auch etwas die sog. *Humaniora* profitieren.

Was die thematische oder regionale Abgrenzung angeht, so ist diese an sich gegeben. Die Byzantinoslavica haben ihrer Entstehung und ihrem Namen nach eine besondere Ausrichtung, auch was die Berichterstattung über Publikationen des slavisch-sprachigen Raumes angeht. Und darin liegt, solange die Zeitschrift erscheint, eines ihrer wesentlichen Verdienste. Die Byzantinische Zeitschrift hat nie darauf verzichtet und kann das wohl auch nicht tun, einschlägige Aufsätze aus dem Bereich des Byzantino-Slavischen zu erfassen. Sie bemüht sich darum, so gut das bei der gegebenen Situation möglich ist, und sie bedient sich dabei — das sei dankbar ausgesprochen — auch der Arbeit der Kollegen von den Byzantinoslavica,

auf deren Anzeigen dann im Sinne der oben angesprochenen οἰκονομία und im Sinne des in der Wissenschaft üblichen Comments hingewiesen wird. Es geht m. E. nicht darum, welche die ältere oder die ärmere Variante ist — ärmer, das ist ohnehin ein relativer Begriff, ähnlich wie das Wort πένης im byzantinischen Bereich. Es geht darum, daß man nicht einfach von zwei Varianten einer Sache sprechen kann, sondern daß die Zielsetzungen aufgrund der jeweiligen Gegebenheiten unterschiedlich sind. So möchte ich die Rede von der „Duplizität" doch genauerer Überlegung anheimstellen und demgegenüber die gemeinsame Arbeit im Sinne einer Sache unter Einbeziehung der im Interesse dieser Sache notwendigen Flexibilität betonen — die gemeinsame Arbeit auf der Grundlage gegenseitiger Anerkennung — und möchte vor dem Hintergrund der aufgezeigten Schwierigkeiten, aber auch unter dem Signum der Universalität des Geistes für die Pluralität plädieren — nicht zuletzt im Hinblick darauf, daß auch eine Arbeit, die Stückwerk ist, der Gefahr eines geistigen Monismus entgegenwirken kann.

* * *

Folgende Einzelmeldungen wurden in dem vorliegenden Hauptreferat mitverarbeitet (Volltext der Beiträge im Beiheft zu diesem Band):

Jelisaveta St. Allen, Author Index of Byzantine Literature — Microfiche Project at Dumbarton Oaks

Johannes Irmscher, Lexikon der Byzantinistik

Alexander Kazhdan, The Dumbarton Oaks Concise Dictionary of Byzantium. A project

Vladimír Vavřínek, Die Bibliographie der Zeitschrift Byzantinoslavica

Sever J. Voicu, I.MA.G.E.S.: Index in manuscriptorum graecorum edita specimina, a cura di Sever J. Voicu e Serenella D'Alisera

2/3. FORSCHUNGSVORHABEN UND NEUE ASPEKTE

ROBERT BROWNING / LONDON

PROJECTS IN BYZANTINE PHILOLOGY

In introducing the projects in Byzantine philology which have been submitted by their sponsors for consideration by the Congress, I must first warn my audience against two misconceptions. The first is that these projects have in some mysterious way been selected or given priority over others. We all know through our personal or institutional contacts, through the *Bulletin d'Information et de Coordination* of the *Association Internationale des Études Byzantines* — of which the most recent issue, I note with regret, covers the year 1977—78 — or through the various bulletins issued by national committees, of a multitude of publications in this field which are announced or under way. Experience suggests that not all of them will come to fruition, often for perfectly good reasons. It would be helpful to all of us and not least to the sponsors of the projects if some kind of brief report could be made to this congress on the progress of as many of these as possible. I am thinking in terms of a few lines, not of the detailed plans submitted to the present session. There would clearly not be time to duplicate and circulate these brief reports in the course of the congress and from their ephemeral nature they would not be suitable for inclusion in the definitive Proceedings. What I am suggesting is that a notice-board be made available on which *brief* reports of work in progress submitted to the Secretariat may be displayed.

The second misconception I wish to dispel is that the Congress can sanction or approve or issue directives for projects submitted to it. What then, it may be asked, is the point of this session? The answer must be a fairly complex one. The first aim is, of course, information — letting our colleagues know what we are up to, avoiding unnecessary duplication of work, enlisting the help of collaborators of whose very existence we may have been ignorant. The second is criticism. There is scarcely a project among those submitted to which the learning and experience of those gathered together here could not contribute some improvement, either in the discussions of the present session or in less formal interchange afterwards. But criticism may not always be positive. There are projects which we should have the honesty to discourage if we are convinced that they are never likely to be brought to fruition. More particularly we should

advise those who come before us whether their resources match their needs. In any successful project for research there comes a moment when what had been an intellectual exercise turns into an industrial product. I am not thinking only of the question of publication, though this is a very important instance of the kind of problem I am speaking about. But long before that stage has been reached a project may pass beyond what can be done in a scholar's study. Office space and office equipment, secretarial help, technical assistance, travel — we all tend in our initial enthusiasm to underestimate how much such things cost, how far ahead they have to be budgeted for, how carefully planned. Our collective experience — and our involvement with academies and other funding organisations — should enable us to forewarn, and sometimes to protect our colleagues against the frustration and the waste arising from lack of practical skill and foresight.

Lastly, we should be able, in favourable cases, to bring together professional skill and financial resources, to make recommendations which we hope will be listened to by publishers and funding bodies, to set up, either from among our own members or from outside, the kind of supervisory committee for a project which will command respect and guarantee both the highest standards of scholarship and the most efficient use of resources, which are far scarcer today than they were in the fairly recent past, and which are likely to go on being scarce. Economic recession affects the production of Byzantine texts just as it does that of motor-cars and calls for the same combination of positive long-term planning and short-term rationalisation. La belle époque — if there ever was one — is certainly not today.

There is no need to remind the present audience how many Byzantine texts are still either unpublished or available only in editions which are inadequate or unobtainable or both. In recent years many reprints have become available. And thanks to the initiative of former International Congresses and the support of publishing firms many editions of texts answering all the requirements of modern scholarship have appeared in the series *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*. In an ideal world it might be possible for some body like the present Congress to decide what needed to be done in the field of editions of texts, and to find the scholar, the institution, and the publisher to carry through the project. As things are, however, we must depend on the initiative of individuals who are prepared to devote years of their lives to the thankless task of collating manuscripts and constituting a text, and to all of these, whether their projects are noticed in the present report or not, I am sure that I may express the heartfelt thanks of all members of this Congress. They are laying the foundations upon which all of us will build. What we can do is to give them

encouragement, perhaps to suggest minor modifications of their project, to put them in touch with fellow-workers in the same field, and perhaps, by our approval of a project, make it easier to obtain funds for research or publication. What we cannot in all conscience do is to suggest that they would be better occupied in editing the homilies of Niketas the Paphlagonian or the Τρίβιβλος ἀστρονομία of Theodore Meliteniotes. Editing a Byzantine text is like marriage; some scope must be left for personal preference.

Now to the projets which have been submitted for our consideration.

1. Paolo Cesaretti and Silvia Ronchey, of the University of Pisa, have already advanced some way towards a new critical edition of the commentary of Eustathios of Thessalonica on one of the iambic canons of John of Damascus. The previous edition, by Angelo Mai, leaves much to be desired. The proposed edition, which will be accompanied by a wide-ranging commentary, will be valuable for the light it will throw on the biblical and patristic culture of the many-sided teacher and prelate. Inasmuch as the editors propose to devote particular attention to Eustathios' polemic against the interpretations of Theodore Prodromos, they will also illuminate some of the intellectual divisions and disputes which were so frequent in the second half of the twelfth century. May one hope that the editors, perhaps in collaboration with colleagues, will go on to produce critical editions of all the twelfth-century commentaries on the canons of John of Damascus and Cosmas of Maiuma, from Gregory of Corinth through Theodore Prodromos — whose commentary escapes notice by either Beck or Hunger in their admirable handbooks of Byzantine literature — to Eustathios. The edition of Prodromos' commentary by Stevenson is incomplete, uncritical, and virtually unobtainable. The role played by the literary, philosophical, and theological study of these canons in Byzantine education is mysterious. If so many men of letters saw fit to compose commentaries upon them, it cannot be negligible. Here is a side of the intellectual life and culture of the twelfth century which calls for exploration.

2. Professor Antonio Garzya and his colleagues have already made the former Byzantine city of Naples into a notable centre of Byzantine philology. They bring to our notice today their project to complete the publication of the medical encyclopaedia of the sixth-century doctor Aetios of Amida. Books 1 to 8 were published in the *Corpus Medicorum Graecorum* by A. Olivieri 1935—1950. For the remaining books 9 to 16 we have only isolated editions of individual books of quite inadequate quality. The task

is a daunting one. There are more than 30 manuscripts, and since Aetios' work is largely compilatory there will be complex problems of textual history to solve. However the team which Professor Garzya has assembled ia a large one, and some of its members, such as Roberto Romano and Riccardo Maisano, are scholars distinguished by their ability and experience. It is to be hoped that the necessary funds and technical back-up will continue to be available in these days of recession and retrenchment, and that the results of the team's work will appear before too long in the *Corpus Medicorum Graecorum*, for which the *Deutsche Akademie der Wissenschaften* in Berlin is responsible. Medical literature is something of a mystery to most of us. But I will risk suggesting three reasons why this project should have our unqualified approval. First, since Aetios quotes Hippocrates and Galen frequently and at length, it will be a contribution to the study of the text of those giants. Second, Aetios' encyclopaedia was clearly intended to replace that of Oreibasios, composed two centuries earlier. It would be surprising if the medical science of late antiquity had not made some advances in theory or in practice since the fourth century. And it is above all in Aetios' work that we find for the first time the austere Hellenic medical tradition infiltrated by prayers, charms, and miraculous treatments, which foreshadow medieval medicine. It is easy to blame this degradation of medicine on the Christian church. But I am sure that things are more complicated than that. Many of the unscientific elements in Aetios have nothing Christian about them. What we face is a change in men's picture of the universe, a significant event in *l'histoire de mentalité*. The first step towards understanding this is a soundly based text, with a full apparatus of *fontes* and *testimonia*.

3. Dr. Athanasios MARKOPOULOS of the University of Ioannina proposes a critical edition of the chronicle of Pseudo-Symeon. I need not remind the present audience that this text presents some of the most difficult problems of Byzantine historiography. However Dr Markopoulos has shown in his preliminary study, published in 1978, that he can handle the difficulties of uncertain sources and divergent versions with a sure and firm hand. We wish him good fortune in what will be a long voyage and success in sorting out some of the tangled problems of tenth-century chronography. As an additional bonus, he may well succeed in identifying excerpts from earlier lost chronicles. In this connection he will not resent, I am sure, being reminded of the dictum of William of Ockham that "*entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem*". As a corollary to the critical edition of Pseudo-Symeon Dr Markopoulos promises a new edition of the *Scriptor Incertus de Leone Armenio*. Professor Dujčev has worked on this text, and I myself published a recollation of the Paris manuscript a number of years ago. A new text is certainly needed.

Dr Markopoulos also undertakes to prepare an edition of the correspondence of a tenth-century schoolmaster first published by the late Basileios Laourdas and myself more than 25 years ago. As Paul Lemerle has pointed out, this is something which needs doing. The text is abominably difficult and there are few clues for the solution of many of its problems. But we are much better off today for good editions of comparable texts — thanks above all to L. G. Westerink — and it may be that Dr Markopoulos will succeed where others have been daunted. We wish him luck. One cannot help reflecting, however, that the problems of Pseudo-Symeon will occupy him for a long time, and hoping that if other scholars come forward with projects to edit the tenth-century schoolmaster he will not feel that his monopoly has been infringed.

4. Professor Herbert Hunger remarks, in connection with Byzantine astronomy and mathematics, that "Bewahrung und Tradierung des im Altertum Gewonnenen bis zu den Anfängen einer neuzeitlichen Wissenschaft war das unleugbare Verdienst von Byzanz". Yet though we possess an admirable catalogue of Greek astrological manuscripts, the result of exemplary international cooperation, many Byzantine astronomical texts are unpublished or exist only in unsatisfactory editions. Thus the proposal of Dr Anne TIHON of the *Université Catholique de Louvain* for the publication of a Corpus of Byzantine Astronomical texts is particularly welcome. The project is set out with such clarity and practical sense that it would be superfluous, indeed impertinent, of me to comment on it in detail. I would like only to observe that the University of Louvain has already distinguished itself by the publication of critical editions of Greek astronomical texts, that Dr Tihon presents a *catalogue raisonné* of the texts which seem to call for publication — and recognises that not all Byzantine astronomical material merits publication *in extenso*, and finally, that the University of Louvain itself undertakes the preparation and publication of the minor treatises of Nicephorus Gregoras and Barlaam, of the treatises of Isaac Argyrus, of the astronomical work of George Gemistus Plethon, preserved in a unique manuscript in the Austrian National Library, of some anonymous texts of the early eleventh century, and of an anonymous treatise on the calculation of eclipses discovered by the late Professor Mogenet. This admirable offer still leaves plenty of work for others, including the vast handbook of Theodore Meliteniotes. It seems to me that we are now at the stage when it would be useful if Dr Tihon were to convene during this Congress an informal meeting of all those interested, out of which there

might issue a proposal to the International Committee of Byzantine Studies to set up a committee for the publication of Byzantine astronomical texts. The interest of these lies not only in their preserving the achievements of classical Greek astronomers to the age of Copernicus, Brahe, and Kepler. They are also important because astronomy was one of the fields in which Byzantine culture was most open to influences from the world of Islam, and ultimately from India. The Byzantines did not merely transmit passively the heritage of antiquity, they enriched it by contributions from other cultures. So, at any rate, it seems to me. What we need to settle the matter is the texts.

5. Professor Athanasios KOMINIS presents his project for a series of *Analecta Hymnica Graeca e codicibus orientalibus eruta*, parallel to the similar series of hymnographic texts from southern Italy at present in course of publication in Rome. The rich resources of the libraries of Mount Athos and of the Monastery of St Catherine at Mount Sinai will furnish abundant material. And there is plenty more in libraries the world over. In his preliminary report Professor Kominis mentions some 400 Kanons, of which more than 80 are completely unknown, and many are by unknown poets. These figures both reveal the rich mine of Byzantine texts which remains to be worked, and suggest that the project is one which requires a firm controlling hand, a well-thought-out scheme of priorities, and — so far as this is possible in the conditions of today — adequate and continuous funding. Professor Kominis can provide the first two desiderata, but the third calls for outside help. Unlike the south Italian material, which was virtually all intended for liturgical use, many of these later Byzantine Kanons will be purely literary exercises, the product of a culture in which a man of letters was expected to turn his hand to a variety of literary genres. It will be important to try to determine which of these poems were actually used in the liturgy, and where. One of the points which may emerge is how many differences in liturgical usage still existed in the middle and late Byzantine periods. Professor Kominis' project is still in its initial stages, and, as he modestly points out, subject to modification. It is to be hoped that not only experts in hymnography, but students of Byzantine language, literature and history will come to him with their own suggestion for improving what will hopefully turn out to be a major corpus of largely new Byzantine texts.

The remaining suggestions for editions of texts can be dealt with more briefly.

6. As Dr Hörandner observed fifteen years ago, a critical edition of the *Dioptra* and the *Dialexis* of Philippos Monotropos is desirable. The existing editions by Auvray, Shuckburgh, and Spyridon Lavriotes are each based on a few manuscripts or on a single manuscript, though at least 65 manuscripts of the text in its original form are known. Dr Heinz MIKLAS of the University of Freiburg-im-Breisgau, who has already published an edition of part of the Old Slavonic version, proposes to produce a critical edition of the Greek text. He will be able to base his work on that of Grumel, Wenger, and Hörandner, but as his list of corrections to Grumel's study shows, he has already made considerable advances on his predecessors. It is altogether appropriate that one who is primarily a Slavist should produce the first critical edition of Philip, whose work was so widely studied and copied in Slavonic translation in the Middle Ages. Whether his proposed method of editing his text represents an advance on the traditional procedure or not is open to question. If I understand him aright, he proposes to relegate to the critical apparatus readings which he believes to be correct. The text of the *Dioptra* and the *Dialexis* is certainly contaminated, and it is unlikely that any plausible stemma can be drawn up. Consequently there will be passages in which it will be impossible to choose between variants. But this is a difficulty familiar to editors of classical and Byzantine texts.

7. The Patriarchal Institute for Patristic Studies at Thessalonika announces that volumes 4 and 5 of the works of Gregory Palamas are in preparation by four scholars under the general editorship of Professor P. Christou; that the unpublished Treatises to the Romans by Niketas Seides are being prepared for publication; and that Dr B. Fanourgakis is engaged in studying and preparing the text of the supplement to the *Doctrina Patrum*, which was omitted from Diekamp's edition of 1907. Like everything issued from the delightful Μονὴ Βλατάδων, under the ancient walls of the acropolis of Thessalonika, these publications will be marked by scholarship, elegance, and prompt appearance. All represent significant contributions to Byzantine theological literature, and will be awaited with impatience.

8. That indefatigable worker in the field of Byzantine homiletic literature, Father Michel AUBINEAU, announces a series of further publications. Following on the Festal Homilies of Hesychius of Jerusalem (2 vols, 1978—1980) he is now preparing, in addition to a homily of Hesychius surviving in Armenian translation and a paschal homily attributed to St Basil, a second volume of paschal homilies, a volume of homilies delivered by members of Basil's circle in Cappadocia, in collaboration with Elfriede Bickersteth a collection of Marial homilies, and a corpus of unpublished homilies for Christmas and Epiphany. As Father Aubineau acutely obser-

ves, an individual Byzantine homily may appear to be a tissue of traditional trivialities, but when a series of homilies on the same theme or the same festival is studied, interesting and significant differences begin to emerge, the links in a long chain of cultural borrowings begin to be identified, falsifications can be detected and works restored to their true authors. "*Travail minutieux, qui n'est plus celui de l'éditeur, mais de l'historien.*" This is all the more convincing when we reflect on the important role played by predication in creating a climate of opinion and a consensus on values in the Byzantine world. There is no lack of further unpublished homilies for Father Aubineau and those who follow in his footsteps.

9. Dr Peter SCHREINER of the University of Cologne announces a projected corpus of Byzantine library catalogues and book titles, following the methods adopted by Paul Lehmann for the medieval Latin west. The publication or republication of all known library catalogues and other book lists, e. g. in wills, from the Byzantine world will be very welcome. The second part of the project, a list of book titles of the patristic and Byzantine periods, seems to present difficulties. Dr Schreiner proposes to take titles, with their variants, from editions of texts and from catalogues of manuscripts, with due precaution to eliminate titles which are inventions of later editors and scholars. So far, so good. But there are countless book titles embedded in Byzantine texts, particularly commentaries and other works of scholarship. How are these to be found and recorded? And then there looms the larger question of what we mean by a book title in the Byzantine world. Anna Comnena's Alexiad was so called by its imperial author, and no other work of literature bears that name. But what of Ἱστορία, Χρονικόν, Χρονογραφία and the like? Are they titles or mere descriptions? And had collections of letters or speeches or poems or homilies necessarily any title at all? It may be that Dr Schreiner will encounter not only technical difficulties, but conceptual problems. It will be interesting and enlightening to see how he solves them. In the meantime it is to be hoped that the corpus of library catalogues will be completed before the six to eight years of which he speaks have elapsed.

Enough has been said to demonstrate that there is skill and will in abundance to undertake the laborious task of editing texts. Let us hope that they will be matched by generosity on the part of universities, institutes and academies to provide the material resources and above all the free time needed for the realisation of these projects, and by readiness on the part of publishers to face short-term risks for gains that may continue for centuries. In this connection it is worth considering whether

publication in book form is always essential. Camera-ready copy can often be photographed and made available in microfiche form relatively cheaply. It is much easier to consult a book in microfiche than in microfilm. And there must be few libraries today without microfiche readers. Not all of us are good at producing camera-ready copy. But we can all learn, even the older among us. There remains, of course, the question of the durability of microfiche copies. Are they self-destroying? Is there some way in which a durable master copy can be kept? These are questions whose import extends far beyond the domain of Byzantine studies. It is to be hoped, however, that scholars who find difficulty in having their work published in book form will explore the possibilities of this and other alternative methods, and that publishers will consider whether what cannot for commercial reasons appear as a book might be viable in microform.

The next substantial group of projects submitted for our consideration is that of lexica. Here one is reminded of Tacitus' account of the funeral of the venerable and noble lady Iunia. The *imagines* of twenty of the most distinguished families were borne before her . . . *Sed praefulgebant Cassius atque Brutus eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* The older among us will recall the many resolutions passed at previous congresses on the need for a lexicon of Byzantine Greek, the many committees appointed, the projects submitted and discussed. Yet still we lack this essential tool of our trade. The reasons are obvious enough. Congresses may be fertile in ideas, but they do not have the resources to fund a long term project for research and publication. There is disagreement about who should do what, and where, and as a result nothing is done anywhere. More limited lexicographic projects find support, such as the admirable Λεξικὸ τῆς Μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς Δημώδους Γραμματείας, of which the seventh volume has recently appeared. I am sure that we will all wish to pay tribute to the enthusiasm and energy of its distinguished editor, Professor Emmanuel Kriaras. We must not, however, lose sight of what must be our main target, the provision of a lexicon of medieval Greek comparable in scale and accuracy with what is available for medieval Latin or Old Slavonic or Anglo-Saxon. The will is there and the skill is available. What is needed is that some academy or university or research institute should take the project in hand, prepare a budget, and provide the modest back-up facilities. Compared with the grants which are made available every day for projects not only in the natural sciences, but also in the social sciences, our needs are modest. Maybe the utility of the end-product will be limited. So too will the potential damage it can cause, and this is more than can be said for many richly-funded projects of research.

In this connection I am glad to be able to announce that be British Academy, in cooperation with the Oxford University Press, has begun work on preparing a further supplement to Liddell and Scott's Greek Lexicon. By the time the congress meets we shall have appointed an editor and work will have begun. Our hope is that the supplement will be ready for the press in ten years' time.

Now to the projects which have been submitted. Mario AMELOTTI and Anna Maria BARTOLETTI COLOMBO announce the continuation of *Legum Iustiniani Imperatoris Vocabularium*, of which the first part, containing the vocabulary of the Latin Novels, appeared in 1979. This was electronically produced and reproduced by offset from photographed print-out. All forms of a word are listed under a single lemma, which removes one of the principal shortcomings of electronically produced indexes and concordances. The editors are now going on the Greek Novels, the Novels of Justin II and Tiberius, the Edicts, and other similar texts. When it is complete, *LIIV* will both fill a gap in the material available for the study of the *Corpus Iuris*, and also provide an invaluable tool for those concerned with early Byzantine Greek, be they papyrologists, grammarians, or editors of texts. It will not be the kind of book which one can keep on one's desk. The section on the Latin Novels comprises 11 volumes totalling 4834 pages. The mind boggles at the likely size of the Greek section. Is it not possible for such bulky reference works to be made available in microfiche form?

Professor GARZYA and his Neapolitan colleagues announce that their Lexicon to the speeches of Themistius, of which a specimen was published in *Koinonia* 1977, is now on the point of publication, and that they are proceeding to work on a computer-produced Index verborum to the works of Synesius. Both will be welcome aids to the study of late literary Greek — and I can guarantee that they will be fully exploited in the new Supplement to Liddell and Scott. However, one must ask oneself in connection with the Synesius Index whether Garzya and his colleagues are not undertaking something which will in any case be done in a short time by those responsible for the *Thesaurus Linguae Graecae* project at the University of California at Irvine, which aims at preparing machine-readable copies of all Greek texts up to 600 AD, together with programmes for producing concordances and indexes of various kinds. It may well be that contact has already been established between the two projects. In general one cannot overemphasise the necessity for anyone contemplating the preparation of a concordance to a late antique Greek text of getting in

touch at an early stage with the TLG. The most precious resources we have are our skill and our time, and we must not waste them through duplication of effort.

By far the most ambitious among the lexicographical projects is that of Professor Erich TRAPP, who announces that for ten years he has been collecting material for a lexicon of Byzantine literature from the 9th to the 12th centuries. His aim is to provide a follow-on to Liddell and Scott and Lampe. It will be an Aufbau-Lexikon, i. e. it will not attempt to analyse the language of the texts as a whole, but in principle to record new words, new meanings, and new constructions. So far as is possible, existing Indices verborum will be used, though it is recognised that many are incomplete or otherwise defective. The corpus of texts to be read will be those in PG 100—139 in the first place, to be supplemented at a later stage by all other published literary texts of the period. Much of this preliminary work is already done, and it is estimated that a total of 30 years will be needed to bring the lexicon to completion. This is a major enterprise, and a notable contribution towards the Lexicon of Byzantine Greek which successive Congresses have called for. It is in the hope of helping Professor Trapp to realise his purpose, and certainly not in a spirit of carping criticism that I make the following tentative observations.

First, it seems to me that documentary texts must also be included in the corpus of material. They are often securely dated. They are good sources for the technical vocabulary which rhetorical literature avoids. And in any case no hard and fast line can be drawn between documentary and literary texts. To take an example, a summary of a long legal dispute over property is preserved in cod. Paris gr. 1182 ff. 43^{v}—45, and was attributed by its editor, Constantine Sathas, to Michael Psellos, whose works form the bulk of the content of this manuscript. Whether it was drawn up by Psellos or not is neither here nor there. What matters is that it is clearly a copy of a document submitted to the court by one of the litigants in this complicated case.

Second, how are Byzantine lexica to be treated? Many of these, and in particular the voluminous — but virtually inaccessible — lexicon of Pseudo-Zonaras, were compiled after 1200. But they contain lexical material from earlier Byzantine texts, and it would appear that they must be taken into account.

Thirdly, enterprises of this kind begin on a small scale. But as they go on, they grow, and sooner or later the bulk of the material and the technical problems of conserving, organising and exploiting it outstrip the capacity of one man, however he may be. Collecting material and writing the articles

are very different activities, which make different demands. There must be some institutional responsibility for providing office space and technical assistance, and for ensuring the continuity of the work should the scholar who began it find himself unable to continue it to the end. And arrangements for publication — which may involve some financial subvention — must be made long in advance of the completion of the lexicon, since they may well affect the form and arrangement of its articles. Some of us are unlikely to live to see the *Lexikon der byzantinischen Literatur*. But the young and the middle-aged will look forward to its appearance with impatience. Let us do all we can to make sure that they are not disappointed.

The next category of projects is that concerned with catalogues of collections of manuscripts. Of these the most important is the series of catalogues of the manuscripts of Mount Athos announced by the PATRIARCHAL INSTITUTE FOR PATRISTIC STUDIES in Thessalonica. One volume has already appeared, and several others are in preparation, including catalogues of the Greek manuscripts of Philotheou, Chilandar and Kastamonitou, and the Slavonic manuscripts of Zographou and other monasteries. Many of these collections have already been recorded in published catalogues. But the researches of the Patriarchal Institute have revealed many unrecorded manuscripts. And as all know who have used them, the existing catalogues of the Mount Athos libraries are in many respects inadequate. It is interesting to note that whereas the number of manuscripts in the monasteries of Mount Athos and its dependencies was until recently believed to be about 12,500, the Patriarchal Institute now puts the figure at 15,000. Who knows what discoveries await us in this, the largest collection of Greek manuscripts in the world. The project is a long-term one. No doubt we shall receive progress reports at subsequent congresses. In the meantime, if there is anything this congress, or the organisations represented at it, can do to simplify or speed up the work going on at the Μονὴ Βλατάδων, let us see that it is done.

In addition to the primary catalogues, the Institute also announces a project which will be welcome to all those of us who are concerned with palaeography or codicology. Professor Christou and Dr Stoyioglou are preparing an edition of facsimiles of dated Greek manuscripts in the Athonite collections. When we reflect that the number of dated manuscripts is about 3,000, we begin to grasp the magnitude of the task. Many of the manuscripts, of course, are post-Byzantine. Would it be too much to ask Professor Christou and his colleague if they would consider a preliminary publication of the earlier dated manuscripts, say up to 1453 or to 1500,

so that an album of facsimiles comparable to those of Alexander Turyn for Italy might be made available for the manuscript collections of Mount Athos? It goes without saying that anyone contemplating the publication of such an album should work in close contact with Dr Ernst Gamillscheg and Professor Dieter Harlfinger, the directors of the *Repertorium der griechischen Kopisten* now being prepared under the auspices of the Austrian Academy of Sciences.

We are now approaching the stage at which we are more likely than not to be able to identify the copyist of a late Byzantine or immediately post-Byzantine Greek manuscript book, perhaps to know when and where it was written, and to hazard a guess for whom it was copied and why. The contribution which this will represent to Renaissance studies and to the history of science, philosophy, theology and thought in general can scarcely be overestimated.

Finally, among the projects announced by the Patriarchal Institute for Patristic Studies is that of a catalogue of manuscripts of John Chrysostom in the Athos Libraries. It will take its place alongside the volumes of *Codices Chrysostomici Graeci* published by the *Centre National de la Recherche Scientifique* in Paris. It is important that it should set out its information as far as possible in the same way.

Turning to problems of language, two projects have been reported to the Congress. The first is that of Dr HÄGG for the study of the Greek of Nubia. We always knew that after Justinian's reassertion of Byzantine power and influence beyond the southern frontier of Egypt, Christianity, Greek culture and the Greek language continued to flourish in the Nubian kingdoms of Nobatia, Makaria and Alodia for centuries after the Muslim conquest of Egypt itself. But it is only in recent years, and in particular thanks to the work of Kazimierz Michałowski and his Polish colleagues, that the full picture is beginning to become clear. The study of Nubian art is attracting the attention of art historians. Our knowledge of the use of the Greek language in Nubia depends almost entirely upon inscriptions, of which nearly 300 are now known, though many are still unpublished. Dr Hägg proposes a project in three stages: the collection, reconstruction, dating, and interpretation of the inscriptions; the establishment of the distinctive features of Nubian Greek; and a sociolinguistic study of the use of Greek in Nubia — by whom and for what purposes was it used, and what were its relations with Coptic, Nubian and Arabic. This is an admirable project, clearly conceived, well-planned and making use of new material. From its nature it must be provisional. Fresh inscriptions and graffiti are regularly being discovered. Perhaps one day longer texts on papyrus or

parchment will turn up. If they do, the study of Nubian Greek will reach a new stage. For it must be realised that most of the inscriptions are short and formular, and that the amount of linguistic information to be extracted from them is strictly limited. In the meantime, however, we shall all be grateful to Dr Hägg for making generally available this valuable new material. Nicolae Iorga called the Danubian principalities *Byzance après Byzance*. In some respects the kingdoms of the Middle Nile could be called the world of Justinian after Justinian.

Confronted by Professor D. NASTASE's projected study of medieval symbolic language and its importance for Byzantine studies I find it difficult to know how to evaluate the project. That much Byzantine rhetorical literature conveys its message in an indirect and allusive fashion is well-known. The tradition of ancient rhetoric, the delight in cryptic expressions which only one's intellectual colleagues could understand, and sometimes mere elementary prudence, encouraged an indirect style, especially in writings and speeches critical of established authority. But this is not to say, as Nastase does, that many Byzantine historical texts "*accordent aux informations qu'ils fournissent une valeur symbolique, qui a échappé totalement à la recherche moderne*". We must await the outcome of this interesting project. In the meantime it appears to me that utmost conceptual clarity in definition of terms is called for, otherwise the element of subjectivity will be too high, and the hidden meaning which Nastase discovers will be one which he has himself superimposed upon his texts.

I shall deal very briefly with the two theological projects submitted, as to my great regret they fall largely outside the domain of my competence. The first, by Father Boghos Levon ZEKIYAN, is a study of the oecumenical theology of St Nerses of Lambron, who flourished in the second half of the twelfth century, and its place in Armenian theological tradition. As a corollary Father Zekiyan and the Assumptionists of the *Institut Français d'Études Byzantines* are preparing an edition of the dialogue of Nerses with a Patriarch of Constantinople, of which both Greek and Armenian versions are preserved. This is a project readily realisable, and one which will be a contribution towards a much-needed corpus or *catalogue raisonné* of documents on Byzantine-Armenian ecclesiastical relations. Of the much vaster project of Father Zekiyan, as a mere historian I can only say that it seems likely to throw fresh light on one aspect of the results of the incorporation of Armenia into the Byzantine empire.

Lastly, Father GAHBAUER's proposed anthropological study of the Christology and Trinitarian doctrine of the Alexandrian theologians from

Clement to Cyril. Here I feel unable to comment on the theological aspects of the work, which is likely to be ready for publication in two or three years. But as one interested in Byzantine intellectual history in general I welcome the project as one likely to lead to further and deeper understanding of the fusion of Hellenic — and largely neo-Platonist — philosophy with Judaeo-Christian religious tradition which lies at the root of the Byzantine view of life.

* *
*

Folgende Einzelmeldungen über Forschungsprojekte wurden in dem vorliegenden Hauptreferat mitverarbeitet (Volltext der Beiträge im Beiheft zu diesem Band):

Mario AMELOTTI — Anna Maria BARTOLETTI COLOMBO, Lo stato dei lavori del Legum Iustiniani Imperatoris Vocabularium
Michel AUBINEAU, Publication d'homélies grecques inédites
Paolo CESARETTI — Silvia RONCHEY, Domini Eustathii Metropolitae Thessalonicensis Exegesis in Canonem Iambicum Iohannis Melodi de Festo Die Spiritus Sancti
Ferdinand GAHBAUER, Anthropologische (dichotomische und trichotomische) Grundmodelle für die Lehre von den zwei Naturen in Christus und von der hl. Dreifaltigkeit bei den alexandrinischen Theologen von Klemens bis Kyrill
Antonio GARZYA, Ricerche e programmi in corso presso la cattedra Napoletana di filologia bizantina sotto la direzione del titolare
Tomas HÄGG, Griechisch im christlichen Nubien
Athanasios D. KOMINES, Analecta Hymnica Graeca e codicibus orientalibus eruta
Athanasios MARKOPOULOS, Edition de textes (Xe s.)
Heinz MIKLAS, Zur Edition der Dioptra des Philippos Monotropos
D. NASTASE, Le langage symbolique médiéval et son importance pour les études byzantines
Patriarchal Institute for Patristic Studies, Programmes of Scholarly Research
Peter SCHREINER, Byzantinische Bibliothekskataloge und Büchertitel
Anne TIHON, Un projet de corpus des astronomes byzantins
Erich TRAPP, Projekt eines Lexikons zur byzantinischen Literatur des 9.—12. Jahrhunderts
Boghos Levon ZEKIYAN, Saint Nerses de Lambron, docteur de l'église arménienne et théologien de l'union des églises

Folgende Beiträge konnten wegen verspäteten Einlangens nicht mehr berücksichtigt werden (Text ebenfalls im Beiheft):

Genoveva Cankova-Petkova, Zur Frage der bevorstehenden kritischen Ausgaben der byzantinischen Quellen und mancher anderer Instrumenta Studiorum

Alanna Emmett, Corpus Papyrorum Christianarum. A proposed corpus of Greek papyri bearing on the history of Christianity

JOHANNES KODER / MAINZ

DIE BYZANTINISCHEN GESCHICHTSQUELLEN UND IHRE AUSWERTUNG IN DER FORSCHUNG

Eine *tour d'horizon* der Forschungsvorhaben in den hier zu behandelnden Teilgebieten der Byzantinistik kann nicht vollständig sein, da meine Aufgabe in erster Linie darin besteht, diejenigen Programme, welche dem Kongreßkomitee mitgeteilt wurden, vorzustellen und in einen Zusammenhang zu bringen. Darüber hinaus werden auch die mir — mehr oder weniger durch Zufall — bekannten Projekte in die Überlegungen einbezogen, über die von seiten der zuständigen Wissenschaftler nicht berichtet wurde. Dennoch scheint es mir vertretbar, diese Vorhaben insgesamt als repräsentativ für den derzeitigen Stand und die Ausrichtung der Byzantinistik zu betrachten und — auf ihrer Kenntnis aufbauend — einen Überblick zu bieten, Zusammenhänge herzustellen, zugleich auch fallweise auf bestehende Lücken hinzuweisen oder mögliche Alternativen zu empfehlen; freilich möchte ich meine Überlegungen nicht als Kritik verstanden wissen.

Die methodische Weiterentwicklung der Byzantinistik, welche — zumindest in ihrer Projektplanung — schon seit längerer Zeit generell dem Niveau der Geisteswissenschaften entspricht, bringt es mit sich, daß manche Methoden, die von anderen Disziplinen entwickelt wurden, nunmehr eine Übernahme und Adaptierung von seiten unseres Faches erfahren, was zweifellos eine Bereicherung und Verfeinerung der byzantinistischen Arbeitsweise bedeutet. Doch steht einer raschen und soliden Entwicklung in dieser Richtung die Tatsache entgegen, daß die Fundamente der Byzantinistik im Vergleich zu vielen Nachbardisziplinen (etwa der Mediävistik und den gesamten Altertumswissenschaften) in vielen Fällen noch nicht ausreichend tragfähig sind. Die Fundamente sind einerseits die schriftlichen Quellen im weitesten Sinn, deren kritische Edition und Aufbereitung oft nach wie vor aussteht, anderseits die kunsthistorischen und archäologischen Denkmäler des 4. bis 15. Jahrhunderts, deren oft sehr kostspielige Bearbeitung und Veröffentlichung vielfach noch in den Anfängen steckt, in manchen Fällen aber auch bereits — durch Vernichtung des Denkmals — nicht mehr durchführbar ist.

Da die Denkmäler und ihre Erforschung von kunsthistorischer Seite in einem eigenen Referat abgehandelt werden, soll die nach wie vor wichtigste

Thematik, die Erforschung der byzantinischen Geschichtsquellen und die Auseinandersetzung mit ihnen, am Beginn meines Berichts stehen. Im Anschluß daran soll der zweite Teil meines Referates der Verwertung und Anwendung der Quelleninformationen für Projekte einzelner Teilgebiete gewidmet sein.

I. Die schriftlichen Quellen als Grundlage des Geschichtsbildes

Die Erkenntnis der mangelhaften Edition des größten Teiles der byzantinischen Geschichtsquellen führte auf dem Oxforder Byzantinistenkongreß (1966) zur Gründung der Reihe *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, welche unter der Patronanz einer Kommission der *Association Internationale des Études Byzantines*, unter dem Vorsitz von H. Hunger, herausgegeben wird. Im Corpus erschienen in fünf nationalen Serien bislang bald zwanzig Editionen, welche dank der Umsicht der Herausgeber und der Tätigkeit der Kommissionsmitglieder ein gleichmäßig hohes Niveau in Textgestaltung und Ausstattung der Bände aufweisen. Der Bericht H. Hungers benennt allein für den Zeitraum seit dem Athener Kongreß (1976) elf neue Editionen. Hiebei sollte aber nicht übersehen werden, daß so zentrale Texte wie *De cerimoniis*, das *Chronicon Paschale*, Johannes Kantakuzenos oder die Chronikengruppe um den Namen Symeon Logothetes — um nur einige wichtige Beispiele herauszugreifen — nach wie vor der Ausgabe harren.

Im folgenden seien kurz zwei Probleme angesprochen, welche — jedes in seiner Weise — den Zugang zur Geschichtsquelle erschweren: 1. Die regelmäßig erscheinenden, nützlichen Berichte über den Stand der Publikationstätigkeit informieren auch über „in Vorbereitung" befindliche Bände, wobei der Bearbeiter genannt ist. Hier kann man sich des allgemeinen Eindruckes nicht erwehren, daß manche Forscher sich mit Hilfe dieser Ankündigungen bestimmte Texte — zum Schaden der Forschung und unter Behinderung derjenigen Fachkollegen, welche eventuell gewillt wären, einen Text zu edieren — gewissermaßen „reservieren", ohne die Zeit zu finden, den von ihnen angekündigten Text auch tatsächlich herauszugeben. Um ein Beispiel zu nennen: Von den im Bericht in *JÖB* 22 (1973) 382 unter der Rubrik „In Vorbereitung" geführten 14 Texten scheinen im Bericht in *JÖB* 29 (1980) 438f. zehn nach wie vor in der gleichen Sparte auf. Man sollte daher erwägen, unter diesem Titel nur solche Ankündigungen aufzunehmen, bei denen sich die Herausgeber bereit erklären, das voraussichtliche Erscheinungsjahr mitzuteilen. Es versteht sich von selbst, daß Angaben dieser Art unverbindlich zu sein haben, doch wäre den Fachkollegen auch mit einem Orientierungsdatum gedient.

2. Entgegen dem mehrmaligen Appell der CFHB-Kommission konnten sich bisher nicht alle Serien zu einer parallel laufenden Übersetzung des griechischen Textes entschließen, was auch mit Kostengründen zu tun haben dürfte. Wenn die Notwendigkeit einer Übersetzung auch in einzelnen Fällen diskutiert werden kann, so sollte doch im Prinzip von einer Forderung nicht abgegangen werden, durch deren Erfüllung nicht nur der Editor ein zusätzliches Interpretationsinstrument „seines" Textes findet, sondern auch benachbarten nichtgräzistischen Wissenschaften (z. B. der Mediävistik) die byzantinische Quelle leichter zugänglich wird. Mit dem Ziel, für dieses Desiderat eine praktische Abhilfe zu schaffen, sucht der Referent seit einiger Zeit, in das Programm der 1953 von Endre von Ivánka gegründeten Quellenreihe „Byzantinische Geschichtsschreiber" bevorzugt solche Übersetzungen historischer Quellentexte aufzunehmen, von denen neue kritische Editionen vorliegen, wobei in erster Linie die Herausgeber der Texte zur Übersetzung eingeladen werden (Bericht J. Koder). Da die von P. Wirth betreute „Abteilung Byzantinistik" der „Bibliothek der griechischen Literatur" (bisher erschien eine Übersetzung des Nikephoros Gregoras) offenbar ähnliche Ziele verfolgt, könnte das Übersetzungsproblem solchermaßen für den deutschen Sprachraum fürs erste eine zufriedenstellende Lösung finden.

Besonderes Augenmerk verdient im Zusammenhang mit neuen Quelleneditionsreihen das Projekt der Akademie der Wissenschaften der UdSSR (Bericht Ja. N. Ščapov); es sieht kritische Editionen mit Übersetzungen vor, insbesondere aber ausführliche Kommentare. Da es regional beschränkt ist, wird weiter unten noch darauf zurückzukommen sein.

Ebenso bedeutsam wie die kritische Edition ist die Aufbereitung der schriftlichen Quelleninformationen in Form von chronologisch angeordneten Regesten. Eine Art Rückgrat der Byzantinistik stellen hier — neben den *Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople* von V. Grumel, V. Laurent und J. Darrouzès — zwei Regestenwerke dar: O. Seeck, Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n. Chr., und die von F. Dölger gegründeten und von P. Wirth fortgeführten „Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches", welche 565 einsetzen. E. Chrysos / Jannina übernahm vor kurzem von G. Wirth / Bonn das Projekt einer Erstellung der Regesten für den Zeitraum 476 bis 565, wobei die philologischen Quellen bereits verzettelt sind und derzeit das inschriftliche Material aufgearbeitet wird (Bericht E. Chrysos). Die Lücke, die hier geschlossen werden soll, weist — dies sei in Parenthese vermerkt — einmal mehr auf das nicht einheitlich lösbare Problem der Frühgrenze der Byzantinistik hin, doch ist das konkrete Vorhaben wahrscheinlich für den Byzanti-

nisten von wesentlich größerer Bedeutung als für den Althistoriker. Bei dem Projekt ergeben sich zwei Fragen, deren Diskussion E. Chrysos wünscht:

1. Soll das geplante Regestenwerk nach F. Dölgers ursprünglichem Plan einer Dokumentation der Kaiserurkunden konzipiert werden, oder vielmehr — an der faktischen Verwendung der Dölger'schen Regesten orientiert — ein allgemeines historisches Hilfsmittel entwickelt werden? Hier ergäben sich weitreichende Konsequenzen bei der Planung, obwohl m. E. die zweite Lösung dem Benützer entgegenkäme.

2. Soll — im Anschluß an O. Seeck — die kodifizierte Gesetzgebung mit einbezogen werden, was in Anbetracht der Tatsache, daß das Projekt die justinianische Epoche inkludiert, das zusätzliche Aufbereiten einer enormen Materialmenge bedeutet, oder soll sie — wieder im Sinn der Dölger'schen Richtlinien — ausgeklammert werden? Die Frage wird dadurch schwieriger, daß gerade im Bereich der justinianischen Rechtstexte in absehbarer Zeit neue Erkenntnisse und Editionen zu erwarten sind (Berichte L. BURGMANN und N. VAN DER WAL). Andererseits wäre auch hier der Nutzen einer Orientierungshilfe bei Einbeziehung der Gesetzgebung zu bedenken. Falls E. Chrysos sich in beiden Fragen für die weitergehende Lösung entscheidet, muß man aber auch deswegen mit einem großen Materialumfang rechnen, weil für die knapp 100 Jahre, die sein Vorhaben abdeckt, der Westen des Reiches voll mit eingearbeitet werden muß. — In ursprünglichem Zusammenhang mit dem Regestenwerk, aber ohne zeitliche Einschränkung, steht seine Untersuchung der „Staatsverträge der byzantinischen Welt", welche — ausgehend von den politischen Aktionen — das staatsrechtliche Denken der jeweiligen Vertragspartner für einen bestimmten Zeitraum analysieren will.

In den Bereich der Aufarbeitung der historischen Quelleninformation im Allgemeinen ist als umfänglichstes das neuangekündigte Projekt einer mit elektronischer Datenverarbeitung erstellten Datenbank zur byzantinischen Geschichte einzureihen (Bericht Chr. MALTEZU). Das Vorhaben erwuchs aus der vor etwa 20 Jahren von D. A. Zakythenos im *Kentron Byzantinon Ereunon* des *Ethnikon Hidryma Ereunon*, Athen, etablierten „Byzantinischen Chronographie", deren bislang erstellte Karteien in überarbeiteter Form als Ausgangsmaterial in die neue Datenbank eingespeichert werden. Die EDV ist in der Byzantinistik auch in anderen Projekten bereits erfolgreich eingesetzt (Beispiele: Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit der Österreichischen Akademie der Wissenschaften; Legum Iustiniani imp. vocabularium, vgl. Bericht M. AMELOTTI—A. M. BARTOLETTI COLOMBO) oder zumindest vorgesehen (so etwa in der

Rechtsgeschichte, vgl. Bericht L. BURGMANN, und der materiellen Kultur, vgl. Bericht H. HUNGER), doch scheint es sich bei der „Byzantinischen Chronographie" um das bisher größte, aufwendigste und schwierigste Vorhaben zu handeln. Der Aufbau der Datenbank ist dem Bericht zu entnehmen. Die fünf Kategorien Thema (nicht „key words" = Schlagwörter, sondern 263 abrufbare Themenkreise) — Chronologie — Orte — Personen — Quellen und Bibliographie sollen in getrennten Systemen gespeichert werden, die sekundär miteinander verbunden sind.

Zunächst ist an die Abrufbarkeit einzelner Informationen über Ereignisse oder Ereignisgruppen am Terminal — Bildschirm gedacht, weiters aber auch an einen teilweisen Ausdruck des gespeicherten Materials („listing"). Doch ist es bei dem großen Aufwand dieses Projekts wünschenswert, daß möglichst vielfältige Nutzungsmöglichkeiten bereits von der Anlage her vorgesehen sind. Der langen Anlaufzeit der „Byzantinischen Chronographie" sind sich die für das Projekt Verantwortlichen bewußt und fordern daher weitere Kollegen und byzantinistische Forschungszentren zur Mitarbeit auf. Ohne Zweifel handelt es sich hier um eines jener Vorhaben, die sinnvoller Weise von übernationalen Forschungsorganisationen gefördert werden könnten.

Mögliche Schwachpunkte sind aus der Sicht des Historikers zunächst die örtlich und/oder zeitlich nicht festlegbaren Ereignisse, sodann auch der „Themenkatalog", der bei einem Vorhaben dieser Größenordnung notgedrungen eher weitmaschig sein muß, was auch die beiden Themengruppen ἔκτακτα γεγονότα und διάφορα andeuten. Vor allem aber muß man hoffen, daß die geplante Datenbank tatsächlich so bald so viel an Information anzubieten vermag, wie dies den Vorstellungen des Athener Teams entspricht.

Neben den behandelten Projekten, welche eine Bearbeitung der byzantinischen Geschichtsquellen auf allgemeiner Ebene zum Ziel haben, seien hier im folgenden jene vorgeführt, denen eine zeitliche, räumliche oder thematische Beschränkung zugrunde liegt.

Zu einem aufblühenden Spezialgebiet (aus der Sicht der Byzantinistik) entwickelte sich im letzten Jahrzehnt die Rechtsgeschichte. Daß auch auf diesem Sektor die Texteditionen noch lange Zeit einen Schwerpunkt bilden, erweist sich an den Forschungsprogrammen. Ein seit 1974 in Frankfurt unter der Leitung D. Simons voranschreitendes Projekt (Bericht L. BURGMANN) beschäftigt sich dementsprechend mit der Überlieferungs- und Literaturgeschichte des byzantinischen Rechts, nur sekundär mit der Untersuchung von Inhalten. Daß dabei der Schwerpunkt historisch eher in der frühbyzantinischen Zeit liegt, ist einleuchtend. Wie aus den Berichten des Frankfurter Projekts und der Fachgruppe für römisches Recht der

juristischen Fakultät in Groningen (Bericht N. van der Wal) hervorgeht, ist die Arbeitsteilung zwischen den beiden Zentren und der von Sp. Trojanos geleiteten Athener Lehrkanzel für Kirchenrecht offenbar in einem Ausmaß abgestimmt, wie man das bei anderen Teilgebieten unseres Faches nur wünschen kann. Ein Vergleich der vor dem Abschluß befindlichen Vorhaben mit den Angaben in P. Pielers jüngst erschienenem Überblick über die byzantinische Rechtsliteratur (in: H. Hunger, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner, II. München 1978) läßt zunächst vor allem für den Bereich des *Corpus Iuris Civilis* einschneidende Neuerungen erwarten (D. Simon, Novellensyntagma des Athanasios Scholastikos als Quelle für die Novellen Justinians; Ausgabe der Institutionenparaphrase des Theophilos durch N. van der Wal, J. M. A. Lokin, C. Matheeussen; Ausgabe der Ropai durch F. Sitzia; Untersuchung des justinianischen Zivilprozeßrechts durch W. J. Zwalve). Bedeutsam für den Historiker und nicht zuletzt für den Philologen sind aber auch die Fortschritte bei dem Legum Iustiniani imp. vocabularium (Bericht M. Amelotti—A. M. Bartoletti Colombo), über welches bereits 1976 am Athener Kongreß referiert wurde. Im Rahmen dieses am *Istituto di Diritto Romano* der Universität Florenz bearbeiteten Werkes liegt „Novellae — Pars latina" nunmehr in einem zehnbändigen Computerdruck vor, wozu die Anzeigen N. van der Wals in B. Z. 73 (1980) und die Erläuterungen G. Lanatas in Byz 49 (1979) 239—265 zu vergleichen sind. Eine Fortsetzung des *Vocabularium* für die *Collectio graeca* ist in Vorbereitung und dürfte nach ihrem Abschluß die ohnedies spärlichen lexikalischen Hilfsmittel erheblich bereichern, wobei die Erschließung der Novellen als Geschichtsquellen erleichtert wird.

Für den Zeitraum der makedonischen Dynastie kündigen H. J. Scheltema, N. van der Wal und D. Holwerda den baldigen Abschluß beider Reihen der Basilikenedition (samt einem Prolegomena-Band) an. Auch im Frankfurter Forschungsprogramm sind die nachjustinianischen Rechtsquellen berücksichtigt: Abgesehen davon, daß L. Burgmanns Ekloge-Ausgabe im Druck ist, werden auch für weitere Texte die Probekollationen und Überlieferungsanalysen vorangetrieben.

Das östliche Kirchenrecht wird in den vorliegenden Berichten zweimal angesprochen: einmal in der Ankündigung einer Ausgabe der *Collectio tripartita* in Groningen, zum zweiten durch Hinweise auf den Forschungsstand von seiten Burgmanns. Zu diesem Bereich im allgemeinen, besonders auch zu den konkreten Punkten Eherecht, Bußbücher und Typika, die Burgmann hervorhebt, sei auf das Erfordernis einer thematischen Bearbeitung in Hinblick auf die Erforschung der materiellen Kultur hingewiesen.

Neben den einzelnen Punkten des von D. Simon geleiteten Programms verdienen zwei Aspekte Beachtung: der offenbar gelungene Versuch der Forschungskoordination bei der Erschließung der byzantinischen Rechtsquellen, der sich nicht nur auf die Zusammenarbeit mit anderen fachverwandten Zentren bezieht, sondern auch auf die Einbeziehung nichtgriechischer Texttraditionen in das Programm (Bearbeitung der slavischen, arabischen und armenischen Adaptionen der Ekloge; vgl. hierzu auch Bericht Ja. N. Ščapov) und die Einbeziehung der elektronischen Datenverarbeitung in die Planung der Informationsspeicherung; das angedeutete Fernziel eines Registers der *versiones graecae* zum C. I. C. ist über den eigentlichen Bereich der Rechtsgeschichte hinaus historisch und philologisch von Bedeutung.

Als zeitlich eingeschränktes Projekt zur Vertiefung der Quellenforschung darf man weiters die seit Jahren dauernden Forschungsbemühungen der byzantinistischen Arbeitsgruppen im Zentralinstitut für Alte Geschichte und Archäologie der Akademie der Wissenschaften der DDR interpretieren (Bericht Fr. Winkelmann), deren Schwerpunktsetzung zunächst — wie auch einschlägige Publikationen erweisen — im 7. Jahrhundert lag, nunmehr aber in das 8. und 9. Jahrhundert verlegt wurde, die Zeit des Ikonoklasmus also, der in letzter Zeit zahlreiche Publikationen gewidmet waren, ohne daß sich das Bild der Epoche bisher konsolidiert hätte. Im Mittelpunkt steht die Chronik des Theophanes, zu welcher I. Rochow einen historischen Teilkommentar erarbeitet. Da auch I. S. Čičurov jüngst eine mit Übersetzung und Kommentar verbundene Auswahl aus Theophanes und dem Breviarium des Patriarchen Nikephoros veröffentlichte (Bericht Ja. N. Ščapov; vgl. weiters die jugoslavische Reihe *Vizantijski izvori za istoriju naroda Jugoslavije*), sind für diesen Zeitraum neue Erkenntnisse zu erwarten, die hoffentlich auch einige der zahlreichen Dunkelstellen der Demographie in der Übergangszeit erhellen werden. Insbesondere seien hier die Arbeitsthemen H. Dittens genannt: 1. ethnische Interferenz zwischen Balkan und Kleinasien, 2. Erweiterung der toponomastischen Basis Vasmers auf Thrakien. Das 2. Thema wird sicher zusätzliches Material erschließen, was in Anbetracht der jüngst wieder ins Spekulative ausufernden Literatur zur Slavenfrage wichtig ist. Abgerundet wird das Programm des Zentralinstituts durch die Forschungen F. Winkelmanns und H. Köpsteins, wodurch insgesamt eine Wissensvertiefung im Bereich „Wirtschaft und Gesellschaft" mit dem Schwerpunkt auf der nichtstädtischen Bevölkerung in Aussicht steht. Zudem ist eine zumindest teilweise Prosopographie der Ikonoklastenzeit — mit Orientierung an den Kriterien des Prosopographischen Lexikons der Palaiologenzeit — in Arbeit.

Hier sei auch auf das Pariser Vorhaben einer Prosopographie für den Zeitraum von 1025 bis 1204 hingewiesen (Bericht H. AHRWEILER). Die Quellenaussagen sollen in der Endphase über eine Datenbank verfügbar sein; zunächst wurden bestimmte Sondergruppen unter den Quellen selektiert und in der Auswertung vorgezogen (Siegel, Synodalakten). — Somit ist — von der Planung her — ein erheblicher Teil der Prosopographie des byzantinischen Reiches abgedeckt.

In unmittelbare thematische Nähe ist ein Projekt des Belgrader Instituts für Byzantinistik zu stellen (Bericht B. FERJANČIĆ—Fr. BARIŠIĆ): die Untersuchung der byzantinisch — südslavischen Beziehungen, welche ebenso wie ein weiteres Thema, „Byzantinische Quellen für die Geschichte der Völker Jugoslaviens", als ein nationales Anliegen des Instituts bezeichnet werden darf. Die Arbeiten gehen hier natürlich über die Frühzeit hinaus und umspannen den gesamten Bereich der byzantinisch-südslavischen Beziehungen bis an den Beginn der Neuzeit, wobei als Schwerpunkte die Einflüsse auf den Gebieten staatliche Organisation, geistige und materielle Kultur sowie Kunst im Allgemeinen zu nennen sind. Die mit Kommentar versehene Publikation nationalgeschichtlich relevanter byzantinischer Quellen in Übersetzung am Belgrader Institut ist inzwischen so weit vorangeschritten, daß ein erster Abschluß erreicht wird (4 Bände erschienen, 2 in Vorbereitung). Freilich handelt es sich um ausgewählte Texte, die — ebenso wie der zugehörige Kommentar — auf eine bestimmte Fragestellung programmiert sind. Ähnliche Reihen wurden und werden auch von historischen Forschungsinstituten aller anderen osteuropäischen Staaten im Bereich des byzantinischen Kulturkreises herausgebracht. Sie können den auf eine einzelne Quelle ausgerichteten Kommentar nicht ersetzen, der diesen Text dann als Ganzes behandelt und in seine historische und literarische Umwelt einordnet. Während also die texteditorische Tätigkeit — im Rahmen des CFHB, oder zumindest hievon angeregt — im allgemeinen befriedigend angelaufen ist, scheint mir dies für die systematische Kommentierung zumindest der wichtigsten Historiker — beispielhaft der Kommentarband zu *De administrando imperio* — nicht der Fall zu sein.

Ein weiteres, bereits erwähntes, nationalgeschichtlich orientiertes Projekt zur Quellenforschung trägt den Titel „Die ältesten Quellen zur Geschichte der Völker der UdSSR" (Bericht Ja. N. ŠČAPOV). Die byzantinischen Quellen stellen nur einen Teil des Materials dar, das offenbar zum Zweck einer Gesamtdarstellung für den geographischen Raum der Sowjetunion — Spätgrenze Mitte 13. Jahrhundert — gesammelt wird. Wie sich aus den Vorankündigungen und der Anlage des ersten byzantinistischen Bandes ergibt (I. S. Čičurov, Theophanes und Patriarch Nikephoros, 1980), handelt es sich im Prinzip auch hier um eine Textauswahl mit Übersetzung und sehr umfangreichem Kommentar, also um eine programmorientierte Quellenpräsentation, wenngleich der vergleichsweise große geographische Raum des Projekts die Möglichkeit einer sehr weitgehenden Quellenaufarbeitung eröffnet. Der erschienene und zwei unmittelbar bevorstehende Bände (Johannes Kinnamos, bearb. von M. V. Bibikov; De Administrando Imperio, bearb. von G. G. Litavrin u. Mitarbeitern) gehen jeweils für eine Epoche von einer „Hauptquelle" aus und vergleichen sie mit Paralleltexten. Von rechtsgeschichtlicher Bedeutung ist die von Ščapov selbst angekündigte Edition der slavischen Versionen der Ekloge. — Dieses Quellencorpus wird von einer periodisch veröffentlichten Reihe „Die alten Staaten auf dem Boden der UdSSR" begleitet, in welcher Artikel und Monographien zu Quellenproblemen erscheinen (bisher 3 Bände; von engerem Interesse die angekündigten Untersuchungen von M. V. Bibikov über die Quellen des 12. und 13. Jahrhunderts und von I. S. Čičurov über die frühbyzantinische Geschichtsschreibung).

Am konsequentesten verfolgt das alphabetisch geordnete „Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa" das Prinzip, die Quellen in ihrem Kontext programmatisch angeordnet vorzustellen. Die von J. Ferluga geleitete Serie B „Griechische Namen bis 1025" ist inzwischen mit dem Abschluß des ersten Bandes bis „Adrianupolis" gediehen (Bericht A. A. FOURLAS). Wie der Bericht zeigt, kann ein Quellenbuch dieser Art, das sich in der Kommentierung zurückhält und in erster Linie durch die Auswahl der Belege in ihrer textlichen Umwelt interpretiert, vielfältige Anregungen zur weiteren Erforschung der Geschichte, Ethnographie, Geographie und Namenkunde geben. Daß die bei der Erstellung des Glossars sich ergebenden historischen Fragen nicht alle gelöst werden können, ist selbstverständlich. Doch darf man hoffen, daß insbesondere die Mitarbeiter des Projekts die durch ihr Glossar teilweise angedeuteten Antworten (vgl. z. B. Fourlas' Hinweis auf neue Aspekte bei der mittelalterlichen slavischen Staatengenese) im Verlauf weiterführender Arbeiten geben werden.

Bei manchen Lemmata stellen sich angesichts ihres Umfangs für den Leser die Probleme der Bewältigung und der Rationalität. Ἄβαροι (23—200 bzw. 207) ist hier das bisher augenfälligste Beispiel, und wahrscheinlich eines der markantesten innerhalb der Serie B des Glossars überhaupt. Es liegt nahe, in solchen Fällen bei der Zahl der *in extenso* aufgeführten Belege Flexibilität zu empfehlen, was auf eine Auswahl der Vollzitate hinausläuft. Doch steht man sogleich vor der Notwendigkeit, dann nicht nur für die griechische Reihe B, sondern für das gesamte Glossar verbindliche Normen zu erstellen. Sie müßten, um einigermaßen praxisbezogen zu sein, bei allen

für eine zu erstrebende Einschränkung in Frage kommenden Lemmata gemeinsam gefunden werden, wobei *last not least* noch die größere Effizienz für den Benutzer zu gewährleisten ist. Grundsätzlich wäre denkbar, *nach* Zusammenstellung des gesamten Materials eine Auswahl von *in extenso* zu druckenden Stellen zu treffen, die zweifellos subjektiv ist, was aber — sobald der Benützer durch besondere Kennzeichnung des Lemmas hievon informiert ist — dann erträglich wäre, wenn diese Maßnahme bei nur wenigen Extremfällen getroffen wird. Bei der Bedeutung, die ein Quellenbuch wie das Glossar als Forschungsgrundlage haben kann, ist es allerdings verständlich, daß der Herausgeber in dieser Hinsicht übereilte Risiken scheut.

Schließlich sei mit Nachdruck auf den gemeinsamen Bericht von M. Balard und A. Ducellier hingewiesen, welche in einem Überblick über die wichtigen italienischen Stadtarchive die Bedeutung des unpublizierten Urkundenmaterials für die Levante und die Unzugänglichkeit vieler bisheriger Editionen aufzeigen. Dies ist umso wichtiger, als nach bedeutenden Einzelarbeiten der letzten Jahrzehnte (z. B. von Fr. Thiriet, B. Krekić, D. Jacoby, A. Guillou, M. Balard) der verfehlte Eindruck entstehen könnte, als wäre auf diesem Quellensektor wenigstens das wichtigste Material nunmehr zugänglich. Doch zeigen die beiden Autoren, daß dies lediglich für Teilbereiche gilt. Wer immer an ein konkretes Problem der byzantinischen Geschichte, speziell der Ostwest-Beziehungen, in der Zeit der Komnenen und der Palaiologen rührt, vor allem im Bereich der Handels- und Wirtschaftsgeschichte, aber ebenso bei der politischen Geschichte der Ägäis, muß mit dem Scheitern rechnen, wenn er lediglich auf dem publizierten Material aufzubauen versucht. Ganz im Sinne des Appells von Balard und Ducellier sei festgestellt, daß die Erschließung dieses Quellenbestandes einer großzügigen internationalen Planung (und Finanzierung) — etwa im Rahmen der *Association Internationale des Études Byzantines* — zumindest genau so dringend bedarf wie andere Teilbereiche, in denen die Forschung erfolgreich angelaufen ist und zügig voranschreitet. Hier erwartet die Byzantinistik allerdings mit Berechtigung eine engagierte Unterstützung von seiten der Mediävistik, nicht nur in der Methode, sondern auch in der konkreten Durchführung. Eine Archivsichtung sollte sich nicht auf die italienischen Städte beschränken, sondern auf weitere Mittelmeeranrainer erstrecken (Beispiel: Barcelona, wo es im 10. und 11. Jahrhundert ein Griechenquartier gab).

* * *

Am Ende des ersten Teiles meines Referates sei zum Stand der Erforschung der Quellen folgendes resumiert: Positiv vermerkt man die Fortschritte in der Produktion kritischer Editionen in den letzten zehn Jahren, wenngleich einige zentrale griechische Texte noch immer in nur unbefriedigender Qualität zur Verfügung stehen. Auch die Aufbereitung der Quellen in Form von Regesten, Glossaren, kommentierten Auswahleditionen und einer Datenbank nimmt — bezieht man die Planung mit ein — einen beachtlichen Aufschwung. Es scheint, daß sich die Integrierung der elektronischen Datenverarbeitung in die Byzantinistik weitgehend in realistischer Weise und ohne übertriebenen Optimismus vollzieht.

Obwohl sie in diesem Fach erst in den Anfängen steckt, stellt sich bereits vordringlich die Frage der Kompatibilität der bislang in Anspruch genommenen verschiedenen Systeme. Eine direkte Zusammenarbeit der EDV-Beauftragten der einzelnen Projekte wäre der sogenannten Forschungskommunikation förderlich (und auf lange Sicht kostensparend). — Eine Blüte erlebt zur Zeit die Erforschung der slavisch-byzantinischen Beziehungen, wobei natürlich das aktive Interesse vieler „Nachfolgestaaten" des byzantinischen Reiches eine tragende Rolle spielt.

Als Negativa könnte man sehen: die — trotz des Erscheinens einzelner hervorragender Untersuchungen — verlangsamte Verarbeitung der italienischen Archivbestände, welche eines organisatorischen Impulses bedürfte, insbesondere da die Lückenhaftigkeit des verfügbaren Materials so manche Spezialuntersuchung zur spätbyzantinischen Zeit bis auf weiteres als fragwürdig erscheinen läßt. Schließlich sei — trotz einzelner Neuerscheinungen (zuletzt etwa W. Felix' Untersuchung der politischen Beziehungen des muslimischen Orients zu Byzanz im 11. Jahrhundert) — ein erstaunlicher Rückgang auf dem Sektor der Auseinandersetzung mit den islamischen Quellen für die byzantinische Geschichte vermerkt, wobei allerdings einschränkend festzustellen ist, daß sich dieses Urteil etwas verschiebt, wenn man die im folgenden zu behandelnden Forschungsthematiken betrachtet.

II. Die Kombination schriftlicher und archäologischer Quelleninterpretation in den Forschungsbereichen Materielle Kultur — Gesellschaft — Bevölkerung — Historische Geographie

Die im folgenden skizzierten Projekte verbindet, daß ihr jeweiliger Schwerpunkt nicht in der Bereitstellung und Erschließung der schriftlichen Quellen, sondern in deren Verarbeitung, Analyse und Interpretation liegt, auch wenn sich im Verlauf einiger Vorhaben zwangsläufig Texteditionen ergeben.

Dies gilt zunächst schon für das Arbeitsvorhaben der Erfassung und Erforschung der praktischen Medizin im Institut für Byzantinistik der Universität München (Bericht A. Hohlweg). Obwohl hier zwei zentrale spätbyzantinische Texteditionen in Vorbereitung sind — das bisher unveröffentlichte Dynameron des Nikolaos Myrepsos mit etwa 2500 Rezepten und die Werke des Johannes Aktuarios —, stehen im Mittelpunkt doch nicht philologische, sondern medizinhistorische Fragen: die Möglichkeiten der Rezeptur und der Therapie, welche in Byzanz normalerweise zur Verfügung standen. Es sei hervorgehoben, daß die bibliographische Datenspeicherung fachübergreifend die gesamte mittelalterliche Medizin berücksichtigt.

Aus thematischen und methodischen Gründen ist als nächstes ein Vorhaben zu nennen, welches vom Wiener Institut unter dem Titel „Alltagsleben und materielle Kultur von Byzanz" (Bericht H. Hunger) erstmals vorgestellt wird. Die Verflechtungen ergeben sich zunächst dadurch, daß die Produktion von Medikamenten und die Diätverordnungen zu bestimmten Krankheiten, die einen Großteil der medizinischen Praxis ausmachen, kaum zu trennen sind von den Themenbereichen Nahrungsmittel (Speisen und Getränke, Versorgunsprobleme, Mangelwaren, bevorzugte Lebensmittel), Eß- und Trinkgewohnheiten, Lebensrhythmus, Seuchenbekämpfung etc. Darüber hinaus verbinden das laufende Münchner Vorhaben mit H. Hungers Programm die weiten Komplexe der Alltagshygiene und der Sozialfürsorge (Krankenhäuser, Altersheime, Armensorge), welche die Medizingeschichte ebenso einbeziehen muß wie die Realienkunde, unter zusätzlicher Heranziehung der archäologischen Quellen. Ein Informationsaustausch, bereits im Anfangsstadium, könnte förderlich sein und die Kompatibilität der thematischen und bibliographischen Sammlungen beider Projekte ermöglichen, insbesondere in Hinblick auf den von H. Hunger für ein fortgeschrittenes Stadium geplanten Einsatz der elektronischen Datenverarbeitung. Auch ein Anknüpfen an die Münchener Tradition der Balkanvolkskunde (L. Kretzenbacher) und ein intensiver Kontakt mit nationalen volkskundlichen Forschungsinstituten, etwa bei der Athener Akademie, scheint notwendig.

Klarerweise wird ein byzantinistisches Großprojekt im Bereich der materiellen Kultur von einer Analyse der schriftlichen und archäologischen Quellen (inklusive der Kleinfunde) der byzantinischen Zeit, zunächst aber von dem im Pionierwerk von Ph. Kukules gesammelten Material auszugehen haben, wobei letzterer sehr stark auf spätantiken und frühbyzantinischen Quellen beruht. Doch wird in diachronischen Untersuchungen für jede einzelne Sparte des „Alltags" (bis zu den kultischen und festtäglichen Traditionen) die Spätantike und der vorbyzantinische Orient einerseits und die Turkokratia bis weit in die Neuzeit anderseits einbezogen werden müssen. Die Verzettelung des Materials nach Schlagworten, welche einer zweiten Arbeitsphase vorbehalten ist, wird bezüglich des Themenkatalogs von den Erfahrungen des Instituts für mittelalterliche Realienkunde der Österreichischen Akademie der Wissenschaften profitieren, wenngleich die Quellen für den Westen reicher und teils anderer Art sind; sie wird weiters die computertechnischen Erfahrungen des Prosopographischen Lexikons der Palaiologenzeit nützen können, obwohl die konkreten Aufgaben, welche der EDV bei dem neuen Vorhaben erwachsen, andere Lösungen erforderlich machen werden.

Bei einem Vorhaben, dessen thematische Grenzen sehr schwer abzustecken sind, ergibt sich m. E. die Notwendigkeit einiger eng gezogener, paradigmatischer Pilotprojekte, nach Möglichkeit in Teilgebieten, für die bereits Vorarbeiten existieren. Die solchermaßen gesammelten Erfahrungen können dann die Sachgliederung des Projektes tragfähiger machen, thematische Lücken rechtzeitig schließen helfen und aufzeigen, für welche Sparten die Zusammenarbeit mit welchen wissenschaftlichen Disziplinen jeweils erforderlich ist. Neben den von H. Hunger genannten werden hier nicht nur weitere geisteswissenschaftliche Fächer anzusprechen sein (etwa die Orientalistik und die Rechtsgeschichte — im Bereich des Eherechts, der Bußbücher und der Klostertypika z. B., welche in Frankfurt bearbeitet werden, oder für den Malaxos), sondern auch die Medizingeschichte, die Technikgeschichte und andere, bereits mehr oder weniger den Naturwissenschaften zuzurechnende Fächer, wobei oft erst von byzantinistischer Seite die Fragestellungen formuliert werden müssen. Ein spezielles Augenmerk gilt in der Realienkunde eines so vielseitig offenen Großstaates, wie ihn das byzantinische Reich bei wechselnden Grenzen darstellte, den geographischen Nachbarn und den kulturellen und wirtschaftlichen Wechselbeziehungen zu ihnen. Hier erscheinen konkrete Ansatzpunkte einer Zusammenarbeit — über die bereits erwähnte Balkanvolkskunde hinaus — mit einigen bereits referierten Projekten denkbar, etwa mit denen des Belgrader Instituts (Byzantinisch-südslavische Beziehungen: Quellenstudien zur materiellen Kultur; speziell die Untersuchung des byzantinischen Heeres durch Lj. Maksimović).

Interdisziplinäre Forschung steht auch bei einem Forschungsvorhaben im Vordergrund, welches von Birmingham und Dumbarton Oaks gemeinsam gefördert wird und die Wechselbeziehungen zwischen spätbyzantinischer und frühosmanischer Gesellschaft behandelt (Bericht A. M. Bryer). Es bezeichnet sich selbst als Pilotprojekt und erstreckt sich auf drei geographische Räume: Chalkidike und Strymon, Lemnos, Pontos. Die

geographische Einschränkung erklärt sich mit der für diese Regionen günstigen Quellenlage sowohl für die spätbyzantinische Zeit (Praktika, Athos-Urkunden) als auch für die Turkokratia (Defter) und mit den historisch-topographischen Vorarbeiten, die hier — auch durch Mitarbeiter des Projekts — seit längerer Zeit geleistet werden. Sicher handelt es sich um Idealfälle, die (ähnlich dem von H. Ahrweiler bearbeiteten Raum von Smyrna) nicht die Hoffnung erwecken sollten, ähnlich exakte Untersuchungen für viele andere kleinere Landschaften oder für Großräume des byzantinischen Reiches anstellen zu können, geschweige denn für die vorpaläologische Zeit. Doch werden diese Untersuchungen nach ihrem Abschluß als Muster für schlechter dokumentierte Landschaften dienen können, soweit die klimatischen, geographischen, politischen und wirtschaftlichen Bedingungen vergleichbar sind. Im Detail werden auch negative Ergebnisse jedenfalls die Grenzen der Interpretationsmöglichkeit aufzeigen, welche selbst unter „idealen" Voraussetzungen von seiten der historischen und archäologischen Quellen gezogen werden müssen.

Es ist kein Zufall, daß der Löwenanteil der auf die Anwendung der Quellen bezogenen Projekte im Rahmen dieses Referats — darunter zum Teil bereits das eben behandelte — dem weiteren Bereich der historischen Geographie von Byzanz angehört. Der vor etwa zwanzig Jahren einsetzende Aufschwung dieser Spezialdisziplin von grundlegender Bedeutsamkeit für alle historischen Aussagen hängt mit dem damals deutlich empfundenen Mangel an diesbezüglichen Hilfsmitteln zusammen, aber auch mit der Tatsache, daß historische Geographie von Autopsie nicht zu trennen ist: Bereisungen des Territoriums des byzantinischen Reiches waren aber bis vor einigen Dezennien aus verkehrstechnischen und zeitweise aus politischen Gründen wesentlich schwieriger als ab den späten Fünfzigerjahren. Darüber sollte nicht vergessen werden, daß z. B. die französische und die belgische Byzantinistik eine weit zurückreichende Tradition in der Erforschung der historischen Geographie von Byzanz haben.

Die leidige Quellensituation führt zu unterschiedlichen „Notlösungen" bei den Versuchen, zu Ergebnissen zu gelangen. Einerseits ergibt sich die Möglichkeit, eine für das Gesamtterritorium des byzantinischen Reiches verbindliche und möglichst ausgewogene, aber immerhin durchwegs auf der schmalen (schriftlichen und archäologischen) Quellenbasis beruhende Aussageform zu finden, die — wie etwa die *Tabula Imperii Byzantini* — zugestandenermaßen generalisieren und resumieren muß, aber eben doch in ihrer Dimension einen zutreffenden Überblick mit verläßlichen, gleichmäßigen Grundlagen für weitere Forschungen für alle Teile des Reiches zu bieten sucht. Auf der anderen Seite stehen sehr detaillierte Untersuchungen der wenigen gut dokumentierten Kleinräume (vgl. Bericht A. M. Bryer), von welchen ausgehend verallgemeinernd bis zu einem gewissen Ausmaß Schlüsse auf größere Landschaften denkbar sind. Hierher gehören auch die Untersuchungen der *Ohio Boeotia Expedition* (Thisbe) und die Erforschung der Korinthia mit Förderung des *Ethnikon Hidryma Ereunon* und der *European Science Foundation* (Bericht T. E. Gregory). Gregorys Beobachtungen bezüglich einer gewissen Einseitigkeit des größeren Teils der historisch-geographischen Forschung kann man bestätigen, muß aber bedenken, daß die Ziele mancher Vorhaben (etwa der von ihm zitierten *Tabula Imperii Byzantini*, aber auch — im weiteren Sinn — des Tübinger Atlasses des Vorderen Orients) mit der von ihm angestrebten Lösung nicht voll vereinbar sind. Für beschränkte, paradigmatische Landschaften ist der von ihm empfohlene *archaeological surface survey* günstig, der im wesentlichen aus einer systematischen, nicht vom Zufall abhängigen Begehung einer Region zum Zweck der Registrierung und Klassifizierung aller an der Oberfläche erkennbaren archäologischen Reste besteht, wobei von der Voraussetzung ausgegangen wird, daß Grabungen den Befund nicht wesentlich verändern (für die byzantinische Zeit mag dies oft zutreffen). Bis zu einem gewissen Grad wird der *survey* in dieser Form im übrigen auch bei Bereisungen durch die Arbeitsgruppen der *Tabula Imperii Byzantini* für Kleinlandschaften praktiziert. In eine ähnliche Richtung gehen zum Teil die Arbeiten R. Harrisons (Newcastle upon Tyne) in Ras el-Hilal und Apollonia (Libyen) sowie einige von Harrison betreute Dissertationen, welche das frühbyzantinische Kleinasien (Architektur, Bevölkerung) zum Thema haben, während A. Guillous Arbeiten in der Chalkidike (Siderokausia) aus archäologischer Sicht konsequenter sind. Mit Recht betont Gregory in seinem praxisbezogenen Bericht weiters die Bedeutung der Gebrauchskeramik, doch wird man ihm leider auch darin zustimmen müssen, daß hier als Ergebnis zumeist höchstens eine relative Chronologie mit regional beschränkter Gültigkeit zu erwarten ist. Was seine Bemühungen mit den von A. M. Bryer referierten Projekten und anderen Intensivcampagnen der letzten Zeit (Siderokausia, Hauran) verbindet, ist die Hoffnung, daß am Ende solcher gesicherter punktueller Aufnahmen Verallgemeinerungen und Vergleiche möglich sein werden.

Ergänzend zu den grundsätzlichen Aussagen Gregorys bezüglich der Bedeutung des *surface survey* sei hier auf die Bedeutung der Toponymforschung hingewiesen, deren Möglichkeiten für die historische Geographie m. E. noch nicht ausgeschöpft sind. Nicht nur ihre sprachliche Erforschung, sondern auch die Gattungen der Orts- und Flurnamen, ihre Streuungsdichte und die Position einzelner Toponymgattungen in der Landschaft könnten, ausgehend von Fallstudien, zur genaueren Kenntnis des Sied-

lungsbildes und der Demographie byzantinischer Regionen entscheidend beitragen. Allein die Tatsache, daß — um ein konkretes Beispiel anzuführen — im Dropulli-Tal (Epirus vetus) eine geringe Zahl spätantiker Landstädte in Tallage im Gefolge der slavischen Einwanderung durch eine große Zahl dörflicher Siedlungen an den Talrändern, in Hanglage, ersetzt wird, läßt Schlüsse auf die Veränderung der Siedlungsgröße, der landwirtschaftlichen Gewohnheiten und der administrativen Situation zu. Doch auch die sprachliche Zuordnung bestimmter Flurnamen (etwa: Weidenamen, Sommersiedlungsformen im Gebirge) läßt auf die Veränderung (oder Stabilität) von Wirtschaftsformen in einer Landschaft schließen.

Wenig Interesse findet, sofern die eingegangenen Berichte repräsentativ sind, die Stadttopographie von Konstantinopel. Immerhin kommt hier wieder die Fragestellung der Ostwest-Beziehungen zum Tragen, da das Thema des einen, bekanntgegebenen Projekts die „Niederlassungen der Lateiner in Konstantinopel" sind (Bericht W. Müller-Wiener—P. Schreiner), konkret die Topographie der Quartiere der Pisaner, Genuesen und Venezianer. Die Projektleiter stellen fest, daß das diesbezügliche Archivmaterial der italienischen Städte praktisch erschöpft sei, was m. E. zu dem Bericht von M. Balard und A. Ducellier in einem gewissen Widerspruch steht.

Zur byzantinischen Stadt im Allgemeinen wurde die in Vorbereitung befindliche Arbeit „Die kleinasiatischen Städte im 7. Jahrhundert" angekündigt (Bericht Fr. Winkelmann), welche für Pontus und Asiana den Wandel von der Polis zum Kastron untersucht, hoffentlich unter Einbeziehung der justinianischen Umstrukturierungsbestrebungen (im Zusammenhang mit der Wiederbefestigung von Städten erfolgt zum Teil Verlegung in Schutzlagen und auch Verkleinerung des befestigten Territoriums; ein kappadokisches Beispiel: Mokissos / Justinianupolis bei Helvadere).

Aus der größeren Zahl von Vorhaben, welche die Erforschung einzelner Siedlungen oder begrenzter Regionen zum Ziel haben, seien zwei hervorgehoben, welche über die reine Bestandsaufnahme und Kartierung von Denkmälern hinausgehend auch humangeographische Ergebnisse erstreben: In ihrem Exposé über das byzantinische Palästina berichtet Cl. Dauphin zunächst über die generelle systematische Erfassung der archäologischen Fundplätze aller Zeiten in Israel, weiters über die bevölkerungsgeschichtlichen Fragen, die sich im Zusammenhang mit archäologisch nachweisbaren Umsiedlungen in frühbyzantinischer Zeit ergeben und interessante Ergebnisse zum Zusammenleben der jüdischen und christlichen Bevölkerung in dieser Zeit erwarten lassen. Palästina als das Heilige Land der drei mittelalterlichen Mittelmeerreligionen stellt hier in mancher Hin-

sicht einen Sonderfall dar, obwohl die natürlichen Vorbedingungen mit denen anderer Mittelmeeranrainer durchaus vergleichbar sind. Insbesondere wird seit 1978 als Gemeinschaftsprojekt israelischer und französischer Wissenschaftler (mit Unterstützung durch das CNRS) die historische Topographie des Golan im Detail erforscht, wobei zahlreiche Ortspläne (1 : 500) und Bauaufnahmen (1 : 100, 1 : 50, 1 : 25) angefertigt wurden.

Die räumliche Nachbarschaft, die vergleichbaren historischen und architekturgeschichtlichen Voraussetzungen und schließlich ein ähnlich reicher Bestand an (noch) erhaltenen Denkmälern verbinden dieses Projekt mit der Aufnahme der frühchristlichen und byzantinischen Denkmäler des Hauran (Bericht M. Restle), wo 1978—1980 — mit Finanzierung durch den österreichischen Fonds zur Förderung der wissenschaftlichen Forschung, unter Beteiligung der *European Science Foundation* — die Objekte im syrischen Staatsgebiet photogrammetrisch vermessen und ebenfalls Ortspläne angefertigt wurden; weiters konnte unter meiner Mitwirkung die Siedlungs- und Verkehrsstruktur der spätantiken Landschaft untersucht werden. Beide Vorhaben dürften nach ihrer Auswertung und Publikation — abgesehen von den architekturgeschichtlichen Fortschritten — eine erheblich exaktere Durchleuchtung der Siedlung und der Wirtschaftsstruktur auf dem Agrarsektor in frühbyzantinischer Zeit ermöglichen. Der Vorteil der Photogrammetrie — rasches und genaues Arbeiten im Gelände auch unter schwierigen äußeren Bedingungen, vielfältige Auswertungsmöglichkeiten am Zeichentisch — wird hier exemplarisch demonstriert und empfiehlt dieses Verfahren für weitere Denkmalskomplexe, besonders dann, wenn bei der Aufnahme bedrohter Denkmäler Eile geboten ist. Im Falle des Hauran ist zu hoffen, daß die photogrammetrische Bestandsaufnahme auch auf die Denkmäler in Jordanien ausgeweitet werden kann.

Neben den Einzelprojekten beruht der Wissensfortschritt in der historischen Geographie von Byzanz zumindest mittelbar auf der Aktivität einiger spezialisierter Forschungszentren, deren Ergebnisse bisweilen vielleicht nicht spektakulär erscheinen mögen, die aber dank ihrer personellen und finanziellen Möglichkeiten der Forschung vielfältige Arbeitsgrundlagen (Bibliotheken, Karten- und Photosammlungen, Karteien) bieten. Hier seien drei Institutionen beispielhaft genannt: Das 1978 gegründete Τμῆμα Ἱστορικῆς Γεωγραφίας τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας am *Ethnikon Hidryma Ereunon*, das von H. Ahrweiler geleitete *Centre de Géographie historique du monde byzantin* der Sorbonne und die von H. Hunger geleitete Kommission für die *Tabula Imperii Byzantini* der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Das Athener Zentrum (Bericht A. Avramea) bearbeitet vor allem das griechische Staatsgebiet, wobei zunächst die Erforschung der

Peloponnes, Ostmakedoniens und Westthrakiens im Mittelpunkt steht, für welche Regionen in enger Zusammenarbeit mit der *Archaiologike Ephoreia* die archäologischen und historischen Quellenbelege gesammelt, karteimäßig erfaßt und — nach Landschaften bzw. Großräumen gegliedert — in monographischer Form verarbeitet werden sollen. Das Athener Zentrum könnte auch auf die historisch-geographische Forschungstätigkeit anderer griechischer Institutionen (Universitäten) koordinierend wirken.

Als weiteres griechisches Projekt von speziellem Nutzen für die byzantinische Geographie läßt die „Bibliographie der Klöster Griechenlands" (Bericht M. Théocharis), ein Vorhaben der Archäologischen Gesellschaft in Athen, auf einen systematischen und vollständigen Überblick über den Bestand an klösterlichen Denkmälern im griechischen Staatsgebiet hoffen, wobei eine Gesamtaufnahme des Bestandes vor 1833/34 wünschenswert ist, da damals per Dekret über 400 Klöster aufgelöst wurden und eine neue Epoche in der Geschichte der griechischen Klöster begann. Geplant ist ein Erscheinen in Einzelheften, die regional gegliedert sind und in einer Einführung jeweils die Wechselbeziehung zwischen der gesellschaftlichen Struktur und dem Mönchtum einer Landschaft erläutern sollen.

Das von H. Hunger geleitete Wiener Forschungszentrum (Bericht F. Hild) konnte inzwischen auf drei Bände seiner Hauptreihe *Tabula Imperii Byzantini* und ebensoviele seiner Ergänzungsreihe *Veröffentlichungen der T. I. B.* ausgebaut werden. Das Programm zeigt, daß — ausgehend von den beiden ursprünglichen Bearbeitungsgebieten — die zwei festländischen Kernräume des Reichsgebietes nunmehr weitgehend in die konkrete Publikationsvorbereitung bzw. Planung einbezogen wurden. Dies gelang nicht zuletzt dank des Entgegenkommens und der Zusammenarbeit mit den für das jeweilige Land zuständigen wissenschaftlichen Institutionen (*Archaiologikai Hyperesiai* Griechenlands, Bulgarische Akademie, Albanische Akademie), welche — jede auf ihre Weise — die Arbeit der Wiener Forschungsgruppen förderten. Zugleich kann im Bereich der Veröffentlichungen der Versuch als gelungen bezeichnet werden, einer eher straffen Gesichtspunkten untergeordneten Hauptreihe, welche ein möglichst ausgewogenes und objektives Gesamtbild der Geographie des byzantinischen Reiches als Grundlage weiterer Forschungen anbietet, Publikationsmöglichkeiten an die Seite zu stellen, welche der individuellen Intention einzelner Mitarbeiter und eines weiteren Kollegenkreises gerecht werden und regional abgegrenzte Untersuchungen zur Architektur- und Kunstgeschichte sowie zur Demographie und Siedlungsgeschichte fördern.

Verstärkte Aufmerksamkeit wird, so hofft auch der Referent, im kommenden Dezennium im Rahmen der T. I. B. der Erforschung des — neben dem Balkan und Kleinasien — dritten byzantinischen Großraumes

gewidmet werden, der Ägäis, die mit ihren Küstenregionen und Inseln als historischer Siedlungs-, Verkehrs- und Wirtschaftsraum zumindest die gleiche Bedeutung hat wie die beiden kontinentalen Reichsteile. Die Bearbeitung dieses Raumes wird trotz vieler mit dem Festland gemeinsamer Komponenten spezifische Probleme und Fragestellungen mit sich bringen, welche die Zusammenarbeit mit griechischen Kollegen in besonderem Maß erforderlich machen werden.

In Paris begannen unter der Leitung von H. Ahrweiler die Arbeiten am langfristigen Projekt eines Atlas der byzantinischen Welt (Bericht H. Ahrweiler). Im Vorbereitungsstadium wird eine Datenbank aufgebaut, welche nach Speicherung der Quellenaussagen und der archäologischen Grabungsberichte den Zugriff zu den Informationen über sämtliche Toponyme des byzantinischen Raumes ermöglichen soll; derzeit ist die Exzerpierung zentraler historischer Texte (aufgrund der Indizes ?) im Gang, eine Arbeit, die für die Tabula Imperii Byzantini (vgl. den Bericht F. Hild) bereits vor einiger Zeit geleistet wurde und somit vielleicht nicht unbedingt ein zweites Mal getan werden müßte.

Daß es trotz der großen Zahl von historisch-geographischen Forschungsvorhaben — hier konnten nur jene genannt werden, von denen Berichte vorlagen — kaum zu Überschneidungen und Doppelarbeiten kommt, ist vor allem auf die vielen bislang unbearbeiteten Themen in dieser Disziplin zurückzuführen, weiters dem koordinierenden Effekt zu danken, welchen die *Commission Internationale de Géographie Historique* der *Association Internationale des Études Byzantines* hat. In diesem Rahmen ist es ohne großen Aufwand möglich, durch rechtzeitige Bekanntgabe von Arbeitsthemen und durch Absprachen eine rationelle Aufgabenteilung zu erreichen.

Eine stimulierende Wirkung übt auch die *European Science Foundation* (Strasbourg) aus, welche seit 1978/79 als eine ihrer *Additional Activities* die Erforschung der Denkmäler der „Aegean and Adriatic Coastlines in the Period from the 7th to the 13th centuries" fördert. Durch gezielte Teilfinanzierung von einschlägigen Projekten, deren Auswahl dem von H. Ahrweiler angeführten *Steering Committee* (Mitglieder aus Bulgarien, Bundesrepublik Deutschland, England, Frankreich, Griechenland, Italien, Jugoslavien und Österreich) obliegt, werden auch hier Akzente gesetzt. Aus den bislang (1980, 1981) von Seiten des *Steering Committee* empfohlenen Vorhaben zeichnen sich folgende Schwerpunkte ab:

1. thematisch: Erfassung der Denkmäler, wobei dem *surface survey* deutlich der Vorzug gegeben wird, da nach den Vorstellungen des *Steering Committee* nicht Langzeitprojekte, sondern eine schnelle, aber trotzdem effiziente und exakte Erfassung gefährdeter Denkmäler vorangetrieben

werden soll. Hier wird sich künftig die Photogrammetrie in der Form, in der sie bereits im Hauran angewandt wurde (Bericht M. RESTLE), wahrscheinlich durchsetzen und bewähren.

2. geographisch: Denkmalsaufnahmen in Syrien, Kilikien, Pisidien, Galatien und Nordgriechenland. — Diese Schwerpunktsetzung ist positiv zu beurteilen, da sie zum größten Teil tatsächlich Landschaften gilt, welche einer raschen und intensiven Bearbeitung bedürfen, und weil die geförderten Teams oder Einzelpersonen durchwegs hervorragend qualifiziert sind, so daß brauchbare Ergebnisse erwartet werden können.

* *
*

Stellt man die Themen der hier referierten Projekte nebeneinander, so registriert man ein weitgehendes Fehlen der Beschäftigung mit Konstantinopel einerseits und mit Kirchengeschichte, kirchlicher Geographie und Quellenforschung (inklusive der *Notitiae episcopatuum*) anderseits. Dem stehen in verstärktem Maß Forschungspläne zur materiellen Kultur gegenüber, die sich nicht nur im engeren Bereich der Realienkunde äußern, sondern auch in der historischen Geographie (Intensivierung der regionalen Topographie und Siedlungsgeschichte, Wirtschaftsgeographie, Humangeographie) und in der Demographie. Verallgemeinernd kann man sagen, daß „konventionelle" Themenbereiche häufig gemieden oder mit modernen Methoden angegangen werden (z. B. Sammlung und Ordnung historischer Fakten mit Hilfe der elektronischen Datenverarbeitung; Siedlungsgeschichte mit Hilfe der Statistik), während sozialkundlich orientierte und andere modische Fragestellungen verstärkt begegnen, welche in Nachbarwissenschaften bereits früher entwickelt wurden und nun dazu beitragen, den methodischen und thematischen Gesichtskreis der Byzantinistik zu erweitern.

Die Gefahr liegt in der Byzantinistik bei der geringen Tragfähigkeit der historischen Quellenbasis, wofür es m. E. zwei Hauptgründe gibt: 1. Vieles ist noch nicht in ausreichender Qualität erschlossen, manches gar nicht; 2. Für manche quantifizierende Methoden fehlt überhaupt die ausreichende Menge an Quellenmaterial. Hier dürfen dann die Quellen nicht überfordert werden, vielmehr ist die Methode der Realität der Quellenaussagemöglichkeit anzupassen, wobei freilich zugleich die Erwartungen gedämpft werden müssen.

Am Ende eine allgemeinere Bemerkung zur Forschungslage des Faches: Man hat den Eindruck — doch mag dieser subjektiv sein —, daß einer ziemlich geringen Zahl byzantinistischer Forschungszentren, welche den

Großteil der Projekte betreiben, eine größere Zahl von Universitäten gegenübersteht, an denen das Fach Byzantinistik gelehrt wird, ohne daß sie in der Forschungsplanung aufscheinen. Unter den Studierenden dieser Universitäten dürfte es aber ein zusätzliches Potential an Nachwuchskräften geben, das durch sinnvolle Aufgabenteilung frühzeitig in die Forschung einbezogen werden könnte. Damit soll nicht einer verfrühten Spezialisierung das Wort geredet, sondern auf das Erfordernis hingewiesen werden, auch den Studenten kleinerer Universitäten eine gleiche Chance zu bieten, sich bereits während ihrer Ausbildung mit der Forschung vertraut zu machen und sich in ihr zu erproben. Der vielberufenen „Einheit von Forschung und Lehre" käme man damit gewiß einen Schritt näher.

ERGÄNZENDE LITERATURHINWEISE ZU HIER BEHANDELTEN FORSCHUNGSVORHABEN

Actes du XV[e] Congrès International d'Études Byzantines — Athen — Septembre 1976, Bd. I. Athen 1979, 111—156 (Instrumenta Studiorum).

Association Internationale des Études Byzantines, *Bulletin d'Information et de Coordination*, zuletzt erschienen 9 (1977/78).

Deutsche Forschungsgemeinschaft, Südosteuropaforschung in der Bundesrepublik Deutschland und in Österreich, hrsg. v. K.-D. GROTHUSEN. Bonn—Boppard 1979.

Drevnejšie Istočniki po Istorii Narodov SSSR. Tematika i sostav vyposkov, čast 1—2, redig. V. T. PAŠUTO—Ja. N. ŠČAPOV. Moskau, Akad. Nauk, Institut Istorii SSSR 1976—1980.

European Science Foundation, *Report* 1979, S. 19 u. 71, *Report* 1980, S. 6f. u. 12.

(European Science Foundation, Byzantine Studies) Rapports des missions effectuées en 1980. 155 S. (Die Berichte liegen in den größeren Forschungszentren auf, eine baldige Veröffentlichung ist vorgesehen.)

Ἐθνικὸν Ἵδρυμα Ἐρευνῶν, Κέντρο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, Σύνοψη πεπραγμένων 1960—1980. Athen 1980.

Recent German Research on the Middle East: A Project of the Deutsche Forschungsgemeinschaft: *The Tübingen Atlas of the Middle East.* (Mit arab. Zsfg.) [Dtsch. Forschungsgemeinsch. Bonn.] Boppard, Boldt 1978, 62 S. Mit Ktn.

* *
*

Folgende Einzelmeldungen wurden in dem vorliegenden Hauptreferat mitverarbeitet (Volltext der Beiträge im Beiheft zu diesem Band):

Anna ABRAMEA, P. KONTE καὶ συνεργάτες, Ἱστορικὴ Γεωγραφία (Ἐθνικὸν Ἵδρυμα Ἐρευνῶν).

Hélène AHRWEILER, Activités du Centre d'Études et de Recherches d'Histoire et Civilisation Byzantines et du Proche Orient Chrétien (Sorbonne).

Mario AMELOTTI—Anna Maria BARTOLETTI COLOMBO, Lo stato dei lavori del Legum Iustiniani Imperatoris Vocabularium (siehe hiezu auch das Hauptreferat von Robert Browning).

M. BALARD—A. DUCELLIER, L'apport des archives italo-dalmates à la connaissance du proche-orient médiéval.

Anthony M. BRYER, John F. HALDON, Patricia KARLIN-HAYTER, Rowena LOVERANCE, Heath W. LOWRY, Continuity and Change in late byzantine and early Ottoman Society: Case Studies from Macedonia, Lemnos and the Pontos.

Ludwig BURGMANN, Byzantinische Rechtsgeschichte.

Euangelos CHRYSOS, Regesten der Kaiserurkunden von 476 bis 565.

Claudine DAUPHIN, La Palestine byzantine: état présent des problèmes démographiques et socio-économiques.

B. FERJANČIĆ—Fr. BARIŠIĆ, Kongreßbericht des Instituts für Byzantinistik in Belgrad.

Athanasios A. FOURLAS, Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa. Ein Quellenbuch zur Osteuropakunde.

Timothy E. GREGORY, Archaeological Survey in the Study of Byzantine Historical Geography.

Friedrich HILD, Tabula Imperii Byzantini (TIB).

Armin HOHLWEG, Erfassung und Erforschung der praktischen Medizin in Byzanz.

Herbert HUNGER, Das Corpus Fontium Historiae Byzantinae. Derzeitiger Stand und weitere Planung.

Herbert HUNGER, Alltagsleben und materielle Kultur von Byzanz.

Johannes KODER, Das Übersetzungsprogramm der „Byzantinischen Geschichtsschreiber".

Chrysa MALTEZU, T. LUNGES, A. MARKOPULOS, Kr. CHRYSOCHOÏDES, Τράπεζα πληροφοριῶν Βυζαντινῆς Ἱστορίας (Βυζαντινὴ Χρονογραφία) (Ἐθνικὸν Ἵδρυμα Ἐρευνῶν).

W. MÜLLER-WIENER—P. SCHREINER, Die Niederlassungen der Lateiner in Konstantinopel.

Marcell RESTLE, Photogrammetrische Planaufnahme der frühchristlich-byzantinischen Architekturdenkmäler des Hauran (Südsyrien).

Ja. N. ŠČAPOV, Byzantinische Denkmäler in der Serie „Die ältesten Quellen zur Geschichte der Völker der UdSSR" (Moskau).

Maria THÉOCHARIS, Bibliographie des Monastères de la Grèce (Société Archéologique d'Athènes).

N. VAN DER WAL, Forschungsprojekte der Fachgruppe für römisches Recht der juristischen Fakultät der Universität Groningen (Niederlande).

Friedhelm WINKELMANN, Forschungsvorhaben zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz.

Folgende Beiträge konnten wegen verspäteten Einlangens nicht mehr im Hauptreferat berücksichtigt werden (Text ebenfalls im Beiheft):

Demetres G. APOSTOLOPULOS, M. PAÏZE-APOSTOLOPULU, Καταγραφὴ (Regestes) τῶν Πράξεων τῶν Πατριαρχῶν Κωνσταντινουπόλεως. Ἡ περίοδος 1454—1502 (Ἐθνικὸν Ἵδρυμα Ἐρευνῶν).

Genoveva CANKOVA-PETKOVA, Zur Frage der bevorstehenden kritischen Ausgaben der byzantinischen Quellen und mancher anderen Instrumenta studiorum (Text im Beiheft unter 2.1).

E. PATMIOS, M. TSAKIRI-STRATI, Th. CHALKIAS, Methodology of terrestrial photogrammetric takings on church faces and parts of fortress at the historical centre Mystras (Greece).

Panayotis VELISSARIOU, Αἱ χριστιανικαὶ οἰκιστικαὶ καὶ θρησκευτικαὶ ἐγκαταστάσεις τῆς Σιναϊτικῆς χερσονήσου (Text im Beiheft unter 3.2.).

CÉCILE MORRISSON / PARIS

PROJETS DE RECHERCHE ET NOUVEAUX ASPECTS DANS LES SCIENCES AUXILIAIRES

Malgré l'appel lancé à plusieurs reprises par les organisateurs du congrès, le nombre d'exposés reçus (une dizaine seulement pour l'ensemble des sciences auxiliaires: codicologie, musicologie, numismatique et sigillographie) reste trop réduit pour fournir à lui seul une image représentative de l'état d'avancement de la recherche actuelle et de ses orientations à l'horizon de l'an 2000 sur lequel il nous est demandé de réfléchir. Aussi, tout en dégageant quelques caractères communs aux *instrumenta studiorum* et aux disciplines dites auxiliaires en général, je tenterai de compléter le tableau présenté dans ces exposés par une information personnelle pour les champs qui me sont mieux connus de la numismatique et de la sigillographie.

Le principal de ces traits communs, qui s'affirme depuis déjà plus d'une dizaine d'années et continuera de l'être, est incontestablement l'extension croissante de la documentation en quantité et en qualité.

En qualité, car la science et notamment les sciences exactes mettent maintenant au service de nos disciplines des techniques et partant des informations nouvelles (dont il est traité dans les rapports de la section 1, Méthodologie). Ces techniques, dont la méthodologie fait des progrès très rapides, sont désormais mises en œuvre dans un certain nombre de centres de recherche spécialisés dans leur application au matériel archéologique, tels le *Research Laboratory for Archaeology* d'Oxford, les départements de recherche ou laboratoires des grands musées comme le *British Museum*, le Musée du Louvre ou le *Metropolitan Museum*, ou dans des domaines plus limités, le Centre de recherche sur la conservation des documents graphiques (Paris) ou le Centre de recherches numismatiques E. Babelon (Orléans). Grâce à ces institutions, ces applications de la science se feront sans nul doute de plus en plus nombreuses et systématiques dans les deux décennies à venir. Elles l'ont été jusqu'ici surtout, en ce qui concerne les études byzantines, dans le domaine de l'étude des documents graphiques (analyses de support, d'encres ou de tracé pour lesquelles on se reportera au rapport de M. Irigoin) et dans celui de la numismatique. Dans ce dernier cas, la mise au point de techniques d'analyse non destructives au cours des

dix années écoulées permet de disposer d'informations sur les constituants majeurs mais aussi sur les éléments contenus à l'état de trace dans les alliages monétaires, informations que seule une analyse chimique, par conséquent destructrice de tout ou partie de la monnaie et donc rarement effectuée, était auparavant capable de fournir (sans qu'elle fût d'ailleurs toujours conduite jusqu'à ce détail). Un symposium réuni à Londres en 1970 sur le thème «Methods of Chemical and Metallurgical Investigation of Ancient Coinage» et publié en 1972 par la *Royal Numismatic Society* (Special Publication, N° 8) a dressé un premier bilan de ces progrès cependant que M. Metcalf y traçait le tableau (p. 384—391) des résultats obtenus jusque là pour le monnayage byzantin. Depuis, beaucoup d'autres analyses ont été publiées, portant sur la dévaluation du nomisma au XIe siècle, le miliarésion du VIIIe au XIe siècle, les monnaies concaves de cuivre (argenté ou non) du XIIe siècle. On peut espérer, dans un avenir proche non seulement la systématisation de ces analyses pratiquées essentiellement par activation (neutronique ou protonique) ou par fluorescence X (moins sûre dans la mesure où la composition indiquée n'est que superficielle), mais aussi la mise au point de matériel transportable (par transmission) permettant de pratiquer la mesure sur les lieux mêmes de conservation. Lorsqu'on sait les difficultés d'accès au matériel et par suite l'impossibilité souvent insurmontable de le faire sortir du musée pour l'apporter dans le laboratoire, on se représente aisément l'avantage immense de tels instruments. Ainsi, pour ces informations nouvelles que constituent pour les monnaies les analyses métallographiques, tendra-t-on dans l'avenir, à l'horizon 2000 ou plus tard, à une augmentation considérable du nombre de données. On peut prévoir aussi, à l'instar de ce qui se produit déjà pour la période romaine ou le Moyen-Age occidental, l'extension de ces méthodes d'analyse à des matériaux peu explorés jusqu'ici à ce titre par les byzantinistes comme la céramique ou les différents matériaux figurés.

A cette extension qualitative de la documentation correspond d'une manière générale l'extension en quantité de la documentation de type classique car les outils modernes (photographie, microfilmage, photocopie...), les moyens, encore insuffisants certes, mais néanmoins accrus, mis à la disposition de la recherche ainsi qu'une coopération internationale plus étroite et active permettent la collecte d'un matériel de plus en plus exhaustif. De cette exhaustivité, témoignent des projets déjà en cours de réalisation et de publication comme l'*Aristoteles Graecus* de Berlin (t. I paru en 1976, le t. II, 1 sera prêt dans quelques années): les quelque 1000 manuscrits contenant des textes du corpus aristotéliciens sont non seulement tous microfilmés mais aussi sont ou seront tous examinés sur place par les éditeurs. D'autres projets moins avancés reposent sur la coopération

de deux centres de recherche disposant d'une documentation complémentaire: ainsi l'*Aristoteles-Archiv* de Berlin met en commun ses ressources documentaires avec celles de la *Kommission für Byzantinistik* de l'Académie autrichienne des sciences pour la constitution d'un répertoire des copistes grecs de 800 à 1600. Le premier volume qui doit paraître à l'occasion du congrès est le fruit tangible d'une coordination exemplaire entre institutions qui, au lieu de se faire une concurrence stérile comme on le voit trop souvent dans certaines disciplines, notamment archéologique, à l'intérieur même d'un seul pays, se portent mutuellement secours et «rentabilisent» ainsi pour le plus grand profit de la communauté scientifique internationale, les «investissements» humains et matériels réalisés antérieurement sur le plan national.

Il faut souhaiter qu'une formule analogue puisse être trouvée pour soutenir le projet des Prof. G. Cavallo et C. M. Mazzucchi qui concerne précisément la période antérieure à celle envisagée pour le répertoire des copistes c'est-à-dire les IVe—VIIe siècles et souhaite la publication de tous les manuscrits grecs en capitale, une série de *Codices graeci antiquiores* parallèle aux *Codices latini antiquiores* de Lowe. La solution «réaliste» proposée par les auteurs est celle d'une coopération internationale contrôlée par une commission *ad hoc* et soutenue par plusieurs académies, conseils ou centres nationaux de recherche scientifique. Plus réaliste que la création d'une nouvelle structure dont la fondation sera malaisée dans les temps de récession que nous vivons et qui sera ensuite trop lourde à administrer, paraît la mise en œuvre d'une collaboration entre équipes déjà existantes ou individus intéressés par le projet. En sciences exactes des études récentes n'ont-elles pas montré que la recherche la plus efficace et la plus novatrice était bien souvent le fait de petites équipes plutôt que de gros laboratoires?

De petites équipes, parfois même des chercheurs quasiment isolés mais bénéficiant du soutien d'une institution (telles Dumbarton Oaks, l'*Institut für Byzantinistik* et l'*Institut für Numismatik* de Vienne, le Centre de Recherches d'Histoire et Civilisation de Byzance à Paris) ont pu mener à bien ou commencer d'entreprendre des travaux qui renouvellent ou renouvelleront le champ concerné. Notre connaissance du monnayage byzantin, après avoir reposé jusque dans les années soixante sur le livre de Sabatier (1862) et les catalogues du *British Museum* de Wroth (1908 et 1911) a été ainsi profondément remaniée et complétée par les volumes du catalogue de Dumbarton Oaks (DOC II et III, 1969 et 1973) dûs à P. Grierson, le travail de M. Hendy sur le XIIe siècle (1081—1261, 1969), les *Moneta Imperii Byzantini* (*MIB* I, 491—565, II, 565—610, III, 610—720 parus en 1973, 1975 et 1981). Le cadre et la perspective du présent rapport ne permettant

pas de s'étendre sur les apports respectifs de ces publications, devenues les ouvrages de référence de la discipline, on se reportera au rapport de M. Metcalf dans les *Actes du XIVᵉ Congrès Int. des Ét. Byz.*, Bucarest 1971, vol. 3, 1976, p. 165—178 et à ceux des congrès internationaux de numismatique de New York par P. Grierson (A Survey of Numismatic Research 1966—1971, t. II, New York 1973, p. 3—20) et de Berne par moi-même (A Survey of Num. Research 1972—1977, Berne 1979, p. 213—235).

A des degrés divers, mais généralement croissant dans le temps lorsqu'il s'agit de séries publiées en plusieurs volumes, l'ambition s'affirme de couvrir le plus de matériel possible: au fil des ans et des volumes, le DOC prend de plus en plus la forme d'un *semi-corpus* allant jusqu'à décrire aussi complètement que possible et reproduire les types absents de la collection mais connus de l'auteur, donnant ainsi pour la période mésobyzantine (717—1081) des références aussi définitives que l'état actuel de nos connaissances le permet (si définitives en tout cas que le projet d'un quatrième volume des *MIB* pour la période 720—968 ne paraît pas envisageable dans un avenir très proche). Les volumes à venir du DOC (le t. IV, 1081—1261 confié à M. Hendy est en voie d'achèvement et le t. V, 1261—1453, confié à P. Grierson avec la collaboration de S. Bendall, est en préparation avancée) poursuivront sans doute dans cette ligne, bien qu'elle soit plus difficilement tenable dans ces périodes de bouleversements monétaires et de changements réguliers des types, pour lesquels il ne se passe guère de mois sans que des inédits apparaissent sur le marché, rendant ainsi sinon obsolète du moins en partie incomplet le tableau proposé (il semble ainsi que la composition des planches du DOC IV soit déjà définitivement arrêtée depuis un ou deux ans; elles seront donc loin de refléter l'état des connaissances concernant les émissions lorsqu'elles seront publiées).

Considérant «cette formule hybride entre le catalogue de collection et le semi-corpus comme peu satisfaisante», W. Hahn, dans l'esprit de l'école autrichienne (Voetter, Pink, Göbl), a entrepris au sein de l'*Institut für Numismatik* la constitution d'une photothèque rassemblant tout le matériel publié dans les ouvrages numismatiques et archéologiques et dans la mesure du possible celui des collections publiques ou privées inédites mais accessibles. Cette base de données s'est élargie d'années en années à la faveur des contacts et des voyages de l'auteur; dans le volume 3 qui parait cette année, le champ de la collecte a été étendu autant qu'il était possible à un seul chercheur dans les délais relativement courts (1971—1980) qui lui avaient été impartis. A la différence des deux précédents, publiés trop prématurément — ce qui explique les «suppléments et corrections» incommodément dispersés dans les volumes suivants — peu de lacunes pourront donc lui être reprochées; on y trouvera en revanche une image du monnayage d'Héraclius et de ses successeurs infiniment plus foisonnante et complexe que dans le volume correspondant du DOC. Cette base élargie se veut à la fois une source sûre et de valeur utilisable à toutes les fins de la recherche historique qu'elle soit iconographique, politique, chronologique ou économique, ainsi que le fondement d'une reconstitution de la «systématique» (*Systemwerk*) des émissions et des principes métrologiques ou autres de leur organisation. Le premier de ces buts n'est atteint que partiellement dans la mesure où la forme synoptique des tableaux (qui constituent la seule description de la monnaie), la qualité variable des planches, le caractère synthétique et souvent concis à l'extrême de l'introduction ou du commentaire obligent le lecteur à recourir soit aux autres ouvrages de référence soit à des articles de l'auteur lui-même pour compléter son information ou suivre le détail de l'argumentation. Quant au second, même si on peut contester dans le détail certaines datations ou attributions d'ateliers difficiles ou mal étayées par les provenances, il n'en est pas moins satisfait grâce à la clarté, la rigueur et l'ampleur de vues du classement.

Dans le domaine voisin de la sigillographie, la multiplication même du matériel (60.000 sceaux environ actuellement conservés, aux trois quarts inédits) amène à revenir sur la conception prématurément avancée et mise en œuvre par le P. Laurent d'un *Corpus des Sceaux* (bien que nous puissions nous réjouir de la publication posthume, grâce au P. Gautier et à W. Seibt du volume consacré au Palais impérial, annoncée pour l'automne 1981). Deux des meilleurs spécialistes actuels s'accordent à reconnaître que les temps ne sont pas mûrs pour la reprise d'un projet aussi ambitieux et qu'il vaut infiniment mieux procéder sans délai par catalogue de collection.

Dans un domaine plus restreint en revanche, celui de l'Orient Latin, le Centre de Recherches Byzantines d'Athènes se propose de refondre l'ouvrage de Schlumberger. L'utilité d'une telle entreprise est évidente, mais le projet confié à un jeune chercheur est encore peu avancé.

Les catalogues de collection de sceaux en cours ou en préparation sont donc les suivants: celui de la collection Zacos qui vient de s'enrichir récemment, en sus de nombreuses acquisitions isolées, de 600 pièces d'une collection formée en Turquie. La seconde partie en cours de rédaction et dont l'auteur prévoit d'assurer la publication lui-même dans les mêmes conditions que pour les précédents volumes, comptera à peu près autant d'exemplaires (3000) des IXᵉ—XVᵉ siècles. De même que dans la première partie, les sceaux des commerciaires, les sceaux patriarcaux et ceux de la Grande Eglise donneront ici lieu à un *semi-corpus* ajoutant au matériel de la collection des informations obtenues d'autres sources et notamment de Léningrad. Le catalogue des collections autrichiennes (1100 ex. environ)

d'autre part: W. Seibt a publié un premier volume consacré aux empereurs et à la cour impériale (1978), annonce un second volume sur l'administration centrale et provinciale pour 1984 ainsi qu'un troisième volume sur les sceaux ecclésiastiques ou patronymiques dans un avenir plus lointain. Malgré ses proportions et son cadre apparemment limités, le travail de Seibt, conforme comme celui de Zacos aux normes établies par V. Laurent, est beaucoup plus qu'un catalogue de collection. La datation aussi précise que possible qu'il s'efforce de donner des pièces et qui constitue l'un des apports les plus intéressants de son livre, le classement détaillé des sceaux impériaux reposent en effet pour une part sur un matériel non-autrichien plus vaste rassemblé lui aussi dans une photothèque comparable à celle de l'*Institut für Numismatik*. Ce «dépassement», analogue à celui des catalogues de Paris ou de Dumbarton Oaks pour les monnaies, est inévitable si l'on veut satisfaire aux critères scientifiques qui demandent une attribution et un commentaire aussi sûrs et exhaustifs que possible.

Il convient cependant de distinguer entre publications de grandes collections (Dumbarton Oaks) et de collections plus modestes telle celle de Paris (environ 500 ex. dont 300 provenant de la collection Seyrig, le reste provenant de l'ancien fonds et d'une faible partie de la collection Schlumberger), que W. Seibt et moi-même espérons publier d'ici le prochain congrès). En pareil cas, une description relativement brève renvoyant aux ouvrages existants, une illustration limitée aux plombs inédits ou mal reproduits sera suffisante. Une grande collection en revanche comme celle de Harvard, qui rassemble les quelque 13000 pièces de Dumbarton Oaks et 4000 pièces de Fogg Museum de Cambridge, Mass., doit absolument être publiée sous une forme qui en fasse un ouvrage de référence satisfaisant à l'instar de ce qui est en voie d'achèvement pour les monnaies dans la même institution. Le catalogage entrepris par N. Oikonomidès et J. Nesbitt est achevé: 17 000 fiches classées selon l'organigramme de l'administration byzantine et indexées selon les noms géographiques ou les *incipit* (dans le cas des bulles métriques), ont été établies. La rédaction des notices est commencée et l'ouvrage sera prêt pour l'impression avant 1986. De façon réaliste l'éditeur (N. Oikonomidès) se déclare prêt à procéder aux limitations indispensables pour ne pas faire de ce manuscrit un monstre impubliable et prévoit un ouvrage d'environ 4000 pages de texte et 700 planches, de proportions par conséquent comparables à ce qui a été et sera réalisé pour les monnaies (environ 3600 pages de texte et moins de 400 planches selon une estimation personnelle). Il faut souhaiter que l'institution qui abrite ce trésor de documentation et a déjà beaucoup investi pour son étude, mette tout en œuvre pour assurer sa publication. La communauté scientifique ne comprendrait pas qu'il soit tiré prétexte de l'augmentation des coûts de

l'impression classique — hausse en partie évitable si l'on veut bien recourir à de nouveaux procédés et à des entreprises plus performantes — pour y renoncer ou la retarder *sine die*, et que Dumbarton Oaks n'assure pas pour les sceaux ce qu'il a déjà réalisé pour les monnaies et à un moindre degré pour d'autres témoins matériels dits «mineurs» de la civilisations byzantine.

Si la masse de cette documentation fait difficulté au plan matériel de la publication, elle fait aussi problème en ce qui concerne son utilisation. Une fois accessible, encore faut-il qu'elle soit maniable et consultable avec profit par l'ensemble des non-spécialistes. Un des *desiderata* des deux prochaines décennies paraît donc l'ouverture des disciplines dites auxiliaires — pour ne pas dire ancillaires — souvent traitées par le mépris ou, pis encore, totalement ignorées, sur le reste de la recherche historique. Ce besoin n'est pas nouveau. P. Lemerle le reconnaissait dès 1956 en déclarant, dans sa préface à la *Chronologie* de V. Grumel, qu'on ne trouvait pas, ou guère, d'ouvrages qui, initiant aux méthodes et aux techniques, permettent de faire œuvre personnelle sans perdre d'abord beaucoup de temps à de pénibles et périlleux tâtonnements. La situation s'est heureusement quelque peu améliorée et l'historien ou l'archéologue ont déjà beaucoup à apprendre d'introductions aussi raisonnés que celles de Grierson dans le *DOC* ou de Seibt à son catalogue des plombs autrichiens (un modèle didactique en dépit de sa concision) tandis que l'édition française du travail de Bertelè sur la *Numismatique byzantine* (Wetteren 1978) fournit une mise au point commode sur l'évolution du système monétaire byzantin et la seule étude de fond actuellement existante sur le monnayage des Paléologues (à compléter pour l'iconographie par la documentation rassemblée par S. Bendall et P. J. Donald, *The Billon Trachy of Michael VIII Palaeologos* et *The Later Palaeologan Coinage*, Londres 1974 et 1979).

C'est dans cet esprit que W. Seibt suggère la publication d'un petit manuel qui rassemblerait les légendes des sceaux les plus importants d'un point de vue historique, avec leur datation et un bref commentaire. Dans le dessein de rendre le livre accessible à peu de frais, Seibt exclut toute photographie; l'exemple du petit livre de Bendall cité ci-dessus montre au contraire qu'un simple dessin au trait fort économique, peut rendre les plus grands services. Dans le même esprit, Dumbarton Oaks prévoit de publier d'ici deux ans un livret rassemblant et reproduisant les sceaux sûrement datés — soit par le document auquel ils sont encore appendus, soit par la personnalité historique de leur titulaire — qui faciliterait aux collectionneurs ou aux archéologues un premier classement de leurs découvertes.

A côté de ces projets modestes et immédiatement réalisables, subsiste certes celui d'un grand *Traité des Études byzantines* inauguré voici plus de vingt ans par les volumes de V. Grumel et A. Bataille sur la chronologie et

les papyri. Le plan conçu initialement demeure, même si les spécialistes auxquels les sections sont confiées ne sont plus les mêmes. Mais les progrès mêmes de la documentation et des techniques d'analyse, contraignent à repousser sa réalisation aux prochaines décennies. Le volume sur les manuscrits confié à J. Irigoin est probablement le plus avancé tandis que la rédaction de ceux consacrés aux archives ou à la sigillographie (N. Oikonomidès), et à la numismatique (C. Morrisson) doit être nécessairement subordonée à l'achèvement de la publication du matériel de référence — publication qui repose en partie souvent sur les épaules des mêmes auteurs.

Ces synthèses à venir auront à faire le point sur les acquis d'aujourd'hui mais aussi sur ceux qui émergent peu à peu sous nos yeux et à partir desquels nous pouvons tenter d'imaginer les nouvelles tendances de la recherche dans les sciences auxiliaires de la byzantinologie. Ces tendances sont doubles, caractérisées d'une part par le recours à de nouvelles techniques et d'autre part par une certaine globalisation de la réflexion qui corrèlerait à la fois des champs du savoir imparfaitement reliés jusque là et proposerait de leur interprétation un modèle plus synthétique.

Les techniques nouvelles, notamment en archéométrie permettent, on l'a vu (plus haut et section 1), d'élargir l'information mais aussi de poser des problèmes nouveaux. Par exemple, une recherche en cours sur l'analyse des traces dans l'or monétaire byzantin (URA 27 du Centre de Recherches Archéologiques, CNRS. Cf. J. N. Barrandon—C. Morrisson dans *Bull. Soc. Fr. Num.* déc. 1980, p. 799—800) permettra peut-être de distinguer des sources différentes de minerai mais surtout dans l'immédiat, par une étude des corrélations entre certains constituants majeurs ou mineurs de l'alliage (or-platine, argent-plomb, cuivre-argent), de mieux connaître les procédés de purification du solidus-nomisma. Des techniques comparables, si elles étaient appliquées plus systématiquement à la céramique byzantine qu'elles ne le sont actuellement, permettraient là aussi des progrès substantiels de nos connaissances, analogues à ceux qu'elles ont déjà fait faire à la céramologie d'autres périodes.

Les techniques nouvelles faciliteront aussi la saisie de la documentation et son traitement ainsi que sa publication. Beaucoup de projets en cours (et pas seulement ceux dont les résumés vous ont été communiqués) ont en commun le recours à l'informatique. Le *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit* utilise on le voit avec succès l'ordinateur pour la composition et la sortie des index. Les gains de temps et d'argent que l'ordinateur permet au niveau de la composition et de la publication sont incontestables; les systèmes de transposition graphiques et alphabétiques mis au point par ex. au *Cambridge Literary and Linguistic Computing*

Center, l'apparition d'imprimantes dotées d'une bien plus grande variété de caractères que par le passé — et les progrès ne sont pas finis — compenseront, s'ils sont intelligemment utilisés, l'accroissement inévitable des coûts de publication qui handicape gravement la diffusion de l'information dans nos disciplines.

Il n'est pas de mon propos de dresser l'état des «bases de données» byzantines existantes ou en projet. Les quelques exemples suivants, nécessairement biaisés par le hasard de mon information, ne sont donnés ici qu'à titre indicatif des différentes directions vers lesquelles paraît s'orienter la recherche. Depuis une dizaine d'années, J. Lefort (LA 186, CNRS-Collège de France, Paris) engrange ainsi les données fiscales et topographiques de documents athonites (pour un premier traitement du point de vue fiscal, cf. *Rev. Hist.* 512, octobre—décembre 1974, p. 315—356). L'équipe française qui étudie le temps dans les chroniques byzantines (cf. *Travaux et Mémoires* 7, 1980, p. 224—301) a mis en machine les données chronologiques de la *Chronique Pascale* en vue de leur traitement informatique. De même qu'à Athènes pour les sceaux de l'Orient Latin, un chercheur parisien (J. C. Cheynet, CNRS) prépare la saisie de tous les sceaux byzantins publiés. Un *corpus* plus limité, celui des monnaies vandales et byzantines frappées à Carthage du Ve au VIIe siècle et des monnaies trouvées en Afrique à la même époque (8000 exemplaires environ), dont le fichier manuel est réalisé aux deux-tiers — le reste des données, publications des fouilles de Carthage ou inventaires manuscrits, peut être entré directement — est en cours de saisie grâce au programme *Sophia*, mis au point au Centre de Recherches Archéologiques du CNRS. Dans un avenir relativement proche, l'utilisation des micro-ordinateurs, à la fois peu coûteux (leur prix actuel est de l'ordre de 5000 à 30000 FF, soit 1000 à 6000 $), peu encombrants et aisément transportables, connaîtra sans doute des applications multiples; on peut envisager par exemple de répertorier sur place par ce moyen des trésors monétaires ou des trouvailles de site (comme cela a déjà été fait sur un site français d'époque gallo-romaine) ou encore de saisir un matériel figuratif quelconque (comme cela a déjà été fait pour des inscriptions hiéroglyphiques). On peut même imaginer que soient transposés à cette échelle des procédés de lecture optique des textes tels qu'il en existe déjà à Oxford.

Dans tous les cas cités, l'ordinateur impose la rationalité de la description et son uniformisation, permet la saisie plus rapide de données, la recherche de corrélations, l'indexation, la tabulation de données quantifiables ou le classement automatique (par exemple, en numismatique) qui n'auraient pas été possibles ou du moins extrêmement difficiles et longues à réaliser autrement.

Mais la constitution de *corpus* et le traitement automatique des données ne sont pas et ne seront pas, loin s'en faut, la panacée ni le miracle des prochaines décennies. On peut aisément généraliser la réflexion de W. Seibt, à propos de l'association indispensable de la sigillographie et de la prosopographie: «Il est absolument nécessaire que les projets de recherche correspondants soient coordonnés et parviennent à une collaboration productive; seuls des progrès parallèles dans les deux domaines conduiront à des travaux qui ne soient pas dépassés dès leur impression». Cette interpénétration de disciplines voisines aux retombées mutuellement bénéfiques s'observe déjà dans certains travaux récents: entre archéologie, histoire et (ou) numismatique chez Foss, Mango, Oikonomidès ou Popović par exemple, entre sigillographie et numismatique ou prosopographie chez Zacos ou Seibt etc. Elle ne manquera pas de s'intensifier et l'on peut espérer qu'elle s'étende à d'autres champs de manière aussi profitable. Grierson interpellait récemment les archéologues, sans rencontrer d'opposition de leur part, pour leur demander si la datation d'une partie de la céramique tardive ne devrait pas être revue à la lumière des réattributions proposées par M. Hendy. Et l'on verra ci-après par exemple que les monnaies de l'empire de Nicée et des premiers Paléologues trouvées dans la ville haute de Pergame aident l'archéologue à dater les différents types de céramique découverts conjointement sur le site (Communication de J. M. Spieser).

Ce n'est toutefois pas seulement cette interrelation entre disciplines voisines qui les fera progresser et les gardera de cet ésotérisme, de ces discussions abstruses dans lesquelles les spécialistes s'enlisent et se complaisent trop souvent, justifiant ainsi sans le vouloir le mépris ou l'ignorance dont ils seront les victimes. L'histoire monétaire par exemple aura moins à gagner à des controverses sur le classement détaillé de certaines émissions, la signification de leurs types, l'organisation ou la localisation des ateliers responsables de leur mise en circulation qu'à une insertion réelle de la documentation numismatique dans un contexte historique plus vaste. Une tentative louable en ce sens est celle de l'historienne E. PATLAGEAN pour le Ve—VIIe siècles, mais l'absence précisément déplorée plus haut d'une introduction adéquate à la spécialité a empêché une discussion suffisante de ces sources et rend compte de plusieurs orientations contestables de l'interprétation proposée de l'évolution monétaire.

Une démarche inverse, tout aussi ambitieuse, est celle de M. HENDY, qui se propose de publier sous peu une étude, préliminaire peut-être dans l'esprit de l'auteur, mais néanmoins synthétique et en tout cas volumineuse sur les «trois éléments constitutifs de l'économie monétaire byzantine: production et circulation du monnayage, organisation financière et économie». Même si aux yeux de beaucoup «les temps ne sont pas mûrs», si on peut encore attendre bien des révélations d'une publication comme celle des livres de compte byzantins de la Vaticane (XIVe—XVe siècles) que P. SCHREINER pense achever (en ce qui concerne l'édition) d'ici les cinq prochaines années, on ne peut que considérer avec faveur une audace aussi salutaire qui rassemble les données textuelles et matérielles accessibles et, fût-ce contestable ou perfectible, dessine le développement de «l'économie monetaire byzantine» depuis Dioclétien.

Ainsi précisé, le contexte monétaire (et cet exemple qui m'est plus familier pourrait, je le suppose, être étendu à d'autres champs de la recherche) devra faire l'objet d'une réflexion théorique. Théorique et non pas idéologique, qui ne cherche pas à «couler» le matériel dans un cadre préétabli mais en éclaire la signification par comparaison avec des structures homothétiques mieux connues comme le proposent certains anthropologues actuels (cf. G. Dalton, Anthropological models in archaeological perspective, dans *Patterns of the Past: Essays in Honour of David Clark*, Cambridge 1980, p. 17—48), ou en analyse les mécanismes par référence à une conceptualisation cohérente, comme l'ont tenté entre autres pour la période romaine M. Corbier (Dévaluation et fiscalité [161—235], dans les «Dévaluations» à Rome, Ecole Fr. de Rome, 1978, p. 273—309) ou X. Linant de Bellefonds (Un modèle monétaire pour l'économie de l'empire romain au IIIe siècle de notre ère, *Rev. Hist. de droit fr. et étr.* 58, 1980, p. 561—586) ou moi-même pour le XIe siècle byzantin. Malgré les déficiences de la documentation, les sources de l'histoire byzantine sont assez variées et se recoupent suffisamment pour autoriser le chercheur à les mettre en relation par des hypothèses rigoureuses. Ce n'est pas, je le crois, faire preuve d'un optimisme exagéré que d'affirmer que de tels «modèles» (répondant ou non à la stricte acception du terme) surgira d'ici l'an 2000 une compréhension renouvelée des aspects matériels de la civilisation byzantine.

* *
*

Folgende Einzelmeldungen zu Forschungsprojekten wurden in dem vorliegenden Hauptreferat mitverarbeitet (Volltext der Beiträge im Beiheft zu diesem Band):

Aristoteles-Archiv, Freie Universität Berlin, Aristoteles Graecus
Guglielmo CAVALLO—Carlo Maria MAZZUCCHI, Codices Graeci Antiquiores
Ernst GAMILLSCHEG—Dieter HARLFINGER, Repertorium der griechischen Kopisten 800—1600

Wolfgang HAHN, Forschungsprojekt Moneta Imperii Byzantini — Rekonstruktion des Prägeaufbaues auf synoptisch-tabellarischer Grundlage

N. OIKONOMIDES, Les sceaux de plomb byzantins conservés dans les collections de l'université de Harvard

Elisabeth PILTZ, Les pays du Nord et Byzance

Jean-Christian POUTIERS, Centre de Recherches Byzantines (Athènes) — Recherches en sigillographie et héraldique

Peter SCHREINER, Byzantinische Kontobücher

Werner SEIBT, Edition der byzantinischen Bleisiegel in österreichischen Sammlungen

G. STATHIS, Institut de musicologie byzantine (Athènes)

Der folgende Beitrag konnte wegen verspäteten Einlangens nicht mehr im Hauptreferat berücksichtigt werden (Text ebenfalls im Beiheft):

Hans-Christoph NOESKE, Zum Münzumlauf in Ägypten vom 4. bis zum 8. Jh. n. Chr.

HELMUT BUSCHHAUSEN / WIEN

PROJEKTE ZUR BYZANTINISCHEN KUNSTGESCHICHTE

Mein Referat behandelt nur die in der Redaktion eingegangenen Manuskripte über Projekte der byzantinischen Kunstgeschichte. Ich bin mir dessen voll bewußt, daß damit nur ein Bruchteil der laufenden Forschungsvorhaben erfaßt worden ist, ja daß man ein Projekt nur angibt, um wissenschaftliche Unterstützung von Kollegen zu erhalten oder es gegen Doppelbearbeitung abzusichern. Zumeist wird man auch nur umfangreiche Themen angeben, deren Bearbeitung über viele Jahre läuft. Wenn ich trotzdem versuche, einige Forschungstendenzen aufzuzeigen, so ist der Wert eines solchen Versuches angesichts des ja doch reichlich willkürlichen Querschnitts nur partiell.

In den eingereichten Arbeitsvorhaben scheinen große Stilanalysen irgendeiner Epoche oder gar einer Kunstgattung, wie wir sie für die Malerei von V. Lazarev oder für die Architektur von R. Krautheimer besitzen, nicht auf; das mag natürlich auf der Überlegung beruhen, daß man solche Arbeiten vor Fertigstellung kaum einem Kongreß präsentieren wird. Von der Architektur versucht nur ein Projekt einen ganzen Kunstbereich zu erfassen, nämlich die Architektur Westarmeniens, nur eines ein byzantinisches Zentrum, nämlich Monembasia. Zwei Unternehmen aus der Malerei versuchen allerdings auch unter größten Opfern kaum erreichbare Ziele zu verwirklichen, nämlich die Erfassung sämtlicher Illustrationen der byzantinischen Buchmalerei und die Erfassung sämtlicher Illustrationen der armenischen Buchmalerei bis etwa 1700, um sie für ein ikonographisches Corpus auszuwerten. Andere durchaus realisierbare Arbeiten dienen fest abgegrenzten Gebieten, nämlich den Ikonen Südostpolens und den Steatiten, welche eine gute Ergänzung zu den Elfenbeinen bilden, die aber bereits bearbeitet sind. Die Erfassung der byzantinischen Seidenstoffe und die der byzantinischen Keramik sind wesentlich umfangreicher und erfordern wohl Jahre der Aufarbeitung. Nur zwei Vorhaben sind zu rein technischen Fragen eingeschickt worden: in einem wird ein neues Verfahren für die Analyse von Ziegelmauerwerk vorgeschlagen, in einem anderen soll der Farbaufbau der armenischen Buchmalerei untersucht werden. Hierfür sind allerdings außerordentliche technische Voraussetzungen notwendig, die sich für alle Bibliotheken kaum erreichen lassen. Nur zwei

umfangreiche Arbeitsvorhaben über umfassende Gebiete der byzantinischen Kunst sind bekannt gemacht worden, sie aber dürften charakteristisch für die Forschungstendenzen der letzten Jahre und die Forschungsrichtung in den kommenden Jahren sein, nämlich eine Verlagerung auf die byzantinischen Randgebiete. Die Tendenz scheint nicht nur im Denkmälerbestand Konstantinopels begründet zu sein und wohl auch nicht nur in dem Wunsch, mit archäologischer Genauigkeit verlorengegangene byzantinische Stile zu rekonstruieren und die komplexe Stellung Konstantinopels für die Entwicklung der byzantinischen Kunst herauszukristallisieren, sondern in dem Bestreben, die Denkmäler in den angrenzenden Kulturkreisen als nationale Eigenleistung zu erschließen und zu bearbeiten.

Hier ist zuerst die Arbeit des Kunstgeschichtlichen Instituts Belgrad über die serbische Kunst des Mittelalters und dann die Arbeit des Centre National de la Recherche Scientifique zu Paris in Zusammenarbeit mit dem Institut für georgische Kunst in Tbilisi über die mittelalterliche Kunst Georgiens zu nennen. Beide sehr umfangreichen und sehr gut fundamentierten Unternehmen widmen sich Randgebieten des byzantinischen Reiches. Die Hinwendung zu den peripheren Bereichen dürfte nicht nur mit den Arbeitsmöglichkeiten zusammenhängen, sondern auch mit der Erkenntnis, daß über die bisher bekannten Denkmäler hinaus neue in die Betrachtung mit einbezogen werden müssen, die unsere Kenntnis von der byzantinischen Kunst erheblich erweitern. Beide Unternehmen, nämlich die Erforschung Serbiens und Georgiens, treffen zentrale Ansatzpunkte für eine solche Erweiterung. Hier zeigen sich zugleich aber auch erhebliche Tendenzen einer berechtigten Dezentralisierung, die besonders die Erforschung der Kunst des Kaukasus betrifft. Schon seit längerer Zeit werden eigene internationale Symposien über armenische und georgische Kunst abgehalten, auf welchen die byzantinischen Fragen nur noch peripher behandelt werden. Bei der ungeheueren Anzahl von Denkmalen, bei den außerordentlichen Sprachschwierigkeiten und bei nicht zu unterschätzenden nationalen Elementen erscheinen solche Tendenzen zur Separierung durchaus legitim, es sollten dabei aber niemals die zentrale und stilbildende Funktion der byzantinischen Kunst und ihre technische Überlegenheit außer Betracht gelassen werden. So werden wohl beide Gebiete niemals ohne einander auskommen.

Nur wenige Projekte sind zur Architektur eingereicht worden. Sophia Kalopissi und Maria Panayotidi präsentieren ein Glossar zur Terminologie der byzantinischen Architektur und Skulptur in den vier Sprachen Griechisch, Englisch, Französisch und Deutsch. Die Arbeit ist in zwei Teile aufgegliedert, der erste enthält die griechischen Begriffe und ihre Synonyme in der ersten Spalte, und in den weiteren drei die in den anderen Sprachen. Die gängigen Begriffe sind hervorgehoben, ungebräuchliche Bezeichnungen ebenfalls kenntlich gemacht. Der zweite Teil enthält die Konkordanzen, mit deren Hilfe man die Begriffe im ersten Teil finden kann. Semantische Schwierigkeiten sind selbstverständlich unübersehbar, daher bitten die Autorinnen um Korrekturvorschläge. Nachdem es für die westliche Architektur bereits Lexika in allen gängigen Sprachen gibt, stand ein solches für die byzantinische noch aus. Wegen der nicht immer einfachen Beschreibung der architektonischen Begriffe sind die glücklichsten der Lexika von den Darstellungen selbst ausgegangen. Unter ihnen ist das *Glossarium Artis*, das deutsch-französische Wörterbuch zur Kunst, besonders hervorzuheben, da es zu jedem Begriff auch eine Skizze liefert, welche semantische Schwierigkeiten automatisch beseitigt und auch neue Definitionen zuläßt. Bedenkt man jedoch die vielen Jahre, welche zur Fertigstellung der wenigen Bände in nur zwei Sprachen notwendig waren, wäre ein analoges Werk, welches die übrigen Sprachen und auch Griechisch einschließen würde, sicherlich nicht mehr in diesem Jahrtausend zu erwarten. Die kleinere Lösung, nämlich die der beiden Autorinnen, ist daher einem zu groß angelegten Unternehmen vorzuziehen.

Mangels Quellen ist die Datierung byzantinischer Bauwerke außerhalb der wenigen Zentren Konstantinopel, Nikaia, Ephesos und Thessalonike außerordentlich schwierig. R. Krautheimer hat noch im vergangenen Jahr eindringlich wiederholt, daß viele für die Beurteilung der abendländischen Architektur maßgebliche Kriterien, wie etwa die Typologie, für die der byzantinischen nicht ausreichen. Geht man von den einzelnen Objekten selbst aus, bietet sich als erstes die Mauertechnik an; sie liefert aber oft die einzigen Kriterien, besonders in den byzantinischen Provinzen. Um die Mauertechnik in den Griff zu bekommen und ihre Beurteilung für möglichst viele Bauten praktikabel zu machen, haben Berge Aran, W. J. Mitchell und R. S. Liggett an der *School of Architecture and Urban Planning* der *University of California* zu Los Angeles eine beurteilende Methode entwickelt, die sie *Discriminant Analysis* nennen. Ausgangspunkt bilden 219 byzantinische Architekturen in Ziegeltechnik, davon 133 in Konstantinopel und 86 im westlichen und südlichen Kleinasien; letztere umschließen 26 in Ephesos, 13 in Nikaia, 12 in Sardis und 20 in Pamphylien und Kilikien. Hinzu kommen noch 15 Einzelbauten in Westkleinasien und in Ankara. Ihre Mauern wurden alle nach den minimalen und maximalen Ausmaßen von Ziegel, Mörtelschicht und Ziegeldurchschuß und deren Anzahl aufgenommen. Um die Daten simultan gegenwärtig zu haben, schlagen die Autoren die *Discriminant Analysis* vor, die auf einer statistischen Erfassung des Materials beruht, aber sehr subtil angewendet werden muß. Die

Methode beruht nämlich auf dem Versuch, Gruppen von Mauertechniken herauszuarbeiten durch die Beurteilung der Funktion von Unterschieden, die an bestimmten, charakteristischen Teilen des Monuments gemessen wird. Hierdurch lassen sich interessante Ergebnisse gewinnen. Es ist nämlich zu unterscheiden zwischen der Ziegelstärke und der Mörteldicke, welche konstruktionsbedingt ist.

Mit Hilfe der gespeicherten Daten von datierten Monumenten lassen sich undatierte Bauwerke einordnen. Konstantinopel und Ephesos liefern die meisten der gesicherten Daten; die Kriterien konnten hierfür sogar erweitert werden: Ziegeleien, Mauerkonstruktionen gemessen an Mörtel- und Ziegelstärke und an der Anzahl der Ziegeldurchschüsse. Es lassen sich auch Anhaltspunkte dafür finden, daß Ziegeldurchschüsse mehr nach stilistischen als nach konstruktiven Gesichtspunkten vorgenommen wurden; daß in Konstantinopel ein Verharren in der Ziegeltechnik sich feststellen läßt, das im Gegensatz zur stilistischen Entwicklung und Evolution der Konstruktion steht.

In Konstantinopel, das für alle derartigen Betrachtungen der Ausgangspunkt sein muß, wechseln im Laufe der Jahrhunderte die Ziegelherstellung, die Ausmaße der Ziegel, die Stärke der Mörtelschichten und die Stärke der Ziegeldurchschüsse. Sie alle stehen in konstruktivem und auch in stilistischem Verhältnis zueinander, aus dem sich für die einzelnen Jahrhunderte, zumindest aber für große Zeitepochen bestimmte Prinzipien ableiten lassen. So bildet die Mauertechnik vom 5. bis 10. Jahrhundert eine Einheit, während Unregelmäßigkeiten vom 13. bis zum 15. Jahrundert üblich sind. Auf diese Weise lassen sich in die Konstruktion byzantinischer Bauten Einblicke gewinnen; die Methode jedoch auf die byzantinischen Provinzen zu übertragen, scheint ein außerordentlich schwieriges Unterfangen zu sein, da deren stilistische Einheitlichkeit und die Ableitung verschiedener Bauten ja immer noch heiß umstrittene Themen sind.

Einem geradezu abenteuerlichen Unternehmen hat sich Herr Gundolf Bruchhaus gewidmet, nämlich der vollständigen Bestandsaufnahme christlicher Bauwerke, also Kirchen, Klöster und Profanbauten, ja selbst deren Reste im einstigen Siedlungsraum der Armenier außerhalb der armenischen Sowjetrepublik, die aus technischen Gründen ausgeschlossen wurde, zumal dort analoge Arbeiten seit Jahren betrieben werden. Gemeint sind also der Osten der Türkei und Gebiete im nordwestlichen Iran. Jedem Kundigen sind die außerordentlichen Schwierigkeiten gerade in diesen Gebieten bekannt; um so mehr ist anzuerkennen, daß der Autor auf eigene Initiative hin in den 60er Jahren den *Research on Armenian Architecture* gegründet hat und seit dieser Zeit die fraglichen Gebiete planmäßig bereist und alle Architekturdenkmale genauestens aufnimmt, die ja bekanntlich

einem steten Verfall durch Naturkatastrophen, Steinraub und Mutwillen unterliegen, sodaß manche der aufgenommenen Bauwerke heute bereits unwiederbringlich verlorengegangen sind. In den vergangenen zehn Jahren wurden mehr als 100 Objekte erfaßt, womit die Bestandsaufnahme einiger Gebiete, nämlich jener nördlich des 38. Breitengrades und östlich des 38. Längengrades, nahezu als abgeschlossen betrachtet werden darf. Für die anderen Gebiete allerdings sind noch weitere Expeditionen notwendig. P. Oskian von der Wiener Mechitharisten-Congregation hat die meisten der relevanten Quellen bereits bearbeitet; zusammen mit den nun aufgenommenen Baudenkmälern und zusammen mit einer von Frau Emma Korchmazian geplanten Publikation über die Buchmalerei von Bardzr Heik dürften wir von Westarmenien bald ein vollständiges Bild bekommen, das wohl besser sein dürfte als das von den meisten byzantinischen Randgebieten. Hier angefügt sei auch das Archiv für armenische Architektur, welches V. Parsegian über sämtliche verfügbaren Aufnahmen von armenischen Bauwerken an der Universität zu Troy, New York, angelegt hat und das bisher über 40.000 Photos verfügt.

Die Arbeit von Haris Kalliga beschäftigt sich mit Monembasia, das im 6. Jahrhundert auf einem Felsen mit nur einem Zugang errichtet worden ist. Der Autor konnte die Bauten eingehend untersuchen, die byzantinische Siedlung studieren und die Quellen zusammentragen. So soll sich die Arbeit unterteilen in die Geschichte — hierfür hat der Autor eine Thesis am *King's College* der *University of London* geschrieben —, eine Untersuchung der einzelnen Bauwerke und schließlich eine Untersuchung der historischen Geographie, welche über Monembasia hinausgeht. Der gesamte Komplex ist in fünf Distrikte unterteilt; alle sollen kartographisch aufgenommen werden. Durch genaues Erfassen des Bestandes dürfte die mangelhafte Kenntnis von Monembasia sehr bereichert werden. Da ähnliche Arbeiten für den byzantinischen Bereich bisher nur vereinzelt geleistet wurden, dürfte die Studie auch Kriterien für die Erfassung anderer byzantinischer Städte liefern. Die umfangreichen Register sollen so angelegt werden, daß sie mit Hilfe des Computers erfaßt werden können.

Als ein Corpus von fest umrissenem, regionalem Kulturgut darf die Sammlung der etwa 2500 Ikonen in Südostpolen betrachtet werden, welche in den Museen von Sanok, Przemyśl, Łańcut, Nowy Sącz und Krakau, aber auch in einigen Dorfkirchen aufbewahrt werden. Es handelt sich bei der Arbeit von Anna Różycka-Bryzek nicht um eine Sammlung sämtlicher Ikonen oder Kultbilder in Polen, worunter auch die berühmte Mosaikikone im Klarissenstift zu Krakau und auch die Danziger Ikone fallen würden, die bereits von Frau Dąb-Kalinowska veröffentlicht wurden, sondern um

alle Ikonen, welche vom 14. bis zum 20. Jahrhundert in Südostpolen entstanden sind, also in jenem Gebiet, das von orthodoxen Ruthenen und Bjelorussen bevölkert war und erst im 14. Jahrhundert an Polen gekommen ist. Die älteren Ikonen folgen durchwegs byzantinischen Vorbildern und zeigen starke Beziehungen zur russischen und balkanischen Kunst; erst nach der Kirchenunion von Brest-Litovsk 1596 weicht der byzantinische Einfluß zusehends westlichem der Renaissance und des Barock, der sich besonders in folkloristischen Merkmalen der Spätzeit ausspricht. Das Unternehmen wird getragen von der Abteilung für Orthodoxe Kunst der Kommission für Kunsttheorie und Kunstgeschichte, Sektion Krakau, der Polnischen Akademie der Wissenschaften. Alle Ikonen werden inventarisiert und photographisch dokumentiert. Der erste Band soll die etwa 120 ältesten Ikonen vom Anfang des 15. bis zum Ende des 16. Jahrhunderts enthalten und fünf Gesichtspunkte erfassen: Material und Technik, Erhaltungszustand, Provenienz, Ikonographie, Stil und Literatur. Das Werk wird fortgesetzt durch R. Grządziela vom Museum für Volksarchitektur und Kunst in Sanok, durch R. Biskupski vom Historischen Museum in Sanok, J. Kłosińska vom Nationalmuseum in Krakau; die Koordinierung nimmt A. Różycka-Bryzek vom Institut für Kunstgeschichte der Jagiellonischen Universität zu Krakau vor. Das Unternehmen verspricht, einen interessanten Einblick in die Beziehungen östlicher und westlicher Kunst in einem Gebiet zu erlauben, das in postbyzantinischer Zeit mehr als alle anderen unterschiedlichen Einflüssen ausgesetzt war.

Einige großangelegte Unternehmungen haben die Erforschung des byzantinischen Kunstgewerbes zum Ziel, von dem nur wenige Arten, wie etwa die Elfenbeine durch A. Goldschmidt und K. Weitzmann, die Metallbeschläge von Ikonen durch A. Grabar oder die Metallarbeiten Georgiens durch N. Tschubinaschvili, bisher umfassend bearbeitet worden sind. Von ähnlichen Vorhaben soll berichtet werden; sie alle zeichnen sich erfreulicherweise dadurch aus, daß sie ein klar umgrenztes und zumeist fest umrissenes Material aufarbeiten wollen, wodurch die Gewähr besteht, daß der entsprechende Autor sein Unternehmen doch einmal glücklich zuende führen wird und nicht die Hauptarbeit von vornherein der Nachwelt hinterlassen will, aus der zumeist ganz andere Fragestellungen erwachsen.

Mit dem Archiv für mittelalterliche und neuzeitliche Seidenweberei an der *School of Fine Arts* der *University of East Anglia* zu Norwich versucht Anna Maria Muthesius ein echtes Desiderat des byzantinischen Kunstgewerbes zu erfüllen. Die Arbeit wurde angeregt durch einen Vortrag von J. Beckwith über das Thema auf dem 14. Internationalen Byzantinistenkongreß; konkret erwuchs es aus einer Thesis von 1980 am *Courtauld Institute* der Universität zu London.

Bisher wurden an die 2500 Seidenstoffe katalogisiert, schwarzweiß und farbig photographiert und mithilfe von Macroaufnahmen auf ihre Webart hin untersucht. Die Stücke sind über eine große Zahl von Museen und Privatsammlungen verstreut und haben den Aufbewahrungsort oft gewechselt. Von den großen Sammlungen im Kirchenbesitz sind die Schätze der Kathedrale zu Sens und der St. Servatius-Kerk zu Maastricht hervorzuheben, welche für die Publikation ihre Archivaufnahmen zur Verfügung gestellt haben. Die meisten Stücke des Textil-Museums zu Krefeld wurden bereits erfaßt; im kommenden Jahr sollen die Bestände der beiden Berliner Museen aufgenommen werden; gewaltige Sammlungen, wie etwa die von Halberstadt, Rom oder Leningrad stehen noch aus. Von den mittelalterlichen Seidenstoffen ist der größte Teil byzantinischer oder islamischer Herkunft; ihnen sind nur wenige westliche Stücke an die Seite zu stellen. Viele der byzantinischen Seiden sind vor 1200 entstanden. Sie sind zum Teil als kaiserliche Geschenke, zum Teil aber auch als Brautgaben in den Westen gelangt, um mithilfe des überlegenen byzantinischen Kunstgewerbes die Vorrangstellung des byzantinischen Kaisers zu unterstreichen. Jedem ist der offizielle Charakter der kaiserlichen Kleidung bekannt. Anhand einiger, freilich bekannter Seidenstoffe in europäischen Sammlungen, wie dem einzigen datierten Löwenstoff in der St. Servatiuskirche zu Siegburg, entstanden 921—931 unter Romanos I. Lekapenos und dessen Sohn Christophoros, dem Elephantenstoff im Aachener Münster aus dem 10. Jahrhundert, der Löwenkampf-Seide aus dem 8. bis 9. Jahrhundert zu Sens, dem Gunthertuch im Diözesanmuseum zu Bamberg, auf dem vielleicht der Triumph Kaiser Basileios' II. 1017 über die Bulgaren abgebildet ist, und dem Meßgewand des hl. Bernward zu Hildesheim, versucht die Autorin Einblick in ihre Arbeit zu gewähren. Größte Schwierigkeiten bereitet sehr häufig die Unterscheidung von byzantinischer und islamischer Seide. Drei Arten von Werkstätten werden vorgeschlagen, die imperialen, welche unter der Patronanz eines byzantinischen Kaisers gestanden hätten, die Werkstätten der Seidenweber, welche zu gildenartigen Verbänden zusammengefaßt gewesen wären, und schließlich die privaten Betriebe, in denen häufig islamische Handwerker tätig gewesen seien. Erst genaue Untersuchungen eines jeden einzelnen Stückes erlauben für den ersten Bereich interessante Feststellungen, nämlich welche Farben für die Herstellung von Purpur kaiserliches Reservat waren, welche Stücke als bloße Nachahmung von kaiserlichen bezeichnet werden dürfen, welche Werkstätten sich fassen lassen. Es erübrigt sich zu sagen, daß gerade die Seidenweberei viele Anhaltspunkte für die byzantinische Realienkunde liefert.

Eine außerordentlich begrüßenswerte Sammlung aller noch vorhandenen Steatite hat Ioli KALAVREZOU-MAXEINER vorbereitet. Im Gegensatz zu anderen Kulturen wurden Steatite in Byzanz ausschließlich für kleinformatige Reliefs verwendet und diese entweder als Anhänger oder als Ikonen benutzt. Der bereits fertiggestellte Katalog enthält an die 250 Stücke, die nach folgenden Gesichtspunkten erfaßt werden: Zeitgrenzen aufgrund schriftlicher Quellen, Inventare und Testamente, Verwendung und Funktion, Stil, Ikonographie und Datierung. Letztere läßt sich am sinnvollsten an der von K. Weitzmann erstellten Chronologie der Elfenbeine vornehmen. Jedoch scheinen die Steatite in der byzantinischen Kunst ihre unverwechselbaren Eigenarten zu haben.

Ihre Farben sind Grün, Braun, Weiß, Grau, Gelblich, Rötlich und Schwarz. Die Reliefplatten schwanken zwischen 4 × 10 und 25 × 35 cm an Ausmaßen, sie sind zumeist nur einen Dreiviertel Zentimeter stark und brechen sehr leicht an Angriffsstellen; daher mußten sie mithilfe eines zumeist hölzernen Rahmens geschützt werden. Zwei Stücke stammen aus dem 10., 12 Stücke aus dem 11. und der überwiegende Teil aus den folgenden Jahrhunderten. Die Arbeit zeigt deutlich, daß die Herstellung von Steatiten in Byzanz eine unabhängige Produktion war, die nicht einfach Elfenbeinarbeiten imitierte, sondern ihre eigenen Gestaltungsprinzipien hatte. In diesem Material sind vornehmlich Heilige, nämlich die Militärheiligen Demetrios und Georgios, sowie Festtagszyklen dargestellt und weniger Christus- bzw. Marienbilder, die weitgehend den Elfenbeinen vorbehalten blieben. Die Autorin schließt daraus zurecht, daß Elfenbein als das kostbarere Material galt und als solches ein Statussymbol war, während Steatite aufgrund ihrer stärkeren Verbreitung vom 10. bis 15. Jahrhundert für den privaten Gebrauch breiterer Volksschichten bestimmt waren, die hauptsächlich ihre Patrone in dem Material darstellen ließen.

Zur Untersuchung der byzantinischen Keramik, welche man in den Ausgrabungen von Pergamon fand, wurde Jean-Michel SPIESER durch M. W. RADT an das Deutsche Archäologische Institut nach Istanbul berufen. Aus der Beschäftigung mit der byzantinischen Keramik soll nun eine zusammenfassende Arbeit entstehen, welche über die bisher bekannten Einzelstudien hinausgehen soll, die aber mit verschiedenen Problemen zu kämpfen hat, nämlich der ungenügenden Dokumentation besonders der zahlreichen Zufallsfunde, dem Mangel an Literatur vom neuesten Forschungsstand, der Pluralität des Dekors und der Gefäßformen. Um die byzantinische Keramik aber doch systematisch bearbeiten zu können, müßte das Material klassifiziert werden. Hierfür bietet der Kodex für die Keramik von Nordwesteuropa von Frau Leenhardt wichtige Vorarbeiten; die einzelnen Kriterien konnten übernommen, modifiziert und auf die byzantinische Keramik ausgedehnt werden; zur Unterstützung wurde das Rechenzentrum von Strasbourg Cronenbourg bemüht. Um die Sammlung von byzantinischer Keramik möglichst breit anzulegen, soll in Straßburg ein Zentrum für die Dokumentation entstehen, das auch die neuen Ausgrabungen erfaßt. Byzantinische Keramik ist ein Sammelbegriff für glacierte Keramik, welche am Ende des 6. Jahrhunderts wieder auftritt und sich gegen die sogenannte islamische Keramik absetzt. Die Grenzen sind jedoch außerordentlich schwimmend, und ich darf hier auf die Funde von Varna verweisen, die mit ägyptischen Arbeiten zusammenhängen, obwohl man ihre unmittelbare Abhängigkeit von Konstantinopel schon wegen der geographischen Lage erwarten würde. Eine umfassende Arbeit würde m. E. viele Gesichtspunkte der byzantinischen Siedlungsgeschichte klären. Diese läßt sich in vielen Ruinenstädten nur anhand der aufliegenden Keramik klären, die zudem Rückschlüsse auf die Bevölkerungsdichte erlaubt. Mithilfe der Keramik ließe sich auch die Besiedlung byzantinischer Provinzen sehr genau bestimmen. Die bedeutendste byzantinische Keramik stammt aus dem 13. Jahrhundert. Die Schwierigkeiten einer Bearbeitung des ganzen Materials sind jedoch sehr beachtlich: die Vielfalt der Formen, der doch nur mit einer Typologie begegnet werden kann, die geringe Anzahl von Münzfunden, die Schichtstörungen, die Abfallgruben für Keramik und die Terminologie; denn das Unternehmen soll möglichst umfassend die byzantinische Keramik bis hin zum einfachen Gebrauchsgut umfassen.

Ein ikonographisches Corpus der gesamten armenischen Buchmalerei hat Dickran KOUYMJIAN mit seinem *Index of Armenian Art* geplant. Er soll von den Anfängen bis etwa zum Jahr 1700 reichen und alle Miniaturen der insgesamt etwa 25.000 erhaltenen armenischen Handschriften umfassen. Der Index wurde in Beirut geplant und später über Paris nach Fresno in California verlegt. Im Gegensatz zur Arbeit von Irmgard Hutter ist der Katalog sehr einfach und daher für die Erfassung durch Computer geeignet. Alle Möglichkeiten der Computertechnik sind natürlich auch bei der Erfassung der armenischen Handschriften möglich; es kommt eben auf die gespeicherten Daten an, die im wesentlichen drei Bereiche erfassen: die Daten, die Darstellung und das Bild. Zwei Faszikel sind bereits zu einem erfreulich geringen Preis erschienen, der erste umfaßt die Handschriften vor 1000, der zweite die des 11. Jahrhunderts. Beide Gruppen waren den Spezialisten allerdings hinlänglich bekannt, die letztere Gruppe nicht zuletzt durch die außerordentlich gründlichen Arbeiten von Tatiana Izmailova. Auch für den zweiten Faszikel scheint Vollständigkeit nur erstrebt, aber nicht erreicht worden zu sein; zumindest hätte die neue Handschrift 10780 des Matenadaran den Band bei weitem gesprengt.

Die eigentlichen Schwierigkeiten beginnen mit dem 12. und vor allem mit dem 13. Jahrhundert. Die illustrierten Handschriften sind auf die Bibliotheken des Matenadaran, des armenischen Patriarchats zu Jerusalem und der beiden Sammlungen der Mechitharisten in Wien und in Venedig aufgeteilt; die übrigen Sammlungen sind von geringer Bedeutung, enthalten aber auch viele schwer erreichbare Miniaturen. Der Matenadaran arbeitet an einem 50 Bände umfassenden Gesamtkatalog seiner armenischen Handschriften, die anderen Bibliotheken veröffentlichen die illuminierten Handschriften ständig. Aus diesem Grunde halte ich es für unmöglich, die angestrebte Publikationserlaubnis für sämtliche Miniaturen auf der Welt zu erreichen. Der Index ist ein nützliches Nachschlagewerk für die armenischen Miniaturen.

Armenische Handschriften zeichnen sich vor den christlichen der angrenzenden Kulturkreise dadurch aus, daß sie vom Jahre 887 an, dem Entstehungsjahr des berühmten Tetraevangeliars N 6200 zu Erevan, in immer stärkerem Ausmaß einen Kolophon enthalten, der am Ende wichtiger Kapitel, zumeist aber am Ende des Buches, oft auch in mehreren Fortsetzungen aus verschiedenen Zeiten, Stifter, Empfänger, Schreiber, Maler, Buchbinder, Daten und Entstehungszeit, Besitzer und Schicksal der Handschrift genau verzeichnet. Es ist bekannt, daß diese Nachschriften höchsten Wert für die mittelalterliche und neuzeitliche Geschichte Armeniens besitzen und tiefe Einblicke in das soziale Leben der Armenier geben. Für die Kunstgeschichte haben sie insofern besondere Bedeutung, als Schulzusammenhänge, Entwicklung der Meister etc. nicht mehr durch Stilvergleich erschlossen werden müssen, sondern historisch festgestellt werden können. Die armenischen Handschriften eignen sich daher für die Beantwortung von Fragen, die man an die anderen Kulturkreise wegen der mangelnden historischen Voraussetzungen gar nicht erst stellen kann.

Eine solche Frage stellt auch Thomas MATHEWS, nämlich die nach der Pigmentanalyse. Über die mittelalterliche Farbgebung in Handschriften gibt es eine Menge von guten Vorarbeiten; es sei an die Studien von Thomson, Tikkanen und Rosen-Runge erinnert. In dem Unternehmen von Th. Mathews soll aber insofern darüber hinausgegangen werden, als aus fraglichen Stellen der Malerei in armenischen Handschriften nicht sichtbare winzigste Farbpartikel entnommen und diese mikroskopisch auf die Farbschichten, Malweise und chemisch auf die Farbzusammensetzung hin untersucht werden sollen. Eine solche Untersuchung soll am *Conservation Center* des *Institute of Fine Arts* der *New York University* stattfinden. Hierfür bieten sich verschiedene Möglichkeiten der Spektralanalyse, des polarisierenden Mikroskopes, der Infrarotanalyse usw. an.

Die ersten Untersuchungen wurden an Handschriften der Glajor-

Schule vorgenommen, und zwar an der Handschrift aus der Zeit um 1300 in Los Angeles. Mithilfe der Studien konnten fünf Meister festgestellt werden, die zu zwei verschiedenen Werkstätten gehörten. Die Laboratoriumsarbeiten wurden von Frau Dr. Victoria Orna am *Department of Chemistry* des *College of New Rochelle* vorgenommen.

Das Unternehmen sieht Untersuchungen möglichst vieler armenischer Handschriften aus den verschiedensten Gebieten vor, deren Farbpartikel im *Institute of Fine Arts* katalogisiert werden sollen; es soll dabei aber chronologisch vorgegangen werden: zuerst die Handschriften der sogenannten Melitene-Schule des 10.—11. Jh., dann die des Königreiches Kilikien vom 12.—14. Jh. und schließlich die der Van-Schule des 15. Jh. Mit großer Kenntnis der Problematik sind hier also die Schulen herausgegriffen worden, die sich für eine solche Untersuchung am besten anbieten.

Zu dem Unternehmen seien mir einige persönliche Bemerkungen erlaubt. Meine Frau und ich arbeiten mit Frau Emma Korchmazian vom Matenadaran in Erevan über die armenischen und byzantinischen Handschriften auf der Krim, von denen in der Bibliothek der Mechitharisten-Congregation zu Wien einige der bedeutendsten liegen. Eine von diesen gehört zu den am reichsten illustrierten Handschriften des 14. Jh. überhaupt, der cod. 242, der jetzt in der Ausstellung der armenischen Handschriften in der Österreichischen National-Bibliothek zu sehen ist. Die Illustrationen haben mehrere Meister hergestellt, wobei ein Meister jeweils eine geschlossene Lage übernommen hat. Auf diese Weise ließ sich die Illustration einer Handschrift natürlich sehr viel schneller vornehmen, als wenn nur ein Künstler an ihr tätig gewesen wäre. Die Meister haben sich im Stil so stark aneinander angeglichen, daß in einigen Fällen eine Unterscheidung nur anhand der auch von Th. Mathews vorgeschlagenen Methoden möglich war, die für uns dankenswerter Weise Frau Dr. Kerber von der Akademie der bildenden Künste in Wien vorgenommen hat. Meines Erachtens ließen sich mit einer großangelegten Untersuchung dieser Art wirklich neue Ergebnisse erzielen. Mit der Bereitschaft der Bibliotheken zu solch umfassenden Untersuchungen dürfte jedoch kaum zu rechnen sein. So wird die verdienstvolle Arbeit auf wenige Untersuchungen beschränkt bleiben.

Die Erfassung sämtlicher byzantinischer Buchillustrationen hat sich Irmgard HUTTER mit dem Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften vorgenommen. Herausgeber ist O. Demus, Verleger der Anton Hiersemann Verlag, die Patronanz hat die Österreichische Akademie der Wissenschaften übernommen. Das Unternehmen ist seit langem bekannt, nachdem es auf dem Kongreß zu Bukarest vorgestellt worden ist und nachdem zwei repräsentative Bände über die Bestände der Bodleiana zu

Oxford 1977/78 erschienen sind. Der dritte über dieselbe Bibliothek und ein vierter über die übrigen Bibliotheken Oxfords sollen 1981/82 vorliegen. Zwei Bände sind als nächste über die British Library und ein weiterer über die restlichen Bibliotheken Englands und Irlands in Arbeit bzw. in Planung. Der Fortbestand des Unternehmens hängt natürlich von der Bereitschaft der jeweiligen Bibliothek ab; analoge Unternehmen sind ja inzwischen auch begonnen worden.

„Das CBM hat sich von Anfang an zum Ziel gesetzt, den Bestand an byzantinischen Miniaturenhandschriften in den zu bearbeitenden Bibliotheken, ungeachtet der Art und Qualität der künstlerischen Ausstattung, vollständig zu erfassen und ebenso alle in jeder Handschrift enthaltenen Informationen, die direkt oder indirekt auf ihre Illustration Bezug nehmen, durch eine genaue Beschreibung zu vermitteln und durch eine großzügige Auswahl von Abbildungen zu ergänzen.“ Über das Unternehmen geben die beiden erschienenen Bände Auskunft. Die im Laufe der Arbeit gesammelten Erfahrungen und auch eine kritische Überprüfung der ersten Bände haben zu einigen Änderungen geführt, die vom 3. Band des CBM an wirksam werden. So ... wird der Inhalt ... ausführlicher erfaßt ..., ohne jedoch eine vollständige katalogmäßige Beschreibung anzustreben. „Paläographie, Angaben zu Beschreibstoff, Straffung und Systematik in der Miniaturenbeschreibung, Begründung der Datierung und Lokalisierung“, wobei auch kodikologische und textkritische Bemerkungen gemacht werden; diese „sind jedoch nur als Anregung für die weitere Forschung zu verstehen; eine erschöpfende, systematische Untersuchung ist nicht beabsichtigt“. Zur Unterstützung stehen E. Gamillscheg, Wien, und N. G. Wilson, Oxford, bereit. Aufgenommen werden auch nur ornamental verzierte Handschriften sowie metabyzantinische. „Das CBM versteht sich als Anregung für eine interdisziplinäre Grundlagenforschung ... es hofft, vom Buch als Einheit ausgehend, allen am byzantinischen Buch interessierten Disziplinen ein brauchbares Instrument zur Verfügung zu stellen.“

Nicole Thierry plant eine zusammenfassende Arbeit über die Malerei der Frühzeit in Kappadokien vom 6.—11. Jh., um auf diese Weise Kriterien für die Malerei der vorikonoklastischen Zeit zu gewinnen. Als Methode schlägt sie die vergleichende Ikonographie vor, die natürlich nur zielführend ist, wenn alle Monumente durch Veröffentlichungen dokumentiert sind. Gerade hierfür hat das Forscherehepaar Thierry hervorragende Vorarbeiten geleistet; ihm verdanken wir zahlreiche Publikationen über die Wandmalerei Kappadokiens; zwei weitere Studien stehen vor der Veröffentlichung, nämlich die über Çavuşin und Maçan. Aus vorikonoklastischer Zeit werden 13 Darstellungsprogramme konstatiert.

Da die Werke aus der Frühzeit Konstantinopels weitgehend fehlen,

muß man zur Rekonstruktion ihres Stils solche aus den Randgebieten hinzuziehen, aus Spanien, Transkaukasien, Italien und natürlich auch aus Kappadokien. Die vorikonoklastischen Kirchenausstattungen unterscheiden sich wesentlich von den nachikonoklastischen. In letzteren herrschen narrative Bildzyklen biblischen Inhalts vor, die natürlich auf das hellenische Erbe der Kunst Konstantinopels zurückzuführen sind, obwohl narrative Zyklen auch in den anderen großen Städten der Spätantike vorhanden gewesen sein müssen. Sehr im Gegensatz dazu sind die Themen der vorikonoklastischen Zeit auf eine kleine Anzahl beschränkt. Die Wände werden hauptsächlich mit großen Ornamentfeldern überzogen, aus denen ein monumentales Kreuz hervorragt. Hinzu kommen Symbole wie das Christogramm in seinen verschiedenen Abwandlungen, ferner Theophanien, die um den thronenden Christus Pantokrator und um die Marienmajestas kreisen, Heiligenbildnisse und schließlich sehr entlegene Themen wie *Christus super aspidem* und die Vision des Eustathios.

Demgegenüber sind Szenen aus dem Leben Christi sehr selten; sie erhalten, wie etwa die Taufe oder die Marienmajestas, im Programm einen besonderen Platz zugewiesen. Kleinasien erweist sich in vorikonoklastischer Zeit für die Wandmalerei als ein eigenes Zentrum des byzantinischen Reiches; erst in nachikonoklastischer Zeit wird sie von der Kunst Konstantinopels überlagert. Mit Ausnahme des Kreuzes weichen die großen Symbole der narrativen Schilderung von Heilsereignissen.

Das Institut für Kunstgeschichte an der philosophischen Fakultät der Universität Belgrad untersucht in einem umfassenden Projekt die Beziehungen der byzantinischen zur serbischen Kunst. Verantwortlich für das ganze Unternehmen zeichnet Vojislav J. Djurić.

Im I. Teil bearbeitet V. J. Djurić unter Mithilfe von Dušan Tasić und Dragomir Todorović die Fragen der serbischen Ikonographie. Bekanntlich hat Serbien die meisten mittelalterlichen Herrscherbildnisse erhalten, mehr als Bulgarien, Rußland und Byzanz. Sie alle stehen in einem Abhängigkeitsverhältnis zur kaiserlichen Bildniskunst Konstantinopels und lassen aufgrund ihrer Ikonographie zahlreiche Schlüsse auf Gesellschaft, Ideologie und Eigenständigkeit zu. Als Ziel der Unternehmungen ist die Veröffentlichung aller weltlichen und kirchlichen Bildnisse aus dem mittelalterlichen Serbien gedacht, die nicht nur Repräsentationsbildnisse, sondern auch Szenen umfassen soll. Die Arbeit darf als nahezu abgeschlossen gelten.

Der II. Teil des Unternehmens beschäftigt sich mit der serbischen Architektur. Die Leitung hat Vojislav Korać übernommen. Im 1. Abschnitt soll die Architektur des 14. Jahrhunderts, im 2. Abschnitt die Rasziens bearbeitet werden, wobei die einzelnen Monumente untersucht, Ausgrabun-

gen vorgenommen und die Quellen bearbeitet werden sollen. Der 3. Abschnitt unter Marica Šuput und Dimitrije Bogdanović soll die schriftlichen Quellen zur Architekturgeschichte des mittelalterlichen Serbien behandeln.

Der III. Teil ist als Corpus der Gründungs- und Stiftungsinschriften gedacht, die Gojko Subotić bearbeitet. Der erste Abschnitt mit den aufgenommenen Inschriften in der Wandmalerei wird gerade bearbeitet. Die meisten Texte sind griechisch oder slavisch; sie werden reichlich kommentiert herausgegeben.

Im IV. Teil sollen unter Jovanka Maksimović und Danica Filipović die mittelalterlichen Grabbauten Serbiens bearbeitet werden. Diese außerordentliche Gruppe von Steindenkmälern wurde bisher nicht bearbeitet; sie ist aber sehr wichtig für Fragen der Geschichte der Kunst und der Epigraphik.

Der V. Teil behandelt unter Sreten Petković die serbische Malerei des 17. Jahrhunderts. Genaue Untersuchungen dieser zumeist vernachlässigten Fresken aus der Zeit der osmanischen Herrschaft zeigen eine Evolution der spätbyzantinischen Malerei; sie helfen auch, die serbische Malerei des 16. Jahrhunderts näher zu bestimmen.

Innerhalb dieses Projektes einer Gesamtdarstellung der serbischen Kunst nimmt die Frage nach den Beziehungen zur byzantinischen eine besondere Stellung ein. Dieser Teil des Projektes steht unter der Leitung von Gordana Babić-Djordjević; er umfaßt verschiedene Arbeiten:

1. die Architektur und Malerei der Georgskirche zu Pološko, eines bisher noch nicht ganz erfaßten Monumentes, mit einer reichen Ikonographie von seltenen Themen. Die Bearbeitung ist als Monographie von Gordona Babić-Djordjević geplant.

2. Mirjana Gligorijević-Maksimović plant eine Bearbeitung von Darstellungen der Apostelgeschichte. Vom 11. bis 14. Jahrhundert lassen sich zahlreiche Beziehungen zu Venedig, Sizilien, Kappadokien und Kiev feststellen.

3. Mirjana Gligorijević-Maksimović wird die Marienkirche von Mateić veröffentlichen. Das Gewicht wird auf die Fresken gelegt, die sich mit ihrer reichen Ikonographie von den Zyklen mit gleicher Thematik aus der Mitte des 16. Jahrhunderts unterscheiden.

4. Die Herrschaftskirchen des 14. Jahrhunderts bearbeitet Ivan Djordjević. Es handelt sich um die Eigenkirchen von Feudalherren bis zum Jahre 1371.

5. Branislav Todić bearbeitet die Bischofs- und Patriarchatskirchen des 14. Jahrhunderts. Hierbei soll auch das historische Material bezüglich der Stifter und Gründungen aufgearbeitet werden.

Ein großangelegtes und weit vorgeschrittenes Projekt des *Centre National de la Recherche Scientifique* zu Paris unter Leitung von Tania VELMANS erfaßt die mittelalterliche Kunst Georgiens. Das Ziel des Projektes sind byzantinistische Studien über die mittelalterliche Kunst Georgiens, um diese jedem Byzantinisten zugänglich und in allgemeinere Studien integrierbar zu machen. In der Tat eignet sich die Kunst keines der Randgebiete des byzantinischen Reiches so hervorragend für solche Fragen wie die georgische; bestand doch zwischen beiden stets ein reger künstlerischer Austausch, der sich von dem des armenischen Kunstkreises entschieden abhebt. Georgien besitzt Hunderte von mittelalterlichen Kirchen; etwa 120 davon sind mit relativ gut erhaltenen Fresken ausgestattet, die zum Teil engste Beziehungen zur Kunst Konstantinopels aufweisen. Hinzu kommen einige tausend Ikonen und ca. 150 Handschriften, von denen aber nur einige mit Miniaturen ausgestattet sind; diese enthalten dann aber zumeist mehrere hundert Bilder. Sie sind für die byzantinische Kunst von nicht zu überschätzender Bedeutung und erlauben wegen ihrer umfangreichen Bildzyklen wichtige Rückschlüsse auf die Entwicklung der narrativen Evangelienillustration und der Festtagsbilder, nicht zuletzt aber auch auf die Entwicklung einer eigenständigen Ikonographie Georgiens.

Da das Material für einen Bearbeiter und für einen Band zu umfangreich ist, ist eine internationale Zusammenarbeit mehrerer Wissenschaftler und eine Aufteilung des Materials nach Gattungen der Kunst über mehrere Bände geplant, von denen die Bände über Wandmalerei und Architektur konkrete Form angenommen haben. Die Vorarbeiten für die Wandmalerei und Architektur sind so weit gediehen, daß jedes Monument genau inventarisiert ist; erfaßt wurden Ort, Zeit, Ausstattung, Patrozinium, Stifter und deren Stellung, Restaurierung, Ikonographie und historische Daten.

Für die Erfassung der Architektur wurde anders, nämlich typologisch verfahren. Eine Liste enthält die verschiedenen Denkmale und notiert Standort, Datierung, Stiftung und analysiert die Baustruktur. Ein bis drei Pläne je Monument und Zeichnungen von spezifischen Details sowie ein Photo illustrieren die Dokumentation. Diese dient sowohl einer Analyse der einzelnen Monumente als auch den großen Zusammenfassungen von Stil und Ikonographie der georgischen Kunst und deren Beziehungen zur orientalischen sowie zur byzantinischen. Gerade auf Grund des Charakters Georgiens als Randgebiet der byzantinischen Kunst haben sich hier viele ältere Bildschemata, z. B. Palästinas, erhalten.

Die Arbeiten sollen in mehreren Bänden veröffentlicht werden, die der Verlag Ch. Picard in Paris herausgibt. Jeder Band enthält einen Dokumentationsteil und einen analytischen, der diesem vorangestellt ist. In den

Bänden werden zahlreiche Aufsätze von A. Alpago Novello, V. Beridze, N. Thierry, T. Velmans verarbeitet. Das Unternehmen umfaßt nach den Gattungen der Kunst fünf Abschnitte: Architektur, Wandmalerei, Bauplastik, Buchmalerei und Ikonen, unter die auch die Metallarbeiten zu rechnen sind. Für jeden der Abschnitte zeichnen ein oder zwei Bearbeiter verantwortlich, für alle zusammen Tania Velmans. Die Zusammensetzung des Bearbeiterteams ist international: Institut für Geschichte der georgischen Kunst in Tbilisi, das Polytechnikum in Mailand und das Kunsthistorische Institut der Universität Wien. Erhebliche Vorarbeiten sind bereits geleistet worden. Die Geldmittel reichen aber nicht aus, alle Abschnitte gleichzeitig zu bearbeiten. Die beiden ersten Abschnitte werden seit drei Jahren bearbeitet, die Architektur von V. Beridze und A. Alpago Novello, die Wandmalerei von T. Velmans. Mit dem dritten Teil sind Heide und Helmut Buschhausen soeben betraut worden. Für die Buchmalerei sind noch erhebliche Vorarbeiten zu leisten, nämlich die monographische Veröffentlichung der wichtigsten Handschriften in Einzelbänden. Erst eine solche läßt die spezifisch georgischen Elemente gegenüber den byzantinischen erkennen.

Für die Architektur sind die Karteikarten zu den einzelnen Monumenten fertiggestellt. Die Arbeit der Photos und Zeichnungen dürfte 1981 abgeschlossen werden. Am analytischen Teil wird gearbeitet. Für die Wandmalerei sind 3/4 der Karteikarten fertiggestellt, die photographische Dokumentation ist zur Hälfte beendet, es existieren an die 2500 Photos. Ein Drittel des analytischen Teils, d. h. etwa 200 Steno-Seiten sind bereits verfaßt worden.

* * *

Folgende Einzelmeldungen über Forschungsprojekte wurden in dem vorliegenden Hauptreferat mitverarbeitet (Volltext der Beiträge im Beiheft zu diesem Band):

Gundolf Bruchhaus, Research on Armenian Architecture (RAA)

Mirjana Gligorijević-Maksimović, Le rapport entre l'art byzantin et l'art serbe (Faculté de Philosophie de Beograd, Institut d'histoire de l'art)

Irmgard Hutter, Corpus der Byzantinischen Miniaturenhandschriften (CBM)

Ioli Kalavrezou-Maxeiner, Byzantine Carvings in Steatite

Haris Kalliga, Monemvasia

Dickran Kouymjian, Computerization of Manuscript Illuminations: The Index of Armenian Art (IAA)

Thomas F. Mathews, A Pigment Analysis of Medieval Armenian Manuscripts

Anna Maria Muthesius, A unique archive of early medieval and later silks at the University of East Anglia, Norwich

Anna Różycka Bryzek, Corpus of Icon Painting from Little Poland

Jean-Michel Spieser, La céramique byzantine. Projet de recherches

Nicole Thierry, Peintures pré-iconoclastes en Cappadoce. Critères de datation, chronologie interne

Tania Velmans, Art médiéval en Géorgie (URSS) (Formation de recherche en histoire de l'art byzantin au CNRS, Paris)

Ferner wurde auch auf folgende Beiträge Bezug genommen, die bereits im Hauptreferat von Jean Irigoin zur Methodologie Berücksichtigung gefunden haben (Text ebenfalls im Beiheft):

Berge Aran, A new evaluation of byzantine brickwork based on the method of discriminant analysis

Sophia Kalopissi— Maria Panayotidi, Exposé sur un glossaire de la terminologie byzantine en architecture et en sculpture

Folgende Beiträge konnten wegen verspäteten Einlangens nicht mehr im Hauptreferat berücksichtigt werden (Text ebenfalls im Beiheft):

Heinrich Nickel, Information über Aktivitäten zur byzantinischen Kunstgeschichte in der DDR

Gojko Subotić, Corpus des inscriptions de ktitors sur les fresques

Panayotis Velissariou, Αἱ χριστιανικαὶ οἰκιστικαὶ καὶ θρησκευτικαὶ ἐγκαταστάσεις τῆς Σιναϊτικῆς χερσονήσου

4. SOZIALE STRUKTUREN UND IHRE ENTWICKLUNG

4.1. SOZIALE UND WIRTSCHAFTLICHE STRUKTUREN
Zinaida V. UDAL'COVA—Ksenija V. CHVOSTOVA
Ljubomir MAKSIMOVIĆ

4.2. SOZIALSCHICHTEN UND GEISTESHALTUNGEN
Klaus-Peter MATSCHKE

4.3. VERFASSUNG UND RECHTSGRUNDLAGEN
Peter E. PIELER

4.4. DIE ROLLE DER FRAU
IN DER BYZANTINISCHEN GESELLSCHAFT
Angeliki LAIOU

ZINAIDA V. UDAL'COVA — KSENIJA V. CHVOSTOVA / MOSKVA

LES STRUCTURES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES DANS LA BASSE-BYZANCE

Sur la question du changement de la condition de la paysannerie dans l'Empire byzantin aux XIIIe—XIVe siècles

Au cours des dernières années, la byzantologie ne cesse de s'intéresser à l'étude des particularités typologiques et à l'évolution des structures socio-économiques dans l'Empire au cours de toute son existence. Les byzantologues soviétiques et les savants de l'étranger ont grandement contribué à éclaircir la spécificité du féodalisme byzantin, sa genèse et son évolution[1].

L'élucidation des particularités caractéristiques de l'établissement et de l'évolution du féodalisme à Byzance se basait en premier lieu sur l'analyse comparative des structures socio-économiques de l'Empire byzantin et de l'Europe occidentale.

A notre avis, on peut considérer que les particularités déterminantes de la formation et de la structure du régime féodal, c'est tout d'abord la prédominance de la grande propriété terrienne privée, du type domaine, le caractère essentiellement conventionnel de la propriété féodale et sa structure ramifiée du point de vue hiérarchique. Par ailleurs, dans la plupart des régions de l'Europe occidentale, on remarquait soit l'absence complète soit la propriété relativement petite de l'Etat sur la terre. En

---

Abréviations

АДСВ	— Античная древность и средние века
ВВ	— Византийский временник
ВО	— Византийские очерки
ИИБИ	— Известия на Института за българска история

[1] **З. В. Удальцова,** К вопросу о генезисе феодализма в Византии. *ВО* (Москва 1971) 3—25; **Е. В. Гутнова, З. В. Удальцова,** Генезис феодализма в странах Европы. В кн.: XIII Международный конгресс исторических наук (Москва, 16—23 августа 1970 г.). Доклады конгресса, т. 1, ч. 4. Москва 1973, 5—33; **З. В. Удальцова,** проблемы типологии феодализма в Византии. В кн.: Проблемы социально-экономических формаций. Историко-типологические исследования. Под ред. акад. **Е. М. Жукова.** Moskva 1975, 124—157; **З. В. Удальцова, К. А. Осипова,** Отличительные черты феодальных отношений в Византии (постановка проблемы). *ВВ* 36 (1974) 3—20.

même temps, on observait à de rares exceptions près (Europe du Nord, Allemagne, etc.) que la propriété communautaire sur la terrre était limitée et que les communautés rurales dépendaient des féodaux[2].

A la différence de l'Europe occidentale, à Byzance, à toutes les périodes de son histoire, ont existé bien que sous différents rapports la propriété privée absolue sur la terre, ascendant génétiquement de la Basse-Rome, la propriété terrienne de l'Etat et la propriété des petits paysans — les membres des communautés. La lutte se déroulant entre ces formes de propriété a déterminé en beaucoup l'évolution du régime agraire de l'empire. C'est pourquoi, à notre avis, la première particularité du régime féodal à Byzance est la présence évidente de la propriété privée absolue sur la terre développée, en particulier dans la grande propriété terrienne[3].

Une particularité non moins caractéristique du régime agraire de Byzance, c'est l'existence de la propriété sur la terre de l'Etat. Et bien que la question de la propriété de l'Etat sur la terre ne soit pas encore définitivement résolue dans la byzantologie, il convient à notre avis ni d'exagérer ni d'amoindrir son rôle dans le développement socio-économique de l'Empire[4]. Nous pensons qu'il est indispensable de reconnaître que l'existence de la propriété de l'Etat sur la terre est une particularité typologique importante du développement socio-économique de Byzance par rapport à l'Occident.

[2] **С. Д. Сказкин**, Очерки по истории западноевропейского крестьянства в средние века. Москва 1968; **З. В. Удальцова**, К вопросу о типологии развитого феодализма в Западной Европе. В кн.: Проблемы соцциально-экономических формаций 107—123; ее же. Византия и Западная Европа (типологические наблюдения). *ВО* (Москва 1977) 3—65; **М. Я. Сюзюмов,** Некоторые проблемы исторического развития Византии и Запада. *ВВ* 35 (1973) 3—17.

[3] **М. Я. Сюзюмов,** Борьба за пути развития феодальных отношений в Византии. *ВО* (Москва 1961) 34—63; его же. О характере и сущности византийской общины по земледельческому закону. *ВВ* 10 (1956) 24—27; **К. В. Хвостова,** Особенности аграрно-правовых отношений в поздней Византии (XIУ—XУ вв.). Москва 1968.

[4] **З. В. Удальцова,** Советское византиноведение за 50 лет. Москва 1969, 180—195; **Г. Г. Литаврин,** Проблема гозударственной собственности в Византии X—XI вв. *ВВ* 35 (1973) 51—74; его же. Византийское общество и государство в X—XI вв. Москва 1977, 23—43; **М. Я. Сюзюмов,** Суверенитет, налог и земельная рента в Византии. *АДСВ* 9 (1973) 57—65; G. OSTROGORSKY, Das byzantinische Kaiserreich in seiner inneren Struktur. — In: G. OSTROGORSKY, Zur byzantinischen Geschichte. Ausgewählte kleine Schriften. Darmstadt 1973, 15—43. Против теории о верховной собственности императора на земли империи в последние годы решительно выступил X. Г. Бек: H.-G. BECK, Res Publica Romana. Vom Staatsdenken der Byzantiner. München 1970, 38—41. Напротив, A. Гийу утверждает, что в Византии не только в церковно-политической теории, но и на практике вся земля принадлежала императору. A. GUILLOU, La civilisation byzantine. Paris 1974, 243—244.

Le troisième trait distinctif du régime agraire de Byzance, c'est la longue existence dans l'Empire d'une puissante communauté rurale de paysans libres, qui cependant payaient des impôts à l'Etat. A Byzance, non seulement à l'époque du haut Moyen-Age, mais plus tard, les traditions des communautés et la consolidation intérieure des communautés étaient plus stables que dans la plupart des pays d'Europe occidentale[5].

La quatrième caractéristique typologique du régime agraire de Byzance, c'est la propriété terrienne absolue relativement moins répandue qu'en Occident. La propriété absolue sur la terre et sa structure hiérarchique se formèrent ici à des cadences beaucoup plus lentes et les instituts féodaux comme la pronoia, la charistikia, l'arithmos et autres portaient ici des traits originaux nettement marqués qui les distinguaient des instituts féodaux analogues en Europe occidentale[6].

La cinquième particularité typologique sans doute la plus importante des rapports féodaux à Byzance est selon nous la formation beaucoup plus lente qu'en Occident du domaine féodal. Cette différence a ses racines avant tout dans le développement intérieur même du domaine féodal byzantin, une conservation plus longue des survivances des structures socio-économiques de la basse-antiquité, dans les particularités des formes de l'exploitation de la population asservie et du caractère de la rente[7]. Si en Europe occidentale la consolidation du féodalisme est liée à la formation

[5] G. OSTROGORSKY, Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert. Amsterdam 1969; IDEM, La commune rurale byzantine (Loi agraire —Traité fiscal-Cadastre de Thèbes). In: G. OSTROGORSKY, Zur byzantinischen Geschichte 44—71.

[6] **З. В. Удальцова,** Византия и Западная Европа 8—12; H. GLYKATZI-AHRWEILER, La concession des droits incorporels. Donations conditionnelles. In: Actes du XII[e] Congr. int. ét. byz. Ochrid. t. II. Beograd 1964, 103—114; G. OSTROGORSKY, Pour l'histoire de la féodalité byzantine. Bruxelles 1954; IDEM, Die Pronoia unter den Komnenen. *ZRVI* 12 (1970) 41—54; P. LEMERLE, Recherches sur le régime agraire à Byzance: la terre militaire à l'époque des Comnènes. *Cahiers de civilisation médiévale* 2 (1959) 265—281; **К. В. Хвостова,** О некоторых особенностях византийской пронии. *ВВ* 25 (1969) 212—230; A. HOHLWEG, Zur Frage der Pronoia in Byzanz. *BZ* 60 (1967) 288—308; A. CARILE, Sulla pronoia nel Peloponneso bizantino anteriormente alla conquista latina. *ZRVI* 16 (1975) 55—61; H. AHRWEILER, Le charisticariat et autres formes d'attribution de fondations pieuses aux X[e]—XI[e] siècles. *ZRVI* 10 (1967) 1—27; P. LEMERLE, Un aspect du rôle des monastères à Byzance: Les monastères donnés à des laïcs, les charisticaires. — Comptes rendus de l'Academie des Inscriptions et Belles-Lettres 1967, 9—28; **К. А. Осипова,** К проблеме присельничества в Византии (X—XII вв.). *ВО* (Москва 1977) 74—78.

[7] **З. В. Удальцова, К. А. Осипова,** Отличительные черты феодальных отношений в Византии 15—16; **З. В. Удальцова,** Византия и Западная Европа 12—14; **П. Тивчев,** Нарастването на едронто землевладение във Византия през XII в. *ИИБИ* 9 (1960) 214 сл. G. OSTROGORSKIJ, Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine. Bruxelles 1956, 25—40; P. LEMERLE, Esquisse pour une histoire agraire de Byzance: les sources et les problèmes. *Revue Historique* 219/1 (1958) 32—74. 254—284; 219/2 (1958) 43—94.

des grands domaines eximiques et des droits immunitaires des féodaux, à Byzance le processus de formation de la propriété féodale sur la terre était considérablement plus complexe étant donné la propriété de l'Etat sur la terre et l'agriculture communautaire.

L'excusia byzantine gardait des traits spécifiques par rapport à l'immunité d'Europe occidentale. A Byzance, les privilèges des impôts des féodaux jouaient le rôle prédominant et non pas les privilèges juridiques et administratifs comme en Occident. L'excusia était liée génétiquement au système ramifié des impôts[8]. Toutefois, à Byzance se déroulait le processus de renforcement du domaine féodal, de l'élargissement des possessions des propriétaires fonciers aux dépens des terres des communes paysannes et de l'Etat. La limitation du domaine byzantin n'était nullement absolue, mais seulement relative par rapport aux principautés et aux comtés en Europe occidentale.

Il y avait des différences considérables dans les formes et le caractère de l'exploitation de la population dépendante féodalement à Byzance et dans les pays de l'Europe occidentale. Le processus de formation de la classe de la paysannerie dépendante féodalement se distinguait également dans l'Empire byzantin par des traits qui lui étaient propres. Comme on le sait ce qui caractérisait l'Europe Occidentale, c'était la prédominance à la campagne de paysans-tenanciers petits propriétaires dépendant à divers degrés des féodaux. Dans presque toutes les régions de l'Europe, le droit de rente privée prédominait sur le droit public. A notre avis, on peut indiquer à Byzance pour le moins trois différences typologiques essentielles de composition et de structure de la classe de la paysannerie dépendant féodalement par rapport à l'Occident[9].

Premièrement, la longue existence dans l'Empire, jusqu'au XI[e] siècle, de l'esclavage conduisit au maintien à une échelle relativement grande des catégories de la population rurale dépendante, trouvant génétiquement leur origine chez les esclaves (duleutai, duloparoikoi, etc.).

La propriété de la terre sur l'Etat donna naissance à une couche intermédiaire particulière des paysans de l'Etat dans l'Empire, alors qu'en

[8] **Г. А. Острогорский,** К истории иммунитета в Византии. *BB* 13 (1958) 55—106; **З. В. Удальцова,** Советское византиноведение за 50 лет 184—188; **Г. Г. Литаврин,** Болгария и Византия в XI—XII вв. Москва 1960, 231 сл.

[9] **З. В. Удальцова,** Византия и Западная Европа 19—21; ее же. К вопросу о генезисе феодализма в Византии 21—23; G. OSTROGORSKIJ, Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine, 22 сл.; **Г. Г. Литаврин**, Византийское общество и государство в X—XI вв. 7—95; **К. А. Осипова,** К проблеме присельничества в Византии 66—78; **В. А. Сметанин,** К вопросу о свободном крестьянстве в поздней Византии. *АДСВ* 3 (1965) 47—60; его же. Византийское крестьянство в терминологии греческих актов XIII—XV веков. *АДСВ* 2 (1963) 24—59.

Occident, les paysans d'Etat, en règle générale, n'existaient pas. Toutefois, à Byzance aussi l'évolution des structures socio-économiques était orientée vers l'accroissement d'une couche intermédiaire de paysans propriétaires: les parèques. Au cours des derniers siècles de l'existence de l'Empire le nombre des parèques de l'Etat ne cessait de diminuer et la majorité de la paysannerie était composée de parèques propriétaires privés.

Le troisième trait caractéristique de la formation de la paysannerie dépendante était à Byzance le long maintien dans l'Empire d'une catégorie nombreuse de paysans libres: les membres des communautés. Mais ici l'évolution conduisait à la transformation des membres libres des communautés tout d'abord en colons dans les domaines des féodaux, puis en individus féodalement dépendants.

A la différence des pays d'Europe Occidentale, à Byzance, à côté de la rente de droit privé avait toujours existé la rente de droit public sous forme d'impôts d'Etat que payaient aussi bien les parèques propriétaires privés que les paysans membres des communautés. Il est vrai que peu à peu s'accroissait le poids spécifique de la rente féodale privée, surtout à la dernière période. Mais le maintien de la rente de caractère de droit public était une partie importante du développement économique et social de Byzance, ce qui s'expliquait par l'existence dans l'empire d'un pouvoir d'Etat fort et d'un système d'impôts ramifié.

La formation d'une classe unique de la paysannerie dépendante traina quelque peu en longueur à Byzance par rapport au processus analogue en Europe Occidentale. On observe dans la Basse-Byzance un processus intensif de différentiation de la paysannerie byzantine. On est frappé dans les sources basses-byzantines de l'abondance des termes, désignant les différents groupes de la population rurale. La mobilité augmente, les paysans se déplacent en masse à travers le pays, ce qui est dû aux lourdes guerres. La condition de la paysannerie durant les dernières années de l'existence de l'empire se distinguait par une instabilité considérable[10].

Par ailleurs, l'affaiblissement du pouvoir central, la décadence de la communauté rurale et l'accroissement des domaines ont conditionné le fait que la paysannerie est devenue plus intensivement dépendante du point de

[10] **В. А. Сметанин,** Категории византийского крестьянства в XIII—XIV вв. Автореф. канд. дисс. Свердловск 1967; его же: Неизвестные казне лица в Византии XIII—XV вв. В кн.: VII Всесоюзная конференция византинстов. Тбилиси 1965. Тезисы докладов. Тбилиси 1965, 32—33; его же: Деклассированная прослойка в поздневизантийской деревне. *АДСВ* 4 (1966) 94—135; его же: Сельские ремесленники поздней Византии как социальная группа. *АДСВ* 7 (1971) 159—171; его же: О тенденциях идеологической и социальной динамики поздневизантийского общества в период перманентной войны. *АДСВ* 11 (1975) 99—109.

vue féodal des propriétaires des domaines et que les formes de droit privé d'exploitation de la paysannerie se sont renforcées. Le fait que l'on dispose pour la période de la Basse-Byzance de très nombreuses sources documentaires, surtout des actes, permet d'appliquer les méthodes mathématiques pour les dépouiller et aborder une étude approfondie de l'évolution et des formes de parèques, du degré et du caractère de la differentiation de la paysannerie à la période de la Basse-Byzance, ce qui forme le thème principal de notre rapport.

Quels sont les principes d'étude de l'évolution des structures socio-économiques dans la société médiévale dans l'ensemble et à Byzance, en particulier? Pour mettre en évidence cette évolution, il est sans doute indispensable d'étudier le dynamisme des changements des structures dans le temps. Dans ce sens, les médiévistes et surtout les byzantologues se trouvent dans une situation particulière par rapport aux historiens qui étudient des périodes plus récentes. Les médiévistes jugent des siècles et non des années. Ceci en raison de ce que les byzantologues, comme tous les médiévistes, n'ont pas en règle générale, la possibilité d'examiner le dit rang des dynamismes des phénomènes étudiés.

On entend par ce terme dans les statistiques les informations sur les changements du phénomène étudié pendant des périodes courtes (par exemple, un an), et ces changements sont examinés au cours d'un diapason du temps considérable (par exemple, 50 ans). Dans une grande mesure, les médiévistes disposent de données caractéristiques pour un continuum de temps considérable, c'est-à-dire qu'ils étudient la structure ou les statisques relatives du phénomène. L'étude différentielle, en détails, du dynamisme dans le temps, ou plus exactement l'étude statistique est impossible étant donné l'état des sources. Sous ce rapport, Byzance n'est pas une exception. C'est pourquoi, il faut souvent considérer les phénomènes diachrones comme synchrones. En d'autres termes, toutes les données se rapportant à divers points dans le temps, dans les cadres du diapason de temps choisi pour l'étude, sont souvent évaluées indépendamment de leurs différences de temps.

Tout ce qui vient d'être dit ne signifie pas toutefois que les byzantologues ne s'intéressent pas au dynamisme et à l'évolution des phénomènes dans le temps. Cependant le dynamisme de temps est étudié non pas par la comparaison des variations du rang dynamique, mais par la comparaison des structures de différentes époques.

Cela se manifeste concrètement de la façon suivante. Nous possédons pour l'histoire de Byzance des XIIIe—XIVe siècles des cadastres — les praktika (πρακτικά). En comparant les données de ces praktika, il n'est guère possible d'obtenir des conclusions suffisamment fondées sur le

dynamisme des impôts, les particularités démographiques, etc. pendant la période englobée par les cadastres. Les données, se rapportant à de courtes périodes de temps dans les cadres du diapason de temps considérable, approximativement d'un siècle, sont insuffisantes pour avoir des conclusions convaincantes sur les changements stables à tel ou tel laps de temps.

Nous essayons dans notre étude de comparer l'ensemble des données, concernant un diapason de temps considérable, XIIIe—XIVe siècles, avec un complexe de renseignements, se rapportant à une période plus ancienne, de même qu'à une longue période chronologique, X^{e}—XIe siècles. Par ailleurs, nous sommes dans l'obligation de nous abstraire des changements possibles, ayant lieu à l'intérieur de ces périodes, étant donné que ces changements, se rapportant aux changements dans les rapports sociaux, ne peuvent être datés avec exactitude. Toutefois, considérant une période de temps considérable, comme une espèce de structure temporaire, nous partons non seulement de l'état des sources, mais aussi du caractère des phénomènes eux-mêmes. C'est que les changements de rapports tels que l'exploitation, l'utilisation de la terre, les changements des statuts économiques et sociaux, se déroulaient au Moyen Age assez lentement. Ils se mesuraient vraiment par siècles, et des années séparées ne peuvent êtres considérées dans ces cas comme des jalons.

La lente cadence du changement permet de négliger l'étude de l'accumulation des indices quantitatifs et de donner une caractéristique rien qu'aux poussées qualitatives, découvertes lors de la comparaison des structures, se distinguant par de grandes différences de temps. Nous allons plus bas illustrer cette position générale sur l'exemple de l'étude de la différentiation des paysans à l'époque de la Basse-Byzance.

Quant à l'étendue, nous sommes obligés lors du choix de l'unité d'étude d'examiner séparément les données, se rapportant à des domaines, des communautés concrets. Nous ne pouvons pas examiner dans leur ensemble les données se rapportant à différents domaines. Nous ne sommes pas non plus en droit de considérer que ces données sont représentatives, c'est-à-dire qu'elles reflètent la structure des données dans d'autres domaines et qui ont été perdues. On sait que ces phénomènes moyen-âgeux se distinguaient par une spécificité et des coutumes locales nettement marquées. La structure de l'exploitation et de l'utilisation de la terre avait un caractère particulier pour chaque domaine, conformément aux coutumes locales. De plus, il faut ajouter que les documents eux-mêmes n'étaient pas établis d'une manière identique. On sait combien peu identiques étaient les états des cadastres, ayant trait à différents domaines: Les uns, par exemple, mentionnaient les maisons, dans les autres — non. Certains fixaient en détail le statut social des tenanciers: hypostatikoi, proskathi-

ménoi (ὑποστατικοί, προσκαθημένοι), etc. Dans d'autres, tous les tenanciers dépendants étaient cachés sous le terme de parèques. Dans certains (le Cadastre de la Laure, 1284), ils étaient appelés ptochoi (πτωχοί)[11]. Dans les uns, les redevances étaient relativement élevées, dans d'autres basses. Toutes ces différences portaient un caractère nettement moyen-âgeux et d'ordinaire ne permettent pas d'examiner les données conservées comme étant un choix uniforme et représentatif, permettant de juger non seulement des domaines, dont les données sont directement soumises à l'analyse, mais aussi à l'ensemble des domaines, dont on a perdu les données[12].

Tout ce qui vient d'être dit permet de considérer que les structures espace-temps, comprenant des informations sur certains domaines pendant une longue durée doivent être soumises à l'étude directe.

Dans la période de la Basse-Byzance, la différentiation de la paysannerie est un facteur essentiel des rapports socio-économiques. Les cadastres de la dernière période permettent d'étudier la différentiation à l'aide de méthodes quantitatives et de la comparer à la différentiation d'une époque plus ancienne, comme elle a été fixée dans de très peu nombreux documents, notamment, dans le Cadastre de Patmos.

Au XIe siècle, les parèques avaient, en règle générale, des tenures à droit de parèques et la possession d'une tenure était étroitement liée à la possession d'un attelage. Ce lien était exprimé dans l'appellation même des parèques: zeugarates, voidates, aktimones (ζευγαράτης, βοιδάτης, ἀκτήμων)[13]. Il est indiqué à maintes reprises dans la littérature que ces termes signifiaient non seulement la possession d'un attelage, mais aussi de la terre[14]. Comme le témoignent les cadastres à une époque plus récente, le lien entre la possession dans l'exploitation d'un attelage et du lot de droit de parèques avait perdu son ancien rôle[15]. Seulement, selon les données de certains cadastres, où sont mentionnés les parèques, possédant de grands lots de terre, d'une superficie de 25 modii et plus, on peut voir ce lien[16]. En

[11] Actes de Lavra, ed. A. GUILLOU, P. LEMERLE, N. SVORONOS, D. PAPACHRYSSANTHOU. II. Paris 1977, Nr. 73.

[12] О практиках позднего времени подробно см. **К. В. Хвостова,** Особенности аграрно-правовых отношений в поздней Византии. Москва 1968; J. LEFORT, Fiscalité médiévale et informatique: Recherche sur les barèmes pour l'imposition des paysans byzantins du XIVe siècle. *Revue Historique* 512 (1974) 315—352.

[13] *MM* VI 15.

[14] **Г. Г. Литаврин,** Византийское общество и государство в X—XI вв. Москва 1977, 58.

[15] **К. В. Хвостова,** Количественный подход в средневековой социально-экономической истории. Москва 1980, 127.

[16] Там же 126, 127.

même temps, les cadastres mentionnent les paysans qui n'ont pas de lots sur droit de parèques. Cependant, beaucoup d'entre eux possèdent des attelages. Le lien corrélatif entre la possession d'un lot et d'un attelage dans l'exploitation est insignifiant, c'est-à-dire, que pratiquement il est nul[17]. Les paysans qui possédaient un attelage, mais qui n'avaient pas de terre de droit de parèques, louaient la terre, car il est impossible de supposer qu'ils entretenaient un attelage seulement pour travailler dans le domaine[18].

Ainsi, la différentiation, liée à la tenure sur droit de parèques, à la dernière époque était fictive, elle ne reflétait pas la structure réelle de la différentiation. Pour la connaître, il faudrait élucider les dimensions des terres louées par les paysans, toutefois, elles ne sont pas fixées dans les cadastres. La structure des cadastres vieillit irrémédiablement. Afin de refléter la nouvelle structure de l'utilisation de la terre, il faudrait un autre type de document dont nous ne disposons pas. En ce qui concerne les cadastres, les fonctionnaires y inscrivaient minutieusement selon la tradition seulement ce qui était lié aux redevances d'Etat et reflétait les rapports de droit public. Les nouvelles formes d'utilisation de la terre dépassaient, sans doute, les cadres des rapports de droit public standard, et portaient sous de nombreux points de vue un caractère de droit privé et, certainement, évoluaient vers le rapprochement vers le contrat féodal entre le propriétaire et les paysans. A notre avis, les impôts peuvent témoigner du véritable caractère de la différentiation des paysans à la dernière époque. A cette époque, étant donné la réorganisation de la structure de l'utilisation de la terre, la structure des impôts est également réorganisée. L'impôt n'est plus seulement une taxation sur les biens dont dispose le parèque, en tant que tel. L'impôt tient compte des revenus du fermage. En témoigne l'impôt sur l'attelage pour les paysans qui n'ont pas de terre de droit de parèques. L'attelage était imposable, en vertu de ce que ces parèques louaient la quantité de terre qu'ils travaillaient à l'aide de cet attelage. Tout ce qui vient d'être dit permet de considérer l'impôt comme un indicateur plus ou moins exact de la différentiation des paysans pendant la période de la Basse-Byzance. En tous les cas, à défaut d'un indicateur plus précis, nous sommes obligés de l'utiliser dans nos travaux.

Afin de comparer la différentiation dans certains domaines, il est indispensable de calculer le coefficient de différentiation. Tout d'abord, il est indispensable d'analyser la différentiation qualitativement. La nature

[17] Там же.

[18] Там же 128. Об аренде см. также, A. E. LAIOU-THOMADAKIS, Peasant society in the late byzantine Empire: a social and demographic study. Princeton 1977.

de la différentiation c'était que la couche de tenanciers d'un lot normal „se différenciait". La grandeur d'un lot normal par lui-même était variable. Aux XI[e]—XII[e] siècles, les tenanciers d'un lot moyen étaient considérés être, sans doute, les propriétaires de 48 modioi de deuxième qualité[19]. A la dernière époque la situation change. Vers cette période les prix sur le blé augmentent considérablement et la récolte augmente quelque peu. Etant donné qu'une grande partie des redevances était payée à Byzance en espèces, on peut considérer que pour obtenir les sommes nécessaires au payement de l'impôt, à la dernière époque, il fallait une quantité moindre de blé que dans la période précédente. On peut considérer que dans la Basse-Byzance, le lot normal représentait environ 24 modioi de deuxième qualité[20]. Le tenancier d'un lot de ce genre, payait à la condition qu'il ait un attelage, tout comme le tenancier d'un stas normal au XI[e] siècle, 1 nomisma.

La terre louée par le parèque n'était pas fixée dans les cadastres, mais on en tenait plus ou moins compte dans les impôts. C'est pourquoi, on peut supposer que l'impôt, devenant l'indicateur de l'état des biens, est également l'indicateur de la différentiation. Nous supposons que l'impôt de 1 nomisma représente le niveau moyen d'un paysan aisé. Le paysan, qui avait payé cette somme, devait posséder à telles ou telles conditions un lot normal. La différentiation consistait en ce que la couche des tenanciers moyens diminuait progressivement, qu'augmentait la couche des tenanciers de lots, représentant une partie des lots normaux, et que se formait une couche relativement petite de tenanciers riches. La mesure de différentiation doit, sans doute, tenir compte d'un côté du nombre de tenanciers dans le total en question analysé, et de l'autre, le degré de diversité de richesse de chaque paysan par rapport au niveau moyen de richesse.

Nous ne nous arrèterons seulement que dans les traits les plus généraux sur le processus mathématique du calcul du coefficient de différentiation. Tout d'abord, il est indispensable de formuler l'affirmation, constatant la corrélation des facteurs, caractérisant la différentiation. De telles affirmations doivent fixer les traits les plus généraux de la différentiation lors de l'abstraction de nombreuses manifestations concrètes. Nous affirmons ce qui suit: un certain appauvrissement de chaque paysan concret à cette période est directement proportionnel à la diminution de son lot et au degré de pauvreté à ce moment. Ceci signifie que le tenancier pauvre

[19] **Г. Г. Литаврин,** Византийское общество и государство в X—XI вв. Москва 1977, 60.

[20] **К. В. Хвостова,** Судьбы парикии и особенности налогообложения париков в Византии XIV в. *BB* 39 (1978) 58.

(supposons, le propriétaire de 2 modioi) perd une partie de son lot (supposons, 0,5 modioi), mais pour lui, une telle perte est plus sensible que la perte de ce même 0,5 modioi pour un propriétaire plus riche, par exemple, pour un tenancier de 15 modioi. En conséquence, un certain enrichissement est directement proportionnel à l'acquisition d'un certain lot et inversement proportionnel au degré de richesse à ce moment. Les données de l'affirmation exprimées par des mots sont triviales, dépourvues d'un sens cognitif, mais étant inscrites sous la forme d'équations différentielles, elles deviennent les instruments de la connaissance, car elles contribuent au calcul du coefficient de différentiation. Inscrivons:

$$dp = -tPdx;\; dR = \frac{K\,dx}{R};$$

où dp — représente l'appauvrissement, P — le degré de pauvreté, dx — le changement dans le lot, R — le degré de richesse, dR — l'enrichessement, t, K — les coefficients de proportionnalité. La solution de ces équations très peu compliquées du point de vue mathématique permet d'obtenir des valeurs, interprétées comme les coefficients de pauvreté et de richesse.

$$P = e^{-tx}$$

$$R = \sqrt{2xK}$$

Nous considérons plus loin, que pour le tenancier d'un lot normal, le degré de pauvreté est égal au degré de richesse et la différence de ces états est égale à zéro. Pour les autres catégories de paysans, cette différence représente une certaine grandeur, interprétée comme le coefficient de différentiation.

$$d_i = P_i - R_i\,,$$

où d_i — est le coefficient de différentiation pour — paysan.

$$D = \sum_{i=1}^{n} P_i - R_i\,,$$

où D — est le coefficient de différentiation pour le domaine, où il y a n paysans. Voir en détail sur ce sujet: K. V. Chvostova, «L'approche quantitative dans l'histoire socio-économique du Moyen-Age», pp. 71—79 (en russe). Au centre de l'attention se trouvent les domaines, appartenant à la Laure d'après les données récemment publiées des cadastres des

savants français des XIIIe—XIVe siècles[21]. On examine également les possessions du monastère d'Ibérie d'après les données publiées par Dölger[22].

En résultat de l'application du coefficient de différentiation de la paysannerie pour l'étude de la différentiation, c'est-à-dire pour mesurer le degré de différentiation dans 31 totaux, nous obtenons les données suivantes. Dans la majorité des domaines, on observe une différentiation modérée. Par ailleurs, le degré de différentiation s'est avéré proche l'un de l'autre. Bien que l'on compare des domaines, situés dans divers endroits (surtout dans la Macedoine du Sud), appartenant à des propriétaires de divers statut social, ayant une orientation économique différente: dans certains domine la culture de la vigne, dans d'autres les terres arables, dans des troisièmes — l'apiculture, l'élevage, etc., on observe dans tous les domaines approximativement le même niveau de différentiation (les coefficients de différentiation dépassent rarement 0,5). Par ailleurs, les cadastres des domaines examinés se rapportent à différentes années dans les limites du diapason chronologique général choisi pour l'analyse des XIIIe—XIVe siècles.

Les faits notés témoignent que la période d'étude choisie, à savoir les XIIIe—XIVe siècles, du point de vue de l'analyse de la différentiation des paysans reflète vraiment le diapason de temps, pendant lequel la structure a existé. Cela confirme la justesse des prémisses de base selon lesquelles il est logique et rationnel de considérer les phénomènes moyenâgeux diachrones comme synchrones. Toutefois, des changements sensibles ont eu lieu par rapport à la période précédente. C'étaient des progrès qualitatifs dans la réorganisation du système d'utilisation de la terre, en vertu de quoi la différentiation selon la tenure de droit de parèques ne reflète pas le tableau véritable de la différentiation[23]. L'indicateur de l'évolution accomplie, du progrès qualitatif, c'est que les coefficients de différentiation, calculés d'après l'impôt, se distinguent fortement des coefficients de différentiation, calculés d'après la terre de droit de parèques. La mesure de non-coïncidence est l'indice de l'évolution de la structure de la différentiation. Cet indice peut être calculé pour chaque domaine séparément ainsi que pour tous les domaines étudiés dans leur ensemble.

Au cours des XIIIe—XIVe siècles, la structure a conservé les indices qualitatifs acquis immuables, c'est-à-dire que l'indicateur immuable de la différentiation était l'impôt, qui tenait compte des divers revenus du

[21] Actes de Lavra, ed. A. GUILLOU, P. LEMERLE, N. SVORONOS, D. PAPACHRYSSANTHOU, II, III. Paris, 1977, 1979.

[22] F. DÖLGER, Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts für das Athoskloster Iberon. München 1949.

[23] **К. В. Хвостова,** Судьбы парикии ... в Византии XIV в. *BB* 39 (1978) 58—62.

paysan. Les petites oscillations connues des coefficients de différentiation au cours de cette période de temps témoignent des accumulations connues des changements quantitatifs, ayant préparé un nouveau progrès qualitatif, sur lequel nous n'avons pas de renseignements.

L'évolution que l'on note dans la structure de l'utilisation de la terre consiste en ce que le centre de pesanteur des terres de droit de parèques est reporté sur les terres affermées, ce qui est lié à certains changements sensibles dans la structure de l'impôt. C'est précisément en vertu d'une certaine réorganisation que l'impôt devient l'indicateur de l'état des biens et de la différentiation des parèques, dont on a parlé ci-dessus. L'impôt sur les parèques, c'était des redevances sommaires[24]. Etaient imposables divers biens, énumérés dans les cadastres, à savoir: les terres arables, les vignobles, les bêtes de trait et les animaux domestiques. Par ailleurs, l'ensemble des redevances sommaires comprenait une partie, qui était prélevée directement sur chaque maison ou économie (στάσις). On ne trouve pas dans les sources de la dernière époque des données directes sur le payement d'un tel impôt par les parèques, ayant des biens de droit de parèques. Toutefois, on sait que les dépossédés payaient des redevances, variant dans le diapason de 1/6 et 1 nomisma. Sans doute, payaient-ils le kapnikon, et dans certains cas encore une majoration, qui tenait compte des revenus du fermage ou des occupations qui n'étaient pas liées à la tenure sur droit de parèques (artisanats, louées). De plus, on sait qu'à une période plus ancienne, les paysans payaient des redevances totales, formées par la synonè (συνωνή), des impôts sur la terre et du kapnikon, prélevé sur la maison indépendamment des dimensions des biens. Ces données nous obligent à supposer qu'à une époque plus tardive, le télos était sommaire et comprenait l'impôt sur la terre, dont les dimensions dépendaient de la qualité et de la quantité de la terre, d'un impôt sur l'attelage, d'un impôt sur la maison, et parfois une majoration sur lui. S'ils possédaient de grands lots (plus de 100 modioi), les parèques avaient des privilèges[25].

L'impôt sur la maison ne dépendait pas des dimensions des biens, c'est pourquoi, il reflète le rôle des facteurs non économiques de l'impôt. La majoration, qui tenait compte des revenus du fermage et de l'activité, non liée à la condition du parèque en tant que tenancier d'un lot sur droit de parèques, était prélevée lors de l'absence d'une stricte évaluation de ces revenus, et par conséquent, elle est également liée dans une mesure considérable à l'influence des facteurs non économiques. Nous déterminons

[24] **К. В. Хвостова,** Количественный подход в средневековой социально-экономической истории. Москва 1980, 130.

[25] **К. В. Хвостова,** Количественный подход в средневековой социально-экономической истории. Москва 1980, 108.

le rapport des dimensions du kapnikon et de la majoration sur l'impôt sur les biens comme étant le rôle des facteurs non économiques lors de l'imposition. Le payement par les dépossédés du kapnikon et de la majoration de 1/6 à 1 nomisma, de même que les privilèges accordés aux riches et qui les libéraient non seulement du payement du kapnikon et de la majoration, mais dans certains cas aussi du payement de l'impôt sur les biens, et parfois même d'une partie de l'impôt sur la terre permet de constater ce qui suit: pour chaque propriétaire à chaque moment fixé de temps l'accroissement du rôle des facteurs non économiques lorsqu'il doit payer l'impôt principal, le télos, est directement proportionnel à la diminution de son lot et inversement proportionnel aux dimensions du lot au moment donné. Cette affirmation semble triviale et privée lorsqu'on l'exprime par des paroles de tout sens cognitif. Toutefois, si l'on écrit cette affirmation sous la forme d'une équation différentielle, elle lui donne un sens cognitif. La solution de l'équation donne la formule, interprétée comme la mesure du rôle des facteurs non économiques lors du payement du télos par chaque paysan.

$$du = -W\frac{dx}{x} \qquad cx = e^{-WU},$$

où u — est le rôle des facteurs non économiques lors du payement de l'impôt, du — le changement de ce rôle, dx — le changement du lot, c — la constante, W — le coefficient de proportionnalité. Voir en détail à ce sujet X. V. Chvostova: «L'approche quantitative de l'histoire socio-économique du Moyen Age», p. 103. L'application de ce coefficient permet de calculer le kapnikon, qui n'est pas fixé dans la source, payé les parèques de différentes catégories de cens de propriété.

En résultat de l'analyse quantitative, on a réussi à établir que le kapnikon pour les parèques de différentes catégories de cens de propriéte, les très riches exceptés, dont le lot dépassait 50 modioi et qui par la suite furent très peu nombreux, représentait 1/6 modioi. En d'autres termes, le kapnikon pour les parèques de différentes catégories de cens de propriété, à l'exception d'une mince couche, dont la richesse dépassait la moyenne, coïncidait avec le kapnikon des parèques, qui en général n'avaient pas de biens de droit de parèques et dont l'impôt en vertu de l'absence de biens se limitait au kapnikon. Le kapnikon des parèques possédants, égal à 1/6 de nomisma, représentait aussi seulement la limite inférieure, le minimum du kapnikon. C'était en fait le kapnikon, et il existait encore une majoration, fixée d'après les revenus de l'activité, et qui n'était pas liée à la condition du parèque, en tant que tenancier du lot de droit de parèques. A l'époque

tardive, le rôle du kapnikon et de la majoration dans la composition de télos augmente. Ce qui est lié à la disparition dans beaucoup de cas des tenures de droit de parèques. Dans le cas donné, le kapnikon et la majoration, s'accroissant excessivement, englobent l'impôt dans son ensemble.

L'augmentation à l'époque tardive du rôle des facteurs non économiques lors du payement du télos témoigne de l'apparition de nouvelles tendances dans l'imposition. On peut faire ressortir deux tendances principales, dont l'une est l'évolution de l'impôt vers sa transformation en impôt sur le revenu. L'autre, c'était que l'impôt se transformait en un impôt du type du fouage d'Europe occidentale. Etant donné qu'étaient nécessaires pour l'heureux développement de la première tendance des éléments du développement capitaliste, dont il est peu probable que l'on puisse parler à Byzance pour la période examinée, sans doute la deuxième tendance avait plus de perspectives. Un argument en faveur d'une telle supposition c'était qu'à cette période avait lieu la réorganisation mentionnée plus haut de l'exploitation de la terre par les paysans qui consistait dans l'accroissement du rôle social du fermage. Malgré que, formellement, ces espèces de fermage devaient être réglementées par les normes du droit public, elles n'étaient pas comme rapports de parèques liées aux redevances d'Etat. En vertu de ce contrat, les fermages dans les conditions de la décadence du pouvoir d'Etat centralisé et l'extension de l'immunité pouvaient se transformer en contrat du type contrat féodal, comme cela avait lieu au Moyen Age en Occident[26].

Il est important, enfin, de s'arrêter sur l'évolution à l'époque de la Basse-Byzance d'une autre institution, d'une structure sociale des plus importantes, qui avait, pendant des siècles, déterminé le caractère des rapports agraires. Il s'agit des rapports des parèques. On sait que tous les savants qui s'intéressent aux rapports agraires dans la Basse-Byzance, tout aussi bien qu'à une période plus ancienne, se sont toujours arrêtés dans leurs études sur les particularités de la condition des parèques. La question a été éclairée aussi bien sous le plan de la mise à jour des particularités de leur condition juridique aussi bien que de la spécificité du statut économique et social. On a également constaté plus d'une fois des faits de non-coïncidence de la condition juridique et socio-économique des parèques. Bien que juridiquement les parèques fussent attachés à la terre et qu'il était interdit d'accueillir les parèques fugitifs, les sources mentionnent à maintes reprises que des parèques fuient leurs terres.

Le contingent des parèques fuyards étaient avec les demosiarai, qui

[26] E. LEVY, The West Roman Vulgar Law. The Law of Property. Philadelphia 1952.

avaient abandonné leurs terres, c'est-à-dire les paysans libres qui devaient payer l'impôt d'Etat, était cette source qu'utilisaient les grands seigneurs pour compléter la main-d'oeuvre de leurs domaines. Les xénoi, dont le trésor n'avait pas connaissance, s'installaient dans les possessions des grands propriétaires et formaient une des principales réserves de la main-d'œuvre. Ils recevaient à telles ou telles conditions des lots de terre, payaient telles ou telles redevances et peu à peu devenaient des parèques. Au cours de toute l'existence de l'empire, l'Etat n'était pas en principe contre l'installation des xénoi dans les domaines des grands propriétaires, bien que ce fait fût en contradiction avec les normes du droit. En fait, conformément au droit byzantin tout tenancier-parèque ou libre était attaché aux redevances. L'académicien G. Ostrogorski reportait dans une mesure considérable l'attachement aux redevances d'Etat au Xe siècle et l'appelait propriété de l'Etat sur la terre[27]. L'attachement aux redevances excluait juridiquement la possibilité de renoncer à ces redevances et cependant, en contradiction avec ces normes juridiques, l'Etat sanctionne que les monastères et autres propriétaires de domaines accueillent les xénoï. Au Xe siècle et plus tard aux XIe—XIIe siècles, on ne fait que limiter le nombre des colons. Ainsi, on peut citer de nombreux faits de divergences des normes du droit, de l'ordre légal et de la réalité, des rapports agraires réels. Que cette divergence soit dans certains cas rendue en quelque sorte légale est le trait spécifique non pas tant des rapports byzantins que de la réalité moyenâgeuse en général. En plus des cas indiqués d'octroi aux propriétaires privés de xénoi, dont le trésor n'avait pas connaissance, il existait à Byzance un régime de contrôle et d'imposition des terres abandonnées minutieusement élaboré; ainsi, le dynamisme réel du développement social faisait violer les normes du droit et élaborer un système de règles pour régler ces cas, liés à ces violations.

Une divergence particulièrement importante des statuts juridiques des parèques et de leur condition réelle surgit à l'époque tardive. Cette divergence témoigne d'une évolution socio-économique importante, ayant eu lieu dans les cadres des anciens rapports juridiques, c'est-à-dire d'une évolution la plus typique pour l'époque du féodalisme, lorsqu'il était très rare qu'un nouveau code de lois entre en vigueur. Cela se rapporte surtout à Byzance qui s'inclinait devant les normes du droit romain et le droit romain codifié.

L'évolution du statut socio-économique des parèques consistait à ce que par suite de la réorganisation de la structure de l'exploitation de la

[27] G. OSTROGORSKIJ, Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine. Bruxelles 1956, 37.

terre à l'époque tardive, avec la diminution du rôle social du fermage, le rôle social des parèques tombe. On peut considérer que les parèques en tant qu'institution socio-économique, liée aux redevances d'Etat, commence à disparaître peu à peu.

Ainsi, les XIIIe—XIVe siècles, c'est une époque, permettant de constater des progrès considérables dans le système des principales structures socio-économiques, caractérisant le régime agraire de l'empire dans son ensemble. Il faut considérer que le progrès essentiel est le changement de la nature des parèques. Cette évolution est le résultat logique du changement de la structure de la tenure: décadence du rôle social de la tenure de droit des parèques et accroissement du rôle du fermage. Ce dernier est étroitement lié au changement de la structure de l'impôt. Diminue dans la composition de l'impôt la partie correspondant aux impôts sur la terre et grandit la partie, prélevée indépendamment des dimensions des biens, c'est-à-dire la partie du kapnikon et de sa majoration, qui tient compte des revenus de l'activité non agricole et du fermage, qui ne coincide pas avec la tenure de droit de parèques.

L'évolution mentionnée dans les structures socio-économiques a été dans une mesure importante découverte grâce à l'analyse quantitative. C'est précisément à l'aide des méthodes quantitatives qu'on a réussi à «désagréger le télos» et à dégager ses composantes. On a obtenu à l'aide des méthodes quantitatives un tableau comparatif de la différentiation dans nombre de domaines, confirmant le niveau moyen modéré de la différentiation, typique pour l'époque féodale.

Il reste à ajouter que dans les cadres des anciens rapports avait lieu une réorganisation importante des structures socio-économiques et qui consistait dans la réduction du rôle des formes du droit public d'exploitation et de l'accroissement du rôle des formes de droit privé témoigne, à notre avis, du rapprochement du régime agro-juridique avec les rapports correspondants en Occident. Par ailleurs, toutefois, les principales particularités typologiques de développement du féodalisme à Byzance par rapport à l'Europe Occidentale continuaient à exister.

LJUBOMIR MAKSIMOVIĆ / BEOGRAD

CHARAKTER DER SOZIAL-WIRTSCHAFTLICHEN STRUKTUR DER SPÄTBYZANTINISCHEN STADT (13.—15. Jh.)

Auf den Internationalen Byzantinistenkongressen wurde bereits vor langer Zeit hervorgehoben, daß es notwendig sei, die byzantinische Stadt, insbesondere ihre gesellschaftliche Struktur und ihre wirtschaftliche Lage, gründlich zu studieren. Gleichzeitig wurde mittels Synthetisierung der bisherigen Erkenntnisse ein bedeutender Beitrag zu diesen Studien geleistet[1]. Dies war nicht nur der sublimierte Ausdruck der gesamten damaligen Vorstellungen von der sozial-wirtschaftlichen Entwicklung von Byzanz, sondern auch die Triebkraft für die Bemühungen, die die Byzantinistik danach, im Laufe der letzten zwei Jahrzehnte, der Erforschung der Geschichte der Stadt widmete. Heute sind die Ergebnisse dieser Bemühungen in einer so grossen Anzahl von Studien und kleineren Beiträgen enthalten, daß es an dieser Stelle nicht möglich ist, sie anzuführen[2]. Leider müssen wir unterstreichen, daß die erwähnten Untersuchungen sich vor allem den frühen Perioden der byzantinischen Geschichte zuwandten und daß sie die sozio-ökonomische Struktur der Stadt aus der Epoche der Palaiologen nicht genügend enthüllten[2a].

---

[1] Der XI. Kongreß in München: E. KIRSTEN, Die byzantinische Stadt (weiterhin: Stadt), in: Berichte zum XI. Intern. Byzantinistenkongreß, München 1958, V, 3 (Korref. von D. ZAKYTHINOS und P. LEMERLE); der XII. Kongreß in Ochrid: Gorod i derevnja v Vizantii v IV—XII vv. (weiterhin: Gorod), in: Actes du XII[e] Congr. Intern. d'études byz. I. Beograd 1963, 1—44.

[2] Es gibt auch viele Studien, die dieses Problem nebenbei berühren, aber mit wichtigen Resultaten.

[2a] Die Untersuchungen der verschiedenen Aspekte der byz. Geschichte können auf die Epoche zwischen der Wiederherstellung und dem Untergang des Kaiserreichs, als eine besondere Einheit mit eigener Physiognomie, beschränkt werden (was die Schwierigkeiten betrifft, s. D. ZAKYTHINOS, États — Sociétés — Cultures. En guise d'introduction, in: Art et société à Byzance sous les Paléologues. Venise 1971, 3 [= D. ZAKYTHINOS, Byzance. État — Société — Economie, London, Variorum 1973, XII, 3]; Lj. MAKSIMOVIĆ, Vizantijska provincijska uprava u doba Paleologa [weiterhin: Uprava]. Beograd 1972, 1). Geht es jedoch um die Stadt, so hat uns gerade diese Epoche ganz ungenügende Quellendaten hinterlassen. Selbstverständlich steigt in solcher Situation die Notwendigkeit der Verwendung von Hypothesen. Cf. A. P. KAŽDAN, *VV* 13 (1958) 303; K.-P. MATSCHKE, Fortschritt und Reaktion in Byzanz im 14. Jh. Konstantinopel in der Bürgerkriegsperiode von 1341 bis 1354 (weiterhin: FuR). Berlin 1971, 33.

Jedes Studium der spätbyzantinischen Stadt stößt heutzutage auf zwei Probleme. Das erste kann als Problem der Quellen definiert werden. Die topographischen Unterlagen wurden erst einigermaßen zugänglich[3], während die archäologischen Materialien kaum berührt worden sind[4] und zahlreiche Dokumente westlicher Provenienz, insbesondere die Notarakten, noch auf ihre Herausgeber warten[5]. Man könnte sagen, daß es auf diesen Gebieten mehr als genügend Raum für die Realisierung des Schlagwortes „Byzantinistik bis 2000" gibt[6].

Das zweite Problem ist komplexer, aber es besteht die Möglichkeit, schon jetzt mit seiner Lösung zu beginnen. Es geht darum, daß die verfügbaren Quellenangaben über die spätbyzantinische Stadt, die Gesamtheit der heutigen Auffassungen über ihr Leben sowie die Auffassungen über die allgemeine sozial-wirtschaftliche Entwicklung von Byzanz in den letzten zwei Jahrhunderten seiner Geschichte noch nicht vollständig in Einklang gebracht wurden. Die Überwindung dieser Situation ist unbedingt notwendig und ich möchte mit meinem Rapport hiezu einen gewissen Beitrag leisten.

* * *

Das erneuerte Byzanz erlebte nach 1261 unter Michael VIII. nur eine kurze Zeitspanne des scheinbaren Aufschwungs. Bald darauf ging der vorwiegend mit dem Verfall und der Erschöpfung der inneren Kräfte

[3] Die Herausgabe von historisch-geographischen allgemeinen Werken steht erst am Anfang: A. PHILIPPSON—E. KIRSTEN, Die griechischen Landschaften I—IV. Frankfurt/M 1950—1959; V. HROCHOVÁ, Byzantská města ve 13.—15. století. Praha 1967 (weiterhin: Města); J. KODER—F. HILD, Hellas und Thessalia (*Tab. Imp. Byz.* I). Wien 1976; C. ASDRACHA, La région des Rhodopes aux XIIIe et XIVe siècles, Athen 1976.

[4] Die Notwendigkeit, die Archäologie der byz. Länder der späten Epoche als Grundlage für Monographien über Städte zu entwickeln, wurde bereits vor langer Zeit hervorgehoben: KIRSTEN, Stadt 1f.; HROCHOVÁ, Města 12; Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους (weiterhin: IEE) IX. Athen 1979, 238.

[5] In jüngerer Zeit haben F. THIRIET, Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie (weiterhin: Régestes) I—III. Paris 1958—61, U. DORINI—Th. BERTELÈ, Il libro dei conti di Giacomo Badoer. Roma 1956, und danach B. KREKIĆ, Dubrovnik (Raguse) et le Levant au Moyen âge (weiterhin: Dubrovnik-Raguse). Paris—La Haye 1961, 167—409 außerordentlich wichtige Arbeiten geleistet, aber die Herausgabe der Notardokumente wird zu einer brennenden Frage.

[6] Auf diesen Quellengrundlagen sollte man erst an die Erarbeitung der Monographien über die Städte herangehen, denn die existierenden lassen die Fragen der sozio-ökonomischen Struktur mehr oder weniger beiseite. Eine auffallende Ausnahme: I. P. MEDVEDEV, Mistra. Leningrad 1973.

verbundene Prozeß seiner Umwandlung in eine zweitrangige Macht immer rascher vor sich. Der Grund dieses Niedergangs lag in einer langwierigen, von sozialen Unruhen und Bürgerkriegen begleiteten, ökonomischen und finanziellen Krise im 14. Jahrhundert[7]. Der wirtschaftliche Verfall nahm manchmal drastische Ausmaße an[8], während äußere Feinde und Naturkatastrophen (zahlreiche Erdbeben und die Große Pest) die Krisenelemente noch stärkten. Außerdem war Byzanz bis zum Anfang des 14. Jh. bereits auf seine europäischen Besitze beschränkt[9]. In den darauf folgenden Jahrzehnten erlitt es weitere Verluste[10], die am Ende seine geographische Einheit endgültig zerstörten[11]. Die meisten der übrig gebliebenen Gebiete lebten tatsächlich selbständig als halbwegs unabhängige Apanagen der Mitglieder der herrschenden Familien der Kantakuzenen und Palaiologen[12].

Diese Situation bestimmte in großem Maß die Lage der Städte, umgekehrt aber waren auch die Städte gleichzeitig tonangebend für die Zustände im ganzen Land. Der allgemeine Verarmungsprozeß erfaßte die Städte: ihre Möglichkeiten wurden immer geringer, die Zahl ihrer Einwohner sank immer mehr in einem Regressionsprozeß, der sogar Konstantinopel und Thessalonike umfaßte[13]. Es gibt Zeitgenossen, deren düstere Beschreibungen von der extremen Armut der Städte im 14. und 15. Jh.

[7] Zur Wirtschafts- und Währungskrise im allgemeinen s. D. ZAKYTHINOS, Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIIIe au XVe siècle. Athènes 1948 (weiterhin: Crise), *pass.* Insbesondere zum Geldproblem s. auch A. ANDRÉADÈS, De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin. *Byz.* 1 (1924) 75—115; E. STEIN, Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte. *Mitt. z. Osman. Gesch.* 2 (1923—25) 11f.; D. ZAKYTHINOS, Le despotat grec de Morée (weiterhin: Desp.) II. Athènes 1953, 266f.; M. G. BARANOVA, Pozdnevizantijskie zadačniki kak istoričeskij istočnik. *Antičn. drevn. i sr. v.* 9 (1973) 122; L. Th. CHOUMANIDIS, Οἰκονομικὴ Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος I. Athen 1973, 164.

[8] Während des Krieges gegen Galata (1348/49) hat sich der Kornpreis z. B. in einer kurzen Zeitspanne verdoppelt (Greg. XXVI 26: III 92, 16—18), und 1351 wird ein einmaliger Anstieg der Inflationsrate um 20% vermerkt (Greg. XXV 27: III 52, 1—15). Über diese besonders kritischen Momente vgl. ZAKYTHINOS, Crise 96, 115.

[9] H. AHRWEILER, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081—1317). *TM* 1 (1965) 3f., 8f., 44f. Aber noch vor dem Verlust der Küste Kleinasiens stieg die Bedeutung der Balkanstädte jäh an. Cf. IEE VIII 341.

[10] Vgl. MAKSIMOVIĆ, Uprava 3, A. 12.

[11] Ebd. 3, A. 14, 14a.

[12] Vgl. Lj. MAKSIMOVIĆ, Geneza i karakter apanaža u Vizantiji. *ZRVI* 14/15 (1973) 103—154.

[13] Vgl. ZAKYTHINOS, Crise 36f., 46; DERS., Desp. II, 176f.; P. CHARANIS, Internal Strife in Byzantium during the 14th Century (weiterhin: Int. Strife). *Byz* 15 (1941) 211 (= P. CHARANIS, Social, Economic and Political Life in the Byzantine Empire. Collected Studies. London, Variorum 1973, VI); DERS., A Note on the Population and Cities of the Byz. Empire in the 13th Century (weiterhin: Note), in: The J. Starr Memor. Vol. New York

erzählen[14]. Andererseits gibt es jedoch genügend Indizien dafür, daß einige Städte ihren verhältnismäßig guten Zustand bewahren konnten und manchmal sogar einen vorübergehenden Aufschwung erlebten[15]. Solche Städte zogen die Aufmerksamkeit der Zeitgenossen an, und diese gebrauchen in ihren Kommentaren mehr oder weniger schmeichelhafte Epitheta. Allen voran ist Thessalonike eine πολυανδροῦσα und πολυάνθρωπος Stadt[16], manchmal μεγαλόπολις und περιφανὴς πόλις[16a], und nach den Worten eines berühmten Bürgers ἀγορά τε τοὺς ἐξ ἁπάσης γῆς ὑποδεχομένη[16b]. Solch ein Urteil mag verständlich sein, wenn es sich um Thessalonike handelt[17], aber auch von Städten wie Nikomedeia, Philadelpheia, Nikaia, Tralles, Mesembria, Philippopolis, Adrianopolis, Kastoria und Joannina hieß es im 13. und 14. Jh., sie seien „groß", „wunderschön", „bevölkert" und hätten „eine große Anzahl von Einwohnern"[18]. Obwohl diese Epitheta viel seltener als

1953, 135f., 137; DERS., Economic Factors in the Decline of the Byz. Empire (weiterhin: Decline), *Journ. of Economic Hist.* 13/4 (1953) 424 (= Coll. Stud. IX); DERS., Town and Country in the Byz. Possessions of the Balkan Peninsula during the Later Period of the Empire, in: Aspects of the Balkans. The Hague 1961, 133f. (= Coll. Stud. V); B. T. GORJANOV, Vizantijskij gorod XIII—XV vv. (weiterhin: Gorod). *VV* 13 (1958) 165f. DERS., Pozdnevizantijskij feodalizm (weiterhin: Feodalizm). Moskva 1962, 245; HROCHOVÁ, Mĕsta 34. 51. 54; Istorija Vizantii III. Moskva 1967, 109. 113f. 117. 307f. — Der Regressionsprozeß war nicht gleichmäßig: S. ĆIRKOVIĆ, Die spätmittelalterliche Stadt auf dem Balkan (Vortrag, gehalten an der Univ. Münster, 1. 7. 1976) 11.

[14] Greg. XV 2: II 751, 22—752, 6; Cant. IV 5: III 33, 10—21; Thomas Magistros, Περὶ βασιλείας, *PG* 145, 476—477; J. Bryennios, Τὰ εὑρεθέντα I—II. Leipzig 1768 (unzugänglich, zit. nach: A. E. BAKALOPOULOS, Ἱστορία τοῦ νέου ἑλληνισμοῦ. Thessaloniki ²1974, I, 268f.); Pero Tafur in: A. A. VASILIEV, Pero Tafur, a Spanish Traveler of the 15th Century and his Visit to Constantinople, Trebizond and Italy. *Byz* 7 (1932) 78. 81. 98; Fr. Filelfe, Epistolarum familiarum libri XXXVII ..., V. Venetiis 1502, fol. 31ᵛ (unzug., zit. nach: ZAKYTHINOS, Crise 131).

[15] Für die allgemeinen Angaben vgl. HROCHOVÁ, Mĕsta 82. 89f. 93; G. L. KURBATOV—V. I. RUTENBURG, Ziloty i čompi. *VV* 30 (1969) 12. 14; Sp. VRYONIS, Byzantium and Europe. London 1967, 155.

[16] Vgl. Gorjanov, Gorod 166f.

[16a] *MM* IV 338 (nach 1274); *MM* I 43 (1316); DÖLGER, Schatzk. Nr. 42, 16 (1406); KTENAS Nr. 10, 2 (1415).

[16b] Demetrios Kydones, Occisorum Thessalonicae monodia. *PG* 109, 641 B.

[17] Wie bekannt, erlebte Thessalonike sein „Goldenes Zeitalter" im Laufe des 14. Jh.: O. TAFRALI, Thessalonique au XIVᵉ siècle (weiterhin: Thessalonique). Paris 1913; KIRSTEN, Stadt 38f., und insbesondere BAKALOPOULOS, a. O. 83f.; DERS., A History of Thessaloniki. Thess. 1963, 51f.; DERS., Ἱστορία τῆς Μακεδονίας 1354—1833. Thess. 1969, 30f.

[18] Vgl. Cant. II 24: I 446, 23 (Nikomedeia); Acrop. I 105, 22—23 (Philadelpheia); Encomium Theod. II, ed. L. BACHMANN, Theodori Ducae Lascaris in laudem Nicaeae urbis oratio. Rostock 1848, I 10, und Greg. IX 13: I 458, 13 (Nikaia); Pachym. I 469, 8 (Tralles); Pachym. I 211, 1, und Greg. IX 13: I 457, 23—24 (Mesembria); Acrop. I 23, 8—9, und Cant. II 66: II 406, 21 (Philippopolis); Cant. I 4: I 23, 22 (Adrianopolis); Cant. II 24: I 451, 1—2 (Kastoria); *MM* V 78 (Joannina).

im 12. Jh. vorkommen[19] und einen nur relativen Wert besitzen, erlebten einige Städte zweifellos einen gewissen Fortschritt. So wurde Serrai, das im Jahre 1246 noch ein unbedeutender Ort war, damals als κώμη und später als πολίχνιον bezeichnet; aber bis zum Zeitpunkt, zu dem es unter serbische Herrschaft fiel, verwandelte es sich in eine „große und wunderschöne" Stadt[20]. Im byzantinischen Morea erlebten mindestens zwei Städte — Mistra und Monembasia — gegen Ende des 13. und Anfang des 14. Jh. einen schnellen Aufschwung, der von einem Anstieg der Einwohnerzahl begleitet war[21].

Aus dem bisher Gesagten könnte man schließen, daß das Schicksal der Städte den großen Niedergang und die seltenen lichten Augenblicke der spätbyzantinischen Epoche symbolisierte[22]. Wie immer auch die realen Möglichkeiten der Städte gewesen sein mochten, sie entsprachen den allgemeinen Möglichkeiten der Epoche und stellten ihren konzentrierten Ausdruck dar. Die Definition des sozio-ökonomischen Charakters solcher Städte setzt ein komplexes Verfahren voraus, in dem man von der Bestimmung der Basis, auf der, mit der und von der sie lebten, ausgehen muß.

Vor allem sollten wir uns auch an dieser Stelle der bekannten Tatsache erinnern, daß die spätbyzantinische Ökonomie einen ausgesprochen landwirtschaftlichen Charakter besaß, mit großen Grundbesitzen als Hauptringen in der Produktionskette[23]. Boden und Vieh wurden als Grund-

[19] Vgl. P. TIVČEV, Sur les cités byzantines aux XIᵉ—XIIᵉ siècles. *Byzantinobulgarica* I. Sofia 1962, 145—182; CHARANIS, Town and Country 131.

[20] Acrop. I 74, 22; Greg. VIII 1: I 288, 7; XV 1: II 746, 14; Cant. III 55: II 329, 9—10.

[21] Vgl. The Chronicle of Morea, ed. J. SCHMITT. London 1904, v. 365; St. BINON, L'histoire et la légende de deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie. *EO* 37 (1938) 306. — S. auch W. MILLER, Essays on the Latin Orient. Cambridge 1921, 231—245; CHARANIS, Note 143f. Insbesondere für Mistra MEDVEDEV, Mistra 81f.; St. RUNCIMAN, Mistra. London 1980, 36f.

[22] Laut G. I. BRATIANU, Privilèges et franchises municipales dans l'Empire byzantin (weiterhin: Privilèges). Paris—Bucarest 1936, 103. 106; D. ZAKYTHINOS, La ville byzantine (weiterhin: Ville), in: Diskussionsbeitr. zum XI. Int. Byzantinistenkongreß, München 1958, 90 (= ZAKYTHINOS, Byzance. Etat — Société — Economie. London, Variorum 1973, VII) geht der Anstieg der Rolle der Provinzstädte aus dem Niedergang des Staates und seiner Einrichtungen hervor.

[23] Vgl. z. B. BRATIANU, Privilèges 106; ZAKYTHINOS, Crise 49f.; P. CHARANIS, On the Social Structure and Economic Organization of the Byz. Empire in the 13th Century and Later (weiterhin: Soc. Structure). *BSl* 12 (1951) 94. 147 (= Coll. Stud. IV); G. WEISS, Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jh. (weiterhin: Kantakuzenos) 12. 21—22; IEE IX 214; N. OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIᵉ—XVᵉ siècles). Montréal—Paris 1979 (weiterhin: Hommes d'affaires), 23.

mauern des Reichtums betrachtet, und aus der Agrarproduktion flossen auch, der berühmten Bemerkung Kantakuzenos' nach, die Haupteinnahmen des Staates: οἱ γεωργοί, ἐξ ὧν μάλιστα οἱ φόροι πράττονται[23a]. Auch Gemistos Plethon äußerte sich ähnlich in Bezug auf die Verhältnisse in der Peloponnes[23b]. Der Aufbau der wirtschaftlichen Macht auf Grund der Bodenausbeutung ist keine ausgesprochene Besonderheit des mittelalterlichen Byzanz[24]; sehr wichtig ist jedoch, daß diese Ausbeutung auf einer stagnierenden Technologie gründete (veraltete Methoden des Einspannens von Zugtieren, völlige Unkenntnis des schweren Pflugs)[24a]. Eine solche Produktion weist gewisse Ähnlichkeiten mit dem allgemeinen Verlauf der historischen Entwicklung in Europa auf, gleichzeitig aber bleibt sie tragisch hinter diesem Verlauf zurück.

Heutzutage kann man die Epoche der Palaiologen mit gutem Grund als feudale Epoche betrachten, obgleich die Wissenschaft ihre Stellungnahme zu dieser Frage noch nicht endgültig formuliert hat[25]. Uns genügt es, hier zu unterstreichen, daß sich der byzantinische Feudalismus, der in vielen Dingen vom westeuropäischen Feudalismus abweicht, in erster Linie in der sozio-ökonomischen und nicht in der institutionell-rechtlichen Sphäre der gesellschaftlichen Beziehungen äußert[25a]. Vor allem bilden die abhängigen Bauern (Paroikoi) die grundlegende Produzentenschicht, und der von ihnen geschaffene Mehrwert bildet in Form von privater oder staatlicher (über Steuern realisierter) Rente die Grundform der Einnahmen

[23a] Cant. I 28: I 137, 2—3. — Vgl. auch Cant. II 25: I 453, 22—24; III 24: II 148, 13—14; 185, 3—9.

[23b] LAMPROS, PP III 251; Oratio I, *PG* 160, col. 825 C.

[24] Wie G. SJOBERG, The Preindustrial City. Glencoe/Ill. 1960, 83 bewiesen hat, erreichten die europäischen Städte der feudalen Epoche schwerlich 10% der gesamten Bevölkerung.

[24a] LEFEBVRE DES NOETTES, L'attelage et le cheval de selle à travers les âges. Paris 1931, 89f.; A. G. HANDRICOURT—B. DELAMMARE, L'homme et la charrue à travers le Monde. Paris 1955, 276—284. — Die einzige bedeutende Neuerung war die Wassermühle: J. L. TEALL, The Byzantine Agricultural Tradition. *DOP* 25 (1971) 51f.

[25] Die Erforschung des byz. Feudalismus ist bereits so weit fortgeschritten, daß es unmöglich wäre, an dieser Stelle die entsprechende Sekundärliteratur anzuführen (s. die nützliche, aber nicht ganz vollständige Übersicht der Bibliographie bei Z. V. UDAL'COVA, Vizantija i Zapadnaja Evropa (tipologičeskie nabljudenija), in: Viz. očerki. Moskva 1977, 41, A. 83). Wir bemerken bloß, daß über die Typologie des byz. Feudalismus schon in Standardsynthesen diskutiert wird (Istorija Vizantii III 306f.) sowie daß auf dem XIII. Weltkongreß der Historiker (Moskau 1970) diese Erscheinung in fast allen ihren Formen erörtert wurde (Z. V. UDAL'COVA, Genezis i tipologija feodalizma. *Srednie veka* 34 [1971] 13—38).

[25a] Vgl. als Zusammenfassung der bish. Forschungen K. V. Chvostova, Osobennosti agrarno-pravovych otnošenij v pozdnej Vizantii XIV—XV vv. Moskva 1968, 178; Udal'cova, Viz. i Zap. Evropa 3—21.

ihrer Herren[26]. Andererseits baut die herrschende Schicht zu einem guten Teil ihre Macht auf den immer breiter entwickelten Einrichtungen mit feudalem Charakter auf, wie die bedingte Haltung von Pronoiai, die Steuerimmunität und andere Formen der Immunität (Exkusseia) sowie die Apanagen[27]. Innerhalb dieses Standes, dessen Mitglieder durch Familienbindungen in großen Clans verbunden waren, entwickelten sich Elemente privater Verbindungen von feudalem Typus: die Oikeios-Stellung, das Gefolge mächtiger Herren, der Treueid als Ausdruck der persönlichen Bindung an den Kaiser, ja sogar der Grundsatz „Freund der Freunde des Herrn (des Kaisers) und Feind seiner Feinde"[28]. Als ganz natürliche Folge solcher Umstände kam es in der Epoche der Palaiologen zu einem starken Feudalisierungsprozeß des Staates und seiner Organe[29].

Die angeführten Erscheinungen erlebten in der Epoche der Palaiologen ihre volle Blüte. In der ökonomischen Sphäre war damit jedoch erst der Charakter des Lebens auf dem Lande unmittelbar bestimmt, während die Stadt mit der sogenannten städtischen Wirtschaft, zumindest auf den ersten Blick, nur indirekt unter dem Einfluß feudaler Beziehungen stehen konnte. Es ist aber eine große Frage, wie weit sich eine solche Wirtschaft überhaupt entwickelt hat und ob die heutige Einteilung der Städte in verschiedene Wirtschaftstypen zutrifft[30]. Die Quellen kennen keinerlei terminologische oder andere Klassifikation der Städte außer dem Ehrenrang, den sie Konstantinopel und Thessalonike einräumen (ausschließlich

[26] Als eine Zusammenfassung der bish. Erforschungen s. Udal'cova a. O. 17f. S. auch das neueste Werk von A. E. LAIOU—THOMADAKIS, Peasant Society in the Late Byz. Empire. A Social and Demographic Study. Princeton 1977.

[27] Pronoia: G. OSTROGORSKIJ, Pour l'histoire de la féodalité byzantine. Bruxelles 1954; DERS., Die Pronoia unter den Komnenen. *ZRVI* 12 (1970) 41—54. — Exkousseia: für acht wichtigste Werke s. MAKSIMOVIĆ, Uprava 7, A. 2. — Apanagen: s. oben, Anm. 12. — Allgem.: G. OSTROGORSKY, Observations on the Aristocracy in Byzantium. *DOP* 25 (1971) 3—32; R. GUILLAND, La noblesse de race à Byzance. *BSl* 9 (1948) 307—314; A. P. KAŽDAN, Social'nyj sostav gospodstvujuščego klassa v Vizantii XI—XII vv. Moskva 1974; Chvostova, a. O. 255.

[28] Vgl. J. VERPEAUX, Les oikeioi. Notes d'histoire institutionnelle et sociale. *REB* 23 (1965) 89—99; H.-G. BECK, Byzantinisches Gefolgschaftswesen (*Bayer. Ak. Wiss., phil.-hist. Kl., Sp.* 1965/5). München 1965; N. SVORONOS, Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle. *REB* 9 (1951) 106—142; D. ZAKYTHINOS, Processus de féodalisation. *L'Hellénisme Contemporain* 2 (1948) 512. — Es existierte sogar die Einrichtung „*homo ligius*", jedoch nur für fremde Vasallen des byz. Kaisers: J. FERLUGA, La ligesse dans l'Empire byzantin. *ZRVI* 7 (1961) 97—123.

[29] Vgl. MAKSIMOVIĆ, Uprava, *passim*, insbesondere 7—19.

[30] Das Vorhandensein einer Klassifikation der Städte bereits in der Terminologie der Quellen wird insbesondere von TIVČEV, a. O. 149f.; HROCHOVÁ, Města 11. 88f.; IEE IX 238. 240f. verteidigt.

die Benennung Polis, oft mit Hinzufügung von Ehrenepitheta). Alle übrigen Städte wurden auf gleiche Weise durch verschiedene Ausdrücke bezeichnet — eine und dieselbe Stadt wurde in Dokumenten am häufigsten Polis oder Kastron und danach wieder Topos genannt[31]. Die Größe und das städtebauliche Äußere solcher Städte weisen ebenfalls auf ihre auffallende Ähnlichkeit hin, ohne Rücksicht auf das besondere Ansehen, das einige unter ihnen genossen (z. B. Adrianopolis, Didymoteichos, Philippopolis, Serrai usw.), während sich Konstantinopel und Thessalonike auch in dieser Hinsicht von den anderen unterschieden. Beide Großstädte hatten, obgleich ihre Einwohnerzahl allmählich und offensichtlich zurückging, im 14. und 15. Jh. noch immer einige zehntausend Einwohner[32], während alle übrigen Städte weniger als 5000 und oft sogar weniger als 2000 Einwohner hatten[33]. Diese Städte sahen am häufigsten wie Festungsstädte aus — sie hatten eine Akropolis und konzentrische Terrassen der Unterstadt[34], mit engen und krummen Straßen, ohne Theater und Hippodrom, oft auch ohne Marktplatz[34a]. Sie sind wahre Schöpfungen des byzantinischen Mittelalters,

[31] Vgl. MAKSIMOVIĆ, Uprava 30f., 152f. Die hist. Werke verwenden häufiger den Ausdruck Polis (auch Asty) und die Dokumente den Ausdruck Kastron. Im allgemeinen herrscht die Benennung Kastron in der spätbyzantinischen Epoche vor. Dieselbe Bedeutung könnte man den Ausdrücken Chôra und Chorion (Dorf) nicht verleihen; s. MAKSIMOVIĆ, Uprava 25, A. 30; 153, A. 9; Index *s. v.*; dem sind noch die Daten aus *MM* III 101; IV 331; V 169 hinzuzufügen. S. unten, Anm. 34—34a.

[32] Mit Recht betonte KIRSTEN, Stadt 46, daß es unmöglich sei, die Einwohnerzahl einer Stadt zu schätzen. Was jedoch Konstantinopel betrifft, akzeptiert man gewöhnlich die Meinung von M. SCHNEIDER, Die Bevölkerung Konstantinopels im XV. Jh., *Nachr. Ak. Wiss. in Göttingen, philol.-hist. Kl.* 9 (1949) 236f., daß seine Einwohnerzahl von 500000 (12. Jh.) auf 40—50000 (15. Jh.) gesunken ist. Hinsichtlich Thessalonike (40000 im 15. Jh. und hundert Jahre vorher etwas mehr) s. insbesondere TAFRALI, Thessalonique 16; CHARANIS, Int. Strife 211; DERS., Note 140f.; Town and Country 131. Über die anderen Großzentren (Trapezunt, Adrianopel) s. Gorjanov, Feodalizm 275f.; C. ASDRACHA, a. O. 141.

[33] Diese Zahlen kann man als typisch für die ganze byz. Geschichte betrachten: F. DÖLGER, Die frühbyzantinische und byzantinisch beeinflußte Stadt, in: Atti del 3° Congr. Intern. di St. sull'Alto Medioevo, Spoleto 1959, 76 (= Παρασπορά Ettal 1961, 117); D. CLAUDE, Die byzantinische Stadt im 6. Jh. München 1969, 162—164; C. MANGO, Byzantine Architecture. New York 1976, 49; CHARANIS, Town and Country 131; G. G. LITAVRIN, Provincial'nyj vizantijskij gorod na rubeže XII—XIII vv. *VV* 37 (1976) 28f.; VASILIEV, Pero Tafur 98. Eine Ausnahme scheint Patras mit 5—10000 Einwohnern gewesen zu sein: H. SARANTI—MENDELOVICI, A propos de la ville de Patras aux 13e—15e siècles. *REB* 38 (1980) 232. Laut IEE IX 239 gilt ähnliches für Adrianopel, Serrai, Mistra und Joannina.

[34—34a] Vgl. CHARANIS, Note 142. 146; KIRSTEN, Stadt 20f., 32f.; I. P. MEDVEDEV, Fenomen transurbanizacii i ego rol' v stanovlenii feodal'nogo viz. goroda. *Antičn. drevn. i sr. v.* 6 (1969) 84. Mit der Befestigung der Siedlungen verbreitete sich auch die Benennung Kastron, die sich nicht nur auf die Akropolis selbst beschränkt (KIRSTEN, Stadt, III, 79), sondern sich auf die ganze Stadt bezieht (s. Anm. 31). Siehe indessen ZAKYTHINOS, Desp. II 167f. über Korinth und Argos; beide Städte hatten jedoch außerordentlich isolierte Zitadellen.

die sich, genauso wie die städtische Wirtschaft, schon vor der Epoche der Palaiologen entwickelten.

Eine besonders auffallende Erscheinung im Leben der byzantinischen Städte ist — schon seit dem frühen Mittelalter — der Prozeß der „Ruralisierung", der auch die größten Zentren nicht verschonte. Die Städte lebten zu einem großen Teil, häufig auch vorwiegend, von der landwirtschaftlichen Produktion[35]. Die feindlichen Vorstöße waren schwer, weil μήτε ἀροτριᾶν, μήτε σπείρειν τῶν πόλεων ἐξιόντας δύνασθαι Ῥωμαίους[35a]. Sicher galt dies insbesondere für kleinere Städte, wie z. B. Lampsakos, in der sich 66% der Bevölkerung unmittelbar mit Landwirtschaft befaßten (in der ersten Hälfte des 13. Jh.), wobei es sich um einen typischen Küstenort mit Hafen und guten Handelsverbindungen handelte[36]. Nur in einigen der größten Städte, insbesondere in Konstantinopel, existierte auch eine verhältnismäßig starke Handwerksproduktion, die solche Massenbedarfszentren benötigten. Das war, indessen, eine zersplitterte Produktion in kleinen Werkstätten, die man häufig bei reichen Immobilienbesitzern mietete[37]. Gleichzeitig hatte der einheimische Handel wenig Voraussetzungen für eine intensive Entwicklung, weil der allmächtige Staat nur an der Sicherung der Versorgung der größten Städte interessiert war und es den Großgrundbesitzern — dieser reichsten Gesellschaftsschicht — verboten war, sich mit Handel zu befassen[38]. Andererseits entwickelten dieselben Grundbesitzer auf ihren Gebieten eine gewerbliche Produktion von ziemlich bedeutendem Umfang[39]. Schließlich wurden noch vor dem Vierten Kreuzzug die Grundlagen für die Übermacht der italienischen Republiken, vor allem Venedigs, im östlichen Mittelmeerraum gelegt. Die Situation wurde noch komplizierter, als im 12. Jh. die bis zu diesem Zeitpunkt fast allmächtige Staatsbürokratie, die das Wirtschaftsleben kontrollierte, schwächer zu werden begann[40].

[35] Über dies gibt es eine Reihe der Werke; vgl. nur das neueste: IEE VIII 338; IX 239f. 243.

[35a] Greg. VII 10: I 262, 23—24.

[36] Vgl. LITAVRIN, a. O. 19—23, 27f. Aber auch in den Großstädten ist die Lage nicht wesentlich anders: TAFRALI, Thessalonique 109; CHARANIS, Int. Strife 213; Gorjanov, Gorod 177; MEDVEDEV, Mistra 90f.

[37] Allgem.: GORJANOV, Gorod 163. 166; M. Ja. SJUZJUMOV, Rol' gorodov-emporiev v istorii Vizantii. *VV* 8 (1956) 27f. 31f. Über die Zersplitterung der Werkstätten s. A. P. KAŽDAN, Cechi i gosudarstvennye masterskie v Konstantinopole v IX—X vv. *VV* 6 (1953) 136f.; CHOUMANIDIS, a. O. I 155.

[38] Vgl. M. Ja. Sjuzjumov, O roli zakonomernostej ... *Antičn. drevn. i sr. v.* 3. (1965) 11; DERS., Predprinimatel'stvo v viz. gorode. *Antičn. drevn. i sr. v.* 4 (1966) 13f.

[39] Vgl. KIRSTEN, Stadt 24; Gorod 31f., 33f.; KAŽDAN, Cechi 153; UDAL'COVA, Viz. i Zap. Evropa 26f.

[40] G. OSTROGORSKY, Geschichte des byz. Staates. München ³1963, 303f., 323f.

In der spätbyzantinischen Epoche gewannen diese Prozesse nur an Kraft.

Indem sie das Gewerbe vom sogenannten städtischen Typus studierten, identifizierten die Byzantinisten schon vor langer Zeit einige seiner grundlegenden Zweige in der Epoche der Palaiologen; dabei schätzten sie, daß diese Produktion zu jener Zeit, sowohl dem Umfang als auch der Qualität nach, immer mehr hinter der Produktion Westeuropas zurückblieb[41]. Bedeutender war nur die Produktion einiger Arten von Geweben sowie die Leder-, Teppich- und Farbenproduktion, was zweifellos eine auffallende Einschränkung des Sortiments im Vergleich zu früheren Zeiten darstellte. Die Zahl der Städte, die man als größere Handwerkszentren betrachten könnte, war stark gesunken. In Dokumenten heißt es nur an einer Stelle von Monembasia, dies sei eine Stadt, die sich durch τεχνῶν ἀσκήσεις auszeichne, aber es handelt sich hier um eine gefälschte Urkunde von Andronikos II., eine im 16. Jh. entstandene Fälschung[42]. Nicht einmal Konstantinopel oder Thessalonike, die Metropolen dieser Welt der beschränkten ökonomischen Möglichkeiten, werden als wichtige Produktionszentren erwähnt[43]. Es gibt zwar noch immer einzelne Erwähnungen vieler Gewerbe[44], aber das sind keine Beweise für eine fortschrittliche Produk-

[41] Über das byz. Gewerbe im allgemeinen s. Ph. KUKULES, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός II/1. Athen 1948, 179—258. Zur Lage des Gewerbes in der spätbyz. Epoche vgl. W. HEYD, Histoire du commerce du Levant au Moyen âge (weiterhin: Commerce), II. Leipzig 1923, 273. 688f.; ZAKYTHINOS, Desp. II 251f.; GORJANOV, Gorod 170f.; OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 100f.; IEE IX 238. Aber in Trapezunt existierte eine starke Textilien- und Metallproduktion: GORJANOV, Gorod 168f.; S. P. KARPOV, Osobennosti razvitija pozdnevizantijskogo goroda-emporija (Trapezund v XII—XV vv.), in: Viz. očerki. Moskva 1977, 84. 90—94.

[42] *MM* V 156—161. Cf. BINON, a. O. *passim*.

[43] Beide Großstädte sind wichtige Handelsknotenpunkte, jedoch nicht für eigene Produkte (vgl. auch MATSCHKE, FuR 84), wie HEYD, Commerce II 258, und HROCHOVÁ, Města 77, dachten. Gegen ihre Meinung vgl. auch Istorija Vizantii III 116f. und — über die Anwesenheit fremder Handwerker — R. DELORT, Un aspect du commerce vénitien au XVe siècle: Andrea Barbarigo et le commerce des fourrures. *Le Moyen âge* 80/1 (1965) 59, A. 62. Insbesondere waren die Handwerker-Vororte von Konstantinopel nicht in gutem Zustand (MATSCHKE, FuR 78), während Thessalonike überwiegend das Zentrum für die Ausfuhr von Korn war (A. E. VAKALOPOULOS, A History of Thessaloniki. Thessaloniki 1963, 59; Cambridge Medieval History IV/1, 358).

[44] Laut W. A. SMETANIN, O nekotorych aspektach social'no-ekonomičeskoj struktury pozdnevizantijskogo goroda. *Antičn. drevn. i sr. v.* 8 (1972) 108f.; Teoretičeskaja časť epistolologii i konkretnoistoričeskij efarmosis pozdnej Vizantii. Soc. razvitie Vizantii. Sverdlovsk 1979, 77. 79, gab es 132 Kategorien von Handwerkern, davon 88 in der Stadt. Es wurde aber bereits bewiesen, daß die Erwähnung von vielen Handwerkern auch die Folge von Kompilationen viel älterer Quellen sein kann: I. P. MEDVEDEV, Problema manufaktury ..., in: V. I. Lenin i problemy istorii. Leningrad 1970, 402f.

tion. Es ist offensichtlich, im Gegenteil, daß es weit mehr kleine Handwerker mit kleinen Werkstätten gab[44a].

Nicht nur die einstigen, vorwiegend staatlichen, großen Werkstätten — Ergasteria — waren verschwunden, sondern auch das fachliche Wissen und Können verfiel mit der Zeit immer mehr. Konnten die Byzantiner in der Periode zwischen dem 7. und 9. Jh. auf die Technologie, die das berühmte griechische Feuer produziert hatte, auf die wunderbaren automatischen Maschinen im Thronsaal des Kaiserpalastes oder auf ihre mechanischen Uhren stolz sein und mochten sie fortschrittliche medizinische Einrichtungen besessen haben, in der Epoche der Palaiologen sehen wir eine ganz andere Situation. Damals wurde der (niemals realisierte) Vorschlag des berühmten Kardinals Bessarion, intelligente junge Leute in den Westen zu entsenden, damit sie dort Kunstfertigkeiten wie μηχανική, σιδηροποιητική, ὁπλοποιητική, ναυπηγική und sogar Glas- und Textilienproduktion — worin Byzanz einst nicht seinesgleichen hatte — erlernen, als Zeichen besonderer Weitsichtigkeit betrachtet[45]. Einige Jahrzehnte vorher, während des Krieges gegen die Genuesen, war die kaiserliche Regierung gezwungen, Waffen und Ausrüstung für die Flotte aus dem Westen zu beschaffen (1349/50)[46]. Die eventuelle Wiederaufnahme der Produktion und Färbung von Seidenstoffen war auch mit der Einfuhr von westlichen Erfahrungen verbunden[47]. In den vierziger Jahren des 14. Jh. führte ein italienischer Arzt am byzantinischen Hof einige Errungenschaften der westlichen Medizin vor und stieß auf allgemeine Bewunderung[48].

Es ist eine Tatsache, daß es im Byzanz der Palaiologen keine konsequente, für den ganzen Staat festgelegte Wirtschaftspolitik gab[49]. Deshalb fehlte der städtischen Wirtschaft auch die politische Stütze in Form einer zentralen Gewalt, die eventuell imstande gewesen wäre, den regressiven Verlauf zu mildern. So blieb auch die letzte Möglichkeit aus, die Produktion in gewerblichen Großbetrieben als Keim der kapitalistischen Wirtschaft einzuführen[50]. Unter solchen Voraussetzungen war der Bergbau auch

[44a] ZAKYTHINOS, Desp. II 252 ist der Meinung, daß diese Produktion in starkem Verfall war und daß sie die Grenzen „de l'artisanat domestique" nicht überschreiten konnte.

[45] LAMPROS, PP IV 44, 5—11. Ähnliche Ideen vertrat auch Gemistos Plethon (ibid. 124, 5—125, 2; III 263, 2—264, 12).

[46] THIRIET, Régestes I, No 222. 237. Laut SMETANIN, a. O. 79 entwickelte sich in den Großstädten eine hypertrophierte Waffenproduktion (mit 15 Spezialfächern), aber dieser Standpunkt ist nicht überzeugend.

[47] LAMPROS, a. O. IV 44, 11—12.

[48] Cant. III 80: II 494, 5—23.

[49] Vgl. ZAKYTHINOS, Desp. II 266f.

[50] In der sowjetischen Byzantinistik verteidigte eine ganze Reihe von Forschern das Bestehen der Produktion in großgewerblichen Betrieben (Manufakturen). In dieser Hinsicht

schwach entwickelt; sein einziger stärkerer Zweig — die Produktion von Alaun in verschiedenen Orten Kleinasiens und auf Lesbos — befand sich bereits seit den siebziger Jahren des 13. Jh. in den Händen von Ausländern[51]. Die seit antiken Zeiten bekannten Eisenbergwerke in Lakonien waren praktisch nicht ausgenützt aus Mangel an Fachleuten und wegen der sehr mangelhaften Technologie[52]. Die stärkste Bergbauproduktion auf dem byzantinischen Balkan war an den Ort Siderokausia gebunden; aber auch hier war die Produktion zersplittert, und die Technologie blieb hinter den Bedürfnissen der Zeit zurück[53]. Diese Produktion wurde teilweise unter der Leitung feudaler Besitzer, einschließlich der Klöster, durchgeführt[53a].

Aus den angeführten Tatsachen läßt sich schließen, daß Byzanz in der Epoche der Palaiologen nicht nur den Weg des vorindustriellen Typus der Produktion in gewerblichen Großbetrieben (Manufakturen) nicht betreten, sondern auch einige längst erworbene Errungenschaften der städtischen Wirtschaft verloren hat. Eine der wichtigen Folgen davon war auch die tiefe Krise und wahrscheinlich sogar der Zerfall der Organisationsformen dieser Wirtschaft. Man hatte schon vor langer Zeit bemerkt, daß die

sind die Stellungnahmen von SMETANIN, O nekotorych aspektach 110. 119, A. 207. 208 vielleicht am interessantesten. Gleichzeitig verneinte jedoch eine gewisse Anzahl von Wissenschaftlern die Möglichkeit der Existenz einer solchen Produktion. Diese Frage scheint schließlich MEDVEDEV, Problema manufaktury, *passim* und insbesondere 391. 392f., 394f. 399. 408 gelöst zu haben, indem er bewies, daß man von Produktion in großgewerblichen Betrieben (Manufakturen) in Byzanz nicht sprechen kann. Dasselbe gilt auch für Trapezunt laut KARPOV, Trapezund 106.

[51] Vgl. GORJANOV, Feodalizm 251. Über die Produktion von Alaun in großem Ausmaß vgl. F. Balduccio Pegolotti, La pratica della mercatura, ed. A. EVANS. Cambridge/Mass. 1936, 369.

[52] Vgl. MEDVEDEV, Mistra 82f.

[53] Vgl. Sp. VRYONIS, The Question of the Byz. Mines. *Speculum* 37/1 (1962) 9f.; G. OSTROGORSKI, Serska oblast posle Dušanove smrti. Beograd 1965, 73f. Indem er die Produktion in Siderokausia untersucht, erwähnt MEDVEDEV, Problema manufaktury 406f. Maschinen und Fachleute in serbischen, bosnischen und byzantinischen Bergwerken als Folge der byz. Tradition und beruft sich auf N. BELDICEANU, Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque nationale à Paris, I. Paris—La Haye 1960, N°. 3. 4. 7. 9. 10. 48. Aber auf das byz. Siderokausia bezieht sich nur Nr. 48, und da werden weder Maschinen noch Facharbeiter erwähnt, wie diejenigen, die sich in den Dokumenten über Bergwerke in Serbien und Bosnien zeigen. Dieser Unterschied hat einen klaren Grund: Der Aufschwung des serbischen und bosnischen Bergbaus seit dem 13. Jh. beruhte nicht auf byzantinischer Tradition, sondern auf dem Einfluß der Bergleute aus Sachsen, die Byzanz nicht erreicht hatten. Vgl. M. DINIĆ, Za istoriju rudarstva u srednjovekovnoj Srbiji i Bosni, I—II. Beograd 1955, 1962; N. RADOJČIĆ, Zakon o rudnicima despota Stefana Lazarevića. Beograd 1962. Über die Bedeutung des Bergbaus für die Stadtwirtschaft in Serbien s. auch ĆIRKOVIĆ, Stadt 7f., 16.

[53a] DÖLGER, Schatzk. Nr. 19, *passim*; J. BOMPAIRE, Actes de Xéropotamou, Paris 1964, N° 27, *passim*.

Normen über die Zünfte, die im Eparchenbuch Anfang des 10. Jh. festgelegt worden waren, im Zeitraum vom 13. bis zum 15. Jh. nicht mehr galten[54]. Auf diesen Grundlagen und vom sporadischen Charakter der Quellenberichte über das Gewerbe entwickelte sich die Auffassung, daß die Zünfte in den letzten Jahrhunderten der byzantinischen Geschichte vollkommen verschwunden waren[55]. Weniger kategorisch ist die Meinung, daß die Handwerkerkörperschaften zwar verfielen, daß aber auch in gewissen Fällen diesem Prozeß Einhalt geboten wurde[56]. In Bezug auf diese Fälle scheint es jedoch viele Fragezeichen zu geben.

Gewöhnlich meint man, daß die Seeleute (τὸ ναυτικόν) in Thessalonike bestimmt eine eigene starke Körperschaft hatten[57]. Ihre Mitglieder, wie Kantakuzenos berichtet, lebten in einem bestimmten Stadtteil (τῆν πρός θάλασσαν πύλην ... περὶ ἣν οἰκοῦσι), trugen Waffen (ὡπλισμένοι πάντες) und bildeten die stärkste Sondergruppe innerhalb des gesamten Demos (τὸ κράτιστόν εἰσι τοῦ δήμου)[58]. All dies ist nicht unvereinbar mit der Organisation der Zünfte; wichtig ist aber, was Kantakuzenos am Ende über die Seeleute sagt: ἔχουσι δὲ καὶ ἰδιάζουσαν ἀρχὴν αὐτοὶ παρὰ τὴν τῆς ἄλλης πόλεως[59]. Das ist nicht mehr die Macht einer Zunft — und sei es auch die stärkste —, sondern eine Macht, die parallel zu den städtischen Verwaltungsorganen verläuft. Zu jener Zeit hatte Thessalonike zwei Archonten, von denen der eine kaiserlicher Statthalter und der andere Führer der Organisation der Seeleute war.

[54] M. Ja. SJUZJUMOV, Kniga Eparcha. Ustavy vizantijskich cechov X v. Sverdlovsk 1949, 10.

[55] Als erster trat CHARANIS, Decline 422f. und Soc. Structure 151f. in diesem Sinn auf (OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 108, A. 231 bestreitet das grundlegende Argument). E. FRANČES, Isčeznovenie korporacij v Vizantii. *VV* 30 (1969) 38f., 43f., 46 akzeptierte diese These und erweiterte sie sehr; auch MEDVEDEV, Problema manufaktury 403f. und Mistra 84 schloß sich mit einigen neuen Ideen an.

[56] KURBATOV—RUTENBURG, Ziloty i čompi 9; GORJANOV, Feodalizm 283f.; DERS., Gorod 168, 170; Istorija Vizantii III 112f., 310; MATSCHKE, FuR 49f., 101; UDAL'COVA, Viz. i Zap. Evropa 31f., 33; IEE IX 68. Manchmal spricht man von Zünften als einer Einrichtung, die kaum Veränderungen erfährt, es ist aber nicht angebracht hier solche Meinungen zu erwähnen. Unlängst identifizierte OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 108f. sechs Zunftorganisationen der Palaiologenzeit (S. 109—113) und hob ihre immer größere Ähnlichkeit mit den Körperschaften vom westlichen Typus hervor (S. 114).

[57] CHARANIS, Decline 423 und Soc. Structure 152 hielt diese Organisation für die letzte, noch nicht ausgestorbene Gilde, während FRANČES, a. O. 47 glaubte, daß es sich hier um keine Zunftorganisation handle, sondern um eine andere Form der Vereinigung. Zu den entgegengesetzten Auffassungen s. ZAKYTHINOS, Crise 45; GORJANOV, Feodalizm 362; OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 112.

[58] Cant. III 94: II 575, 8—10.

[59] Ibid., lin. 12—13.

Die Existenz von Zünften der Parfümeure und Maurermeister, die manchmal ausschließlich auf Grund von seltenen Erwähnungen des Exarchos τῶν μυρεψῶν und des Protomaïstor τῶν οἰκοδόμων (τῶν δομητόρων) identifiziert werden, ist kaum wahrscheinlich[60]. Der Exarchos hätte auch ein Kontrollbeamter im Gewerbe, das mit Arzneien und kostbaren Parfüms arbeitete, und der Protomaïstor höchstwahrscheinlich der Anführer einer Maurermannschaft sein können[61]. Ähnliche Zweifel treten auch im Fall des Protomakellarios auf, den man in der Fachliteratur als Oberhaupt der Metzgerzunft betrachtete[62]. Sollte dies zutreffen, dürfte es einem schwer fallen zu erklären, wieso er auch mit Wolle handeln konnte[62a]. Das bedeutet, daß der Desintegrationsprozeß der Metzgerzunft sehr weit fortgeschritten war.

Schließlich ist der notierte Verein der Salzproduzenten von Thessaloni-ke im 15. Jh. eher eine Gesellschaft (συντροφία) als eine Zunft (σύστημα), und zwar nicht nur darum, weil er so benannt wurde, sondern auch deshalb, weil er — allem Anschein nach — nicht allein in seiner Art existierte[63]. Und wenn man auch die Existenz der Notarenzunft (Tabullarioi) akzeptiert, so zieht das doch gewisse Zweifel nach sich, da man in der bisherigen Argumentation nicht genügend berücksichtigte, daß es zwei Notarendienste gab — einen kirchlichen und einen weltlichen —, so daß man das kirchliche Notariat manchmal als Beweis für das Bestehen einer entsprechenden Zunft nahm[64]. Falls diese Zunft in der weltlichen Version wirklich existierte, ist es ungewöhnlich, daß die Ernennung ihres Chefs durch ein kaiserliches Prostagma, auf dieselbe Weise wie die Ernennung hochgestell-

[60] DÖLGER, Schatzk. Nr. 111, 30—31; Nr. 112, 32—33; Zographou N° 25, 23—24, 72—73; *MM* II 440 (?). Vgl. DÖLGER, a. O. 297f. 302; KAŽDAN, Cechi 134, A. 1; GORJANOV, Gorod 168; OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 111f.

[61] Vgl. A. P. RUDAKOV, Očerki vizantijskoj kul'tury po dannym grečeskoj agiografii. Moskva 1917, 142; KUKULES IV 256; MEDVEDEV, Mistra 84f. Für DÖLGER, Schatzk. 306 ist der Protomaïstor ein Architektenobermeister. OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 111 läßt zu, daß der Protomaïstor Führer der Mannschaft sein mag, und meint, das Präfix proto-weise auf die Hierarchie innerhalb der Zunft hin. Dies ist nicht sicher, wie das Beispiel des Protonotarios zeigt: G. I. THEOCHARIDIS, Μία διαθήκη καὶ μία δίκη βυζαντινή. Thessaloniki 1962, 77f. Übrigens ist der Protomaïstor noch im 11. Jh. Führer der Mannschaft beim Bau des „Großen Hauses" (v. KUKULES, a. O.).

[62] So OIKONOMIDÈS, a. O. 111.

[62a] Il libro dei conti di Giacomo Badoer, 414, lin. 8. 16.

[63] Vgl. OIKONOMIDÈS, a. O. 77f. 112 nach Actes de Dionysiou, N° 14 (1415), 4—5. 9. 12. 13. 19—20; Ein byzantinisches Rechenbuch des 15. Jh., edd. H. HUNGER—K. VOGEL. Wien 1963, S. 30, Nr. 30. 31.

[64] Vgl. DÖLGER, Schatzk. 169f.; FRANČES, a. O. 46; GORJANOV, Gorod 168, alle nach *MM* IV 101; Schatzk. Nr. 59/60 (S. 166).

ter Staatsbeamter, erfolgte[65]. Nach dem Prostagma umfaßten die Pflichten dieses Oberhauptes die Verfassung von offiziellen Dokumenten und die Kontrolle von Dokumenten, die von den übrigen Tabullarioi verfaßt worden waren[65a], was man als Pflichten des Vorstands eines öffentlichen Dienstes betrachten könnte. Wie dem auch sei, im Zusammenhang mit den angeführten Organisationen gibt es zahlreiche Unklarheiten, einschließlich der ungelösten Fragen der Konzentration einzelner Gewerbe der Palaiologenzeit in bestimmten Stadtteilen[66].

Das Schicksal der Zünfte soll jedenfalls mit den allgemeinen Bewegungen in der feudalen Epoche der byzantinischen Geschichte in Zusammenhang gebracht werden. Es ist kein Zufall, daß sich die unmittelbaren Daten über die Körperschaften gleichzeitig mit der Feudalisierung von Byzanz in der Epoche der Komnenen verlieren[67]. Seit dieser Zeit forderte man anscheinend nicht mehr die Erfüllung bestimmter Formalitäten, um ein Gewerbe betreiben zu können, was der Basis der korporativen Organisation einen starken Schlag versetzt haben mußte[68]. Offensichtlich sollten die Zünfte noch später, in der Epoche der Palaiologen, einen ganz veränderten Charakter im Vergleich mit den Zünften aus der Zeit der voll entfalteten Zunftorganisation haben, sofern sie in der Zwischenzeit nicht untergegangen waren. Wünscht man in den hier angeführten Ehrenämtern Funktionen im Rahmen der Zünfte zu sehen, braucht man sich nur daran zu erinnern, daß die protokollarische Liste von Pseudo-Kodinos aus der Mitte des 14. Jh. den Inhalt vieler typischer Ehrenämter der offiziellen Hierarchie nicht mehr kennt. Dies gilt auch für den Eparchos von Konstantinopel, den einstigen Diktator des gesamten Systems der Zünfte[69]. Der Entwertungsprozeß hat die Organisationsformen der gesamten weltlichen Struktur erfaßt, so daß sie entweder vollständig verschwanden oder mit einem neuen, in der Regel sehr verschwommenen, Inhalt ausgefüllt wurden[70]. So

[65] K. SATHAS, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη VI 645—646. Vgl. den Kommentar von E. SCHILBACH, Die Hypotyposis der καθολικοὶ κριταὶ τῶν Ῥωμαίων vom Juni 1398 (?) *BZ* 61 (1968) 64. 66f.; der auf die Situation am Ende des 14. Jh. die Beispiele aus der früheren Zeit erstreckt.

[65a] SATHAS, a. O. 645, 22—646, 16.

[66] Vgl. KIRSTEN, Stadt 46; MATSCHKE, FuR 96; OIKONOMIDÈS, a. O. 113.

[67] Vgl. FRANČES, a. O. 39f. 42.

[68] Vgl. D. C. HESSELING—H. PERNOT, Poèmes prodromiques en grec vulgaire. Amsterdam 1910, 76.

[69] Pseudo-Kodinos: Traité des Offices, ed. J. VERPEAUX. Paris 1976, 178, 10—11. Über den Eparchos als ausschließlichen Hoftitel in der Palaiologenzeit s. OSTROGORSKI, Serska oblast 97, A. 63; F. BARIŠIĆ, Mihailo Monomah, eparh i veliki konostavl. *ZRVI* 11 (1968) 216.

[70] Vgl. OSTROGORSKY, Geschichte 332. 396f.; MAKSIMOVIĆ, Uprava 27f. 41f. 53—63. 97f. 136f. 162f.

kann man von einer Desintegration des Systems der Zünfte sprechen und auch voraussetzen, daß es in der Epoche der Palaiologen vollkommen verschwunden war.

Die sogenannte städtische Wirtschaft besteht in Byzanz aus zwei grundlegenden Elementen — dem Handel und dem Gewerbe, die miteinander verflochten sind. Darum ist es verständlich, daß diese beiden Wirtschaftszweige ein gemeinsames Schicksal haben, so daß der Handel der Epoche der Palaiologen sichtliche Zeichen von Einschränkung seines Wirkungskreises aufweist. Es wird zwar oft hervorgehoben, daß Konstantinopel und insbesondere Thessalonike auch weiterhin die Rolle großer Handelsknotenpunkte spielen[71], aber in der Fachliteratur hat es sich schon längst gezeigt, daß die gut organisierten Geschäftsleute aus den italienischen Handelsrepubliken eine führende Stelle im Handel dieser Städte innehatten[72], während sich die byzantinischen Kaufmannsgilden, allem Anschein nach, überhaupt nicht entwickelten[73]. Dem Umfang ihrer Handelsoperationen nach, die meistens örtlich begrenzt waren, blieben die anderen Städte hinter Konstantinopel und Thessalonike weit zurück[74]. Aber noch wichtiger ist die Tatsache, daß die Handelsstädte oft fremden Mächten und nicht der byzantinischen Krone angehörten: Glarenza und Patras gerieten sehr spät in die Hände der Despoten von Morea (1428—1429)[75], Ainos, Mitylene, Theben und Korinth, von deren Handel Kritobulos spricht[76], sind zu verschiedenen Zeiten bedeutende Stützpunkte der Genuesen oder der Kreuzfahrer, Koron, Modon und Nauplia waren Stützpunkte der Venezianer[77], und Athen begann — nach einem langen Niedergang — erst unter der Herrschaft der Familie Acciaiuoli einen Aufstieg seines Handels zu spüren[78].

Fügen wir diesen Daten noch die bekannten Privilegien der italienischen Kaufleute auf byzantinischem Boden hinzu, dann braucht es uns nicht zu überraschen, daß der Venezianer Giacomo Badoer, in knapp dreieinhalb Jahren seines Aufenthalts in Konstantinopel (1436—1440), unter seinen 800 Kommittenten mehr Geschäftsverbindungen mit westlichen als mit byzantinischen Kaufleuten vermerkte[79]. Er befaßte sich auch mit der Versicherung von Kaufleuten, denen Konstantinopel als Ausgangs- oder Endpunkt ihrer Reise diente, aber in dieser Art von Geschäften hatte er keinen einzigen Byzantiner als Kunden zu verzeichnen[79a]. Badoer verkaufte auch aus dem Westen importierte Wollstoffe, und zwar zum Teil an Schneidermeister aus Konstantinopel, jedoch viel größere Mengen an griechische Händler, die die Ware weiterverkauften. Wichtig ist aber, daß alle diese Zwischenhändler eigentlich der Welt ausländischer Geschäftsleute angehörten, weil sie aus Adrianopolis, Mesembria, Agathopolis, Kandia und anderen Städten kamen, die meistens nicht mehr innerhalb der Grenzen des Kaiserreichs lagen[80].

Auf eine ähnliche Situation weisen auch die Dokumente des Archivs von Dubrovnik (Ragusa) hin. Von 235 namentlich bekannten Griechen, die zwischen 1280 und 1460 ständig oder vorübergehend in Dubrovnik weilten, waren wenigstens 88 Kaufleute (bei ungefähr 40 Personen wurde ihr Beruf nicht angegeben), aber von dieser Anzahl waren kaum ihrer fünf aus dem byzantinischen Reich gekommen[81]. Ein anderes Verhältnis wäre schwerlich

[71] S. z. B. hinsichtlich Konstantinopels: R. GUILLAND, La Mesé, in: Actes du VIe Congr. intern. d'études byz. Paris 1948, 241; N. P. SOKOLOV, Venecija i Vizantija pri pervych Paleologach (1263—1328). *VV* 12 (1957) 76f.; F. THIRIET, La Romanie vénitienne au Moyen âge. Paris 1975, 339f. 341; M. M. ŠITIKOV, Konstantinopol' i venecianskaja torgovlja v pervoj polovine XV v. po dannym knigi ščetov Džakomo Badoera. *VV* 30 (1969) 49f.; DERS., Torgovlja suknom v Konstantinopole i ego okrestnostjah v pervoj polovine XV v. *Antičn. drevn. i sr. v.* 10 (1973) 283—288; IEE IX 238. Es gibt auch gegensätzliche Meinungen: A. KRETSCHMAYR, Geschichte von Venedig II. Gotha 1920, 157; Gorjanov, Gorod 163f. und Feodalizm 336f. Hinsichtlich der Rolle von Thessalonike s. z. B. TAFRALI, Thessalonique 119. 126; HEYD, Commerce I 483f.; Istorija Vizantii III 118f.; MATSCHKE, FuR 50, der in den Handels- und Bankgeschäften in Thessalonike Elemente von frühkapitalistischen Beziehungen sieht.

[72] Vgl. HEYD, Commerce I 483f.; SOKOLOV, a. O. 76f.; THIRIET, a. O. 339f.; ŠITIKOV, Konstatinopol 49. Der Meinung von MATSCHKE, a. O. 49f. nach spürte man die Anwesenheit der Italiener in Thessalonike viel weniger als in Konstantinopel; dies bedeutet jedoch nicht, daß Thessalonike außerhalb des gesamten Systems der byz.-venezianischen Beziehungen stand.

[73] Vgl. M. Ja. SJUZJUMOV, Proizvodstvennie otnošenija v vizantijskom gorode-emporii v period genezisa feodalizma. Sverdlovsk 1953, 14. 25; GORJANOV, Gorod 173f.

[74] Vgl. KIRSTEN, Stadt 40.

[75] Vgl. ZAKYTHINOS, Desp. II 177f.

[76] Critobuli Imbriotae De rebus gestis, ed. V. GRECU. Bucureşti 1963, II 12, 2 (S. 193, 10—11); III 5, 6 (S. 225); IV 13, 1—3 (S. 301—303).

[77] Hinsichtlich der Lage in der Peloponnes s. ZAKYTHINOS, Desp. II 256f.

[78] Cf. KIRSTEN, Stadt 41.

[79] Badoers Rechnungsbuch: Il libro dei conti di Giacomo Badoer, edd. U. DORINI—Th. BERTELÈ. Roma 1956; S. auch Th. BERTELÈ, Il giro d'affari di G. Badoer: precisazioni e deduzioni, in: Akten des XI. Intern. Byz.-Kongr. München 1958, 48—57. Die meisten Güter, mit denen Badoer handelte, waren nicht in Konstantinopel hergestellt worden, und die Produkte aus den entfernteren Gebieten wurden vorwiegend von westlichen Kaufleuten befördert, wie ŠITIKOV, Konstantinopol' 50 gezeigt hat. Vgl. auch OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 104f.

[79a] Vgl. M. M. ŠITIKOV, Komerčeskoe strachovanie v Konstantinopole i primorskich gorodach Italii v XV v. *Antičn. drevn. i sr. v.* 6 (1969) 91—103.

[80] Vgl. ŠITIKOV, Torgovlja suknom 284.

[81] Vgl. die Tabelle in KREKIĆ, Dubrovnik (Raguse) 135—144. Die ganze Liste enthält rund 270 Nummern, von denen 35 nicht namentlich bekannt sind.

zu erwarten gewesen, weil die Zahl der griechischen Kaufleute im 15. Jh. in Dubrovnik jäh anstieg (1280—1399: 57 Griechen und unter ihnen 24 Kaufleute; 1400—1460: insgesamt 134 Griechen, unter denen 64 Kaufleute sind), und dies gerade in einem Zeitraum, in dem unter den byzantinischen Städten nur Monembasia einen bedeutenderen Handel betrieb, aber auch seine Handelsflotte erlebte damals einen jähen Verfall[82]. Ebenfalls zur Zeit der großen Krise in den Beziehungen zwischen Venedig und der byzantinischen Morea (1430—1439) waren die Griechen nicht imstande, die venezianischen Geschäfte selbst zu übernehmen, so daß diese Gelegenheit in erster Reihe von den Ragusanern, danach von den Florentinern und Katalanen genutzt wurde[83].

Der byzantinische Handel spielte also in der Epoche der Palaiologen eine zweitrangige Rolle. Er war nicht ganz unbedeutend, beschränkte sich jedoch auf den örtlichen, inneren Warenverkehr einzelner Kaufleute oder Handelsgesellschaften mit geringem Umsatz, die nur für kurzfristige Geschäfte (oft nur für ein einziges Geschäft) gebildet wurden und darum nicht besonders groß waren (3—4 Kontrahenten)[84]. Große Summen werden äußerst selten erwähnt[84a]. Außerdem waren die Kaufleute entweder unmittelbar mit den Italienern verbunden und spielten in dieser Gemeinschaft eine Nebenrolle, oder sie traten formal selbständig auf und betrieben in Bezug auf die Italiener einen ergänzenden Handel[85]. Ein gewisser Aufschwung gegen Ende des 14. und Anfang des 15. Jh., der übrigens nicht das „Verdienst" des kaufmännischen Standes sondern der Aristokratie war, konnte diese Situation nicht wesentlich verändern[85a]. Inzwischen bemühte man sich bewußt um die Schaffung von Grundlagen für eine konstantere Festigung des Handels. Im Frühling 1349 besteuerte Kaiser Johannes VI.

[82] Allgemein über die Bedeutung von Monembasia s. KIRSTEN, Stadt 40. Über den Niedergang seiner Flotte in der ersten Hälfte des 15. Jh. vgl. ZAKYTHINOS, Desp. II 255f.

[83] Ebd. 259f.

[84] Über die Handelsgesellschaften insbesondere M. G. BARANOVA, Pozdnevizantijskie zadačniki kak istoričeskij istočnik. *Antičn. drevn. i sr. v.* 9 (1973) 123; OIKONOMIDÈS, a. O. 78—83.

[84a] Bekannt ist nur ein wirklich bedeutendes Handelsunternehmen im Wert von 2600 Hyperpera (*MM* II 546), da die großen Summen (4000 und 10000 Hyperpera), die bei den Venezianern deponiert wurden (1319/20), einer unbestimmten Anzahl der *mercatorum et alienorum* aus mehreren Städten, einschließlich Mistra, Konstantinopel und Thessalonike (Diplomatarium Veneto-Levantinum, edd. G. THOMAS—R. PREDELLI, I. Venezia 1880, 127), angehörten. Der reiche Kaufmann aus der Fabel von den Vierfüßlern (V. S. ŠANDROVSKAJA, Vizantijskaja basnja „Rasskaz o četvoronogich" [XIV v.]. *VV* 9 [1956] 227. 303—304) spiegelt eher die Situation im Griechenland der Lateiner als in Byzanz selbst (vgl. die soziale Terminologie: 226, 251—52; 231, 491—92. 494—502; 239, 878—79).

[85—85a] Vgl. OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 86. 89f. 91f. 120f.; IEE IX 238.

den Kornhandel, der von fremden Kaufleuten getätigt wurde, und senkte gleichzeitig die Zölle für einheimische Kaufleute von 10% auf 2%[86]. Dieser berühmte Versuch, den Seehandel zu erneuern, wurde durch die Niederlage im Krieg gegen die Genuesen, in der sich die ganze Kraft der italienischen Vorherrschaft in byzantinischen Gewässern zeigte, vereitelt[87]. Bis zum Ende der Existenz des Reiches blieben zahlreiche örtliche und einige größere Jahrmärkte, von denen die Messe von Thessalonike die berühmteste war[88], das grundlegende Symbol des Güteraustausches.

Waren Handel und Gewerbe nicht imstande, die verhältnismäßig engen Rahmen zu überschreiten, so gelang dies auch dem Kapital nicht, das zu ihrer Befruchtung dienen sollte. Kennzeichnend ist, daß Badoer in seinem Rechnungsbuch bloß drei Griechen unter zehn wichtigen Bankbesitzern von Konstantinopel, mit denen er Geschäfte machte, erwähnt. Dem Umfang der Transaktionen nach war ihre Reihenfolge: drei Ausländer (95720 Hyperper, 24848, 12322), drei Griechen (10751, 7913, 5106), die übrigen Ausländer (4817, 3358, 1856, 738), wobei der letzte unter den Einheimischen — Kostas Kritopoulos — nach kurzer Zeit Bankrott machte[89]. Vielleicht ist auch die Tatsache kennzeichnend, daß wir in Bezug auf Thessalonike über keine Daten, die die Geschäfte solchen Umfangs betref-

[86] Cant. IV 12: III 80, 20—81, 9. Cf. Greg. VIII 1: II 870, 1—8. Hinsichtlich des Datums s. DÖLGER, Regesten V, Nr. 2945.

[87] Über den Krieg gegen die Genuesen: OIKONOMIDÈS, a. O. 48f. Hinsichtlich ihres Diktats beim Friedensabschluß s. I. P. MEDVEDEV, Dogovor Vizantii i Genui ot 6 maja 1352 g. *VV* 38 (1977) 161—172.

[88] Über die byz. Messen s. KUKULES III 270—283; ASDRACHA, Rhodopes 221f.; zu ihrer Bedeutung vgl. ZAKYTHINOS, Crise 43f.; Desp. II 253; GORJANOV, Feodalizm 271f. 280f.

[89] Die Analyse hat ŠITIKOV, Konstantinopol' 55 durchgeführt. Unlängst äußerte OIKONOMIDÈS, a. O. 64. 66f. die Annahme (vgl. auch MATSCHKE, FuR 202), daß es in Byzanz eine große Anzahl von Großbankiers gegeben haben muß; aber soviel ich sehe, ist unter den verwendeten Quellendaten (S. KUGÉAS, Notizbuch eines Beamten ... *BZ* 23 [1914] 148. 150. 153; *MM* II 378. 385. 421. 437. 499. 511—12. 526. 546. 549. 550. 560; Actes de Lavra III (1979) N° 123, 105—106) nur in einem Fall (*MM* II 546) von einer bedeutenderen Summe die Rede (2600 Hyp.). Unter den anderen, verhältnismäßig bescheideneren Geschäften, haben einige einen auffallend geringen Umfang (*MM* II 526; Lavra III, N° 123). ZAKYTHINOS, Crise 93f. nennt die Träger solcher Geschäfte „Vertreter der Finanzen und Neureiche", denen es gelungen ist, die finanziellen Maßnahmen Johannes' VI. zu stürzen (cf. Cant. IV 5: III 34, 5—20; IV 6: III 40, 16—17; 40, 21—41, 10). Es wird eher zutreffen, daß Kantakuzenos' Ausdruck ἐκ τῶν ἐν ἐργαστηρίοις ἐμπορευομένων ἀργυραμοιβῶν den Ausdrücken καταλλακταί, καταλλακτικὰ τραπέζια (τραπεζοτόπια) aus den Dokumenten entspricht; dies würde dafür sprechen, daß die Macht mehr aus der Anzahl dieser Leute (vgl. auch ἦσαν δὲ οὐκ ὀλίγοι Cant. III 40, 22) hervorgegangen ist, als aus dem Reichtum der einzelnen Personen. Vgl. auch MATSCHKE, FuR 99; IEE IX 238, wo die Möglichkeiten des byz. Bankwesens als sehr begrenzt beurteilt werden.

fen, verfügen[90]. Andererseits ist es sicher, daß die Währungskrise und allgemeine Unsicherheit eine große Thesaurierung hervorgerufen hatten und daß sie die Entwicklung der städtischen Wirtschaft wie auch die Einführung eines modernen Bankwesens behinderte und ein günstiges Klima für die Verbreitung des Wuchers schuf[91]. Die Wucherei war zweifellos die meist verbreitete Form des Kapitalumsatzes in den Städten jener Zeit[92], seine allmähliche Umwandlung in ein Banksystem vollzog sich jedoch nur ausnahmsweise und wurde zu keiner allgemeinen Erscheinung[92a]. Wahrscheinlich stand die Gewährung von Wucherkrediten vor allem im Zusammenhang mit dem Handel, denn Demetrios Kydones sagt: τοὺς ἐμπόρους ἑκατοστὰς ὑπὲρ ὧν παρ' ἐμοῦ δανείζονται πράττομαι[93]. Um die Wende zum 15. Jh. treten Familien (die Brüder Goudeles) oder einzelne Personen (Johannes Sophianos) in zweifacher Rolle auf: als Gläubiger und Akteure von Handelsoperationen[94].

Unter den beschriebenen Umständen mußten die byzantinischen Städte der Palaiologen-Epoche in ihrer ökonomischen Entwicklung katastrophal hinter den westeuropäischen Städten zurückbleiben[95]. Die Struktur des Handels mit dem Westen belegt dies am besten. Bereits im 12. Jh., gleichzeitig mit den ersten bedeutenden Privilegien, die den italienischen Kaufleuten eingeräumt wurden, begann ein lebhafterer Export von Landwirtschaftsprodukten nach Italien[96]. Ungefähr hundert Jahre später umfaßte die Ausfuhr dieser Produkte und Rohstoffe fast das gesamte byzantinische Angebot im Rahmen eines Austausches, der keineswegs unbedeutend war[97]. Morea konnte dieser allgemeinen Liste von Landwirtschaftsprodukten und Rohstoffen noch einige Luxusgewebe aus Seide hinzufügen[98]. Aber dieser Artikel stellte keinen wichtigen Ausfuhrposten dar und wurde in den meisten Fällen außerhalb der byzantinischen Länder (Zypern) hergestellt[98a]. Seinen Verkauf im Ausland betrieben ausschließlich Florentiner, Venezianer und Ragusaner[98b].

Andererseits bildeten den byzantinischen Import vorwiegend Produkte gewerblicher Großbetriebe, insbesondere Seife und Stoffe, danach Waffen, Glas- und Metallprodukte, Blei, Eisen, fertige Kleidungsstücke[99]. Das war ein sehr ungünstiges Verhältnis, eine Bremse der byzantinischen Stadtwirtschaft und eine Quelle ständigen Defizits, das seinerseits die Währungskrise vertiefte[100]. Erfolglos mahnte Gemistos Plethon, daß die Übersättigung des Marktes mit italienischen Stoffen die Entwicklung der eigenen Produktion verhindere[100a].

Gegen Ende des 14. und Anfang des 15. Jh. verschlimmerte sich die Situation noch infolge der katastrophalen Reduzierung des byzantinischen Territoriums. Viele Artikel, die vor kaum hundert Jahren in byzantinischen Ländern produziert und danach exportiert wurden, verwandelten sich in den letzten Jahrzehnten vor dem Untergang des Staates in Einfuhrposten, nachdem die Gebiete, in denen man sie produzierte, unter fremde Herrschaft gefallen waren (Olivenöl, Zerealien, Wein, Zucker usw.)[101]. Symptomatisch ist, daß in den dreißiger Jahren des 15. Jh. Giacomo Badoer als

[90] Die Quelle bezieht sich hier auf einen verhältnismäßig bescheidenen Typus des Finanziers: KUGÉAS, Notizbuch 148—150. 153.

[91] Vgl. ZAKYTHINOS, Crise 74f.; MATSCHKE, FuR 78. 118, A. 210. Wucherdarlehen wurden Angehörigen verschiedener Gesellschaftsschichten gewährt: C. P. KYRRIS, John Cantacuzenus and the Genoese 1321—1348. *Miscellanea storica ligure* III (1962) 41f. (mit guter Übersicht der Fachliteratur).

[92] Vgl. TAFRALI, Thessalonique 104f.; A. P. KAŽDAN, Agrarnye otnošenija v Vizantii XIII—XIV vv. Moskva 1952, 178f. Hinsichtlich der Zinsen, die gewöhnlich sehr hoch und in dem vorhergehend erhöhten Betrag der Schulden versteckt waren, s. OIKONOMIDÈS, a. O. 54f. 58.

[92a] BARANOVA, a. O. 123 führte die Annahme aus, daß die Wuchergeschäfte im 15. Jh. massenhaft durch vollkommenere Formen der Kredite ersetzt wurden. Vgl. aber GORJANOV, Feodalizm 298f.

[93] Ad Ioannem Palaeologum oratio: Dém. Cydonès Correspondance, ed. R.-J. LOENERTZ, I. Rome 1956, S. 21 (1371), lin. 23—24. Kydones schrieb über die beschränkten Möglichkeiten des byz. Handels: a. O. II (1960), N° 169 (S. 41); 22—26; N° 328 (S. 258), 8—9.

[94] *MM* II 546. 511. 550. 385. 560.

[95] Vgl. ZAKYTHINOS, Desp. II 171; DERS., Ville 75; MEDVEDEV, Mistra 85. Vgl. auch unten, Anm. 118.

[96] Vgl. A. SCHAUBE, Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebietes bis zum Ende der Kreuzzüge. München—Berlin 1906, 238. 245f.

[97] Die Schätzungen des Umsatzes auf dem Markt von Konstantinopel im 15. Jh. sind nicht einheitlich und gehen von 150000 (THIRIET, Romanie 427) bis zu 1000000 (ŠITIKOV, Konstantinopel' 52) Goldstücke pro Jahr.

[98] Vgl. ZAKYTHINOS, Desp. I 275—284; II 258f. 260f. 263f.; OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 36f. Über einzelne Artikel besonders ausführlich bei HEYD, Commerce II 555—711. Der Handel mit Luxusgütern aus dem Osten blieb fast vollständig außerhalb der Reichweite der Byzantiner (M. M. ŠITIKOV, Torgovlja prodovol'stviem v Konstantinople i ego okrestnostjach v pervoj polovine XV v. *Antičn. drevn. i sr. v.* 8 [1972] 122).

[98a] HEYD, Commerce II 693; KREKIĆ, Dubrovnik (Raguse) 101f. (doc. N° 230. 303. 787); GORJANOV, Feodalizm 249.

[98b] ZAKYTHINOS, Desp. II 251.

[99] HEYD, Commerce II 707; ZAKYTHINOS, Desp. II 263; Istorija Vizantii III 115; MEDVEDEV, Mistra 87; IEE IX 234; OIKONOMIDÈS, a. O. 104. Laut Medvedev, Problema manufaktury 401 seien die Importe aus dem Westen oft aus Halbfabrikaten zusammengesetzt gewesen.

[100] Vgl. ZAKYTHINOS, Crise 36f.

[100a] Plethonis Oratio I, *PG* 160, 837 BC.

[101] Vgl. ŠITIKOV, Torgovlja prodovol'stviem 121f.; OIKONOMIDÈS, a. O. 36f.; wie auch GORJANOV, Gorod 165f. 183.

Exporteur praktisch keinen Kontakt mehr zu Griechen hat, gleichzeitig aber einen großen Teil der Importe gerade ihnen verkauft[102].

Die Geschäftsleute aus Italien und einigen anderen westeuropäischen Ländern vermittelten also den größten Teil des byzantinischen internationalen Handels und der Kreditgeschäfte[103]. Die ursprünglichen Zollvergünstigungen verwandelten sich in äußerst umfassende Handelsprivilegien, die vorwiegend an Venedig und Genua, einschließlich einer großen Anzahl von erworbenen Kolonien, vergeben wurden[104]. Diese Kolonien übertrafen manchmal, wie im Fall von Galata, durch ihren Reichtum jede byzantinische Stadt[105]. Den italienischen Geschäftsleuten eröffneten sich hier Möglichkeiten, sich in erster Reihe an Handels- und Bankoperationen rasch zu bereichern[106]. Es kam auch vor, daß der Hof von Konstantinopel in solche Geschäfte hoffnungslos verstrickt war (Anna von Savoyen, Johannes V.)[107]. Fügen wir dem noch hinzu, daß die Ausländer häufig wichtige Wirtschaftsobjekte kontrollierten[108] und daß sie in den byzantinischen Gewässern organisierte Seeräuberei betrieben[109], so sind die Klagen des

[102] Vgl. ŠITIKOV, Konstantinopol' 50.

[103] Über die Vollständigkeit der fremden Kontrolle, aber auch über die Unmöglichkeit, ihre ökonomischen Effekte gänzlich zu erfassen s. HROCHOVÁ, Města 91f. 100. Ausführlicher über den internationalen Handel: DIES., Dálkový obchod a jeho zprostředkovatelé v pozdní Byzanci (13.—15. st.), Sborník historický (1967) 129—161.

[104] Über die Anfangsphase des Anstiegs des italienischen Einflusses s. P. SCHREINER, Untersuchungen zu den Niederlassungen westlicher Kaufleute im byz. Reich des 11. und 12. Jh. *Byz. Forschungen* 7 (1979) 175—191. Zur Entwicklung der Situation im 13. Jh. vgl. SCHAUBE, a. O. 223—274; G. I. BRATIANU, Recherches sur le commerce Génois dans la Mer Noire au XIIIe siècle. Paris 1929; S. BORSARI, Studi sulle colonie Veneziane in Romania nel XIII secolo. Napoli 1966. Danach kommt die vollkommene Vorherrschaft des fremden Handels, s. z. B. THIRIET, Romanie, *passim*; KYRRIS, a. O. 7—48; J. CHRYSOSTOMIDES, Venetian Commercial Privileges under the Palaeologi. *St. Venez.* 12 (1970) 267—356, OIKONOMIDÈS, a. O. 44, A. 38—42; IEE IX 65f. 229—237.

[105] Vgl. Greg. XVII 1: II 842, 2—4. Auch die Analyse des Berichtes von PEGOLOTTI weist auf die Vorherrschaft von Galata hin: OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 36f.

[106] Während seines Aufenthalts in Konstantinopel, der dreieinhalb Jahre dauerte, erweiterte Badoer sein Vermögen um 29,1%. Vgl. die Analyse von ŠITIKOV, Konstantinopol' 58.

[107] Zur Anleihe der Kaiserin Anna s. die interessante Rechnung in CHOUMANIDIS, Ἱστορία I 192, A. 2.

[108] Z. B. wurden die Salzbergwerke in der Peloponnes von den Venezianern kontrolliert; diese kauften die Produktion ab und hielten sie in eigenen Lagerräumen bis zum Augenblick der Ausfuhr: E. GERLAND, Neue Quellen für das Erzb. Patras 60. 92. 228. Vgl. ZAKYTHINOS, Desp. II 230. 250. Über die Werkstätten und Lagerhäuser der Venezianer s. Dipl. Veneto-Levantinum I 125. 129. 153. 167.

[109] SCHAUBE, a. O. 248f.; BRATIANU, Commerce génois 139; P. CHARANIS, Piracy in the Aegean during the Reign of Michael VIII Palaeologus. *Ann. de l'Inst. de Phil. et d'Hist. Or. et Sl.* 10 (1950) 127f. (= Coll. Stud., XII).

Patriarchen Athanasios I., der sich beschwerte, die Lateiner hätten den Reichtum der Rhomäer vollkommen erobert, verständlich[110]. Der Historiker Pachymeres berichtet auch, daß die Genuesen den Byzantinern den Zugang zum Schwarzen Meer, das zu einer der wenigen Achsen des damaligen Welthandels geworden war, gesperrt hatten[111]. Aus allen diesen Gründen bezeichnet die heutige Wissenschaft manchmal die damalige Lage des byzantinischen Reiches als kolonial[112].

Die betonte Vorherrschaft der Italiener vernebelte einigermaßen die grundlegende Wahrheit, daß ihre so stark ausgeprägte Anwesenheit eher Folge als Ursache der ungenügenden Entwicklung und des Mangels an Wettbewerbsfähigkeit der byzantinischen Stadtwirtschaft war[113]. Wie dies in der Geschichte am häufigsten der Fall ist, bildeten nicht die äußeren Einflüsse den bestimmenden Faktor, sondern die inneren Formen der sozio-ökonomischen Struktur. Dabei war es wichtig, daß das städtische Leben nicht durch die Größe des landwirtschaftlichen Milieus, sondern durch die Wettbewerbsfähigkeit und das Vordringen eben dieses Milieus in das Innere der Stadt bestimmt war.

Vor allem war das Dorf kräftig in der gewerblichen Produktion engagiert, so daß die Stadt kein Monopol auf das Gewerbe hatte[114]. Berühmt wurde in dieser Hinsicht das Dorf Radolivo auf Chalkidike, wo in der ersten Hälfte des 14. Jh. eine große Anzahl von Handwerkern lebte: Schuster, Wagnermeister, Schneider, Schmiede, Töpfer und Weber[115]. Der Fall Radolivo ist jedoch kein Einzelfall, und die erwähnten Berufe sind nicht die einzigen im ländlichen Gewerbe. Die verschiedenen Handwerke bilden eine bunte Menge, die in zweiziffrigen Zahlen gezählt wird[116],

[110] Vgl. The Correspondence of Athanasius I, Patriarch of Constantinople, ed. A.-M. MAFFRY TALBOT. Dumb. Oaks 1975, N° 93, 19—20.

[111] Pachym. I 419, 18—420, 2.

[112] Vgl. z. B. Ch. DIEHL, Études byzantines. Paris 1905, 220. 245—262; Al. DIOMIDIS, Τὰ αἴτια τῆς οἰκονομικῆς παρακμῆς τοῦ Βυζαντίου. *Ἐπιθ. Κοιν. καὶ Δημ. Οἰκονομικῆς* 6 (1937) 139—155; THIRIET, Romanie 304f.; Istorija Vizantii III 109. 113f. 122; HROCHOVÁ, Města 91f. Die Italiener mischten sich jedoch nicht unmittelbar in die byz. politischen Verhältnisse ein: BRATIANU, Privilèges 19 (allgem.); AHRWEILER, Smyrne 40—41 (Smyrna); Cant. IV 12: III 89, 9—12 (Chios).

[113] S. auch die interessanten Ausführungen in IEE IX 236. 243.

[114] Die Erforschung dieser Erscheinung ist auf Ostmazedonien beschränkt, doch dies dürfte eher die Folge der Anordnung der Quellen als die Folge einer spezifischen Entwicklung dieser Gebiete sein.

[115] F. DÖLGER, Sechs byz. Praktika des 14. Jh. München 1949, RK 73. 88. 90. 103. 144. 166. 173. 182. 190. 213. 224. 228 (Schuster); RK 60 (Wagner); RK 87. 153 (Schneider); RK 37. 101. 113. 192. 207. 263. 321 (Schmiede); RK 79. 94. 97 (Töpfer); RK 172 (Weber).

[116] N. K. KONDOV, Selskoto zanajatčijstvo v oblastta na Dolna Struma prez pûrvata polovina na XIV v. *ZRVI* 8/2 (1964) 191f. zählte im Gebiet des unteren Strymon 29

während ihre Konzentration in einzelnen Dörfern darauf hinweist, daß die Handwerker oft für weite Gebiete arbeiteten[117]. Ohne Rücksicht auf den Charakter und Umfang dieses Marktes, allein seine Existenz und die bunte Zusammensetzung aus verschiedenen Gewerben auf dem Lande zeugen von der Konkurrenz, auf die die städtische Wirtschaft mindestens beim Absetzen ihrer Produkte in ländliche Gebiete stieß[118].

Die Dorfhandwerker gehörten meistens der Schicht der Paroikoi an[119]. Dies bedeutet, daß ihre Feudalherren die gewerbliche Produktion auf dem Lande kontrollierten und wahrscheinlich mit ihren Überschüssen selbst den Markt betraten[120]. Ansonsten ist dies Auftreten sowie die Existenz von Markt außerhalb der Städte nicht strittig. Jahrmärkte waren die ständigen Rahmen des Austausches, aber sie waren nicht ausschließlich an Städte gebunden[121]. Gerade auf diesen Plätzen mußten die Produkte des ländlichen Gewerbes erscheinen, ohne Rücksicht darauf, ob diese Produktion selbständig oder als Bestandteil der Produktion eines Großgrundbesitzes entwickelt war. Landwirtschaftliche Produkte hingegen, insbesondere Korn, waren ganz bestimmt Bestandteil des Handels, den die Großgrundbesitzer betrieben[122]. Obwohl der Agrarmarkt Tendenzen zur Abkapselung zeigte[123], waren die Großgrundbesitzer in diesem Bereich ziemlich engagiert, indem sie sich nicht nur auf die Versorgung der Städte beschränkten, sondern auch mit ausländischen Kaufleuten Verbindungen anknüpften[124].

Handwerke auf, und SMETANIN, O nekotorych aspektach 108f. führt insgesamt 55 Gewerbespezialitäten auf dem Lande an, was bestimmt eine zu hohe Zahl ist. Vgl. DÖLGER, Schatzk. 190; Sechs Praktika 23; KAŽDAN, Agrarnya otnošenija 168f.

[117] OSTROGORSKI, Serska oblast 58f.

[118] HROCHOVÁ, Města 83. 87 hält die Unterscheidungslinie zwischen Stadt und Dorf für nicht genug klar. Die Unterscheidungsfaktoren wären Handels-, Militär- und Verwaltungsfunktionen, sowie das Aussehen der Siedlungen. Aber auch die städtische Gesellschaftsstruktur ist verschieden von der des Dorfes, und die gewerbliche Produktion ist in der Stadt umfangreicher und mannigfaltiger.

[119] KONDOV, a. O. 201f. entdeckte unter 288 Dorfhandwerkern nur einen, der nicht der Schicht der abhängigen Leute angehörte. Vgl. auch die Bemerkungen W. A. SMETANINS, Sel'skie remeslenniki pozdnej Vizantii kak social'naja gruppa. *Antičn. drevn. i sr. v.* 7 (1971) 168f.

[120] Vgl. DÖLGER, Sechs Praktika 22; Gorod 24f.; KONDOV, a. O. 194f. 196f.

[121] *MM* V 167. 171 (εἰς τὰ κάστρα καὶ τὰς χώρας). Über Messen auf dem Lande s. z. B. KAŽDAN, Agrar. otnošenija 168; OSTROGORSKI, Serska oblast 57; HROCHOVÁ, Města 27. 31.

[122] Cf. KAŽDAN, a. O. 168; ŠITIKOV, Torgovlja prodovol'stviem 123.

[123] Vgl. ZAKYTHINOS, Crise 69; SMETANIN, Teoretičeskaja čast' 78f.

[124] KREKIĆ, Dubrovnik (Raguse) N° 212. 214 (die Familie Tzamblakon und Dubrovnik); THIRIET, Régestes I, N° 237 (Protosebastos Leon Kalothetos und die Venezianer). Vgl. auch CHARANIS, Town and Country 136; E. FRANCÈS, La féodalité et les villes byzantines aux XIII[e] et XIV[e] siècles. *BSl* 16/1 (1955) 85f.

Für eine solche Geschäftsführung hatten sie die notwendigen Voraussetzungen, da sie nicht nur über eigene Schiffe und Hafenlagerräume verfügten, sondern häufig auch — seit der Epoche der Komnenen — das Recht auf zollfreie Seefahrt erwarben (ἐξκουσσεία πλοίων): Bekannt sind in der Periode vor dem Vierten Kreuzzug die Beispiele des Sebastokrators Isaak Komnenos und einiger Klöster[125], insbesondere der Klöster Chilandar und Johannes Theologos[125a]; um die Mitte des 13. Jh. hatte das Kloster Nea Moni in seinem Hafen Lagerhäuser und ständig niedergelassene Paroikoi[126], in demselben Jh. erscheint das Kloster des Johannes Theologos[127] und um die Mitte des 14. Jh. die Klöster Vatopedi und Zographos als Träger des Rechtes, mit eigenen Schiffen, manchmal sogar bis Konstantinopel, zollfreien Handel zu betreiben[128]. Manche Klöster entwickelten diese Aktivität in so großem Ausmaß, daß sie sich sogar in Geschäftsvereinigungen einließen, was die Empörung der asketischen Kreise um Gregorios Palamas hervorrief[129]. Und so wie der Handel in der Stadt auf eine gewisse Weise mit dem Wucher verbunden war, scheuten sich auch die Magnaten auf dem Lande nicht — weder die weltlichen noch die geistlichen —, Wucheroperationen zu tätigen[130]. Der Umfang aller dieser Geschäfte ist unbekannt, jedoch ist es klar, daß dabei die Vermittlung von Berufskaufleuten, Reedern oder Bankiers nicht notwendig war[130a].

Aus dem Gesagten geht jedoch nicht hervor, daß es zwischen Stadt und Dorf eine Konfrontation oder einen Konkurrenzkampf gegeben hätte. Die Stadt war nicht von feudalen Gebieten als feindlichen Einrichtungen umgeben[131]. Die Großgrundbesitzer, diese herrschende Schicht der spätby-

[125] Alle diese Fälle zählt A. P. KAŽDAN, Ekskussija i ekskussaty v Vizantii X—XII vv., in: Viz. očerki. Moskva 1961, 191—194 auf.

[125a] Actes de Chilandar, N° 5, 48—64 (1199); *MM* VI 119—121 (1186). 137—139 (1197).

[126] *MM* V 11 (1259).

[127] *MM* VI 166 (1214: DÖLGER, Reg. III, Nr. 1687). 183 (s. a.). 219 (s. a.).

[128] A. VATOPEDINOS, Γράμματα ... *BNJ* 13 (1937) 308ς'—308ια' (DÖLGER, Reg. V, Nr. 2956: 1349); REGEL, Actes de Vatopedi, N° 7, S. 25—26 (1356); Actes de Zogr., N° 32, 27 (1342).

[129] Hinsichtlich der Geschäfte der Klöster vgl. OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 75f. 123, A. 288. In Bezug auf die Reaktionen der Palamiten: TAFRALI, Thessalonique 27, A. 1.

[130] *MM* IV 8. 114. 127. 256; VI 157—164; Actes de Chilandar, N° 112, 31—34; Actes de Vazelon, N° 97—98, S. 56; *PG* 150, 741 D. Vgl. KAŽDAN, Agrar. otnošenija 179f. Über Bereicherung durch Wuchergeschäfte *PG* 150, 732 D. 733 C. 740 A.

[130a] Vgl. KURBATOV—RUTENBURG, Ziloty i čompi 17f.

[131] Auch wenn er früher existiert haben sollte, verschwindet dieser Antagonismus bestimmt im 12. Jh.: KIRSTEN, Stadt 26f.

zantinischen Zeit, lebten zweifellos in den Städten[132]. In verschiedenen Quellen findet man genügende Beweise dafür, nicht nur wenn es um einzelne Städte (z. B. Thessalonike, Adrianopolis, Didymoteichos, Phanarion, Serrai, Melenikon usw.), sondern auch um einzelne, namentlich bekannte Persönlichkeiten geht[133]. Wie intensiv die Aristokratie vertreten war, zeigen am besten die stürmischen Tage in den Jahren 1341 und 1342, als es in den meisten Städten zu Verfolgungen ganzer Adelsfamilien kam. Da es in Byzanz keine feudalen Burgen von westeuropäischem Typus gab[134], waren Konzentration und Aufenthalt der Aristokratie in den Städten eine Regel ohne wahre Alternative. Dasselbe kann man auch vom Kleinadel sagen, wie die Beispiele der Archontopouloi von Phanarion und Serrai oder der Pronoiarioi (στρατιῶται ... ἔχοντες οἰκονομίαν) aus Joannina belegen[135]. Die Klöster waren die einzigen feudalen Grundbesitzer, die eine größere Ausnahme von dieser Regel bildeten, obgleich es auch in den Städten eine imposante Anzahl von Klöstern gab.

Die massive Anwesenheit des Adels in der Stadt bedingte seine politische Vorherrschaft nicht nur außerhalb, sondern auch innerhalb der Stadtmauern, und zwar seit dem Ende des 12. und den ersten Jahren des 13. Jh.[136]. Das war kein definiertes Standesrecht, sondern eine wahre Macht, die sich — in Abhängigkeit von der Stadt und der Stadtumgebung — in den Händen einer Familie, einiger Familien oder einer großen Zahl von Familien konzentrierte, z. B. der Gemistoi im peloponnesischen Phanarion, der Brüder Palaiologoi in Christupolis, der Familien Sophianos, Eudemonoyannis und Mamonas in Monembasia oder der Archonten im

---

[132] Diese Tatsache wurde in vielen Werken festgestellt. Vgl. z. B. KIRSTEN, Stadt 27; OSTROGORSKY, Aristocracy 29. Aber der Standpunkt, daß die Aristokratie sich auf der Akropolis angesiedelt hatte, ist unhaltbar angesichts der unzweideutigen Angaben aus den Quellen über Aristokratenhäuser in der Stadt selbst.

[133] Vgl. FRANCÈS, Féodalité et villes 87; ZAKYTHINOS, Crise 57f.; DERS., Ville 82; C. P. KYRRIS, The Social Status of the Archontes of Phanari in Thessaly. *Hell* 18 (1964) 73—78; THEOCHARIDIS, Μία διαθήκη 7; MEDVEDEV, Mistra 55.

[134] Kastellia, Frouria und Pyrgoi, die auf dem Lande erscheinen, sind keine Sitze der feudalen Grundbesitzer; vgl. z. B. DÖLGER, Schatzk., Nr. 93, 1—2; Nr. 45/46, II, 13—15; I, 16; A. SOLOVJEV—V. MOŠIN, Grčke povelje srpskih vladara. Beograd 1936, N° 22. 170; Sphrantzes, ed. GRECU, 270, 4—7; 272, 8—9; 336, 33—37. Vgl. auch M. ŽIVOJINOVIĆ, Svetogorske kelije i pirgovi u srednjem veku. Beograd 1972, 103—128. Die Ansicht, das Kastron sei eine feudale Burg, ist völlig falsch: Gorod 29.

[135] *MM* V 260—61; Actes de Kutlumus, N° 21, 3; *MM* V 81.

[136] Vgl. ZAKYTHINOS, Crise 57f.; L. BRÉHIER, Les institutions de l'Empire byzantin. Paris ^{2}1970, 173f.; Gorod 35f. 40f.; FRANCÈS, Féodalité et villes 76f. 83f. 85f. 90; KIRSTEN, Stadt 39. 43; OSTROGORSKY, Aristocracy 34; MEDVEDEV, Mistra 50f.; IEE IX 67f. 238f.

thessalischen Phanarion[137]. Es handelt sich hier jedoch nicht nur um den feudalen Charakter der Provinzverwaltungsstruktur oder der politischen Macht der Magnaten[138]. Wichtiger für unser Thema ist der Umstand, daß die spätbyzantinischen Städte solche Privilegien erworben haben, die unzweideutig auf die führende Rolle der feudalen Schicht im sozio-ökonomischen Aufbau der Städte hinweisen[139].

Der Mangel an Quellen erschwert die Untersuchung dieser Privilegien; immerhin ist es möglich, einige grundlegende Momente ins Auge zu fassen. So ist es sicher, daß diese Rechte bereits im 12. Jh. einigermaßen vorhanden waren[140]. Nicht zufällig sagt der Metropolit Michael Choniates über den Statthalter von Athen, daß er weder zur Erhebung von Steuern noch zur Ausübung gewisser richterlicher Pflichten ermächtigt sei[141]. Dem Bericht der Chronik von Morea nach machten einige peloponnesische Städte für ihre Kapitulation im Jahre 1204 die Bestätigung ihrer bisherigen, unter anderem auch feudalen Besitze zur Bedingung[142]. Aus den ersten Jahrzehnten des 14. Jh. verfügen wie über einige Daten über Besitze, die die Bewohner von Thessalonike und Berrhoia frei genießen, und zwar auf Grund von Chrysoboulloi, die ihnen gemeinsam (κοινῶς) zuerteilt wurden[143]. Außeror-

---

[137] Allgem. KIRSTEN, Stadt 39. S. auch FRANCÈS, a. O. 80; OSTROGORSKY, a. O. 25f.; MAKSIMOVIĆ, Uprava 13.

[138] Über dieses Phänomen s. MAKSIMOVIĆ, a. O. 7—19.

[139] Vgl. MAKSIMOVIĆ, a. O. 151—161.

[140] Vgl. BRATIANU, Privilèges 101f.; TIVČEV, Sur les cités byzantines 178f. Hier handelt es sich bestimmt nicht um die Erneuerung der Munizipalinstitutionen: MAKSIMOVIĆ, a. O. 154.

[141] G. STADTMÜLLER, Michael Choniates, Metropolit von Athen. Rom 1934, 162, 11—14.

[142] The Chronicle of Morea, ed. cit., vv. 2048. 2060. 2090. Die Verneinung der feudalen Entwicklung von Morea vor 1204 (D. JACOBY, Les archontes grecs et la féodalité en Morée franque. *TM* 2 [1967] 421—481) bestreitet die autochthone Existenz des byz. Feudalismus (cf. OSTROGORSKY, Aristocracy 17, A. 68).

[143] Actes de Chilandar, N° 31, 26 (1316); 62, 26 (1321); 63, 29 (1321); THEOCHARIDIS, Μία διαθήκη, N° 1 (S. 13), 72—76 (1324). Der Ausdruck ἔποικος erscheint auch in historiographischen Werken (z. B. Acrop. I 75, 24; Pachym. I 343, 17). Aus den Quellen geht hervor, daß ἔποικος Bewohner, Einwohner (im weitesten Sinne des Wortes) bedeutet (vgl. KAŽDAN, Agrar. otnošenija 77f.; CHARANIS, Soc. Structure 120). Übrige verallgemeinerte Ausdrücke: οἰκήτορες, πολῖται, καστρηνοί. Über den letzten Ausdruck herrscht in jüngerer Zeit die Auslegung vor, daß man die herrschende Schicht in der Stadt so bezeichnete: z. B. KIRSTEN, Stadt 37. 44; Gorod 29; TIVČEV, Sur les cités byzantines 174; JACOBY, a. O. 427; IEE IX 242. Den Vorrang sollte man immerhin der älteren Meinung, daß Kastrinos jeder Einwohner der Stadt ist, überlassen: F. DÖLGER, Beiträge zur Geschichte der byz. Finanzverwaltung. Leipzig—Berlin 1927, 136; STADTMÜLLER, a. O. 299f. Vgl. eine Stelle im Chrysoboullos für Joannina (1319): ἔτι ἵνα αὐτοὶ οἱ καστρηνοὶ (früher war die Rede von ἔποικοι πάντες) Ἰωαννινιῶται οὐδέν καταναγκάζωνται οὐδὲ καθέλκωνται, ἵνα ἐκδουλεύσωσι στρατιωτικῶς ἐκτὸς τῆς τοιαύτης πόλεως

dentlich wertvoll in diesem Sinne ist der Vergleich mit einem der Chrysoboulloi von Andronikos II. (1306): Patrikios Alexios Angelos erwirbt einen gewissen Besitz auf Strymon gleichzeitig mit der Steuerentlastung ὡς οἱ Θεσσαλονικεῖς κατέχωσι τὰ γονικὰ αὐτῶν κτήματα, μηδεμίαν ὑφιστάμενοι παρά τινος τῶν ἁπάντων τὴν τυχοῦσαν ἐπίθεσιν ἤ διενόχλησιν καὶ διασεισμόν τινα ἐπὶ τούτοις[143a]. Solche Geschenke machte insbesondere Andronikos III., so daß er ganze Gebiete von Steuerverpflichtungen freisprach[144]. In diesen Relationen bewegte sich bestimmt auch Johannes Apokaukos, als er den Putsch gegen die Zelotenherrschaft in Thessalonike anführte (1345) und dem Gegenkaiser Kantakuzenos die Stadt anbot, von ihm ἀτέλειαν κοινῇ τῇ πόλει forderte und für die am Umsturz Beteiligten τιμὰς καὶ προσόδους verlangte[145].

Gerade in der Epoche der Palaiologen, in der die erwähnten Erscheinungen an Ausmaß gewannen, entstanden die berühmten Urkunden, durch die Joannina, Kroia, Phanarion in Thessalien und Monembasia breite ökonomische, aber auch politische Privilegien erwarben[146]. Von den Bestimmungen dieser Urkunden wurden — wie in den vorhergehenden Fällen — formal alle Bewohner umfaßt. Es konnten jedoch nicht alle in gleichem Maß an folgenden Begünstigungen beteiligt sein: (a) in Joannina (1319) — am Recht auf Rechtssprechung in einem Kollegium, an dessen Spitze der Kephale stand, am Recht auf zollfreien Handel, auf Befreiung von der Katasterrevision und von den Steuern für τὰ ἐκτὸς χωρία καὶ κτήματα, am Recht auf unbehinderten Besitz von 24 Dörfern und Gütern in der Stadtumgebung[147]; (b) in Kroia (1333) — am Recht auf unbehinderten Besitz von Landgütern mit *colonos sive agricolas*, am Recht auf vollkommene Steuerimmunität und Zollfreiheit in den benachbarten Gebieten[148]; (c) in

(*MM* V 81), und danach: οὐδεὶς τῶν στρατιωτῶν ἔχῃ ἄδειαν ἀπληκεῦσαι εἰς ὁσπήτιον τινὸς καστρηνοῦ (*MM* V 81).

[143a] Actes de Chilandar, N° 23, 33—36.

[144] Greg. VIII 6: I 319, 14; IX 1: I 397, 9—11; Cant. II 33: I 503, 2—5. Einen ähnlichen Inhalt hatten wahrscheinlich auch die Privilegien von Johannes III. Vatatzes: DÖLGER, Reg. III, Nr. 1788. 1789. 1852, wie auch die von Andronikos III. für Konstantinopel (Cant. II 2: I 322, 24—323, 5: DÖLGER, Reg. IV, Nr. 2717).

[145] Cant. III 94: II 574, 12—16.

[146] Die Daten dieser Texte sind in einer solchen Anordnung aufbewahrt worden, daß sie von einem sehr langen Zeitabschnitt und von einem sehr weiten Raum (praktisch der ganze europäische Teil von Byzanz) Zeugnis ablegen. Dadurch ist es möglich, Schlüsse mit verhältnismäßig großer allgemeiner Gültigkeit zu ziehen, was die Annahme von KIRSTEN, Stadt 37. 41 bekräftigt, daß es um die üblichen Rechte der byz. Städte geht.

[147] *MM* V 81—83.

[148] SOLOVJEV—MOŠIN, a. O., Nr. 41, 71—92. Das Datum nach DÖLGER, Reg. IV, Nr. 2803 (cf. III, Nr. 2058). Die Besitze der Bürger (*habitatores*) werden vor dem „Unrecht"

Phanarion (1342) — am Recht auf Steuerentlastung mit offener Hervorhebung der geistlichen und weltlichen Adeligen als Hauptnutznießer dieser Begünstigungen[149]; (d) in Monembasia (zwischen 1284 und 1442) — am Recht auf Befreiung von Steuern und verschiedenen Zollverpflichtungen[150].

Die angeführten Urkunden kennen keinerlei spezifische städtische Selbstverwaltung und definieren die Stadt auch nicht als juristisches Subjekt mit besonderen Kennzeichen. Das bedeutet, daß die Stadtverwaltung nicht in die Hände der Kaufleute und Handwerker übergegangen ist und daß die Großgrundbesitzer die vorherrschende Kraft auch innerhalb der Stadtmauern geblieben sind. Dieser Umstand erklärt, warum sich die städtischen Privilegien hauptsächlich auf Fragen beziehen, die in erster Reihe die feudalen Grundbesitzer interessieren, und warum sie vor allem fiskale Belange betreffen[151]. Diese Privilegien sind nicht aus bedeutenden Gesellschafts- und Wirtschaftswandlungen hervorgegangen, sondern aus der Gesetzmäßigkeit der Entwicklung einiger grundlegender Erscheinungen des existierenden Gesellschaftssystems[152]. Vielleicht ist das hinsichtlich der Steuerprivilegien klar, jedoch ist es auch mit den Zollentlastungen nicht wesentlich anders, nicht einmal im Fall von Monembasia[153]. Wie wir gesehen haben, waren die feudalen Grundbesitzer vollkommen oder teilweise zollfrei. Übrigens wurde Monembasia von drei Magnatenfamilien verwal-

a vicinis vel baronibus (lin. 85) geschützt. Hier handelt es sich um keine Gegenüberstellung der bürgerlichen und feudalen Schicht, sondern um einen Konflikt zwischen den Grundbesitzern aus Kroia und einigen von ihren mächtigen Nachbarn. Das Profil der „Bürger" ist sowohl aus den zitierten Bestimmungen, als auch aus der auf Grund eines Antrages von *episcopus ... clerus ... nobiles* (lin. 15—16) veröffentlichten Bestätigungsurkunde des Königs Stefan Dušan (1343) ersichtlich.

[149] *MM* V 260—261. Die Schicht der Adeligen ist nicht der ausschließliche Nutznießer von Privilegien. Die Besitze in Phanarion nennt man κτήματα und ὑποστάσεις, was auf verschiedene soziale Positionen ihrer Eigentümer hinweist.

[150] *MM* V 155. 165—68 (P. SCHREINER, Ein Prostagma Andronikos' III. für die Monembasioten in Pegai (1328) und das gefälschte Chrysobull Andronikos' II. für die Monemb. im byz. Reich. *JÖB* 27 [1978] 203—228 stellte unlängst fest, daß diese Urkunde eine Fälschung ist; aber auch danach ist die Überzeugung von der Verwendbarkeit ihrer Daten nicht verschwunden: IEE IX 241; OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 88, A. 152). 170—171. 172. 173.

[151] Die angeführten Privilegien, die auch die Festigung der politischen Selbständigkeit der Stadt bezeichnen, lassen sich mit den „städtischen Freiheiten" in Westeuropa nicht vergleichen: ZAKYTHINOS, Ville 76; UDAL'COVA, Vizantija i Zap. Evropa 35f.

[152] Dieses Problem fühlten in größerem oder geringerem Maß viele Byzantinisten, aber gewisse Autoren betrachten die erwähnten Privilegien als Ergebnis des Aufschwungs von bürgerlichen Elementen.

[153] Gewöhnlich meint man, daß die Handelsprivilegien Monembasias im Gegensatz zur feudalen Ordnung stehen: CHARANIS, Town and country 135; FRANCÈS, Féodalité et villes 91; HROCHOVÁ, Města 66f., einigermaßen auch ZAKYTHINOS, Desp. II 179f.

tet, die sich von den großen Familien in anderen Gegenden des Reiches nicht unterschieden[154]. Wäre Monembasia von der im Aufschwung begriffenen bürgerlichen Klasse verwaltet worden, würde es einem schwer fallen, den Verfall seiner Handelsmacht im 15. Jh., in der Periode der letzten großen Privilegien, zu erklären[155].

Ohne die Wahrnehmung, daß die feudalen Herren, wie dies viele Quellendaten belegen, innerhalb der Stadtmauern über die bedeutenden Vermögen verfügten, könnte man das Verhältnis zwischen der Landaristokratie und der Stadt nicht vollständig begreifen. Nach wenigen Beispielen aus dem 11. und dem 12. Jh.[156] wird diese Form der ökonomischen Macht des Aristokratenstandes zu einem wichtigen Kennzeichen der Epoche der Palaiologen, sogar in den großen Städten[157]. So besaß gegen Ende des 13. Jh. der kaiserliche Oikeios Goudeles Tyrannos in Nymphaion und Smyrna Weinberge, Häuser, Webereien und andere Werkstätten, Lagerhäuser usw. und vermietete einen bedeutenden Teil dieses Vermögens[158]. Nur wenig jünger sind die Angaben über Kostas Pankalos und Theodora Kantakuzene, die in Serrai zahlreiche Häuser, Bäckereien und Gewerbewerkstätten besaßen[159], über den Skouterios Theodor Sarantenos, der in Berrhoia Häuser für den eigenen Bedarf, Miethäuser und Gärten hatte[160], über seinen Verwandten Alexios Dukas Sarantenos, der in Thessalonike drei unbesteuerte Gebäude besaß, und über den Groß-Stratopedarches Angelos, der in Voden über ein Miethaus verfügte[161]. Wie bekannt ist, wurde während der Bürgerkriege des 14. Jh. der Besitz vieler aristokratischer Familien in den Städten vernichtet, wie z. B. die Vermögen von Theodoros Metochites und Syrgiannes in Konstantinopel, und das Vermö-

[154] Vgl. Maksimović, Uprava 13.

[155] S. oben S. 11 und Anm. 82.

[156] Vgl. *MM* V 135—138. 138—145 (11. Jh.); Frančes, Isčeznovenie korporacij 41 (12. Jh.).

[157] Vgl. M. A. Poljakovskaja, K voprosu o charaktere gorodskoj i prigorodskoj sobstvennosti v pozdnej Vizantii. *Antičn. drevn. i sr. v.* 4 (1966) 75; Kurbatov—Rutenburg, Ziloty i čompi 15f.

[158] *MM* IV 258—87 (1294). Aus dem Dokument geht hervor, daß Goudeles ein Grundbesitzer war, während die Unterschrift ὁ δοῦλος τοῦ ... βασιλέως klar über seine Standesangehörigkeit spricht. Vgl. Maksimović, Uprava 14. 75, A. 56.

[159] Actes de Kutlumus, N° 8, 12—13 (1313); 18, 86 (1323 oder 1338). Daß die Bauten von Kantakuzene die Werkstätten wären, s. Každan, Agrar. otnošenija 169; Ostrogorski, Serska oblast 56; Charanis, Town and Country 136 (shops).

[160] Theocharidis, Μία διαθήκη, N° 1 (S. 12), 27—37 (1324); 2 (S. 22), 89—98 (1325); vgl. auch Regel, Acta Vatopediou, N° 4, 18 (1329); Goudas, Acta Vatopediou, N° 15, 239 (1356). Über die Sarantenoi in Serrai, Thessalonike und Berrhoia vgl. Theocharidis, a. O. 50—60.

[161] Actes de Chilandar, N° 84, *passim* (1322); Regel, N° 4, 17 (1329).

gen von Theodoros Synadenos in Bizye[162]. In Thessalonike (14. Jh.) hatten die Familien Angeloi und Deblitzenoi Häuser, während Arsenios Tsamblakon und der Protostrator Michael Tarchaniotes ganze Metochien besaßen[163]. Von solchen Magnaten aus Thessalonike vermerkt Kydones, sie seien imstande, ein ganzes Heer zu unterhalten[164]. Auch fremde Eroberer anerkannten solche Besitze: Unter serbischer Gewalt bekam Kyr Georgios Phokopoulos eine Bestätigung für seine Gebäude in Serrai, wie auch Johannes Tsafas Ursinos für Gebäude in Arta[165].

Ähnliche Angaben findet man in weit größerer Zahl, wenn es um Klöster geht. Viele Klöster, vor allem die Athosklöster, besaßen die Verschiedensten Liegenschaften in den Städten — Weinberge, Gärten, Werkstätten, Läden, Wechselstuben, Gaststätten, Miethäuser usw., und dazu eine bedeutende Anzahl von Paroikoi als Arbeitskräfte für diese Besitze[166]. Die Messegelände und das Recht auf die Veranstaltung von Messen konnten ebenfalls zu den Rechten der Klöster in den Städten gehören[167]. Es handelt sich um wirklich große Reichtümer, wobei die erhaltenen Daten nur einen Bruchteil unserer Erkenntnisse ausmachen. Einige eindrucksvolle Beispiele: neun Klöster hielten in Serrai 28 Häuser, 9 Werkstätten, 3 Bäckereien, 6 andere Wirtschaftsgebäude und 120 Modioi von Ackerland[168], während in Thessalonike mehr als 30 Klöster ihre Besitze hatten, wobei die Athosklöster allein rund 27 Metochien hielten, ohne das übrige Vermögen zu rechnen[169]. Die Aufzählung der Reichtümer

[162] Metochites: Cant. I 59: I 305, 25—306, 2; Greg. IX 6: I 425, 11—426, 10: Syrgiannes: Greg. VIII 12: I 363, 20—364, 2; Synadenos: Cant. III 79: II 491, 17—492, 8.

[163] Angeloi und Deblitzenoi: N. Oikonomidès, The Properties of the Deblitzenoi in 14th and 15th Centuries, in: Charanis Studies (1980) 180; Tzamblakon und Tarchaniotes: B. Ferjančić, Posedi vizantijskih provincijskih manastira u gradovima. *ZRVI* 19 (1980) 218 (insbesondere noch für Tzamblakon: Solovjev—Mošin, Nr. 18, 144; Cant. III 42: II 256, 11—24).

[164] Dem. Cydon. Occis. Thessalonicae Monodia, *PG* 109, 645 D.

[165] Phokopoulos (1352): Solovjev—Mošin, Nr. 24, 5—6 (= Guillou, Prodr. N° 44, 3—4); Ursinos (1361): *MM* III 127 (= Solovjev—Mošin, Nr. 32, 25). Vielleicht sollte man hier auch den Militärrichter Maurophoros dazu rechnen (Solovjev—Mošin, Nr. 18, 142).

[166] Vgl. insbesondere: M. A. Poljakovskaja, Gorodskie vladenija provincial'nych monastirej v pozdnej Vizantii. *VV* 24 (1964) 202—208; Dies., K voprosu ... *Antičn. drevn. i sr. v.* 4 (1966) 75—93; Dies., Monastyr'skie vladenija v Fessalonike ... Ebda. 3 (1965) 17—46; Dies., Rol' manastyr'skich vladenijach v Fessalonike i Serrach v XIV v. Sverdlovsk 1966; Ferjančić, a. O. 209—250.

[167] Eine Übersicht solcher Erscheinungen in Poljakovskaja, Gorodskie vladenija 208.

[168] Vgl. Ferjančić, a. O. 228—233.

[169] Vgl. Bréhier, Institutions 452 (mindestens 17 Klöster in der Stadt); O. Tafrali, Topographie de Thessalonique. Paris 1918, 155—201; Poljakovskaja, Monast. vladenija 17f.

des Lavraklosters in der Hauptstadt füllt 51 Zeilen eines Chrysoboullos von Johannes V. aus[170]. Es bedarf keiner besonderen Betonung, daß die Klöster für diese Güter gewöhnlich Immunitätsrechte erworben hatten, aber es ist hervorzuheben, daß auch die Bistümer über solche Einnahmequellen verfügten[171]. Die Geschäfte wurden teilweise in eigener Regie geführt, mit eigenen Paroikoi und Handwerker-Paroikoi, und teilweise wurden sie verpachtet[172].

Hier wurden die Besitze geistlicher und weltlicher Eigentümer getrennt angeführt. Im Leben der Städte sind sie jedoch gleichermaßen zu behandeln, da sie durch zahlreiche Fäden verbunden waren. Außer im Fall von Serrai, wo sie es eilig hatten, so viel wie möglich zu erwerben, bekamen die Klöster die meisten städtischen Besitze von weltlichen Würdenträgern in Form von Stiftungen. Wir erfahren sogar von den Besitzen dieser Personen hauptsächlich aus den Stiftungsurkunden, aus den Akten, in denen die Herrscher diese Stiftungen bestätigen, und manchmal auch aus Gerichtsurteilen oder Kaufverträgen[173]. Einige von diesen Besitzen wechselten ihre weltlichen und geistlichen Herren ziemlich leicht[174]. So beherrschte der ganze feudale Stand einen bedeutenden Teil des städtischen Vermögens innerhalb der Stadtmauern.

Die Rolle der Aristokratie in der Stadtwirtschaft läßt auch ihre Stelle in Handels- und Bankgeschäften klarer hervortreten. Mit solchen Geschäften befaßten sich Mitglieder aristokratischer Familien sehr umfassend, wie z. B. der Protobestiarios Manuel in Mesembria[175], Konstantinos Dishypa-

[170] Actes de Lavra III, N° 123 (S. 23—26), 99—150.

[171] Vgl. für Thessalonike KUGÉAS, Notizbuch 145—48 (Messen, Zerealienhandel, Schiffe, Werkstätten).

[172] Vgl. C. P. KYRRIS, Gouvernés et gouvernants à Byzance pendant la révolution des Zélotes, in: Gouvernés et Gouvernants II. Bruxelles 1968, 306—308; MATSCHKE FuR 39f. 76f. Über die Paroikoi-Handwerker der Klöster in den Städten s. G. OSTROGORSKI, Dve beleške o Dušanovim hrisovuljama svetogorskom manastiru Ivironu. *Zbornik Matice Srpske* 13/14 (1956) 79f. und Serska oblast 57. Die Anzahl der Paroikoi konnte sehr groß sein (50—100): Actes de Lavre I², N° 33, 196—98; Actes de Chilandar, N° 131, 7—8. Über einige interessante Fälle von Pachtverhältnissen in der Stadt s. DÖLGER, Schatzk. Nr. 24. 100. 102; Cant. I 4: I 25, 5—6. Vgl. auch M. Ja. SJUZJUMOV, Predprinimatel'stvo v vizantijskom gorode. *Antičn. drevn. i sr. v.* 4 (1966) 8. 15.

[173] Vgl. POLJAKOVSKAJA, K voprosu 76f. 78; DIES., Monast. vladenija 22; FERJANČIĆ, a. O. 220f. 224. 231. 231, A. 138; 233.

[174] Vgl. FERJANČIĆ, a. O. 219; THEOCHARIDIS, Μία διαθήκη, N° 4, *passim*; N° 5, *passim*. Laut MATSCHKE, FuR 58. 74. 75f. beherrschten die Feudalherren die Wirtschaft vieler Städte.

[175] Dipl. Veneto-Levantinum II, N° 49. 84.

tos in Sozopolis[176], die kaiserlichen Oikeioi Johannes Sophianos und Georgios Goudeles in Konstantinopel[177], sowie Johannes Goudeles und Kyr Konstantinos Angelos[178]. Das große Interesse der Aristokratie für Bankgeschäfte läßt sich nicht nur an dem hohen Familienrang von mindestens zwei der drei Bankiers, mit denen Giacomo Badoer zusammenarbeitete, erkennen, sondern auch am Rang vieler anderer Bankiers, Kreditoren und Wechsler, von denen man behaupten kann, daß sie dem Aristokratenstand angehörten. Es wurde bereits bemerkt, daß solche Leute mit dem Epitheton Oikeios bezeichnet wurden und daß sie klingende Namen trugen — Palaiologos, Kantakuzenos, Synadenos, Laskaris, Asanes, Raoul, Vatatzes, Notaras usw.[179] Ihrer Zahl können noch einige Namen hinzugefügt werden: Tzamblakon und Makrodukas[180], Myrepsos und Sebasteianos[181] und vielleicht auch zwei Damen — Anna Laskarina Tagarina und Theodora Palaiologina[181a]. Demetrios Kydones weist nicht ohne Grund darauf hin, daß einer der Wege zur Bereicherung der Mitarbeiter des Kaisers die Gewährung von Krediten zu hohen Zinsfüßen sei[182]. In dieser Situation scheinen die Anklagen gegen die Kreditoren von Adrianopolis aus dem Jahr 1341 erst ihren wahren Sinn zu gewinnen: ihnen wurde vorgeworfen, sie seien dem Führer der aristokratischen Partei, Johannes Kantakuzenos, ergeben[183]. Es ist auch möglich, daß gegen Ende des 14. und im Laufe des 15. Jh. Geschäfte dieser Art immer mehr zur Beschäftigung aristokratischer Familien wurden, die infolge der drastischen Reduzierung des Staatsterritoriums einen großen Teil ihrer Grundbesitze eingebüßt hatten[184].

[176] F. BOLLATI DI SAINT-PIERRE, Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amadeo VI. Torino 1900, 125. Interessant ist, daß man in Sozopolis nur Handelsaktivität der Aristokraten und Ausländer merkt.

[177] *MM* II 378. 385. 421. 499. 546. 549. 560 (1400—1401).

[178] *MM* II 511. 549. 550. 560 (1400—1401). Hinsichtlich des hohen sozialen Wertes des Ausdrucks Kyr, Kyrios s. OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 123, A. 289.

[179] Vgl. IEE IX 238; OIKONOMIDÈS, a. O. 120—122.

[180] G. I. THEOCHARIDIS, Eine Vermächtnisurkunde des Groß-Stratopedarchen Dem. Tzamblakon, in: Polychronion. Festschr. F. Dölger. Heidelberg 1966, 486—495; *MM* II 452 (s. a.).

[181] KUGÉAS, Notizbuch 148f., Nr. 53. 54. 55. 56. 57 (1426).

[181a] *MM* II 424 (1400). 511 (1401). Noch unklarer bleiben einige andere Quellendaten: *MM* II 313, 380f. 386f. 455.

[182] Ad Io. Palaeologum Oratio, Dém. Cydonès Corresp. I 21, 22—26. Vgl. auch Kabasilas' Allusion über die Wuchergeschäfte von ἄριστοι τῶν πολιτῶν (*PG* 150, 742 D-743 A).

[183] Cant. III 28: II 177, 1—5.

[184] Vgl. MATSCHKE, FuR 94, 255; OIKONOMIDÈS, a. O. 122f.

Aus unseren Ausführungen geht hervor, daß die Großgrundbesitzer in den Städten die herrschende Gesellschaftsschicht bildeten[185]. Das war kein spezifisches Stadtpatriziat[186], denn die Stadt hatte ihre Besonderheit in gesellschaftlicher Hinsicht nicht entwickelt. Darin gab es keine Voraussetzungen für die Entwicklung der kapitalistischen gesellschaftlichen Beziehungen[187]; es gab auch keine Voraussetzungen für eine systematische Eingliederung anderer Gesellschaftsgruppen in den aristokratischen Stand[188]. Seine einzige breitere Basis war der Kleinadel, vor allem die Pronoiare, die in den Quellen häufig als στρατιά und οἱ τῆς στρατιᾶς erscheinen[189]. Da sie nicht imstande war, sich dem im Aufschwung begriffenen Großgrundbesitz zu widersetzen, wurde diese Schicht zu seinem treuesten Verbündeten[190]. So blieb die führende Lage der Aristokratie — δυνατοί, ἄριστοι, εὐγενεῖς, προὔχοντες, συγκλητικοί — praktisch unantastbar. Wie vorherrschend ihre gesellschaftliche Position war, wird sehr anschaulich durch die Tatsache belegt, daß das in den Städten konzentrierte intellektuelle Leben äußerst eng an die Oligarchie, welcher auch eine große Anzahl von gelehrten Leuten unmittelbar angehörte, gebunden war[191].

---

[185] In diesem Sinne betrachtet die Situation eine Reihe von Byzantinisten. S. z. B. die Bibliographie in KARPOV, Trapezund 79, A. 23.

[186] Vgl. FRANCÈS, Féodalité et villes 86; KURBATOV—RUTENBURG, Ziloty i čompi 17.

[187] Mit dieser Frage befaßte sich vor allem die sowjetische Historiographie. Die Meinungen sind geteilt von der Überzeugung, daß Keime kapitalistischer Beziehungen bestanden und sich entwickelten, bis zur Auffassung, daß die Bedingungen für die Entwicklung neuer gesellschaftlicher Beziehungen noch nicht reif waren (UDAL'COVA, KAŽDAN, GORJANOV, KURBATOV usw.). S. die Synthese: Istorija Vizantii III 305. 307. In letzter Zeit legte OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 114f. 119 die These dar, die der einstigen Stellungnahme von CHARANIS, Soc. Structure 148f. ähnlich ist, daß man um die Mitte des 14. Jh. den Aufstieg der Bourgeoisie als neuer sozialen Gruppe merkte (Mesoi).

[188] In den aristokratischen Stand trat man auf verschiedenen Wegen ein, aber die „Handels- und Gewerbespitze" konnte in dieser Hinsicht nicht begünstigt sein, wie KURBATOV—RUTENBURG, Ziloty i čompi 9f.; GORJANOV, Gorod 175; DERS., Feodalizm 269f. meinen.

[189] S. z. B. Acrop. I 77, 14—22; Cant. I 31: I 149, 15; III 38: II 233, 19—20; III 50: II 297, 22; III 53: II 311, 16—17; III 93: II 573, 10—12; III 94: II 577, 1—2; IV 19: III 130, 19—22; SCHREINER, Kleinchroniken I, Nr. 8/35, 10.

[190] Cf. G. OSTROGORSKY, Le grand domaine dans l'Empire byzantin. *Rec. de la Soc. J. Bodin* 4 (1949) 40; MATSCHKE, FuR 46f. 226f. Dies bedeutet nicht, daß der niedrigere Adel in einem Vasall-Verhältnis stand, wie C. P. KYRRIS, Representative Assemblies and Taxation in the Byz. Empire between 1204 and 1341, in: XIIe Congr. int. des sc. hist. Wien 1966, 48 meinte.

[191] Vgl. I. ŠEVČENKO, Society and Intellectual Life in the 14th Century, in: Actes du XIVe Con int. ét. byz. Bucarest 1974, 72—76. 85f. Die byz. Intellektuellen stellten trotzdem große soziale Unterschiede fest: I. ŠEVČENKO, The Decline of Byzantium seen through the Eyes of its Intellectuals. *DOP* 15 (1961) 182f.; DERS., Alexios Makrembolites

In solcher Situation war die gesamte Gesellschaftsstruktur sehr stark von Konservativismus geprägt[192]. Einen wahren Fortschritt konnte es nicht geben, da die Kaufleute und Handwerker eine deutlich zweitrangige Rolle spielten. Indem sie Berufe ausübten, in denen sie konstant durch die Konkurrenz der Aristokratie bedroht wurden, war es ihnen nicht gelungen, sich als ein Stand mit besonderer Physiognomie zu organisieren[193]. Deswegen mußte die Politik der Aristokratie nur in einem Moment, außer der Zeit des Bürgerkrieges, unter dem Druck anderer Kräfte das Feld räumen. Als der Kaiser Johannes Kantakuzenos 1347 die Einführung einer allgemeinen Steuer forderte und die Aristokraten dies akzeptierten, kam es zu einer entschiedenen Reaktion der ziemlich zahlreichen ἐκ τῶν ἐν ἐργαστηρίοις ἐμπορευομένων ἀργυραμοιβῶν[194]. Die Beteiligung der Kaufleute und Handwerker an diesem erfolgreichen Widerstand gegen die Regierung ist wahrscheinlich, aber ausdrückliche Daten, die dies belegen könnten, gibt es nicht[195]. Andererseits haben auch gewisse συγκλητικοί ihre Unzufriedenheit ausgesprochen[196]. Das ist ein Beweis dafür, daß die Aristokratie in Konstantinopel nicht ganz einheitlich war, was auch für die Periode des Bürgerkriegs gilt[196a]. Außerdem waren die Verfolgungen der Adeligen in diesem kaum verflossenen Krieg auch in der Hauptstadt sehr spürbar, was eine bestimmte Zeitspanne für die Sammlung ihrer Kräfte forderte. Dies umso mehr, als — auf Grund eines Befehls von Kantakuzenos (Mai 1347) — das im Krieg entwendete Vermögen, außer den Immobilien, keinem der ehemaligen Eigentümer zurückerstattet werden sollte[197]. Global betrachtet, hatte diese ganze Episode um die neue Steuerpolitik, obgleich sie wichtig war, einen spezifischen Charakter.

---

and his „Dialogue between the Rich and the Poor". *ZRVI* 6 (1960) 198f. 202; M. A. POLJAKOVSKAJA, Ponimanie social'nych problem vizantijskimi avtorami serediny XIV v. *VV* 40 (1979) 9—21.

[192] Vgl. E. VERNER, Vizantijskij gorod v epochu feodalizma: tipologija i specifika. *VV* 37 (1976) 10f.; POLJAKOVSKJA, K voprosu 82.

[193] Vgl. KIRSTEN, Stadt 39. 41; MATSCHKE, FuR 54f.; OSTROGORSKY, Aristocracy 19f. S. auch HROCHOVÁ, Města 10. 40; IEE IX 236; POLJAKOVSKJA, Ponimanie 17.

[194] S. oben, Anm. 89.

[195] Cant. IV 6: III 41, 21: Demos; aber Kantak. selbst trennt die Kaufleute und Handwerker von diesem allgemeinen Begriff. S. jetzt OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 119; KYRRIS, Cantacuzenus and the Genoese 42.

[196] Cant. loc. cit., 42, 15—22.

[196a] Vgl. MATSCHKE, FuR 222f.; Lj. MAKSIMOVIĆ, Aleskije Apokavk i društvena kretanja u Carigradu. *ZRVI* 18 (1978) 177f.

[197] Cant. IV 1: III 11, 5—10. Dasselbe geschah auch 1328: Cant. II 1: I 312, 10—18. S. auch A. ANGELOPOULOS, Νικόλαος Καβάσιλας Χαμαετός. Ἡ ζωὴ καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ. Thess. 1970, 87f.

Die verhältnismäßig unbestimmte Physiognomie der bürgerlichen Schicht führte dazu, daß der Ausdruck μέσοι, mit dem sie in den Quellen bezeichnet wird, einen verschwommenen Inhalt hat[198]. Dieser Ausdruck umfaßt zwar mehrere Gesellschaftsgruppen, Berufe und Einzelne, die sich zwischen den beiden Polen der Gesellschaft befanden. Trotzdem waren die Kaufleute und bedeutenderen Handwerker der wichtigste Teil dieser bunten Gruppierung[198a]. Sie waren die einzigen, die über bedeutendere Mittel verfügten, und waren manchmal bereit, das Geld zu einem gemeinnützigen Zweck zu verwenden[199]. Ihr Niedergang konnte sich in der Richtung der Abwertung der gesamten Kategorie der μέσοι auswirken. Und gerade ein solcher Prozeß entfaltete sich bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts.

Der Ausdruck μέσοι, der in dem angeführten Sinn seit jener Zeit, in der die Aristokratie die Oberhand gewonnen hatte (11. und 12. Jh.)[200], gebraucht wurde, verschwindet aus den Quellen in der zweiten Hälfte des 14. Jh.[201]. Aber auch in der vorhergehenden Periode erschienen die μέσοι manchmal nicht an jenen Stellen in den Quellen, an denen man sie auf Grund der damals üblichen Ausdrucksweise erwartet hätte. Bereits bei Kantakuzenos spürt man die allgemeine Polarisierung auf ἄριστοι und ἄποροι (δῆμοι)[202], wie auch auf ἄριστοι τῶν πολιτῶν und ὁ ἄλλος δῆμος in Sozopolis[202a]. Bei demselben Verfasser stoßen wir auf folgende Einteilung der Bevölkerung von Berrhoia: πολλοί, ἄριστοι, στρατιῶται[202b], während die Bevölkerungsstruktur von Thessalonike auf einigermaßen klassizistische Art bezeichnet wurde: Senatoren, Klerus, Heer, Volk[202c]. Gleichfalls in Thessalonike spricht Thomas Magister nur von προὔχοντες und δῆμος[203], und dem Verwalter von Joannina wird verboten τινὰ μικρὸν ἢ μέγαν τῶν ἐποίκων

[198] Wie GORJANOV, Feodalizm 349 hervorhob, kommt die soziale Terminologie (δυνατοί, μέσοι, πτωχοί, πένητες wie auch δῆμος) aus der klass. Literatur und bietet keine Basis für die Charakterisierung der sozialen Schichten. Zur mittleren Schicht gehören auch *burgenses* (βοργένσιοι, βουργησέοι) in einigen Städten Moreas. Vgl. ZAKYTHINOS, Desp. II 179; MATSCHKE, FuR 95f.

[198a] Nach einer Reihe von Forschungen vgl. jetzt OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 116f.

[199] Cant. IV 11: III 71, 14—16. 19—20.

[200] Vgl. CHARANIS, Soc. Structure 148; H.-G. BECK, Konstantinopel. *BZ* 58 (1965) 21f.

[201] OIKONOMIDÈS, a. O. 119f.

[202] Cant. III 28: II 177, 9—12; 177, 13—178, 11; (Chios) II 11: I 379, 4.

[202a] Cant. IV 29: III 216, 19—20.

[202b] Cant. IV 19: III 130, 19—22 (cf. III 57: II 352, 22—23).

[202c] Cant. I 31: I 149, 14—17.

[203] Th. Magister, Τοῖς Θεσσαλονικεῦσι περὶ ὁμονοίας, ed. V. LAOURDAS, Ἐπιστ. Ἐπετ. Σχολῆς Νομ. καὶ Οἰκ. Ἐπιστ. 12 (1969) 768, 3.

auszusiedeln[204]. In derselben Stadt unterscheidet die örtliche Chronik zwischen Klerus, Aristokratie und λαὸς τοῦ κάστρου[205]. Die Versammlungen (ἐκκλησία) der städtischen Bevölkerung umfassen gewöhnlich die Vertreter aller Gesellschaftsschichten[206], was aus den Quellen mehr oder weniger ersichtlich ist; manchmal kommt es jedoch vor, daß in der Zusammensetzung solcher Versammlungen — und zwar in den Provinzstädten — keine „mittleren" Bürger erwähnt sind[206a].

Solche Ausdrucksweisen bezeichnen wahrscheinlich die Entfaltung des Gefühls, daß die Bedeutung der Mittelschicht immer geringer werde. In einigen Städten, z. B. in Mistra, besteht diese Schicht offenbar praktisch nicht mehr[207]. Es ist ziemlich gewiß, daß alle diese Momente mit der Polarisierung der feudalen Gesellschaft in der Epoche der Palaiologen in Zusammenhang gebracht werden können[208]. Die endgültige Entwirrung kam mit dem Bürgerkrieg in den vierziger Jahren des 14. Jh. Ohne auf die komplexe Frage einzugehen, in welchem Maß dieser Krieg einen sozialen Charakter aufwies, muß man immerhin feststellen, daß wir es *grosso modo* mit einem Konflikt zwischen der Aristokratie und den niedrigeren Gesellschaftsschichten zu tun haben[209], obgleich die Grenzlinie zwischen den konfrontierten Kräften nicht ganz genau die Linie der grundlegenden

[204] *MM* V 80.

[205] Hist. basilissae Mariae atque Thomae et Esau desp. Joanninae, ed. S. C. ESTOPAÑAN, Bizancio i España II. Barcelona 1943, XX, 2; XXXIII, 11 (s. auch X, 10; XI, 1).

[206] Besonders klar ist der Fall der Versammlung von 1347: Cant. IV 5: III 34, 5—10 (cf. IV 6: III 39, 1—40, 2). Es gibt eine reiche Bibliographie über dieses Thema, in der das neueste Werk ist: C. N. TSIRPANLIS, Byzantine Parliaments and Representative Assemblies from 1081 to 1351. *Byz.* 43 (1973/74) 466—475.

[206a] Berrhoia: Cant. III 57: II 352, 22—23; II 353, 7—10; Bizye: Cant. III 79: II 489, 13—492, 8.

[207] Vgl. MEDVEDEV, Mistra 81. 89. 90. 150 (was noch nicht bedeutet, daß es in Mistra überhaupt keine Kaufleute und Handwerker gab: a. O. 82). HROCHOVÁ, Města 64 ist anderer Meinung.

[208] Vgl. ZAKYTHINOS, Crise 35. 56f. 146f.; DERS., Desp. II 225; OSTROGORSKY, Aristocracy 19. 34; MEDVEDEV, a. O. 90.

[209] Der Verlauf des Krieges, den wir hier nicht verfolgen können, weist auf die erwähnte Polarisierung hin, und darüber sprechen auch die Zeitgenossen ausdrücklich: Cant. III 28: II 176, 10—178, 4; III 29: II 180, 20—181, 2; III 48: II 287, 23—288, 17; III 82: II 502, 6—508, 4; III 93: II 573, 16—574, 3; III 94: II 577, 11—14; Greg. XII 11: II 609, 8—11; XII 12: II 613, 10—17; XII 12: II 614, 1—7; XIII 10: II 674, 5—17; XVI 1: II 796, 2—12; SCHREINER, Kleinchroniken I, Nr. 8/35, 8. 13; Dem. Cyd. Occisorum Thess. Monodia, *PG* 109, 645 C. 648 D. 649 A. 649 BD; DERS., Oratio II ad Cantac. *BNJ* 4 (1923) 79; Encomium Neili, *PG* 151, 673 A, etc. Viele Historiker akzeptieren den grundlegenden Sinn dieser Daten, während nur manche über die „Zusammenarbeit" der ländlichen und städtischen Armen sprechen: GORJANOV, Feodalizm 347f.; MATSCHKE, FuR 58. 238; I. IRMŠER, Transformacija idei gosudarstvennosti v poslednij period istorii Vizantii. *VV* 37

Klassenaufteilung verfolgte. Die Lage der μέσοι war am wenigsten definiert. Indem sie sich — freiwillig oder nicht — abwechselnd der einen oder der anderen Seite anschlossen, bekamen sie Schläge von beiden Seiten[210]. Außerdem hatte der Krieg gerade jene Aktivitäten, die die berufliche Grundlage des Lebens des hervorragendsten Teils der „mittleren" Schicht — der Kaufleute — ausmachte, stillgelegt[211]. Dieser Umstand weist darauf hin, daß das Schicksal der „Mittleren" im Laufe des Bürgerkriegs nicht einheitlich war, genauso wie ihre materielle Lage vor dem Ausbruch des Krieges. So büßen die μέσοι nach diesem Krieg und dem erfolglosen Versuch Kantakuzenos', sich der ökonomischen Übermacht des Westens zu widersetzen, die Reste ihrer gemeinsamen Eigenschaften ein[212].

Die ärmsten Schichten der spätbyzantinischen Stadt wurden in den Quellen als οἱ πένητες, οἱ πτωχοί, οἱ πολλοί bezeichnet und mit den gemeinsamen Attributen ὁ δῆμος, τὸ κοινόν (nur selten als ὁ λαός, ὁ ὄχλος) umfaßt. Sie waren aus Leuten, die mittels körperlicher Arbeit selbst für ihren Unterhalt aufkamen, wie z. B. kleine Handwerker und Landwirte, Lohnarbeiter, Seeleute in den Hafenstädten und Paroikoi auf feudalen Besitzen, und auch aus Leuten ohne ständigen Beruf zusammengesetzt[213]. Läßt man die

(1976) 13. — Über die Handels- und Unternehmerkreise als führende Spitze der antifeudalen Bewegung, insbesondere in Thessalonike, s. z. B. KAŽDAN, Agrar. otnošenija 189. 193; KURBATOV—RUTENBURG, Ziloty i čompi 30f.; Istorija Vizantii III 112. 136; SJUZJUMOV, Predprinimatel'stvo 18f.; MATSCHKE, FuR 56f. — Zur Tatsache, daß sich die Linien der sozialen und politischen Trennung nicht decken, s. KURBATOV—RUTENBURG, a. O. 25. 27; KYRRIS, Gouvernés et governants 305; ŠEVČENKO, Society and Intellect. Life 85, A. 56; 199f.

[210] Cant. III 28: II 176, 10—178, 4; II 179, 5—7; III 38: II 235, 5—8; III 64: II 393, 24—394, 5.

[211] Diese Erscheinung fällt in Didymoteichon am meisten auf: Cant. III 55: II 334, 6—11. Vgl. Ph. A. GIANNOPOULOS, Didymoteichon. Geschichte einer byz. Festung. Köln 1975, 64.

[212] Unter den beschriebenen Umständen wird unumgänglich, das soziale Profil der Reichen, von denen A. Makrembolites in seinem Werk „Dialog der Reichen und der Armen" (ed. I. ŠEVČENKO in *ZRVI* 6 [1960] 203—215, engl. Übers.: 216—228) spricht, noch einmal zu erforschen.

[213] Die Benennungen der Armen decken sich nicht vollständig, aber ihre Bedeutung ist nicht ausdrücklich differenziert. Vgl. N. D. BARABANOV, Social'naja terminologija v perepiske Afanasija I, Soc. razvitie Vizantii. Sverdlovsk 1979, 40. 41f. 43f.; POLJAKOVSKAJA, Ponimanie soc. problem 16. Über die verschiedenen Bedeutungen des Ausdrucks „pazariot" MAKSIMOVIĆ, Apokavk 177, A. 5; OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires 107. Meistens nimmt man die erwähnten Schichten als Demos. S. aber KIRSTEN, Stadt 42f.; ŠEVČENKO, Makrembolites 201; ASDRACHA, Rhodopes 214. — Über die Saison-Beschäftigung der ärmsten Leute (es gab auch Handwerker) vgl. vor allem M. Ja. SJUZJUMOV, O naemnom trude v Vizantii. *Uč. zapiski Ural. gos. univ. im. A. M. Gor'kogo* 25 (1958) 158f. 160—66. 169f.

Gemeinplätze von der Not dieser Leute, auf die wir in unseren schriftlichen Quellen stoßen, unbeachtet, da sie ohnehin reicher an Rhetorik sind als an präzisen Angaben, so bleibt die Tatsache, daß die Verschuldung bei Wucherern eines der grundlegenden Probleme im Leben der armen Gesellschaftsschichten war[214]. Diese Erscheinung war nicht spezifisch in solchen Kreisen, aber sie waren von ihr wahrscheinlich am meisten betroffen, insbesondere die kleinen Pächter und Saisonarbeiter[214a]. Es ist jedoch nicht sicher, ob gerade dieser Faktor für den Pauperisierungsprozeß entscheidend war. Es handelt sich hier um einen ständigen Prozeß, der die armen Leute von zwei Seiten aus bedrückt, denn sie werden sowohl in der Produktion vom sogenannten städtischen Typus als auch in der landwirtschaftlichen Produktion als Arbeitskräfte eingesetzt. Die Schwächung dieser beiden ökonomischen Funktionen der Stadt verstärkt den Druck, und dadurch läßt sich nicht nur der Konflikt der polarisierten Gesellschaftskräfte[215], sondern auch der Abzug der niedrigeren Bevölkerungsschichten aus der Stadt[216] erläutern. Die letztere Erscheinung hatte bestimmt bedeutende Folgen, obgleich es scheint, daß die Bevölkerung sich häufiger umgekehrt — vom Lande in die Stadt — bewegte. Dies passierte vor allem wegen unsicherer Zeiten während der feindlichen Angriffe und der inneren Kämpfe im 14. und 15. Jh.[217]. Jedenfalls bot die Stadt nur mit ihren Stadtmauern als

[214] Über die Not hat man recht viel geschrieben (vgl. C. P. KYRRIS, Continuity and Differentiation in the Régime established by Andronicus III after his Victory of 23/24. 5. 1328. *EEBS* 43 [1977/78] 326—328). Leider wurde seit der Zeit, da ŠEVČENKO, Makrembolites 188, A. 6 bemerkte, daß die wichtigen Texte des Patriarchen Athanasios nicht veröffentlicht worden sind, nur ein und zwar verallgemeinerter Text herausgegeben: The Corresp. of Athanasius I, N° 67, S. 159—161.

[214a] Darüber, daß der Wucher die Armen besonders schwer trifft, s. Pachym. I 98, 1—3; N. Kabasilas in *PG* 150, 727—750; N. Choumnos in BOISSONADE, Anecdota graeca II. Paris 1830, 153. 176f.

[215] S. oben, Anm. 209. Über die Entwicklung der Ideologie der unteren Schichten vgl. F. DÖLGER, Politische und geistige Strömungen im sterbenden Byzanz. *JÖBG* 2 (1952) 8; MATSCHKE, FuR 58f.

[216—217] Die Quellen enthalten in Bezug auf den Umzug vom Land in die Stadt oft direkte und indirekte Beweise, so daß diese Frage relativ bekannt ist. Vgl. z. B. G. OSTROGORSKIJ, Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine. Bruxelles 1956, 67f.; DERS., Dve beleške 78f. 81f.; KYRRIS, Gouvernés et gouvernants 283, 296; FERJANČIĆ, Posedi 212f. Der Grundsatz „Stadtluft macht frei" hat indessen keine reifen Formen erreicht: KAŽDAN, Agrar. otnošenija 101; OSTROGORSKI, Dve beleške 79; KIRSTEN, Stadt 42. — Einige Autoren schreiben von umgekehrten Richtungen der Bewegung, d. h. Richtung Land und Dorf (z. B. KURBATOV—RUTENBURG, Ziloty i čompi 15; VERNER, Viz. gorod 11f.; SJUZJUMOV, O naemnom trude 170), doch solche Umsiedlungen lassen sich eher voraussetzen als klar erkennen. Der Weg aus der Stadt führte häufiger in fremde Länder. Vgl. ZAKYTHINOS, Crise 69. 72f., 74. 92; KYRRIS, Cantacuzenus and the Genoese 353.

militärischem Attribut Schutz, nicht aber durch die Offenheit ihrer Gesellschaft als soziales Attribut, insbesondere in der Zeit einer ununterbrochenen Wirtschaftskrise.

* * *

Die Gesellschaft der Palaiologenzeit hat die Stadt der Logik der feudalen Ordnung unterzogen. Dabei blieb die Stadt die Achse des gesamten Lebens im Reich, trotz ihrer Unfähigkeit, neue Werte, die vielleicht die Rettung bedeutet hätten, zu entdecken. Andererseits war ihre Kraft der Selbsterhaltung sehr stark. Aber diese Widerstandskraft erschöpfte sich in inneren Krisen gerade in jenem Augenblick, als die Stadt sich ihrer hellenischen Gemeinschaft bewußt zu werden begann.

KLAUS-PETER MATSCHKE / LEIPZIG

SOZIALSCHICHTEN UND GEISTESHALTUNGEN

Die Schwierigkeit des aufgegebenen Themas besteht darin, über etwas zu schreiben, was es überhaupt noch nicht richtig gibt, eine Reihe von Fragen zu untersuchen, die gerade erst formuliert werden, und über einen Gegenstand zu urteilen, an den unterschiedliche Fragesteller ganz unterschiedliche Erwartungen knüpfen. Es soll versucht werden, mit dieser Schwierigkeit zurechtzukommen, indem gezeigt wird, wie diese Fragen in der Byzantinistik aufgekommen sind, was die Diskussionen über sie bisher gebracht haben und welche Schwerpunkte sich weiter abzeichnen. Abschließend sollte am historischen Beispiel dargelegt werden, wie sich die Probleme für den Verfasser und sein Arbeitsgebiet konkret stellen. Das muß aus Raumgründen unterbleiben.

Die ersten deutlichen Ansätze für die neuen Fragestellungen in der Byzantinistik reichen in die 60er Jahre. Hauptvoraussetzung war zweifellos die Erweiterung und Vertiefung der sozialgeschichtlichen Forschung. Schon vor 1960 erreichte die Diskussion über die großen Klassenauseinandersetzungen der byzantinischen Geschichte eine neue Qualität, ihr Stellenwert für die byzantinische Gesellschaft wurde überzeugend sichtbar gemacht[1]. Die Diskussion zeigte aber auch eine Reihe von schwachen Punkten. Besondere Schwierigkeiten gab es bei der Erfassung der ideologischen Komponenten dieser Kämpfe, bei der Bestimmung der Programmatik und bei der Bewertung der Zielvorstellungen der Kämpfenden[2]. Im Gesamtbild der Auseinandersetzungen wurden gleichzeitig verschiedene häufig wiederkehrende Verhaltensweisen und typische Formen der gesellschaftlichen

---

[1] Vgl. Z. V. UDAL'COVA, Sovetskoe vizantinovedenie za 50 let. Moskau 1969, 215ff. 341f.

[2] Vgl. besonders die Auseinandersetzungen um die Zelotenbewegung in Thessalonike 1342ff.: I. ŠEVČENKO, Nicolas Cabasilas' „Anti-Zealot“ Discourse: A Reinterpretation. *DOP* 11 (1957) 81—171; E. WERNER, Volkstümliche Häretiker oder sozialpolitische Reformer? Probleme der revolutionären Volksbewegung in Thessalonike 1342—1349. *Wiss. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Ges.- und Sprachwiss. Reihe* 8 (1958/59) 45—83; V. HROCHOVÁ, Die Problematik der Zelotenbewegung in Thessalonike 1342—1349. *Wiss. Zeitschr. d. Martin-Luther-Univ. Halle-Wittenberg, Ges.- und Sprachwiss. Reihe* 10 (1961) 1447—1450; M. J. SJUZJUMOV, Borba za puti razvitija feodal'nych otnošenii v Vizantii, in: Viz. očerki. Moskau 1961, 34—63.

Aktion sichtbar, die Verlauf und Ergebnisse der Kämpfe nicht unwesentlich beeinflußten. Daraus leiteten sich erste Versuche ab, das gesellschaftliche Bewußtsein der kämpfenden Klassen und Schichten breiter zu fassen und durch neue Elemente zu ergänzen[3]. Als noch dringlicher erwies sich die generelle Ausweitung der sozialgeschichtlichen Fragestellung, die Einbeziehung speziell der herrschenden Klasse in die Analyse, um die soziale Struktur der Gesellschaft und ihre Dynamik als Ganzes zu erfassen. Für diese Analysen wurde das Selbstverständnis der verschiedenen Klassen und Schichten als eine wichtige Methode ihrer Erfassung zunehmend stärker genutzt[4]. Impulse für die neuen Fragestellungen kamen aber auch noch aus anderen Bereichen der byzantinistischen Forschung. An längst bekannten Gegenständen der byzantinischen Diplomatik und Literatur wurden Beobachtungen gemacht, die tradierte Wertungen in Frage stellten und zu neuen Überlegungen Anlaß gaben. Die Analyse der Prooimien zu den byzantinischen Kaiserurkunden brachte die Erkenntnis, daß das, was der klassischen Byzantinistik als inhaltslos und ohne gesellschaftlichen Wert erschien, in Wirklichkeit ein bestimmtes System von Anschauungen darstellt, das byzantinische Untertanen, ihr Denken und Handeln, in gewünschte Richtungen lenken soll[5]. In ähnlicher Weise wurde deutlich, daß hinter der scheinbar inhaltslosen Verwendung stereotyper Formeln durch die byzantinischen Epistolographen tatsächlich kollektive Vorstellungen und Einstellungen einer bedeutenden Gruppe der byzantinischen Gesellschaft stehen, daß sie Teil ihres Selbstverständnisses und der eigenen Auffassung von ihrer Funktion in der Gesellschaft sind[6]. Und mit diesem Schlüssel suchte man auch nach einem neuen Zugang zur byzantinischen Rhetorik, indem man sie als Ausdruck der Zugehörigkeit zu einer gesellschaftlichen Gruppe und zugleich als Mittel der Reproduzierung und Verfestigung von Ideologie bei anderen Gruppen interpretierte[7]. Eine nicht

[3] M. J. SJUZJUMOV, O roli zakonomernostej, faktorov i slučajnostej pri perechode ot rabovladel' českogo stroja k feodal'nomu v vizantijskom gorode. *Antičn. drevn. i sr. v.* 3 (1965) 5—16; vgl. allgemein J. V. GUTNOVA, Osnovnye ètapy razvitija sovetskoj medievistiki. *Voprosy istorii* 1 (1969) 88; UDAL'COVA, Sovetskoe vizantinovedenie 339.

[4] H.-G. BECK, Konstantinopel. Zur Sozialgeschichte einer frühmittelalterlichen Hauptstadt. *BZ* 58 (1965) 11—45; G. WEISS, Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert. Wiesbaden 1969.

[5] H. HUNGER, Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden. Wien 1964; vgl. zu dieser und der nachfolgenden Arbeit die Annotation von A. P. KAŽDAN, *VV* 28 (1968) 298.

[6] G. KARLSSON, Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine. Upsala 1962.

[7] H.-G. BECK, Senat und Volk von Konstantinopel. Probleme der byzantinischen Verfassungsgeschichte. München 1966; DERS., Res publica Romana. Vom Staatsdenken der

unwesentliche Rolle bei der Formulierung der neuen Fragestellungen spielte schließlich ein verbreitetes Unbehagen an traditionellen Orientierungen auf die byzantinische Kaiser- und Reichsidee und der Versuch, an ihre Stelle einen neuen Verfassungsbegriff zu setzen, der von den realen Machtverhältnissen und ihren sozialen Trägern ausgeht und aus ihnen erwachsende Normen, Traditionen und Verhaltensstereotype zu erfassen versucht[8]. Gemeinsam war allen diesen Ansätzen also die Hinwendung zur Gesellschaft, zu den Produzenten von Ideologie und zu denen, die sie aufnehmen sollten, zu den Schreibern der Briefe und zu ihren Empfängern, zu den Verfassern der Kaiserurkunden und Kaiserreden und zu ihren Adressaten, zu ihrer gesellschaftlichen Lage und zu ihren gesellschaftlichen Vorstellungen. Sie trafen sich auf diese Weise mit den Ansätzen in der Sozialgeschichte selbst. In verschiedenen Arbeiten wurde immer systematischer den Beziehungen zwischen sozialen Strukturen und kollektiven Vorstellungen, Einstellungen und Handlungsweisen nachgegangen, am Beispiel der hauptstädtischen Gesellschaft in früh- und mittelbyzantinischer Zeit[9], am Beispiel der Aristokratie im späten Byzanz[10], am Beispiel der byzantinischen Kultur in der Phase ihrer Blüte vom 9. bis zum 12. Jh.[11] und am Beispiel der politischen Ideologie von Byzanz, ihrer Entstehung und Entwicklung vom 4. bis zum 15. Jh.[12] Probleme dieser Art haben inzwischen Eingang in viele synthetische Darstellungen von Byzanz gefunden[13]. Versucht wurde sogar schon eine Gesamtdarstellung dieser Problematik der byzantinischen Gesellschaft[14], die ein allerdings eher kritisches Echo gefunden hat[15].

Es ist natürlich eindeutig, daß die neuen Fragestellungen an die byzantinische Geschichte kein genuines Produkt der Byzantinistik sind,

Byzantiner. München 1970; P. E. PIELER, Zum Problem der byzantinischen Verfassung. *JÖB* 19 (1970) 51—58.

[8] H.-G. BECK, Antike Beredsamkeit und byzantinische Kallilogia. *Antike und Abendland* 15 (1969) 91—101; H. HUNGER, Aspekte der griechischen Rhetorik von Gorgias bis zum Untergang von Byzanz. Wien 1972.

[9] BECK, Konstantinopel 11—45.

[10] WEISS, Joannes Kantakuzenos.

[11] A. P. KAŽDAN, Vizantijskaja kul'tura. Moskau 1968; deutsche Übers.: A. P. KASHDAN, Byzanz und seine Kultur. Berlin 1973.

[12] H. AHRWEILER, L'idéologie politique de l'Empire byzantin. Paris 1975.

[13] Z. B. H. HUNGER, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner 1—2. München 1978.

[14] A. DUCELLIER, Le drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne. Paris 1976.

[15] Vgl. die Rezensionen von T. TEOTEOI, *RESEE* 15 (1975) 375—377, von J. L. VAN DIETEN, *Hist. Zeitschr.* 228 (1979) 401—403, aber auch von H. EVERT—KAPPESOWA, *BSl* 40 (1979) 221—223.

sondern in engem Zusammenhang mit allgemeinen Entwicklungen der historischen Wissenschaft stehen und aufgekommen sind[16]. Anzunehmen ist auch, daß die Byzantinistik zunächst mehr der nehmende als der gebende Teil gewesen ist. Zugleich sieht es aber auch so aus, als wenn die neuen Wege in der Byzantinistik zunächst häufig intuitiv beschritten worden sind, ohne theoretische Vorbereitungen und weitergehende Zielvorstellungen[17]. Diese ersten Versuche kamen deshalb auch noch ohne neue Begriffe für die neuen Gegenstände aus. Inzwischen hat der von der französischen Sozialgeschichte in die historische Forschung eingebrachte Begriff der *mentalité* und die an ihm entwickelte Vorstellung von Gegenstand und Inhalt dieser Forschungsrichtung auch in starkem Maße Eingang in die byzantinistische Forschung gefunden[18]. Eine gleichgewichtige deutsche Bezeichnung hat sich bisher nicht gefunden[19]. Der Begriff Geisteshaltungen ist in diesem Zusammenhang praktisch nichts anderes als eine Übersetzung von *attitudes mentales*[20], das in der französischen Forschung häufig als Synonym für *mentalité* steht bzw. als besonderer Aspekt von ihr aufgefaßt wird. In der wissenschaftlichen Diskussion hat er sich bisher nicht durchsetzen können. Vorgeschlagen wurde erst kürzlich die Einführung des Oberbegriffs Sozialcharakterologie in die Byzantinistik, in den gesellschaftliche Mentalitäten und wohl auch Attitüden eingeordnet sind[21]. Er spielt in methodologischen Diskussionen eine gewisse Rolle, die sich an anthropologischen Fragestellungen orientieren und dabei auch behavioristische und psychoanalytische Theorien aufnehmen, die besonders in den USA entwickelt und weiterentwickelt wurden[22]. Viele Byzantinisten sprechen von gesellschaftlicher bzw. sozialer Psychologie und sehen in Mentalitäten von sozialen Gruppen, Klassen und Schichten ebenfalls den Teil eines größeren Komplexes von sozialpsychologischen Erscheinungen und Zusammenhängen[23]. Ganz sicher handelt es sich nicht einfach um ein Spiel mit Begriffen, sondern auch um unterschiedliche Traditionslinien und um die unterschiedliche Gewichtung eines komplexen Gegenstandes, seine stärkere Soziologisierung oder Psychologisierung. Typisch für den gegenwärtigen Stand der Dinge ist allerdings die relativ unreflektierte Verwendung der verschiedenen Begriffsangebote, deutlich erkennbar ist aber auch das Bemühen, praktische Fortschritte zu verbinden mit begrifflicher Präzisierung, theoretischer Vertiefung und mit der Gewinnung von neuen methodischen Ansätzen[24]. Die Auseinandersetzung über die Orts- und Gewichtsbestimmung einer byzantinischen Mentalitätsgeschichte ist in vollem Gange, sie konzentriert sich gegenwärtig besonders auf den strukturellen und auf den genetischen Aspekt der Problematik.

Eine wesentliche Voraussetzung für die theoretische Vertiefung der Diskussion über den Charakter gesellschaftlicher Mentalitäten ist ihre Verbindung mit einem wissenschaftlichen Strukturbegriff[25], mit der Dialektik von sozialökonomischer Basis und ideologischem Überbau[26], und das Bemühen, den Platz dieser Mentalitäten zwischen gesellschaftlicher Wirklichkeit und gesellschaftlichem Bewußtsein deutlich zu bestimmen. Das kann aber wohl nur dann zu ganz befriedigenden Ergebnissen führen, wenn auch die anderen Glieder dieser Beziehung möglichst genau fixiert werden, der Ideologiebegriff[27] und besonders der Begriff der gesellschaftlichen

[16] Zu diesen Zusammenhängen vgl. z.B. K. BOSL, Wünsche der Mediävistik an die Byzantinistik. *Byz. Forschg.* 1 (1966) 30—48.

[17] Vgl. KAŽDAN, Annot. Hunger/Karlsson 299.

[18] G. DUBY, Histoire des mentalités, in: L'histoire et ses méthodes. Paris 1961, 937ff.; J. LE GOFF, Les mentalités. Une histoire ambigue, in: Faire l'histoire. Paris 1974, 76—94.

[19] Vgl. etwa H. BEUMANN, Zur Lage der Mittelalterforschung in der Bundesrepublik Deutschland. *Jb. d. hist. Forschung in der BRD 1975.* Stuttgart 1976, 21.

[20] Vgl. G. DUBY, Guerriers et paysans. Paris 1973, 60; deutsche Übers.: Krieger und Bauern. Frankfurt/M. 1977, 52.

[21] H.-G. BECK, Das byzantinische Jahrtausend. München 1978, 235.

[22] T. NIPPERDEY, Kulturgeschichte, Sozialgeschichte, historische Anthropologie. *Vierteljahrsschr. f. Sozial- und Wirtschaftsgesch.* 55 (1968) 147—164; H.-U. WEHLER, Geschichte als historische Sozialwissenschaft. Frankfurt/M. 1973, 100; vgl. H. SCHLEIER, Theorie der Geschichte — Theorie der Geschichtswissenschaft. Berlin 1975, 33ff.

[23] Zu Gegenstand und Begriff grundsätzlich B. F. PORŠNEV, Social'naja psichologija i istorija. Moskau 1966; W. KELLE—O. KOWALSON, Der historische Materialismus. Moskau 1977, 269—272.

[24] Vgl. BECK, Das byz. Jahrtausend 232ff., über den Platz der Mentalitäten in der historischen Gesamtstruktur; KAŽDAN, Annot. Hunger/Karlsson 299f., über Methoden zur Erfassung von Veränderungen in der sozialen Psychologie.

[25] Zu den Auseinandersetzungen um den Strukturbegriff in der Mediävistik und Byzantinistik s. E. WERNER, Ökonomische und soziale Strukturen im 10. und 11. Jahrhundert, in: XVe Congr. Int. des sciences historiques, Rapports II. Bukarest 1980, 133f.; K. V. CHVOSTOVA, Osobennosti agrarnopravovych otnošenii v pozdnej Vizantii XIV-XV vv. Moskau 1968, 13f.; G. WEISS, Antike und Byzanz. Die Kontinuität der Gesellschaftsstruktur. *Hist. Zeitschr.* 224 (1977) 530.

[26] Zur marxistischen Basis-Überbau-Konzeption vgl. E. WERNER, Stadt und Geistesleben im Hochmittelalter. Weimar 1980, 14f. Zum verstärkten Interesse der nichtmarxistischen Byzantinistik und Historiographie an dieser Konzeption vgl. BECK, Das byz. Jahrtausend 232ff.; K. G. FABER, Die geschichtliche Welt und die Marxsche Basis-Überbau-Theorie, in: Methodenprobleme der Geschichtswissenschaft. München 1973, 47—73.

[27] Vgl. die Diskussion über den Ideologiebegriff und das Problem der „Ideologiekritik" im Zusammenhang mit der Auseinandersetzung um die byzantinische Kaiserideologie: BECK, Res publica Romana 9ff.; DERS., Das byz. Jahrtausend 82; H. HUNGER, Das byzantinische Herrscherbild. Darmstadt 1975, Einleitung, 10f.; G. PODSKALSKY, Byzantinische Reichseschatologie. München 1972, 73; J.-L. VAN DIETEN, Politische Ideologie und Niedergang von Byzanz. *Zeitschr. f. hist. Forschung* 6 (1979) 2, A. 2; vgl. auch O. G. OEXLE,

Basis. Häufig ist zu beobachten, daß die Basisstruktur nur in sehr verkürzter Form Eingang in die Analyse findet, daß speziell die Eigentums- und Produktionsverhältnisse als Kern und wichtigstes Element der Basis ausgespart werden[28]. Daraus erklärt sich auch der verbreitete Subjektivismus in der Verwendung des Klassenbegriffes[29], ist es möglich, die Existenz von Klassen in der byzantinischen Gesellschaft überhaupt in Frage zu stellen[30]. Und da auch andere soziale Kategorien, wie Schicht, Stand und Kaste, vom Klassenbegriff abgeleitet werden sollten und ohne Bezug auf ihn nur schwer definiert werden können[31], steht und fällt mit der Exaktheit dieses Begriffs die gesamte soziale Stratifikation. Die Gefahr, die sich hinter diesen Unterlassungen abzeichnet, besteht in einer einseitigen Verlagerung von den ökonomischen und klassenmäßigen Grundlagen der Sozialstruktur auf davon letztlich abhängige ideologische und psychologische Erscheinungen, die unter der Hand zum eigentlichen Schlüssel für die historische Interpretation werden[32]. Größere Übereinstimmung besteht in der Behandlung des Verhältnisses von Ideologie und sozialer Psychologie

Die funktionale Dreiteilung der „Gesellschaft" bei Adalbero von Laon. *Frühmittelalterliche Studien* 12 (1978) 52f.

[28] Zum marxistischen Klassenbegriff s. C. BOBINSKA, Historiker und historische Wahrheit. Berlin 1967, 123ff.; zur nichtmarxistischen Diskussion vgl. H. STUKE, Bedeutung und Problematik des Klassenbegriffs, in: Soziale Bewegung und politische Verfassung. Stuttgart 1976, 46—82.

[29] Vgl. etwa die Skepsis von G. WEISS gegenüber der Verwendung des Klassenbegriffs für die byzantinischen Oberschichten, *Südostforschungen* 35 (1976) 410f.; vgl. damit aber seine interessante Definition von Oberschicht, synonym für herrschende Klasse, Antike und Byzanz 544, „als Ausdruck für eine Bevölkerungsgruppe, in deren Hand sich der überwiegende Teil der Produktionsmittel und der staatlichen Schlüsselstellungen befindet"; BECK, Das byz. Jahrtausend 249ff., scheint herrschende Klasse v. a. als regierende Klasse aufzufassen und verwendet den Begriff häufig synonym für Schicht. F. TINNEFELD, Die frühbyzantinische Gesellschaft. München 1977, 130. 146, setzt Klasse in Anführungszeichen, wie oft auch Beck, Weiß u. a.

[30] Vgl. etwa P. A. YANNOPOULOS, La société profane dans L'Empire byzantin des VII[e], VIII[e] et IX[e] siècles. Louvain 1975, 9. 303. 306 u. a.

[31] Vgl. W. KÜTTLER, Zum Problem der Anwendung des marxistisch-leninistischen Klassenbegriffs auf das mittelalterliche Stadtbürgertum. *Zeitschr. f. Geschichtswiss.* 6 (1974) 608; M. NJAMMASCH, Zum Verhältnis von Stand und Kaste in vorkapitalistischen Klassengesellschaften. *Jahrb. f. Wirtschaftsgesch.* 4 (1978) 135—151. Zu anderen Auffassungen über das Verhältnis dieser Kategorien zueinander vgl. K. BOSL, Kasten, Stände, Klassen im mittelalterlichen Deutschland. Zur Problematik soziologischer Begriffe und ihrer Anwendung auf die mittelalterliche Gesellschaft. *Zeitschr. f. bayer. Landesgesch.* 32 (1969) 477—494; Problèmes de stratification sociale, ed. R. MOUSNIER. Paris 1968; dazu Rez. v. R. ENGELSING, *Hist. Zeitschr.* 210 (1970) 643—644.

[32] Vgl. SCHLEIER, Theorie der Geschichte 34; W. BLEIBER, Gesellschaftliche Unterschichten. Bemerkungen zu ihrer Behandlung in der Mediävistik der BRD. *Jahrb. f. Wirtschaftsgesch.* 2 (1980) 148.

als unterschiedlicher Erscheinungsformen des gesellschaftlichen Bewußtseins von Klassen, Schichten und anderen Gruppen. Zwischen Ideologien und Mentalitäten gibt es zweifellos verschiedene wichtige Gemeinsamkeiten und Verbindungslinien, unübersehbar sind aber auch wesentliche Unterschiede in ihrer Entstehung und Wirkungsweise. Während die Ideologie einer Klasse in erster Linie das Werk ihrer Theoretiker ist, wird die soziale Psyche mehr oder weniger von der ganzen Klasse ausgebildet und entwickelt[33]. Im Unterschied zu theoretischen Anschauungen, Ideen und Ideologien sind die Erscheinungen der Sozialpsyche keine Widerspiegelung der gesellschaftlichen Basis im Sinne von Abbildern, sondern sie drücken in erster Linie die Beziehung, die Einstellung von Individuen, Kollektiven, Schichten und Klassen zu den gesellschaftlichen Verhältnissen aus, geben ihre Bewertung durch die Menschen und Menschengruppen wieder und motivieren ihre Reaktionen[34], vielleicht sind sie auch sozial unschärfer[35] und dadurch anderen Mechanismen der Durchsetzung und Verbreitung unterworfen. Mentalitäten sind also kein einfacher Basisreflex, sie sind aber auch keine autonomen Erzeugnisse des Geistes und der Psyche, sondern sie stehen in einem komplizierten Wechselverhältnis zur gesellschaftlichen Realität und zur Ideologie, sie unterstützen die Durchsetzung und Festigung von Ideologien, dienen als verbindendes Glied zwischen gesellschaftlicher Theorie und gesellschaftlicher Aktion[36], prägen das historische Bild einer Klasse und Schicht mit, und zwar sicherlich umso mehr, je weniger die gesellschaftliche Gruppe über eine einheitliche sozialökonomische Grundlage verfügt. In der Bestimmung des spezifischen Gewichtes gesellschaftlicher Mentalitäten für die Ausprägung sozialer Strukturen werden also zweifellos unterschiedliche weltanschauliche Positionen deutlich, die aus unterschiedlichen Auffassungen über Gesellschaft und Gesellschaftsstruktur, besonders über Klassengesellschaft und Stratifikation von Klassengesellschaft herrühren.

Wie wichtig der genetische Aspekt der Problematik, die Bewertung von Mentalitäten für die gesellschaftliche Dynamik ist, wird schon allein

[33] Dieser Gedanke schon formuliert bei K. MARX, Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte: MARX/ENGELS, Werke, Bd. 8. Berlin 1960, 139; vgl. E. ENGELBERG, Theorie, Empirie und Methode in der Geschichtswissenschaft. Berlin 1980, 226ff.; B. D. PARYGIN, Grundlagen der sozialpsychologischen Theorie. Berlin 1976, 56f.

[34] A. KOSING, Nation in Geschichte und Gegenwart. Berlin 1976, 263; vgl. A. P. KAŽDAN, Iz ėkonomičeskoj žizni Vizantii X—XII vv., in: Viz. očerki. Moskau 1971, 170; BECK, Das byz. Jahrtausend 68.

[35] Vgl. A. J. GURJEWITSCH, Das Weltbild des mittelalterlichen Menschen. Dresden 1978, 24ff.

[36] PARYGIN, Grundlagen 56.

daran sichtbar, daß nicht wenige Historiker die Autonomie mentaler Strukturen mit dem Hinweis auf ihre Unbeweglichkeit verteidigen und praktisch von der Unveränderlichkeit geistiger Haltungen ausgehen[37]. In gewisser Weise ist eine solche Auffassung abhängig von der Auffassung von Mentalität und Geisteshaltung. Tatsächlich gibt es verschiedene besonders stabile und formalisierte Elemente der sozialen Psychologie, vor allem bestimmte Traditionen, Sitten und Gebräuche, während andere Elemente, z. B. gesellschaftliche Stimmungen, wesentlich beweglicher sind[38]. Aber Stabilität bedeutet nicht Statik, und Verschiebungen in den stabilen Elementen der gesellschaftlichen Psychologie sind deshalb ein besonders wichtiger und zuverlässiger Indikator für grundsätzliche gesellschaftliche Veränderungen. Die gesellschaftliche Psychologie ist traditionell und veränderbar zugleich[39]. Wandlungen gehen in der Regel sehr langsam und allmählich vor sich, sie können aber auch schnell und äußerst abrupt erfolgen[40]. Die Berufung auf gesellschaftliche Mentalitäten der Byzantiner ist also kein Argument für eine besondere Statik der byzantinischen Gesellschaft, ihre Erforschung ist im Gegenteil geeignet, die spezifische Dynamik dieser Gesellschaft deutlicher sichtbar zu machen.

Der konkrete Ertrag der bisherigen Forschungen für das Verhältnis von sozialen Strukturen und geistigen Einstellungen, für die Entwicklung von Schichten, Ständen und Klassen und die Veränderung ihrer sozialen Psyche, ihrer Mentalitäten, ihres Selbstverständnisses und ihres Fremdverständnisses ist nicht unerheblich, aber sehr unausgewogen. Zu einem geschlossenen Bild fehlt noch viel, aber verschiedene Konturen zeichnen sich doch schon ab, und einzelne Bildelemente sind auch bereits genauer ausgeführt. Besondere Aufmerksamkeit wurde der gesamtgesellschaftlichen Stratifikation, der herrschenden Klasse und der Schicht der Intelligenz zuteil. Was den Gesamtcharakter der byzantinischen Gesellschaft betrifft, so gehen die Auffassungen weiterhin deutlich auseinander. Zwar werden häufig einzelne Züge dieser Gesellschaft als feudal bezeichnet, aber die Auffassung, daß Byzanz die spezifische Variante einer Feudalgesellschaft ausbildet und über weite Strecken seiner Geschichte repräsentiert, hat

[37] Das gilt teilweise auch für G. Weiss, der in geistigen Haltungen ein wichtiges Moment für den von ihm versuchten Nachweis des weitgehenden Verharrens von Byzanz auf spätantiken Grundlagen sieht, vgl. Antike und Byzanz.

[38] Parygin, Grundlagen 66f.

[39] Każdan, Annot. Hunger/Karlsson 299.

[40] G. Tellenbach, Mentalität, in: Festschrift Clemens Bauer. (West-)Berlin 1974, 23. Die Byzantinistik hat sich bisher allerdings fast ausschließlich auf die stabilen Elemente der sozialen Psychologie konzentriert. Eine Ausnahme bildet Ahrweiler, L'idéologie politique, die stabile und bewegliche Elemente miteinander verbindet.

weiterhin viele Gegner[41]. Große Diskrepanzen zeigen sich auch in den sozialen Kategorien, mit denen diese Gesellschaft beschrieben wird. Die meisten Forscher versuchen, die besondere Vielfalt der sozialen Gruppierungen in Byzanz mit einem mehr oder weniger neutralen Schichtbegriff zu erfassen[42]. Nicht wenige Byzantinisten sprechen von Klassen in der byzantinischen Gesellschaft, längst nicht alle verbinden damit jedoch die Vorstellung von Byzanz als konkreter historischer Form einer Klassengesellschaft[43]. Auch der Ständebegriff wird häufig gebraucht, allerdings vor allem für die Frühzeit der byzantinischen Geschichte[44]. Von Kasten ist dagegen nur selten die Rede, und eigentlich nur, um die Anwendbarkeit dieses Begriffes auf die byzantinische Sozialstruktur in Zweifel zu ziehen[45]. Denn in den letzten Jahren hat sich immer mehr die Auffassung durchgesetzt, daß für die byzantinische Sozialstruktur und die Grenzen zwischen ihren verschiedenen Gruppen nicht eine besondere Stabilität charakteristisch ist, sondern im Gegenteil die mangelhafte innere Geschlossenheit dieser sozialen Gruppierungen und eine starke Mobilität in ihnen und zwischen ihnen[46]. Diese Mobilität zeigt sich nicht nur in der Phase der Herausbildung der byzantinischen Gesellschaftsordnung und ihrer Grundklassen, sondern über alle Strecken ihrer Geschichte. Sie existiert nicht nur faktisch, sondern sie ist ein Prinzip dieser Gesellschaft[47]. In Byzanz ist es durchaus möglich, aus sozialen Unterschichten in die Spitze der Gesellschaft aufzusteigen[48]. Selbst die Kaiserwürde steht institutionell allen Bürgern offen[49]. Ihre Bestätigung und zugleich ihre Konkretisierung findet

[41] Vgl. G. Ostrogorsky, Observations on the Aristocracy in Byzantium. *DOP* 25 (1971) 8f.

[42] Das entspricht einer generellen Tendenz in der bürgerlichen Mediävistik, vgl. M. Mitterauer, Probleme der Stratifikation in mittelalterlichen Gesellschaftssystemen, in: Theorien in der Praxis des Historikers. Göttingen 1977, 13—43; Oexle, Die funktionale Dreiteilung 3. 47f.

[43] Tinnefeld, Die frühbyz. Gesellschaft 139, spricht von einer bzw. jeder „klassenmäßig" gegliederten Gesellschaft, ist aber sehr vorsichtig mit dem Klassenbegriff und wendet sich auch gegen den Terminus Klassenkampf, 355, A. 14.

[44] G. L. Kurbatov, Osnovnye problemy vnutrennego razvitija vizantijskogo goroda v IV—VII vv. Leningrad 1971, 119ff. Tinnefeld, Die frühbyz. Gesellschaft 101, empfiehlt eine Gliederung der städtischen Sozialstruktur Antiochiens im 4. Jh. nach Ständen und nicht nach sozialen Schichten „als die übersichtlichste".

[45] Beck, Das byz. Jahrtausend 123. 239, verwendet den Kastenbegriff für die byzantinische Intelligenz, macht aber selbst verschiedene Einschränkungen.

[46] Ders., Konstantinopel 13ff., stellte als einer der ersten Byzantinisten diese Mobilität besonders heraus.

[47] A. P. Każdan, Izučenie istorii vizantijskoj znati. *VV* 34 (1973) 296.

[48] H.-G. Beck, Byzantinisches Gefolgschaftswesen. München 1965, 6ff.

[49] Ahrweiler, L'idéologie politique 140.

diese Spezifik der byzantinischen Sozialstruktur in den vorherrschenden gesellschaftlichen Auffassungen der Byzantiner. Erste Untersuchungen byzantinischer Gesellschaftskonzeptionen haben gezeigt, daß ihnen ein egalitärer Grundzug mehr oder weniger stark anhaftet. Er hat seine Wurzel in den demokratischen Traditionen des frühen Christentums und der antiken Polisgesellschaft[50]. Zugleich deutet sich aber auch an, daß diese Gleichheit nur ein gesellschaftliches Ideal ist und nicht in der Wirklichkeit gesucht wird, daß sie nur als ethischer, nicht als sozialer und politischer Begriff fungiert[51]. Eine solche ἰσότης hebt die gesellschaftlichen Grenzen nicht auf, sie ist keine Gleichheit der Lage, sondern eine Gleichheit der Beziehung: Jeder Mensch muß seinen Platz kennen und auf ihm ausharren, er kann ihn nur durch göttliche Fügung oder kaiserliche Verfügung ändern[52]. Diese Konzeption entspricht also im Prinzip der offenen byzantinischen Gesellschaft und begrenzt diese Offenheit zugleich auf das von der Gesellschaft bzw. ihrer tonangebenden Schicht gewünschte Maß.

Durch diese spezifische Akzentuierung und Fassung des ἰσότης-Begriffs scheint übrigens auch eine Verbindung zu der für das sozialpolitische Denken und Verhalten der Byzantiner nicht weniger bedeutungsvollen τάξις-Auffassung herstellbar, für die ebenfalls erste Untersuchungen vorliegen[53]. Um den Unterschied zur westlichen Feudalordnung und ihren Ordnungsvorstellungen besonders sichtbar zu machen, ist zeitweilig direkt von einer antihierarchischen Struktur der byzantinischen Gesellschaft und des byzantinischen gesellschaftlichen Denkens gesprochen worden[54]. Dieser Unterschied scheint inzwischen dahingehend relativiert worden zu sein, daß sowohl der mittelalterliche Westen als auch der byzantinische Südosten hierarchische Vorstellungen kennen und ausgebildet haben, daß sie jedoch auf unterschiedlichen Prinzipien beruhen, daß die westeuropäische Feudalhierarchie bestimmt wird durch den Charakter des privaten Eigentums und die Stärke der privaten Macht, während die byzantinische Hierarchie durch den Beamtenrang bzw. die Stellung zur regierenden

[50] KASHDAN, Byzanz 44ff., verweist nur auf die frühchristliche Traditionslinie. Bedeutsam in diesem Zusammenhang ist aber sicherlich auch die Tradierung bestimmter Vorstellungen von πολίτης, πολιτεία, ἰσοπολιτεία, ἰσονομία. Zum letztgenannten Begriff und seinem Fortleben in Byzanz vgl. F. GRABLER, Die Kreuzfahrer erobern Konstantinopel (*Byz. Geschichtsschreiber* 9). Graz/Wien/Köln 1958, 256.

[51] A. P. KAŽDAN, Social'nyj sostav gospodstvujuščego klassa Vizantii XI—XII vv. Moskau 1973, 28; vgl. auch M. A. POLJAKOVSKAJA, Ėtičeskie problemy „Slova protiv rostovščikov" Nikolaja Kavasily. *Antičn. drevn. i sr. v.* 14 (1977) 77—84.

[52] A. P. KAŽDAN, K voprosu o social'nych vozzrenijach Kekavmena. *VV* 36 (1974) 165.

[53] AHRWEILER, L'idéologie politique 129ff.

[54] A. P. KAŽDAN, Vizantija: Obščestvo i cerkov. *Nauka i religija* 11 (1968) 60.

Dynastie wesentlich geprägt wird[55]. Auch hier wird die Ungleichheit der Stellung zueinander ausgeglichen durch die Gleichheit der Beziehung zum Kaiser, der das Recht für sich beansprucht, κατ'οἰκονομίαν, d. h. ähnlich wie Gott und ohne Rücksicht auf die weltliche und geistliche Ordnung zu erhöhen und zu verstoßen[56]. Dadurch wird Ordnung durchlässig, wird Hierarchie in dem Maße geöffnet, wie es für das Funktionieren des Systems nötig ist. Tatsächlich zeigen auch die Untersuchungen der existierenden sozialen Strukturen, daß die byzantinische Gesellschaft in keiner Phase ihrer Entwicklung eine Gesellschaft mit gleichen Möglichkeiten war[57]. Besonders hoch war die soziale Mobilität sicherlich in der großen Umbruchsperiode der byzantinischen Gesellschaft zwischen dem 6. und dem 8. Jh.[58], aber auch in dieser Zeit behalten Klassengrenzen ihre prinzipielle Bedeutung[59]. In der Blütezeit des bürokratischen Zentralismus unter den Makedonenkaisern wurde das Ausmaß der sozialen Mobilität in erster Linie durch den Bedarf des byzantinischen Staatsapparates an neuen Kadern bestimmt und begrenzt[60]. Mit der Umprofilierung der byzantinischen Gesellschaft seit dem 11. Jh. und ihrer Annäherung an westliche Feudalstrukturen vermindert sich die Amplitude der vertikalen Mobilität nicht unwesentlich[61], auch wenn soziale Offenheit als Prinzip weiter existiert. Es könnte durchaus sein, daß diese Abschwächung der sozialen Bewegung auch zu gewissen Akzentverschiebungen in den gesellschaftlichen Konzeptionen und Vorstellungen der Byzantiner führt. Jedenfalls betonen nicht wenige Schriftsteller des 12. Jh. neben der idealen Gleichheit ganz besonders die reale Ungleichheit als natürliches Prinzip[62], und es gibt auch Anzeichen dafür, daß die Fragwürdigkeit und Einseitigkeit dieser Gleichheitskonzeption in breiteren Kreisen und außerhalb der Führungsschichten

[55] DERS., Social'nyj sostav 58. 236; AHRWEILER, L'idéologie politique 140.

[56] H. HUNGER, Byzantinismus. Nachwirkungen byzantinischer Verhaltensweisen bis in die Gegenwart. Männedorf/Schweiz 1975, 15f., mit Bezugnahme auf die pseudodionysische Hierarchielehre, ähnlich AHRWEILER.

[57] G. G. LITAVRIN, Vizantijskoe obščestvo i gosudarstvo v X—XI vv. Moskau 1977, 196.

[58] DERS., Kak žili vizantijcy. Moskau 1974, 45. Für soziale Kontinuität der Oberschicht dagegen WEISS, Antike und Byzanz 545. 553. Zur sozialen Dynamik der vorhergehenden Periode s. KURBATOV, Osnovnye problemy 119.

[59] A. P. KAŽDAN—I. S. ČIČUROV, O strukture vizantijskogo obščestva VII—IX vv., in: Viz. očerki. Moskau 1977, 119.

[60] LITAVRIN, Viz. obščestvo 196. „Freundschaft" als Methode der Begrenzung vertikaler Mobilität, die im 11. Jh. zu einer Gefahr auch für die hohe Bürokratie wird, ebd. 266.

[61] Ebd. 196.

[62] Vgl. KAŽDAN, Social'nyj sostav 27f.

erkannt und durchschaut wurde[63]. Ihre Bestätigung könnten diese Veränderungen schließlich in stärkeren Elementen eines ständischen Bewußtseins finden, die für das 12. und das 14. Jh. schon etwas genauer untersucht wurden[64]. Insgesamt gesehen sind Entwicklungen in den byzantinischen Gesellschaftsvorstellungen trotz mancher Einzelerkenntnisse bisher aber noch weitgehend unerforscht. Das betrifft besonders die verschiedenen byzantinischen Modelle sozialer Stratifikation und ihre mögliche innere Entwicklung bzw. gegenseitige Ablösung. Nachgewiesen ist, daß die gesellschaftliche Einteilung in Freie und Sklaven im Laufe der byzantinischen Entwicklung ihre ursprünglich grundlegende Bedeutung nicht nur in der Realität, sondern auch im Bewußtsein einbüßte und sich mit anderen Vorstellungen vermischte[65]. Bekannt ist, daß das für den westlichen Frühfeudalismus grundlegende Gliederungsprinzip *potens-pauper*[66] auch in Byzanz in der Entgegenstellung von δυνατοί und πένητες zeitweilig eine besondere Rolle spielte[67], ob aber auch im byzantinischen Denken ein so wesentlicher Unterschied zum Begriffspaar πλούσιος-πένης existiert, wie im Westen zu *dives-pauper*[68], ist bisher noch nicht deutlich auszumachen[69]. Bekannt sind auch verschiedene andere soziale Denkfiguren, die die byzantinische Gesellschaft nach quantitativen, professionellen oder funktionalen Gesichtspunkten einteilen[70]. Im einfachsten Fall bestehen sie aus zwei Gliedern, häufig sind aber auch Modelle mit mehreren Unterteilungen, und in verschiedenen dreigliedrigen Schemata wird das Mittelglied durch die

[63] Ich denke an die bekannte Klage des Choniates, daß die Landbewohner in der Umgebung von Konstantinopel die Mittellosigkeit der von den Kreuzfahrern vertriebenen Notabeln von Konstantinopel als ἰσοπολιτεία verspotten, Nic. Chon. Hist. 785 Bonn (= 593 VAN DIETEN); vgl. AHRWEILER, L'idéologie politique 96f.

[64] KAŽDAN, Social'nyj sostav 52ff.; WEISS, Joannes Kantakuzenos 14ff.

[65] Vgl. M. A. POLJAKOVSKAJA, Ponimanie social'nych problem vizantijskimi avtorami serediny XIV v. *VV* 40 (1979) 17.

[66] K. BOSL, Potens und Pauper, in: Festschrift Otto Brunner. Göttingen 1963, 60—87; DERS., Das Problem der Armut in der hochmittelalterlichen Gesellschaft. Wien 1974, 3f.

[67] R. MORRIS, The Powerful and the Poor in Tenth-Century Byzantium. Law and Reality. *Past and Present* 73 (1976) 3—27. Die Monographie von E. PATLAGEAN, Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance. 4e—7e siècles. Paris 1977, war mir nicht zugänglich; vgl. die Rezension von P. SCHREINER, *Hist. Zeitschr.* 229 (1979) 405f.

[68] F. IRSIGLER, Divites et pauperes in der Vita Meinwerci. *Vierteljahresschr. f. Sozial- u. Wirtschaftsgesch.* 57 (1960) 449—499; BOSL, Das Problem der Armut 4.

[69] Vgl. I. ŠEVČENKO, Alexios Makrembolites and his „Dialogue between the Rich and the Poor". *ZRVI* 6 (1960) 187—228, dort 222ff., und die sich an die Veröffentlichung dieses Traktats anschließende Diskussion: M. J. SJUZJUMOV, K voprosu o charaktere vystuplenija zilotov v 1342—1349 gg. *VV* 28 (1968) 26f.; G. L. KURBATOV—V. I. RUTENBURG, Ziloty i čompi. *VV* 30 (1964) 20; POLJAKOVSKAJA, Ponimanie social'nych problem 15ff.

[70] A. P. KAŽDAN, Vizantijskij publicist XII v. Efstafij Solunskij. *VV* 28 (1968) 62.

sog. μέσοι gebildet[71]. Die Forschung verbindet mit diesen „Mittleren" vor allem größere Kaufleute, Reeder, Besitzer größerer Fabrikationsbetriebe, mittlere Grundbesitzer und andere Vertreter eines angenommenen byzantinischen Mittelstandes[72]. Tatsächlich bleibt dieser Begriff jedoch über weite Strecken der byzantinischen Geschichte sehr abstrakt[73] und scheint erst sehr spät und nur sehr kurzfristig ein gewisses Maß an sozialer und politischer Konkretheit zu gewinnen[74], ohne daß bisher mit Sicherheit gesagt werden könnte, ob sich hinter dieser Änderung objektive soziale Prozesse oder nur subjektive sozialpolitische Anliegen verbergen[75]. Die ganze Breite der Probleme ist damit noch nicht einmal angedeutet, die Wichtigkeit dieser Untersuchungen für eine soziale Geschichte von Byzanz konnte zweifellos schon durch die ersten Forschungsergebnisse hinreichend nachgewiesen werden. Nicht zuletzt geht es um das Wesen der Widerspiegelung sozialer Tatsachen und Zusammenhänge in den Vorstellungen der Byzantiner. Es ist davon gesprochen worden, daß das byzantinische Denken nicht soziologisch, sondern soteriologisch orientiert ist[76], und es zeigt sich immer wieder, daß ökonomische und soziale Begriffe im Denken der Byzantiner eine religiös-ethische Färbung besitzen[77]. Darin kommt sicher eine historisch begrenzte Erkenntnisfähigkeit und Einsicht in die

[71] Eine systematische Sammlung und Bewertung dieser speziellen Schemata steht noch aus, einzelne Vorarbeiten bei BECK, Konstantinopel 20, A. 31; G. G. LITAVRIN, Sovety i rasskazy Kekavmena. Moskau 1972, 332, A. 27; ŠEVČENKO, Alexios Makrembolites 200f.; WEISS, Joannes Kantakuzenos 71. Zu den antiken Prototypen s. V. N. ŽAVRASIN, „Mesoi" v pozdnevizantijskom gorode po dannym „Istorii" Ioanna Kantakuzina, in: Srednevekovyj gorod 3. Saratov 1975, 226.

[72] Vgl. BECK, Konstantinopel 21ff.; DERS., Das byz. Jahrtausend 253.

[73] D. h. ohne jede soziale, politische und individuelle Konkretisierung.

[74] Bei Kantakuzenos treten μέσοι als wirtschaftlich aktive und politisch handelnde Gruppen und Einzelpersonen auf. H. HUNGER, Thukydides bei Johannes Kantakuzenos. *JÖB* 25 (1976) 181—193, weist nach, daß sich Kantakuzenos bei der Darstellung der Bürgerkriegsparteien 1341ff. und speziell bei der Plazierung der μέσοι im Bürgerkrieg eng an Thukydides anlehnt. Auffällig ist jedenfalls, daß der exkaiserliche Chronist nicht auf die für Byzanz gängigen Schemata zurückgreift, sondern sich an einen Autor anlehnt, der in diesem Zusammenhang in Byzanz vorher augenscheinlich nicht bemüht worden ist.

[75] WEISS, Joannes Kantakuzenos 71, ist der Auffassung, Kantakuzenos habe den μέσοι vor allem deshalb so große Aufmerksamkeit gewidmet, um den Eindruck zu vermeiden, das Volk habe in geschlossener Front gegen ihn und seinen Klüngel gestanden. BECK, Das byz. Jahrtausend 255, spricht von einer Art finanziellem Bewilligungsrecht der spätbyzantinischen μέσοι, das ihr Selbstbewußtsein fördert. Das würde zumindest für die relative Erhöhung ihrer ökonomischen und politischen Bedeutung sprechen.

[76] A. P. KAŽDAN, Social'nye i političeskie vzgljady Fotija, in: Konstantin-Kiril filosof. Doklady ot simpoziuma posveten na 1100 godyšinata ot smŭrtta mu. Sofia 1971, 92.

[77] M. A. POLJAKOVSKAJA, Vzgljady Nikolaja Kavasily na rostovščičestvo. *Antičn. drevn. i sr. v.* 13 (1976) 92; DIES., Etičeskie problemy 78. 80.

Gesetze der gesellschaftlichen Entwicklung zum Ausdruck, in diesem Denkstil spiegelt sich aber auch zugleich etwas von dem andersartigen Verhältnis zwischen Basis und Überbau, Ökonomie und Politik, Ideologie und Gesellschaft wider, ihre noch ganz naturwüchsige Verbindung und ausgeprägte Beziehungsarmut. Auch „Gesellschaft" entwickelt sich, und Formationsprozeß bedeutet „nicht nur Entwicklung und Wechsel von Gesellschaftsordnungen, sondern zugleich auch fortschreitende Ausprägung, Durchbildung und Strukturierung, wachsende Komplexität und Entstehung immer neuer Teilbereiche des gesellschaftlichen Lebens"[78]. Die zunehmende Dynamik des okzidentalen Feudalismus findet ihre Erklärung nicht zuletzt darin, daß schon beim Eintritt in seine entwickelte Phase eine gewisse Entflechtung von Weltlichem und Geistlichem[79], von Politik und Ideologie und auch von Politik und Ökonomie erfolgt. Byzanz geht diesen Weg nicht mit und gerät sicherlich auch deshalb ins geschichtliche Hintertreffen, politisch, ökonomisch, sozial und schließlich auch geistig.

Die Besonderheiten der byzantinischen Sozialstruktur sind zuerst und vor allem Besonderheiten der herrschenden Klasse von Byzanz. Die intensiven Forschungen der letzten Jahre haben viele bemerkenswerte Einsichten in diese Spezifik gebracht. Gezeigt hat sich eine außerordentliche Vielschichtigkeit der herrschenden Klasse, gezeigt hat sich aber auch die große Schwierigkeit, diese Schichten deutlich zu erfassen, weil die Grenzen häufig genug verschwimmen und weil sich verschiedene Schichten einer historischen Ortung bisher überhaupt entziehen[80]. Das wichtigste Charakteristikum dieser Klasse besteht in ihrer Offenheit, im Fehlen einer deutlichen juristischen Abgrenzung von den anderen Klassen und Schichten der Gesellschaft. Die herrschende Klasse von Byzanz wird in keiner Phase ihrer Entwicklung zu einem geschlossenen adligen Stand, sondern sie organisiert sich wenigstens in ihren wichtigsten Gruppierungen als ein mehr oder weniger mobiler Dienstadel um den Kaiserthron bzw. um die herrschende Dynastie[81]. Die Grenzen sind also fließend, aber sie sind vorhanden, und sie werden erkennbar speziell im Bewußtsein der Oberschichten selbst, in ihrem Selbstverständnis und in ihren Verhaltensnormen und Leitbildern. Die Zugehörigkeit zur byzantinischen Aristokratie war nicht eine Rechts-

[78] W. KÜTTLER, Zur Frage der methodologischen Kriterien historischer Formationsbestimmung. *Zeitschr. f. Geschichtswiss.* 10 (1974) 1040.

[79] E. WERNER, Konstantinopel und Canossa. Lateinisches Selbstverständnis im 11. Jh. Berlin 1977, 24.

[80] Vgl. Z. V. UDAL'COVA, Vizantija i Zapadnaja Evropa (tipologičeskie nabljudenija), in: Viz. očerki. Moskau 1977, 40.

[81] KAŽDAN, Social'nyj sostav 244.

tatsache, sondern eine Sache des gesellschaftlichen Bewußtseins[82], sie war gebunden an eine Reihe von Faktoren, zu denen ganz besonders Dienst, Reichtum, Herkunft und hohe moralische Qualität gehören[83]. Inzwischen haben die Analysen dieses Selbstverständnisses jedoch auch ergeben, daß im Verlauf der byzantinischen Geschichte das spezifische Gewicht und der konkrete Gehalt dieser Faktoren nicht unwesentliche Veränderungen erfährt, und zwar besonders deutlich beim Übergang zur frühmittelbyzantinischen Zeit und an ihrem Ende. In den literarischen und historiographischen Quellen des 7. und 8. Jh. treten der Staatsdienst und die verschiedenen Arten dieser Tätigkeit in ganz auffälliger Weise in den Vordergrund, während die anderen Faktoren weitaus weniger beachtet und sogar negativ bewertet werden[84]. Nicht Reichtum und Herkunft sind Grundlage und Bedingung von Macht, sondern Macht, ausgedrückt vor allem in einer Staatsfunktion, wird zu einer wesentlichen Voraussetzung für Reichtum und vornehmen Status. Die Begriffe Beamtentum und Adel sind bis zur Mitte des 11. Jh. beinahe Synonyme[85]. Im 12. Jh. rückt dagegen die vornehme Herkunft deutlich in den Mittelpunkt. Sie wird zur Voraussetzung für Schlüsselpositionen im Staatsapparat, sie gibt dem Reichtum eine moralische Rechtfertigung und höhere Weihe[86]. Und während bis in das 11. Jh. hinein eine individualistische und egoistische Moralauffassung in den Oberschichten dominiert, zeigen sich seit dem 12. Jh. deutliche Elemente einer ritterlichen Ethik und eines besonderen ständischen Selbstbewußtseins[87]. In diesem sich mehrfach wandelnden Selbstverständnis kommen zweifellos wesentliche Veränderungen in der Struktur der herrschenden Klasse zum Ausdruck. Im 7. Jh. wird der senatorische Adel des frühen Byzanz weitgehend ausgeschaltet, und an seine Stelle tritt eine ungefestigte und nach unten offene Gruppierung von Archonten und Militärs als herrschende Klasse neuen Typs[88], die in den folgenden drei Jahrhunderten zwar manche Veränderungen durchmacht, sich in ihrer grundsätzlichen Qualität aber gleichbleibt. Nachgewiesen konnte aber auch werden, daß die

[82] Ebd. 223.

[83] WEISS, Joannes Kantakuzenos 7ff.; DERS., Antike und Byzanz 544ff.; G. ALFÖLDI, Römische Sozialgeschichte. Wiesbaden 1975, 94.

[84] KAŽDAN—ČIČUROV, O strukture 126ff.

[85] LITAVRIN, Kak žili vizantijcy 45.

[86] KAŽDAN, Social'nyj sostav 44. 226.

[87] LITAVRIN, Kak žili vizantijcy 44.

[88] KAŽDAN—ČIČUROV, O strukture 136. F. WINKELMANN, Zum byzantinischen Staat (Kaiser, Aristokratie, Heer), in: Byzanz im 7. Jh. Berlin 1978, 180ff., differenziert stärker, spricht aber auch von Krise und grundsätzlichen Veränderungen in der Aristokratie im 7. und frühen 8. Jh. WEISS, Antike und Byzanz 545f., glaubt dagegen an eine starke Kontinuität zumindest der Oberschicht in der Hauptstadt; vgl. auch 553f.

führende Gruppe der herrschenden Klasse im Zeitalter der Komnenen qualitativ neue Züge annimmt, daß sie sich immer stärker ständisch abschließt und zugleich einen festeren inneren Zusammenhalt gewinnt. Sie nähert sich damit in verschiedener Hinsicht deutlich westeuropäischen Standards, ohne sie allerdings ganz zu erreichen und ohne sie dauerhaft zu halten[89].

Die spezifische Struktur der herrschenden Klasse in Byzanz und die besondere Dynamik, der sie unterliegt, steht in ursächlichem Zusammenhang mit der besonderen Gestaltung der Produktions- und Eigentumsverhältnisse dieser Gesellschaft. Grundlage der Entstehung und Entwicklung der herrschenden Klasse ist auch in Byzanz eine weitgehende Monopolisierung des Grund und Bodens als des wichtigsten Produktionsmittels einer agrarisch geprägten Gesellschaft. Dieses Grundeigentum ist allerdings wesentlich anders organisiert als in Westeuropa und im Nahen Osten[90]. Ein staatliches Obereigentum am Boden hat sich im Unterschied zur islamischen Welt in juristischer Form und als juristische Norm nicht entwickelt, ausgebildet haben sich jedoch besondere Prärogative des Staates, den Grund und Boden betreffend, die sich in einem entwickelten Steuersystem und in der unmittelbaren Kontrolle über bedeutende Teile dieses Grund und Bodens zeigen[91]. Die herrschende Klasse realisiert ihren Eigentumsanspruch über weite Strecken ihrer Existenz in erster Linie über den Staat, privater Grundbesitz war nur eine von verschiedenen Quellen und Formen ihres Reichtums und lange Zeit nicht die wichtigste[92]. Das private feudale Grundeigentum des byzantinischen Adels erreicht in keiner Phase der byzantinischen Geschichte die Größenordnungen und die territoriale Geschlossenheit westlicher Seigneurien, die grundherrschaftlichen Formen der Ausbeutung bleiben relativ schwach, die herrschenden Schichten engagieren sich weit weniger in der landwirtschaftlichen Produktion bzw. für sie als westliche Feudalherren weltlicher und geistlicher Provenienz[93]. Die Organisierung der herrschenden Klasse in der Form eines Dienstadels und seine Teilnahme an der Staatsmacht ist also nicht nur

[89] KAŽDAN, Social'nyj sostav 259. 262f.; LITAVRIN, Kak žili vizantijcy 196.

[90] Z. V. UDAL'COVA—K. A. OSIPOVA, Osobennosti feodalizma v Vizantii. *Voprosy istorii* 10 (1974) 103ff.

[91] G. G. LITAVRIN, Problema gosudarstvennoj sobstvennosti v Vizantii X—XI vv. *VV* 35 (1973) 55f.

[92] DERS., Otnositel'nye razmery i sostav imuščestva provincial'noj vizantijskoj aristokratii vo vtoroj polovine XI v., in: Viz. očerki. Moskau 1971, 152—168; DERS., Viz. obščestvo 96ff.

[93] Diesen Gedanken hat E. WERNER kürzlich in einer Diskussion begründet, ihm müßte genauer nachgegangen werden.

politisch, sondern auch ökonomisch bedeutungsvoll[94], diese Teilhabe sichert der herrschenden Klasse einen bedeutenden Teil des von der Gesellschaft erzeugten Mehrproduktes, sie begünstigt zugleich die Distanz dieser Klasse von der Produktion der wichtigsten materiellen Güter.

Die Strukturveränderungen, die sich im 11./12. Jh. innerhalb der herrschenden Klasse abzeichnen, sind letztlich ebenfalls durch bestimmte Gewichtsverlagerungen in den Eigentums- und Produktionsverhältnissen wesentlich bedingt. Die Gruppe der herrschenden Klasse, die sich als Clan der Komnenen konstituiert, monopolisiert nicht nur die hohen militärischen Funktionen als das wichtigste Element des Staatsdienstes, sie bringt auch einen beachtlichen Teil des Grundbesitzes unter ihre private Kontrolle und gewinnt dadurch nicht nur ökonomisch-soziale, sondern auch politische Festigkeit. Es entwickeln sich Ansätze eines juristisch abgegrenzten, spezifisch aristokratischen Grundeigentums als wesentliche Voraussetzung und wesentliches Moment einer ständischen Abgrenzung der herrschenden Klasse von den anderen Klassen und Schichten der Gesellschaft[95]. Es entstehen Elemente eines Lehenswesens und der Vasallität[96], die im gesellschaftlichen Denken allerdings nur undeutliche Spuren hinterlassen[97]. Sichtbar wird aber eine allgemeine Abschwächung der vertikalen Mobilität der Gesellschaft, in der Realität und im gesellschaftlichen Bewußtsein[98].

Die Analyse des Selbstverständnisses und der Leitbilder der herrschenden Klasse der byzantinischen Gesellschaft ist zweifellos von großer Wichtigkeit, schon allein deshalb, weil durch das Fehlen politischer und juristischer Abgrenzungen ihr relatives Gewicht bei der konkreten Ausprofilierung dieser Klasse und ihrer verschiedenen Schichten besonders groß ist. Dieses Selbstbewußtsein der Klasse wirkt auch in vielfältiger Weise auf die ökonomische Basis der Klasse[99], letztlich entscheidend wird seine Ausfor-

[94] KAŽDAN, Social'nyj sostav 253.

[95] Ebd. 262. Elemente eines ständischen Prinzips der Steuerveranlagung für das späte Byzanz konstatiert K. V. CHVOSTOVA, Antičnye ėlementy v pozdnevizantijskich agrarnopravovych otnošenijach. *VV* 27 (1967) 124, kann aber nicht sagen, wann sie entstehen.

[96] OSTROGORSKY, Observations 12ff.

[97] Zwar erfolgt im 12./13. Jh. eine gewisse Spiritualisierung des Treuebegriffs, A. P. KAŽDAN, Nikifor Chrisoverg i Nikolaj Mesarit. Opyt sravnitel'noj charakteristiki. *VV* 30 (1969) 99, aber Skepsis und Ablehnung gegenüber dem Vasallendienst dominieren bis in die Spätzeit von Byzanz, WEISS, Joannes Kantakuzenos 19.

[98] WEISS, Joannes Kantakuzenos 56, glaubt aber, daß für die Spätzeit noch ebenso wie für das 9. Jh. von einer völlig offenen Gesellschaft gesprochen werden kann, eingeschränkt nur durch Standesdenken und wirtschaftliche Schwierigkeiten, und er sieht im Gefolgschaftswesen, ebd. 59, und in der Administration, Rez. Maksimović, *Byzantina* 7 (1975) 494f., weiterhin die wichtigsten Hebel für soziale Mobilität.

[99] So haben die Eigentumsvorstellungen und -bewertungen zweifellos auch Einfluß auf die Eigentumsstruktur der byzantinischen Oberschichten.

mung jedoch bestimmt durch eben diese Basis, durch die objektiven Existenzbedingungen, in denen diese Klasse steht und unter denen sie sich entwickelt. Auch hier stehen die Forschungen erst am Anfang, ist vieles noch sehr unscharf und kontrovers[100], aber sie haben schon jetzt bedeutende Einsichten gebracht, sie haben einen wesentlichen Bereich der Existenz dieser Klasse neu erschlossen, sie haben dadurch wichtige Präzisierungen für andere Lebensbereiche ermöglicht und von ihnen selbst viele Impulse empfangen.

Der spezifischen Grundstruktur der byzantinischen Gesellschaft, ihrer Offenheit und Vielschichtigkeit, entspricht auch die Existenz einer besonderen Bildungsschicht. Sie entsteht als gesellschaftliche Gruppe nicht erst beim Eintritt in den entwickelten Feudalismus, wie im westlichen Mittelalter[101], sondern sie stellt ein echtes Continuum der byzantinischen Geschichte dar[102]. Schon länger werden Versuche unternommen, den Charakter dieser Gruppe von Theologen, Rhetoren, Literaten über ihre soziale Verankerung in der byzantinischen Gesamtgesellschaft zu erfassen[103]. Dabei stellte sich heraus, daß die byzantinischen Intellektuellen aus sehr unterschiedlichen Klassen und Schichten kommen, daß sie ganz verschiedenen Beschäftigungen nachgehen und daß ihre individuelle Lage durchaus voneinander abweicht[104]. Zu verschiedenen Gruppen der Gesellschaft ist ihre Bindung zwar besonders eng, aber ihre Zugehörigkeit zu den πένητες hat sich nicht bestätigt[105], ihre wirkliche Bedürftigkeit ist nicht die Regel,

[100] Vgl. LITAVRIN, Viz. obščestvo 264, A. 5.

[101] L. M. BATKIN, Die historische Gesamtheit der italienischen Renaissance. Dresden 1979, 103f. 156, spricht im Anschluß an J. LE GOFF, Les intellectuels au Moyen Age. Paris 1957, erst in der Renaissance von einer echten Intelligenz und vorher nur von Intellektuellen; für N. A. SIDOROVA, Očerki istorii rannej gorodskoj kul'tury vo Francii. Moskau 1953, 312. 468, und E. WERNER, Stadtluft macht frei. Berlin 1976, 33, bzw. Stadt und Geistesleben 140, kommt es zur Herausbildung einer Intelligenz in Westeuropa jedoch schon beim Übergang in den entwickelten Feudalismus.

[102] BECK, Das byz. Jahrtausend 310f.; I. P. MEDVEDEV, Vizantijskij gumanizm XIV—XV vv. Leningrad 1976, 17.

[103] I. ŠEVČENKO, Society and Intellectual Life in the XIVth Century, in: Actes du XIVe Congrès International des Études Byzantines, Bucarest 1971, Bd. 1. Bukarest 1976, 69ff.; H. HUNGER, Klassizistische Tendenzen in der byzantinischen Literatur des 14. Jahrhunderts. Ebd. 148ff.

[104] BECK, Das byz. Jahrtausend 123, 239.

[105] BECK, Konstantinopel 23, hatte sie zunächst v. a. den μέσοι zugeordnet, aber auch von einem zahlreichen gelehrten Proletariat gesprochen. HUNGER, Klassizistische Tendenzen 148, hatte der Einordnung in die μέσοι widersprochen und in ihnen in erster Linie πένητες gesehen. Dagegen wandte sich zuerst ŠEVČENKO, Society 76, und inzwischen hat auch H.-G. BECK, Das literarische Schaffen der Byzantiner. Wege zu seinem Verständnis. Wien 1974, 14, A. 19, seine ursprünglichen Ansichten korrigiert.

sondern die Ausnahme. Der häufige Hinweis der Intellektuellen auf ihre Armut ist mehr eine Sache der gesellschaftlichen Vorsicht und des literarischen Genres als eine harte ökonomische Tatsache[106]. Und nicht selten verweisen byzantinische Literaten umgekehrt auf die handgreiflichen Vorteile ihres Intellektuellendaseins[107]. Die spezifische Stellung dieser Intellektuellen ergibt sich also nicht aus einer mehr oder weniger gleichartigen Beziehung zu den Produktionsmitteln der Gesellschaft, sondern aus einer besonderen Stellung im System der gesellschaftlichen Arbeitsteilung und der gesellschaftlichen Organisation der Arbeit. Sie ist keine Klasse, sondern eine typische soziale Schicht[108]. Ihr spezifisches Selbstbewußtsein hat seine Grundlage in der vorwiegend geistigen, eine hohe Qualifikation erfordernden Tätigkeit, die sie verrichten[109]. Diese soziale Schicht entwickelt ein starkes Gefühl der Zusammengehörigkeit und Exklusivität. Es zeigt sich in der Ausprägung eigener Gruppenideale, die sich von denen anderer Klassen und Schichten deutlich unterscheiden, auch von denen der herrschenden Klasse und ihrer verschiedenen Gruppierungen[110]. Es zeigt sich darin, wie sie alle anderen zu Banausen abqualifiziert, nicht nur Handwerker, sondern durchaus auch Angehörige der Oberschicht[111]. Und hinter nicht wenigen literarischen Auseinandersetzungen und theologischen Kontroversen steht kaum etwas anderes als eine Art Selbstdarstellung und Selbstbehauptung von Literaten und Theologen, die Rechtfertigung ihres sozialen Anspruchs und die Sicherung ihres ökonomischen Fortbestan-

[106] ŠEVČENKO, Society 85.

[107] H.-G. BECK, Theodoros Metochites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert. München 1952, 117.

[108] Zum Schichtbegriff in dieser Fassung s. A. LANGE, Gedanken zum Schicht-Begriff der marxistisch-leninistischen Theorie der Klassen und des Klassenkampfes. *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 6 (1975) 829—839. Die Intelligenz kann in Byzanz v. a. deshalb zu einem Continuum werden, weil der byzantinische Übergang zum Feudalismus nicht von einer so weitgehenden Agrarisierung wie im Westen begleitet ist, weil die gesellschaftliche Arbeitsteilung in ihren verschiedenen Formen erhalten bleibt. Zugleich ist die relativ geringe Zahl von Berufsintellektuellen, die feste Verankerung der meisten Intellektuellen in anderen Tätigkeitsbereichen, ein Indiz dafür, daß die gesellschaftliche Arbeitsteilung noch nicht sehr tiefgreifend ist.

[109] POLJAKOVSKAJA, Ponimanie social'nych problem 14f., zeigt, daß von byzantinischen Autoren des 14. Jh. die Möglichkeit akzeptiert wird, sich von geistiger Arbeit zu ernähren, daß diese Tätigkeit jedoch nicht als Arbeit im eigentlichen Sinne betrachtet, sondern ihr entgegengestellt wird.

[110] Hierher gehört wohl die von BECK, Das byz. Jahrtausend 15. 102. 173. 233ff. beobachtete Logomachia der byzantinischen Intellektuellen, die sie als hellenistisches Erbe übernehmen, unter den byzantinischen Bedingungen für geistiges Leben verstärkt ausprägen und auch auf andere gesellschaftliche Gruppen übertragen.

[111] Ebd. 239; vgl. WERNER, Stadt und Geistesleben 37f.

des[112]. Zugleich haben die Forschungen aber auch gezeigt, daß diese Selbständigkeit nur relativ ist, daß sich diese Intelligenz auf die Führungsschichten der byzantinischen Gesellschaft orientiert, daß sie die Positionen theoretisch artikuliert, die die herrschende Klasse praktisch vertritt[113]. Auch die wenigen πένητες unter ihnen schielen sozial nach oben, nach den sozialen Standards möglicher Mäzene, und sind bereit, diese Standards zu verteidigen[114]. Die Intellektuellen selbst und ihre geistigen Erzeugnisse wirken primär systemerhaltend, ihre Kritik ist im wesentlichen systemimmanent[115]. Und inzwischen gibt es auch erste interessante Erkenntnisse darüber, wie die byzantinischen Intellektuellen systemerhaltend und systemstabilisierend tätig waren, wie sie öffentliche Meinung machten, wie sie ideologische Auffassungen verbreiteten und festigten, wie sie psychologische Einstellungen erzeugten und nutzten[116]. Für die Aufhellung dieser Mechanismen der Ausformung von Ideologien und Mentalitäten und ihrer Rückwirkungen auf die gesellschaftlichen Realitäten ist noch viel zu tun[117], aber es wird dadurch möglich werden, den Einfluß der verschiedenen Seiten des gesellschaftlichen Bewußtseins auf den Charakter der sozialen Gruppen und auf ihr Verhältnis zueinander noch besser zu begreifen.

Die Bindung der byzantinischen Bildungsschichten an die herrschende Klasse und an das herrschende System zeigt sich nicht nur strukturell, sondern auch in der Dynamik der gesellschaftlichen Entwicklung von Byzanz. Der tiefgreifende gesellschaftliche Umbruch im 7. bis 9. Jh. und die Neuformierung der herrschenden Klasse von Byzanz ist auch begleitet von wesentlichen Veränderungen im Charakter der byzantinischen Kultur, von der Entstehung eines neuen Welt- und Menschenbildes, einer neuen Ästhetik und neuer geistiger und mentaler Einstellungen[118]. Und einen Zusammenhang gibt es wahrscheinlich auch zwischen den Strukturveränderungen der Gesellschaft und der herrschenden Klasse im 11./12. Jh. und den Ansätzen zu einer Revision der traditionellen geistigen Kultur, die im gleichen Zeitraum zu beobachten sind, den spürbaren Elementen eines

[112] Beck, Das byz. Jahrtausend 234.
[113] Vgl. Marx, Der achtzehnte Brumaire 142, über das Verhältnis der politischen und literarischen Vertreter einer Klasse zu der Klasse, die sie vertreten.
[114] Beck, Das byz. Jahrtausend 123f.
[115] Ebd. 137.
[116] Hunger, Die hochsprachliche profane Literatur I 73.
[117] Vgl. Ahrweiler, L'idéologie politique 5f.; G. G. Litavrin, Otvet recenzenty. *VV* 36 (1974) 177.
[118] Vgl. Z. V. Udal'cova, Idejno-političeskaja bor'ba v rannej Vizantii. Moskau 1974.

neuen Rationalismus und einer neuen Ästhetik[119]. Zu einem geistigen Umbruch, der dem des Westens beim Übergang in den entwickelten Feudalismus vergleichbar gewesen wäre, zu einem der Scholastik ähnlichen neuen Weltbild kommt es in Byzanz jedoch nicht. Man hat die Ursache dafür im übermächtigen Druck des byzantinischen Zentralismus gesehen, der die Ausbildung einer relativ unabhängigen korporativen Autonomie von Magistern und Scholaren verhinderte, die staatliche und kirchliche Eingriffe wirkungsvoll hätte abwehren und Redefreiheit im weiten Sinne durchsetzen können[120]. Der tieferliegende Grund dürfte jedoch im Fehlen eines neuen sozialen Bezugssystems in Gestalt der gefreiten Kommune zu suchen sein, denn erst sie zwang die westliche Feudalgesellschaft dazu, sich eine zeitgemäße Ideologie unter Einbeziehung des Stadtbürgertums zu geben[121]. Die qualitativ neuen Züge des byzantinischen Humanismus im 14./15. Jh. basieren dagegen wahrscheinlich auf einem gemeinsamen italo-griechischen Gesellschaftskomplex[122], sind also nur noch partiell aus der inneren Entwicklung der byzantinischen Gesellschaft zu erklären.

Überall und zu allen Zeiten sind die gebildeten Leute besonders gesprächig, um nicht zu sagen geschwätzig, und sie reden fast ausschließlich von sich selbst. Was die byzantinischen Intellektuellen vorzutragen haben, das sind in erster Linie die „geltenden" Ansichten. Wie weit ihre Auffassungen durchdringen und ihre Verhaltensweisen angenommen werden, steht jedoch auf einem anderen, immer noch wenig beschriebenen Blatt[123]. Über die Ansichten und die Verhaltensweisen der „Vielen" sagen diese Intellektuellen nicht so sehr viel, und was sie sagen, sind wohl mehr ihre Ansichten über diese Ansichten als die Ansichten selbst. Wir kennen inzwischen in etwa die dominierenden gesellschaftlichen Vorstellungen der „Byzantiner" über Handel und Markt, Geld und Wuchergeschäfte[124], aber vom Selbstbewußtsein und den Wertvorstellungen der byzantinischen Kaufleute, ihren Anschauungen und Verhaltensweisen, ist uns kaum etwas bekannt. Daß ein Aufsatz wie „La mentalité des marchands européens au

[119] Kashdan, Byzanz 185; Werner, Stadt und Geistesleben 17ff.; J. N. Ljubarskij, Michail Psell. Ličnost' i tvorčestvo. Moskau 1978, mit im Detail sehr unterschiedlichen Bewertungen.
[120] G. Weiss, Rez. Podskalsky, Theologie und Philosophie, *Deutsches Archiv* 35 (1979) 345.
[121] Werner, Stadtluft macht frei 49; Ders., Stadt und Geistesleben 40. 245.
[122] Medvedev, Viz. gumanizm 166f.
[123] Vgl. die schon erwähnten Meinungsverschiedenheiten über den Wert der politischen Ideologie für die Herrschaftssicherung.
[124] Každan, Iz ėkonomičeskoj žizni 169—202.

moyen âge"[125] über sie nicht geschrieben werden kann, jedenfalls bisher nicht geschrieben werden konnte, hängt sicher mit ihrer ganz anderen Stellung in der byzantinischen Gesellschaft zusammen, es hat aber wohl auch etwas mit der geringen Überlieferung ihrer eigenen Lebenszeugnisse zu tun. Bekannt ist auch in groben Zügen, was die byzantinische "Gesellschaft" zu verschiedenen Zeiten über manuelle Arbeit denkt, über die der Handwerker und die der Bauern[126], für das westeuropäische Mittelalter kennt man jedoch schon die wesentlichen Züge der sozialen Psyche der Bauernklasse selbst und wichtige Elemente ihrer eigenen Ideologie[127]. Die kollektiven Denkformen und Verhaltensweisen, die bisher durch die Byzantinistik erforscht werden konnten, sind also kein Massenbewußtsein, sondern es handelt sich um das Bewußtsein und die Verhaltensweisen von politischen und geistigen Eliten, von Minderheiten. An Bemühungen, die großen weißen Felder wenigstens etwas einzugrenzen, fehlt es nicht[128]. Leider sind auch verschiedene Ansätze, die einigen Erfolg versprachen, bisher nicht weiter verfolgt worden[129]. Theoretisch sind noch viele Dinge ungeklärt[130], praktisch bleiben noch viele Wünsche offen[131].

Auf jeden Fall ist die Gesellschaftsgeschichte von Byzanz, die Geschichte ihrer Klassen und Schichten, durch die Einbeziehung gesellschaftlicher Mentalitäten farbiger und plastischer geworden. Diese Mentalitäten sind wichtige Elemente für eine totale Geschichte, sie bilden ein notwendi-

[125] E. MASCHKE, La mentalité des marchands européens au moyen âge. *Revue d'histoire économique et sociale* 42 (1964) 457—484.

[126] KASHDAN, Byzanz 115f.; POLJAKOVSKAJA, Ponimanie social'nych problem 13ff.; T. TEOTEOI, Remarques sur le travail manuel à Byzance au XIVe siècle, in: Études byzantines et post-byzantines 1. Bukarest 1979, 55—75.

[127] Vgl. J. V. GUTNOVA, Nekotorye problemy ideologii krest'janstva ėpochi srednevekov'ja. *Voprosy istorii* 4 (1966) 52—71.

[128] Vgl. die Bemühungen von BECK, Das byz. Jahrtausend 257ff., um die Erfassung einer byzantinischen „Volksreligion".

[129] Das betrifft besonders die sozialpsychologischen Komponenten byzantinischer Klassenauseinandersetzungen.

[130] Nötig ist eine weitere Präzisierung des Gegenstandes, nötig auch eine stärkere Differenzierung zwischen stabilen und weniger stabilen Elementen der sozialen Psychologie. Die Einwände von VAN DIETEN, Politische Ideologie 1—35, gegen AHRWEILER, L'idéologie politique, bes. 115ff., erklären sich m. E. wenigstens zum Teil aus unterschiedlichen Auffassungen über das letztgenannte Problem.

[131] Viele Probleme sind erst punktuell untersucht, und das erschwert besonders die Aufhellung von Entwicklungen, verstärkt den Eindruck der Statik. Trotz großer Schwierigkeiten dürfte es vielleicht doch möglich sein, auch gewisse Einsichten in das ideologische und sozialpsychologische Profil der byzantinischen Bauernklasse zu gewinnen, s. vereinzelte Bemerkungen bei LITAVRIN, Viz. obščestvo 263, und bei G. WEISS, Beobachtungen zur Sozialgeschichte von Byzanz. *Südostforschungen* 34 (1975) 3—25.

ges Bindeglied zwischen verschiedenen Ebenen der gesellschaftlichen Totalität, zwischen Klassen an sich und Klassen für sich[132], zwischen Ideologie und gesellschaftlicher Aktion. Durch ihre Einbeziehung in die gesellschaftliche Analyse wird die Erkenntnis erhärtet, daß es keine absolute Selbständigkeit und Bewegungslosigkeit der verschieden gearteten gesellschaftlichen Teilbereiche gibt, daß eine isolierbare Teilgeschichte vom Prinzip her nicht möglich ist[133]. Mentalitäten sind aber nicht diese Totalität selbst. Mentalitäten und soziale Strukturen stehen in vielfältiger Verbindung zueinander, aber Mentalitäten schaffen keine Klassen und nicht einmal Schichten. Mentalitäten sind sehr häufig im Spiel, aber sie spielen selten einen Solopart und kaum die erste Geige. Mentalitäten müssen in vielen gesellschaftlichen Teilbereichen berücksichtigt werden, in der Sozialgeschichte, in der Kulturgeschichte und sogar in der Wirtschaftsgeschichte, aber eine Mentalitätsgeschichte zu schreiben, ist wohl schon vom Ansatz her problematisch, wenn nicht sogar verfehlt.

Die Erforschung von geistigen Grundeinstellungen vergangener Gesellschaften bringt schließlich auch näher an ihre Geschichte heran. Um die byzantinische Gesellschaft kennenzulernen, müssen wir wissen, was die Byzantiner unter Gesellschaft verstanden und wie sie ihre Gesellschaft gesehen haben. Um ihre soziale Stratifikation aufzuhellen, müssen uns die Kriterien bekannt sein, nach denen die Byzantiner ihre Gesellschaft gliederten, die Motive, aus denen heraus sie sich bestimmten Gruppen zugehörig fühlten, und die Haltungen, mit denen sie diese Zugehörigkeit ausdrückten. Um die gesellschaftlichen Widersprüche allseitig zu erfassen, müssen wir auch die Nuancen in den traditionellen Formeln der Byzantiner aufdecken, mit denen gleiche soziale Tatbestände beschrieben werden. Um die aus diesen Widersprüchen resultierenden gesellschaftlichen Veränderungen und Entwicklungen auszuloten, muß auch veränderten sozialen Anschauungen und Haltungen nachgespürt werden. In der sozialen Terminologie der Byzantiner steckt geronnene soziale Erfahrung, zeigt sich soziale Haltung und soziale Absicht. Ihre Erforschung ist deshalb eine wichtige Voraussetzung für die Erforschung der Gesellschaft selbst. Aber damit ist die Arbeit nicht getan, sondern damit hat sie eigentlich erst angefangen. Die Untersuchung der mentalen Einstellungen byzantinischer Klassen und Schichten ist ein Schritt zur Erkenntnis der byzantinischen Gesellschaft, aber sie bringt nicht diese Erkenntnis selbst. Wir können

[132] Zu Problem und Begriff vgl. E. WERNER, Armut und Reichtum in den Vorstellungen ost- und westkirchlicher Häretiker des 10.—12. Jahrhunderts, in: Atti dell' VIII Congresso storico internazionale dell' Academia Tudertina. Todi 1969, 99f.

[133] Vgl. ENGELBERG, Theorie 86.

nicht dabei stehenbleiben, die soziale Welt der Byzantiner in den Kategorien zu beschreiben, die die Byzantiner für sie entwickelt haben. Wir können nicht auf Begriffe wie Gesellschaftsformation, Klasse, Schicht für die Analyse der byzantinischen Wirklichkeit verzichten, weil sie den Byzantinern nicht bekannt waren[134], sondern wir müssen uns auf sie beziehen, weil in ihnen mehrere hundert Jahre nachfolgender gesellschaftlicher Erkenntnis ausgedrückt ist. Die Welt der Byzantiner so zu verstehen, wie sie sich selbst verstanden haben, das ist nicht machbar[135], aber auch nicht anstrebenswert, zumindest nicht als letztes Ziel historiographischer Bemühung. Hinter der Angst, die Illusionen der Vergangenheit durch gegenwärtige Illusionen zu ersetzen, verbirgt sich zweifellos ein nicht immer ganz unbegründeter erkenntnistheoretischer Relativismus und Skeptizismus. Es kommt aber darauf an, welche Bezugspunkte in der Gegenwart gesucht werden. Mit anderen Worten: Es geht um große weltanschauliche Fragen.

---

[134] Vgl. I. S. Čičurov, Rez. Yannopoulos, *BSl* 38 (1977) 41; generell M. J. Sjuzjumov, Modernizacija i separatizacija. *Antičn. drevn. i sr. v.* 11 (1975) 41—51.

[135] H.-G. Beck, Byzantinistik heute, (West-)Berlin/New York 1977, 14.

PETER E. PIELER / WIEN

VERFASSUNG UND RECHTSGRUNDLAGEN DES BYZANTINISCHEN STAATES

Das zur Behandlung anstehende Thema bedarf im Hinblick auf nahezu alle in ihm aufscheinenden Begriffe einer vorangehenden Klärung und theoretischen Durchleuchtung aus juristischer, soziologischer und politologischer Sicht. Dies ist nicht nur ein wissenschaftstheoretisches Postulat sondern auch ein praktisches Gebot, kommt doch schon im Sprachgebrauch des Alltags wie auch erst in jenem der Einzeldisziplinen den Begriffen Verfassung, Recht und Staat verschiedene Bedeutung zu[1].

Ich halte es daher für zweckmäßig, das Referat in zwei Hälften zu gliedern. Der Teil I ist dem byzantinischen Staat gewidmet, der als ein historisch gegebenes Gefüge menschlichen Zusammenlebens mit den Methoden der empirischen Staatstheorie betrachtet werden soll. Ziel dieses Abschnittes ist es, die (1) Staatlichkeit des geschichtlichen Gebildes Byzanz durch Beschreibung der von der Staatslehre kanonisierten (2) soziologischen Voraussetzungen des Staates[2] im Lichte der Ergebnisse der byzantinistischen Detailforschungen darzustellen. Daran schließt sich der Versuch, den byzantinischen Staat aus der Sicht der (3) Staatstypenlehre zu

---

[1] Dieses Referat versteht sich weder als Arbeit zur Allgemeinen Staatslehre oder ähnlichen Disziplinen, noch als eine Studie zur byzantinischen Verfassungsgeschichte im meritorischen Sinn. Ich betrachte es lediglich als meine Aufgabe, das gestellte Thema vom Blickpunkt der modernen Literatur zu den genannten Disziplinen im Grundsätzlichen zu beleuchten, also Erkenntnisse der staatswissenschaftlichen Forschungszweige für die Erfassung des historischen Phänomens Byzanz nutzbar zu machen. Es empfiehlt sich daher, einen Überblick über die verwendete Literatur voranzustellen, um den Historiker mit dem ihm ungewohnten Instrumentar vertraut zu machen. Bewußt bemühte ich mich, Einführungsliteratur und Standardwerke zu benutzen, weil wohl nur ein von breitem wissenschaftlichen Konsens getragenes Begriffsinstrumentar dem gegenwärtigen Anliegen entsprechen kann. Ich verweise daher auf folgende Werke: G. Jellinek, Allgemeine Staatslehre. Bad Homburg 1960 (Neudruck der 3. Auflage); H. Kelsen, Der soziologische und der juristische Staatsbegriff. Tübingen 1927; W. Burckhardt, Die Organisation der Rechtsgemeinschaft. Zürich ²1944; K. Loewenstein, Verfassungslehre. Tübingen ²1969; F. Ermacora, Allgemeine Staatslehre. Berlin 1970; R. Zippelius, Allgemeine Staatslehre. München ⁶1978 (weitere Literaturangaben ebda. IX ff.).

[2] Vgl. Ermacora, a. O. 50ff.; Zippelius, a. O. 41ff.

erfassen. Da die moderne Staatslehre[3] eine Mehrzahl von Aspekten erarbeitet hat, nach welchen das (die) Phänomen(e) staatlicher Herrschaft analytisch zu betrachten seien, wird die Antwort auf die Frage nach dem Typus des byzantinischen Staates je nach dem verschieden ausfallen, ob man diesen unter dem (a) Aspekt seiner organisatorischen Form, unter dem (b) Aspekt der in ihm und durch ihn wirkenden gesellschaftlichen Mächte oder unter dem (c) Aspekt der Staatsgewalt[4] betrachtet. Den Schluß dieses ersten, eher soziologisch-politologisch orientierten Teiles bildet die Auseinandersetzung mit dem byzantinischen Universalismus. Sie wird in der Realität (4) das Konzept des byzantinischen Staates als eines Staates unter Staaten erweisen, soll also aus der Blickrichtung der internationalen Beziehungen eine Außenansicht des byzantinischen Staates zeichnen.

Der Teil II des Referates ist der Betrachtung der byzantinischen Verfassung gewidmet. Darin wird zunächst einmal der für die weiteren Untersuchungen taugliche (1) Verfassungsbegriff zu erarbeiten sein. Danach richtet sich mein Bemühen auf die (2) Unterscheidung der Begriffe Verfassung, Verfassungsrecht und Staatsrecht sowie auf den (3) Nachweis der Relevanz der durch die Verwendung der Begriffe hervorgerufenen Vorstellungen in der byzantinischen Realität. Auf der Basis dieser Ausführungen und unter Berücksichtigung der Empirie der Allgemeinen und der Vergleichenden Verfassungslehre[5] wird (4) ein Inhaltsmodell des byzantinischen Verfassungsrechts konstruiert.

Dieses Modell wird anschließend (5) inhaltlich durch einige Bemerkungen erläutert. Weit davon entfernt, die noch nötigen Untersuchungen auch nur anzureißen, sollen sie die theoretischen Ausführungen des Referats an Hand einiger Exempla veranschaulichen.

I.

1. Die byzantinistische Literatur spricht in der Regel ohne jedwede Reflexion vom byzantinischen Staat[6]. Sie stellt damit die staatliche Qualität jenes mit dem Instrumentar des Historikers konstatierbaren und konstatierten sozialen Gebildes Byzanz außer Frage. Die dadurch — in der

[3] ZIPPELIUS, a. O. 74.

[4] Nämlich hinsichtlich der Grenzen der Staatsgewalt: vgl. ERMACORA, a. O. 381ff.; ZIPPELIUS, a. O. 172ff.

[5] Vgl. z. B. ZIPPELIUS, a. O. 40. Der Verfasser gebrauchte als heuristische Hilfe das österreichische BVG, das GG für die Bundesrepublik Deutschland, die Verfassung des Freistaates Bayern und die Konstitution (Grundgesetz) der Union der sozialistischen Sowjetrepubliken.

[6] Vgl. statt aller G. OSTROGORSKY, Geschichte des byzantinischen Staates, München [3]1963, VIIff.

Ausdrucksweise der gegenwärtigen Alltagssprache — mehr oder minder unbewußt vorgenommene Qualifikation birgt wenn schon nicht die Gefahr einer unhistorischen Wertung, so doch den Makel einer möglicherweise inkongruenten Aussage in sich. Wie freilich die sogleich nach den Kriterien der Staatslehre vorzunehmende Prüfung der historischen Fakten ergeben wird, erscheint die getroffene Qualifikation weder unrichtig noch unhistorisch. Aufmerksamkeit erregt jedoch in diesem Zusammenhang die vor nicht allzu langer Zeit vertretene Meinung, den Byzantinern wäre die Selbstreflexion ihres sozialen Gebildes deshalb schon grundsätzlich nicht möglich gewesen, da ihre Terminologie lediglich Aussagen über bestimmte Herrschaftsformen zulasse, nicht aber die Herrschaft selbst als eine staatliche qualifiziere[7]. Dieses Bedenken geht jedoch ins Leere, weil H.-G. Beck mittlerweile nachgewiesen hat, daß die im Hinblick auf die Herrschaftsform neutralen Begriffe κοινόν, πολιτεία, πολίτευμα oder τὰ (τῶν Ῥωμαίων) πράγματα zu allen Zeiten in den Quellen belegbar seien. Sie bezeichnen nicht nur den Staat als solchen, sondern werden auch zur Benennung des byzantinischen Gemeinwesens verwendet, welches somit nach byzantinischer Auffassung als — zunächst herrschaftsformneutraler — Staat qualifiziert erscheint[8]. Die hiebei angewandte Methode folgt entweder stillschweigend oder ausdrücklich jenen, welche schon die antike Philosophie zu diesem Zweck gebrauchte. Die von Beck beigebrachten Quellenbelege rechtfertigen es also, von einem byzantinischen Staat zu sprechen und erlauben auch die Identifikation der byzantinischen πολιτεία mit der heute herrschenden, wissenschaftlich geprägten Inhaltsvorstellung vom Staat.

2. Dies sei an Hand der den Staatsbegriff prägenden Elemente, welche die Wissenschaft die sozialen Voraussetzungen der Staatlichkeit nennt, geprüft und gleichzeitig zur ersten Beschreibung des byzantinischen Staates verwendet[9].

a. Unter dem *Territorialprinzip*[10] versteht man die Forderung, daß ein abgegrenztes Gebiet die Grundlage der Einheit des Herrschaftsverbandes bildet. Die Räumlichkeit als Schauplatz der Ausübung der Staatsgewalt ist zwar denknotwendig immer gefordert, doch unterscheidet sich der moderne Staat von vielen antiken Staaten durch die Gewichtung des Territoriums.

[7] Vgl. B. SINOGOWITZ, Die Begriffe Reich, Macht und Herrschaft im byzantinischen Kulturbereich. *Saeculum* 4 (1953) 450—455.

[8] H.-G. BECK, Res publica Romana. Vom Staatsdenken der Byzantiner. München 1970, 13ff.

[9] JELLINEK, a. O. 394ff.; ZIPPELIUS, a. O. 41ff.; zur Kritik an diesen „Elementen" des Staates s. KELSEN, a. O. 84ff. und ERMACORA, a. O. 50ff.

[10] ZIPPELIUS, a. O. 41.

In der Welt der πόλις schrumpft der räumliche Bereich staatlicher Machtausübung gleichsam auf einen Punkt, im Mittelpunkt der Betrachtung stehen vielmehr die Angehörigen des Bürgerverbandes. Die Rechtsordnung der πόλις gilt grundsätzlich nicht für einen räumlich abgegrenzten Bereich, sondern für einen Personenkreis, der freilich in einem festen Zentrum beheimatet ist. Der personelle Geltungsbereich übersteigt daher in der Regel den räumlichen weit, wie etwa das Beispiel der *civitas Romana* zeigt. Umgekehrt erfährt auch der Herrschaftsraum eine wesentliche Durchlöcherung durch fremde Bürger, die ebenfalls ihre Rechtsordnung gleichsam mit sich führen[11]. Selbst die Herrschaft im Imperium Romanum war nicht konstruiert als Gewalt des römischen Staates über Bürger eines bestimmten Gebietes, sondern als völkerrechtlich ausgebildete Hegemonie einer *civitas* über andere rechtlich souveräne Gemeinwesen. Erst in einem langdauernden historischen Vorgang schwand diese Souveränität zunächst in den außenpolitischen Beziehungen durch das Bündnissystem, das Rom zum alleinigen Machtzentrum werden ließ[12]. Die dauernde Erweiterung des personellen Bereiches der *civitas Romana* durch Verleihung des Bürgerrechts erzeugte schließlich eine einheitliche römische Oberschicht im gesamten Imperium, welche die alten rechtlichen Strukturen der peregrinen Verbände aushöhlte. Am Ende dieses Vorganges steht die Verleihung der Civität an alle Reichsbewohner durch die *constitutio Antoniniana*, die logisch letzte Voraussetzung für die Entstehung des römischen Territorialstaates[13]. In ihm sind die ehemals souveränen πόλεις spätestens im 5. Jahrhundert auch ihrer inneren Autonomie entkleidet und müssen ab dieser Zeit lediglich als räumliche Gliederungen einer rechtlich der Idee nach einheitlichen Herrschaft mit territorialem Geltungsbereich aufgefaßt werden[14]. Ihren Ausdruck findet diese Auffassung in Formulierungen in Konstitutionen, welche ihren Geltungsbereich räumlich definieren[15], sowie in einer einheitlichen Gerichtsgewalt über ebenfalls räumlich bestimmte Sprengel[16]. Katalysator dieser Entwicklung ist die Kaisergewalt, welche die Civität als das Privileg gestaltender Teilhaber am römischen Staat zu einem einheitlichen Untertanenverhältnis über die Bewohner eines Gebietes nivelliert. An

[11] Zum Personalitätsprinzip vgl. W. KUNKEL, Römische Rechtsgeschichte. München [7]1973, 73f.

[12] D. KIENAST, Entstehung und Aufbau des römischen Reichs. *Zeitschr. der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, rom. Abt.* 85 (1968) 330—367, insbes. 365ff.

[13] Vgl. H. WOLF, Die Constitutio Antoniniana und Papyrus Gissensis 40 I. Köln 1976, 64ff.

[14] D. NÖRR, Imperium und Polis in der hohen Prinzipatszeit. München [2]1969, 122f.

[15] Vgl. CJ 4, 61, 8 [381]; 1, 5, 5, pr. [428]; 1, 7, 6 [455].

[16] Vgl. P. E. PIELER, Gerichtsbarkeit. *RAC* 10 (1978) 426.

der Territorialstaatlichkeit des byzantinischen Staates ändert sich bis zu seinem Ende nichts, wenn auch die Lückenlosigkeit seines Herrschaftsgebietes durch ausländische Enklaven in der Verfallszeit durchlöchert wird. Die zunächst personell abgegrenzten Privilegien zu Gunsten italienischer Republiken stellen völkerrechtlich geschütztes Fremdenrecht dar, aus welchem sich schließlich räumliche Exemptionen ergeben[17]. Das Völkerrechtssubjekt Byzanz erlischt erst mit der vollständigen Annexion des Staatsgebietes durch ausländische Mächte[18].

b. *Das Staatsvolk*. Staatsgewalt ist immer Herrschaft über Menschen, nicht die Hoheit über das leere Territorium, sondern die Macht über das in ihm lebende Volk. Staatsvolk im juristischen Sinn ist die Summe von Menschen, die unter der Staatsgewalt stehen und bereit sind, ihr zumindest faktisch zu gehorchen[19]. Daraus ergibt sich ein minimales Zusammengehörigkeitsgefühl, das für den Staatsvolksbegriff als integrierendes Moment ausreichend erscheint.

In der Antike steht infolge der minderen Bedeutung des Gebietes das personelle Substrat des Staates im Vordergrund. Das staatsbildende und -tragende Gemeinsamkeitsgefühl ist aber nicht wie im Nationalstaat des 19. Jahrhunderts durch das Volk im soziologischen Sinn[20] determiniert, sondern in der Regel weit enger begründet. In der Welt der πόλις bedingt in der Regel die Geburt aus einer durch die Rechtsordnung der πόλις qualifizierten Geschlechtsgemeinschaft die Zugehörigkeit zur Gemeinschaft, die des weiteren zur Verfestigung aktiver Akte seitens der Einzelpersonen bedarf. Der Volksbegriff ist daher im wesentlichen durch drei Kriterien der Gemeinsamkeit definiert: die Bürger verbinden gemeinsame Herkunft aus der Stadt, gemeinsames und gleiches Recht sowie die gemeinsame Religion. Dieser enge Bürgerbegriff erfährt in Rom schon frühzeitig Durchbrechungen. Wie schon die Gründungslegenden ausführen, beruht die *civitas Romana* auf disparaten ethnischen, religiösen und kulturellen Wurzeln[21].

[17] Vgl. OSTROGORSKY, a. O. 295f.

[18] Ob der Untergang mit 1453 anzusetzen sei (so OSTROGORSKY, a. O. 472) wegen des Erlöschens der vom Kaiser ausgehenden Staatsgewalt, oder erst 1460 mit der Eroberung des byzantinischen Morea, also der Annexion des letzten byzantinischen Staatsgebietes, mag als kleines Sonderproblem offen bleiben.

[19] ZIPPELIUS, a. O. 48ff.

[20] Das Volk im soziologischen Sinn ist durch eine Reihe von Faktoren bestimmt, die das Zusammengehörigkeitsgefühl erzeugen: z. B. unterscheidet man biologische, kulturelle oder politische Gemeinsamkeiten. Das Staatsvolk im juristischen Sinn ist hingegen die Summe aller Personen mit gleicher Staatsbürgerschaft. Diese Unterscheidung ist formeller Natur; sie ist in Österreich herrschend.

[21] Vgl. zur grundsätzlich fremdenfreundlichen Struktur des archaischen Rom J. GAUDEMET, Fremder, *RAC* 8 (1972) 321ff.

Sie ist im historisch feststellbaren Status zwar als Einheit, durchaus vergleichbar einer griechischen πόλις, zu werten, doch wird dieser Zustand alsbald überwunden durch die Schöpfung des weltoffenen *ius gentium* und durch die durch diese Rechtsschicht herbeigeführte Umformung des *ius civile* zu einer weltweit anwendbaren Rechtsordnung. Hand in Hand mit der Rechtsentwicklung erfolgt die Verleihung der Civität als Mittel der Herrschaftsfestigung ohne Rücksicht auf ethnische, kulturelle oder religiöse Barrieren[22]. Die schließlich erreichte territoriale Abgrenzung durch die Ausdehnung des Bürgerrechts auf alle Bewohner des Herrschaftsverbandes entwertet allerdings das Bürgerrecht in seiner Funktion als Vehikel für das Zusammengehörigkeitsgefühl. An seine Stelle treten ein schwer faßbarer undifferenzierter *romanitas*-Begriff und die nunmehr unverhüllte Kaisermacht. Sie allein weist letztlich als Staatsvolk des Reiches jenen Personenkreis aus, welcher sich dem Kaiser durch eigens abgelegten Eid[23] oder durch sakrale Handlungen den Staatsgöttern gegenüber[24] unterworfen hat. Im christlichen Rhomäerreich sind die konstitutiven Elemente der Zugehörigkeit zum Reich folgerichtig die stillschweigende[25] oder — bei Aufnahme in den Reichsverband — ausdrückliche Anerkennung der direkten Herrschaft des Kaisers und — infolge der theoretischen Identität von Reichsvolk und Kirchenvolk — das Bekenntnis zur Orthodoxie mit dem jeweils rechtlich definierten Glaubensinhalt[26]. Personen oder Personengruppen, die diesen, ihrem Wesen nach durch bloßen Willensakt zu erbringenden Voraussetzungen nicht entsprechen, gehören nicht dem Staatsvolk an und haben als Ausländer das Staatsgebiet zu verlassen. Dürfen sie weiterhin im Reich verweilen, so sind sie grundsätzlich von seiner Rechtsordnung ausgeschlossen. Wenn sie dennoch Rechtsschutz genießen, ist die Basis hiefür nicht die Reichsbürgerschaft, sondern die Gnade des Gesetzgebers oder eine zwischenstaatliche Vereinbarung[27]. Die von diesem Aspekt aus zu betrachtende ethnische, kulturelle (d. h. im wesentlichen sprachliche)

[22] KIENAST, a. O. 366 u. A. 111.

[23] Vgl. P. HERRMANN, Der römische Kaisereid. Göttingen 1968, 114f.; sowie zur Spätzeit BECK, Res publica Romana 19f.

[24] H. LAST, Christenverfolgung (juristisch). *RAC* 2 (1954) 1216f.

[25] Zu Kaiserherrschaft und Reichseinheit vgl. NÖRR, a. O. 103ff., insbes. 113f.; s. auch Prokop, Bella 6, 11, 19f., wo von der Reichsaufnahme einiger Goten bloß gegen deren Untertaneneid Justinian gegenüber berichtet wird.

[26] E. IVANKA, Rhomäerreich und Gottesvolk. München 1968, 49ff. zu Eusebios von Kaisereia; s. auch DENS., a. O. 161ff.

[27] Letztlich ist daher das Staatsvolk im juristischen Sinn wie in der Gegenwart durch die Aufnahme in den Staatsverband, also durch Verleihung der Staatsbürgerschaft, bedingt. Setzt heute der Gesetzgeber hiefür die Kriterien fest, so ist hiefür im absoluten Staat der Wille des Monarchen ausschlaggebend.

und religiöse Differenziertheit der Reichsbevölkerung scheint hinsichtlich der Ausbildung eines Staatsvolkes im obigen Sinn mit Ausnahme der Bekenntnisvielfalt keine Schwierigkeiten bereitet zu haben. Die Staatszugehörigkeit von Volksteilen, welche ihrem religiösen Statut nach unter dem Gesichtspunkt des Staatskirchenrechts als häretisch zu bezeichnen sind, konnte man aus Gründen der Herrschaftspraxis jedoch nicht in Frage stellen. Dies hatte zur Folge, daß bei entsprechender zahlenmäßigen Verbreitung einer Häresie, welche die Verfolgung ausschloß, der prekäre Zustand faktischer Duldung herrschte[28]. Die historische Entwicklung des byzantinischen Staates zeigt jedoch, daß Gebiete mit dichter häretischer Besiedelung nicht zuletzt infolge des mangelnden Zugehörigkeitsgefühls zum Staatsvolk dem Reich ohne großen Widerstand verlorengingen[28]. Andere Faktoren der Sozialisation fallen neben der Religion — zumindest nach den herrschenden Ansichten — kaum ins Gewicht.

Aus diesen Ausführungen ergibt sich, daß das byzantinische Staatsvolk am ehesten als politische Schicksalsgemeinschaft, deren Träger Orthodoxie und Romanitas sind, aufzufassen ist. Biologische oder kulturelle Gesichtspunkte spielen im Vergleich dazu keine oder nur eine untergeordnete Rolle. Der griechische Charakter des byzantinischen Staates ist ein bloß soziales Faktum, das sich aus der tatsächlichen Dominanz dieser Kultur und aus ihrer inneren Strahlungskraft ergibt, welche offenbar einem hohen Assimilisationswillen der von Alters her gegebenen oder eindringenden nationalen Gruppen begegnete[29]. Nach den uns zur Verfügung stehenden Quellen ist jedenfalls eine außerreligiöse Diskriminierung im byzantinischen Staat grundsätzlich nicht festzustellen. Der byzantinische Staat ist also auf allen Stufen seiner Entwicklung ein übernationaler Staat. Sein Staatsvolk versteht sich als die durch den grundsätzlich freiwilligen Unterwerfungsakt unter die rechtlich determinierte Herrschaft des Kaisers und die Orthodoxie gebildete historische und politische Schicksalsgemeinschaft. Ihren Ausdruck findet diese Auffassung in der Selbstbezeichnung der Byzantiner als Ῥωμαῖοι.

c. Unter der *Staatsgewalt* versteht man die Möglichkeit, das Verhalten der Menschen im Staatsgebiet zu regeln. Sie ist gegeben, wenn der organisierte Staat seine Bürger zum Befolgen des rechtlich angeordneten Verhaltens mit rechtlich vorgesehenen Mitteln — in letzter Konsequenz

[28] Vgl. OSTROGORSKY, a. O. 96.

[29] Vgl. F. DÖLGER, Die mittelalterliche Kultur auf dem Balkan als byzantinisches Erbe, in: Byzanz und die europäische Staatenwelt. Darmstadt 1964, 262ff.; H. W. HAUSSIG, Kulturgeschichte von Byzanz. Stuttgart [2]1966, 269ff.

auch physisch — zwingen kann[30], und dieses System rechtlich organisierter Macht zumindest grundsätzlich akzeptiert wird. Ebensowenig wie die hinter einem Befehlssystem stehende effektive Zwangsgewalt allein das Wesen der Staatsgewalt ausmacht, genügt die bloß auf Zustimmung der Adressaten angewiesene Ordnung nicht, um sie als staatlich zu qualifizieren[31].

Es bedarf wohl keiner Nachweise, daß der byzantinische Staat effektive Zwangsgewalt auszuüben in der Lage war und daß mit diesem Zustand die grundsätzlich zustimmende Haltung der Bürger korrespondierte.

Hervorzuheben ist nämlich gerade die historische Rolle des byzantinischen Staates, welche dieser für die Ausbildung der einheitlichen Staatsgewalt in Theorie und Praxis der europäischen Frühneuzeit gespielt hat. Byzanz war ein Einheitsstaat, der durch einen hierarchisch geordneten Beamtenapparat regiert wurde, in welchem sich keine anderen staatlichen Kräfte rechtlich artikulieren konnten. Mag man auch im Hinblick auf die Struktur der Gesellschaft (Wirtschaft) von einem byzantinischen Feudalismus sprechen[32], so führt dieser jedoch nie zu der Ausprägung eines auf einer Lehensordnung basierenden Feudalstaates im westlichen Sinn. Es gab in Byzanz wohl bis zur Spätzeit keine rechtliche Mediatisierung der Bevölkerung von der Staatsgewalt[33], keine Übertragung von Staatsfunktionen an privatistisch aufgebaute Einheiten oder die Wahrnehmung staatlicher Gewalten auf der Grundlage des Grundeigentums. Die feststellbaren feudalen Strukturen bleiben grundsätzlich auf den wirtschaftlichen Bereich beschränkt. Wie stark die zentrale Staatsgewalt noch im 12. Jh. ausgeprägt war, zeigt jener berühmte Kraftakt Kaiser Manuels von 1171, als zur Effektuierung der außenpolitischen Schwenkung des Reiches von Venedig nach Genua und Pisa der Kaiser die Venetianer am 12. März reichsweit verhaften und ihr Vermögen konfiszieren ließ[34]. Zu einer derartigen Maßnahme wäre ein westlicher, feudal organisierter Staat in Ermangelung eines entsprechenden Staatsapparats nie und nimmer fähig gewesen.

3. Staatstypenlehre.

a. Der byzantinische Staat unter dem Aspekt der *organisatorischen Form.*

Diese Betrachtung des Staates knüpft an die Tatsache an, daß die Staatsgewalt nicht bloß als faktische Macht über die Untertanen ausgeübt

[30] ZIPPELIUS, a. O. 57.

[31] Vgl. BURCKHARDT, a. O. 176.

[32] Vgl. G. OSTROGORSKIJ, Pour l'histoire de la féodalité byzantine. Bruxelles 1954.

[33] Insbesondere scheint der Zugang zu den staatlichen Gerichten für jedermann möglich gewesen zu sein. Für den genuin byzantinischen Bereich fehlt es jedenfalls an Evidenzen für eine Eigengerichtsbarkeit der Grundherren.

[34] DÖLGER, Regesten 1500; vgl. OSTROGORSKY, a. O. 321.

wird, sondern als eine rechtlich organisierte politische Macht (Kompetenzsystem) erscheint. Je nach dem, wie viele Personen die Gestaltung dieser politischen Schlüsselkompetenzen direkt oder indirekt bestimmen, teilt man die Staatsformen von Alters her in Monarchien (Monokratien), Aristokratien und Demokratien ein. Die Unterscheidung findet sich schon bei Herodot[35]. Platon und Aristoteles gehen ebenfalls von der Dreiteilung aus, unterscheiden jedoch für jede Kategorie nach ethischen Gesichtspunkten gute und schlechte Ausprägung. Das Prinzip einheitlicher Ordnung verkörpert sich hiebei in der Monarchie, der gesetzestreuen Herrschaft des Einzelnen, welche vom Gemeinwohl bestimmt ist, und in der Tyrannis, in welcher der Machthaber bloß Eigennutz durch Willkür verfolge. Diese Unterscheidung beherrscht auch die byzantinische Staatstheorie und Wirklichkeit[36]. Freilich wirkt auch in Byzanz in gewisser Weise noch die von Cicero vertretene Theorie der gemischten Verfassung weiter, da neben der monarchischen Spitze auch der Senat (aristokratisches Element) und das Volk (demokratisches Element) — allerdings in wesentlich abgeschwächter Form als dies in der Verfassung des römischen Staates der Fall ist — an der Organsouveränität zumindest theoretisch teilhaben. In aller Regel beschränkt sich diese Teilhabe jedoch auf die Bestellung des Kaisers und — eventuell — auf seine Absetzung. Nach der modernen Terminologie ist daher Byzanz durchaus zu den Monokratien zu zählen. Die weiteren gängigen Unterscheidungen dieser Staatsform[37] sind jedoch zur Beschreibung des byzantinischen Typus' schwerlich tauglich. Da die Nachfolge nur ausnahmsweise im Wege einer Wahl seitens eines Wahlkörpers (Senat) bestimmt wird, liegt nicht der eigentliche Typus einer Wahlmonarchie vor. Denn in aller Regel stimmen die Wählerkurien einer vom Kaiser noch zu seinen Lebzeiten ihnen als Mitkaiser präsentierten Person zu, welche nach Wegfall des Hauptkaisers ipso iure in dessen Stellung eintritt. Dadurch erklärt sich die Dynastiebildung trotz Notwendigkeit einer formellen Kür als konstituierenden Akt der Herrscherbestellung. Ungeachtet der in der Kür sich ausdrückenden Erinnerung an das demokratische Element der Volkssouveränität ist das Kaisertum absolut, mag es auch der Idee nach bloß pouvoir constitué besitzen, also eine durch göttliches und natürliches Recht sowie durch lois fondamentales[38] — wie sie in der byzantinischen Rechtsordnung die Masse der als νόμοι ἱεροί bezeichneten Normen des römischen Rechts insgesamt darstellen — eingeschränkte Kompetenzkom-

[35] Historien 3, 80ff.

[36] BECK, Res publica Romana 12.

[37] ZIPPELIUS, a. O. 79ff.

[38] Vgl. J. BODIN, Six livres de la république, 1, 10.

petenz. Indessen unterscheidet sich das autokratische Kaisertum durch diese seine grundsätzliche Rechtsgebundenheit vom Tyrannos, dem ohne (oder durch erzwungene) Zustimmung machtausübenden Usurpator, oder dem nur seinem Willen folgenden, gegen die Fundamentalgesetze verstoßenden Tyrannen. Da der byzantinische Staat jedoch über kein rechtlich formalisiertes Überprüfungsinstrumentar verfügt, kann auch das Damoklesschwert der Dysphemie das Kaisertum nach Ansicht der modernen Staatslehre nicht als ein konstitutionelles Herrschertum qualifizieren, mag man in dem „protokollgerechten Revoltieren" auch die Ausübung eines verfassungsgewohnheitsmäßig eingeräumten Widerstandsrechts erblikken[39]. Auch dem legitimen Widerstand kann infolge des Mangels einer spezifischen Durchsetzungschance schwerlich Rechtscharakter zukommen. Letztlich vermag bloß der Erfolg eines auch formalisierten Absetzungsbegehrens über dessen Legalität *post festum* zu entscheiden. Damit ist es vom Aspekt der legalen Kontrolle der Staatsgewalt wohl wertlos und ändert am absoluten (autoritären) Charakter der byzantinischen Monarchie nichts. Trotz der titularen Selbstbezeichnung des byzantinischen Kaisers als αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ist das byzantinische Kaisertum nicht als autokratisch im Sinne der modernen Staatstheorie zu bezeichnen, da sich seine Herrschaft eben auf die kommissarische Gewalt stützt, die er — wenn man so will — in zweifacher Gestalt, nämlich von Gott und vom Volk empfangen hat.

b. Der byzantinische Staat unter dem Aspekt der in ihm wirkenden *gesellschaftlichen Mächte*.

Das Kriterium für diese Einteilung der Staaten ist die Zuordnung der Machtausübung an bestimmte soziale Schichten[40]. Betrachtet man den byzantinischen Staat von diesem Gesichtspunkt, zeigt sich ein für byzantinische Verhältnisse atypisches Bild häufiger Variabilität. Zwar sind einschlägige Untersuchungen bislang nur wenige angestellt worden, doch kann zunächst einmal auf die Studien Becks zur Verfassungsgeschichte[41] hingewiesen werden. Danach sei das byzantinische Kaisertum eine Funktion des Heeres gewesen, später folge es wegen der dauernden Ansiedlung in Konstantinopel den sozialen Gesetzlichkeiten und Kräften, die in einer mittelalterlichen Großstadt wirken. Zu den verschiedenen Zeiten lag die

[39] H.-G. BECK, Senat und Volk von Konstantinopel. München 1966, 41. Zu dessen struktureller Entsprechung zu Art. 20 Abs. 4 GG und dessen rechtlichem Wert vgl. ZIPPELIUS, a. O. 337f.

[40] Vgl. ZIPPELIUS, a. O. 114ff.

[41] Insbes. H.-G. BECK, Senat und Volk von Konstantinopel. Probleme der byzantinischen Verfassungsgeschichte. München 1966.

Macht — unter den jeweils gegebenen historischen Verhältnissen — in den Händen der Bürokratie, des hauptstädtischen Pöbels, der hauptstädtischen Oberschicht, des asiatischen Militär-(Grund)adels oder anderer sozialer Gruppierungen. Sie äußerte sich insbesondere im Einfluß auf die Auswahl der Person des Kaisers bzw. auf die Gestaltung der Grundsätze seiner Regierung. In der Darstellung dieser Machtverhältnisse liegt für Beck das Wesen der byzantinischen Verfassungsgeschichte[42]. Dies ist freilich insofern methodisch anfechtbar, als der Terminus Verfassung eben einen starken rechtlichen Bezug aufweist, also das Modell des *rechtlichen* Staatsaufbaues betrifft, nicht aber den Sitz der realen Macht beschreibt. Auch die marxistische Doktrin, welche von der politischen Vorherrschaft der ökonomisch herrschenden Klasse ausgeht, betrachtet die Klassenstruktur der Gesellschaft und die Verfassungsstruktur getrennt. Die letztlich weltanschaulich bestimmte Frage, ob Verfassung und Recht, wie Ethos und Religion, als Funktion (Überbau) der Wirtschafts- und Sozialordnung zu gelten hätten oder das Recht und die Verfassung umgekehrt als Basis der ökonomischen Struktur anzusehen seien, kann hier durchaus offen bleiben. Es ist lediglich zu fordern, will man nach dem herkömmlichen Begriffsinstrumentar staatsrechtliche Vorgänge beschreiben, daß Verfassung als Zustandsaussage von Verfassung als Sollvorschrift streng getrennt behandelt werden. Es bedarf hier keiner Hervorhebung, daß freilich auch die Zustandsbetrachtungen wissenschaftlich nicht nur legitim sind, sondern sogar erheblichen Erkenntniswert für die staatsrechtlichen Erscheinungen besitzen und daß gerade dieser Themenkreis in der Byzantinistik noch lange nicht ausgeschöpft erscheint.

c. Der Aspekt des *Umfangs* der Staatsgewalt.

Nach dem Bestreben, möglichst das ganze Leben des Bürgers zu formen, zu durchdringen und zu regeln oder die individuelle Freiheit zu achten, unterscheidet man den totalitären und den liberalistischen Staatstypus[43]. Es kann darüber kein Zweifel herrschen, daß der byzantinische Staat seine gesamte Geschichte hindurch eher totalitäre denn liberalistische Züge aufwies. Der spätantike Verwaltungsstaat regelt nicht nur die Organisation der Wirtschaft durch Eingliederung der Menschen in Zwangskorporationen, sondern er kümmert sich auch um den Inhalt des religiösen Bekenntnisses. In seiner geschichtlichen Entwicklung erscheint der byzantinische Staat zwar in der Praxis gelegentlich weniger totalitär, doch ist in ihm für bürgerliche Grundrechte kein Raum. Einzig und allein die Kirche

[42] BECK, Senat und Volk 72.

[43] ZIPPELIUS, a. O. 172ff.

ist in der Lage, sich selbst einen gewissen Freiheitsraum zu sichern und zu verteidigen; an ihm haben in beschränktem Maße auch die Gläubigen teil. Das zur Bezeichnung des byzantinischen Staat-Kirche-Verhältnisses verwendete Schlagwort vom Caesaropapismus ist schon deshalb abzulehnen, weil ein unmittelbares Eingreifen des Kaisers in die Kirchenlenkung kraft eines ihm eigenen sakralen *imperium* — wie dies die Kaiser in der frühbyzantinischen Epoche häufig versuchten — letztlich erfolgreich abgewehrt werden konnte. Dennoch ist das byzantinische Staatskirchentum von der Kaisermacht mittelbar bestimmt; dem Einfluß des Staates vermochten sich lediglich starke Einzelpersönlichkeiten zu entziehen, welche in der Regel als Märtyrer der Kirchenfreiheit endeten. Erst in der Spätzeit gewann die Kirche aus der Schwäche des Staates innere Kraft, so daß sie nunmehr ihrerseits das Staatsgefüge stützte und Staatsgewalt ausübte. Dadurch trat jedoch häufig der direkt oder indirekt durch sie geschützte Freiheitsraum noch mehr in den Hintergrund.

4. Der byzantinische Universalismus versucht den Eindruck zu erwecken, Byzanz beherrsche die gesamte Welt, der byzantinische Staat und sein Kaiser übe allein die legitime Gewalt in der οἰκουμένη aus. Durch ein System von Verwandtschaftsbeziehungen werden die anderen Staaten letztlich zu Gliedern eines byzantinischen Weltstaates, der eine nach modernen Gesichtspunkten aufgebaute Staatengemeinschaft, die über ein Koordinationsrecht verfügt, eben der Idee nach unmöglich macht. Bedeutung besitzen solche Vorstellungen freilich nur dann, wenn die realen Machtverhältnisse den ideologischen Ansprüchen einigermaßen zu entsprechen vermögen. Da dies in der byzantinischen Geschichte für den Bereich der Mittelmeerwelt immerhin mit einiger Berechtigung behauptet werden konnte, findet man in der Literatur die Auffassung, daß Byzanz (wie auch das *imperium Romanum*) überhaupt keine anderen Staaten neben sich anerkannt habe. Damit wird aber auch die theoretische Möglichkeit der Existenz eines zwischenstaatlichen Rechts geleugnet. Diese Ansicht erscheint aus manchen Quellen ihre Bestätigung zu erhalten. Insbesondere die Vorstellung von der Familie der Könige sei als ein System fiktiver Weltbeherrschung[44] zu verstehen. In Wahrheit handelt es sich jedoch bei dem von Dölger untersuchten System um ein Modell der Staatenwelt, das eben nach dem Muster von Verwandtschaftsbeziehungen hegemonale Gegebenheiten, also Koordinierungs- wie Subordinierungsverhältnisse anzeigt. Es berührt im Ergebnis die Souveränität der von ihm erfaßten Staaten

[44] F. DÖLGER, Die „Familie der Könige" im Mittelalter, in: Byzanz und die europäische Staatenwelt. Darmstadt 1964, 34ff.; insbes. 36.

nicht, sondern anerkennt letzlich im Bild der Familie eine Staatenordnung, deren Beziehungen nach sozialen Techniken geregelt werden oder zumindest regelbar erscheinen. Ausschlaggebend für die Staatlichkeit eines Gebildes ist letztlich die Art und Weise der Kommunikation des byzantinischen Staates mit dessen Exponenten. Solange diese unter Beobachtung der Regeln des völkerrechtlichen Verkehrs stattfindet, liegt hierin wohl ein Indiz für die gegenseitige Anerkennung der Staatlichkeit und die grundsätzliche Unterwerfung unter ein zwischenstaatliches Koordinationssystem, das sich auch im reichlich dokumentierten Abschluß internationaler Verträge äußert. Dadurch erscheint der byzantinische Universalismus lediglich als innerstaatliche Propaganda, als potentielle Expandierungsbereitschaft, nicht aber als Hindernis für die wissenschaftliche Qualifikation des byzantinischen Reiches als Staat unter Staaten.

II.

1. Am Anfang aller Überlegungen zur byzantinischen Verfassungsgeschichte muß darüber Klarheit gewonnen werden, ob man überhaupt von einer byzantinischen Verfassung sprechen kann[45]. Sieht man wie Mommsen[46] die Kaisermacht als eine durch die rechtlich permanente Revolution temperierte Autokratie an, so ist durch diese Aussage der Weg zu einer Verfassung im Sinne des Liberalismus, der geistigen Grundlage aller modernen Verfassungsurkunden, schon aus logischen Gründen verbaut. Von dieser Grundlage aus muß jeder Versuch, die Verfassung einer Autokratie zu schreiben, ein Oxymoron darstellen[47]. Wie jedoch schon im ersten Teil des Referats ausgeführt wurde, zeigt sich, daß die Zuordnung der Kompetenzhoheit an eine Person allein — das Wesen autoritärer Staatsform — noch nicht den Verzicht auf einen rechtlich geordneten Staatsaufbau als solchen inkludiert. Der byzantinische Staat besitzt von der Spätantike an bis zu seinem Ende an der Schwelle der Neuzeit durchaus eine solche Ordnung, dergemäß der Staatswille gebildet und vollzogen wird, die bestimmten Organen bestimmte Kompetenzen zuteilt und die schließlich die Stellung der Mitglieder des Staates in ihm und zu ihm regelt. Eine solche Ordnung darf nach der auf Georg Jellinek[48] beruhenden Ansicht der Staats- und Verfassungslehre auch dann als Verfassung bezeichnet werden,

[45] Vgl. P. E. PIELER, Zum Problem der byzantinischen Verfassung. *JÖB* 19 (1970) 51—58.

[46] Th. MOMMSEN, Römisches Staatsrecht III/2. Leipzig ^{2}1888, 1132f.

[47] BECK, Senat und Volk 4.

[48] A. O. 505.

wenn diese Ordnung nicht durch Gesetze ausgedrückt ist oder durch besonders qualifizierte Normen formuliert ist. In der Antike und in Byzanz wurde es meist nicht als notwendig erachtet, die Grundordnung der Gesellschaft in einer geschriebenen Verfassung (Verfassungsurkunde) niederzulegen und die Spielregeln für die Ausübung der Staatsgewalt stets als Gesetze zu etikettieren und damit zu formalisieren[49]. Nichtsdestoweniger waren diese fundamentalen Normen in den Überzeugungen der Gemeinschaft gegeben und standen grundsätzlich außer Streit. Auf sie haben die Aussagen der römischen Juristen Bezug, wenn sie vom Naturrecht und den ungeschriebenen Gesetzen sprechen, welche ebenfalls ein Teil der römischen Rechtsordnung seien. Justinian kodifiziert insbesondere im ersten Buch der Digesten (tit. 1—4) eine Reihe solcher Aussagen und anerkennt sie damit auch als Rechtssätze seines Staates. Nach dem Staatsrechtslehrer Karl Loewenstein sprechen wir von einer solchen Verfassung als „Verfassung im geistigen Sinn“[50]. Es sind darunter die im Staatsvolk begründeten Vorstellungen zu verstehen, die den Kriterien des Gewohnheitsrechts entsprechen.

2. Unter Verfassung verstehen wir daher Sollvorschriften, die eine Anzahl von Sachproblemen der Herrschaft und ihrer Ausübung regeln. Sie sind als Regelungsvorstellung hinter lang andauerndem und gleichförmigem Verhalten zu denken, welches dem Bewußtsein entspricht, so und nicht anders handeln zu sollen. Dieses Verfassungsgewohnheitsrecht ist aus dem historischen Anschauungsmaterial zu gewinnen, als welches nicht nur Gesetze und Rechtsbücher sondern die Geschichtsquellen in ihrer Gesamtheit zu zählen sind. Außer Betracht zu bleiben hat hiebei die Masse des öffentlichen Rechts, mag sie auch in den Kodizes des Kaiserrechts positiviert worden sein, soweit sie nicht von grundsätzlichem Charakter ist. Sie wird als byzantinisches Staatsrecht eigener Darstellung bedürfen.

3. Läßt man einmal die heuristische Problematik des Unternehmens außer Acht, so sind einige Worte über die historische Relevanz von Verfassungsvorstellungen in der byzantinischen Wirklichkeit zu verlieren. Dafür, daß der Wissenschafter, wenn er bemüht ist, eine byzantinische Verfassung zu (re)konstruieren, kein grundsätzlich unhistorisches Unterfangen beginnt, lassen sich aus den Quellen einige Indizien aufspüren. Zunächst ist auf die eben angeführten νόμοι ἄγραφοι des Rechts überhaupt hinzuweisen; weiters enthalten die justinianischen Rechtsquellen[51] und die

[49] K. LOEWENSTEIN, a. O. 132.
[50] K. LOEWENSTEIN, a. O. 129.
[51] D 1, 1; 1, 2, 1; 1, 3; 1, 4; 1, 9 a. a. m.; CJ 1, 1; 1, 14; 1, 15 u. a. m.

von ihnen abhängigen Rechtskompendien zumindest ansatzweise Normen, welche sich in einen vorgestellten Verfassungskonnex harmonisch einfügen. Von wesentlicher Bedeutung erscheint in diesem Zusammenhang das Rechtsbuch der Epanagoge[52], welches in Entsprechung zu Digesten und Codex auch Staatsrecht kodifiziert und an seinem Beginn in formeller Anlehnung an spätantike Quellen, materiell aber einzigartig, Normen über den Kaiser und über den Patriarchen aufweist. Schließlich ist noch an eine mangelhaft überlieferte Staatsschrift des 6. Jahrhunderts zu erinnern, in welcher Petros Patrikios[53] unter dem Titel περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης ein System von eindeutig Verfassungsmaterien regelnden νόμοι zu beschreiben trachtet. Nach den erhaltenen Resten zu schließen, besitzt die Schrift nicht das Gepräge einer Utopie, sondern eher einer rechtlichen Abstraktion aus der Wirklichkeit. Wenn ein solches Beginnen einem Byzantiner offenbar als sinnvoller Versuch gegolten hat, erscheint auch der Historiker der Gegenwart legitimiert, nach den Baugesetzen des byzantinischen Staates zu suchen, ohne dadurch die Geschichte zu vergewaltigen.

4. Bei Betrachtung historischer und moderner Verfassungen ergibt sich eine Anzahl von Sachproblemen, die — wenngleich von Fall zu Fall verschieden gelöst — doch in allen Verfassungen gestellt sind. Diese durch Vergleich gewonnenen Materien, die Verfassungen zumeist regeln, können für die Erkenntnis der byzantinischen Verfassung von heuristischem Wert sein. Allerdings wird jede Aussage, welche die byzantinische Lösung eines dieser Sachprobleme betrifft, nicht nur durch Quellenmäßigkeit, sondern auch hinsichtlich der Fundierung in der allgemeinen Überzeugung zu erweisen sein. Zu den von einer byzantinischen Verfassungsgeschichte zu behandelnden Problemkreisen zählen nun Aussagen über

1) Herkunft und Fundierung der Staatsgewalt,
2) die obersten Staatsorgane,
3) den Modus ihrer Bestellung,
4) Kompetenzen des obersten Staatsorgans und deren Beschränkungen,
5) Kontrollorgane,
6) Grundzüge der Staatsverwaltung (untergeordnete Organe),
7) Rechte des Einzelnen gegenüber dem Staat und den Schutz dieser Rechte.

[52] Tit. 2 u. 3; JGR II, 240—243; dazu PIELER in H. HUNGER, Hochspr. prof. Lit. II, 454.
[53] BECK, Res publica Romana 18.

5. Zu diesen schlagwortartig umrissenen Materien seien einige erläuternde Bemerkungen gestattet:

1) Aussagen über Herkunft und Fundierung der Staatsgewalt. In dieses Kapitel fällt der Komplex der politischen Theologie und der Kaiserideologie. H.-G. Beck hat den verfassungsrechtlichen Wert solcher Aussagen bestritten[54], indem er darauf hinweist, daß das Kaisertum durch seine Berufung auf diese „höchsten Sphären" in den Wogen der politischen Realität keine feste Verankerung erfahren hat[55].

Die Auffassung des Kaisertums als in der göttlichen Sphäre verankert bedeutet jedoch nicht nur metaphysischen Schutz für den Kaiser — wenngleich natürlich vom Kaiser dieser Aspekt in den Vordergrund gestellt wird —, wenn „Zeremoniell und Liturgie in den Dienst der kaiserlichen Mystik"[56] gestellt werden, um durch die Gleichung Kaiser = Gott[57] die kaiserliche Allmacht hervorzukehren. Auf der anderen Seite ergibt sich aber gerade aus der Fundierung des Kaisertums in Gott eine Limitierung der Kaisergewalt, auf die sich die Untertanen stützen. Als Beispiele dafür dürfen die Akklamation des Volkes anläßlich der Wahl Leo I. „Gott hat dich geschenkt, Gott wird dich beschützen. Wenn du Christus verehrst, bist du immer siegreich"[58] und die Äußerungen der Rhetorik angeführt werden, die nicht immer den topos der μίμησις θεοῦ bloß enkomiastisch, sondern auch als Aufgabe und Verpflichtung für den Kaiser gebrauchen[59].

Daß der Kaiser als Gesetzgeber seine Limitierung selbst hinsichtlich des Inhalts von Gesetzen anerkennt, zeigen zahlreiche Beispiele der Novellengesetzgebung[60], aber auch Verwaltungsakte[61]. Die Erwägung, daß die „metaphysische Sphäre" nur dann beschworen wird, wenn sie in das Konzept der politischen Exponenten paßt, trifft sicherlich oftmals zu, doch stellt dies kein Hindernis dar, ihre prinzipielle Bedeutung für das Verfas-

[54] Beck, Senat und Volk 4; noch schärfer in Res publica Romana, insbes. 9. Warum freilich der Historiker vom Verfassungsrecht mehr verstehen sollte als der Jurist, ist mir an sich nicht einsichtig und wird es auch nicht aus der zitierten Stelle bei Beck, wenn er reichlich unsachlich den Vertreter der Rechtsgeschichte, der der Kaiseridee seine Reverenz erweist, mit Medizinern vergleicht, „die positiv oder negativ über die Unsterblichkeit der Seele philosophieren".

[55] Beck, Senat und Volk 28.

[56] Vgl. H. Hunger, Reich der Neuen Mitte. Wien 1965, 74ff. mit zahlreichen Beispielen der μίμησις θεοῦ im Sinne der Erhöhung der kaiserlichen Gewalt.

[57] Instruktiv hiefür die Triumphszene auf dem Forum: Hunger, a. O. 81.

[58] Vgl. Hunger, a. O. 63 A. 15.

[59] Vgl. Hunger, a. O. 65 und A. 26 u. 27 mit weiterer Literatur.

[60] Hunger, a. O. 143ff., insbes. 147 u. 153; besonders deutlich Nov. Just. 81, hiezu Hunger, Prooimion 53f.

[61] Vgl. Dölger, Regesten 9.

sungsrecht anzuerkennen. Selbst in modernen Verfassungen finden sich solche „programmatischen Erklärungen", die erst durch konkrete Institutionen die Realtität gestalten, für sich allein jedoch auch nur Ideologie bleiben. Ungeachtet dessen wird ihre Bedeutung für das Verfassungsrecht nicht bezweifelt[62].

2) Die obersten Staatsorgane. Es ist zu untersuchen, ob der Kaiser als einziges unmittelbares Organ[63] des byzantinischen Staates aufscheint, bzw. ob dem Kaiser überhaupt Organqualität zukommt. Wenn man das Reich als Wahlmonarchie auffaßt, wird man nicht umhinkönnen, den Kreationsorganen ebenfalls die Qualität eines unmittelbaren und somit auch obersten Staatsorganes zuzubilligen. Zum Problem, ob der Kaiser überhaupt als Staatsorgan bezeichnet werden kann, meint H.-G. Beck[64], daß das byzantinische Kaisertum, so wie der Prinzeps, außerhalb der Verfassung stehe. Das als Stütze seiner Ansicht angeführte Zitat W. Kunkels[65] bezieht sich jedoch ausschließlich auf den frühen Prinzipat, als die alte republikanische Verfassung noch äußerlich in Geltung blieb[66], der Prinzeps aber daneben, im verfassungsfreien Raum schwebend, die reale Staatsgewalt in sich vereinigte. Sobald aber die alte Verfassung nicht einmal mehr als hohle Form weiter besteht[67], ist eine neue Staatsform gegeben, deren Verfassung den Kaiser an die Spitze des Staates stellt. Der Einbau des Kaisers in die Verfassung ist auch mit der These H.-G. Becks[68] vom limitierten Kaisertum durchaus vereinbar. Gerade die Lückenlosigkeit der Herrscherabfolge zeigt, daß das Kaiseramt in der Überzeugung des Gesamtvolkes als Notwendigkeit erachtet wurde[69], daß es somit in die Verfassung eingebaut ist.

In das Kapitel „oberste Staatsorgane" gehören des weiteren die Problemkreise „Mitkaisertum", „Regentschaftsrat" und „Consistorium" und die Betrachtung der Stellung der anderen Staatsorgane „Senat", „oberste Militärgewalt" und „Volk", wobei eine etwaige Repräsentation der beiden zuletztgenannten Gruppen durch Anführer bzw. durch die „Demarchen" zu untersuchen sein wird.

3) Der Modus der Bestellung der Staatsorgane. Hierher gehört das Problem der Kaiserkür, die Diskussion jener Erscheinungen, die als Ten-

[62] Vgl. Loewenstein, a. O. 132.

[63] Jellinek, a. O. 544.

[64] Beck, Senat und Volk 6 A. 6; 15, 28, 74.

[65] Kunkel, a. O. 55f.

[66] Loewenstein, a. O. 153, spricht von einer „semantischen Verfassung".

[67] H. Siber, Römisches Verfassungsrecht. Lahr 1952, 381.

[68] Beck, Senat und Volk 71ff.

[69] Beck, Senat und Volk 13.

denzen zum erblichen Kaisertum zusammengefaßt werden können (Repräsentationsrechte des Herrschers, Einfluß der Kaiserinwitwe auf die Nachfolge, Dynastiebildung u. a. m.) und auch das von Beck gestreifte Problem der legitimen Kaiserabsetzung[70]. Schließlich gehören zu diesem Kapitel auch die noch in fast völligem Dunkel liegenden Probleme der Bestellung der Senatsmitglieder und des Demenwesens, insbesondere hinsichtlich der Willensbildung innerhalb der Demen und der Kreierung der Führungsspitze.

4) Die Kompetenzen der obersten Staatsorgane. Der Aufgabenkreis oberster Organe läßt sich inhaltlich in drei verschiedene Agenden teilen: in Gesetzgebung, Rechtsprechung und Verwaltung. Alle diese Agenden liegen in oberster Instanz beim Kaiser. Inwieweit Mitwirkungsrechte anderer Organe bestehen[71], bzw. der Kaiser durch die Verfassungsordnung als solche hinsichtlich des Inhalts seiner Regierungsakte determiniert ist[72], ist bis heute noch nicht genügend klar. Deutlich zeigt sich eben in solchen Fragen, wie rudimentär die byzantinische Verfassungsgeschichte bislang erforscht ist[73].

5) Kontrolle der Staatsorgane. Dieser Problemkreis umfaßt einerseits die Kontrolle, die aus der Beiordnung und Mitwirkung der Staatsorgane auf Grund kongruenter Kompetenzen[74] erwächst. Andererseits ist auch zu prüfen, ob wir im Institut der Mitkaiserschaft eine Intraorgankontrolle[75] zu erblicken haben, wofür z. B. die Tatsache spricht, daß das Volk (unter Berufung auf die Kaiserideologie) die Bestellung zweier Mitkaiser verlangt, um das Abbild der göttlichen Trinität auch in der Staatsregierung zu erhalten[76].

Ein weiterer Komplex von Kontrollfunktionen ergibt sich möglicherweise auch durch die Kirche oder durch den Patriarchen. Man wird dabei nochmals die Frage untersuchen müssen, inwieweit der mit dem Schlagwort Caesaropapismus bezeichnete Anspruch der Kaiser auf das Kirchenregiment nur Forderung war und ob die in der Epanagoge von Photios

[70] BECK, Senat und Volk 38ff.

[71] Z. B. des Senats, vgl. BECK, Senat und Volk 52ff.; zu erwägen wäre trotz der mangelnden Konstitutivität der Krönung doch auch der Patriarch.

[72] Vgl. P. E. PIELER, Entstehung und Wandel rechtlicher Traditionen in Byzanz, in: FIKENTSCHER—FRANKE—KÖHLER, Entstehung und Wandel rechtlicher Traditionen. Freiburg—München 1980, 669—728, insbes. 690ff.

[73] So auch BECK, Senat und Volk 4. Daran hat sich seitdem schwerlich etwas geändert.

[74] Z. B. nehmen sowohl der Kaiser wie auch der Senat völkerrechtliche Agenden wahr.

[75] Zum Begriff LOEWENSTEIN, a. O. 167.

[76] Vgl. HUNGER, Reich 83 u. A. 109.

vertretene Konzeption einer autonomen Kirche[77] nicht auch in der Volksüberzeugung verankert war. Immerhin gibt es kritische Stimmen, die die spirituellen Bestrebungen des Kaisertums tadelten[78]. Schließlich darf auch auf die Beispiele, die H.-G. Beck für das politische Handeln des Patriarchen beibringt, verwiesen werden[79].

Zur Kontrolle insbesondere untergeordneter Staatsorgane ist auf die Überwachung im Instanzenzug, auf die Tätigkeit der Staatspolizei und auf die Wahrnehmung von Kontrollfunktionen durch die Bischöfe[80] hinzuweisen.

6) Grundzüge der Staatsverwaltung[81]. Dieses Kapitel soll keine Verwaltungsgeschichte des byzantinischen Reiches im Detail beinhalten, sondern die großen Leitlinien des Verwaltungssystems herausarbeiten. Als von grundsätzlicher Bedeutung wären anzuführen: die hierarchische Behördenorganisation, Trennung[82] einzelner Verwaltungszweige durch eigene Organisation, der Aufbau der Zentralverwaltung, die Verbindung von Zentralverwaltung und Territorialverwaltung, Ansätze städtischer Selbstverwaltung, schließlich auch Verfahrensgrundsätze des Zivilprozesses.

7) Rechte des Einzelnen gegenüber dem Staat und der Schutz dieser Rechte. Die Annahme eines Freiheitsraumes des Einzelnen im byzantinischen Staat ist der Geschichtsschreibung selbst noch des 20. Jahrhunderts fremd. Dennoch aber hat sich, wie gelegentliche Äußerungen der Quellen zeigen, eine Anzahl von noch zu erforschenden „Grundrechten" im Lauf der Zeit herausgebildet. Hiebei ist der Ausdruck Grundrecht nicht im modernen Sinn zu verstehen, sondern etwa in jener Bedeutung, wie wir von Grundrechten des *civis Romanus* in der römischen Republik sprechen. Zu solchen Rechten könnten das inhaltlich bislang nicht näher bestimmte πολιτεύεσθαι[83], eine prinzipielle Gleichheit vor dem Gesetz[84] und das Asylrecht zählen. Eine genaue Erforschung der Quellen wird vielleicht auch auf diesem Gebiete noch überraschende Resultate erbringen.

[77] HUNGER, a. O. 75 u. A. 65; über die Stellung des Kaisers zur Kirche vgl. A. MICHEL, Die Kaisermacht in der Ostkirche. Darmstadt 1959.

[78] Niketas Choniates, Manuel, VII 5 (274).

[79] BECK, Senat und Volk 34 A. 64; 41 u. A. 82; vgl. auch DENS., Kirche und Klerus im staatlichen Leben von Byzanz. *REB* 24 (1966) 1ff.

[80] Vgl. A. HOHLWEG, Bischof und Stadtherr im frühen Byzanz. *JÖB* 20 (1971) 51—62.

[81] Es versteht sich von selbst, daß im byzantinischen Staat keine Gewaltentrennung herrschte; die Gerichtsbarkeit (Rechtsprechung) ist daher in der Verwaltung inkludiert.

[82] So z. B. die Trennung von Zivil- und Militärverwaltung unter Diokletian, schließlich auch die Besorgung der Wirtschaftsverwaltung durch eigene Organe.

[83] Vgl. BECK, Senat und Volk 49 u. A. 105.

[84] Vgl. Priskos, Exc. de leg. I 137, 28—33 (ed. C. DE BOOR).

ANGELIKI E. LAIOU / WASHINGTON, D. C.

THE ROLE OF WOMEN IN BYZANTINE SOCIETY

The role of women in Byzantine society is a subject on which limitations must be placed, in order to correct its somewhat amorphous nature. First of all, chronological limitations are essential. It would be a grave error to assume that the position of women remained frozen in a society which underwent fundamental changes over the thousand years of its existence. It is, on the contrary, quite clear that the role and function of women evolved over time. I will therefore discuss the period from the eleventh century to the end of the existence of the Byzantine state, because it is a period clearly distinguishable from the earlier centuries, and with its own internal evolution[1].

The subject under discussion is complicated by the fact that the Byzantines, normally reluctant to recognise and accept change, were even more conservative than usual in what concerned women. The narrative sources are replete with *topoi* when they treat the subject of women, thereby obscuring or distorting reality.

The legislation, too, was exceptionally conservative in the provisions concerning women[2], and it is only through a study of the resolution of particular legal disputes that one may discern the degree of divergence of applied, as opposed to stated, law. It is, therefore, the first task of historians to establish the relationship between social practice and the legal and ideological models.

1. Women and the Family

Beginning with the promulgation of the *Ecloga*, the primary function of women in Byzantine society was considered to be the reproduction of its

---

[1] I should like to express my thanks to Professor A. P. Každan, for his generous help. The bibliography on women in Byzantine society is very limited. After the studies included in Charles DIEHL's Figures byzantines (Paris 1906—1908), the major contributions have been those of Ph. KOUKOULES, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, vol. II B. Athens 1955; Sp. LAMPROS, Ἡ γυνὴ παρὰ τοῖς Βυζαντίοις. *NE* 17 (1923) 258ff.; J. GROSDIDIER DE MATONS, La femme dans l'empire byzantin, in: Histoire mondiale de la femme, III. Paris 1967, 11—43.

[2] On this, see the excellent study by J. BEAUCAMP, La situation juridique de la femme à Byzance. *Cahiers de civilisation médiévale* 20 (1977) 145—176.

human resources. Marriage and the procreation of children were intimately connected in the legislation; indeed, marriage was affirmed to be *for* the procreation of children[3], and as an institution it was protected by the state, as also by the church[4]. The legislation affecting women consisted primarily of family law: marriage, divorce, and the financial arrangements attending both. Significantly, the legislation, which was very conservative in matters such as the legal disabilities of women, became less so when it dealt with a woman's role in the family. Here, it is possible to discern an evolution which, in the eighth century and after, tended to increase her rights[5]. More significantly, not only the legislation — which may, after all, not reflect reality at any given moment — but also applied law, that is, the decisions of lay and ecclesiastical courts, dealt primarily with matters which affected the family in the cases involving women. This is illustrated by Table I.

Table I
Legal Cases Involving Women[6]

	a) no. of specific cases	b) no. of cases involving women	c) dowry	d) other property	e) marriage, divorce, etc.
1. Peira	309	111 (36%)	44 (40%)	39 (35%)	21 (19%)
2. Chomatianos	143	101 (71%)	14 (14%)	40 (40%)	45 (44%)
3. MM I	211	75 (35%)	23 (31%)	16 (21%)	23 (31%)
4. MM II	286	119 (42%)	39 (33%)	45 (38%)	21 (18%)

Table I, despite the problems created by the fact that the three sources used are not entirely comparable, establishes several important points. The first is, that a consistently high percentage of the cases which reached lay or ecclesiastical courts involved women. This is true throughout the period covered by these sources, reaching a high point in thirteenth-century Epirus. Secondly, it is to be noted that issues concerning marriage and its dissolution, that is, prohibited marriage alliances, second or third marriages, age at marriage, grounds for divorce, adultery, concubinage, etc. form a very high proportion of court cases in the thirteenth century, and are less important in the eleventh and late fourteenth centuries. For the eleventh century, the explanation lies outside the statistics: the *Peira* concerned itself with matters of civil law, while matters affecting the legality of matrimonial alliances were judged in ecclesiastical courts. Indeed, the vast majority of cases involving women in the patriarchal acts of the 11th through the 13th centuries are connected with the religious and moral aspects of marriage and of other sexual unions[7]. This percentage declines sharply in the 14th century, not only because of technical reasons (that is, the fact that patriarchal decisions now dealt with many civil law cases as well), but also because of an apparent shift of concern. In the 11th and 12th centuries, the church, as also the state, was particularly interested in establishing and enforcing the legislation concerning consanguinity and affinity as impediments to marriage. In the 13th century in Epirus, the same concern existed, along with another problem, which may have been particularly acute in the region: the engagement or marriage of extremely young girls, often to much older men. In one case, a girl was reportedly married twice before reaching the legal age of twelve years[8]. By the 14th century, such cases appear less frequently; of paramount importance then were property questions, most of them connected either with the woman's property rights within the marriage, or with her disputes with other close relatives.

The study of some of the court cases indicates a certain amount of divergence between reality and the law. Particularly significant are the cases involving second and third marriages. The law discouraged second marriages, especially for women[9]. But they were extremely common. Demetrios Chomatianos dealt with many such cases (including even that of a woman who had married four times), and tried to impose identical conditions on the men and the women who entered a second marriage. The

[3] P. NOAILLES—A. DAIN, Les novelles de Léon VI le Sage. Paris 1944, no. 26; cf. A. GUILLOU, Il matrimonio nell'Italia bizantina nei secoli X e XI. *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull' alto medioevo* 24 (1976). Spoleto 1977, 869—886.

[4] H. HUNGER, Christliches und Nichtchristliches im byzantinischen Eherecht. *Österr. Arch. f. Kirchenrecht* 18 (1967) 305—325; cf. D. SIMON, Zur Ehegesetzgebung der Isaurier, in: D. SIMON, Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte. Frankfurt 1976, 16—43; N. KUHN, Die Ehetrennung im Kirchenrecht der orthodoxen Kirchen des byzantinischen Ritus. *Ostkirchl. Stud.* 26 (1977) 3—27.

[5] BEAUCAMP, op. cit. 164—174.

[6] The sources for Table I are: Peira, in: I. and P. ZEPOS, Jus Graecoromanum, IV. Athens 1931; I. B. PITRA, Analecta sacra et classica spicilegio Solesmensi parata, VI. Paris and Rome 1891; *MM* I—II. From all three sources I have selected only those cases which referred to a specific situation and were not concerned with entirely ecclesiastical matters. In columns c, d, and e, the percentages are taken upon the cases involving women.

[7] Cf. V. GRUMEL, Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople, vol. I, Actes des Patriarches, fasc. III (1043—1206). Paris 1947, and V. LAURENT, Les regestes ... fasc. IV. Paris 1971.

[8] Pitra, no. 9; cf. nos. 13. 19. 122. 124. 126. 139, and N. A. BEES, Unedierte Schriftstücke aus der Kanzlei des Johannes Apokaukos des Metropoliten von Naupaktos in Aetolien. *BNJ* 21 (1976), nos. 28. 9. 10.

[9] Balsamon, in: G. RALLES—M. POTLES, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, IV. Athens 1854, 481. It is significant that Chomatianos insisted on the equal treatment of men and women who entered a second marriage: PITRA, op. cit., no. 43.

documents of the patriarchate of Constantinople are also indicative. Of the forty-one couples married in a few months in 1399—1400, thirteen men and twelve women were contracting a second union[10]. As for third marriages, they were allowed by law if the person entering into a third alliance was both young and childless[11]. But in one case at least, in 1393, a man was allowed to marry for the third time because he was young, although he already had children[12].

The concern of the Byzantine legislator with marriage and the procreation of children, and the development of an ideology which made motherhood the greatest and most glorious function of a woman[13] express to some extent the demographic exigencies of the society. It has been suggested that among the peasantry of the fourteenth century, with a life expectancy at birth of about twenty-five years, with a birth rate of about 44 per thousand per year, and a survival rate of 50% in the first five years of life, a woman would have had to bear six daughters to ensure that one of them would survive to the age of thirty[14]. If that was the case at a time of demographic crisis, high infant mortality seems to have been a more general phenomenon, and it affected classes other than the peasantry. The *vita* of St. Theodora of Thessalonica, who lived in the ninth century, is particularly grim. Her mother, who died in childbirth, had three children, of whom two died in early adulthood; she herself had three children, of whom two died very young and one was dedicated to God. One of Psellos' siblings died in early adulthood, and he lost a daughter when she was nine years old[15]. These circumstances underlie the high value placed by society on the rearing of children, and explain the early marriage age of girls[16].

[10] *MM* II 297—299. 303—304; cf. H. HUNGER, Byzantinisches Eherecht im 14. Jahrhundert: Theorie und Praxis. *ZRVI* 14—15 (1974) 67.

[11] Balsamon, *loc. cit.*; cf. PITRA, *op. cit.*, nos. 28. 30.

[12] *MM* II 176; cf. HUNGER, Eherecht 71.

[13] A few examples of this perception of woman as mother: Theophylact of Ochrid, *PG* 126, 265; cf. the lament of Kale Pakouriane on the shame of her childlessness (I. IVERITES, Βυζαντιναὶ Διαθῆκαι. *Ὀρθοδοξία* 6 [1931] 364) and the pride of Theodora Cantacuzena on her offspring: P. LEMERLE, Actes de Kutlumus. Paris 1945, no. 18.

[14] A. E. LAIOU—THOMADAKIS, Peasant Society in the Late Byzantine Empire; A Social and Demographic Study. Princeton 1977, 276. 294. 296.

[15] ARSENIJ, Žitie i podrigi sv. Feodory Solunskoi. St. Petersburg 1899, 4—5; M. Psellos, in: K. SATHAS, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, V. Athens 1876, 28. 68.

[16] Girls were married at an early age in upper class families too. For example, Irene Choumnaina was married at twelve and widowed at sixteen, while Maria Angelina Doukaina Palaiologina married Thomas Preljubovitch at sixteen: V. LAURENT, Une princesse byzantine au cloître. *EO* 29 (1930) 40—42; P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS, D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Lavra, III. Paris 1979, 101.

The role of women within the family had important economic implications as well, for with her marriage a woman became the owner of a certain amount of property. The newly-formed family had as its economic nucleus the woman's dowry and the man's marriage gift[17].

The essential family property, however, was the dowry, for its purpose was specifically and inalienably designated to be the preservation of the family and particularly of the children[18]. Indeed, when dowry and inheritance disputes came to court, the case was usually resolved in favor of the children. For example, a decision of Demetrios Chomatianos makes it clear that the first rights on the dowry of a woman after her death belong to the next generation; in the second instance they belong to the parents of the woman. Then the property can be redistributed among her siblings. Furthermore, a widower was entitled only to the use of dowry goods, while ownership belonged to the children of the marriage[19]. Finally, it was a characteristic of the dowry that it could not be easily alienated; it was protected against the husband's debtors, and could be sold for very few purposes, one of which was the survival of the family, primarily of the children[20].

Dowry property thus functioned under legal constraints which gave it a particular economic character. While ownership remained vested in the woman, the usufruct belonged to the husband who, however, was obligated to retain the principal undiminished[21]. The woman could bring her husband to court for maladministering her dowry goods, and he was then forced to restore them in their entirety: but he was only responsible up to a sum such that would not condemn him to absolute indigence[22]. When a court had restored the dowry to a woman, she then acquired, along with absolute ownership, the right to administer her property. The eleventh-century *Peira* considered this to be an extreme situation, a reversal of the correct order of authority (ἐνήλλακται ἡ τάξις τῆς ἐξουσίας), for the woman acquired the rights and obligations of a husband, and the man those of a wife[23]. In the fourteenth century, there are some examples of women taking over the administration of their dowry property; but the matter then seems to have

[17] Chomatianos in Pitra, no. 55, calculates the marriage gift as 1/2 of the dowry; in the fourteenth century it was 1/3 of the dowry: N. P. MATSES, Τὸ οἰκογενειακὸν δίκαιον κατὰ τὴν νομολογίαν τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως τῶν ἐτῶν 1315—1401. Athens 1962, 141—142.

[18] BEES, Unedierte, no. 3.

[19] PITRA, *op. cit.*, nos. 4. 34. 43.

[20] Harmenopoulos, Hexabiblos, IV 11, 1.

[21] Chomatianos in PITRA, *op. cit.*, no. 47.

[22] *Peira*, XXVI 13; XXV 63.

[23] *Peira*, VII 19.

been more frequent or more accepted than in the eleventh century, and there are no statements as to its propriety or impropriety[24].

The protected nature and stated purpose of dowries posed limitations upon its economic use. Dowry property consisted of various kinds of goods: houses, land, shops, cash, jewelry[25]. But it functioned as a protection against indigence, not as a liquid asset. It could not normally be invested in risky ventures — at least not by men — and therefore was subject to very conservative economic exploitation. However, here too the law and reality diverge. Although dowry retained its protected character until the end of the Empire, in practice its use and functions changed. In the eleventh and twelfth century, the legislation concerning dowries seems to have been followed quite strictly; cases of risky treatment or misuse of dowry goods are rare[26]. The *Peira* affirmed that dowry property had priority over all debts contracted by the husband, and even over the demands of the fisc[27]. Alienation of dowry goods was difficult, as can be seen in a case which occurred in 1112. At that time, Eudocia, wife of Stephen Rasopolos, wanted to sell some land to the monastery of Docheiariou, but was hindered by the monks' reluctance to acquire dowry goods. She appealed to Andronicus Ducas, the *praetor* and *dux* of Thessalonica, for permission to make this sale, pleading the abject poverty of her husband and the possibility that she and her children would starve. Her plea was accepted, for the law provided for such an eventuality, and a *dekreton* was issued, permitting the sale[28]. However, later the situation was different. The early 13th century in Epirus was a time of troubles and social upset. As a result, there was both family and social dislocation. Dowry goods were frequently seized, and although the law was affirmed, the result of the frequent changes of ownership was to make of the dowry a more flexible kind of property[29].

In the Palaeologan period, although the law concerning dowry remained unchanged, the special and protected character of the dowry tended to diminish. Dowry goods often changed hands, without complicated legal

---

[24] *MM* I 56—57; II 267; MATSES, *op. cit.*, 110.

[25] P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS, D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Lavra, I. Paris 1970, no. 2; J. LEFORT, Actes d'Esphigménou. Paris 1973, no. 9.

[26] *Peira* VII 3.

[27] *Peira* VI 2; XXII 4.

[28] N. OIKONOMIDES, Ἱερὰ μονὴ Δοχειαρίου. Κατάλογος τοῦ Ἀρχείου. *Σύμμεικτα* III (1979), no. 93. I am grateful to Professor Oikonomides for having placed at my disposal his transcription of this document.

[29] PITRA, *op. cit.*, no. 52.

arrangements[30]. In fact, the distinction between patrimonial and dowry property tended to become blurred. This may be seen in the case of a certain Constantine Perdikares, who found himself owing 500 *hyperpyra* to Thomas Kalokyres. In the arrangement made between the two men, Perdikares's wife participated with her dowry goods, she gave up the protection afforded her dowry by the law, and used it to pay off her husband's debt[31]. In the same period, we find dowry goods used as liquid assets, and even invested in trade, with no permission being visibly sought or granted[32].

The freeing of dowry property from its constraints is also evident in the large number of sales or donations of land made to monasteries by women, acting either as principal donors, or as interested parties. Table II summarizes the pertinent information gleaned from monastic records. The acts in which women appear in a significant role are an important proportion of the total number of acts. The proportion would have been much higher if the first figure had consisted only of private acts of sale or donation, instead of including all the acts of the monastic archives.

Table II[33]
Women and Property

Total Cases	Cases Involving Women	Dowry Property	Class: Imperial Family	Class: Aristocracy
11th century				
88	18 (20%)	1 (5%)	6 (33%)	1 (5%)
12th century				
66	7 (11%)	1 (14%)	2 (28%)	1 (14%)
13th century				
319	103 (32%)	5 (5%)	7 (7%)	32 (31%)
14th century				
502	82 (16%)	13 (16%)	1 (1%)	19 (23%)
15th cemtury				
53	9 (17%)	4 (44%)	2 (22%)	3 (33%)

---

[30] L. PETIT, Actes de Chilandar, Actes grecs. VV 17 (1911), Appendix I, nos. 21. 121; Esphigménou, no. 9; OIKONOMIDES, Δοχειαρίου, no. 105; W. REGEL, E. KURTZ, B. KORABLEV, Actes de Philothée. *VV* 20 (1913), App. I, no. 10.

[31] *MM* II 372—374.

[32] *MM* II 329—333; I 151—154. 279—283.

[33] The cases counted in the first column of Table II do not include *praktika*; acts of sale grouped in a single document have been counted individually. The proportions in the last three columns are taken on the cases involving women. The documentary base for Table II consists of: Lavra, I, II, III; Esphigménou; OIKONOMIDES, Docheiariou; Chilan-

It is, at first glance, surprising that only a small proportion of the acts which involve women concern dowry property. Yet we know that women usually received their share of the family property in the form not of inheritance but of dowry[34]. It is also clear from Table I that a high proportion of the cases disputed in court affected dowries. There are two possible — and not mutually exclusive — interpretations of the discrepancy. One is that dowry property was not specifically designated as such in order to avoid the legal difficulties attendant upon the alienation of dowry land. This interpretation is given weight by the existence of cases where it is evident that dowry goods are involved, but they are not specifically designated as such; for example, a case involving the same dowry property appears twice in the documentation, but only once is the property so designated[35]. Furthermore, there is a patriarchal decision of 1317 which states that in Asia Minor men refused to accept dowries, demanding instead that their wives receive patrimonial property in full and unrestricted ownership[36]. This would explain the thirteenth-century statistics on Table II, since these are drawn primarily from the archives of the Lemviotissa. The other possible explanation is that a significant amount of the property donated by women of the aristocracy was, in fact, land they held in full ownership, not dowry land.

It is then necessary to pose the question, whether the developments outlined here increased the possibility of women to take economic initiatives. The answer is complex. When the primary factor affecting the behavior of dowry property was hardship, the result on the economic activities of women was null.

On the other hand, there are cases in which the women were given the usufruct as well as the ownership of their dowry property[37]. This is an

dar, Actes grecs; Philothée; N. Oikonomidès, Actes de Dionysiou. Paris 1968; W. Regel, E. Kurtz, B. Korablev, Actes de Zographou. *VV* 13 (1907), App. I; Kutlumus; J. Bompaire, Actes de Xéropotamou. Paris 1964; V. Mošin, A Sovre, Supplementa ad acta graeca Chilandarii. Lubljana 1948; L. Petit, Actes de Pantocrator. *VV* 10 (1903), App. II; L. Petit, Actes de Xénophon. *VV* 10 (1903), App. I; N. Oikonomidès, Actes de Kastamonitou; acts of St. John Theologos of Patmos, in *MM* VI; actes of Lemviotissa, *ibid.*, IV; M. Goudas, Βυζαντιακὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου. *EEBΣ* 3 (1926) 113—119; 4 (1927) 211—248. Some archives (e. g. of the Protaton and of St. John Prodromos near Serres) have not been included, because they present particular problems.

[34] *MM* I 30—31 (cf. J. Darrouzès, Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople, I 5, Les regestes de 1310 à 1376. Paris 1977, no. 2048); Matses, Οἰκογενειακὸν δίκαιον 134 ff.

[35] Chilandar, Actes grecs, nos. 151, 154.

[36] *MM* I 76—79.

[37] *MM* I 56 ff.; II 267 ff.

event of some significance, for it removes at least some of the limitations placed on women's economic activities. As a result, we find dowry property invested in trade, or in the operation of small artisanal enterprises; and occasionally this was done at the initiative of women[38]. In such cases, dowry property functioned as liquid capital, and women had the possibility of exploiting it. The fact that this phenomenon is visible primarily in the Palaeologan period is only partly an accident of the sources; it is also the result of a general involvement of the urban Byzantine population with trade[39]. It is also probably due to the fact that in a period of crisis, certain segments of the female population assumed a greater than normal economic initiative.

The alienation of non-dowry property followed certain patterns. Women had the right to alienate inherited property. However, while sales and donations of property were sometimes made by women alone[40], they were most frequently executed by family groups. Members of the nuclear family, or other relatives who might have inheritance rights on the property, cosigned the act[41]. Furthermore, women's property, whether dowry or inherited lands, tended to be interspersed with the goods of the rest of the family. Therefore, when women alienated it, it frequently went back to relatives, making possible a reconcentration of family property. This was, for example, the case with the property of Michael Attaleiates, much of which he bought from his wife's female relatives[42]. As late as the thirteenth century, legal practice protected the integrity of family property, by giving priority to the recovery of patrimonial goods[43]. This was a limitation on the free disposal of goods, but it often also acted as a form of protection.

2. Economic Activity

In discussing the role of women in the Byzantine economy, it is essential to differentiate between women of various classes, for the social divisions of Byzantine society were also those of the female population.

[38] *MM* II 358—359. 399—400. 511—512.

[39] N. Oikonomidès, Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIe—XVe siècles). Montréal 1979; A. E. Laiou, The Byzantine Economy in the Mediterranean Trade System, 13th—15th Centuries. *DOP* 34 (1980).

[40] See for example Lavra, I, nos. 16. 20; Zographou, no. 5, by Maria Komnene Tzousmene (the act as it is published is probably a fake); Dölger, Schatzkammern, no. 33.

[41] For example, see Lavra I, nos. 24. 53; Chilandar, nos. 25. 89. 98. 107—109. 142—144; Kutlumus, no. 7; Esphigménou, no. 5.

[42] *MM* V 297—298; cf. P. Lemerle, Cinq études sur le XIe siècle byzantin. Paris 1977, 77—78. 101—102.

[43] Pitra, no. 81.

Therefore, the economic function of an aristocratic woman was fundamentally different from that of a peasant or of the woman involved in retail trade. A striking illustration of this point is afforded by the organization of women's convents, where there is an evident reproduction of the social divisions prevalent in the society. Here, perhaps more than in the male monasteries, the aristocracy retained the social hierarchies, allowing, for example, the use of servants, and making special provisions for imperial or other high-born ladies who might enther the nunnery, and different provisions for poorer nuns[44].

The aristocratic women had very important economic functions, at least since the late 11th and the 12th centuries. Anna Dalassena's authority, granted by Alexius I early in his reign, included full powers in fiscal and economic matters; and both Alexius I and his daughter Anna extolled Anna Dalassena's experience with „worldly matters, even though she profoundly despises them“[45]. Anna thought her grandmother a woman of great experience, fully capable of running the Byzantine state[46]. Anna Dalassena's competence was a social phenomenon, not an individual aberration. Her daughter-in-law, Irene Doukaina, gives ample evidence of the same virtues in her *typikon* for the convent of Kecharitomene. Its detailed, numerous provisions for the financial administration of the convent indicate her first-hand experience with managing a large economic concern, including landed estates. In her convent, as in all the convents whose *typika* survive (and they were all founded by members of the aristocracy, who envisaged them primarily as retreats for members of their class), the economic administration and decisions were in the hands of the women. The *oikonomos*, when he was a man, for in one case it was a woman, played primarily an executive role. It was the abbess who decided on economic policy, who took decisions and controlled the actions of all her subordinates[47].

The same situation occurs in the fourteenth century, when aristocratic women had close control of the family property. It was, for example, Cantacuzenus' mother who was in charge of their warehouses in Constantinople, and it was her decision to use the family fortune to finance

[44] Irenae Augustae Typicum sive regula, *PG* 127, chs. 4. 79; H. DELEHAYE, Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues. Brussels 1921, 71. 128—129. Cf. A. P. KAŽDAN, Vizantijskij monastyr' XI—XII vv. kak social'naja gruppa. *VV* 13 (1971) 48—70.

[45] Alexias III 6. Cf. a similar statement on Theodora Cantacuzena, in Cantacuzenus I 125.

[46] Alexias III 7.

[47] Irenes Augustae Typicum, chs. 14. 31; DELEHAYE, Deux typica 48. 119ff.

Andronicus III's bid for power[48]. In the same period, Nicephorus Choumnos asserted in his testament that his wife had had all the responsibilities of the household; but the context indicates that he used the words τῶν κατ' οἶκον in a general sense, to describe the family fortune, which thrived under his wife's management[49]. His daughter, Irene Choumnaina Palaeologina, was as competent as her mother. Widowed at sixteen, and thereafter in full ownership and usufruct of her great dowry, she was able to deal with economic matters almost immediately after her husband's death. She retained control of her property, and remarkable economic independence, even after becoming a nun. She, like other women of the aristocracy, was able to sell or donate her property as she wished, without male authorisation[50].

The upper class woman, then, had her own property, acquired full ownership and use of it upon widowhood, and in any case was closely involved in managing it.

The variance between ideology and reality in Byzantium was particularly evident with regard to the participation of women in economic activities such as agriculture, manufacturing and trade. For the most part, the sources present model views of female behavior, and it is only indirectly that the face of reality may be uncovered. Byzantine ideology, consistent with its exaltation of the woman in the family, allowed her one primary occupation, that of running the household. Even Kekaumenos, with his strict views about keeping women secluded, admitted their right to be in charge of the household[51]. Within the household, the model occupation for a woman was spinning, weaving, and making cloth. This was seen as the primary and only totally accepted economic function of women. Indeed, it is probably the most common *topos* applied to females, in contexts other than moral ones. It would, therefore, be an idle exercise to list the texts in which women appear in the act of cloth-making[52]. It is more interesting to

[48] Cantacuzenus I 138; II 137—138. 185.

[49] Nicephorus Choumnos, Διαθήκη, in J. Fr. BOISSONADE, Anecdota Graeca e codicibus regiis, V. Paris 1833, 330.

[50] A.-M. M. TALBOT, The Correspondence of Athanasius I, Patriarch of Constantinople: Letters to the Emperor Andronicus II, Members of the Imperial Family, and Officials. Washington, D. C., 1975, no. 96; V. LAURENT, Une princesse byzantine au cloître. *EO* 29 (1930) 57; A. GUILLOU, Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée. Paris 1955, no. 46.

[51] Cecaumeni Strategicon, edd. B. VASSILIEVSKY, V. JERNSTEDT. St. Petersburg 1896, 42—43.

[52] On the subject, see Ph. KOUKOULES, Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός, vol. II B, 202—204. Tzetzes, with his negative attitude toward female learning, praised the martyr Loukia for spending her days at her distaff along with her mother and servant girls, after having

note that the commonplace was so powerful that it occasionally appears in peculiar forms. Thus, when the historian Doukas discusses the origins of the second civil war, he makes John VI's friends say to him that the Empire in the hands of Anne of Savoy was like a weaver's shuttle that worked improperly and spoiled the cloth[53]. A political judgment was given greater force by being tied to the stereotype which expected the woman to be at her loom. Even in Byzantine art, which very rarely portrays women in any kind of productive capacity, women at the loom are a frequent subject[54].

The *topos*, however, while distorting reality, does not entirely falsify it. Women did participate actively in the production of cloth in the Byzantine Empire as in western Europe[55]. The fact is firmly established by the only documents we have which regulated the communal life of women, that is, the *typika* of convents. In Irene Doukaina's convent, the ἐργόχειρον, the main secular occupation of the nuns, was making cloth and clothes, while in the *typikon* established by Neilos Damilas for a Cretan nunnery the word ἐργόχειρα was also associated with the making of monastic habits by the nuns[56]. In some nunneries, the production of cloth may have been relatively large-scale, with the possibility of selling the product in the market. Irene Choumnaina Palaeologina, in her foundation charter, forbade the nuns to work on their own account, or to behave like retail merchants (πραγματεύτριαι); I assume that she meant they were not to sell their cloth in the market[57]. There is, too, the short and intriguing treatise on "Agathe" by Michael Psellos, which seems to be discussing wage-earning cloth makers. He shows women at a number of jobs (making linen, carding

acquired an elementary education: τὰ πρῶτα δὲ καὶ στοιχειώδη ἐκμελετήσασα γράμματα, κοσμίῳ τῇ οἰκουρίᾳ σὺν ἅμα θεραπαινίσι καὶ τῇ μητρὶ ταλασιουργιῶν ἐμεμέλητο: A. PAPADOPOULOS—KERAMEUS, Varia Graeca sacra. St. Peterburg 1909, 84.

[53] Doukas, Istoria Turco-Bizantina (*1341—1462*), ed. V. GRECU. Bucharest 1958, VI 1.

[54] See, for example, T. VELMANS, Le Parisinus Graecus 135 et quelques autres peintures de style gothique dans les MSS grecs à l'époque des Paléologues. *Cahiers Archéologiques* 17 (1967) 209—235; I am indebted to Mr. M. Chatzidakis for his help with the iconographic material. It should be added that the theme of women weaving or spinning is common in western iconography as well, and has been considered as one of the portrayals of women in a passive condition: Chiara FRUGONI, L'iconographie de la femme au cours des XI[e]—XII[e] siècles, in: La femme dans les civilisations (1977), 87—97.

[55] See A. HIGOUNET, La femme du moyen âge en France dans la vie économique et sociale, in: Histoire mondiale de la femme, vol. II. Paris 1966, 154ff. In this case, the sources allow a closer examination of the various types of activity women engaged in, and even permit the identification of purely female occupations.

[56] Irenae Augustae Typicum, ch. 27; S. PETRIDÈS, Le typicon de Nil Damilas pour le monastère des femmes de Baeonia en Crète (1400). *IRAIK* 15 (1911) 102—103.

[57] Ph. MEYER, Bruchstücke zweier τυπικὰ κτητορικά. *BZ* 4 (1895) 45—49.

wool, spinning and weaving), while he presents wool dyeing as a male occupation[58].

It seems very probable that women did in fact control much of the household production of cloth; and part at least of the cloth sold in the marketplace was produced by women, as even the poem of Ptochoprodromos suggests[59]. The divergence between the ideology and reality lies, for one thing, in the fact that cloth-making was considered proper only insofar as it covered the household needs and not those of the larger economy. Indeed, in the thirteenth century, a woman was granted a divorce because, among other things, her husband had abandoned her, thus forcing her to spin and make woolen and linen cloth in other people's service. Apokaukos, who issued the divorce, objected not to the occupation but to the fact that it was undertaken for the account of others[60]. The social value projected here is, precisely, the virtue of the economic self-sufficiency of the household, and woman's role in keeping it self-sufficient. But that, as previous discussion has made clear, was a model situation, with little connection with reality.

The second distortion stems from the pervasiveness of the commonplace regarding women and cloth-making. This activity was, in fact, neither peculiarly feminine[61], nor the only one in which women engaged. On the contrary, women may be found in a number of occupations, including that of doctor and midwife[62]. Of particular importance was the participation of women in retail trade. Mention of such activities is frequent, from the 4th

[58] SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, V (1876) 530.

[59] D. C. HESSELING, H. PERNOT, edd., Poèmes prodromiques en grec vulgaire. Amsterdam 1910, IV 259.

[60] S. PETRIDÈS, Jean Apokaukos, Lettres et autres documents inédits. *IRAIK* 14 (1909) 29: ἔρια καὶ λίνον εὑρίσκειν αὐτὴν τάς τε χεῖρας ἐρείδειν εἰς ἄτρακτον καὶ ἀλλοτρίων εἶναι χερνῆτιν ...

[61] S. EUSTRATIADES, Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου ἐπιστολαὶ καὶ μῦθοι. Alexandria 1910, no. 87. Cf. the frequent occurrence of the surnames Raptes and Yphantes (e. g., LAIOU—THOMADAKIS, Peasant Society 120. 122—123). For a pictorial representation of male weavers, see the 11th-century Octateuch, Vat. gr. 747, Exodus XXXVI.

[62] In the *typikon* for the monastery of Pantocrator provision was made for a female doctor and nurses to take care of the female patients. The doctor received only half the salary of her male counterpart, and she was to function as assistant to the male doctors: P. GAUTIER, Le typicon du Christ sauveur Pantocrator. *REB* 32 (1974) 13. 85. 101. Women doctors, as well as midwives, are mentioned in inscriptions of the early Byzantine period: K. P. MENTZOU, Συμβολαὶ εἰς τὴν μελέτην τοῦ οἰκονομικοῦ καὶ κοινωνικοῦ βίου τῆς πρωΐμου Βυζαντινῆς περιόδου. Athens 1975. Midwives are also mentioned in the Palaeologan period (e. g., *MM* I 132ff.), and are commonly depicted in miniatures: D.-C. HESSELING, Miniatures de l'octateuque grec de Smyrne. Leyden 1909, figures 25. 70. 90. 115. 123; cf. Dionysiou, cod. 587, in: Οἱ θησαυροὶ τοῦ Ἁγίου Ὄρους, vol. I. Athens 1974, fig. 268.

century through the fourteenth, and Ibn Battuta, in his description of Constantinople, writes: "Each bazaar has gates which are closed upon it at night, and the majority of the artisans and sellers in them are women"[63]. The documentary sources allow a somewhat greater precision. Although women certainly did not monopolize retail trade, they were owners and sometimes also operators of small shops in Byzantine cities. They frequently received such shops as dowries[64]. And in some cases they participated with their dowry money in the small family retail business[65]. In the countryside, too, some women formed partnerships for the exploitation of mines and presumably for the sale of the product. Such was the case of the nun Nymphodora who, in 1445, was involved in two partnerships for the exploitation of mines in Siderokausia[66]. It may also be noted that, although women could not, by law, be money changers, we find in 1342 a woman of the highest aristocracy, an aunt of John V, selling some money-changers' benches[67].

Women were particularly active as producers and sellers of foodstuffs. In the twelfth century as in the fourteenth women operated bakeries; one put up capital for the operation of a dairy shop in Constantinople[68]. Vegetable and apple sellers are attested in Constantinople[69], while retail traders of vegetables, and of some kind of beverage, are shown in a fresco of the Blacherniotissa in Arta[70].

The marked presence of women in the retail trades is a phenomenon which was certainly not unique to the Byzantine Empire. It undoubtedly received an impetus from the quickening of urban life after the eleventh

[63] Ibn Battuta, Travels in Asia and Africa, 1325—1354, transl. H. A. R. Gibbs. London 1929, 160.

[64] Esphigménou, no. 9; *MM* II 416.

[65] *MM* I 452—454; II 326—328.

[66] Xéropotamou, no. 30. One of the rare artistic representations of women at work is that of Eve with bellows helping Adam at the forge. There are several examples, from ivory caskets of the 10th through the 12th centuries: A. Goldschmidt, K. Weitzmann, Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X.—XIII. Jahrhunderts, I. Berlin 1930, 67. 68. 69. 76. 93. This was pointed out to me by A. P. Každan.

[67] Lavra III, no. 123.

[68] Hesseling—Pernot, Poèmes prodromiques IV 99ff.; *MM* II 391—397. On women's participation in the production and sale of foodstuffs in medieval France, cf. Higounet, *op. cit.*, 154. 165.

[69] Oikonomidès, Hommes d'affaires 99; Ioannis Tzetzes Epistulae, ed. P. A. M. Leone. Leipzig 1972, no. 57.

[70] I am grateful to Mrs. M. Acheimastou-Potamianou for allowing me to see her unpublished photographs of this fresco; for a preliminary description of the scene, see her Βυζαντινές τοιχογραφίες στή Μονή Βλαχέρνας τῆς Ἄρτας. *Ἀρχαιολογικὰ Ἀνάλεκτα ἐξ Ἀθηνῶν* 8 (1975) 208—216.

century; and it was made possible to some extent by the relative liberation of dowry property from the strict constraints regarding its use. The same elements account for the existence of women who lent money to others, or who invested money in relatively long-distance trade. Such is the case of Theodora Palaeologina, who gave her daughter's dowry (along with 300 *hyperpyra* she had borrowed) to her relative Ioannes Goudelis, to invest in a trading enterprise to Chios. Apparently this was not an exceptional type of investment for her; when, a year earlier, she was arranging her daughter's marriage, she could not deliver the 400 *hyperpyra* which formed part of the dowry, for she had it not in cash, but εἰς πραγματείαν καί χρέα[71]. Similar activities continued until the very end of the existence of the Byzantine state. In the late winter of 1453, Maria, daughter of Manuel Sevastos, is seen to have had several dealings with Genoese merchants, including debts for unknown purposes, and a debt for the purchase of some caviar. And just after the fall of Constantinople, Mariola, the widow of a certain "Micali Apaschi", who left the captured city on a Genoese ship, appointed a plenipotentiary to guard her interests[72].

Among the women who participated in the urban economy, by lending money, or by engaging in retail or long-distance trade, or in other similar ways, several belonged to the aristocracy. In the fourteenth century, 75% of the reported cases were aristocratic women[73]. The proportion is certainly exaggerated because the sources are to some degree biased. Nevertheless, it may serve as a reminder of the role of aristocratic women in the economy of exchange.

The greatest possibility of operating in economic life without special disabilities belonged to widows who, as long as they did not remarry, retained the right of ownership and administration of family property.

[71] *MM* II 399. 511—512. 550—551. A study has been made of Genoese women who invested in trade; unfortunately, our data are insufficient for similar analysis: G. Jehel, Le role des femmes et du milieu familial à Gênes dans les activités commerciales. *Revue d'histoire économique et sociale* 53 (1975) 193—215; cf. M. Balard, *La Romanie génoise*. Rome 1978, 517, n. 12.

[72] A. Roccatagliata, Con un notaio genovese tra Pera e Chio nel 1453—1454. *RESEE* 17 (1979) 220.

[73] I have taken into account the following cases, designating members of the aristocracy by the letter A: *MM* I 52—53. 106—107 (A). 276—279 (A). 391—397; II 326—328. 348—350 (A). 358 (A). 367—368. 368—369 (A). 372 (A). 386 (A). 399 (A). 424—426 (A). 437—438 (A). 439—441. 447—448 (A). 484 (A). 550—551 (A); Darrouzès, Regestes, nos. 2500. 2674; G. Ferrari delle Spade, Registro Vaticano di atti bizantini di diritto privato. *SBN* 4 (1935), no. 7; and the two cases mentioned in notes 76. 77 below.

Two of these cases (*MM* I 52—53; II 513—515) refer to a semi-economic activity, whereby women have the right to exploit important icons. Cf. also J. Nesbitt, J. Wiita, A Confraternity of the Comnenian Era. *BZ* 68 (1975) 360ff.

They were rather numerous, probably making up about 20% of the population at any given time[74]. They had fiscal responsibilities, and we know that peasant widows headed households with property similar to the average property of the peasant population as a whole. The economic and financial activities of widows in the cities have not yet been studied. It is clear, however, that these were the women most involved in the economic transactions which reached the courts and therefore the sources. They were involved in trade or in artisanal activities[75]. Some had dealings with the Venetians or the Genoese. Thus, a woman named Irene, widow of Manuel Sagitopoulos, sold a Tatar slave to a Venetian in 1350[76]. And Jhera (Kyra) Palaeologina, daughter of a certain Livadarios and widow of Luchino de Draperiis, member of one of the important Genoese families of Pera, came into full control of her dowry of 2500 *hyperpyra* on her husband's death. She was subsequently quite active, recovering debts and acting in the name of her sons[77].

If the economic activities of urban women are to some extent visible and capable of analysis, women's participation in agricultural labor is virtually invisible in the sources. Indeed, although historians may assume that peasant women worked in the fields as well as in the house, the specifics of these activities are not known, and the evidence is ambivalent. For example, although apparently it was quite common in 13th-century Epirus for women to gather grapes, Apokaukos, in what may be a metaphorical passage, finds the participation of women in grain harvesting a strange and almost unnatural activity[78]. Apparently, women also took part in threshing, but not in every part of the Empire[79]. There is also the interesting case of the disbanding of a double monastery in the late fourteenth century; part of the rationale for the decision was that the monks were unhappy because women would not work in the fields[80]. At this

[74] LAIOU—THOMADAKIS, Peasant Society 89ff. The taxes paid by peasant households headed by women (0.6 *hyperpyra* in 1300—1301; 1.1 in 1320—21, and 0.5 in 1341) were comparable to those paid by the peasant population as a whole (1 *hyperpyron* in 1300—01, 1.2 in 1320—21, 0.7 in 1341). On the contrary, in the early fifteenth century peasant households headed by widows paid a much lower tax than the others: F. DÖLGER, Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges. Munich 1948, no. 63.

[75] *MM* II 399—400. 511—512.

[76] A. S. V., Notai di Candia, b. 11, fo. 5ro.

[77] A. S. G., Notary Donato di Chiavari, 1389, nos. 10. 17. 21. 24. 81 (1387—1390). A study of the position of Greek women in Venetian- or Genoese-held territories would yield very significant results.

[78] A. PAPADOPOULOS—KERAMEUS, Noctes Petropolitanae. St. Petersburg 1913, 260; PETRIDÈS, Jean Apokaukos 18.

[79] Ph. KOUKOULES, Θεσσαλονίκης Εὐσταθίου τά Λαογραφικά I. Athens 1950, 25.

[80] *MM* II 80ff. (1383).

point, all that may be said with certainty is that women in the countryside were normally inscribed in the *praktika*, often functioning as heads of household. They probably, as in western Europe, engaged in the minor agricultural activities: tending small animals, cultivating gardens, perhaps vineyards. Occasionally we find women shepherdesses (like the Vlach shepherdesses introduced in Mt. Athos in the eleventh century)[81]. But the participation of women in the major agricultural activities remains an open question[82].

3. Society and Politics

The active economic role of women presupposes a general involvement in the society, and a much greater interaction with men than scholars have believed[83]. The modern concept of the seclusion and isolation of Byzantine women from the rest of society is largely a misconception which extends earlier realities to periods when they no longer applied. The confinement of women to women's quarters was not a functional reality after the eleventh century. It has been made famous by the eloquence of Psellos and the picturesque language of Kekaumenos; but in fact, these two authors, along with Attaleiates, are the last to show the *gynaeceum* as part of social reality[84]. When it appears in the sources subsequently, it is presented merely as an ideal, not as part of people's lives. Eustathius of Thessalonica, for example, talks of a κόρη, θαλαμευομένη ἐκείνη ὥσπερ καὶ αὕτη ἐντὸς τῶν βλεφάρων, but the passage is part of an exegesis, and does not really describe the contemporary situation[85].

Reality was quite different. The aristocratic women of the twelfth century and through the late fourteenth were far from secluded. Irene Doukaina went on campaign with her husband, and her daughter was at some pains to reconcile this fact with the social norm, which would still prefer women to shun the company of men[86]. Cantacuzenus' wife, Irene,

[81] GRUMEL, Regestes, no. 81; L. OECONOMOS, La vie religieuse dans l'empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges. Paris 1918, ch. VII.

[82] Iconography is of little help in this case. Unlike western European miniatures, Byzantine ones very rarely show women in agricultural activities. Women do not appear in the bucolic scenes illustrating the Homilies of St. Gregory Nazianzenus, although these show, among other things, pruning, tilling, shearing, beekeeping, and milking. G. GALAVARIS, The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzenus. Princeton 1969. Only rarely do women appear in scenes like the 12th-century representation of Eve helping Adam to reap: GOLDSCHMIDT—WEITZMANN, Elfenbeinskulpturen, p. 92.

[83] See, for example, GROSDIDIER DE MATONS, La femme 27—28.

[84] Michaelis Attaliotae historia, ed. Em. BEKKER. Bonn 1853, 88.

[85] *PG* 136, 732.

[86] Alexias XII 3.

essentially governed Didymoteichon while he was on campaign in Macedonia during the second civil war; some years later, his daugher Helen was left in charge of the garrison of Ainos by her husband, the despot Nicephorus II of Epirus[87]. At a somewhat different level, the life of Eudocia, daughter of the protasekretis Neokaisarites, is instructive. She lived in Thessalonica, and was the object of the ardent affections of the despot Constantine, son of Andronicus II. He tried to woo her, but she refused, fearing, says Gregoras, either the act of adultery itself, or her husband's reaction to it. Constantine was finally able to marry her after her first husband's death. Gregoras, who relates the story, describes her beauty, great enough to inspire desire in all who met her or who heard of her. These seem to have been rather numerous. For she was an educated woman, and she apparently had a relatively large group of acquaintances with whom she discussed books and intellectual questions[88]. Even if one were to relieve this story of a certain romantic element, it would still serve as proof of the free interaction of Palaeologan aristocratic women with men.

The aristocratic woman emerged as an important element in the society and politics of the Empire in the late 11th century. This was not the personal involvement of remarkable women who were important because of historical accident or extraordinary ability — like Pulcheria, Theodora, wife of Justinian I, or Irene the Athenian. It was, rather, the increased interference of a whole class of women in public life. Some functioned as Empresses, running their own administration (as did Irene of Montferrat in Thessalonica), and managing their own properties. Starting with Anna Dalassena, they issued acts many of which, although not all, had to do with economic arrangements involving their property[89]. Occasionally they ruled the Empire, or parts of it, as did Anne of Savoy. Most frequently they ran the state along with their male relatives, as did a number of the women of the Cantacuzenus family. Some of them clearly enjoyed power; the most striking example is, perhaps, Anna Comnena, who plotted as much as her paternal grandmother had done, although less successfully. The difference is, that whereas Anna Dalassena had, like a model Byzantine mother, plotted for her sons, her granddaughter's interest was concentrated on her own self. Anna Comnena was also quite conscious of the new role women were playing in politics. For she divorced the actions of the Comnenian

[87] Cantacuzenus III 315—316; II 195, 281—287.

[88] Gregoras I 293—294.

[89] F. Barišić, Povelje vizantijskih carica. *ZRVI* 13 (1971) 145—202. For Anna Dalassena's acts, see *MM* VI 32ff. 35ff. 65ff. The eleventh-century empress Theodora had also issued acts: F. Dölger, Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges. Munich 1948, no. 36. Cf. the disapproving statement by Psellos, Chronographie II 73.

ladies from those of the Macedonian empresses and the other eleventh-century women who ran the state from the *gynaeceum*[90].

Women also took a very active part in the religious controversies of the Palaeologan period, to the extent of taking action that was independent of and hostile to those of their male relatives. The ardent opposition to Michael VIII's unionist policies by his sister Eulogia and his two nieces, Theodora Comnena Raoulaina and Anne of Epirus, is well known. Maria, wife of Michael IX, apparently also had pro-Arsenite tendencies, as did two other close relatives of Andronicus II[91]; which places a good number of Palaeologan ladies in opposition to the official policies of their male relatives. Later in the century, Irene Choumnaina ran an anti-Palamist campaign from her convent and, more surprisingly, her religious predilections were shared for a time by Irene, wife of John Cantacuzenus[92].

The rather intense involvement of the women of the aristocracy in religous matters is an aspect of their involvement in politics; but the pattern of opposition to the official state positions is a subject worthy of further examination.

The emergence of the aristocratic woman as an important element in the economy and the politics of the Byzantine Empire is, of course, a result of the fact that the aristocracy as a whole had become more solid, and dominant. Within that class, women played a particular role, partly because they owned and controlled some of the landed property which was the economic power base of that class, and partly because they could ensure the proper ancestry to their offspring. The existence of strong family links between the members of the Byzantine dominant families in the Comnenian period and later, and the fact that much of politics was run by these closely related families is too well known a phenomenon to bear discussion[93]; it began, in fact, with the alliance of the Ducae and the

[90] Cf. Psellos, p. 117: Περιΐσταται οὖν ἡ βασιλεία ταῖς δυσὶν ἀδελφαῖς, καὶ τότε πρῶτον ὁ καθ' ἡμᾶς χρόνος τεθέαται γυναικωῖτιν μετασχηματισθεῖσαν εἰς βασιλικὸν βουλευτήριον ... and Anna Comnena, Alexias III 7: Καὶ ἴσως μὲν ἄν τις ἐνταῦθα γενόμενος καταμέμψοιτο τὴν οἰκονομίαν ὡς γυναικωνίτιδι καταπιστεύσαντος τοὐμοῦ πατρὸς τὴν τῆς βασιλείας διοίκησιν. Ἀλλ' εἰ τὸ φρόνημα τῆς γυναικὸς ἠπίστατο ... ἀφέμενος μέμψεως πρὸς θαῦμα τὴν μέμψιν μετέβαλλε.

[91] Talbot, Correspondence, no. 69, no. 34; cf. Laurent, Regestes, no. 1689, and D. M. Nicol, The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus). Washington, D. C., 1968, no. 14.

[92] Laurent, Princesse, *passim*; R. Guilland, La correspondance de Nicéphore Grégoras. Paris 1927, no. 151. It is, presumably, such women that Philotheos Kokkinos deplores in his *enkomion* of Gregory Palamas: *PG* 151, 642.

[93] A. P. Každan, Social'nyj sostav gospodstvujuščego klassa Vizantii XI—XII vv. Moscow 1974, 196ff.; A. E. Laiou, The Byzantine Aristocracy in the Palaeologan Period: A Story of Arrested Development. *Viator* 4 (1973) 131—151; Lemerle, Cinq études, 297.

Comneni through the marriage of Alexius I and Irene. As a result, the women of the aristocracy had a clear self-awareness as members of the dominant class, and an immense pride of family. This is evident in their own statements and appears also in the poems of those who were trying to court their favor. For Theodore Prodromos, and presumable for his audience, descent along the female line was as important as along the male. Of the daughter of Theodora Comnena, he writes: ἡ πορφυρανθόπαιδος ἐκ Θεοδώρας | μητρὸς Κομνηνῆς Κομνηνὴ παῖς Μαρία | Κωνσταντίνου δὲ σύζυγος Καμυτζίου[94].

In the early Palaeologan period, Maximos Planoudes composed what may be the epitome of this genre, an epigram addressed to Theodora Comnena Raoulaina which consists simply of her genealogy, tracing her paternal ancestry to the early Comneni, her maternal to the Angeli, and her husband's to John Ducas Vatatzes[95]. It is also significant that among the aristocracy it was a common occurrence for children to adopt both their mother's and their father's name or even to use only the name of their female parent. The phenomenon usually appeared when the female ancestry was more exalted than the male one, but it also suggests a particular kind of pride. It is that which must have made the daughter of Nicephorus Bryennios and granddaughter of Alexius I Comnenus adopt the name of her maternal grandmother, Irene Ducaena.

The non-aristocratic urban women, too, seem to have had a complex role in society, far removed from the simple model which Byzantine ideology had created. Their presence in economic life has already been discussed. Almost all access to political life being denied them, they, unlike aristocratic women, had very limited influence on the politics of the Empire. They did, however, participate in riots, sometimes with great violence. Women were among the most vocal participants in the riots in Constantinople in 1042, when Michael Calaphates tried to remove Zoe from power. Psellos was impressed by the numbers and the violence of the women who threatened to burn the palace, and who called for Zoe with the strange cry "ποῦ ποτε ἡ μόνη τῶν πασῶν ἐλευθέρα"[96]; At the end of the next century, women were among the crowd in the riot which ended the reign and the life of Andronicus I; but Choniates, in describing their actions, is

[94] W. HÖRANDNER, Theodoros Prodromos. Historische Gedichte. Vienna 1974, LXIV; cf. LXVI.

[95] Sp. LAMPROS, Ἐπιγράμματα Μαξίμου Πλανούδη. *NE* 13 (1916) 414—421.

[96] E. RENAUD, Michel Psellos Chronographie, I. Paris 1926, 102. Neither Skylitzes nor Attaleiates mention women in this riot.

not surprised at their presence in the streets of the city and outside their home, as Psellos and Attaleiates had been in the eleventh century[97].

4. LITERACY

The multifaceted activities of women in Byzantine society in the eleventh century and after are connected, to some extent, with changes in female literacy, and in the societal attitude toward educated women. Already in the late eleventh century there is a certain positive perception of women who had achieved greater education than that required for reading the simplest religious texts[98]. Theophylact of Ochrid praised the great learning of the empress Maria of Alania[99], while Michael Psellos inadvertently describes intriguing development within his own family. For while his mother had only the most rudimentary learning, his daughter was on her way to acquiring a good education before she died at the age of nine[100]. His pride at her accomplishment probably reflects a change in the society's attitude toward education for upper class women; Psellos' daughter would have differed from his mother not only because times had changed, but because she would have belonged to a higher class.

The existence of a number of highly educated women in 12th-century Constantinople is as well known as it is interesting a phenomenon. They were primarily relatives of the Comnenoi: Anna Comnena, or the sebastocratorissa Irene who had her own literary circle and whom Theodore Prodromos addressed as φιλάγαθε βασίλισσα καὶ φιλολογωτάτη[101]. Learning had become an acceptable virtue for the upper class female.

There was, however, an ambivalence in that attitude. George Tornikios' funeral oration of Anna Comnena, a commissioned work, gives a measure of the ambivalence[102]. He praised her extraordinary education, her erudition, her influence on contemporary learned men[103]. Nevertheless, he

[97] Nicetae Choniatae historia, ed. Em. BEKKER. Bonn 1835, 456ff.

[98] See, for example, Zhitie ... sv. Feodory, p. 3; PAPADOPOULOS—KERAMEUS, Varia 84.

[99] *PG* 126, 265.

[100] SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, V, 7. 12. 64—66.

[101] HÖRANDNER, Theodoros Prodromos, no. XLVI; cf. Tzetzes Epistulae, ep. 56, in which he asks her to return a book he had sent her. On the *sebastokratorissa*, cf. F. CHALANDON, Jean II Comnène (1118—1143) et Manuel I Comnène (1143—1180). Paris 1912, 212—213.

[102] J. DARROUZÈS, Georges et Démétrius Tornikès, Lettres et discours. Paris 1970, 229—230; cf. R. BROWNING, An Unpublished Funeral Oration of Anna Comnena. *Proceedings of the Cambridge Philosophical Society*, no. 188 (new ser. no. 8) (1962) 1—12.

[103] DARROUZÈS, Tornikès 244ff. 255. 283. 287ff. 301. 311.

was not presenting these traits as those of a model woman, to be emulated by others. He found Anna comparable only to a few women of remote Antiquity. It was a fairly common cliché, but normally employed not for learning but for wisdom or piety. Tornikios' use of it seems to remove Anna from her social milieu. He also insisted that she acquired her knowledge secretly, and against her parents' desires: very questionable praise, in a society where obedience to parents was a prime virtue. And he used the *topos* for a woman's proper occupation (spinning and weaving), saying that Anna had exchanged the distaff and spindle for learning[104]. The truly negative implications of that statement are made clear in a poem by Tzetzes, κατὰ γυναικὸς σχεδογραφούσης, in which he urges the woman scholar to return to her spindle, "for learning is proper to men"[105]. Tzetzes took a dim view of women's literary activities, which he lamented in another verse. That poem seems to indicate that there were a relatively large number of women of learning in twelfth-century Constantinople[106].

To these vague and to some degree impressionistic types of information may be added the potentially more valuable data provided by the *typika* of women's convents. Especially important is the oldest extant one, the *typikon* of Irene Doukaina for the convent of Kecharitomeni. In it she described in great detail the duties of the many officials of the convent, virtually all of whom had to know reading, writing and some form of accounting in order to discharge their duties adequately[107]; never once did she mention the possibility that some of the nuns (who were, to be sure, aristocratic ladies) might be illiterate. On the contrary, the eleventh-century *typikon* for the monastery of Evergetis did confront that possibility; and it was echoed by the *typikon* issued in 1152 by Isaac Comnenus for the monastery of Kosmosoteira[108]. The other *typika* governing female convents all date from the late thirteenth or early fourteenth centuries;

[104] *Ibid.* 231. 243—245. 315. 229.

[105] S. G. MERCATI, Giambi di Giovanni Tzetze contro una donna schedografa. *BZ* 44 (1951) 419. Anna Comnena herself was very much opposed to the particular kind of scholarship Tzetzes criticized: Alexias, book XV, 7.

[106] Th. KIESSLING, Ioannis Tzetzae Historiarum variarum Chiliades. Leipzig 1826, p. 517; I owe this reference to Professor A. P. Každan.

[107] *Irenae Augustae Typicum*, chs. 14. 19. 20. 21. 22. 24.

[108] A. DMITRIEVSKIY, Opisanie liturgičeskich rukopisej, chranjaščichsja v bibliotekach pravoslavnago vostoka, I. Typica. St. Petersburg 1895, 645—646; cf. J. PARGOIRE, Constantinople: Le couvent de l'Evergétès. *EO* 9 (1906) 228—232. 366—373; 10 (1907) 155—167. 259—263; L. PETIT, Typicon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos (1142). *IRAIK* 13 (1908), ch. 39.

and in only one of them is there mention of nuns who might be illiterate[109]. The same convent had a school for girls as well as boys; but this was later suppressed[110].

In the thirteenth and fourteenth centuries, but unfortunately in no other period, there is sufficient information to make possible a closer examination of female literacy. The existence of a relatively large number of documents, issued by or involving women, allow us to use a somewhat rudimentary but nevertheless indicative criterion, namely the ability of women to sign their name. Table III summarises female literacy in the sense defined above. The statistics include women of the aristocracy and of the peasantry; the urban, non-aristocratic woman, is largely absent from this documentation[111].

Table III
Female Literacy

	No. of Cases	Literate	Illiterate	Rate of Literacy
13th c.	113	2	111	1.8%
14th c.	83	13	70	16.0%

The difference in the percentages of "literate" women is to be ascribed not to changes over time, but to the social composition of the female population which underlies these figures. The thirteenth-century documentation involves a considerable number of women who belonged to the local Asia Minor aristocracy[112]; it is their illiteracy that Table III establishes, as well as that of the peasant woman. That this was a sex-specific illiteracy is proven by the fact that in a number of cases the husband or father of the woman was literate, at least to the degree established by the criterion we have used. The fourteenth century documentation, which comes mostly from Macedonia, tells the same story. Not only peasant women, but many

[109] That is the *typikon* for the monastery of Vevaia Elpis, founded by Theodora Synadene: DELEHAYE, Deux typica 53. The introduction to this edition gives a list of *typika*; cf. also K. A. MANAPHES, Μοναστηριακὰ Τυπικὰ-Διαθῆκαι. Athens 1970, 178ff.

[110] DELEHAYE, *op. cit.*, 47. 97. 98.

[111] Sources for Table III: Esphigménou; Lavra, I. II. III: Chilandar (Actes grecs); MOŠIN, SOVRE, Supplementa ad acta graeca Chilandarii; Zographou; Kutlumus; Dionysiou; Pantocrator; Xénophon; Xéropotamou; *MM* IV. VI; GUILLOU, Saint Jean Prodrome; Philothée; OIKONOMIDÈS, Docheiariou; H. HUNGER, Zwei byzantinische Urkunden der späten Palaiologenzeit aus der Österreichischen Nationalbibliothek. *BZ* 48 (1955) 304ff.

[112] For example, Martha Thrakesina and her daughter Anna, Anna Planitissa, members of the Gordatos family, etc.: *MM* IV 86—88. 94—96. 99. 127; cf. M. ANGOLD, A Byzantine Government in Exile. Oxford 1974, *passim*.

aristocratic ladies too were unable to sign their names: among them was Maria, wife of the *megas myrtaites* Georgios Prokopios who, on the contrary, was literate[113]. Among them too was Maria Angelina, daughter of Spartenos, who bore the title of *pansebastos sebastos*, and Maria Deblitzene, member of an important Thessalonican family[114]. Their male relatives tended to be literate.

Only the women of the highest court aristocracy were able to write in the thirteenth century as in the fourteenth. The lowest title borne by the closest male relative of a woman on our literate list was that of πρωτοκυνηγός; the next lowest on the social scale were Anna Lascarina, μεγάλη παπίαινα, and her sister Thomais, who misspelled her name rather badly[115]. The majority of the known literate ladies was even closer to the highest aristocracy. On the list are Maria Angelina Doukaina Palaiologina, daughter of Simeon Urosh and wife of Thomas Preljubovitch, who signed in a beautiful hand; Theodora Cantacuzena, the mother of John VI; and Irene, wife of the *protovestiarites* George Zagarommatis[116]. Therefore, the statistics in Table III reflect neither a change over time nor a geographic differentiation, but simply the greater incidence of female members of the highest aristocracy in the documentation of the fourteenth century. The reality which underlies the statistics is that in the thirteenth and fourteenth centuries women were by and large illiterate in terms of the criterion employed here. It is, of course, necessary to remember that there are varying degrees of illiteracy[117]; and that women who could not write may well have been able to read simple texts.

The high aristocracy, in any case, was literate, and some of its women were very well educated indeed. Among them were some women not included in our list, but well known from other sources; for example, Irene Choumnaina, who received an excellent education at the hands of her father Nicephorus, or the very learned Theodora Komnene Raoulaina who collected books, copied manuscripts, wrote saints' lives and was involved in politics of the church and the state[118]. Thessalonica too could boast of educated aristocratic ladies, like Eudocia Palaeologina, whom Gregoras likened to Hypatia[119]. They were all highly literate, very visible, and lived in the late thirteenth or the early part of the fourteenth century.

[113] Chilandar, no. 117 (1328); cf. R. GUILLAND, Mémorialiste, apo ton anamneseon, myrtaïte et tatas. *JÖBG* 16 (1967) 148—149.

[114] Lavra II, no. 98 (1304); for bibliography, see *ibid.*, p. 137. On the Deblitzenoi, see N. OIKONOMIDÈS, The Properties of the Deblitzenoi in the Fourteenth and Fifteenth Centuries, in: A. LAIOU-THOMADAKIS, ed., Charanis Studies. New Brunswick 1980, 176—198.

[115] Zographou, no. 28 (1330); Lavra III, no. 148 (1377), and p. 101; for the titles, see J. VERPEAUX, Pseudo-Kodinos, Traité des offices. Paris 1966, 138.

[116] Lavra III, no. 146; Kutlumus, no. 18; *MM* IV 232ff. (cf. ANGOLD, Byzantine Government 136).

[117] R. BROWNING, Literacy in the Byzantine World. *Byzantine and Modern Greek Studies* 4 (1978) 39—54.

The conclusion is evident. The presence of highly educated women in the Comnenian period was preceded by greater interest in the education of girls in the eleventh century and by the emergence of a new attitude — ambivalent though it was — toward learned females. The same phenomenon occurred in the early Palaeologan period, lasting, perhaps, until the middle of the fourteenth century. In this latter period, literacy (if the term is taken to mean the ability to write) was largely restricted to the high aristocracy. We do not know whether this was also the case at the time of the Comneni or whether learning, more widespread at that time, contracted and became socially restricted in the Nicene and Palaeologan periods. We are also very poorly informed about city women who did not belong to the aristocracy, in any period. The fact that Maria, daughter of the *protoierakaris* Strongylos, kept accounts of her transactions is interesting, but not sufficient to characterize a class[120]. Perhaps future research will inform us on the literacy of the women artisans and traders who lived in Constantinople and the other Byzantine cities.

If a segment of highly educated women existed in the early Palaeologan period, there is some evidence that a decline set in after the second half of the fourteenth century. The limited documentation includes the fact that both Maria Deblitzene and her daughter Theodora, although they belonged to aristocratic families, were illiterate, as was the nun Eugenia, who had the title *protosebaste*[121]. Also, most of the women who signed their acts in the late fourteenth century misspelled their names. It may, finally, be significant that although Anna Tornikina was literate in 1358, her children were not, perhaps because of a general decline of education in this period of hardship[122].

5. ATTITUDES

The question of Byzantine attitudes toward women in the period under discussion has not been studied by scholars; current scholarship usually follows the very powerful but temporally bound statements of early

[118] On Irene Choumnaina Palaeologina, see LAURENT, Une princesse 29—60. On Raoulaina, see D. NICOL, The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus) ca. 1100—1460. Washington, D. C., 1968, no. 14.

[119] Gregoras I 293—294.

[120] *MM* I 276—279 (1348) = DARROUZÈS, Regestes, no. 2300.

[121] HUNGER, Zwei Urkunden.

[122] Pantocrator, no. III (1358).

church fathers (especially St. John Chrysostom) and later saints[123]. Indeed, it is not easy to isolate the changes from the cloak of tradition with which the Byzantines often covered new attitudes. But, whereas some aspects of men's (or women's) attitude toward women were so constant as to appear timeless[124], others did change. In the period after the eleventh century some of the old perceptions persisted, but they coexisted with new ones, in greater consonance with the increased participation of women in the economic and political life of the Empire. For one thing, both the male and the female members of the aristocracy respected the women of their class, the transmitters of lineage and money. Alexius I Comnenus' claim of perfect unanimity with his mother was echoed, in a less exalted tone to be sure, by his son Isaac, who, in the *typikon* for Kosmosotira, disclaimed any fear or hatred of women[125]. In the fourteenth century there is the eloquent tribute by Nicephorus Choumnos to his wife, whom he called his "life's companion" and who, he claimed, had an equal share of all their possessions[126].

Something of this is reflected in contemporary statements concerning the equality of men and women. In the correspondence of John Apokaukos, there is a strong statement of the equality between men and women in everything except the formation of the body; the argument is based on an interpretation of the passage "Let us make man in our image" (Genesis 1 : 26) which considers "man" (ἄνθρωπος) to mean both male and female[127]. Demetrios Chomatianos, too, disagreed with the differential treatment of adultery according to the sex of the guilty party[128]. Similarly, the idea of feminine infirmity lost much of its force in this period. For example, Cantacuzenus used it in the most diluted possible form, to excuse the

[123] See C. Mango, Byzantium, the Empire of New Rome. London 1980, 225.

[124] Ὅτι καὶ κόσμος ταῖς γυναιξὶν ἡ σιγή: O. Mazal, Der Roman des Konstantinos Manasses. Vienna 1967, 107. 131 n. 14.

[125] Petit, Kosmosotira, ch. 56.

[126] Boissonade, Anecdota Graeca, V 329.

[127] A. Papadopoulos—Kerameus, Συνοδικὰ γράμματα Ἰωάννου τοῦ Ἀποκαύκου. *Βυζαντίς* 1 (1909) 14. It is indicative that in a 12th-century representation of Adam and Eve on an ivory casket, Eve is shown helping Adam who is reaping; she is also shown at the forge, on the same plaque as he. In the 10th—11th century representations of these scenes, Adam reaps alone, and he and Eve are shown on different plaques when working at the forge: Goldschmidt—Weitzmann, Byzantinische Elfenbeinskulpturen, pp. 92. 93.

[128] Pitra, col. 116. Note, however, that contemporary practice diverged considerably from these feelings. In at least two reported cases, women accused of adultery agreed to prove their innocence through the ordeal by fire, and they were encouraged in this by two high church officials: Papadopoulos—Kerameus, *Βυζαντίς* 1, 27—28; Cantacuzenus, II 172—173. While Apokaukos disapproved of such actions (as did Chomatianos: Pitra, no. 87), Cantacuzenus seems to have approved.

actions of Anne of Savoy, and so relieve her of some of the responsibility for the civil war[129]. Even in the documentation, the doctrine of female infirmity is invoked only to be waived, by women who donate or sell land[130]. Social realities have changed; and the fear of women, which was still very much evident in Psellos (along with a horror of strong-willed women) has been to some degree replaced by a tacit acceptance or, in the case of the aristocracy, with some respect.

Literature, too, reflects some of the social realities. The very fact that the heroine of a romance could be partly modelled after a Comnenian wife[131], suggests an acceptance of femininity which was very much lacking in earlier female heroines. The acceptance not only of femininity, but of love, finds its culmination in the romance of *Kallimachos and Chrysorroe*, in many ways a celebration of sexual attraction[132]. But then, there is, in some at least of the literature of the fourteenth century, evidence of a certain freedom of morals, and a certain frankness about sexual matters. For example, the writer of the *Paidiofrastos diegesis* promises, in the poem, not only to arouse the women who hear it, but also to provide satisfaction[133]. In the fourteenth-century *Poulologos*, also, the imagery associated with women (in the teasing and offensive vein necessitated by the subject matter) is overtly sexual[134].

The self-identification of women is also of some interest; unfortunately, it is limited to women of the aristocracy, fot they are the only ones who have left any documents. For the most part, also, and with the obvious exception of the historical work of Anna Comnena, the documents are of a very special nature. Wills, donations of land, *typika* are not the best means of self expression. Nevertheless, some attitudes show through. Women glory in their progeny[135]. They show pride in their position and in their families — thus expressing one of the basic elements of Comnenian and Palaeologan society: the aristocratisation of society and the self-awareness of the aristocracy. Perhaps the most telling female document in this connection is the *typikon* of Theodora Synadene which includes portraits of her relatives with their names and their relationship to her[136].

[129] Cantacuzenus II 47 ff. 455. 470—471.

[130] *MM* I 158 ff.; IV 394.

[131] A. P. Každan, Bemerkungen zu Niketas Eugenianos. *JÖBG* 16 (1967) 101—117.

[132] M. Pichard, Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoé. Paris 1956.

[133] V. Tsiouni, Παιδιόφραστος διήγησις τῶν ζώων τῶν τετραπόδων. Munich 1974.

[134] S. Krawczynski, ed., Ὁ Πουλολόγος. Berlin 1960, lines 166 ff. 186—216. 220—230. 481—512.

[135] Theodora Cantacuzena, in: Kutlumus, no. 18.

[136] Delehaye, Deux Typica, *typikon* A.



I have stressed the participation of women in the economic and political life of the Byzantine Empire, and a certain amount of disengagement from older constraints and mentalities. It must always be borne in mind, however, that a number of important constraints still remained, both in law and in reality. The most significant of them were, still, prohibitions affecting the public life of all women and the legal safeguards of the prohibitions which affected all women. In the end, in terms of realities as well as attitudes, the often repeated phrase ἴσμεν ... κεφαλὴν τῆς γυναικὸς τὸν ἄνδρα has as much reality in the fourteenth century as it did in the ninth[137]. It was not always accepted by women; not, for example, by Ptochoprodromos' wife. But even Anna Comnena could not in the end bypass the secondary position imposed on her by her sex; she could only wish that sex away[138].

Quite apart from the legal restrictions, there were hardships and indignities which were specific to women, affecting all of them, including the aristocracy. For example, the marriage alliances between aristocratic families, an important aspect of Comnenian and Palaeologan society, often took place at the expense of women. One thinks of Simonis, the daughter of Andronicus II, married at the age of five (against every canonical prohibition) to the forty-year old king of Serbia, from whom she was forever after trying to escape[139]. Similarly, there is the marriage of Theodora Cantacuzena to Orchan, which began with a travesty of the proper imperial Byzantine marriage ceremony. Her father reports it in the best possible light, but Doukas called it a μιαρὰ μνηστεία[140].

It seems to me, furthermore, that the early fifteenth century brought an end to many of the activities and situations I have been describing. Times were difficult, wealth was disappearing from the hands of many members of the aristocracy, large numbers of women were entering monasteries. When Francesco Filelfo talked of the noble ladies of Constantinople seeing no one but their close relatives, and never leaving the house except at night and veiled, he may have been describing a new reality rather than repeating an old cliché[141].

---

[137] Ἴσμεν δὲ πάντως κεφαλὴν τῆς γυναικὸς τὸν ἄνδρα: Prodromos, no. XX. Hörandner.

[138] Choniates 15.

[139] Pachymeres II 272—278; Gregoras I 243. 273—278. 293. 318; Cantacuzenus I 36—37.

[140] Cantacuzenus II 586—588; Doukas IX 1.

[141] S. Moraitis, Sur un passage de Chalcondyle relatif aux Anglais. *REG* 1 (1888) 97.

5. FUNKTIONEN UND FORMEN DER BYZANTINISCHEN LITERATUR

ANTONIO GARZYA / NAPOLI

TESTI LETTERARI D'USO STRUMENTALE

I

La trattazione del tèma del presente rapporto richiede alcune precisazioni preliminari di ordine teorico e terminologico, poiché esso implica concetti e formulazioni sui quali l'attuale scienza della letteratura ha solo da poco aperto il dibattito.

E per cominciare, cercheremo di chiarire cosa intendiamo per ‚letteratura d'uso strumentale', dizione italiana che a nostro avviso meglio conviene a rendere quella tedesca di ‚Gebrauchsliteratur' o quella francese di ‚littérature d'usage courant'.

La nozione è definita da Horst Belke con le seguenti parole: „Unter Gebrauchstexten werden ... solche Texte verstanden, die nicht, wie poetische Texte, ihren Gegenstand selbst konstituieren, sondern die primär durch außerhalb ihrer selbst liegende Zwecke bestimmt werden. Gebrauchstexte dienen der Sache, von der sie handeln; sie sind auf einen bestimmten Rezipientenkreis ausgerichtet und wollen informieren, belehren, unterhalten, kritisieren, überzeugen, überreden oder agitieren"[1].

Si tratta di una categoria di testi dai contorni fluidi, atta a sconfinare da un lato nella sfera del genuinamente letterario o poetico, dall'altro in quella del privato, del non destinato alla diffusione. Sta al particolare della ricerca di fissarne di volta in volta i confini. Importante è in ogni caso il tentativo di ampliare il concetto di letteratura attraverso l'inclusione di forme sinora neglette, punto sul quale ha giustamente posto l'accento il Sengle[2]; importante del pari l'inquadramento, operato da Walter Jens[3], delle forme d'uso nell'orizzonte della *rhetorica nova*, della rinnovata „Lehre von der Wirksamkeit des Artikulierten" nei suoi molteplici aspetti di scienza sociale.

È ovvio peraltro che, come non tutto ciò che è scritto si può considerare letteratura, questa iniziando là dove al dato informativo subentra un

[1] H. BELKE, Gebrauchstexte, in: Grundzüge der Literatur- und Sprachwissenschaft, hrsg. v. H. L. ARNOLD u. V. SINEMUS, Bd. 1: Literaturwissenschaft. München ³1975, 320—341 (320).

[2] F. SENGLE, Vorschläge zur Reform der literarischen Formenlehre. Stuttgart ²1969, 17.

[3] W. JENS, Von deutscher Rede. München 1969, 13 s.

dato emozionale (Bachtin), così non si considererà testo d'uso qualsiasi scritto, ma soltanto quello del quale la intenzionale destinazione a un uso specifico sia la nota saliente.

A tal riguardo giova distinguere col Morpurgo-Tagliabue fra un ‚uso finalizzato' e un ‚uso strumentale' di un testo letterario: „Leggiamo la *Divina Commedia* o il *Faust* (e così li leggevano i contemporanei) per conoscere la *Divina Commedia* e il *Faust*, la cui conoscenza è fine a se stessa ... Leggeremo invece un romanzo giallo o un romanzo rosa non perché la conoscenza delle avventure dei protagonisti sia un fine in sé, ma come mezzo per distrarci“[4].

La nozione di testo d'uso strumentale permette anche un inserimento nell'attuale discussione sui generi letterari. Com'è noto, la tradizionale tripartizione dei concetti-base dei vari generi — epico, lirico, drammatico — viene oggi ritenuta insufficiente all'inquadramento di tutte le forme della letteratura; si va alla ricerca di una quarta categoria, caratterizzata da un'appercezione gnomica, per dirla con Willi Flemming[5], e atta a inquadrare le forme caratterizzate dall'atteggiamento didattico in senso lato e fortemente condizionato dal rapporto col pubblico, e nelle quali grande è la distanza dell'autore dalla materia. Tali forme il Ruttkowski[6] fa ricadere nella categoria, la quarta, dell' ‚artificiale', così assegnando loro un posto autonomo nella poetica al di là della triade delle goethiane ‚Naturformen'. A nostro avviso la letteratura d'uso strumentale nelle sue varie obiettivazioni può agevolmente ricevere una chiarificazione unitaria facendosi ricorso appunto al concetto-base dell'artificiale, e questo in special modo per letterature, come la bizantina, nelle quali le distinzioni fra i generi furono quanto mai elastiche.

Trattandosi di testi d'uso strumentale è inevitabile interferire con concetti affini, anch'essi venuti in voga con la recente scienza della letteratura, quali quelli di letteratura di massa, di paraletteratura, di letteratura di consumo.

„Col termine ‚letteratura di massa' s'intenderà l'assieme delle opere collegate all'esistenza di una ‚società di massa' e dei fenomeni che la caratterizzano (consumismo, mass-media, industria della cultura, ecc.) ... La ‚letteratura di massa' è ... il frutto della estensione ‚a massa' non solo del pubblico dei lettori, ma degli autori e dei critici. È quindi un fenomeno

[4] G. MORPURGO—TAGLIABUE, Letteratura d'arte e letteratura di consumo, in: „Trivialliteratur“? Letterature di massa e di consumo. Trieste 1979, 21—48 (23).

[5] W. FLEMMING, Das Problem von Dichtungsgattungen und -art. *Studium generale* 12 (1959) 38—60.

[6] W. V. RUTTKOWSKI, Die literarischen Gattungen. Reflexionen über eine modifizierte Fundamentalpoetik. Bern—München 1968.

che si verifica oggi per la prima volta e che va capito e giudicato anche in relazione-opposizione con tutta la civiltà letteraria del passato“[7]. Anche nel passato vi furono in arte fenomeni di obbediente e trito convenzionalismo, ma „la convenzione da essi seguita non diventò un cliché meccanicamente applicabile e il consenso su cui si fondavano non corrispondeva ad un comune denominatore così basso come il conformismo che domina i criteri di gusto delle masse odierne“[8].

Fenomeni non esclusivi del nostro tempo, ma riscontrabili anche nel passato, sono invece quelli che si è soliti raccogliere sotto l'etichetta di ‚paraletteratura', nei suoi due rami di paraletteratura d'immaginazione e di paraletteratura didattica: si tratta di testi seriali che, pur avendo in comune con la letteratura „l'uso della verbalità come momento comunicativo ed estetico“, tendono a una stabilità semiotica, al raggiungimento di uno standard fisso, nel quale tanto più sensibile è la retroazione del ‚pubblico' sull'opera quanto meno essenziale è la nozione di ‚autore'[9]: si pensi, per rimanere nel passato, ai libretti devozionali, alle canzoni popolari, ai libri di medicina non cólta diffusi in Europa anche prima dell'invenzione della stampa, alle vecchie brossure divulgative, ai libelli di vario genere.

Esclusivi del nostro tempo non sono neanche i testi letterari di consumo, „opere composte in vista di un pubblico non di *élite*; mancanti di una originale tensione intellettuale e morale; miranti a dare non, con moduli espressivi fortemente personalizzati, una visione propria del mondo, ma a ‚variare', nell'ambito di una poetica già costituita, la visione del mondo già accreditata in un determinato gruppo o ambiente sociale ...: fenomeno di banalizzazione e di mercificazione, a livelli diversi, in funzione del pubblico che ne fa domanda o ne accoglie l'offerta“: si pensi, ad esempio, al „petrarchismo mondano rispetto a Petrarca o a un petrarchismo di alta tensione“[10]. Dal punto di vista del lettore si potrà parlare d'un'opposizione fra atteggiamenti cognitivi diversi: d'una ‚lettura-fruizio-

[7] G. PETRONIO, Dieci tesi sulla letteratura di consumo e sulla letteratura di massa, in: „Trivialliteratur“? 17s.

[8] A. HAUSER, Soziologie der Kunst, trad. it., III. Torino 1977, 62.

[9] Cfr. M. RAK, Appunti sulla dinamica del sistema d'informazione estetica: i generi della paraletteratura e la cultura di massa, in: La paraletteratura. Napoli 1977, 11—33; ved. anche J. TORTEL, Che cos'è la paraletteratura?. *Ibid.* 41—59 (49: „In confronto alla letteratura essa sembra essere un ‚altrove' e insieme un ‚accanto' in cui il punto di contatto è probabilmente la retorica. Ed è per questo, d'altronde, che è stato scelto il prefisso *para*, e non infraletteratura o sotto-letteratura come si dice a volte, termini che dimostrerebbero un'idea di dipendenza, d'inferiorità“).

[10] PETRONIO, l. cit.

ne' e d'una ‚lettura-consumo'[11]: della prima sono certamente responsabili tanto l'opera quanto il lettore, della seconda può essere responsabile soltanto il secondo, essendo possibile una „fruizione banalizzata del prodotto alto" (Eco).

Si vedrà come anche a Bisanzio sieno riscontrabili interferenze fra le categorie di testi ora richiamate e come talvolta riesca difficile dire se un qualche testo sia propriamente d'uso strumentale o non piuttosto, o non anche, paraletterario o di consumo. Questo è inevitabile, data la natura del fatto letterario, per la quale ogni classificazione è sempre e soltanto un empirico strumento di comodo, e nulla di più, ed è appena il caso di ricordare le sostanziali riserve avanzate sul concetto di genere letterario da un Croce o da un Vossler, per non dire già, *mutatis mutandis*, dell'ammonimento del Lessing: „Was will man endlich mit der Vermischung der Gattungen überhaupt? In den Lehrbüchern sondre man sie so genau voneinander ab, als möglich: aber wenn ein Genie, höherer Absichten wegen, mehrere derselben in einem und eben demselben Werke zusammenfließen läßt, so vergesse man das Lehrbuch und untersuche bloß, ob es diese höheren Absichten erreicht hat"[12].

Ma prima di procedere oltre vogliamo chiederci partendo da quali premesse e da quali prove, ed entro quali limiti, sia lecito parlare dell'esistenza d'una letteratura d'uso strumentale nel caso di Bisanzio.

Una tale letteratura oggi comporta innanzi tutto l'idea di una più o meno larga diffusione, ma al riguardo la situazione a Bisanzio e nei tempi moderni, successivi alla scoperta della stampa, non poteva essere più diversa. Non che a Bisanzio la possibilità di diffusione di un testo al di fuori della cerchia essa stessa degli addetti ai lavori sia in principio da escludere, ma va ammessa *cum grano salis*. Troppo radicali, e troppo condizionate dal confronto col concetto nostro di pubblico, sembrano in ogni caso, se prese alla lettera, affermazioni come quella del Jenkins: „No secular literature was written for a wide public, since no such public existed"[13] o del Beck: „Fast möchte ich vermuten, daß, von Ausnahmen abgesehen, in Byzanz die Leserschicht identisch war mit der Bildungsschicht"[14]. Passiamo a richiamare l'attenzione su alcuni fatti, la cui concomitanza sembra gettar luce sul nostro assunto.

[11] MORPURGO—TAGLIABUE, l. cit.

[12] *Ap.* W. BEIMDICK, Szenische und theatralische Texte, in: Grundzüge ... 320.

[13] R. J. H. JENKINS, The Hellenistic Origins of Byzantine Literature. *DOP* 17 (1963) 40; cfr. anche l'affermazione radicale di P. LEMERLE a proposito della letteratura bizantina: „... littérature sans public, et sans problèmes" (*Ac. Roy. Belgique, Cl. Lettr., Mém.*, 2. e s., t. 54 [1960] 95), su cui A. KAZHDAN, *JÖB* 28 (1979) 11.

[14] H.-G. BECK, Das literarische Schaffen der Byzantiner. *Sitzb. Österr. Ak. Wiss., Phil.-hist. Kl.*, 294/4 (1974) 26.

Secondo le indagini più recenti[15] sembra che l'alfabetizzazione a Bisanzio sia stata molto più diffusa di quanto finora non si sia creduto. Naturalmente, capacità di leggere non significa effettiva applicazione alla lettura: pur nelle stesse condizioni di partenza, quest'ultima passava per gradazioni diverse e a condizionarla erano soprattutto le conoscenze linguistiche: non ognuno che fosse alfabeta era in grado di leggere i testi in lingua pura e viceversa non era prova di analfabetismo il non accostarsi a tali testi. Se in Occidente si ha la dicotomia fra latino e lingue volgari, con tutte le sue implicazioni di ordine sociale e culturale, in Oriente si ha, con funzioni analoghe, il dislivellamento linguistico nell'àmbito dello stesso sistema: nell'ottica di tali contrapposizioni comunicative va inquadrata anche quella fra *litteratus* e *illetteratus*, vedremo con quali conseguenze sulla produzione letteraria e sulla sua destinazione.

La circolazione libraria, soprattutto per il costo dei manufatti, fu sempre, è assodato, assai limitata a Bisanzio[16]. Ma, anche se entro una scala ridotta spesso più a decine che a centinaia, una differenziazione quantitativa dei lettori in rapporto agli scritti ci fu e non è sempre dal materiale manoscritto sopravvissuto che possiamo farcene un'idea adeguata: è infatti da credere che, a parte tutte le altre vicissitudini, la stessa consistenza fisica dei libri abbia favorito la durata di quelli di miglior fattura, e quindi necessariamente orbitanti nella sfera della produzione alta e della committenza elevata, e la perdita degli altri, connessi a lor volta con un pubblico più modesto, dell'esistenza del quale dovevan fatalmente perdersi le tracce. Piuttosto che dall'entità del patrimonio librario sopravvissuto l'esistenza di fasce di lettori non professionali si deduce da fenomeni di altro genere, quali ad esempio l'introduzione della minuscola, la produzione di forme letterarie non canoniche, ossia non obbedienti alle norme della lingua pura e dell'elaborazione retorica, la redazione o riduzione in forme non canoniche di testi canonici.

Ad accrescere indirettamente l'ambito degli utenti del discorso scritto giova la considerazione dell'incidenza dell'oralità nella comunicazione sociale a Bisanzio. Col termine oralità pensiamo non soltanto alle note testimonianze di Areta e di altri sulla tradizione parzialmente orale della poesia epica[17], né, per esempio, all'ascendenza orale della redazione scorialense del *Dighenìs*, ma alle innumerevoli mediazioni orali rappresentate

[15] Cfr. R. BROWNING, Literacy in the Byzantine World. *Byzantine and Modern Greek Studies* 4 (1978) (= Essays ... St. Runciman) 39—54.

[16] Buona messa a punto di N. G. WILSON, Books and Readers in Byzantium, in: Byzantine Books and Bookmen. A Dumbarton Oaks Colloquium. Dumbarton Oaks 1975, 1—15.

[17] Cfr. H.-G. BECK, Geschichte der byzantinischen Volksliteratur. München 1971, 50.

dalla lettura pubblica di discorsi, lettere, testi edificanti, omiletici, innografici, uffici liturgici, ecc., e nelle sedi più diverse, dal salotto alla corte alla piazza d'armi[18], dall'interno del monastero all'aperta assemblea ecclesiale[19], per non parlare di sedi tecniche quali la scuola. In una società siffatta è chiaro che a formarsi un'idea degli utenti della produzione letteraria non sono sufficienti le testimonianze riguardanti il libro e il lettore, ma interviene come terzo elemento il (lettore-)uditore.

Abbiamo già accennato alla presenza di diversi livelli linguistici a Bisanzio. Il discorso va approfondito in senso culturale[20] e quindi in senso sociale alla luce di direttrici che appena cominciano a farsi strada nei nostri studi. Come bene ha scritto Evelyne Patlagean, „Byzance présente une version propre des questions culturelles communes à la chrétienté médiévale: la fonction politique de la culture savante et la définition de la culture populaire; la langue savante et la langue vernaculaire; les formes, les monuments et les auteurs du discours écrit; la part de l'écrit, de la parole, de l'image dans la circulation des messages culturels"[21]. Occorre raffigurarsi la specificità in senso bizantino di tali questioni per veder cadere molte idee ricevute, quali ad esempio quella dell'insignificanza della retorica e della topica[22], e per veder sorgere in luogo di categorie stantìe e insufficienti (p. es. ‚aristocratico' contro ‚popolare') categorie nuove e più sfumate (p. es. quella, applicata al *Dighenìs*, di forma non dotta di letteratura aristocratica o quella della opposizione fra pubblico e privato quale corrispettivo dell'altra fra canonico e non canonico). Per il filtro di tali concetti passerà anche il discorso sulla letteratura d'uso strumentale.

Utile alla sua definizione sarà anche il collegamento fra testo e entità e/o aspetto della tradizione manoscritta relativa. Non sarà, per esempio, senza significato che dell'opera di un Giovanni Damasceno o di quella di un

[18] Cfr., p. es., Hélène AHRWEILER, Un discours inédit de Constantin VII Porphyrogénète. *TM* 2 (1967) 393—404.

[19] Particolarmente istruttiva, ad esempio, l'esecuzione del Synodikon quale emerge alla luce della sua formazione testuale (mirabilmente delineata da J. GOUILLARD, nel commentario alla sua edizione, *TM* 2 [1967] 119ss.); cfr. anche Sophie ANTONIADIS, Place de la liturgie dans la tradition des lettres grecques. Leida 1939.

[20] Ottimo orientamento in Evelyne PATLAGEAN, Discours écrit, discours parlé. Niveaux de culture à Byzance aux VIIIe—XIe siècles. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 34 (1979) 264—278 (= E. PATLAGEAN, Structure sociale ... London, Variorum 1981, VI).

[21] Op. cit. 264s.

[22] Si possono vedere *contra* rispettivamente H. HUNGER, Aspekte der griechischen Rhetorik von Gorgias bis zum Untergang von Byzanz. *Sitzb. Österr. Ak. Wiss., Phil.-hist. Kl.*, 277/3 (1972), e A. GARZYA, Topik und Tendenz in der byzantinischen Literatur. *Anz. Österr. Ak. Wiss., Phil.-hist. Kl.*, 113 (1976) 301—319.

Simeone Metafraste ci sieno giunte parecchie centinaia di manoscritti, mentre la tradizione di molti storici si riduce a una sola copia; né è senza significato che la codicologia attesti, nel dominio del demotico, l'esistenza di quella che Beck ha felicemente designata come ‚Heftchenliteratur'[23] e per la quale non è temerario l'accostamento alla moderna diffusione in dispense o fascicoli; o che da parte degli scribi si noti un atteggiamento di maggiore o minore rispetto a seconda del corrispettivo grado di canonicità del testo in copia.

Vi furon dunque a Bisanzio le condizioni per lo sviluppo, a livelli diversi e in grado diverso nell'àmbito d'uno stesso livello, d'una letteratura d'uso strumentale. Pur con caratteri propri e ben definiti[24], tale letteratura non fu esente da contatti e interazioni con altri tipi di testi, soprattutto con la letteratura d'intrattenimento e col suo *pendant*, la *Trivialliteratur*[25], nonché con le varie forme di prosa e di poesia d'occasione[26]. Cercheremo ora di fornire un panorama storico, necessariamente rapido ma il più possibile completo, dei testi relativi.

II

Questi si possono dividere per comodità espositiva in tre classi principali: testi d'uso privato, didattico, scientifico, più una quarta classe corrispondente *grosso modo* alla moderna pubblicistica e una quinta di *varia*.

Alla prima classe appartiene anzitutto, seppur solo entro certi limiti, la lettera. Accanto alla lettera privata propriamente detta si collocano la lettera ufficiale, la lettera dotta.

La prima, diretta da un singolo a un singolo per ragioni pratiche, si caratterizza per la semplicità formale e per la mancanza di colorito retorico; viene designata come γράμμα ἰδιωτικόν (Psell., ep. 1 = 1,18 s. K.-D.), ἁπλοϊκόν, πεζόν (Theod. Hyrt., ep. 50 = 15,20 ss. La P.), δεδημευμένον (Greg. Cypr., ep. 64 Eustr.). Per intervento del puro caso si sono salvati, e soprattutto nei papiri, alcuni di codesti documenti della comunicazione interpersonale

[23] H.-G. BECK, Der Leserkreis der byzantinischen ‚Volksliteratur' im Licht der handschriftlichen Überlieferung, in: Byzantine Books and Bookmen 66s.

[24] Cfr. H. HUNGER, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner, I. München 1978, XXV: „Eigenständige Schöpfungen treffen wir ... im Bereich der profanen byzantinischen Gebrauchsliteratur an".

[25] Generalità in A. KLEIN, Unterhaltungs- und Trivialliteratur, in: Grundzüge ... 431—444; Ul. SCHULZ—BUSCHHAUS, Considerazioni storiche sulla ‚Trivialliteratur', in: „Trivialliteratur?" 7—16.

[26] Precisazioni terminologiche e classificazione in B. ASMUTH, Gedichte, in: Grundzüge ... 278—282.

che non il fatto in sé d'esser privati, ma l'esser redatti in forme letterariamente non canoniche, condannava alla dispersione e all'oblio.

Delle molte lettere scritte da personaggi nell'esercizio delle loro funzioni pubbliche alcune sono giunte frammezzo ad altre di diverso genere degli stessi autori (è il caso, p. es., di Psell., epp. 43. 81. 108s. 143. 150. 152. 171s. 243. 246—248 K.-D.), altre in *corpus* autonomo (p. es. quelle del patriarca Nicola). Dal punto di vista della elaborazione formale esse sono a una via di mezzo (si consideri, ad esempio, l'epistolario di Giuliano) fra il tipo precedente e quello della lettera dotta.

Sotto quest'ultima rubrica, avente come comune denominatore la spiccata caratterizzazione puristica e retorica, si raccolgono, da un lato, epistole esclusivamente letterarie, nelle quali la forma epistolare è poco più d'un pretesto (didattiche, dedicatorie, mimetiche, ecc.); dall'altro, epistole dirette, sì, da privato a privato per un motivo pratico, e adattate secondo l'antica precettistica (στοχαστέον γὰρ καὶ τοῦ προσώπου, ᾧ γράφεται, ps.-Demetr., eloc. 134) alla personalità del destinatario, ma miranti a raggiungere un pubblico più ampio, immediatamente attraverso la lettura ad alta voce in un circolo letterario (il ben noto θέατρον tardoantico sopravvissuto sino agli ultimi secoli di Bisanzio: Synes., ep. 101 = 169, 7—10 G., Man. II, ep. 34 = 48, 8—11 L., ecc.), in séguito attraverso la diffusione in *corpus*. L'epistola privata dotta è, possiamo dire, l'epistola bizantina per eccellenza. Di essa sono state ben studiate le caratteristiche, le leggi, la storia, né è qui il caso di ritornare su tali argomenti[27].

Rileveremo soltanto, nel quadro dell'esposizione presente, che fra i testi bizantini d'uso strumentale essa fu certamente in primo piano per la sua forza comunicativa e informativa, sia pure in ambiente ben ristretto. Non è da credere infatti che fossero in molti in grado di realizzare e di comprendere i sottili giuochi di *imitatio* e di *variatio* che ne costituiscono la trama obbligata, deconcretizzata al massimo del possibile e tutta tessuta d'impercettibili sfumature, pur atte a suscitare negli uditori entusiasmo e rivalità (testimoni, p. es., Greg. Nyss., ep. 14, 4 = 47, 6—12 P., Liban., ep. 1583, 2—4 W. = Basil. et Liban. comm. 4 = 577, 1—15 F.).

La frequenza del commercio epistolare a tutti i livelli comportò anche la produzione di testi sussidiarî di vario genere (modelli di lettere, raccolte di inizi adatti a diverse personalità o circostanze, ecc.), dei quali ci è giunta buona documentazione; vorremmo invece saperne di più su qualcuno dei brogliacci (sorta di ‚Hausbücher' o ‚Notizbücher') nei quali usavasi trascrivere per uso domestico o lettere proprie prima dell'invio

[27] La migliore trattazione d'insieme sull'epistolografia bizantina, con bibliografia ecc., è ora in HUNGER, Die ... Literatur, I 199—239.

(Sinesio designa il suo ‚Hausbuch' col termine di ἐφημερίδες: ep. 5 = 25, 15 G., ins. 18 = 183, 10 T.[28]) o lettere altrui dopo averle apprese a memoria appena avutane conoscenza dagli amici destinatari (così in Jos. Bryenn., ep. 25 = 181, 24—29 M.). Vorremmo anche sapere se vi sieno esempi bizantini della pratica di fornire parafrasi (o piuttosto metafrasi) o in lingua dotta semplificata o in volgare di epistole dotte, pratica della quale ci offre un interessante esempio post-bizantino il cod. Bucur. gr. 535 del secolo XVII—XVIII[29] e che denota l'intento di rendere accessibile ai meno cólti la lingua di quelle epistole e di promuovere lo studio del greco ai suoi varî livelli.

Dopo la lettera i testi dell'anamnesi personale previsti o non, inizialmente, per la diffusione.

Fra questi il diario. Ne rese noto un singolare esempio H. Hunger[30]: l'autore, Giovanni Cortasmeno, vi registra con cura, giorno per giorno, sintomi e fasi di una sua malattia, con attenzione all'eziologia e alla terapia e senza dimenticare la sua condizione di letterato pitocco sempre costretto a far anticamera a corte; la lingua, pur non priva di inflessioni dotte, è *umgangssprachlich*, lo stile spesso telegrafico, anche per l'imitazione del famoso analogo diario di Elio Aristide. Di altro genere il diario incorporato da Giorgio Sfranze nella sua opera storica: una serie di puntuali notazioni cronologico-biografiche scaglionate lungo tutta una vita e ora riprese alla lettera nella loro scarna struttura ora alquanto elaborate in veste più letteraria[31]. Ancora diverso quello aggiunto da Libanio alla sua Autobiografia: conclusa l'opera, egli volle, dopo l'anno 374 e dopo il paragrafo 144, accodarvi una serie disorganica di notizie private a guisa di appendice[32]. Di suoi diari e diurni (ep. 5 = 25, 15 G.) e notturni (ins. 18 = 183, 10 T.) parla Sinesio.

Modestamente rappresentata è a Bisanzio l'autobiografia.

Per non parlare di carmi autobiografici come quelli di Gregorio di Nazianzo che difficilmente si potrebbero considerare letteratura d'uso strumentale, vogliamo riferirci a testi nei quali espressamente si accompagnino una ragionata rappresentazione della propria vita in prospettiva

[28] Altri esempi dagli ultimi secoli *ibid.* 212s.

[29] Cfr. Adriana PIGNANI, Un'inedita raccolta metabizantina di ‚tèmi' epistolari. *Ann. Fac. Lett. Napoli* 13 (1970—71) 91—105.

[30] Allzumenschliches aus dem Privatleben eines Byzantiners. Tagebuchnotizen des Hypochonders Johannes Chortasmenos, in: Polychronion ... F. Dölger. Heidelberg 1966, 244—252.

[31] Cfr. V. GRECU, Das Memoirenwerk des Georgios Sphrantzes, in: Act. XIIe Congr. Int. Ét. Byz. (Ochrid 1961), II 336.

[32] Cfr. A. F. NORMAN, Libanius' Autobiography. Oxford 1965, XIIss.

unitaria e una giustificazione della stessa di fronte ai contemporanei e ai posteri. Tipica in questo senso, più che quella già citata di Libanio, l'autobiografia di Michele VIII Paleologo, composta alla vigilia della fine e nella quale il volere ostinatamente collocare tutto il passato sotto il segno di Dio non cancella la trista coscienza dei crimini commessi. Incisiva anche, soprattutto sotto il profilo spirituale, l'*Apologia pro vita sua* di Demetrio Cidone; ‚autopanegirico' (Krumbacher) più che autobiografia, quella di Niceforo Blemmida.

A parte sta quella che potremmo definire autobiografia intellettuale (‚Schriftsteller-Autobiographie' di Misch), un genere nel quale l'autore non si propone di seguire in dettaglio gli eventi dei quali fu o attore o spettatore, ma si limita alla sua formazione, ai modi della sua vocazione letteraria e alle difficoltà incontrate per affermarla, ai caratteri della propria opera. Esempio tipico l'autobiografia di Gregorio di Cipro, alla quale vanno accostate l'introduzione critica premessa alla raccolta delle sue opere da Niceforo Basilace (Πρόλογος)[33], la Προθεωρία di Michele Coniata.

A parte ancora l'epistola autobiografica (es. quella inviata da Giuliano agli Ateniesi nell'agosto 361 e pubblicata come opuscolo[34]) e le memorie, il tipo più complesso di testo anamnestico, nel quale, da un lato, la tendenza apologetica appare più pronunziata che nell'autobiografia, dall'altro, si mira meno a rappresentare la vita dell'autore che a fissare suoi ricordi di persone conosciute e di eventi vissuti da attore o da spettatore. La rilevanza della memorialistica è determinata naturalmente dal rango degli autori, e non a caso i memorialisti bizantini si chiamano, per esempio, Michele Psello, Niceforo Gregora, Giovanni Cantacuzeno, Silvestro Siropulo, anche se i loro scritti si presentino sotto l'etichetta di opere storiche.

Il grosso dei testi d'uso strumentale cade nella seconda delle tre classi da noi fissate. I testi che chiamiamo didattici si lasciano a lor volta tripartire a seconda che appartengano alla retorica. alla scuola (‚Schulbücher'), alla divulgazione (‚Sachbücher').

Sull'importanza della retorica a Bisanzio come fatto culturale ed esistenziale non è qui il caso di attardarsi[35]. Né meraviglia che molti testi retorici sieno ‚Gebrauchstexte', e tanto più se si consideri il peso

[33] Cfr. A. GARZYA, Observations sur l' ‚Autobiographie' de Grégoire de Chypre, in: Πρακτ. τοῦ α' Διεθν. Κυπρολογ. Συνεδρ. (Leukosia 1972), II 33—36 = A. GARZYA, Storia e interpretazione di testi bizantini. London, Variorum 1974, XIII.

[34] Cfr. Giuliano „l'apostata", Autobiografia. Saggio e traduzione di Isabella LABRIOLA. Firenze 1975, e C. F. RUSSO, L'editore principe di Giuliano. *Belfagor* 21 (1966), 298s.

[35] Anche per la retorica la migliore trattazione complessiva è in HUNGER, Die ... Literatur I 65—196.

dell'oralità nella loro diffusione. Vi si notano, analogamente che nell'epistola, una forte tendenza alla deconcretizzazione, uno spinto purismo, il dominio della tropica e della topica: è tuttavia da credere che le difficoltà di comprensione da parte dei non iniziati (non senza motivo Psello — 122, 17 K.-D. — dichiara di λέγειν εἰδόσι) fossero in qualche modo attenuate, per lo meno in alcuni di essi, dalla canonicità stessa della trama formale, la cui ripetitività assumeva come un aspetto liturgico. La epidittiticità di gran parte di tali testi ne conferma la primaria funzione sociale. È l'orazione pubblica dei Greci che sopravvive rivolta a nuovi valori, perseguendo fini insieme di educazione e di propaganda, in quanto, da un lato, ribadisce argomenti che non sono oggetto di controversia presso l'uditorio (p. es. l'ideologia imperiale), dall'altro, propone, a favore o contro, argomenti nuovi (p. es. un orientamento particolare della politica ufficiale): nel primo caso si realizza un accrescimento dell'adesione a ciò che è già ammesso, nel secondo si allargano i termini del consenso[36] (due esempi: rispettivamente le orazioni 2 e 15 di Temistio: ‚filantropia' di Costanzo e programma pacifista di Teodosio) oppure si suggerisce una correzione della rotta politica (es. l'or. 8 di Temistio, nella quale sotto l'espressa spinta dell'opinione pubblica – 173, 7 ss. Down. – si esorta Valente alla giustizia fiscale più che alla lotta contro i barbari). Non va infatti dimenticato che quella di Bisanzio fu, per riprendere un'espressione del Bury, una „limited autocracy", non una monarchia dispotica alla maniera descritta dal Montesquieu[37].

Al genere epidittico appartengono i numerosi discorsi (o anche carmi) d'occasione connessi con circostanze varie della vita pubblica e privata, o di entrambe insieme, tutti più o meno caratterizzati, anche se in maniera velata, dall'incidenza sull'attuale e destinati a esser fruiti appunto in vista del loro messaggio: il προσφωνητικὸς λόγος e l'ἐπιβατήριος, il προπεμπτικός e il πρεσβευτικός, lo στεφανωτικός, il γενεθλιακός, l'εὐχαριστήριος, l'ἐπιθαλάμιος. Lungo tutto il corso della letteratura bizantina s'incontrano testi del genere, tutti obbedienti alle regole ricevute, tutti *prima facie* identici e pur l'un dall'altro diversi o per sottili infrazioni di quelle regole (altrove ne abbiamo fornito qualche esempio[38]) o per la *variatio* nell'àmbito d'una

[36] Per la teorica del genere epidittico cfr. Ch. PERELMAN—Lucie OLBRECHT-TYTECA, Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique (1958), trad. it. Torino 1966 (repr. 1976), I 53—58.

[37] Cfr. P. CHARANIS, The Role of the People in the Political Life of the Byzantine Empire: The Period of the Comneni and the Palaeologi. *Byzantine Studies* 5 (1978) (= Essays ... I. Dujčev) 69.

[38] Cfr. A. GARZYA, Literarische und rhetorische Polemiken der Komnenenzeit. *BSl* 34 (1973) = St. e int. VII, 7 ss.

metafora o d'un *topos*, nell'impiego d'una citazione, nella *Tendenz* d'un'allusione.

Analoga è la situazione di tipici prodotti della committenza imperiale quali i prooimia e i silentia composti dai retori (p. es. da Psello) ὡς ἀπὸ προσώπου del *basileus*; né sostanzialmente diversa la sostanza delle prolusioni accademiche (p. es. quella detta dinanzi a Manuele Comneno da Michele ὁ τοῦ Ἀγχιάλου come ‚hypatos dei filosofi'), dei discorsi per festività sacre, tenuti a corte o in chiesa, o dei διδασκαλίας προοίμια („prolusioni") dei διδάσκαλοι di S. Sofia. Quale che sia stata la reale natura dell'ufficio di questi ultimi[39], è certo che le loro conferenze (o prediche) servivano a sostenere presso il pubblico la gerarchia ecclesiastica non meno di quanto i discorsi di corte il potere imperiale.

Il genere epidittico per eccellenza è l'encomio, sia prosastico che poetico. Si scrivevano encomi di ogni genere, anche volutamente grotteschi (a dar prova di bravura, come espressamente dichiara Psello del suo encomio della pulce, 90s. B.: οὐ γὰρ ἐγκώμιον φθειρὸς προεθυμήθην καταβαλέσθαι (μὴ οὕτω μανείην), ἀλλ' ὑμῖν δεδεῖξεσθαι ὅσα ὁ λόγος δεδύνηται); forme rientranti nel genere encomiastico sono la monodia, la *consolatio*, l'epitafio. La strumentalità dell'uso dell'encomio risalta tuttavia soprattutto nel panegirico imperiale e in genere quando il celebrato sia un personaggio pubblico. Per accostarsi a testi siffatti con possibilità di capire va preso di mira il loro messaggio insieme unitario e complesso, dopo essersi una buona volta scrollato di dosso l'invalso costume di cercarvi qualche isolato dato evenemenziale per poi gettare il resto alle ortiche. La recente edizione di due encomi, uno imperiale e uno patriarcale, di Basilace[40] ha mostrato invece ancora una volta quanto sia proficua una lettura storicizzata che sappia scendere nel profondo del testo.

Nella sfera dell'encomio, inteso appunto nella sua pregnanza di testo d'uso e non come vano esercizio, viene fatto giustamente gravitare anche il ‚Fürstenspiegel'[41], sia nella sua forma di organico saggio politico (il *De regno* di Sinesio) sia in quella, paratattica e popolare, di tipo gnomico-parenetico (la *Scheda regia* di Agapeto), per fare solo due esempi.

La fruizione strumentalizzata permette di far rientrare nell'epidittica d'uso anche testi di altro genere. Pensiamo, ad esempio, all'*ekphrasis* di S. Sofia di Paolo Silenziario, nella quale alla finalità principale e autonoma,

[39] Messa a punto della questione in U. Criscuolo, Chiesa ed insegnamento a Bisanzio nel XII secolo: sul problema della cosiddetta ‚Accademia patriarcale'. *Sicul. Gymn.* 28 (1975) 373—390.

[40] Niceforo Basilace, Gli Encomî per l'imperatore e per il patriarca, a cura di R. Maisano (*Byzantina et Neo-Hellenica Neapolitana* 5). Napoli 1977.

[41] Cfr. P. Hadot, *s. v.* in *RAC* 8 (1972) 555—632.

ch'è quella di descrivere con sublime elaborazione poetica il monumento, si accompagna l'altra, affatto strumentale ed esaltata dall'esecuzione orale e pubblica del carme, di sostenere la politica imperiale (ved. non solo i due preamboli giambici, l'uno al basileus, vv. 1—80, l'altro al patriarca, vv. 81—134, o l'indirizzo ai due, vv. 921—1029, ma anche le frequenti allusioni minute nel corso dell'opera, 135ss. 168ss. 255ss. 553s., ecc.). Anche altre *ekphraseis* si possono interpretare in modo analogo alla luce della loro azione sul pubblico (p. es. l'*Antiochico* di Libanio, or. 11, le descrizioni di città e opere pubbliche nel *De aedificiis* di Procopio).

Nella stessa luce si possono collocare i testi legislativi, ove si ponga mente all'elaborazione retorica cui essi sono sottoposti (si pensi soprattutto ai proemi, alle arenghe) in epoca tarda col preciso intento di farne degli strumenti di propaganda rinunciando all'antica distaccata essenzialità[42].

Per testo d'uso scolastico intendiamo non, in senso lato, un qualsiasi testo che sia atto a trasmettere il sapere, ma, in senso stretto, un testo previsto specificamente per la prassi della scuola e che in quella prassi trova impiego. Non sempre tali testi sono forniti di reale valore letterario, la loro considerazione in questo quadro ha tuttavia sicura giustificazione storica. Trattandosi di materia assai vasta, il discorso sarà selettivo e riguarderà. solo testi composti all'intenzione del lettore (-uditore), non anche le varie forme di esercizi dovute allo stesso discente e che a rigore rientrerebbero anch'esse fra i testi d'uso didattico.

Nell'insegnamento grammaticale sono tipici, ad esempio, i testi schedografici, modelli di analisi applicata a scritti o di altri autori o appositamente compilati dal maestro (come nel caso del così detto Longibardo). Abbiamo due tipi di schedografia, l'una designata come παλαιά e introdotta a metà del secolo XI, l'altra detta νέα o καινή, di circa un secolo più recente, introdotta forse da Teodoro Prodromo e caratterizzata da giuochi di parole[43]. Propedeutici alla pratica della retorica sono, con le declamazioni, i progimnasmi, un genere molto antico che, come vedremo, trova impiego a Bisanzio anche fuori dell'àmbito scolastico. Pur nella loro fisionomia di testi tecnici, codesti modelli grammaticali e retorici non restano avulsi dalla realtà sociale, ma in essa discretamente s'inseriscono:

[42] Cfr. F. Wieacker, Vulgarismus und Klassizismus im Recht der Spätantike. *Sitzb. Heid. Ak. Wiss., phil.-hist. Kl.*, 1955, 45; R. Honig, Humanitas und Rhetorik in spätrömischen Kaisergesetzen. Göttingen 1960, 20 (e Hunger, Die ... Literatur, I 71s.; P. E. Pieler, *ibid.*, 345s. 351s.).

[43] Cfr. Garzya, Literarische ... Polemiken 3—5; R. Browning, Il codice Marciano gr. XI 31 e la schedografia bizantina, in: Miscellanea Marciana di Studi Bessarionei. Padova 1976, 21—34 = R. Browning, Studies on Byzantine History, Literature and Education. London, Variorum 1977, XVI.

ad esempio il Longibardo può essere interpretato come un „trattatello morale e ascetico" di ascendenza isocratea[44]; una *melete* giudiziaria come la *Contro Bagoas* di Basilace si richiama a fatti autobiografici[45]; le *Schede del topo* attribuite da Hunger a Prodromo mescolano piacevolmente esercizio scolastico e satira antireligiosa[46].

Al grado intermedio fra grammatica e retorica, ossia allo studio degli autori, sono preordinati i varî tipi di testi esegetici e parafrastici (scolio, tecnologia o epimerismi, σύνταξις o νοῦς, ecc.), anche se la destinazione strumentale di taluni di essi non sia sempre pacifica: che pensare, ad esempio, di tanti scolî di Areta concernenti l'attualità storico-politica o d'una parafrasi esegetica in giambi come quella pselliana, recentemente resa nota, d'un canone di Cosma di Maiuma[47]?

Passando all'insegnamento superiore, troviamo come forma tipica la πρᾶξις. Il termine allude a una partizione della materia (filosofia, medicina, ecc.) in ragione non della logica interna alla stessa, ma della durata della lezione d'un giorno. Olimpiodoro, ad esempio, a partire dal quale il termine è attestato nel senso di „testo apprestato in vista d'una lezione", rinvia talvolta alla πρᾶξις della vigilia (in Gorg. 40, 1 = 184 N.; 43, 3 = 206). Oltre che di Olimpiodoro ci sono giunti in forma di πράξεις i testi di Elia e di altri commentatori aristotelici; il *De sacra et magna arte* di Stefano Alessandrino, ecc.

Al procedimento in certo senso opposto riportano i così detti testi ἀπὸ φωνῆς (p. es. diverse opere di Ammonio neoplatonico, il commentario di Giorgio Mono a Ermogene), qualcosa come i nostri ‚appunti dalle lezioni', per lo meno nei secoli V—VIII, ché in séguito l'accezione tecnica di ἀπὸ φωνῆς non è più di rigore[48].

In ogni settore dell'insegnamento trova, infine, impiego, anche se non sistematico, il metodo della domanda e risposta (ἐρωταπόκρισις, ἐρώτημα). Abbiamo esempi di testi catechetici per la grammatica, la musica, le scienze, il diritto, ecc.; essi ora sono autonomi ora si trovano incorporati negli scolî (p. es. in Aphth., II 578, 1—585, 2 W.); ma vi sono anche

[44] Cfr. N. FESTA, Note preliminari su Longibardos. *BZ* 16 (1907) 451; Longibardo. *Byz.* 6 (1931) 105s.

[45] Cfr. A. GARZYA, Una declamazione giudiziaria di Niceforo Basilace. *EEBΣ* 36 (1968) 82s.

[46] J.-Th. PAPADEMETRIOU, Τὰ σχέδη τοῦ μυός. New Sources and Text. *Illinois Stud. in Lang. and Lit.* 58 (1969) (= Studies ... B. E. Perry) 213s.; GARZYA, Topik 314s.

[47] Cfr. P. LEMERLE, Le premier humanisme byzantin. Paris 1971, 239; M. MANFREDINI, Gli scolii a Plutarco di Areta di Cesarea. *Sicul. Gymn.* 28 (1975) 338—344; TRIANTAFYLLITSA MANIATI, 'Ανέκδοτο ἔργο τοῦ Μιχαὴλ Ψελλοῦ ... *Δίπτυχα* 1 (1979) 194—238.

[48] Cfr. M. RICHARD, 'Απὸ φωνῆς. Byz. 20 (1950) 191—222.

agganci al di là dell'àmbito propriamente scolastico, con la letteratura isagogica, con il genere ζητήματα, ecc.[49].

Fra i mezzi atti a facilitare l'apprendimento mnemonico va ricordata anche la versificazione della materia di studio: troviamo impiegati al riguardo non solo il decapentasillabo (più spesso da Psello e da Tzetze) e il dodecasillabo (p. es. da Niceta di Eraclea), ma persino il canone liturgico (fra altri, dallo stesso Niceta), e per gli argomenti più diversi, dalla grammatica alla retorica, dal diritto (la *Synopsis Pselli*) alla medicina (casi limite i due canoni rispettivamente sul salasso e sulle urine attribuiti a Niceforo Blemmida nel cod. Vind. med. gr. 45). È appena il caso di rilevare, *per incidens*, che tali ritrovati, *in primis* quelli di Tzetze, sono, a malgrado delle loro buone intenzioni, fra i più insopportabili della letteratura bizantina.

Al di fuori dei tipi di testo finora menzionati vi è naturalmente una gran massa di scritti di carattere manualistico per i quali, mancando il contrassegno formale, la destinazione propriamente, o esclusivamente, scolastica può essere affermata solo con un certo margine di ipoteticità. Ci si può considerare fortunati quando accada che della stessa opera si posseggano più redazioni, le une complete e d'impostazione scientifica, le altre compendiarie e semplificate, e inoltre le prime protette, nella tradizione manoscritta, dal rispetto degli utenti e dei copisti, le seconde esposte a ogni sorta di modifiche, quasi si trattasse di testi anonimi. Nell'àmbito, ad esempio, delle varie redazioni del lessico che va sotto il nome di Cirillo non è difficile distinguere quelle destinate alla scuola da quelle d'impegno più alto[50]. Così nel campo della dialettologia, accanto al noto trattato di Gregorio Corinzio prolifera tutta una serie di compendi scolastici variamente legati gli uni con gli altri[51]; nella metrica, ma il settore è stato meno esplorato, accade lo stesso nei confronti dell'*Enchiridion* di Efestione. Nella filosofia abbiamo, per esempio, accanto alla così detta *Dialettica* di Giovanni Damasceno la compendiaria *Institutio elementaris* ricavata dalle sue lezioni[52]. Quando codesto confronto fra, per così dire, *editio maior* e *editio minor* non è possibile, il carattere di ‚Schulbuch' di un'opera si può ricavare, non sempre ovviamente, da indizi diversi. Nessuno dubiterà, ad esempio, sulla natura scolastica degli scritti giuridici di Psello, giacché talvolta egli stesso ce ne informa espressamente (116, 13—25 B.) o la cosa

[49] Cfr. H. DÖRRIE — H. DÖRRIES, Erotapokriseis. *RAC* VI (1966) 342—370.

[50] Cfr. H. SCHULTZ, Kyrillos. *RE* XII (1924) 174s.

[51] Cfr. G. BOLOGNESI, Compendi inediti di dialettologia greca, *Boll. class.* 2 (1953) 41—75; Antichi documenti di dialettologia greca ... *ibid.* 8 (1960) 53—80; Sul Περὶ διαλέκτων di Gregorio di Corinto. *Aevum* 27 (1953) 97—120.

[52] Cfr. RICHARD, art. cit., 206.

resulta dal titolo (nell'opuscolo Πρὸς τοὺς μαθητὰς περὶ τῶν ὀνομάτων τῶν δικῶν, 95—110 B.)[53]; analoga informazione dell'autore incontriamo nella dedica premessa da Eustazio al suo commentario alla *Periegesi* di Dionisio (GGM II 204, 4ss.; 207, 2ss.). Ma testi sicuramente scolastici sono anche, a giudicare dal contenuto, i due opuscoli geografici (Ἱστορία κτλ. e Γεωγραφικὴ συνοπτική) attribuiti a Niceforo Blemmida, nonché il compendio di fisica dello stesso[54], il Quadrivio del ps.-Psello (a. 1008) e quello, più dotto, di Giorgio Pachimere, tanto per fare qualche esempio.

A introdurre la terza categoria dei testi didattici giova una considerazione sulla produzione del medico Oribasio. Tre le sue opere principali in tutto o in parte pervenuteci: le grandi Ἰατρικαὶ συναγωγαί, la Σύνοψις, gli Εὐπόριστα; la prima, dedicata a Giuliano, è da considerare alla stregua di un trattato enciclopedico e teorico di alta cultura, compilatorio, ma originale nelle scelte e nella strutturazione; la seconda, dedicata al figlio Eustazio studente di medicina, è, per dirla con le parole di Fozio (bibl. 218 = 134, 36—38 H.), „un compendio non poco utile, soprattutto facile, per coloro che sieno già addestrati alla teoria e alla prassi medica"; la terza, dedicata a Eunapio, è, sempre secondo Fozio (219 = 139, 9—11), „utile nelle campagne, in viaggio e dove non è abituale la presenza di un medico"[55]. Le tre opere costituiscono altrettanti tipi di testi: il primo scientifico, il secondo scolastico, il terzo divulgativo. Anche Bisanzio conobbe dunque qualcosa di simile al moderno ‚Sachbuch', che si propone di fornire al profano nozioni varie nei più diversi campi del sapere, sormontando con l'esposizione piana e scorrevole le difficoltà d'informazione e di comunicazione inerenti alla specializzazione e, all'occasione, favorendo anche la pratica applicazione delle nozioni raccolte. Sottolineiamo il fatto che si tratta di testi diretti a profani: così escludiamo, per esempio, i varî manuali di strategistica non scientifica i quali, pur nel loro intento pratico, presuppongono sempre un utente professionale.

La maggior parte di tali testi si ha nel campo delle scienze, anche oggi, sia nell'intento di rendere più accessibili discipline canoniche sia in quello di dare una qualche sistemazione a pseudo-scienze, non accolte nell'olimpo della cultura scolastica e accademica, ma pur godenti di largo séguito. Ne daremo una ristretta esemplificazione.

[53] Cfr. Wanda WOLSKA-CONUS, L'école de droit et l'enseignement du droit à Byzance au XIe siècle: Xiphilin et Psellos. *TM* 7 (1979) 60ss.

[54] Cfr. W. LACKNER, Zum Lehrbuch der Physik des Nikephoros Blemmydes. *Byz. Forsch.* 4 (1972) 157—169.

[55] Fozio si riferisce qui propriamente a una perduta e incerta redazione degli Εὐπόριστα, peraltro non differente dalla prima se non nel titolo e nella dedica (l. l. = 139, 11—15).

La vastità dell'impero con le sue molteplici interrelazioni etniche, politiche, commerciali, amministrative rendeva assai forte la richiesta di sussidi geografici di rapido orientamento, suscitava anche la curiosità per terre lontane, per i luoghi santi innanzi tutto, nonché, in chi ne fosse decentrato, per la capitale. Se il grandioso lessico di Stefano Bizantino aveva certamente pretesa scientifica, divulgativa n'è l'epitome che ben presto se ne fece, un prontuario di rapida consultazione per chiunque avesse bisogno di localizzare e definire un toponimo, conoscerne l'ortografia ed eventualmente l'origine. Se non possono includersi fra i testi letterarî opuscoli come il così detto *Synekdemos* (a. 527/528) attribuito a un certo Ierocle e la di poco più recente (sec. VII) *Descriptio* di un Gregorio di Cipro, prontuari per funzionari e viaggiatori di servizio che han presente esclusivamente la geografia amministrativa (sporadicamente anche ecclesiastica) dell'impero, all'incirca lo stesso può valere per i varî *Itineraria Hierosolymitana*, latini e greci. Diverso il caso dei così detti *Patria C. politana* (nuova redazione sec. IX—X; materiale più antico, fra l'altro un estratto da Esichio Illustrio, V—VI): abbiamo qui una raccolta abilmente congegnata di notizie topografiche, storiche, storico-artistiche e leggendarie paragonabile a quelle delle nostre guide turistiche, e non a torto si è pensato che i *Patria* mirassero appunto alle esigenze dei visitatori forestieri della città[56]. Opera *sui generis* è la *Topografia cristiana* attribuita a Cosma Indicopleuste di Alessandria (VI sec.): un miscuglio di cosmogonia e cristologia, di polemica teologica ed esegesi scritturale, frammezzo il quale si snodano la trattazione astronomica e la descrizione geografica, in buona parte autoptica, addotte come a riprova della veridicità della topografia simbolica della Bibbia contro le credenze dei pagani e dei ‚falsi cristiani'. Cosma, „un autodidacte attiré par les extrapolations faciles et extravagantes", tipico rappresentante della „science abâtardie qui caractérise certains milieux chrétiens et païens de la fin de l'antiquité"[57], con la sua lingua appena corretta ma vigorosa, doveva suscitare non poche riserve nell'alta cultura (eco esplicita nel cod. 36 della *Biblioteca* di Fozio) e per contro simpatetico interesse presso lettori dalle curiosità culturali di facile contentamento: non ultima prova della sua popolarità le ricche illustrazioni che l'opera doveva ricevere, d'un tipo ibrido, ora scientifico ora biblico[58]. Un

[56] Cfr. BECK, Volksliteratur 202.

[57] Wanda WOLSKA-CONUS, Cosmas Indicopleustès, Topographie chrétienne (*SC*), I. Paris 1968, 16; della stessa autrice cfr. la fondamentale tesi dottorale: (Wanda WOLSKA,) La „Topographie chrétienne" de Cosmas Indicopleustès. Théologie et science au VIe siècle. Paris 1962.

[58] Cfr. K. WEITZMANN, The Selection of Texts for Cyclic Illustration in Byzantine Manuscripts, in: Byzantine Books and Bookmen 70. 106s.

compendio popolare di geografia fisica è la *Synopsis* di Simeone Seth (XI s.).

Allo stesso autore si deve un analogo manualetto di astronomia[59]. Alla divulgazione dell'astronomia e insieme dell'astrologia (la separazione fra le due non fu mai netta a Bisanzio[60]) tendono i due carmi di Giovanni Camatero (XII sec.), l'uno, Περὶ ζῳδιακοῦ κύκλου κτλ., in dodecasillabi e l'altro, Εἰσαγωγὴ ἀστρονομίας, più popolareggiante, in decapentasillabi; in quest'ultimo metro sono anche gli Στίχοι astrologici di Costantino Manasse già editi come di Prodromo[61]. La stessa finalità caratterizza i numerosi opuscoletti anonimi (brontologici, sismologici, ecc.), spesso in volgare, che si trovano disseminati nei codici astrologici. Carattere fra scolastico e divulgativo ebbe invece la fortunata Στοιχείωσις astronomica del dottissimo Metochita, la quale riescì non solo a far venire di moda nei circoli intellettuali, ma anche a rendere in certo modo popolare una disciplina esoterica[62].

A partire dalla stessa età dei Paleologi si diffondono i ‚libri di conto', curiose raccolte di problemi aritmetici e geometrici, e di notizie e dati varî, redatte in lingua colloquiale[63], che rinnovano l'antica tradizione della matematica d'intrattenimento già nota dall'Antologia Palatina (epigrammi di Metrodoro, VI sec., ecc.).

Passando alle scienze naturali, non mancano né miscellanee tel tipo delle *Quaestiones physicae* di Teofilatto Simocatta o del *De omnifaria doctrina* di Psello, nelle quali la naturalistica viene toccata occasionalmente accanto ad altre materie, né testi specifici di botanica pratica, di agricoltura, di zoologia e di scienze affini, spesso su base interdisciplinare. Ricordiamo ad esempio la singolare raccolta dei *Geoponica* (X sec.).

A un di mezzo fra botanica, zoologia, astrologia e medicina, ma spesso anche fra scienza e ciarlataneria, si collocano quelli che sono stati definiti gli ‚Hausbücher' medici del popolo bizantino[64], ossia gli Ἰατροσόφια, in *Hochsprache*, sia pure di livello basso, o in volgare[65], pittoresco miscuglio di precetti scolastici ed empirici, di terapia, di dietetica, di igiene, nonché di

[59] Ed. A. DELATTE, Anecdota Atheniensia, II. Liège—Paris 1939, 91—126.

[60] Cerca di definirla Michele Glica in uno scritto inedito del quale ha pubblicato uno stralcio F. CUMONT, *CCAG* V 1, 140s.

[61] Da É. MILLER, *Not. et extr.* 23/2 (1872) 8—39; cfr. HUNGER, Die ... Literatur, II 243.

[62] Cfr. I. ŠEVČENKO, Études sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Choumnos. Bruxelles 1962, 116.

[63] Cfr. HUNGER, Die ... Literatur, II 257.

[64] Cfr. BECK, Volksliteratur 205.

[65] Cfr. da ultimo D. A. KREKUKIAS, Ἕνα παλαιὸ Ζαγορήσιο γιατροσόφι. Atene 1973 (con bibl.).

formule di deprecazione e di scongiuro (connesse fors'anche con le tendenze antropomorfizzanti e moralizzanti sottese a testi come il *Physiologus*, il *Paradisino dell'anima*[66], i varî litari). Nella selva foltissima della letteratura medica divulgativa i tipi di testo e il relativo grado di ‚popolarismo' sono innumerevoli e una classificazione rigorosa non è ancora possibile: si va dal grande antidotario, come l'inedito di Nicola Mirepso (sec. XIII), ai tanti ricettari brevi; dal grande *Vademecum medico da viaggio* (quasi tutto inedito) tradotto dall'arabo da Costantino di Reggio al prontuario affine ma molto più modesto di Paolo di Nicea[67]; un genere particolare sono i calendari dietetici, anch'essi di vario livello contenutistico e linguistico[68].

Ai margini della letteratura scientifica popolare si collocano numerosi testi connessi in senso lato con la mantica. Questa era stata, com'è noto, strettamente collegata, nelle sue varie specializzazioni, al culto dello stato pagano e con la dissoluzione di quel sistema venne a perdere quasi tutta la sua vitalità teorica e pratica, ma, nonostante i divieti della Chiesa[69], rimase confinata, soprattutto a livello empirico, in ambienti non ufficiali e popolari. Ciò spiega le vicende della letteratura relativa, la perdita della sua forza speculativa, il suo sopravvivere come a guisa di fossile, il suo esser praticata con cautela e circospezione. Misura cautelativa è, ad esempio, il ricorso al testo biblico per la prova divinatoria del così detto ῥικτολόγιον, pratica che s'inserisce nella tradizione dell'impiego magico del Vangelo di Giovanni[70]. Né senza motivo, in una zona periferica dell'impero, Nicola d'Otranto fa precedere la sua traduzione di un trattato sulla mantica da polvere da un prologo originale[71] nel quale dà giustificazione della ortodossia del suo interesse divinatorio.

Ma tra le varie forme di mantica la più tenace fu l'interpretazione dei sogni, anche perché essa era stata la sola forma di divinazione tollerata dai

[66] Ed. Margaret H. THOMSON, Le jardin symbolique. Texte grec tiré du Clarkianus XI. Paris 1960.

[67] Ed. di Anna M. IERACI BIO LI PIRA in preparazione.

[68] Cfr. da ultimo A. GARZYA, Diaetetica minima. Δίπτυχα 2 (1980) 42—52 (47—49 edizione di un calendario inedito, dal cod. Vind. med. gr. 32).

[69] Cfr., per esempio, il canone 24 del concilio di Ancira (a. 314); sull'argomento A. A. BARB, La sopravvivenza delle arti magiche, in: The Conflict Between Paganism and Christianity in the Fourth Century. Ed. A. MOMIGLIANO. Oxford 1963, trad. it. Torino 1968, 113—137.

[70] Cfr. F. DREXL, Ein griechisches Losbuch. *BZ* 41 (1941) 311.

[71] Ed. A. GARZYA, Miscellanea Pertusi. Milano 1981. Per bibl. su altre forme di divinazione affini alla spodomantica (geomantica, catoptromantica, idromantica, lecanomantica, ecc.) e testi relativi cfr. HUNGER, Die ... Literatur, II 223, 7. Sono conosciuti anche varî testi oracolari di uso quotidiano, in lingua dotta e in volgare; cfr. *ibid.* 239, 8; BECK, Volksliteratur, 204s.

cristiani[72]. Dei suoi due rami, l'onirologia, teorico, e l'oniromanzia, pratico, il primo si esaurì in epoca tardoantica, il secondo diè luogo in età bizantina a tutta una serie di testi d'uso strumentale di varia epoca e di vario genere che si posson così classificare: lunari, manuali κατὰ κεφάλαιον, prontuari κατ' ἀλφάβητον. I primi sono brevi testi, per lo più anonimi, fra astrologico e onirocritico, miranti a stabilire i giorni favorevoli alla comparsa di sogni veraci[73]; i secondi sono trattazioni suddivise in capitoli secondo uno schema risalente ad Artemidoro; i terzi rappresentano, col loro ordinamento alfabetico, la forma più rudimentale di ‚Traumbuch' nel genere ‚chiave dei sogni'[74]. I più dei lunari sono ancora inediti. Il più importante dei manuali per capitoli è l'*Onirocritico* attribuito ad Achmet (IX—X sec.), nelle sue due redazioni, estesa l'una (ed. Drexl) breve l'altra (inedita in un codice parigino dell' XI sec.[75]); dell'epoca dei Paleologi è il manuale attribuito a Manuele II[76]; di epoca post-bizantina l'opuscolo di Biagio Ateniese edito da A. Delatte[77]. I prontuari alfabetici, posti spesso sotto alte attribuzioni (S. Gregorio Nazianzeno, S. Atanasio, ecc.) e tramandati in redazioni divergenti da codice a codice, sono sostanzialmente due: il ps.-Niceforo, in dodecasillabi, il ps.-Daniele, in prosa. Essi sembrano risalire non ad epitomi artemidoree[78], ma a una tradizione autonoma in parte orale (prova il linguaggio formulare) formatasi già in epoca classica[79] nelle πανηγύρεις nelle quali gl'interpreti professionali davano i responsi. Quanto alla destinazione dei varî testi, si può dire che Achmet e il ps.-Manuele presuppongono un pubblico medio-alto, il ps.-Daniele è il prontuario decisamente popolare, il ps.-Niceforo occupa una posizione intermedia fra i due[80].

[72] Cfr. E. R. DODDS, The Greeks and the Irrational. Berkeley 1951, trad. it. Firenze 1959, 38.

[73] Cfr. L. THORNDIKE, A History of Magic and Experimental Science. New York 1923, I 680—682; II 295—297; G. GUIDORIZZI, I prontuari oniromantici bizantini. *Rend. Ist. Lomb., Cl. Lett.* 111 (1977) 138s.

[74] Cfr. GUIDORIZZI, op. cit., 139—150.

[75] Cfr. Daria GIGLI, Gli onirocritici del cod. Paris. suppl. gr. 690. *Prometheus* 4 (1978) 65—86.

[76] Cfr. A. DELATTE, Anecdota Atheniensia, I. Liège—Paris 1927, 511—524.

[77] Ed. *ibid.* 184—204.

[78] Così KRUMBACHER, *GBL* 629; BECK, Volksliteratur 204; ved. *contra*, G. GUIDORIZZI, Intr. all'ed. dell'*Onirocritico* dello ps.-Niceforo (*Κοινωνία*. Collana di Studi e Testi, V). Napoli 1980.

[79] Sull'interpretazione dei sogni in epoca pre-bizantina e protobizantina cfr. D. DEL CORNO, Ricerche sull'onirocritica greca. *Rend. Ist. Lomb.* 96 (1962) 334—366; I sogni e la loro interpretazione nell'età dell'Impero, in: Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II. Berlin—New York 1978, 1605—1618.

[80] Dimostrazione presso GUIDORIZZI, Intr. all'ed. cit., 14ss.

Al di fuori dell'àmbito scientifico e pseudo-scientifico i testi di divulgazione sono, oltre che più rari, di genere affatto diverso da quelli finora incontrati.

Pensiamo non tanto ad alcuni lessici, quello di Fozio, ad esempio, le cui finalità sono espressamente dichiarate nella *praefatio* (119 s. N.), quanto a tipici sussidi volti a facilitare la comprensione, e quindi la divulgazione, della letteratura in lingua dotta, quali le varie parafrasi e metafrasi[81] dovute a persone di formazione alta preoccupate delle difficoltà di comunicazione inerenti all'impiego di quella lingua[82].

In un primo tempo la transposizione si effettuò da un livello più alto ad uno più basso della stessa lingua dotta, in séguito da questa nel volgare, per esempio con applicazione ai testi biblici[83], dandosi inizio a un processo che sarebbe sfociato nelle varie forme di ἑρμηνεία dei μαθηματάρια della scuola post-bizantina ancora in gran parte da studiare[84].

Un caso di trasposizione inversa, dal basso verso l'alto, rappresenta la grande operazione eseguita sulle Vite dei santi da Simeone Metafraste[85], ma anch'essa volta a fini a suo modo divulgativi, nel senso che volle rendere più accetta a circoli contemporanei dal più raffinato gusto letterario una materia che avrebbe finito con l'esser disdegnata perché umile[86].

Non entrano invece in questo quadro le parafrasi, aristoteliche ecc., o già inizialmente destinate all'insegnamento o eseguite per uso personale, per esempio quelle di Temistio, ma che pur ebbero in séguito fortuna scolastica[87].

Venendo alla terza classe dei nostri testi, quelli di uso scientifico, dobbiamo premettere che la corrispondenza con le categorie rispettive della nostra scienza della letteratura si può stabilire solo in qualche caso e non senza approssimazione. Così, invano si cercherebbero a Bisanzio esempi di biografia scientifica, la biografia (tipo la *Vita Basilii* di Costantino Porfiro-

[81] Per la distinzione cfr. Adriana PIGNANI, Parafrasi o metafrasi (a proposito della *Statua regia* di Niceforo Blemmida). *Atti Acc. Pontan.* 24 (1975) 219—226.

[82] Cfr. BECK, Das literarische Schaffen 32.

[83] Cfr. BECK, Volksliteratur 187s.

[84] Cfr. per ora R. ROMANO, Note alla Parafrasi della „Scheda regia" di Daniele di Patmos. *Ann. Fac. Lett. Napoli* 3 (1972—73) 63—69 (il testo della parafrasi è edito dallo stesso ROMANO in *Atti Acc. Pontan.* 22, 1973, 235—249).

[85] Cfr. H. ZILLIACUS, Zur stilistischen Umarbeitungstechnik des Symeon Metaphrastes. *BZ* 38 (1938) 333—350.

[86] Cfr. Ružena DOSTÁLOVÁ, Zur Entwicklung der Literarästhetik in Byzanz von Gregorios von Nazianz zu Eustathios, in: Beitr. zur byz. Gesch. im 9.—11.Jh., hrsg. v. V. VAVŘÍNEK, Praha 1978, 157.

[87] Sul carattere originario di pro-memoria privato delle parafrasi temistiane, dato misconosciuto, c'è la testimonianza esplicita dell'autore, or. 23, 294d = 89, 27—90, 5 D.-N.

genito) e il suo tipo più diffuso, l'agiografia, rientrando, com'è noto, in altri generi d'uso (encomiastico, edificante, d'intrattenimento, ecc.), con l'eccezione forse degli Atti dei Martiri che, cronologia a parte, potrebbero essere paragonati a quello che noi intendiamo col termine ‚Protokoll' (o ‚dossier')[88].

Anche la moderna saggistica (il saggio come trattazione con finalità scientifica in forma non scientifica, ma artistica[89]) può trovare qualche sporadica attestazione a Bisanzio: molti dei *Miscellanea* di Teodoro Metochita, alcuni opuscoli di Sinesio (p. es. il *Dione*) o di Psello (es. quello sullo stile dei Padri del IV sec., ed. Boiss.) ecc., e soprattutto molti dei progimnasmi composti dagli scrittori bizantini al di fuori della prassi scolastica come autonoma elaborazione[90] dei più svariati argomenti.

Meglio documentati il commentario, sia nella sua forma di *hypomnema* sia come raccolta scoliografica[91] (non pensiamo naturalmente alle infinite note cursorie per l'uso dell'insegnamento, ma ad opere come quelle di Simplicio, di Eustazio, di alcuni scoliasti a Aftonio e Ermogene, e sim.), e il trattato, che costituisce, con la sua derivazione, la monografia, la forma classica del testo scientifico (πραγματεία, σύγγραμμα, σύνταγμα). Abbiamo trattati non solo di filosofia e di teologia, ma anche di medicina, di musica, di strategistica, ecc., e non importa se più spesso su base compilatoria che originale.

Per testi d'uso pubblicistico s'intendono testi di attualità caratterizzati dalla comunicativa efficace e immediata.

Questa si ottiene oggi soprattutto affidando i testi in questione ai mass-media, in altre epoche ci possono essere stati altri mezzi: l'antichità, ad esempio, fece non poco ricorso alla comunicazione epigrafica, con l'VIII secolo questa perde sensibilmente terreno a favore del documento su pergamena o su carta, ma si tratta di concomitanza di fenomeni ancora da approfondire[92]. Né è senza significato il caso, anche se isolato, di Giuliano che fa affiggere il *Misopogone* alle porte del palazzo imperiale di Antiochia per provocarne la diffusione immediata tramite la lettura e silenziosa e ad alta voce[93].

[88] Cfr. H.-G. BECK, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich. München 1959, 268.

[89] Cfr. BELKE, Gebrauchstexte 329.

[90] Cfr. G. L. KUSTAS, Studies in Byzantine Rhetoric. Salonicco 1973, 22, 1; BECK, Das literarische Schaffen 19—21.

[91] Cfr. N. G. WILSON, A Chapter in the History of Scholia. *Class. Quart.* 59 (1967) 244—256.

[92] Cfr. PATLAGEAN, art. cit. 272.

[93] Cfr. C. PRATO—Dina MICALELLA, Giuliano Imperatore, Misopogon. Roma 1979, 14*.

Indipendentemente dai modi della sua diffusione, un genere di sicura e immediata incidenza sul pubblico fu a Bisanzio il *pamphlet*, fiorito soprattutto nel XIV secolo, con la sua topica ben definita, con la varietà della sua fenomenologia[94], dall'attacco di un Cabasila contro Gregora nell'àmbito d'una controversia religiosa[95] alla curiosa denuncia anonima d'una riunione segreta di un gruppo mafioso del XIV secolo[96].

Ma il genere che forse più si presta ad esser considerato in un'ottica pubblicistica è la cronaca. Fondamentali le osservazioni di Hunger sulla cronachistica bizantina come ‚Trivialliteratur'[97]. Attingendo alla materia storica e giovandosi di un linguaggio colloquiale, il cronista presenta tutta una massa d'informazioni gradite al largo pubblico di ogni tempo (anche a quello, p. es., dei moderni rotocalchi): notizie sensazionali d'ogni genere: guerre e rivoluzioni, omicidi e aggressioni, torture e mutilazioni, *sex and crime*, nonché rivelazioni sulla *petite histoire* dei potenti (*in primis* gli eunuchi, πάντων κακῶν ἐργάται); notizie spicciole su ingredienti tipici della storia ecclesiastica quali concilî, eresie, martiri e santi; fenomeni e catastrofi naturali; *mirabilia* d'ogni genere (i fratelli siamesi, la donna cannone, il forzuto che piega il ferro, ecc.).

Peraltro, così come accade con il moderno giornalismo, tutta la macchina dell'informazione cronachistica non è senza fini di persuasione più o meno occulta (il Krumbacher parlò al riguardo di „Thron und Altar"[98]). Neanche la trattazione che ricevono nelle cronache capitoli della storia antica è priva di scopo politico: così per esempio, l'ottica imperiale porta, almeno sino alla quarta Crociata, a privilegiare, all'intenzione del largo pubblico, la Roma dei Cesari (e il mondo biblico) a tutto discapito di quella repubblicana e ancor più della *polis* ateniese[99].

Nella sfera della cronaca cadono anche, con valore pubblicistico, le leggende profane, per esempio su Basilio I[100], e le numerose narrazioni esemplari, che Hunger raccoglie sotto la rubrica di ‚Lesebuchgeschich-

[94] Cfr. GARZYA, Topik 315s.

[95] Ed. A. GARZYA, *Byz.* 24 (1954) 521—532.

[96] Ed. H. HUNGER, Anonymes Pamphlet gegen eine byzantinische Mafia. *RESEE* 7 (1969) 95—107 = H. HUNGER, Byzantinische Grundlagenforschung. London, Variorum 1973, XXII.

[97] Die ... Literatur, I 257—278.

[98] *GBL* 326.

[99] Illuminante Elizabeth M. JEFFREYS, The Attitudes of Byzantine Chroniclers Towards Ancient History. *Byz.* 49 (1979) 199—238.

[100] Cfr. G. MORAVCSIK, Sagen und Legenden über Kaiser Basilios I *DOP* 15 (1961) 61—126.

ten'[101], concernenti la vita degl'imperatori (p. es. Teofilo) o nella loro prima età o al vertice della potenza.

Pur non essendo in linea di principio un genere di uso strumentale o d'intrattenimento, la cronaca finisce, sotto determinati aspetti, coll'invadere entrambi questi àmbiti della letteratura.

Lo stesso accade con testi di altro genere se consegnati in copie illustrate, per esempio con le parafrasi bibliche, a proposito delle quali il Weitzmann ha notato che appunto il fatto d'esser corredate d'illustrazioni le indirizza a un utente che legge il testo e si diletta delle imagini relative „per intrattenimento piuttosto che per erudizione teologica o per edificazione"[102]. Ma l'indagine sui contatti fra ‚Gebrauchsliteratur', ‚Unterhaltungsliteratur' e forme affini ci porterebbe troppo lontano. Dovremmo parlare, fra l'altro, della leggenda sacra e di altri testi di edificazione (compresi gli alfabeti metrici, oscillanti fra parenesi e contrizione); dell'apocalittica[103], di generi gnomici quali l'aforisma, la sentenza, il proverbio; o gnomico-narrativi quali la favola, la parabola, il paragone; di aspetti e momenti del romanzo e della novella[104].

Ci limiteremo pertanto ad accennare ad alcune forme rimaste fuori, perché isolate, dagli aggruppamenti precedenti e nelle quali il valore strumentale è senz'altro evidente pur nel loro carattere talvolta ‚misto'.

Tipicamente bizantine[105] sono le acclamazioni, una forma di poesia d'occasione strettamente legata al consumo popolare e per composizione e per esecuzione (vi erano dei professionisti per l'uno e per l'altro scopo), ed estremamente efficace sia per la propaganda dei messaggi della corte che per lo scandaglio degli umori del popolo (i demi)[106].

Poesia d'occasione da rapportare strettamente al pubblico sono anche molti degli innumerevoli epigrammi scritti quasi in ogni secolo di Bisanzio, né bisognerà ricorrere al caso estremo di quell'epigramma di Pallada graffito sulla parete d'una latrina di Efeso (AP X 87) per provare la possibile popolarità della poesia epigrammatica. Questa uscì invero più d'una volta dall'officina umbratile del letterato per farsi vivace strumento di comunicazione: si pensi, per esempio ai giambi anticonoclastici di Teodoro Studita, ai tanti versi di varia attualità degli epigrammisti di età

[101] Cfr. Die ... Literatur, I 264—268.

[102] Cfr. WEITZMANN, The Selection 91.

[103] Cfr. GARZYA, Topik 310 (a proposito dell'Apocalisse apocrifa di Leone di C.poli edita da R. MAISANO, Napoli 1975).

[104] Cfr. BECK, Volksliteratur, 28s. 33ss. 43; Das literarische Schaffen 26ss.

[105] Nonostante precedenti romani; cfr. P. MAAS, Metrische Akklamationen der Byzantiner. *BZ* 21 (1912) 28—54 (28) = P. MAAS, Kleine Schriften. München 1973, 393—420 (393).

[106] Cfr. BECK, Volksliteratur 25; HUNGER, Die ... Literatur, I 73s.

giustinianea, di Giovanni Geometra, Giovanni Mauropode, Cristoforo di Mitilene, dei poeti casolani del XIII secolo.

Dall'epigramma è breve il passo verso la satira, genere che incorpora in varia misura anche elementi narrativi, comici e didattici e che fu trattato sia in volgare sia in lingua dotta, spesso di tipo misto (come nel *Mazaris*), sia in volgare (satira zoomorfa); ora con dichiarazione esplicita dei nomi dei personaggi bersagliati (così nel *Timarione*) ora con travestimenti più o meno coperti (*Filopatris*, *Mazaris*); in forma ora di satira lucianesca ora di catabasi agl'inferi, ora di parodia tragica (*Catomiomachia*) ora d'invettiva personale (Psello contro il Sabbaita). Le satire erano tutt'altro che *Kabinettstücke* fine a sé stessi di letterati più o meno lambiccati. La loro influenza su un pubblico più largo è provata, ad esempio, dall'eco suscitata dal *Timarione* negli ambienti ortodossi e che si ritrova nell'aspro giudizio pronunciato più tardi sull'opera, bollata come blasfema, da Giorgio Acropolita[107].

[107] Cfr. Const. Acrop., ep. ad amicum de Timarione, ed. R. ROMANO, Ps.-Luciano, Timarione (*Byzantina et Neo-Hellenica Neapolitana* 2). Napoli 1974, 43—45.

IHOR ŠEVČENKO / CAMBRIDGE, MASS.

LEVELS OF STYLE IN BYZANTINE PROSE

I. Definitions

Some modern linguists understand stylistics as the study of alternative modes of expressing the same (or approximately the same) content, and an author's stylistic selection as the choice between items that mean more or less the same thing[1]. Such a formulation should be acceptable to Byzantinists concerned with literary styles, for they, too, concentrate on their author's stylistic selection. The preceding definitions suggest that the best conditions for the study of levels of style are offered by texts displaying alternative forms, but the same or related content: consecutive reworkings of the same text by its author; an original that can be juxtaposed with its paraphrases, done by another author; or, finally, works of the same author dealing with similar topics or falling within the same literary genre. We shall make use of Byzantine examples that belong to each of these three categories.

Byzantine usage provides a convenient guide in the search for Byzantine conceptions of style. In the wake of antique theory, this usage expresses the notion by a limited number of terms, such as φράσις, λέξις, χαρακτήρ, ἑρμηνεία, πλάσμα or πλάσις, the meaning of which is for the most part clear. Only ἰδέα is used ambiguously[1a].

---

[1] L. Doležel and J. Kraus, Prague School of Stylistics, in: B. B. Kachru, H. W. F. Stahlke, edd., Current Trends in Stylistics (1972), 37; A. Hough, Style and Stylistics (1969), 6—8; N. E. Enkvist, On Defining Style ..., in: J. Spencer, ed., Linguistics and Style (1964), 54. There is little systematic treatment of the levels of style in Byzantine prose. Best to date is H. Hunger, Stilstufen in der Geschichtsschreibung des 12. Jahrhunderts: Anna Komnene und Michael Glykas. *Byzantine Studies — Études Byzantines* 5 (1978) 139—70 (bibliography). The reports on "diglossie" by E. Kriaras, J. Irmscher and A. Mirambel in: Proceedings of the XIII[th] International Congress of Byzantine Studies. Oxford 1967, 283—313 (bibliography) and that by P. Wirth in XV[e] Congrès international d'Études byzantines, Rapports et Co-rapports, II. 1. Athens 1976, 3—54 are of interest. Works discussing individual authors, such as those by Renauld, Böhlig (except for important introduction), von Stepski-Doliwa, Hedberg or Wirth are only of indirect use to us; so is the good *Studies* by Kustas (n. 44 below) and his Photius study in *Hell* 17 (1962) 132—169.

On the other hand, it is not useful to follow Byzantine rhetorical theories in attempting to define levels of style, for Byzantines displayed a great deal of confusion in this matter. They were aware of the two antique doctrines of stylistic levels, that of Demetrios (first century A. D.?) who distinguished four of them, and that of Dionysios of Halicarnassus (first century B. C.) who spoke of three styles, grand, middle and plain. Dionysios was known to several highbrow Byzantine writers — Psellos and Metochites among them — and rudiments of his doctrine seeped down to Byzantine commentaries and introductory treatises on rhetorics[2]. However, his system was overshadowed by that of Hermogenes, the dominant influence in Byzantine theory, who did away with the doctrine of three styles and substituted for it the system of "ideas", that is, various forms or devices of speech used by great orators. Hermogenes' system was that of "horizontal" kinds rather than "vertical" levels of style. As a result, when Byzantine theorists spoke of three styles, they often derived them from the "ideas" and associated them with various great orators, with the three parts of rhetorics — judicial, deliberative, panegyric — or with literary genres[3]. A further difficulty results from the fact that Dionysios, under the influence of peripatetic rhetorical theory, put the middle style first and Byzantine commentators and some writers often did the same. But in their practice Byzantine writers of all educational levels admitted the supremacy of the high style.

Psellos' theoretical pronouncements provide a convenient illustration of this confusion. He once or twice divided styles into high, middle and lowly, and expressed a preference for the middle one (practiced, according to him, by John Chrysostom), but in comparing Gregory of Nazianzus to pagan orators, he said that the three stylistic levels applied to the "idea", or form, of speech, and thus confused the levels with kinds of style. Elsewhere Psellos analyzed the style of Gregory of Nazianzus in terms of the tripartite division of rhetoric. Only once did he divide Gregory's works according to levels of understandability: into those "accessible" and those "of difficult access" to "the many"[4]. It is noteworthy that Psellos'

[1a] Fuller list in KUSTAS, *Hell* (n. 1 above), 136—137; cf. also E. ORTH, Die Stilkritik des Photios (1929), index.

[2] H. RABE, ed., Prolegomenon Sylloge (1931), 79, 25—80, 7; 141, 8—21; 213, 19—25; 373, 1—13 (Doxapater); 377, 7—14; 410, 11—19. Patmiacus 366, fol. 372ᵛ (Philotheos of Selymbria). Cf. also A. SEVERYNS, Recherches ... II (1938) 32—33; 71—73.

[3] RABE (as in n. 2), 405, 22—26 (Sikeliotes); 213, 19—25; 68, 22—28 (Planudes); 79, 25—80, 7.

[4] P. LEVY, ed., Mich. Pselli de Greg. Theologi charactere judicium (1912), 94, 5ff.; Speech on Gregory's style, A. MAYER, ed. *BZ* 20 (1911) 56—57; On style of Fathers, *PG* 122, 902C—903A; 905A; 906C.

excerpts from Dionysios of Halicarnassus' *De compositione verborum* stop before the part that expounds the doctrine of the three levels of style[5].

Left stranded by Byzantine theorists, I shall fall back upon a doctrine both ancient and timely. It goes back to the *Rhetorica ad Herennium*, prevailed all over Europe down to the end of the eighteenth century, and has been revived today by some modern linguists; it is the Theory of Three Styles, in which the terms "high", "middle" and "low" do apply to stylistic levels[6]. I do it out of scholarly scruple, for a working Byzantinist does not need a precise definition of levels of style. He perceives them instinctively, in terms of his everyday practice. For him, a work in high style is one that uses periodic structure; its vocabulary is recondite, puristic and contains *hapax legomena* made up on a classicistic template; its verbal forms, especially its pluperfects, are for the most part Attic; its Scriptural quotations are rare or indirect and its classical ones, plentiful. In a work of middle style, periods are rarely attempted and fill-words and clichés, more abundant; it requires the use of a patristic lexicon; and its Scriptural quotations are more frequent than its classical ones. A work in low style uses largely paratactic structures; its vocabulary contains a fair number of words unattested in standard dictionaries or coming from languages other than Greek; its verbal forms are not Attic; its Scriptural quotations, more frequently than not, come from the New Testament and Psalter. In hagiography, the *Life* of Theophanes Confessor by Patriarch Methodios and the *Life* of Patriarch Nicephorus by Ignatios are works in high style; the middle style is abundantly attested, and represented by the bulk of the *Lives* with the *Life* of Anthony by Athanasius of Alexandria at the head of the procession; and the low style, by dozens rather than by hundreds of *Lives*, such as those of Cyril of Scythopolis — unless one wanted to locate his works in the subclass of lower middle style — the two *Lives* by Leontius

[5] A. AUJAC in *REB* 33 (1975) 257—275, esp. 259. On Psellos' view of style, cf. Ja. N. LJUBARSKIJ, Michail Psell ... (1978) and the intelligent Belgrade dissertation by Č. MILOVANOVIĆ, M. Psel kao književni teoretičar (1979). Only towards the end of Byzantium do we encounter a description of two styles that, to judge by its illustrative examples, was applied to levels. Cf. Joseph Rhakendytes in Ch. WALZ, Rhetores Graeci, III, 525—26. The sources of the relevant chapter of Joseph are moot. Cf. V. DE FALCO in *Historia* 5 (1931) 634.

[6] Cf. H. BLAIR, Lectures on Rhetoric and Belles Lettres, I (1783), 370, E. R. CURTIUS in *Romanische Forschungen* 64 (1952) 57—70; V. P. VOMPERSKIJ, Stilističeskoe učenie M. V. Lomonosova i teorija trech stilej (1970), 70—98; 189—200; W. SANDERS, Linguistische Stiltheorie (1973), 95; 103—104; 108 (three or four levels).

of Neapolis, the original *Life* of Philaretos the Merciful and much of the puzzling *Life* of Andrew the Fool in Christ[7].

In this report, I shall roam freely, mostly within the field of Byzantine prose[7a]. Some obvious, if important topics, such as the relation between levels of style and genres or subject matter, will be left out. Those that will be treated either reflect my personal interests or seem appropriate for a Congress whose motto points to the future.

II. Awareness of Levels of Style

It has always been taken for granted that Byzantine writers were aware of at least two different levels of style. Recently, however, Professor Eideneier claimed the lack of such awareness for one author, Michael Glykas, whose poem written from prison is one of the prize examples for the mixture of standard and "popular" lines in politic verse and for the appearance of popular language in literature destined for an educated readership. Professor Eideneier's claim[8] sends us, even at the risk of restating the obvious, on the search for proofs of stylistic awareness shown by writers at all periods of Byzantine literature[9]. This awareness can be most easily inferred from an author's own practice. In other cases, proof comes directly from explicit statements by writers or literary critics who discuss works of their predecessors or describe their own production, from revisions, either by the author himself or by an editor, resulting in two versions of the same text, or from the use of two styles in the same piece of writing as a literary device.

1. *Inference from an Author's Own Practice*

The practice of different levels of style by the same author is so easily demonstrated that the demonstration can be limited to one example, and provided by means of translated passages. Take the sermons of Theodore of Studios. In literary prowess he was an equal to Patriarch Nicephorus

[7] Also A. Garzya, *Italia Sacra* 22 (1973) 1179—1186, advocates three *livelli linguistico-stilistici* in hagiography. In his Athens Report, P. Wirth (n. 1 above), 6—7, 24 speaks of a "Trigraphie" in Byzantine Literature of the 11th—15th cc.

[7a] To be more precise, I shall deal with that segment of Byzantine prose whose practitioners, whether expressedly or tacitly, considered high style as norm. This prose encompasses the bulk of material that has come down to us and ranges from the preciosity of a Patriarch Methodios to the artlessness of a John Kananos.

[8] *BZ* 61 (1968) 5—9. The merit of the claim is to have set us thinking. For objections, cf. Hunger, Stilfstufen (as in n. 1), 167—9.

[9] On Anna Comnena and Glykas: Hunger, Stilstufen (as in n. 1).

and may even have surpassed him as a stylist. It therefore stands to reason that he practiced high style; what endears him to us is that he practiced it in moderation, avoiding the excesses of his younger contemporaries Methodios and Ignatios, the first representatives of super-high style in Byzantium, and that he did not remain within the high style's narrow confines.

Theodore would thus begin his Panegyric pronounced on the anniversary of St. Arsenius the Anchorite: "Rising today at its commemoration, which recurs every year, en ever-shining star is sending forth its supremely bright illumination to the universe by means of a completely incorporeal light; it is not counted [among the stars] of the Zodiac, but is firmly embedded in the sky of virtue"[10]. This must have been routine high style, for Theodore's biographer merely listed his hero's Panegyric sermons without comment[11].

The twenty-first *Great Catechesis* opens with a simpler, if still fairly complicated, sentence: "There being in existence such a great sea of instruction, expressed in words by our God-inspired Fathers, we should not be talking at all, for their [words] on the subject [at hand] are sufficient for those among the listeners who would wish to open to them the ears of their hearts". Theodore decided to speak nevertheless and used a proverb as a transition to the main body of the *Catechesis*[12].

The *Small Catecheses* introduce us into a different world of discourse: "Brethren and Fathers. Since the day of Annunciation has arrived, I shall attempt to tell you briefly something concerning the Annunciation". Another sentence is not much more involved: "Brethren, I pray you (παρακαλῶ), let us safely keep our faith ... for you know that the Devil is breathing against us by night and by day"[13].

It is not easy to say who the audience of Theodore's Panegyric Sermons may have been, and we can only guess to what extent this audience understood them. We are on firm ground with the *Catecheses*: they were delivered before Theodore's monastic community and we may safely infer that at least the *Small Catecheses* were easily understood by his monks. The audience was thus the same for both kinds of *Catecheses* and the difference in their stylistic levels was due to the different circumstances in

[10] *PG* 99, 849 B.

[11] *PG* 99, 264 B.

[12] J. Cozza-Luzi, ed., in: A. Mai, Novae Patrum Bibiliothecae ..., IX, 2 (1888), 58.

[13] E. Auvray, ed., ... Theodori ... Parva Catechesis (1891), 65, 1—2 (p. 227); 22, 71 and 74—75 (p. 83). — Another pertinent set of examples would be the *Apologeticus* and the *Apologeticus Minor* on behalf of the Images by Patriarch Nicephorus (*PG* 100, 533—832, [high style] and 834—850 [middle style] respectively). Note the abundance of perfect forms in the former and their scarcity in the latter.

which their author composed them. Theodore's biographer tells us that the *Small Catecheses* were improvised (σχεδιασθεισῶν) during usual encounters with the brethren; as to the *Great Catecheses*, they were not improvised (οὐ σχεδιαστικῶς) but were a result of reflection and were written in solitude (καθ' ἑαυτόν). The biographer found that both sets of *Catecheses* gave forth Divine and celestial grace of eloquence, and left it at that. His chief praise went not to the *Catecheses* or the *Panegyrics* but to Theodore's *Letters*, whose epistolary style he extolled in terms ultimately borrowed from Hermogenes[14].

In moments of discouragement, many a modern reader of Byzantine Homiletics in high style must have asked himself: What were the sermons like, that were surely understood by their audiences? The answer to this question is: they were like Theodore of Studios' *Small Catecheses*. The majority of sermons given in churches, even the more important ones, throughout the Empire's existence must have been of this type. If we no longer read these sermons, it is because they were not deemed worthy of being taken down; if it were not for Theodore's social and doctrinal importance, even the *Small Catecheses* might not have come down to us. The tyranny of high style, as much as an author's social position, heavily favored the survival of texts whose impact at the time of delivery was limited to a fraction of the elite.

2. *An Author's or a Scribe's Editorial Work*

Late in his career, Patriarch Nicephorus began reworking the first version (prior to 787?) of his historical work, the *Breviarium*. The editorial task — abandoned after a few initial folios — was almost exclusively stylistic in nature and consisted in adding fill-words and transitional phrases or in substituting high style for low style expressions and constructions, such as κατεπήμαινον for κατεπόνουν, ἐπιτωθάζων for ἐπιχλευάζων, πρὸς τὸ βασίλειον ἄστυ for ἐν Κωνσταντινουπόλει, and αὐτῇ τὸν ἴσον διάθοιντο κίνδυνον for αὐτῇ ὁμοίως χρήσασθαι; or perfects for aorists, such as ἐγκεχειρισμένοι for ἐγχειρισθέντες[15]. In passages of his *Breviarium* that are parallelled by those of Theophanes' *Chronicle* and go back to a source common to both, Nicephorus' style is higher than that of Theophanes. Thus the latter's εἰς τὰ τοῦ γενικοῦ λογοθεσίου πράγματα κατέστησεν appears in Nicephorus as τῶν

[14] *PG* 99, 264D.

[15] Compare L. OROSZ in *Magyar-Görög Tanulmányok* 28 (1949) (on London, British Mus. Add. 19390), lines 6; 56; 60; 96—97; 9 with C. DE BOOR, Nicephori ... opuscula (1880), 3, 10; 4, 28; 6, 1; 7, 24—25; 3, 14. However, already the first draft has pretensions and uses duals; the revision keeps them. Cf. OROSZ, line 9 and DE BOOR, 3, 14.

δημοσίων λογιστήν, ὃν τὸ δημῶδες γενικὸν λογοθέτην καλοῦσι, κατέστησεν[16]. On the strength of what we know about Nicephorus' "elevating" work on the style of the first version of his *Breviarium*, we may infer that he raised the style of his source as well, while Theophanes copied it unchanged.

Michael Glykas transposed simpler passages from his *Annals*, a world chronicle purporting to be composed for his son, into a more ample and eloquent diction, when he reused this work in a letter addressed to a sinful princess: In the letter, the *Annals'* φοσσάτον became στρατόν, and the chronicle's passage "Therefore the Emperor petitioned monks of various places on account of his sin" was rendered in the letter by "He besought the holy men of the region by letter and put them forward as his intercessors before God"[17]. Glykas also assumed a more recherché language in his *Controverted Questions* on passages of the Holy Writ, when he addressed learned members of the aristocracy[18].

Even copyists of a popular romance such as *Libistros and Rhodamne* showed an awareness of higher and lower levels of style. Some of them, such as the scribe of the Parisinus Graecus 2190, considered higher forms as more desirable, and consciously, if clumsily, raised the text to the more learned level; or else, they introduced learned glosses into the lines at the price of violating the verse forms. Other scribes, notably that of the Scorialensis Ψ-IV-22 — which also contains a version of Digenis Akritas — consistently demoticized their text, and again in the process created lines of more or less than fifteen syllables[19].

3. *Explicit Statements Concerning Levels of Style*

In his prologue to the *Life* of John the Almsgiver, Leontios of Neapolis asserted that he would write not in the learned high style adopted by his

[16] Cf. Theophanes, Chron., 367, 22—23 ed. DE BOOR with Nicephori ... opuscula ..., 37, 18—19 ed. DE BOOR. — For changes in the direction of more Attic forms and more recherché vocabulary that Niketas Choniates made in the versions of the final part of his *History*, cf., e.g., WIRTH, Athens Report (n. 1 above), 43—44.

[17] Cf. Annales, 508, 12—13 and 17—18 Bonn with the Letter to Princess Theodora, ed. K. KRUMBACHER, Michael Glykas. *Sitzungsber. d. philos.-philol. ... Cl. d. K. bayer. Ak. Wiss.* 1894, fasc. III, 458, 16 and 25—27. For other examples of improved level of style, compare Annals, 457, 15—16; 22—24; 24—28; 458, 2—3, 27—29; 459, 1—5, 16—20 with Letter, 477, 1—2; 2—5; 5—6; 509, 1—4; 510, 6—9.

[18] Cf. e. g., Aporiai, 33 and 34, to *pansebastos sebastos* Constantine Palaiologos, S. EUSTRATIADES, ed., I (1906) 379—461.

[19] M.K. CHATZEGIAKOUMES, Τὰ μεσαιωνικὰ δημώδη κείμενα ... I (1977), 111—115; 122—138. On the mixture of linguistic levels in vernacular poetry (archaic formulae being preserved for metrical reasons) and on differences between translated (lower style) and "original" (higher style) romances, cf. M. JEFFREYS in *Mosaic* 8 (1975) 171—193 and E. JEFFREYS in *Byzantina Australiensia* 1 (1981) 116—127. To what extent did vernacular poets consider the "standard" politic verse as norm?

predecessors, John Moschos and Sophronios, but in a style which would be prosaic, unadorned and lowly, so that even readers who are "unlearned and ignorant men" (Act. Ap. 4:13) might derive profit from his narrative. Moschos' and Sophronios' *Life* of John the Almsgiver is lost; but we may compare the style of Leontios to that of these two authors, for we can still read the anonymous writer who excerpted Moschos' and Sophronios' *Life* and we know that he followed his model closely. A comparison between the Anonymus and Leontius reveals that the latter was not merely indulging in a topos of modesty, but did in fact affect a lower style than that used by Moschos and Sophronios[20].

To cite a celebrated case, Photius' judgements in the *Bibliotheca* refer to works whose style, in his view, aspired to a better level than that of others; in other cases a text was said by him to be in a more lowly style than the one analyzed just before; to hold a middle ground between a precise and neglected and lowly style; to be more neglected than precise in style; or — such was the style of Cosmas Indicopleustes — not to be up to average standard[21]. Photius created a special category of "ecclesiastical style" of Clement of Rome and Polycarp of Smyrna, and described it as simple and uncomplicated[22].

Nicephorus Basilakes differentiated between the styles of his two speeches to Alexios Aristenos and his two *Discourses* to members of the Imperial family respectively[23].

Niketas Choniates, the paragon of high style and a tacit user of Philostratos, wrote in 1210—11 a *Speech* celebrating Theodore Laskaris for having slaughtered the Sultan of Ikonion. He remarked in the title of that work that he had adopted a more relaxed level of style in it. The *Speech*, the title said in part, was "full of clarity on account of the [literary] weakness of the listeners". The author's habits must have stood in the way of carrying out his intention to write in a more accessible fashion, for the *Speech* has two *hapax legomena* (φαυσιβολώτερος, μεγαλεγχειρητής) and is replete with rare words. Still, Choniates made some concessions to middle style: he did not resist punning on Theodore's name, he freely quoted from the Holy Writ; and we may be sure that the sentence "But, O Emperor,

[20] A. J. FESTUGIÈRE, ed., Vie de Syméon le Fou ... (1974), 344, 58—69. The respective expressions are ἀνωτέρως and χαμηλῷ χαρακτῆρι. On the Anonymus, cf. ibid., 315—319.

[21] Cf. Bibliotheca, codd. 257; 199 versus 198; 256; 258; 36.

[22] Bibliotheca, cod. 126. The terms are ἐκκλησιαστικοῦ χαρακτῆρος or ἐκκλησιαστικὸν τῆς ἑρμηνείας τύπον.

[23] A. GARZYA, ed., *Boll. del Comitato per la preparazione ... dei Classici Greci e Latini*, N. S., 19 (1971) 56ff., lines 258—274.

may you live forever, if possible, and may your Empire be immortal" could be understood by everyone. Once Choniates made one of his rare bows to low style: among all his rhetorical works a construction of φημί with ὅτι occurs only in our *Speech*[24].

One final example: In his bibliographical testament addressed to Nicephorus Gregoras, Theodore Metochites described his own oratorical oeuvre as being in ornate style and consisting of "showpieces of euphonious eloquence", while his philosophical works, he said, were unadorned, "simple and unpretentious and without any beautiful and charming style"[25].

4. *Use of Different Levels of Style as a Literary Device*

About 1324 Michael Gabras wrote a letter to an Archbishop. He opened it with a greeting in low style, standard for informal correspondence between ecclesiastics: "Most honorable Father and Bishop, may you be healthy in body". Thereupon, and without warning, he turned to high style, "according to my habit" and, he added, the former habit of the once rhetorically skilled addressee. By using "habit" (συνήθεια) to describe high rather than low style — one of that word's accepted meanings — he obtained a surprise effect. When Gabras came to the substantive part of his letter — a request for a written opinion concerning his protégé — he announced that he would now lower the level of his discourse (χαμαιζήλως ... διαλέγεσθαι) to comply with the requirements of his subject matter. Accordingly, the substantive part of the letter was composed in simple syntax; for "there", Gabras used the word αὐτόθι, characteristic of fourteenth-century partriarchal documents and of informal correspondence. Having finished with the substantive part, Gabras announced that he would close his letter in high style, "a language which escapes the many" — he proved it by quoting Homer — and at the letter's end reminded his addressee once more that its middle part had been reserved for those who "are raised in rusticity"[26].

The *Schede of the Mouse* (twelfth century) parodies literary forms more than it satirizes life. It is a mock-school exercise in two parts: the first part

[24] J.-L. VAN DIETEN, ed., Nicetae Choniatae Orationes ... (1972), 170—175; *hapax legomena*: 170, 7 and 171, 26; puns: 174, 14 and 175, 15; simple sentence: 175, 24—25; φαμέν ... ὅτι 173, 7—8. On Choniates and Philostratos, cf. A. FATOUROS, *JÖB* 29 (1980) 165—186.

[25] Poem 4, 244—249, Parisinus Graecus 1776, fol. 66r.

[26] Ep. 362, A. FATOUROS, ed., Die Briefe des Michael Gabras ... II (*WBS* 10, 2). Wien 1973, 568—570. Cf. Lines 2 and 26 for "my συνήθεια", meaning high, and "the most common συνήθεια", low style. The low style part is in lines 30—36 (or 30—45). Cf. also lines 29—30; 32; 34.

spoofs secular rhetorical texts in high style; the second is a pastiche of ecclesiastical middle style prose[27].

The *Spanos* (fifteenth century?) is a parody whose central part, the *Synaxarion of the Beardless*, derides the hagiographic genre. The author, who was fairly educated, fairly familiar with rhetorics and certainly with liturgical, legal and hagiographical formulae, obtained much of his effect from the simultaneous use of two disparate stylistic layers; of the middle level language and formulae of a standard Saint's Life and of ribaldries couched in purely demotic garb[28].

III. The Tyranny of High Style

1. *The Case of the Scriptures*

By the fourth century, Christian writers practicing the high style were following the norms of the second sophistics, a movement modeled on the works of pagan writers and followed by pagans. The Word of God, on the other hand, had been preached in works which appeared to these pagans as stylistic monsters. Early Byzantine literati were aware that this discrepancy between the style of the Scriptures and that of a Demosthenes or a Libanius posed a grave problem. The problem was solved, if to the disadvantage of the Scriptures; it also was solved quickly, although it continued to trouble the conscience of Byzantine men of letters until at least the ninth century.

At an early stage, the low level of the Scriptures' style was readily admitted, and the triumph of solecism over the clever pagan stories was presented as the triumph of unadorned truth over rhetorics, which obscured that truth's beauty and embellished lies with eloquence. The author of the spurious correspondence between St. Basil and Libanius put it in a nutshell when he described the Old Testament as "in substance true, although in style unlearned" (νοῦν μεν ἀληθῆ, λέξιν δὲ ἀμαθῆ)[29].

John Chrysostom granted that St. Paul's testimony about his own "rudeness in speech" did apply to matters of eloquence, and that Paul should not be compared with Isocrates, Demosthenes, Thucydides and

[27] Ed. by J.-Th. Papademetriou in *Illinois Studies in Language and Literature* 58 (1969) 210—222. Cf. 1st part, ἀγλαόμορφα 15; ἀπραγματεύτως 17; parison 18—19; chiasm 19—20, with 2nd part, ἵνα τί 11; κανόνα 69; δὶς σαββάτου 70 = Luc. 18:12; ἵνα φθάσω = reach 87. H. Hunger sees the whole *Schede* as a satire against monks, cf. Der byzantinische Katzmäusekrieg ... (1968), 59—60.

[28] Cf. H. Eideneier, ed., Spanos ... (1977), esp. pp. 13—14; 105—117; 187—205.

[29] Ps.-Basil, Letter 339, e. g., Loeb ed., IV (1970), 298.

Plato in style[30]. But already in the fifth century Isidore of Pelusium tempered this admission with praise of pagan high style and proposed a compromise. The style of Christian wisdom was lowly, but its meaning reached to the heavens; pagan wisdom's style was resplendent but the deeds it described, lowly. However, one who managed to combine Christian meaning with pagan style, would be considered a wise man indeed. For volubility could be made into a tool of supra-worldly wisdom[31].

Photius went beyond compromise. He not only stated that good style did no harm to piety, but in three consecutive *Amphilochia* praised the excellence of St. Paul's style in terms of Hermogenes' theory. As for St. Peter, Photius showed in another chapter of the *Amphilochia* that the verb ἐγκομβώσασθαι, "be clothed with", used by the latter, was far from barbaric: it had been used in antiquity by Epicharmus and the comic writer Apollodorus of Karystos[32]. Photius' vindication of the Apostles' style was in fact a further defeat of the Scriptures' claim to become a literary norm, for his defense consisted in proving, against plausible evidence, that Peter and Paul followed the rules of pagan rhetorics and used classical vocabulary.

By the fourteenth century it was no longer necessary to fly in the teeth of evidence. In his *Ecloga* of Attic nouns and verbs Thomas Magister quoted words and idioms from the Scriptures a mere ten times. Of those, six quotations were cautionary, and either pointed to a unique or rare usage, or reminded the reader, more or less tactfully, that he should not employ a given Biblical expression in his own writings. Once, the New Testament usage was even described as barbaric[33]. We are therefore not surprised that in his textbook on rhetorics Joseph Rhakendytes mentioned the Old Testament but once — he quoted the Octateuch and the four books of Kings — along, of course, with the Iliad, Herodotus and Aesop, as texts from which one might conveniently cull historical examples[34].

In Christian Byzantium the Scripture never became a predominant model of style at any level, except, and there rarely, for the lowest forms of hagiography[34a]. This created an impasse. The way out of the impasse was

[30] De Sacerd. 4, 6, *PG* 48, 668—69, on II Cor. 11:6.

[31] Isidore of Pelusium, Ep., 5:281, *PG* 78, 1500D. On all this, cf. E. Norden, Die antike Kunstprosa, II (1909), 516—534.

[32] Amphilochia, 91—93; 86 (also appearing as letters), *PG* 101, 570D—557AD. On Photios' use of Hermogenes, cf. B. Wiss in *Museum Helveticum* 12 (1955) 236—251, esp. 241.

[33] Ecloga, 112, 9; 165, 3; 192, 10; 273, 9; 312, 5; 337, 17 ed. F. Ritschl (1832). Of course, there is no entry ἐγκομβόσασθαι.

[34] Walz, Rhetores Graeci, III, 525.

[34a] The best example: Vita Nicolai Sionitae, *BHG*³, no. 1347.

first found by Byzantine practitioners of high style and later sanctioned by its theoreticians. It consisted in setting up a canon of style, which would be Christian, but based on those Christian writers who thoroughly espoused the precepts of the second sophistics — John Chrysostom and the Cappadocian Fathers. Of these, Gregory of Nazianzus was declared the supreme source of stylistic inspiration. Psellos repeatedly called him the best stylist of all, superior to Demosthenes, Demades or Isocrates; and authors of textbooks of rhetorics, beginning with Sikeliotes (eleventh century), quoted frequently from his works. Sikeliotes even substituted illustrative examples from Gregory's orations for those customarily drawn from Demosthenes and found that, compared to Gregory, Demosthenes was a mere child[35]. By placing imitation of ancient models under the high patronage of the fourth-century Fathers who had put a limited seal of approval upon the formal aspects of pagan literature, the Byzantine practitioners of high style could consider this imitation as a legitimate enterprise.

2. *The Case of Hagiography*

Byzantine hagiographers provide us with specific evidence for the prestige of high style. Symeon Magister's Metaphrastic collection of 148 Saints' Lives, most of which had originally been written in simple diction, is the most telling example of a wholesale stylistic upgrading. This upgrading was done all at once, as it was produced, upon imperial instigation, by a team of scribes and correctors supervised by a high official[35a]. Other examples stretch across time. Sometime the pre-Metaphrastic *Life*, its intermediate reworking and the subsequent Metaphrastic version are all preserved — this is the case of the three *Lives*[36] of John the Almsgiver — which suggests that Byzantine audiences were receptive to different levels of style and found use for each of them. If we have two versions of a *Life* that never entered the Metaphrastic collection, the later

[35] Psellos: *BZ* 20 (1911) 48—60 (cf. 57: to exalt Gregory's panegyrics, Psellos puts Thucydides' Epitaphios down as being below that historian's usual performance and not in the best of styles; to us, a monstrous judgement); J. Fr. BOISSONADE, ed., De oper. daemonum (1838), 50—51; K. N. SATHAS, ed., Mes. Bibl., V (1876), 150. Sikeliotes: Prolegom. Syll., 414, 20ff., ed. RABE. The fullest list of Sikeliotes' quotations from Gregory is in A. B. POYNTON, Gregory of Naz. and the Greek Rhetoricians. Oxford 1933.

[35a] Details on the creation of the Metaphrastic collection are given in Psellos' Encomium of Symeon, 105, 16—27 (for ed., see n. 39).

[36] *BHG*³, nos. 886, 887v, 888; cf. also 887 and E. LAPPA-ZIZICAS in *AnBoll* 80 (1970) 265—278. Another example of three versions is the *Life* of Nicephorus the Monk: *BHG*³ no. 1331 (simple); *BHG*³ no. 1334 (high style "metaphrase" of no. 1331 by the early 9th c. theoretician of rhetorics, John of Sardes); *BHG*³ no. 1332 (Metaphrastic version, based on John of Sardes).

version is more elegant. Such is the case of the *Life* of Saint Philaretos the Merciful, originally written in 822 and revised, with the obliteration of the autobiographical details, sometime before the twelfth century[37]. In the reworkings just mentioned, the chronological sequence is clear and the tendency the same as in the Metaphrastic ones: toward more oratory and higher style at the expense of concrete detail regarded as obsolete. All this means that in hagiography the prestige of high style was in the ascendant throughout a large part of Byzantium's existence. There was a tendency through the centuries for specimens of the genre to become progressively more, not less, high flown and obscure. We must remember that Byzantine hagiography begins in the middle, rather than high style, as witnessed by the *Life* of Anthony by Athanasius of Alexandria, and is not mass-produced in high style until the ninth century. This tendency to translate texts into high style is not true of all forms of Byzantine literature, for in historiography and political theory the opposite is attested in late Byzantium, when several high style texts were provided with middle style paraphrases. There must have been attempts in hagiography to help those readers who found the high style heavy going, but I can recall only two offhand[38]. We have to wait until the post-Byzantine period for a low-middle style corpus, the *Synaxaristes* by Nikodemos Hagiorites, a counterpart, as it were, to Jacob de Voragine's *Legenda Aurea*.

Most Byzantinists consider Symeon Metaphrastes to have been a practitioner of high style, but Byzantine critics of a generation, or perhaps two, later than Symeon, would not have agreed. In his *Encomium* of Symeon, written less than a century after his death, Michael Psellos did hold the unadorned style of pre-Metaphrastic *Lives* up to ridicule; they were the laughingstock — he said — among the refined spirits of Symeon's own time. Psellos himself viewed Symeon's exercise as an unprecedented achievement, but he fudged a bit on the subject of Metaphrastes' style. He himself described it as both clear — a dangerous compliment when coming from a high style literary critic — and sublime, but he had to report that the most sophisticated litterateurs of his own time faulted Symeon for not reaching philosophical depth and — and this is crucial for us — for not skillfully mixing different kinds of styles. By this they implied that Symeon did not live up to the precepts of Hermogenes. Finally, critics found fault with Symeon for not using figures of speech prominently enough and, in general, for not writing in an epideictic fashion. Psellos defended Meta-

[37] *BHG*³ nos. 1511z and 1512.

[38] Glosses throughout Monacensis Gr. 366; Vatopedi 114, 95ᵛ—114ᵛ, a simplification of *BHG*³, no. 715 (done by the 9th c.).

phrastes by saying that he did not aim at spurious elegance and wrote successfully for both the elite and the many. The former could be charmed by his rhythms; the latter would appreciate the abundant clarity of his prose. Psellos admitted that Symeon was no Isocrates or Thucydides. He was aware of works done in better style, but he insisted that almost no one could approach Symeon's skill in writing for all kinds of audiences[39].

In the light of Psellos' words we should think twice before assigning the label "high style" to the Metaphrastic corpus. If we insist on continuing to do so, we shall then have to establish yet another category, called "super-high style", in order to account for the improved reworkings of *Lives* that go their already high style models one better, such as Nicephorus Gregoras' version of the *Life* of the Empress Theophano. Gregoras improved on its fairly high style model of about the year 900 with both lexical refinements and rhetorical developments[40].

A rough sociological comment on the producers and consumers of hagiography in high style would run as follows: It was a branch of literature produced by members or associates of the upper class, for the members of the upper class, and, more often than appears to meet the eye, about members of the upper class. It was also a literature that made use of special skills to serve as a distinctive badge either of membership in the upper class or at least of association with it. We can provide evidence for the noble pedigree of some of these authors, for their membership in the upper class, and for their wealth. We can argue for upper-class origins for many — perhaps the majority — of saints and their families and we can quote a hagiographer or two with an elitist outlook on his literary prowess.

But were there enough sophisticates in Byzantine society to account for all 693 surviving manuscripts of Saints' Lives in Symeon Metaphrastes' reworked version? We must assume, given the democratic character of church services, and the existence of communal life in the monasteries, that sometimes the uneducated, too, listened to productions in high style. We suspect that they only half understood them and we fear that they paid little attention. A short text from the Monacensis Graecus 225 bears out our fears. In it, Manuel Philes, about to recite a hagiographical piece by Nicephorus Blemmydes, implored members of his audience not to lie on the

[39] *Encomium* in E. KURTZ—F. DREXL, Mich. Pselli scripta minora, I (1936), 94—107, esp. 102—103. The terms for "elite" and "the many" are ἐλλόγιμον ἀκροατήν and ἰδιώτιδας ἀκοάς respectively.

[40] Both *Lives* ed. by E. KURTZ in *Mémoires de l'Acad. Imp. des Sciences de St.-Petersbourg, Classe hist.-phil.*, 3, 2 (1898).

church floor and not to sleep during his performance[41]. Byzantine elitist literateurs were aware of their tenuous contact with the many.

3. *Obscurity*

Ever since Aristotle, clarity was considered a virtue of style[42]. Textbooks define it repeatedly as just that, on the strength of its being listed as one of Hermogenes' Forms[43]. Positive evaluations of obscurity by Byzantine theoreticians of rhetoric are infrequent *obiter dicta* that qualify sentences devoted to clarity[44]. Nicephorus Basilakes, a difficult writer, praised the clarity of his own style, and hardly a Byzantine author, however abstruse, made a virtue of his obscurity[45]. Not Methodius, who had to defend himself on this account[46], and not Arethas in his counterattack against those who accused him of obscurity. There, he merely showed off his knowledge of Hermogenes' terminology, claimed for himself a mixture of both clear and obscure styles and said that he avoided both too rare and too vulgar a vocabulary[47]. Metochites, writing *pro domo sua*, came the closest to endorsing obscurity as a desirable characteristic of style, but he did it indirectly by praising writers like Synesius and Philo, not to speak of Thucydides, and by pointing to a writer's need to distance himself from the vulgar mob. But even he upbraided Aristotle for the intentional obscurity of his style; defending himself, he fell back on the doctrine of the δεινότης, the mixture of styles, dispensed according to the requirements of the moment[48]. Nevertheless, a modern reader instinctively subdivides Byzanti-

[41] In sum, the study of style alone disposes of the view that Byzantine hagiography as a whole is a popular genre. Social historians have seen the truth: cf. E. PATLAGEAN in *Annales* 23 (1968) 107; the conventional view still survives in A. LAIOU, Charanis Studies (1980) 84.

[42] Rhet., III, 2. 1. Aristophanes' *Frogs* contains the first Greek polemic on style. There, Euripides accuses Aeschylus of obscurity. Cf. e. g., 927. M. FUHRMANN, Obscuritas ..., in: Immanente Aesthetik, II: Poetik und Hermeneutik (1966) 47—92 found no antique theorist who would praise obscurity. Only Longinos admitted its uses.

[43] Prolegom. Syll., ed. RABE (1931), 126, 17; 177, 15; 201, 21.

[44] In his good pages on Obscurity, G. L. KUSTAS, Studies in Byzantine Rhetoric (1973) 91—93 makes too much of these utterances.

[45] Basilakes (as in n. 23), line 223; cf. A. GARZYA in *JÖB* 18 (1969) 68. Only for the Holy Writ or prophecies obscurity was admitted, but endowed with higher purpose or explained away. Cf., e. g., Photius, Amph. 204, *PG* 101, 948BC.

[46] Cf. my "Hagiography ...", in: A. BRYER—J. HERRIN, edd., Iconoclasm (1977) 126 and n. 99.

[47] L. G. WESTERINK, ed., Arethae ... scripta ..., I (1968) 187, 4; 189, 14ff.; 188, 22ff.; 190, 11—22.

[48] Details in "Querelle sur le style", my *Études sur la polémique* (1962), 51—67; cf. also Metochites, Miscellanea, Ch. G. MÜLLER—Th. KIESLING, edd. (1821), Mis. 3; 16—18.

ne high style according to the ascending degrees of its obscurity. His instincts are right, as were those of the high court dignitary who criticized Methodius, of the enemies of Arethas and of Nicephorus Chumnos, Metochites' literary and political foe. Once esoteric style becomes a norm to which all men of letters aspire, and its proper handling is seen as a sign of belonging to the literary elite, the more esoteric the style, the higher the position of its practitioner within that elite. Within such a system of values some members of the eleventh-century elite could fault Symeon Metaphrastes, whom we blame for his preciosity, for not affecting high enough a style in his hagiographical reworkings. Given such a system of values, literary theory had to yield to rules of one-upmanship that served to establish one's position within literary society. Thus, to give an example from epistolary theory, a widely read textbook quoted from Philostratos and prescribed that letters should be concise, written in middle style, and excel by clarity, that "special guiding principle" of letter writing[49]. This rule was broken by too many Byzantine epistolographers. In the fourteenth century, Joseph Rhakendytes regretfully noted it in his *Summary of Rhetorics*[50] and any reader of Manuel II's correspondence realizes it today.

IV. Suggestions for the Study of Levels of Style

Owing to the meritorious efforts of our colleagues and predecessors, we already know in large outline that educated writers subscribed to the ideal of mimesis with various degrees of success, while the less educated or uneducated tried to live up to the same ideal, but failed to achieve success within the rules of the same game. We may now proceed to further tasks, employing both customary and less conventional approaches.

1. *Customary Approaches*

a. The Diachronic Study of Styles

Throughout the thousand years of Byzantium, theoreticians and practitioners of high style professed their adherence to roughly the same norm. This norm was derived from the writings of authors who were seen as stylistically contemporary with each other, even though they ranged from Plato to Philostratos and thus covered the span of over five centuries. They represented antiquity, however vaguely understood this term may have been. On the whole, Byzantines were not considered worthy of imitation —

[49] V. Weichert, ed., Demetrii et Libanii ... typoi ... (1910) 19, 14ff.

[50] Walz, Rhetores Graeci, III, 559.

the Cappadocian Fathers and George of Pisidia being notable exceptions. Joseph Rhakendytes who mentioned Symeon Metaphrastes, Psellos, Nicolas Kallikles and the Ptochoprodromos in his lists of desirable authors was a welcome, if rare, dissenter[51]. Theodore Prodromos summed up the prevailing stance in one sentence of dubious taste: "I have been thoroughly instructed in oratory, not the kind which the frigid Simocattae fart forth, but the one which Aristeideses and Platos breathe"[52]. Given such an attitude, the evolution of high and even middle literary style is especially difficult to detect, more so than the stylistic evolution in Byzantine art. But it is precisely the diachronic study of style that should constitute a challenge for the immediate future. We should not be discouraged by Thomas Magister's pseudo-Aristidean orations — whose fourteenth-century date escaped us for so long. The *Philopatris* has been firmly anchored in the latter part of the tenth century[53], and Professor Každan's theory that John Kameniates' work on the Siege of Thessalonica in 904 is some five hundred years later than its professed date seems as appealing on stylistic as it is on historical grounds[54]. The style of the *Life* of Andrew the Fool in Christ reminds one more of the seventh than of the tenth century — and detailed analysis should bring us nearer the solution of this conundrum[55].

b. The Study of Individual Styles

Given the iron grip of the doctrine of mimesis, distinguishing individual styles of Byzantine authors is even more difficult than establishing the styles of various periods, but this is not an impossible task. Some styles are unmistakable. Methodius the Patriarch and Metochites are cases in point, and the latter provides us with statistically significant numbers of tell-tale shibboleths[55a]. Psellos, too, has revealing habits such as putting ὥσπερ behind the noun to which it refers or showing preference for rare technical terms, such as στοιβάζω and its various compounds. These habits enable us to attribute controverted texts to him — such as the short treatise on rhetoric published as anonymous but being surely by Psellos[56].

[51] Walz, Rhetores Graeci, III, 526 and 562.

[52] On fate, *PG* 133, 1297B (on his own education).

[53] Cf. now Chr. Angelide in *Hellenika* 30 (1977—78) 34—50.

[54] *BZ* 71 (1978) 301—314. Cf. 314, on parallels with Anagnostes. My intuitive judgment is that Kameniates does not write in 10th c. style.

[55] The work is in middle-low style; I suspect a seventh-eighth century date; Professor Mango advocates that of seventh century. The conventional dating (e. g. by L. Rydén) is 10th c.

[55a] Cf. my *Études* (as in n. 48), 40, n. 1. One of the shibboleths is ἀμηγέπη, derided by Lucian in Lexiphanes, 21.

[56] L. Spengel, ed., Rhet. Graeci, I, 2 (1894), 208—212. Cf. κατεστοιβασμένον 212, 3. The manuscript tradition, too, assumes Psellos' authorship.

Even when an author writes in two styles — Ignatius of Nicaea did it in his hagiography — he may leave enough fingerprints, as it were, to reveal his identity. The lofty *Life* of Nicephorus and the more lowly *Life* of Gregory the Decapolite share enough expressions and phrases to make the attribution of the latter *Life* to Ignatius a matter of certainty[57].

Ignatius, Psellos, Metochites — these admittedly are the most promising subjects for the study of individual styles, for all of them were forceful literary personalities; we understand why Psellos has been repeatedly studied — even if what has been investigated is more his grammar than his style. But even where an author displays faceless correctness — Constantine Acropolites is one such author — an analysis of his style will be of importance, for it may enable us to establish a norm for a given stylistic level of a period and thus provide a point of reference for appreciating the style of that author's other contemporaries.

c. Rhetorical Textbooks and Rhetorical Practice

The study of Byzantine style has been pursued along two fairly independent lines: the investigation of Byzantine rhetorical theory (expounded either in textbooks or in critical essays on individual authors, such as the Church Fathers, George of Pisidia, or Euripides) and the analysis of the style of individuals. The next step may be to correlate the precepts of rhetorical textbooks, norms proposed in lexica, and methods of school instruction (if we ever acquire enough information about them) with the stylistic practice of individual authors, including those writing in middle and low style[58].

d. Stylistic Terminology

Now that the antique pedigree of Byzantine stylistic terminology has been reasonably established, we should examine the degree to which this terminology was understood and endowed with precise meaning by the Byzantines themselves. Precision in the technical vocabulary of a Photius or a Psellos is *a priori* no more likely than is such precision in the usage of a modern literary critic. Demetrios *On Style* uses στωμύλος, in an ambiguous sense. So does Psellos in his *Laudation* of Symeon Metaphrastes, where it seems to be a positive term[59]. But what does Psellos really mean by it? The ideal result of such examination should be a Byzantine Ernesti, but with a

[57] Cf. my "Hagiography" (as in n. 46), 123 and n. 71.

[58] A tag from Demosthenes used as an example in WALZ, Rhet. Graeci, III, 528 may have been the source of Matthew Gabalas' "On scholars ...", 2, 17, my *Études* (as in n. 48), 288.

[59] Demetrios: 151, ed. RHYS ROBERTS; Psellos: 104, 21—23, ed. KURTZ—DREXL (as in n. 39).

difference: in it, all loosely used or unclear terms should be marked as such, rather than merely translated by their non-technical equivalents.

2. *Uses of Modern Linguistic Stylistics*

The recent pioneer effort of Professor Hunger[60] should spur us to undertake similar — and computer-generated — analyses of the sentence structure in works written in various levels of style. We also should explore the extent to which modern literary and linguistic stylistics can help us in rearranging our material.

a. Functional Styles

One concept of modern stylistics which should prove fruitful in dealing with Byzantine material is that of functional styles. This concept relates style to the purpose for which a message is issued and consequently to the audience at which it is aimed[61]. Statements connecting style, purpose and the audience are not unknown in Byzantium. Psellos claimed that he could vary his epistolary style according to his addressee and, following antique terminology, he frequently referred to καιρός, "appropriate circumstance" which should determine the character of a literary work. In one of his Commentaries on Hermogenes, John Doxapater once stated that he would use the middle style, abundant in clarity and simplicity, on account of his treatise's pedagogical purpose[62].

Byzantine practice, however, is contradictory with respect to the nexus between the style and function of a message. Documents collected in *De Cerimoniis* and *De Administrando Imperio* are in low style, as indeed they should have been, given their practical purpose, but their Imperial editor felt obliged to submit excuses for this deficiency[63]. Secret letters sent by Emperor Andronicus II to his nephew and political ally in the late 1320s show that when the very survival of the old emperor and his party was at stake, plain talk was considered in order — for these letters were dictated in sub-literary style, and the imperial patron of the Palaeologan Renais-

[60] Stilstufen (as in n. 1).

[61] DOLEŽEL—KRAUS (as in n. 1) 38—39; SANDERS (as in n. 6), 19—20, 108. Caution: functional styles are often considered as "kinds" rather than levels of style. Another modern concept applicable to our topic is that of Basil Bernstein's "elaborated" and "restricted" codes. The latter, corresponding to our middle and low styles, uses smaller vocabulary, shorter and paratactic sentences, predictable patterns of sentence structure, neglects the *variatio*, and uses clichés. Michael Glykas with his innumerable τί χρὴ καὶ λέγειν and ὅτι δὲ ταῦτα οὕτως ἔχει would be a user of the restricted code.

[62] For Psellos' καιρός, cf., e. g., Chron., II, 68, 25 ed. RENAULD; Praise of Mauropous, ed. K. N. SATHAS, Mes. Bibl., V (1876), 150. Doxapater: Prol. Sylloge, ed. RABE, 373, 1—13; cf. 161, 12.

[63] On all this, cf., e. g., G. MORAVCSIK in *SBN* 5 (1939) 514—520, esp. 518.

sance did not shrink from writing καὶ ἂς γνωρίσω in one of them[64]. But what should we think of Photius' *Letter* to the newly baptised Bulgarian ruler Boris-Michael? What did Photius have in mind in terms of functional style when addressing this treatise to a man who could not have possibly fathomed either its doctrinal intricacies or its stylistic refinements?

In their style, the ornate *prooimia* to imperial and patriarchal charters are closer to Photius' lucubration than to the letters which Andronicus II addressed to his nephew. Owing to the recent studies by professors Hunger and Mazal[65] we now understand the antique antecedents of these *prooimia*, know the model books from which their repertoire was drawn and can visualize the rhetorically educated chancery personnel who penned them. The purpose of these documents' message, we now understand, was that of propagating the imperial idea or the patriarchal self-image. The high style of the *prooimia* may have been appropriate to the loftiness of their message, but was it appropriate to the function of the charter as a whole, whose dispositive part was what counted? In an analogous case Justinian thought otherwise, for he ordered the prefaces be omitted from the *Constitutions* included into his Code. Were the *prooimia* attentively read, and if read, understood by the charter's recipient? It is unclear whether the style of the message of the *prooimia* was functional or merely a reflection of the inertia of a bureaucracy who acted as custodians of a special craft that contributed to the perpetuation of their position, and who were as much interested in pleasing their superiors as in reaching the public to whom those superiors wished to have their message delivered[65a]. As for the part these superiors may have played in the actual writing of the *prooimia* issued in their names, we should distinguish between those who were able to write well and those — I suspect the majority — who were not. Arsenios Autoreianos (deposed 1265) is a cautionary example. As a Patriarch in office, he must have had at his disposal chancery clerks of high competence, for the opening parts of his *sigillia* are couched in highest style[66]; as a deposed Patriarch, he had to fall back upon his own writing or verbal skills, and his *Testament* is a humanly moving, but stylistically substandard, document. Autoreianos construes χράομαι with an accusative, uses ἵνα with the indicative, puts an aorist instead of a future, writes — or rather dictates — θέλω ἵνα, and strews dangling participles throughout his text.

---

[64] Cantacuzenus, Hist., I. 232, 23—236, 15 Bonn, esp. 234, 1.

[65] H. HUNGER, Prooimion (*WBS* 1). Wien 1964; O. MAZAL, Die Prooimien der byz. Patriarchenurkunden (*BV* 7). Wien 1974.

[65a] For parallel views on professional scribes in Byzantine Egypt, cf. H. ZILLIACUS in *Commentationes hum. litt., Societas Sc. Fennica*, 41, 2 (1967), 18—22.

[66] Cf. especially MAZAL (as in n. 65), no. 173 = p. 135.

These faults are not redeemed by the occasional occurrence of a high style word, such as οἱ μεμυημένοι, of a rhetorical question, of an ecclesiastical formula, or of an etymological figure inspired by the Septuagint[67]. After all, Autoreianos was a High Prelate.

b. Metaphrases as Norm

Students of style in a modern language compare their evidence with some norm of which a given style is a specialized or individual variant[68]. For them, the "conversational" or "usual" speech or prose of an average educated person is such a norm and "high style" is then seen determined as a deviation from it. In the wake of our Byzantine predecessors, we Byzantinists proceed in the opposite way: we assume with them that works in high style provide the norm, even if we can guess that such works had little to do with the language spoken by their educated authors. Unlike modern linguists, we cannot directly confront the subjects of our study. But we do have at our disposal a large body of prose that can be considered the Byzantine counterpart of the average modern educated speech and can serve as a norm by which to judge Byzantine high style. This prose is contained in the numerous Byzantine paraphrases or metaphrases[69] of high-style works, both Byzantine and Antique — some important ones, such as that of Nicetas Choniates, still remaining unpublished[70]. Changes introduced by the paraphrasers are customarily viewed as deviations from high style: the omission or simplification of difficult passages; the removal of hyperbata; the glossing of those words that had been taken over without change; the introduction of prepositional constructions instead of datives; of present and past forms for perfects and pluperfects; of periphrastic constructions with ἔχειν or ὑπάρχειν in place of verbs; the elimination of the classicizing technical terms of the model by functional ones (replacing στατῆρα by τουρνέσιον and ὀβολοὺς by στάμενα)[71].

---

[67] *Testament* in *PG* 140, 948—957.

[68] HOUGH, Style (as in n. 1), 25; 43—44; SANDERS (as in n. 6), 53, 57, 61.

[69] This term is advocated, with good reasons, by A. PIGNANI in *Atti della Accademia Pontaniana*, N. S., 24 (1976) 219—225, esp. 223—4.

[70] J.-L. VAN DIETEN, Nic. Choniatae Historia ... (1975), LXXXVI—LXXXVIII; CIV, and *Byz. Forsch.* 6 (1979) 37—77. A choice list of paraphrased authors will give an idea of the abundance of the material: Gregory of Nazianzus (poems); Synesios; Agapetos; Syntipas (two); Anna Comnena; Manasses; Choniates; Blemmydes; Pachymeres; not to speak of prose paraphrases of Homer (anonymous, such as that edited by Bekker — and its close relative found on Sinai in 1975 — and those by Psellos and Moschopulos) and of Lykophron's *Alexandra* (two). We should also consider the paraphrasing legends of *Scylitzes Matritensis*, simplifying glosses such as those of Mon. Gr. 366 and Vaticanus Gr. 977, and even such trifles as a paraphrase of an epigram by Gregoras (cf. *Bessarione* 22 [1918] 98).

[71] Nic. Choniatae Hist., ed. VAN DIETEN (as in n. 70), 57.

If, however, we view the work of the authors of the paraphrases as an attempt to bring the high style down to a norm, we should be able to reconstruct elements of the standard vocabulary of the Byzantine "usual" prose by examining what words were consistently used to replace expressions of the high-style models. By comparing the word sequence in the paraphrases with that of their models, we should get an idea of the "normal" word order prevailing in that "usual" prose.

V. Levels of Style and Levels of Producers and Consumers of Literature

As a rule of thumb, we connect the use of high style with the educated few writing for the small circle of their equals or dependents; middle style with the more numerous group of writers producing for a larger audience; and low style with the less educated few who wrote for their own likes — again a small number, for we assume that the less educated do not read much.

As is often the case, the system holds fairly well for the top and the bottom. We are sure that Metochites, who despised the uneducated — meaning those less educated than himself — and the lower classes, never wrote a line in middle[71a], let alone low style. And we are inclined to believe John Kananos, who left us the Narrative on the Siege of Constantinople in 1422, when he confesses that his style is solecistic and barbarous, that he is inexperienced in letters and that he has written not for the learned and wise, but solely for the "rude folk", being himself one of them. The literate, he continued, should take his Narrative at its face value and read it without passing critical judgment on it. Faced with Kananos' indiscriminate use of περὶ or ἐκ with the accusative or the genitive, with his Modern Greek futures, and his Italian and Turkish words, we feel that on no occasion could he have risen to the level of middle style. But we note that he knows the technical term for "style", and hoped for a learned audience[72].

Things become complicated in the middle range, with authors who write in more than one style and address — or pretend to address —

[71a] Except in his technical works on Astronomy or Aristotle.

[72] *PG* 156, 61AB = E. Pinto, ed., L'assedio di Costantinopoli (1977), lines 6—17. Kananos tries his best: he coins unattested high-sounding words (αἱματοβόρος 30, cf. αἱματοπώτης in Aristophanes; ἀπαραπροσδοκήτως 43), repeats a high-style cliché twice (ἐν μιᾷ καιροῦ ῥοπῇ 32, 395), and uses exclamations and rhetorical questions. For a welcome step in stylistic analysis of Kananos, cf. H. Hunger, Die hochsprachliche profane Literatur ... I (1978) 482—484.

several audiences. We disbelieve some, and are puzzled by others. Basilakes asserted that his literary efforts were of profit to "the rude" (ἰδιῶται) and Emperors alike[73], but nothing in his writings, not even his progymnasmata, allows us to assume that the rude could profit from his high-flown prose.

Psellos found Metaphrastes' style appealing both to the elite and to the many. We ourselves are struck by this style's uniformity, and suspect that it was way above the heads of the many.

Michael Glykas was a professional man of letters and a member of the Imperial chancery; he had access to the court, as shown by his addresses to Manuel I, to that Emperor's relative, and to high dignitaries; and by his involvement in the antigovernmental plot of 1159[74]. He was capable of applying varying levels within the range of middle style; he even quoted Pindar[75]. And yet, we have not a line from him in high style. Was it a question of adapting the level of style to the subject matter, or a question of choice — as his use of the vernacular may have been, if he was indeed catering to the literary tastes of Manuel I[76]? Perhaps Glykas was just a middle-level functionary of the chancery, unable to ascend the stylistic heights occupied by Imperial orators of his time.

When we are faced with a paraphrasis that transposes a high style work into a lower stylistic level, our tacit assumptions are that the author of the paraphrasis belonged to a milieu considerably lower than that of the paraphrased author, and that the paraphraser's product was destined for his own milieu. It is difficult to test these assumptions, for most of the paraphrases are anonymous. We do, however, know the two authors of one paraphrasis — that of the *Imperial Statue* of Nicephorus Blemmydes — by name. It was executed by the Supervisor of Parish Churches (σακελλίου) of the Great Church, George Galesiotes, and by George Oinaiotes, "most learned men and orators", "for the sake of more clarity"[77]. Galesiotes and Oinaiotes invalidate at least one of our assumptions. Galesiotes was a writer in his own right and his position at the Patriarchate was comfortably high[78]; and we now have proof that Oinaiotes was capable of writing in a

[73] Basilakes (as in n. 23), line 47.

[74] Cf. O. Kresten in *JÖB* 27 (1978) 69—72; 93—95.

[75] Aporiai, ed. S. Eustratiades, I (1906) 240. For a quotation from the Sibylline Oracles, cf. ibid., 481, 18—20.

[76] H.-G. Beck, Geschichte der byz. Volksliteratur (1971), 109, expressed this view in passing; M. Jeffreys, *Byzantina Australiensia* 1 (1981) 105 developed it by adding the hypothesis of Western influence.

[77] A. Mai, Scriptorum vet. nova coll. II (1827) 609—655.

[78] On him, cf., e. g., St. I. Kourouses in *Athena* 75 (1974—5) 335—374 and Hunger (as in n. 72), 139—140; 143.

style nearly as high as that of Blemmydes' *Imperial Statue*, for he is the same man as the *Anonymus* of Florence, the author of an elegant collection of letters who counted Theodore Metochites among his addressees and perhaps belonged to Metochites' milieu[79].

It was certainly not for Metochites and his likes that our two men composed their paraphrasis. Did they do it for their own milieu? Without being able to prove it, I suspect that they wrote for a clientèle which was less literarily refined. But for what clientèle? For the lower clerics of the Great Church, that is, for people belonging to an established milieu, whose educational standards were sinking? For students? Or were new, if not too sophisticated, readers coming to the fore in the first quarter of the fourteenth century? And how do we explain the fact that the two "most learned men and orators" misunderstood their original in some places, and omitted a number of complicated passages altogether, perhaps because they could not understand them at all[80]? In any case their paraphrasis seems to have been more popular than its model, for we know three manuscripts of the *Statue*'s original and at least six of its reworking.

Relating levels of style to social and educational levels of the writers and of their reading or listening public is among the most challenging tasks of our discipline[81]. As yet, we have only begun to look for solutions; but we do see the problems.

[*Addendum*: The book by H. Hunger, Anonyme Metaphrase zu Anna Komnene, Alexias XI—XIII. Ein Beitrag zur Erschließung der byzantinischen Umgangssprache (*WBS* 15). Wien 1981, central to our topic, reached me after the completion of this report.]

[79] For proof of identity, cf. St. I. Kourouses, Manouel Gabalas I (1972) 109; E. Rein, Die florentiner Briefsammlung ... (1915) 3; 24—27.

[80] One example: they both misunderstood and abbreviated the beginning of chap. 2, for they did not realize that in it Blemmydes was discussing the dictionary definition of *basileus*, such as it is transmitted in the *Etymologicum Magnum* and other lexica.

[81] On the social position of (mostly high style) Byzantine writers in late period, cf. my report in *Actes du XIVe Congrès International des Études Byzantines*, I (1974) 69—92. The findings apply to other periods as well; cf. my (unpublished) paper read at the Colloquium on Byzantine Books and Bookmen held at Dumbarton Oaks in 1971. For a stimulating reconstruction of the tastes of readers of (mostly middle and low style) chronicles, cf. Hunger (as in n. 72), 257—278. Cf. also the perceptive remarks by E. Patlagean, alas, couched in the high style of the *Annales* (34, 2 [1979] 264—275), on levels of culture and literature in 8th—11th cc.

MICHAEL JEFFREYS / SYDNEY

BYZANTINE METRICS: NON-LITERARY STRATA

"The centuries after Justinian were a period of utter decline for Byzantine metric"[1]. This sentence of Paul Maas shows a traditional attitude to Byzantine metrical history which is obviously correct within its limited frame of reference. Most surviving secular poets use the metrical patterns of classical antiquity. Equally, in spite of the efforts of talented individuals, the general level of mastery of classical metrics shows a steady decline. A similar attitude is adopted by many Byzantine commentators to their own metrical practice[2]. Hence the easiest approach to the metre of a Byzantine poet is to restrict our analysis to the same conservative framework in which he wrote, to list the "mistakes" in his metre just as we would assess a twentieth-century student's verse composition, and to add a few words to the chorus of lament over the collapse of standards from the greatness of the classical past.

It is possible to adopt an analogous approach in linguistic studies of Byzantine writers. Lists may be drawn up of ways in which an author diverges from the norms of Plato and Xenophon, or from the Atticists and their manuals, and one may come to an immediate judgement on the writer's linguistic orthodoxy in terms that he himself would have understood and perhaps even accepted. But in the sphere of language few scholars would stop at this point. It is necessary to examine the variations and compromises which a writer makes in language, and to compare them with those of his contemporaries, his predecessors and his successors. In this way Byzantine scholars will gradually write the history of the different strata of the Byzantine literary language, and gain increasing insights into the most fundamental layer of linguistic development, the despised language of daily speech. Here at least the model of the subject to be studied is plain: steady development in common speech causing erratic changes and compromises in the literary language, as used by writers with their aim fixed more or less strongly on classical perfection. Though there is little

[1] P. Maas, Greek Metre. Oxford 1962 (hereafter Maas, Metre), 18.

[2] Good examples are John Tzetzes and Maximos Planudes: see M. J. Jeffreys, The Nature and Origins of the Political Verse. *DOP* 28 (1974) 141—195 (hereafter "Nature and Origins"); see esp. 144—157.

direct confirmation of the steady change in spoken Greek, the nature of language change itself and the irrefutable continuity of oral communication in Greek throughout the Byzantine period guarantee the accuracy of the assumption.

It is not so easy to sketch out a parallel model for metrical studies. The most fundamental problem is a clear break before and during the early centuries of Byzantium between classical prosody of long and short syllables and later rhythmical metrics based on word-accent. The influence of word-accent in classical metres is first clearly felt in the pentameters of Antipater of Sidon (second century B. C.) and then in Philip of Thessalonica (first century B. C.)[3]: it seems safe to assume that at least by the turn of the era there were many Greek speakers unable to appreciate classical prosody without hearing its metrical character stressed by a regular accent pattern at the line-end. This feature of metre became increasingly common and systematic, reaching great complexity in the hexameters of the school of Nonnos, and achieving complete dominance in the exclusively rhythmical pattern of the *kontakion*, taken over from Syriac poetry around the year 500 A. D. After that date it seems certain that poetry written without reference to word-stress would appeal directly only to the highly educated, and even for them it soon became a mere "Spiel fürs Auge".

Classical imitation with no concessions to metrical reality seems in fact to be rare. We owe to Maas the demonstration that much of Byzantine poetry, whose metres had been regarded as classical but with many errors and misconceptions, is in fact constructed by rhythmical patterns. The classical prosody remains as a necessary authenticating feature — in Maas' phrase the "historische Orthographie der Versifikation"[4]. In this way the frame has been set for discussion of the classical metres — hexameter and pentameter, twelve-syllable trimeter and eight-syllable anacreontic — at least for the period after Justinian. Like the Byzantine literary language, they should be examined as compromises between two forces, the classical prototype on the one hand and on the other the reality of the author and his public in Byzantium. Different levels of compromise were reached for the different metres, and it is now possible to place individual poets on the respective scales for the metres they used, and to assess their aims and performance by meaningful criteria[5].

[3] MAAS, Metre 15.

[4] P. MAAS, Der byzantinische Zwölfsilber. *BZ* 12 (1903) 278—323 (hereafter MAAS, Zwölfsilber); here 303.

[5] For a good general summary, see F. DÖLGER, Die byzantinische Dichtung in der Reinsprache. Berlin 1948; for an excellent practical example in an author who uses a variety

This paper will pay no further attention to this major branch of Byzantine metrics, but will concentrate on four areas where the frame of discussion has not been so clearly delineated. The first is the Nonnian hexameter; the second, the "rhythmical prose" of oral acclamation, preserved in historical works and in inscriptions; the third, the origins of political verse; the fourth, the style and language of verse at a popular linguistic level, preserved in scraps from before the twelfth century and in extended works from the twelfth century onwards. These are all large subjects, to which we shall be able to give only brief introductions here. Equally none of these are questions to be investigated by those who measure the value of research by the certainty and precision of its conclusions. But by defining problems and suggesting models of investigation, I hope that it will be possible to give some insight into non-literary strata of Byzantine metrical and rhythmical experience, those corresponding with the position of everyday speech in linguistic study. We may wish as a conclusion to refine the gloomy judgement on Byzantine metric from which we began.

A. Wifstrand in the first paragraph of his study of the Nonnian hexameter attacks its most interesting problem in an incisive way: "Um ein richtiges Urteil über die spätere Entwicklung des Hexameters fällen zu können, muß man, was man selten tut, sich klar machen, wie der spätgriechische Vers, besonders der nonnische, vorgetragen wurde"[6]. The Nonnian school had taken over the hexameter refined by the Alexandrians, and had refined it still further, imposing complex restrictions both on the metrical shapes to be filled and on the possibility of adapting words to those shapes by means such as elision and metrical lengthening[7]. As well as these rules of prosody there are others connected with word-accents: proparoxytone words are avoided at the end of the line, only paroxytone words are used before the masculine caesura, and restrictions on accent use for many words before the feminine caesura were analysed by Wifstrand himself[8]. Which then of the two metrical principles was dominant in a reading of the lines? Were they read with respect for their quantitative pattern — a method which must have been obsolete in the mid-fifth century? Or were they read as prose, with the impression of metre maintained by some degree of accent-regulation at the caesura and the line-end?

of metres, see W. HÖRANDNER (ed.). Theodoros Prodromos. Historische Gedichte (*WBS* XI). Vienna 1974, 123—133.

[6] A. WIFSTRAND, Von Kallimachos zu Nonnos. Lund 1933 (hereafter WIFSTRAND), 3.

[7] MAAS, Metre, general index, 103, *s. v.* Nonnus.

[8] WIFSTRAND 3—17.

It is interesting to note that, despite the subtlety of Wifstrand's metrical analysis, his answers to this fundamental question are based on little more than common sense[9]. He is at first tempted by the thought that long and short syllables may have been ignored in pronunciation, being read as prose with some regulation of the stress accent. One senses some disappointment on his part that the rhythmic elements of the verse were so limited — hardly justifiable disappointment, for these patterns are little weaker than, say, those of the early political verse[10]. Wifstrand also considers pressures in the Nonnian hexameter to avoid the lengthening by position of the last syllable of a proparoxytone word at key points in the line[11]. This indicates that the lengthened vowel was hard to accept at a point so far from the word-accent — and assumes that it had to be appreciated as long by a reader or hearer. But Wifstrand's decisive argument is as follows: "Wie soll man aber dann erklären, daß Nonnos sich mit den Quantitäten so große Mühe gemacht, sie so rein ausgearbeitet hat wie kein früherer Dichter, wenn das alles in dem vorgelesenen Vers gar nicht gehört wurde? Nur um des "Spiels fürs Auge" willen, wie man wirklich von späteren, byzantinischen Poeten sagen kann, hätte er sich wohl nicht allen diesen Regeln unterworfen"[12]. For these reasons of common sense, he concludes that a reader of Nonnos, while not neglecting the stress accents, would also mark off the long syllables as long and make a musical distinction between them and the short syllables.

Before discussing these questions I should like to add other evidence which had not been assembled at the time when Wifstrand was writing. Alan Cameron[13] has placed the group of mythological poets known as the school of Nonnos within a much wider school of fourth- and fifth-century poets, nearly all Egyptians, nearly all writing πάτρια of cities and contemporary epics and panegyrics as well as mythological poems (which have proved more lasting), many travelling widely round the Mediterranean and exercising political influence by the journalistic qualities of their commissioned poems, and even using them to reach high official positions. The metre of their poetry seems to have been almost invariably the hexame-

[9] *Ibid.* 34—6.

[10] Symeon the New Theologian, for example, is very relaxed in his use of the verse: see J. KODER (ed.), Syméon le Nouveau Théologien, Hymnes I. Paris 1969, 87—94; even in formal court laments accent patterns are confined to the ends of the hemistichs: see I. ŠEVČENKO, Poems on the Deaths of Leo VI and Constantine VII in the Madrid Manuscript of Scylitzes. *DOP* 23—4 (1969—70) 187—228.

[11] WIFSTRAND 25.

[12] *Ibid.* 35.

[13] A. CAMERON, Wandering poets: a literary movement in Byzantine Egypt. *Historia* 14 (1965) 470—509 (hereafter CAMERON, Wandering poets).

ter[14]. It is a natural assumption, confirmed to some extent by the fragments of their poetry which have survived, that most of these poets shared at differing levels of competence the hexameter patterns and style of the Nonnian school as it developed through the fourth and fifth centuries[15].

Cameron's work provides a somewhat unexpected cultural and professional background for the Nonnian school. These poets are not taking refuge from a changing world in mythological escapism: the wider school of which they were a part was a group of professionals, dependent for their livelihood on meeting the tastes of their audience and their paymasters, and even on their power of journalistic persuasion over a wider public. Here, to my mind, is a reasonable framework in which to see the metrical developments which were brought to perfection by Nonnos. The motives alleged or assumed in some general treatments of the poetry of the period — the ascetic rigidity of metrical construction which corresponds in some way to precision of poetic style — do little in practice to explain the situation[16].

As Cameron says, "it is hardly possible to name a single prominent Greek poet of the fourth and fifth centuries who was not either an Egyptian, or else ... educated in Alexandria"[17]. This school had therefore a centre in the local schools of the Thebaid and the lecture rooms of Alexandria. From there its members spread over the Mediterranean, fulfilling functions which brought them prestige, financial reward and even political prominence. In such a world it must have been vital to establish one's poetic competence among one's colleagues, by observing as faultlessly as possible all the latest metrical developments. At the same time it was necessary in much of this work to communicate as widely as possible, within the regular literary public if not beyond, writing poetic journalism and political pamphlets. The pressures in this direction can be gauged from the panegyrics and invectives of the greatest of these Egyptian poets, the Alexandrian Claudian, untypical of the school as a whole in that most of his surviving work is written in Latin[18]. In his case the professional pressures of which we have been speaking turned a talented Greek-educated poet into

[14] *Ibid.* 482—3.

[15] A. CAMERON, Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius. Oxford 1970 (hereafter CAMERON, Claudian), 481—2.

[16] K. KRUMBACHER, Geschichte der byzantinischen Litteratur. Munich [2]1897, 10; MAAS, Metre 12.

[17] Wandering poets 470.

[18] CAMERON, Claudian, Chapter 1, "The poet from Egypt", 1—29 places him carefully in this context.

the greatest Latin poet of Late Antiquity. In the East, I would suggest that they produced the Nonnian hexameter.

I wonder if this background information would have been enough to convince Wifstrand to change his mind? It seems to provide a motive for Nonnos and especially his more politically minded colleagues to strive for refinement and perfection in the hexameter, whilst not losing sight of its main function as a means of communication and persuasion in a world of stress accents. After all, what expert in any field, forced to make compromises with new pressures, does not feel bound to show his mastery of the obsolete skills which he may be accused of betraying?

It would be useful to have an examination of the Nonnian hexameter from a purely rhythmical point of view, to see how it could compare with early experiments in the other rhythmical forms based on classical metres. Is it possible that this most literary of genres, in spite of its complexity of prosody and artificial epic language, was making a serious attempt to communicate rhythmically with non-literary strata, with those who could no longer feel the distinction between long and short syllables? In such an examination the following remarks, written with the temerity of one whose analysis of Nonnian metric has gone no further than the first book of the *Dionysiaka*, may be found useful, at least in inspiring correction and improvement.

It seems to me that a good number of the rules stated by Keydell[19], Maas and Wifstrand may be interpreted in one of the following senses:

(a) to provide a restricted range of syllable variation, with syllable numbers not obscured by elision and hiatus;

(b) to give a clear caesura;

(c) to mark in advance cases where the caesura may be in doubt because preceded by short words;

(d) to convert into general rules of prosody restrictions which may have come into existence for one of the above rhythmical reasons[20].

It would also seem to me unwise to reject on principle the possibility that some portions of the line could have been read with more regard for prosody than others. This may apply particularly to the five invariable

[19] In the introduction to the first volume of his edition, Nonni Panopolitani Dionysiaca, Berlin 1959, 35*—42*.

[20] WIFSTRAND 74 sums up as follows his discussion of 64—74: "Die Versteilungen —∪∪|—∪|∪—∪, —∪∪|—∪∪|—∪ und —∪∪|—∪|∪— sind bei Kallimachos gewissen Einschränkungen unterworfen, die Nonnos nicht hat". This variation of rules is hard to explain if one restricts oneself to explanations based on either quantity or syllable counting and stress accent. I have been trying to understand it as a rhythmically based change obscured by an attempt to give it quantitative respectability.

syllables of the last two feet, and the syllables immediately preceding the two caesuras.

With this preamble I shoud like to suggest a rhythmical description of the first hemistich of the Nonnian line:

Two patterns: *A* of six or seven syllables with a fixed penultimate accent followed by a long final syllable.
B of seven or eight syllables with no fixed accent (though final syllable accentuation is rare): short final syllable preceded by a long.

Both types prefer a long word to end the hemistich, or as a minimum a word beginning at the sixth syllable. The last accent of the hemistich falls on its fifth or sixth syllable in some 85—90% of cases.

When the last word is a disyllable, it is marked in advance by a penultimate word of two or (less often) three syllables. In some lines of Type B such a penultimate word, ending in (or consisting of) two short syllables, carries the ear over to a final disyllable — a quantitative trochee which, in contradiction to the rules above, begins at, and is accented on, the seventh syllable.

We must leave this subject with a plea that some expert on Nonnos should take it up and carry it through to completion. He may find assistance in the varied forms of the Mediaeval Latin rhythmic hexameter, from Commodian onwards[21]. He will need to make careful comparisons between the rhythmical form he suggests for the hexameter and the later eight- and twelve-syllable rhythms: could the rhythm of the Nonnian form give metrical satisfaction when read to an audience who could not understand ancient prosody? And finally, to hark back to the introduction, such a researcher must constantly be testing the logical framework of his subject. Is he examining a development made in the hexameter by popular pressures without particular influence from other metrical patterns? Or is the hexameter being changed by specific influence from an independent rhythmical pattern? Maas gives us a reminder of post-Nonnian hexameter developments, particularly those in the ninety hexameters attributed to George of Pisidia[22], and concludes: "Setzt man die erste Vershälfte eines nach der Art der oben geannten Verse des Pisides geregelten Hexameters vor die zweite eines byzantinischen Pentameters, so erhält man einen — politischen Fünfzehnsilber"[23].

[21] See, e. g., D. NORBERG, Introduction à l'étude de la versification latine médiévale. Stockholm 1958, 64—69. 101—6.

[22] Edited by E. MILLER in: Manuelis Philae carmina II. Paris 1857, 378—9.

[23] MAAS, Zwölfsilber 303.

When we turn to the second of the four subjects of this paper, the rhythmical prose of acclamations, our first task is one of definition. In Appendix C of *Circus Factions*[24] Alan Cameron analyses the Kalopodios dialogue and rightly complains about those who describe it as a poem. It does, as he illustrates, contain substantial sections like the following:

ποῦ ἐστιν ἡμεῖς οὐκ οἴδαμεν
οὐδὲ τὸ παλάτιν, τρισαύγουστε,
οὐδὲ πολιτείας κατάστασις·
μίαν εἰς τὴν πόλιν προέρχομαι,
ὅταν εἰς βορδῶνιν καθέζομαι·
εἴθοις μηδὲ τότε τρισαύγουστε.

Here several successive lines share the same number of syllables, the same word-break, and regulated accents at the ends of both hemistichs. These sections are just as much poems as any of the others in Maas' *Metrische Akklamationen*[25], where their regular rhythmical character was first analysed. But the rest of the dialogue is not a poem. There is some use of formulaic titles to fill out the lines (as τρισαύγουστε in the metrical section quoted above), and metrical responsion between taunt and reply in the passages between the Greens and the Blues — an obvious tactic in a shouting match, particularly where the reply may be mouthed by a leader and taken up by a large "choir". Cameron's Appendix C may be recommended as a positive and useful analysis of a passage on which unjustifiable assumptions have been based. We shall return to it later.

At the other end of the scale of rhythmical prose from the Kalopodios dialogue are numerous graffiti and inscriptions (mostly short, many unpublished) from excavations all over the Eastern Mediterranean[26]. Though they are frequently too brief to be analysed in their own right, the terminology they use and often their syntactical pattern make a decisive connection with acclamations preserved in religious, historical and ceremonial literature. Our subject "rhythmical prose" thus embraces all acclamations which are not marked as verse by isosyllaby and regulation of accent. These will include some examples which are reactions to particular circumstances, prepared or improvised, and others which, whatever their origin, have become crystallized and embedded in ceremonial — like the acclamations in the *Book of Ceremonies*. In theory the definition should be

[24] A. CAMERON, Circus Factions: Blues and Greens at Rome and Byzantium. Oxford 1976 (hereafter CAMERON, Factions), 318—333.

[25] P. MAAS, Metrische Akklamationen der Byzantiner. *BZ* 21 (1912) 28—51.

[26] Many examples may be found in CAMERON, Factions, Appendix B, 314—7 (The distribution of Blues and Greens in the eastern provinces).

restricted to those which originated in oral form rather than from a written text; but such a theory will be impossible to put into practice.

Here, in contrast with some other parts of this paper, we are dealing with a concrete subject of undoubted relevance to the non-literary strata of Byzantine society, a practice whose roots go far back into history, which we know to have been very frequent in many areas of the Empire and spheres of Byzantine life, and of which a large number of examples have survived[27]. This is a case where we have a direct record of words chanted by large numbers of Byzantines and heard by nearly all — subject only to the distorting pressures of the literary and semi-literary form in which the acclamations have been preserved. I would suggest that the time is ripe for the collection and analysis of this material as a whole. Examination of the linguistic form in which they have survived may suggest general conclusions about the form in which they were originally chanted, and about the normalising pressures which operated in the process of recording and publishing them. Consideration of syntactical and rhythmical patterning may help to suggest the relative importance of different factors in their composition: established frameworks and sequences of acclamation, passages prepared especially in advance for a particular occasion, or improvisation under the pressures of the moment with the formulaic phrases which this would inevitably bring. Chronological development should not be ignored, nor the likely influence of the different arenas in which the acclamations were produced. It is impracticable to postpone this analysis till the appearance of a new edition of the *Book of Ceremonies* even though this will provide much of the material[28].

It is likely that one result of this investigation will be to take this subject out of the sphere of a conference report on metre and rhythm. I do not think that most acclamations are rhythmical in any meaningful sense. Although one has an impression that their prose has been consciously "heightened" in some way above conventional writing or speech, I would attribute this to two factors which have little to do with rhythm. The first is a tendency to verbal and syntactical repetition in the style of a litany — for example, the words πολλοὶ ὑμῖν χρόνοι followed by a succession of dative

[27] A. ALFÖLDI, Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremoniells am römischen Kaiserhofe. *Römische Mitteilungen* 49 (1934) 3—118, esp. 79—118; E. H. KANTOROWICZ, Laudes regiae: a Study in Liturgical Acclamations and Mediaeval Ruler Worship. Berkeley 1946, esp. 65—6; O. TREITINGER, Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell. Jena 1938.

[28] The new edition is likely to be delayed by problems connected with the recently-discovered palimpsest copy: see C. MANGO—I. ŠEVČENKO, A new manuscript of the De Ceremoniis. *DOP* 14 (1960) 247—9.

cases of those for whom the wish was being made. This gives an easy pattern for performance and a formal, solemn ceremony. The second factor is the division of the acclamations into small sections suitable for one breath of the performers, or one unit in their leader's scheme of memorisation or of formulaic construction. Genuinely metrical or rhythmical passages, like that in the Kalopodios dialogue quoted above, will probably turn out to be rare.

To conclude discussion of this subject, I cannot resist the temptation to speculate on some of the parallel phenomena adduced by Cameron to investigate the nature of acclamations and of the claques who organised them[29]. His comparisons with the Vienna Opera claque and with the football stadium are very instructive, though one feels that other sides of the subject would be even more illuminated by comparison with mass political rallies (perhaps Syntagma Square the week before an election, or an American Republican presidential convention). Better still, perhaps anthropologists could find a similar pattern in a society comparatively unaffected by newspapers, radio or television.

I am struck by Cameron's report that of the "acclamations" of modern football crowds, "almost all are perversions or adaptations of popular songs or hymns"[30]. Now even the most devoted of late twentieth-century football supporters is likely to receive only a small part of his musical and rhythmical stimulation from football songs and chants. The means of reproducing music for mass audiences are well developed and widespread. But the case will have been very different in Constantinople for the devoted fan of the Hippodrome — on one hand the great length of the Hippodrome programme on race days, the use of the techniques of acclamation in the imperial ceremonial and elsewhere, and the spread of Hippodrome rivalries outside the arena into political, social and religious fields; on the other hand the likely paucity of other patterns of song and of opportunities for singing and hearing them, except, of course, for the hymns of the church. Unlike the soccer fan, the Hippodrome devotee in Constantinople may have had no need to pervert or adapt songs he had learned elsewhere. Is it not more likely that the Hippodrome itself was the focal point of taste and experiment, influencing all other forms of popular musical and rhythmical expression?

The third subject to be discussed is the origin of political verse. We shall begin by repeating the comment of Maas from which this paper began,

[29] Factions 234—249. 329—333.

[30] Ibid. 331, note 1.

extending it by his two following sentences, which are relevant at this point: "The centuries after Justinian were a period of utter decline for Byzantine metric. The only important event is the introduction of the so-called "political metre" ... from the Acclamations into literature. From the time of the great mystic Symeon [the New Theologian] down to the present day this has been the principal metre of Greek poetry"[31]. The nature of this unique Byzantine metrical success has been examined at length elsewhere[32], and the details of the argument need not be repeated here. This discussion will aim at a sharp delineation of the model of the problem to be solved, which can all too easily be neglected in a welter of details.

The rhythmical patterns of political verse occur quite frequently throughout the Byzantine period as isolated elements within a different and more flexible metrical context — for example, in more than one of the *kontakia* of Romanos[33]. But the earliest datable examples where the independent existence of political verse is unquestioned are poems written on the death of the Emperor Leo VI in 912—3, together with the name of a model hymn given to prescribe a tune for the performance of one of them. The model too must have been in political verse and written before 912—3. Other examples which are undatable, but which may be earlier still, are a spring song, a χελιδόνισμα, from the *Book of Ceremonies*, and some liturgical items collected in the introduction to a recent edition by G. Th. Stathis of later political verse hymns[34]. From where did the metre come? Was it the creation of an eighth- or ninth-century poet who combined two pre-existent metres into a successful new form? Or was it taken over ready formed from some source in the non-literary strata of Byzantine society?

If the question is approached in a spirit of chronological rigour, the case for a learned origin appears attractive[35]. We first meet political verse around the year 900 at a formal linguistic level and in the imperial court, which will remain for some three centuries the major source of surviving examples. Other early poems have a religious or an educational purpose, always in formal language and usually at a high social level. Later, in the mid-twelfth century, political verse is used for a few experiments in the use of vernacular language — all made within the ambit of the imperial court,

[31] MAAS, Metre 18.

[32] See "Nature and Origins".

[33] G. Th. STATHIS, Ἡ δεκαπενταούλλαβος ὑμνογραφία ἐν τῇ Βυζαντινῇ Μελοποιΐᾳ. Athens 1977, 36—43.

[34] Ibid. 43—66.

[35] It is accepted by several articles in the list of M. ALEXIOU and D. HOLTON, The origins and development of "politikos stichos": a select critical bibliography. *Mandatoforos* 9 (1976) 22—34, esp. items 20. 22. 23. 24.

most by those who were fully competent in the learned language[36]. After a fallow period in the thirteenth century, the verse has become by the early fourteenth century the medium for long chronicles, romances and other typical elements of a mediaeval vernacular literature. By the fifteenth century it seems fairly certain that it has become dominant in Greek folk-song[37]. The pattern is clear and regular: innovation at the centre which slowly spreads to the periphery, falling in social and educational level from Leo VI's obsequies in 912 to the village folk-singer in the last century of Byzantium.

This apparently rigorous and scholarly framework, however, turns out to be rather fragile when subjected even to gentle practical examination. First, if the verse was created in imperial circles in Constantinople, which eighth- or ninth-century poet can claim the credit for this major achievement? In all the literature on the subject I know of no suggested candidate, nor even of a proposed milieu in which he could have worked. Yet solutions which assume an origin at a high social and intellectual level cannot avoid the question of an innovator, unlike those which prefer a source in the non-literate strata of society. If the one great achievement of late Byzantine metrics cannot be ascribed to an individual poet, perhaps it was not a learned achievement at all.

Further, the dates in the chronological framework we are examining are dates when it can be proved that the political verse exists in a particular literary stratum, not dates when it reached there. Sometimes the dates have more relevance to the survival of evidence than to the spread of the verse. What, for example, was the medium for vernacular narrative verse — at an oral level, or in writing, if it existed — before the first surviving political verse examples, dated around 1300[38]? Are we to assume that no vernacular stories were told before 1300, or that they were told in prose, or that they were told in another verse-form? The first alternative being ridiculous, we must fall back on prose or another metre. But if we are relying on a rigorous chronological framework, we will find little evidence

[36] One who was probably not competent was the author of an address of welcome for a French imperial bride in 1179: see M. J. JEFFREYS, The vernacular εἰσιτήριοι for Agnes of France, in: Byzantine Papers. Canberra 1981.

[37] See S. BAUD-BOVY, 'Η ἐπικράτηση τοῦ δεκαπεντασύλλαβου στὸ ἑλληνικὸ δημοτικὸ τραγούδι. *Ἑλληνικά* 26 (1973) 301—313, esp. 311.

[38] The earliest of these texts is probably the Chronicle of the Morea: for its date, cf. D. JACOBY, Quelques considérations sur les versions de la 'Chronique de Morée'. *Journal des Savants* 1968, 136—140 and M. J. JEFFREYS, The Chronicle of the Morea: Priority of the Greek Version. *BZ* 68 (1975) 348—350.

of either of these alternatives in vernacular sources from the Byzantine period.

In fact the best evidence available of the metre of vernacular narrative before 1300 comes from analysis of poems in political verse produced just after that date, and will be given in the final section of this paper. Two small additional points may be made here: first, the epic romance of *Digenis Akritas*, based to some extent on oral material from the ninth century and probably much earlier, shows no sign of any metre but political verse — probably an early form of it[39]; second, the learned Constantine Manasses, writing around 1150 a lively narrative work (a history text-book for Mauel I's sister-in-law), composed it in formal language but in political verse. His choice of metre was so successful that his obtrusive learned phrases may still be found in vernacular poems produced two centuries later[40].

It seems to me that the year 1300, the approximate date for the writing down of the earliest surviving political verse narrative at a vernacular linguistic level, is a purely fortuitous date in metrical history. It is much more important in the history of Byzantine literacy, of what was committed to paper, and perhaps of the survival of manuscripts. The balance of probability is surely overwhelmingly in favour of the existence of vernacular political verse at an oral level long before 1300, and probably long before the first vernacular experiments of Ptochoprodromos in the mid-twelfth century.

Similar arguments may be made about the prevalence of political verse in folk-song. It is true that eight-syllable lines survive from the end of the eleventh century and earlier, to support the existence of popular songs in that metre; but fifteen-syllable forms have been preserved from the same period[41]. One should also remember that the obvious classical pedigree of the eight-syllable verse could have made it more acceptable to historians like, for example, Anna Comnene, and given it an advantage in the struggle for survival over the outlandish political verse. For me a far stronger argument in connection with folk-song is the existence of the political verse χελιδόνισμα in the *Book of Ceremonies*. This has the air of a folk-song, an uneducated expression of spring good wishes to the imperial house, tidied up in language, of course, for regular performance at court, standing out

[39] See V. TIFTIXOGLU, Digenes, das 'Sophrosyne'-Gedicht des Meliteniotes und der byzantinische Fünfzehnsilber. *BZ* 67 (1976) 41—63.

[40] See E. M. JEFFREYS, The Judgement of Paris in later Byzantine Literature. *Byz* 48 (1978) 127—9.

[41] Compare BAUD—BOVY, 'Επικράτηση (as in note 37 above), 310—11 with "Nature and Origins" 161. 166.

among its insipid surroundings for its freshness and simplicity. This song was already part of the usual Hippodrome ceremonial five centuries before we can be sure that the political verse was prevalent in folksong.

It may be added that the high educational level of many of the poets who use the verse is little support for a high educational origin. This evidence is seriously undermined by the obvious contempt which many of them show for so unclassical a form, and by the fact that several seem to have been persuaded to use it only by the specific terms of a commission from the imperial family. A good list of insulting comments may be compiled from the introductions and conclusions of learned political verse writings of the eleventh and twelfth centuries. The only praise awarded is for simplicity and usefulness in communication with those who are not fully educated. This was probably a motive for the imperial commissions, but plainly did not make the verse attractive to the highly elitist poets who had to carry them out[42].

Two early religious examples of the verse are hard to reconcile with a high educational origin. The *Dioptra* of Philip the Monk, written in 1095—7, makes constant statements about its author's lack of education. This is, of course, an example of the humility-topos: but it is plain that Philip feels that the political verse he uses is one of the best guarantees of his humility and ignorance[43]. This attitude is reinforced in a different way by the mystical *Hymns* of Symeon the New Theologian, who wrote at the end of the tenth century. He is obviously a man without any metrical sophistication, using rhythmic octosyllables and dodecasyllables together with political verse, all with equal inaccuracy[44]. He uses political verse in thirty-nine hymns, a total of more than five thousand three hundred lines. The impression is inescapable that he is using three metres freely available to him, his words of inspiration forming themselves into common metrical patterns. What were his models in political verse? Surely not just the brief ceremonial and religious works which have survived from the period before he wrote? It is tempting to suggest that his models have not survived because they were never written down, that even at this early date oral political verse in poems of some length could be heard in Byzantium.

We may conclude from all this that a chronological framework is not suitable for an investigation of the problem. In the picture it gives of creation at the centre and the slow diffusion of cultural phenomena to the periphery, it is merely providing a model of the way in which non-classical

[42] Nature and Origins 148—167.

[43] *Ibid.* 162—3.

[44] See the edition of J. KODER (as in note 10 above), 82—94.

cultural items were censored out of Byzantine sources until they had been accepted by the social and/or the intellectual elite in the centre; from that moment tolerance would begin to spread from the centre. The faults of the framework may be confirmed by transferring it to the history of the Greek language — a parallel subject already used here for comparative purposes. Needless to say, we should restrict our evidence to the kind of sources which might be able to preserve at least one complete metrical line, for those which give only a word or two would be useless in metrical studies. With this limitation, there is a danger that we should conclude that vernacular Modern Greek was invented at the imperial court by Ptochoprodromos and his generation, and spread rather slowly down the social and educational scale.

Let us make a final test. Let us make the arbitrary assumption that political verse at a vernacular (and oral) level was already widespread in the Byzantine world by, say, the year 800. We should also bear in mind the effectiveness of Byzantine linguistic censorship, and the fact that a metrical line is a larger and more fragile unity to be preserved as evidence than a single word. Is there any feature of our surviving evidence for the verse which is incompatible with such assumptions? If that question may be answered in the negative, it is time to turn to a more useful method of inquiry.

This would have to be a combination of several approaches:

(a) A careful examination of internal developments in the political verse, with a view to specifying, as far as possible, changes which might have occurred before the time of the earliest surviving verse. Connections may also be suggested with earlier metres.

(b) Scrutiny of isolated examples of the political verse form attested at dates before 912, in the hope of finding some which may fit the results of (a) above, or which may suggest a genre which could have acted as a channel of development for political verse before it became a metre in its own right.

(c) Examination of parallel situations — particularly at the emergence of Western European vernaculars. Is it, for example, just a coincidence that at the moment of the first appearance of political verse around 900, the Mediaeval Latin *rythmus* had three main forms — an octosyllable, a dodecasyllable and a fifteen-syllable form, all trochaic — which corresponded exactly with the three prevailing Greek rhythms (save that the latter, being iambic, would be mirror-images of the Latin form)[45]?

[45] Nature and Origins 191—3; comparison could be made much more sensitive with the aid of W. S. ALLEN, Accent and Rhythm. Cambridge 1973.

(d) Careful examination of the full cultural context of every early example of poltical verse. What is its genre, its subject, its dedicatee, its writer, his attitude to the work and its metre? Can one observe any other relevant cultural details? Each example of the metre is to be examined in its own right, and the chronological relationships between them should only be examined when all the possibilities for analysis of the individual work have been exhausted.

It is perhaps not irrelevant to report conclusions which I reached after attempting a study similar to this[46].

(a) That the political verse combines contemptibly low status in academic terms with high social cachet.

(b) That in view of (a) the verse cannot have had a learned origin.

(c) That the existence of many poems at a range of dates using the political verse in the Hippodrome ceremonial suggests that this may be the source of its high social standing and connections with the Emperor.

(d) That the most likely source of the verse so far considered is the Roman *versus quadratus triumphalis*, a solution supported by its connections with the imperial *triumphator*, by some early acclamations which may be Greek forms of the Latin verse pattern, and by projections backwards from analysis of metrical developments in political verse between the tenth and twelfth centuries.

This solution still seems to me the most likely available.If I have doubts, they are not based on the temerity of making an assumption of continuity which bridges several centuries with little surviving evidence. If anything, I fear that the proposal may be too timid. If one examines the major factors in the situation — the void in popular metrical expression left by the loss of appreciation of ancient quantitative syllables, the eventual complete success of the political verse in filling that void, the certainty that the verse will have been held in contempt by the educated from the beginning of its existence, the success of Byzantine censorship of written language — one is ready at times for solutions which require an even longer period of unwritten and unproveable development among the non-literary strata of Byzantium.

Perhaps the solutions of Byzantine metricians like Eustathios of Thessalonica and Planudes deserve reconsideration. Why should there not have been direct development throughout the Byzantine period from the iambic and trochaic quantitative tetrameters to the rhythms of political verse? Such development may be supported by the detailed arguments of

[46] See "Nature and Origins".

Kyriakides[47], although these in places raise more problems than they solve. It is unfortunate, though not uncommon in discussion of the popular culture of the past, that the truth appears to fall in an area where it cannot be proven. But this is a subject so fundamental to our understanding of Byzantium that it will always provoke discussion.

A conference report is not the place for an analysis of the language and style of a whole tradition of poetry, and so this final section must be even more sketchy than the preceding three. It will take the form of an attempt to show that the patterns of the vernacular political verse, when it eventually emerges into literature in the poems of the fourteenth century, are unlikely to have been a recent innovation; that on the contrary there are some signs that the language and the verse have been reacting together and influencing each other for centuries. There will be three main subjects for discussion: the first, a comparison of a "rhetorical" pattern in twelfth-century political verse at a learned linguistic level with its equivalent in fourteenth-century vernacular and in modern folk-song; the second, the formulaic nature of fourteenth-century vernacular poems; and the third, their language.

Let us begin from Modern Greek folk-song. K. Romaios, in his study of the νόμος τῶν τριῶν[48], the "rule of three", and its use as a pattern of construction in many types of folk-song, draws attention to several related metrical patterns in the fifteen-syllable verse. One he calls the τριπλό "ὁμοιοκάταρκτο" σχῆμα[49], where the line is divided into three parts of four, four and seven syllables respectively, and each part uses the same initial word and some parallelism of syntax:

Δούλα χρυσή, δούλα ἀργυρή, δούλα μ' ἀγαπημένη[50]

S. Baud-Bovy has worked out a persuasive case that the division observable in such cases in the middle of the first hemistich is an important structural feature of the verse. That case is based on musical and rhythmic arguments involving the fifth syllable of the line, which is sometimes lengthened in the music, like the first syllable of each hemistich, and sometimes receives a stress accent. This metrical shape, an exception to the

[47] S. P. KYRIAKIDES, Αἱ ἱστορικαὶ ἀρχαὶ τῆς δημώδους νεοελληνικῆς ποιήσεως. Thessalonica 1934 (= Τὸ δημοτικὸ τραγούδι. Ἀθήνα 1978, 169—207).

[48] Ὁ νόμος τῶν τριῶν στὸ δημοτικὸ τραγούδι. Athens 1963.

[49] *Ibid*. 63—79.

[50] From the song Ὁ Μαυριανὸς καὶ ἡ ἀδερφή του, ed. K. ROMAIOS, Ἡ ποίηση ἑνὸς λαοῦ. Athens 1968, 103, line 33.

normal rules for the verse of modern folk-song, may be observed in δούλα ἀργυρή above.

Such triple patterns are by no means confined to modern folk-song: indeed it would be a worthwhile project to collect and analyse the examples which abound in literary texts, particularly at every level of Byzantine political verse. Here we may concentrate on only one writer, Theodore Prodromos, and the introduction to Hörandner's edition of his historical poems[51]. In discussing political verse, Hörandner remarks that fifth syllable accents are extremely rare in Prodromos' work; but there are a handful of cases, almost all confined to triple rhetorical lines like the following:

πόλεις πορθεῖς ἄνδρας ζωγρεῖς ἕλκεις αἰχμαλωσίαν IV 176

ἅπαν καλὸν ἅπαν σεμνὸν κύκλῳ δορυφορεῖ σοι XLIII a 4

If this is rhetoric, it would, I submit, be instantly recognised by the folk-singers studied by Baud-Bovy eight centuries later. Are we not justified in using this resemblance as evidence for folk-song in the same metrical tradition, connected in some way with Prodromos' verse, in the twelfth century? It may be pointed out in conclusion that the same triple division (sometimes combined with the τριπλό ὁμοιοκάταρκτο σχῆμα) is important in the construction of the *versus quadratus*:

Salva Roma, salva patria, salvus est Germanicus[52]

and even occasionally in the verse of Greek comedy:

ὡς ἥδομαι καὶ τέρπομαι καὶ βούλομαι χορεῦσαι[53].

This seems to me an interesting subject, worth further exploration[54].

The existence of formulas in fourteenth-century vernacular poems has already been demonstrated and explored in some depth[55]. Here we should only indicate some results and suggest further lines of investigation. Formulas — defined as repeated phrases filling at least a hemistich of the political verse — are several times more common in the *Chronicle of the Morea* than in the *Alexander poem*, a more learned poem chosen as a statistical control because of its similar date and metre. A high formulaic percentage is also found in the *War of Troy*. Analysis of the formulas in the

[51] As in note 5 above, 32.

[52] Suetonius, Caligula, 6, 1.

[53] Aristophanes, Plutus, line 288.

[54] An introduction to this question, much fuller than that given here, will appear in Χαρίσματα, the Festschrift for S. Baud-Bovy.

[55] A critical bibliography is given in E. M. JEFFREYS, The Popular Byzantine Verse Romances of Chivalry. *Mandatoforos* 14 (1979) 20—34. This is not the moment to discuss differences of approach which have appeared between those who believe in formulaic analysis as a solution to the problems of these texts, and those (particularly G. SPADARO) who postulate a complex network of influences from one poet to another. Readers are referred to the comments in the *Mandatoforos* article mentioned above.

two poems shows a certain number of common forms, though a larger number are distinct because they refer to the characters and settings of two very different works. What may be deduced from this data for present purposes?

The study of formulas is a controversial technique, particularly when it is used to define the nature of a particular formulaic poem — to prove, for example, that *Beowulf* or the *Chanson de Roland* was composed by an illiterate bard. But one function of formulaic study has not, to my knowledge, been seriously challenged. Where several poems of the same period and in the same language are seen to share formulaic patterns this is good evidence that there existed in some relation to them a traditional oral form possessing most of the factors held in common by the formulaic poems. I would suggest that our fourteenth-century examples (which are certainly not confined to the *Chronicle of the Morea* and the *War of Troy*) are useful insights into the nature of oral verse in that century and even before. Amongst other likely characteristics we may assume considerable length, political verse metre, a tendency to create and use formulaic phrases, and the use of some widespread formulaic hemistichs, like μικροί τε καὶ μεγάλοι.

The collection and study of these widespread formulas, which must have circulated in an oral form, is one of the most fruitful lines of research open in present circumstances. Others are the examination of further poems of the period to test their formulaic qualities, and a study of the flexibility of the formula — the way it can be divided in two in many cases and recombined in a different order to fit the metrical needs of another part of the line.

Another predictable characteristic of Greek oral poetry (fairly sure for the fourteenth century, very likely, to my mind, for a considerable period before) is its linguistic mix. The language of the fourteenth-century poems which has been called "vernacular" here, is certainly not a pure form. It has caused great problems by an unexpected combination of eclecticism and uniformity. The poems use forms from an extraordinarily wide historical (and perhaps geographical) range, whilst welding them into a whole which defies analysis by dialect. The situation may be explained by quotations from R. Browning: "Was there really a choice in sixteenth-century spoken Greek (sc. and in the two previous centuries) between -ουσι and -ουν, -ασι and -αν, a choice which was resolved in later common demotic in favour of -ουν and -αν?"[56] "Examples of this kind, at every level of linguistic analysis, could be multiplied indefinitely from the non-purist literature of

[56] Medieval and Modern Greek. London 1969, 16.

the middle ages and later. All this literature is written in a mixture of developing spoken Greek and static purist Greek."[57] "It is impossible to detect any regional differences between different texts. And none shows any particular correspondence with any of the later dialects of Modern Greek. It is as if we had to do with a kind of common demotic language of poetry, marked by uniformity and by frequent interference from the classical tongue."[58]

This was not the first time that a poetic *Kunstsprache* had been used in Greek. Homeric scholars will notice here several points of similarity to the language of Homeric epic — in addition to the formulas of which we have just been speaking[59]. Homer's language too is derived from several different dialects which are usually mutually exclusive, yet the disparate elements have become parts of a new system, with its own uniformity which is rarely broken. The Homeric language was never anybody's everyday speech, nor yet a learned language of the schoolroom, like Attic Greek during the Byzantine period. It was a language developed over centuries of oral singing for the performance of the hexameter. The pressures which formed it were those of singing unwritten songs before an audience, of recomposing the songs to some extent in every performance. A helpful technique of composition — for example, the matching of a useful grammatical form with a point in the hexameter where it fitted well — could become, with the passage of generations, an indispensable metrical rule. Later it might become an archaism, if that form were replaced in daily speech by another which would break the traditional metrical pattern. Thus each of many generations added expressions and linguistic forms to the epic language, whilst accepting increasing numbers of archaisms with useful functions within the system of composition. Homer's language is thus a mirror of the dialects through which the tradition of epic singing had passed.

There is plainly no direct connection between the Homeric oral tradition and its Byzantine equivalent. It is mentioned here as a parallel to illustrate how an oral tradition of some centuries could explain the eclecticism and uniformity of the vernacular poetic language of the fourteenth century and after. Now the dominance of the hexameter in Archaic

[57] *Ibid.* 17—18.

[58] The Language of Byzantine Literature. *Byzantina kai Metabyzantina* I (ed. S. VRYONIS). Malibu 1978, 126.

[59] For the question of oral language in Homer the best introduction is still the article in which the theory was first fully stated: M. PARRY, Studies in the Epic Technique of Oral Verse Making. II. The Homeric Language as the Language of an Oral Poetry. *Harvard Studies in Classical Philology* 43 (1932) 1—50.

Greece is matched by that of the political verse in the vernacular poetry of Byzantium. If we examine the metrical pressures of that verse, we discover that it falls into two halves, differing only in the fact that the first has an extra syllable on the end; this leaves an antepenultimate or final accent at the end of the first hemistich in contrast with the invariable penultimate of the second. Many of the variations in language noted by Browning may be seen as useful parts of an oral language developed to fit this situation: for example, a phrase filling the first hemistich and ending in a verb with the termination -ουσι could be instantly transferred to the second hemistich with the change of the verb termination to -ουν: πηδᾶν, καβαλλικεύουσι (first hemistich) would become πηδᾶν, καβαλλικεύουν (second).

This is a situation which demands investigation as a whole. It is an argument which cannot be made in stages, for to be convincing it must be extensive — it must explain a wide range of linguistic variations in the fourteenth-century poems within a credible set of assumptions about the metrical pressures of the oral tradition. For present purposes we shall be specially interested in any light that this research can throw on the period during which that tradition had existed in the non-literary strata of Byzantium before inspiring learned experiments in the twelfth century and appearing in its own right in the fourteenth.

* *
*

Somewhat against my will, this paper has largely taken the form of a personal statement about the history of the political verse in Byzantium. I hope, however, that its fundamental message has not been obscured: in examining the non-literary strata of Byzantine culture we need to be constantly questioning our methods of using evidence — in fact the whole logical framework within which the subject is studied. The *argumentum ex silentio* must be used only with extreme caution. What was the metrical form of the songs to which uneducated Byzantines danced, which they whistled or hummed at their work, which their children sang at play? After the first century or two of the existence of Constantinople, such popular forms are unlikely to have been constructed according to classical prosody, and may be nowhere accurately reflected in contemporary sources. Yet they must have existed: the only doubt is whether modern scholarship is able to discover what they were. In this question we must be mindful of the model of linguistic research, where we cannot assume dumbness or mutual incomprehension for a period where evidence is meagre or contradictory.

This is the direction which I hope that Byzantine metrics will take in the period up to the year 2000. Starting from the "historical orthography"

of the classical metres, research should concentrate on the rhythmical forms which are being concealed, or with which compromises are being made behind the bland classical facade. With the assistance of modern techniques of data-processing it should be possible to improve both in range and subtlety on the pioneering studies which already exist. Other lines of research have been suggested in this paper — altering perspectives, adding new dimensions and above all constantly questioning the nature of the evidence and the methods of enquiry. In this way the study of Byzantine metrics will become something more than the analysis of an "utter decline". Within the decaying antique forms we shall be able to observe the birth and development of new metres which, after a period of preservation among the non-literary strata of Byzantine society, came into literature in the last centuries of Byzantium and served as the basis of all Greek poetry, until the displacement of stichic metres at the beginning of this century.

6. REALIENKUNDE — MATERIELLE KULTUR

CYRIL MANGO / OXFORD

DAILY LIFE IN BYZANTIUM

Anyone who has read the historical novels of Robert Graves — *I Claudius* and *Claudius the God*, on the one hand, and *Count Belisarius*, on the other — may have observed that whereas the two Roman books create a vivid illusion of contemporary life, the Byzantine one fails to do so: it tells an exciting story, but its atmosphere, its sense of 'being there' is decidedly thin. This disparity is not accidental. We know infinitely more about daily life in Imperial Rome in the 1st and 2nd centuries A. D. than in any period of Byzantine history. I may add that we know considerably more about Byzantine life from the 4th to the mid-7th century than about the four hundred years that followed; it is only in the mid-11th that the darkness begins to be somewhat dispelled.

It is useful to remember that our minute knowledge of Roman life is largely based on three categories of evidence: 1. A literature that, whatever its moralistic or satirical exaggerations, does provide a vivid reflection of contemporary usages; 2. Archaeology; and 3. Epigraphy. All three categories are sadly deficient for the Byzantine period; and while we may hope to fill out eventually our archaeological information, we have no prospect of either changing the character of Byzantine literature or of supplying an epigraphic documentation that largely peters out after the 6th century. To be sure, we do have many data at our disposal. Byzantine texts belonging to various genres — histories and chronicles, hagiography, epistolography, homiletics, civil and ecclesiastical law, etc. — provide nuggets of information that can be built up into a vast, if very incomplete mosaic. All scholars who have written on Byzantine civilization have, to a greater or lesser extent, collected such fragmentary evidence, and a large dossier of it exists in the five-volume work of Phàidon Koukoules[1]. I suppose we must be grateful for his life-long endeavours, but the faults of his method are so glaring that gratitude often gives way to irritation. Obsessed as he was by the notion of the continuity of hellenism, he jumbled together snippets of information covering fifteen centuries and more, without any regard for

[1] Βυζαντινῶν βίος καί πολιτισμός. Athens 1948—52.

historical development. Chariton of Aphrodisias, who lived before the Antonines, was in his eyes as much of a witness to the daily activities of οἱ βυζαντινοὶ ἡμῶν πρόγονοι as John Chrysostom or Leontios Machairas. The work of Koukoules is, unfortunately, *entièrement à reprendre*. The few probes I have made in some significant areas have convinced me that the history of Byzantine usages cannot be treated as an undifferentiated continuum and that, in particular, we must postulate a dramatic break between the life-style of Late Antiquity and that of the Byzantine Middle Ages.

In this paper I shall confine myself to two topics that are mutually related, namely public bathing and public entertainment. I have chosen them because in Antiquity they were considered as being perhaps the most distinctive characteristics of an urban, as distinct from a rural life. In speaking of baths, I shall be concerned not with personal hygiene as such, but with that peculiar institution of Graeco-Roman civilization, the *thermae* as centres of relaxation, social intercourse and even culture. This phenomenon has often been described in the past[2], and there is no need to do so again. It is enough to remember that while the institution was rooted in the Greek ideal of physical fitness, it was given a universal currency in the Early Empire. Attendance at the baths became a necessary part of everyday life, almost a ritual. People went there not merely to exercise and enjoy the comfort of warm water, but to meet their friends, to transact business, to picnic, to hear literary declamations, to display their finery as well as for other, less respectable purposes. Furthermore, the baths, with their elaborate architecture and lavish decoration, provided an elegant setting for social activity: some of them could be described as museums of art.

There is ample evidence, both literary and archaeological, that the public baths retained this function (except perhaps for their athletic use) in the cities of the Early Byzantine Empire down to about the 6th or 7th century. It is enough to recall here, amidst a mass of other material, the series of epigrams in the Palatine Anthology (IX. 606—40). Nor is there any reason to believe that the occasional denunciations on the part of Church Fathers and holy monks had the least effect on changing an institution that was so deeply rooted and universally enjoyed, the more so as members of the clergy attended the baths as regularly as any other

[2] E. g. by J. Carcopino, Daily Life in Ancient Rome, ed. H. T. Rowell. London 1941, 254ff.; J. P. V. D. Balsdon, Life and Leisure in Ancient Rome. London 1969, 27ff.; R. Ginouvès, Balaneutikè. Paris 1962.

segment of urban society[3]. We have all heard about the bishop who bathed twice a day because, he said, he could not do so three times a day[4]. It is perhaps less well known that public baths began to be decorated with subjects of Christian iconography, like the story of the miraculous punishment of the Arian Olympius[5]. And since the followers of St. John Chrysostom celebrated Easter service and performed baptisms in one of the biggest baths of Constantinople (in 404)[6], it follows that they could not have considered such a venue to be unsuitable by reason of immoral associations.

The question I should now like to ask is whether the bath-centred life of Late Antiquity survived into the Middle Ages, and the only place where we can pursue such an enquiry is Constantinople. In spite of the paucity of archaeological information, there can be no doubt that in the first three centuries of its existence Constantinople had a considerable number of public baths, a few of which should be visualized on a scale not much inferior to those of Diocletian and Constantine in Rome. The *Notitia urbis Constantinopolitanae* lists eight *thermae* (plus a ninth in the 14th Region), most of which were built by imperial initiative. There is reason to believe that the *Constantianae*, begun in 345 and not completed until 427[7], were particularly spacious and splendid. They formed the subject of an *ekphrasis* by the grammarian Helladius which, unfortunately, is lost[8]. The *Constantinianae* appear to have been still in existence in the middle of the 8th century, by which time, however, the many wonderful statues that had once decorated them had disappeared (διέπεσαν)[9], except those of Perseus and Andromeda[10] which, by the 10th century, had migrated to the Great Palace[11]. I know of no reference to these baths after the 8th century. Another important establishment, the baths of Dagistheus, begun by the emperor Anastasius and completed by Justinian in 528[12], were certainly abandoned by the early 9th century, when we find a monk living in their

[3] "Our fathers never washed their faces, ἡμεῖς δὲ καὶ τὰ λουτρὰ τὰ δημόσια ἀνοίγομεν" — so complains a monk in Moschus, Pratum, ch. 168, *PG* 87/3, 3036 A.

[4] Socrates, Hist. eccl. VI 22, 4; Sozomen, Hist. eccl. VIII 1, 11.

[5] Theodoros Anagnostes, Kirchengeschichte, ed. G. C. Hansen, Berlin 1971, 131—33.

[6] Palladius, Dialogus 9 (=56 Coleman—Norton); Socrates VI 18; Sozomen VIII 21, 3.

[7] Chron. Pasch. 534. 580—81 Bonn.

[8] Suidas s. v. Ἑλλάδιος.

[9] Script. orig. Cp. I 67 Preger.

[10] Ibid. 72.

[11] Ibid. II 195.

[12] Malalas 435 Bonn; Chron. Pasch. 618.

cavernous hypocaust[13]. The 10th-century author of the *Patria* knows nothing of these baths, while preserving a vague tradition concerning a τρίκλινος παμμεγεθέστατος which was no longer in existence at the time of his writing[14]. We are much better informed concerning the famous baths of Zeuxippus, parts of which were excavated in 1927—8. This μέγιστον λουτρόν, decorated with close to a hundred statues[15], burnt down in 532 and rebuilt by Justinian, was still functioning in 713, when the emperor Philippicus bathed in it[16], but some time thereafter it was transformed into a barracks and a prison called Numera and remained as such until the 13th century[17]. To the author of the *Patria* the baths of Zeuxippus were no more than a memory: they had once been a marvellous structure, their water and air had been magically heated by a glass lamp, but certain senseless people came along and destroyed them. Who were these senseless people? One redactor suggested it was Julian the Apostate who begrudged to the Christians the enjoyment of such a splendid amenity[18].

Our evidence from Constantinople indicates, therefore, that the great public baths of the Early Byzantine period stopped functioning during the dark centuries. Some of them were put to different use, others probably stood as ruins, such as the enigmatic Kaminia which, it was said, was so vast that 2,000 people had once bathed there each day, and had been allegedly fired with naphtha[19]. What had been a normal component of everyday life became a memory fraught with magic. And when the emperors of the 9th century — in particular Basil I — undertook a programme of urban renewal, they did not, like their predecessors of the 4th, 5th and 6th centuries, build any baths or, for that matter, any other civic amenities, except churches, monasteries and hospices. To this trend there is one exception. While the tradition of luxurious bathing disappeared among the people at large, it was deliberately retained at the imperial court. The Great Palace had several baths, one of which, described as "the most beautiful, the biggest and the best lit", was built by Basil I.[20] I assume it was not the same as "the great bath of the Oikonomion", said to have been

[13] Pseudo-John Damascene, Epist. ad Theophilum, *PG* 95, 369 A. Cf. Genesius 14—15 Bonn.

[14] Script. orig. Cp. II 232.

[15] Anth. Pal. II.

[16] Theophanes 383 DE BOOR. Note that a painted portrait of Philippicus was set up in the bath: Script. orig. Cp. I 71.

[17] The relevant texts may be found in my "Brazen House", Copenhagen 1959, 37ff.

[18] Script. orig. Cp. II 168 and apparatus.

[19] Ibid. II 136.

[20] Theoph. Cont. 336 Bonn.

constructed by Constantine the Great, which was decorated with statues (ἔνζωδον δὲ ὑπῆρχεν), had seven ἐνθῆκαι (whatever that may mean), twelve stoas and a big swimming pool. The latter, we are told on not very good authority, continued to be heated until the reign of Nicephorus Phocas, but was demolished by John I Tzimiskes[21]. Another "great bath", situated in the palace of Marina and described as "the wonder of our State", was built by Leo VI and restored by Constantine VII.[22]

I do not wish to imply by the above remarks that no public baths remained in medieval Constantinople and that the people went unwashed. Since few individuals had bathing facilities at home (including so aristocratic a personage as the father of Theophano, the future wife of Leo VI)[23], they had, perforce, to make use of public establishments of one kind or another. The frequency of ablutions may have declined since, in the 12th century, a weekly visit to the baths was considered amply sufficient[24]. In the capital, I am sure, it was possible to bathe in reasonable comfort; much less so in the provinces[25]. The fact remains, however, that a peculiar feature of antique urban life, that *vie aux bains* which was the focus of civilized existence, had faded away[26].

Let us now consider public entertainment. I do not have to demonstrate here that, broadly speaking, three types of amusement were available in the Early Byzantine period: the mime and the pantomime that took place in theatres; wild animal fights that were given in amphitheatres (κυνήγια); and chariot races that were held in hippodromes. I shall not concern myself with wild animal fights which do not seem to have ever been popular in the eastern part of the Empire (just as amphitheatres were uncommon there) and which, in any case, were abandoned in the course of the 6th century[27]. The vitality of the theatre in Justinian's age (and somewhat later) is, on the other hand, amply attested, even in hagiographic texts. John Moschus has two stories about mimes, one about Babylas of Tarsus and his two girl-

[21] Script. orig. Cp. II 145.

[22] Theoph. Cont. 460—61.

[23] Vita Theophanous, ed. KURTZ (*BHG* 1794), 3.

[24] Poèmes prodromiques, ed. HESSELING and PERNOT, 52.

[25] See texts collected by KOUKOULES, Θεσσαλονίκης Εὐσταθίου τὰ λαογραφικά, I. Athens 1950, 157—65.

[26] It may be objected that in the Life of St. Andrew the Fool, *PG* 111, 764D, two young men are represented as sitting in a public bath and watching an actress walk by. If this text were of the 9th or 10th century, the objection would be valid. I hope to show elsewhere, however, that it should be dated to the late 7th.

[27] See A. CAMERON, Porphyrius the Charioteer. Oxford 1973, 228—30.



friends (actresses ?), Komito and Nikosa, who embraced the monastic life[28], the other about Gaianos of Heliopolis who ridiculed the Virgin Mary on the stage, in the presence of a great crowd (ἐπὶ τοσούτου δήμου) and was suitably punished for so doing[29]. Mimes played in the theatre of Emesa in the mid-6th century[30], and, at about the same time, an aristocratic young couple from Antioch who 'went underground' for religious reasons, re-appeared at Amida, the husband disguised as a mime, the wife as an actress (πόρνη)[31]. The prohibition, addressed especially to actors and actresses, of donning monastic costume[32] must also refer to the mime. Pantomime dancers enjoyed at the time an even greater popularity that is extensively documented in the chronicles, the Anthology and other sources. The natural calamities that befell Edessa in the late 5th and early 6th centuries were attributed by the pious to the performances given there by the pantomime Trimerius[33].

The question has often been posed whether (or to what extent) the theatre survived in the Byzantine Middle Ages. Alas, the discussions of this topic have been marred by the wildest fantasies; and while we may easily forgive Constantine Sathas for his uncritical compilation, it is harder to feel indulgent towards Venetia Cottas and especially Albert Vogt. Much of the confusion has been caused by the word θέατρον itself, which in Byzantine texts has a wide range of meanings. It can denote the hippodrome, any kind of spectacle (often figuratively) or an audience[34], but it hardly ever and possibly never (except in the Early period) means a theatre. To take but one example, when Photius, in speaking of the split between Sergius and Baanes in the Paulician party, says ἡ στάσις αὐτοῦ δραματουργεῖται δημοσίῳ θεάτρῳ[35], he surely does not mean that "les théâtres s'empressèrent de mettre en scène la discorde des deux chefs"[36] — merely that they made a public spectacle of themselves. Elsewhere the precise meaning of θέατρον cannot be determined from the context. When, for example, we are told

[28] Pratum, ch. 32, *PG* 87/3, 2880—81.

[29] Ibid., ch. 47, 2901.

[30] Das Leben des hl. Narren Symeon von Leontios von Neapolis, ed. L. RYDÉN. Upsala 1963, 150.

[31] John of Ephesus, Lives of the Eastern Saints, ch. 52, *PO* 19, 164ff.

[32] Justinian, Nov. 123, 44 (A. D. 546).

[33] The Chronicle of Joshua the Stylite, transl. WRIGHT, 18ff.

[34] See H. HUNGER, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner I. Munich 1978, 210—11.

[35] Contra Manichaeos, I 22, *PG* 102, 73B.

[36] Le théâtre à Byzance. *Rev. des quest. hist.* 115 (1931) 288. It is unfortunate that VOGT'S preposterous views were accepted by G. LA PIANA, The Byzantine Theater. *Speculum* 11 (1936) 189.

that St. Evaristus, who was born in 819 in Galatia, avoided in his youth παιδιᾶς δὲ καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐν σκηνῇ καὶ θεάτροις ὅσα τοῖς νέοις ἀλογίστως σπουδάζεται[37], we can scarcely guess whether this refers to rustic spectacles or is simply a rhetorical flourish. And what exactly does Psellus have in mind when he writes that, as a monk, he is obliged μή εἰς θέατρον παρακύψαι, μὴ ἰδεῖν κυνηγέσιον[38] ? Is he referring to the Hippodrome of Constantinople ? Still, the question remains: not that of the survival of the 'legitimate theatre', since no such thing existed in the Early Byzantine period, but that of the mime and the pantomime.

It may be instructive in this connection to consider what little we know about the theatres of Constantinople. In the 5th century the capital possessed at least four theatres: the *theatrum maius*, which marked the limit of the First Region, the *theatrum minus* in the Second, and a theatre each in the Thirteenth (Sycae) and Fourteenth Region. It also had an amphitheatre in the Second Region, which has been identified (rightly or wrongly) with the *theatrum maius*[39], as well as two *lusoria*, whatever exactly that may mean. The amphitheatre and one of the first two theatres were ascribed to Septimius Severus[40]. There can be no doubt that the amphitheatre (Kynegion) survived as an empty shell until the end of the 8th century and possibly later: it was used as a place for the execution of criminals. As for the theatres, the last we hear of any of them is in 528, when Justinian restored that of Sycae (Galata) on the occasion of raising that suburb to the status of a city[41]. Vogt's extraordinary assertion that 'le Grand Théâtre' lasted down to the end of the Empire, that it was patronized by the court and had a more elegant repertory than the other theatres which played to the masses (possibly, he adds, in languages other than Greek) is entirely groundless, since the texts he seems to have in mind refer to the Hippodrome[42]. As far as I am aware, there is not a single

[37] *AnBoll* 41 (1923) 299.

[38] Scripta minora, ed. KURTZ and DREXL, II 292.

[39] R. JANIN, Constantinople byzantine. Paris ²1964, 50. 196—97. E. MAMBOURY, Les fouilles byzantines à Istanbul. *Byz* 11 (1936) 236, had the odd idea that the 'Gothic column' on the Seraglio Point marked the centre of the Kynegion. JANIN repeats the same about the *theatrum minus*. Need one point out that neither an amphiteatre nor a theatre could have been encumbered by such a monument ?

[40] Malalas 292; Chron. Pasch. 495.

[41] Chron. Pasch. 618.

[42] Op. cit. 259. He quotes Psellus in SATHAS, Μεσ. βιβλ. V 214: οἶκον οὐ πάνυ λαμπρὸν κατὰ τὸ Βύκινον ἱδρυμένον (τόπος δὲ οὗτος ἀγχοῦ που τοῦ μεγάλου θεάτρου πᾶσι κατάδηλος). This certainly designates the Hippodrome, since the Boukinon was a stretch of the Sea Walls a short distance to the south of it. When Constantine Rhodius, Descr. des œuvres d'art et de l'église des Saints Apôtres, ed. LEGRAND et REINACH (1896), 13, vv. 257—58, speaks of ἀγαλμάτων τε μηχανουργίᾳ τῶν εἰς θέατρον, he, too, refers to the Hippodrome.

reference to a theatre at Constantinople after the 6th century, and the same applies to provincial towns. On this score archaeological investigations may contribute some new evidence if it can be determined at what date antique theatres fell into disuse. At Aphrodisias, for example, paintings of Christian saints and angels were put up on the stage in about the 6th century, which suggests that secular performances ceased to be given.

The mime and the pantomime may have lingered on until the end of the 7th century when they were banned by Canon 51 of the Trullan Council. Does this mean that they were still widespread at the time? The answer is not clear, especially in view of the fact that the same canon also prohibits τὰ τῶν κυνηγίων θεώρια which were, almost certainly, extinct. I know, however, of no clear-cut evidence that would indicate the presence of a theatre in the Byzantine Empire at a later date, apart from the occasional performance given by mummers to which I shall return. Nothing can be deduced from the fact that old canonical prohibitions were occasionally repeated, e. g. in the Nomocanon of Photius[43]; for surely, if a secular theatre had continued to exist, it would have attracted explicit and repeated censure. Even so innocuous a performance as the parade of costumed boys on the feast of the Holy Notaries was regarded with disapproval[44] and eventually banned[45]. Why is it, then, that we find no condemnation of theatrical shows either in sermons or in the paraenetic literature of the Middle and Later Byzantine periods, e. g. in the *Strategicon* of Kekaumenos[46] or in the *Spaneas*? When, by contrast, we turn to a similar work of the Early period, such as the *Versus ad Seleucum* by Amphilochius of Iconium, we discover that the mime, the pantomime and the circus top the list of the evil pursuits that the proper young man ought to avoid at all cost.

But, it will be said, what of the hippodrome? Is it not true that the people of Byzantium (or, at any rate, of Constantinople) continued to be passionately attached to chariot racing until the end of the Comnenian era? Such, indeed, is the accepted view that has been propounded in numerous studies[47]. I would suggest, however, that this view is in need of considerable modification.

Chariot racing, as it was practised in the Early Byzantine Empire, was, above all, a competitive sport that fulfilled much the same function and inflamed the same emotions as football does today. It required an elaborate and expensive apparatus both in terms of buildings and in terms of staff; it was run by professionals; it generated its enormously popular heroes (the successful charioteers), its clubs of supporters (the so-called demes) and its unavoidable hooliganism[48]. All of these features are perfectly familiar to us today. Now imagine that in the whole of the British Isles football were to be played only in London, not more than five or six times a year, and always as an extension of royal ceremonial. Would that still be football as we know it, or would it be something different, even if conducted according to the same rules?

Let us look first at the geographical distribution of the circuses themselves. In the Early Byzantine Empire they existed, not indeed in every city, but pretty much in every major city: not only at Constantinople, Antioch and Alexandria, but also at Thessalonica, Chalcedon, Nicomedia, Edessa, Laodicea, Apamea, Berytus, Tyre, Caesarea in Palestine, even at Gerasa, Bostra and Oxyrhynchus. The presence of a circus was considered to confer a special status on a city — which is why the emperor Anastasius built one in his native Dyrrhachium[49] — probably the last circus to have been constructed in the Empire. Yet it is an assured fact that in the Middle Byzantine period only the Hippodrome of Constantinople continued in use.

Next, we should consider the frequency of the games, a subject that is, unfortunately, shrouded in much obscurity. In 4th-century Rome 66 days per year were given over to the circus[50], and I imagine that roughly the same situation must have obtained in the Early Byzantine world. The well-known denunciations of St. John Chrysostom imply a high frequency, and the charioteer Porphyrius (c. 500 A. D.) is said to have won hundreds of victories[51]. But what of the medieval period? In posing this question I shall have to open a parenthesis concerning the Book of Ceremonies whose evidence has been somewhat uncritically applied to describe the games in the 10th century. First, it must be understood that, like most other

[43] IX 27 in RALLES and POTLES, Σύνταγμα I 202. The regulation in question is clearly antiquarian.

[44] See Christophoros Mitylenaios, Gedichte, ed. KURTZ, 91ff., No. 136, who exclaims (vv. 169. 172) πόσην ἔχουσι τὴν ὕβριν τὰ παιδία, πόσην δὲ μᾶλλον οἱ γονεῖς τὴν αἰσχύνην.

[45] By the patriarch Luke Chrysoberges (1157—70). See Balsamon in RALLES and POTLES II 451—52.

[46] It is true that Kekaumenos refers on a number of occasions to μῖμοι (meaning, I think, buffoons) and παιγνιῶται (mummers or actors), whom he regards with contempt and associates with the genus πολιτικοί (vulgar folk): ed. LITAVRIN (1972), 132, 26; 156, 29; 216, 17; 276, 9. He does not, however, condemn their shows or attendance at them by respectable people.

[47] E. g. by R. GUILLAND, La disparition des courses, in: Etudes byzantines. Paris 1959, 89ff.

[48] On all of this see A. CAMERON, Circus Factions. Oxford 1976.

[49] Malalas 417—18.

[50] BALSDON, Life and Leisure 248.

[51] Anth. Plan. 356 and CAMERON, Porphyrius 66.

compilations undertaken by Constantine Porphyrogenitus, the Book of Ceremonies is essentially an antiquarian work rather than a practical manual. It contains material of different dates, some of it going back to the 5th and 6th centuries, material that was included because the compiler happened to lay his hand on it and considered it interesting. Hence it is wrong to imagine that whatever is contained in this work, even in its First Book, applied to Constantine's age. Now, the block of chapters devoted to the conduct of the hippodrome games (I. 68—73 according to Reiske's numbering) is by no means homogeneous. It was already seen by Bury[52] that chapter 68, which introduces the Praetorian Prefect of the East, the Master of Offices and the Quaestor as being next in rank to the Master, is considerably more ancient than the 10th century; Bury tentatively dated it to the reign of Justinian II or to the first years of Leo III. Chapter 70, which assigns the same role to the Master of Offices and the Quaestor, must be of the same vintage; but both chapters were partly revised, almost certainly in the reign of Michael III, since they mention the Trikonchos and the Sigma that were built by Theophilus. Furthermore, chapter 70 assumes the existence of the fountains (*phialae*) of the Blues and the Greens; yet these were destroyed by Basil I[53]. We cannot pause here to enquire more thoroughly into the various strata embodied in the hippodrome chapters[54]; it is enough to realize that they cannot be regarded as providing a faithful description of the games in the 10th century.

The Book of Ceremonies lays down the protocol for three performances of chariot races: the so-called Golden Hippodrome in the second week after Easter, the λαχανικὸν ἱπποδρόμιον on 11 May, and the μακελλαρικὸν ἱπποδρόμιον during carnival week[55]. It refers rather vaguely to other, less solemn performances — the term is ἱππικὸν παγανόν (II, p. 137, Vogt) as opposed to ἱππικὸν προσκυνήσιμον (II, p. 154, Vogt) — as well as to the hippodrome season that terminated before Lent (II, p. 166, Vogt), but it is arguable whether these references pertain, say, to the 7th century rather than to the 9th or 10th. Now, if we set aside the Book of Ceremonies and consider the mentions of hippodrome games contained in other texts of the Middle period, we obtain the impression that the three solemn performances were

[52] The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogennetos. *Engl. Hist. Rev.* 22 (1907) 433.

[53] Cf. J. Ebersolt, Le Grand Palais de Constantinople. Paris 1910, 204—5.

[54] G. Millet, Les noms des auriges dans les acclamations de l'hippodrome, in: Recueil d'études dédiées à ... N. P. Kondakov. Prague 1926, 279ff., argues that some portions of the chapters in question go back to the 5th or 6th century.

[55] See V. Grumel, Le commencement et la fin de l'année des jeux à l'hippodrome de Constantinople. *EO* 35 (1936) 428ff.

maintained as a permanent fixture and that additional games were given on extraordinary occasions, e. g. to celebrate a military triumph, an imperial wedding, the birth of an imperial child or the visit of a foreign potentate[56], but there is nothing to suggest that they were held with any regularity, say once a week or once a fortnight. The races which the biographer of St. Basil the Younger attended with an uneasy conscience were those of the Golden Hippodrome[57]; so were those at which the incompetent charioteer Jephthah suffered a fall towards the middle of the 11th century[58]. The emperor Alexius I, we are told, attended the games on a windy day and caught a chill in his shoulder some six months before his death[59]. Since he died on 15 August, 1118, the games must have been some time in February, in other words they were those of the μακελλαρικὸν ἱπποδρόμιον. We can narrow the date down more accurately to 10—16 February, when carnival week fell in 1118. The same applies to the games described by Michael Hagiotheodorites, for he himself gives the date of 1 February, 1168[60]. Easter that year fell on 31 March, so that 1 February would have been Thursday of carnival week.

If the number of games was thus drastically reduced, the same applies to the number of races per day. In the Early period there could have been as many as fifty[61], whereas the Book of Ceremonies stipulates only eight (four in the morning and four in the afternoon). The latter must have provided a pretty meagre programme, unless it was supplemented by other attractions, such as acrobats, exotic animals, etc.

Norman Baynes has often been quoted for his dictum that the Byzantine populace had two idols — the saint and the champion charioteer. True enough for the Early period. We know many of the charioteers by name, the most famous being Porphyrius who was commemorated by seven statues in Constantinople. We also know several of his contemporaries — Faustinus, Constantine, Uranius, Julian[62]; Julianicus who was killed while competing in 563[63]; Calliopas Trimolaimes who took a prominent part in

[56] For a list of such occasions see R. Guilland, Etudes sur l'hippodrome de Byzance. *BSl* 26 (1965) 14ff.

[57] Ed. A. N. Veselovskij, *Sbornik otdel. russk. jazyka i slov. Imp. Akad. Nauk* 53 (1891) 5—6.

[58] Christophoros Mitylenaios, ed. Kurtz, 3, No. 6. The longer description of hippodrome games ibid. 56ff., No. 90, contains no indication of date, but clearly refers to a special occasion.

[59] Alexiad XV 11, 2 (= III 230 Leib).

[60] Ed. K. Horna, *WSt* 28 (1906) 193.

[61] See Cameron, Porphyrius 209—10.

[62] Ibid. 136ff.

[63] Malalas 495.

the events preceding the downfall of Phocas in 610[64]; Phileremos who was a celebrity at Apamea[65], and many more. But how many charioteers can we name for the entire Middle Byzantine period? Without claiming to have exhausted the evidence, I can think of only two — Uranicus who was honoured with a portrait by Constantine V[66], and the unfortunate Jephthah whom I have already mentioned. There is also Bambaloudes (reign of Michael III) who is cited in a gloss of the Ceremonial Book, but he was a δρομεύς, i. e. a foot runner[67]. The emperors Theophilus and Michael III do not count, of course; furthermore, it should be stressed that the latter raced in private, mostly in the suburban palace of St. Mamas, and his competitors were not professionals.

Then there is the matter of the 'factions'. We all know that the Blues and the Greens, who terrorized the entire Eastern Empire in the 6th and early 7th century, all but disappear from the record after 610; and were it not for the Book of Ceremonies, where their role is largely ceremonial, we would hear even less of them. A great deal of nonsense has been written about the 'suppression' of the factions, an event that is not mentioned in any Byzantine source. A more ingenious explanation has also been advanced, to wit that nearly all references to the factions are due to John of Antioch, whose Chronicle ended in 610, and that if Theophanes fails to mention factions after that date, it is merely because he is following another source, a source that was not interested in Blues and Greens[68]. Alan Cameron's brilliant enquiry into the true nature of the factions makes such theories entirely unnecessary. The factions were not suppressed; they simply faded away as the games became fossilized. Cameron has already traced the growth of their ceremonial function[69], and more could be said on this topic. In particular, our attention is attracted to the construction by Justinian II of the Fountain of the Blues (and possibly that of the Greens as well). These were not intended for sporting purposes[70], but provided the setting for ceremonial receptions and acclamations. Furthermore, they were within the Imperial Palace[71]. In view of the fact that Justinian II

[64] John of Antioch, frag. 110, Exc. de insid., ed. DE BOOR, 150.

[65] Moschus, Pratum, ch. 152, 3017 A.

[66] Vita S. Stephani iun., *PG* 100, 1172.

[67] De cer. II 158 VOGT.

[68] A. MARICQ, La durée du régime des partis populaires à Constantinople. *Ac. R. de Belgique, Bull. de la Cl. des Lettres, 5e sér.*, 35 (1949) 74.

[69] Circus Factions 230ff.

[70] As imagined by F. DVORNIK, The Circus Parties in Byzantium. *Byzantina-Metabyzantina* 1 (1946) 130.

[71] EBERSOLT, Le Grand Palais 100ff.

went to considerable trouble to build the φιάλη of the Blues (he was obliged to demolish a church in the process)[72], we must assume that he attached some importance to this new arrangement.

Finally, we may remember that all Early Byzantine emperors favoured one or other of the factions. As Cameron has convincingly explained[73], this had nothing to do with the alleged political or religious orientation of the Blues and the Greens: it was merely a part of the emperor's 'public image', a way of showing that, like ordinary citizens, he, too, had a keen interest in the games he attended. Some time in the 7th or early 8th century, however, this long-standing tradition was abandoned[74], and in the Book of Ceremonies the Blues appear to enjoy a permanently preferred status — an unthinkable situation in a competitive context.

The conclusion is obvious. At a time that cannot (and need not) be too closely defined chariot racing ceased to be a competitive sport and became an imperial pageant. I do not know whether the iconoclastic emperors tried as a matter of policy to revive the defunct sport; if so, they failed in the long run. The hippodrome games were a product of the urban life of Late Antiquity; they could not survive the demise of that way of life without changing their essential character.

It may be opportune at this point to consider the commentaries of Balsamon and Zonaras on Canons 24, 51 and 62 of the Trullan Council[75]. Canon 24, we may remember, forbade all clerics and monks to attend hippodrome games and theatrical performances; Canon 51, to which we have already referred, was a general ban of the mime, the pantomime and wild animal shows; while Canon 62 sought to outlaw certain relics of pagan observance, namely the celebration of the Kalends, Vota, Brumalia and the feast of 1 March; the dancing of women in public; the wearing of female dress by men and vice versa, as well as that of comic, satyric and tragic masks; and the invocation of the name of Dionysus at vintage time.

With regard to the hippodrome, Balsamon is unable to justify the rigour of the conciliar regulation. He quotes with approval an opinion held

[72] Theophanes 367—68 DE BOOR.

[73] Circus Factions 175ff.

[74] It is not clear (nor particularly important) exactly when imperial support for one or other of the factions lapsed. An inscription from Ephesus suggests, but does not prove that Heraclius favoured the Greens: Y. JANSSENS, Les Bleus et les Verts. *Byz* 11 (1936) 534—35; and a lost inscription from Constantinople (*CIG* 8788) that Constantine III (or IV) favoured the Blues: H. GRÉGOIRE, Notules épigraphiques. *Byz* 13 (1938) 172. Leontius was proclaimed emperor by the Blues and Apsimar by the Greens, but it is doubtful what significance attaches to these manifestations: see CAMERON, Circus Factions 267—68.

[75] RALLES and POTLES II 357—60. 425—26. 449—52.

in his own time, namely that Canon 24 "forbids the hippodrome games such as they occurred once upon a time, not those that are held today by the emperor's leave and in the emperor's presence". He sees, quite correctly, that there was a profound difference between the games as he knows them and those that were given once upon a time. Of the latter he can say only what he has read in chronicles concerning the circus disturbances in the reigns of Anastasius, Justinian and Phocas; and he imagines (quite wrongly) that the trouble arose from the fact that formerly the demes were in full control of the hippodrome, organized the games at their own expense and simply invited the emperor to attend, "whereas today the races are held in the emperor's presence and there is no suspicion of any evil practice". He concludes that spectacles ought to be divided into two classes: those that are forbidden to everyone (both clerics and laymen) and those, τὰ καὶ σήμερον ἐνεργοῦντα, that are open to everyone. By way of confirmation, he adds that church lectors were numbered among the 'demes-men' (presumably to lead the acclamations) as a sign of ecclesiastical approval and to show that "the former disorder of the popular δημόται and all those unsuitable and indecorous practices have fallen into abeyance". We may remember that as far back as the middle of the 7th century the poet of the Blue faction was a deacon of St. Sophia[76].

The remarks of Zonaras concerning the theatre (with reference to Canon 51) are equally revealing. The canon, he says, is directed against those spectacles that cause a spiritual relaxation (διάχυσις) and incite uproarious laughter, e. g. those of the mimes "who at times imitate Arabs, at other times Armenians or slaves", and who, by hitting one another on the head and making loud noises, cause indecorous laughter among the simple-minded. Here we have a precious piece of information about the kind of mime that was practised in the 12th century: I would imagine a troupe of itinerant mummers enacting a simple farce. As for dancing on the stage (i. e. the pantomime), Zonaras has evidently no idea of what this referred to. He feels obliged to explain that σκηνή means simulation or acting, for which reason actors who pretend to be slaves or lords are called σκηνικοί. Note that loud laughter is acknowledged to be the only undesirable effect of acting[77]: indecency is not even mentioned. Balsamon echoes the same sentiments and adds that the 'imperial games', to wit the Kontopaiktes, the Maron, the Achilles and the Oktoechos, had been devised so as to conform to the spirit of the canons inasmuch as they did

[76] Miracula S. Artemii 21, ed. A. PAPADOPOULOS—KERAMEUS, Varia graeca sacra. St. Petersburg 1909, 25.

[77] Cf. Spaneas, v. 94, ed. LEGRAND, Bibl. gr. vulg. I 4: Ἄτακτα γέλοια καὶ σαλὰ βαροῦ καὶ ἀπόφευγέ τα.

not excite the audience to indecorous laughter. Of the games in question nothing, unfortunately, is known, except that the Kontopaiktes appears to have been an acrobatic performance[78]. The suggestion that they were theatrical plays[79] strikes me as extremely unlikely, as does also the statement that the Achilles was "a kind of pantomime dance, as in antiquity"[80].

We are not here concerned with the survival of pagan observances, except that Canon 62 gives Balsamon an opportunity to comment on the meaning of masks. After quoting Justinian's Novel 123, he remarks: "Actors assume different roles (παντοῖα προσωπεῖα ὑποδύονται) and fearlessly ridicule monks and clergymen". Here, if I am not mistaken, he is speaking of contemporary customs and, probably, of those same mummers who simulated Arabs and Armenians. He goes on to say that even clerics on certain feast days played different parts, some entering church in military costume, sword in hand, others processing as monks or as four-legged animals. Conductors of ecclesiastical choirs would snap their fingers like charioteers, cover their faces with seaweed (?) and imitate certain female occupations (ἔργα τινὰ γυναικεῖα), all to excite laughter. Balsamon had enquired why such abuses were tolerated, only to be told that they were sanctioned by long tradition. The same canon, he points out, should be used to abolish the unseemly rites performed by the clergy of St. Sophia on Christmas day and Epiphany, rites which, as he correctly observes, were first introduced by the patriarch Theophylact[81].

The testimony of Balsamon and Zonaras is of particular importance because the two canonists made a comprehensive survey of such contemporary practices as might have fallen under the conciliar condemnation of theatrical performances in the broadest sense. And what did they single out? The hippodrome pageants and the other 'imperial games' (which I would be inclined to regard as contests of physical prowess) were in their eyes entirely harmless. All they found to criticize were certain buffooneries performed by clergymen and some simple-minded farces. Need we look any further for that highly elusive entity, the 'Byzantine theatre'?

It hardly needs pointing out that the development I have tried to sketch in the realms of bathing and entertainment requires a much fuller treatment. Within the limits of this paper I have not been able to discuss all the relevant material, nor have I indicated the complex causes that brought about the changes in the Byzantine life-style. The great public

[78] See KOUKOULES, Βυζ. βίος III 258.

[79] So S. KYRIAKIDES, *Λαογραφία* 11 (1934—37) 284.

[80] KOUKOULES, op. cit. III 115.

[81] Scylitzes, ed. THURN, 243—44.

baths fell into disuse not because the people tired of them, but, I suppose, because they proved too vast for a dwindling population, too expensive to heat and to keep in good repair. I do not know if the public financing of baths was discontinued, but it does seem that the smaller establishments that continued to function were privately operated[82]. Withdrawal of government financing was, almost certainly, an important factor in the demise of the theatre. Procopius is doubtless exaggerating when he accuses Justinian of causing the wholesale closure of theatres, hippodromes and amphitheatres, but he provides a valuable indication in identifying the motive for this policy, namely "so that the Treasury might not have to supply the usual sums to the numerous and almost countless persons who derived their living from that source"[83]. The βίος πᾶσιν ἀγέλαστος that ensued must have been particularly depressing for the unemployed theatrical workers. Deprived of central funding, the mime must have been left to private initiative and so passed into the hands of travelling troupes that performed, not in the abandoned theatres, but probably at fairs and in noblemen's houses. As for the pantomime, which drew the bulk of its subject-matter from pagan mythology, it was doomed in any case. What would a Byzantine pantomime have been about?

Sketchy as my survey has been, I should like to draw from it two inferences. The first concerns the role of imperial ceremonial in the Middle period. We have seen that the custom of luxurious bathing was maintained only in the palace when it had ceased to be generally available to the public; that chariot racing, when it was no longer a mass sport, remained the sport of emperors to be indulged in privately, except for the few occasions when the people were allowed to watch it. We may also remember that the ancient custom of reclining at table was kept up at imperial banquets in the Hall of the Nineteen Couches long after it had passed out of general use. These survivals suggest that the evocation of an extinct life-style, that of the Empire in its greatness, was a deliberate component of court ceremonial. Which is why, perhaps, the Book of Ceremonies is what it is — not a guide to existing procedure, but a collection of ancient precedents.

My second inference is of a broader kind. I have mentioned *en passant* the misrepresentation of the circus demes by modern commentators and, somewhat more fully, that the Byzantine theatre. Why is it that so much nonsense has been written on these topics by scholars who, in other respects, were perfectly sensible? In the case of the circus, some of the confusion has been caused by the desire of endowing the factions with political and social relevance in terms that would be understandable to us today. But that was not the only cause: the other was the word δῆμος itself. Since, we are told, Byzantium was the heir of ancient Greece, does it not follow that the demes of Constantinople were descended from those of Attica? It has taken us nearly a hundred years to get rid of this fallacy, and I dare say there are still some scholars ready to defend it. Exactly the same applies to the theatre. We have been misled by words that meant one thing in antiquity and another thing in the Middle Ages; and we shall continue to be so misled as long as we regard Byzantium in terms of ancient 'survivals'. It is no easy matter to reconstruct the reality of Byzantine life, but we must endeavour to do so with a mind free from classical preconceptions if we are to understand this civilization as it was, not as we would like it to have been.

[82] See the standard contract for the lease of a public bath in SATHAS, Μεσ. βιβλ. VI 624—25.

[83] Anecdota 26, 8—10.

HELGA KÖPSTEIN / BERLIN

GEBRAUCHSGEGENSTÄNDE DES ALLTAGS IN ARCHÄOLOGISCHEN UND LITERARISCHEN QUELLEN

Ein Orientierungsversuch

Die historische Forschung hat in den letzten Jahrzehnten ihren Gesichtskreis mehr und mehr erweitert. An die Stelle einer weitgehenden Beschränkung auf die politische Geschichte trat, unter dem Einfluß des historischen Materialismus, aber auch in Anknüpfung an neuere bürgerliche kulturhistorische Konzeptionen, zunehmend das Bemühen um eine umfassendere Sicht, um die stärkere Einbeziehung auch der Wirtschafts- und Kulturgeschichte. Der Alltag der Menschen vergangener Zeiten wurde auf dem Wege zu einem lebendigeren Geschichtsverständnis, zu einem wirklichkeitsnäheren Geschichtsbild aber erst in allerjüngster Zeit als Forschungsdesiderat und -aufgabe gleichsam neu entdeckt[1].

In die Hinwendung zur Erforschung des Alltagslebens breiter Volksschichten in früheren Geschichtsepochen ordnet sich das wachsende Interesse am konkreten Detail, an den im Alltag gebrauchten Gegenständen ein. Die griechisch-römische Altertumswissenschaft hatte, gestützt auf jahrhundertelangen Forschungsvorlauf, schon um die Jahrhundertwende reiche Kenntnisse über die „Altertümer", die *antiquités*, die „Realien" im weitesten Sinne — Begriffe, die allerdings weit mehr als nur materielle Kultur oder gar nur die Gebrauchsgegenstände umgreifen —, in Handbüchern thesauriert und zugänglich gemacht[2]. Was damals mehr aus antiquarischem Interesse am Detail erwuchs, soll heute Baustein sein zum besseren

---

[1] Z. B.: F. BRAUDEL, Civilisation matérielle et capitalisme (XVe—XVII siècle), t. 1er: Les hommes face à leur vie quotidienne. Paris 1967; J. KUCZYNSKI, Geschichte des Alltags des deutschen Volkes. Studien, 1: 1600—1650. M. e. Abschn. über Arbeit und Arbeitswerkzeuge von W. JACOBEIT. Berlin 1980 (Bd. 2: 1981; folgt Bd. 3—5); s. auch Anm. 16.

[2] Staats-, Rechts-, Kriegs-, Privat-, Kultus„altertümer" im damaligen Handbuch der classischen Altertumswissenschaft, hrsg. von I. von MÜLLER: Bd. IV 1, 2^2; 2, 1^2. 2; V 3^3. München 1893—1920; R. CAGNAT, G. GOYAU, Lexique des antiquités romaines. Paris 1895; H. BLÜMNER, Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern, 4 Bde. Leipzig—Berlin 1875—1886, Bd. 1: 2. Aufl. 1912. Neben der damals schon recht fortgeschrittenen *RE* noch besonders zu nennen Ch. DAREMBERG, E. SAGLIO, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 5 Bde. Paris 1877—1919.

Erkennen der historischen Zusammenhänge. Die Mittel- und Westeuropa-Mediävistik ist, dank auch den Bemühungen des Kremser „Instituts für mittelalterliche Realienkunde Österreichs", dabei, entsprechende Instrumentarien zu schaffen bzw. auszubauen[3]. Die jüngere Byzanz-Mediävistik jedoch steht, was das systematische Aufarbeiten der Fakten und Materialien und die gezielte Untersuchung betrifft, noch am Anfang — allerdings einem dank manchen Vorarbeiten hoffnungsvollen —, so daß das Thema Anstoß und Herausforderung darstellt, die hier aber nur mit einer Standortbestimmung aufgegriffen werden kann.

1. Begriffsbestimmung und Forschungsaufgabe

Der Begriff Gebrauchsgegenstände des Alltags, allgemeinverständlich, aber kein eigentlicher *Terminus technicus*[4], umfaßt im weiteren Sinne alle Gegenstände, die der Mensch im Alltag gebraucht.

Ein wichtiges Kriterium ist im vorgegebenen Begriff nicht *expressis verbis* enthalten, nämlich das des „Gebrauchers". Je nach dessen sozialer Position und der ausgeübten Tätigkeit können aber einzelne Geräte ebenso wie das ganze Ensemble der Gebrauchsgegenstände erheblich voneinander differieren. Der Begriff des Alltagsgebrauchs schließt im Prinzip niemanden aus — auch der byzantinische Kaiser hatte seinen Alltag. Berücksichtigt man aber, daß seit jeher die privilegierte Minderheit, die verschiedenen Gruppierungen der herrschenden Klasse, als Forschungsobjekt bevorzugt wurden und die von ihnen gebrauchten — auch zur Repräsentation oder zum Kunstgenuß gebrauchten — Gegenstände in der Regel aus kostbarem, weniger vergänglichem Material hergestellte Kunstgegenstände sind, die kunsthistorischer Bearbeitung unterliegen und insgesamt bisher besser dokumentiert und untersucht sind, muß der Forschungsschwerpunkt des Themas auf den Geräten liegen, die im Alltag der großen Mehrheit der byzantinischen Bevölkerung, der *underprivileged masses* gebraucht wurden.

Zu den Gebrauchsgegenständen des Alltags gehören 1. die Gegenstände, die die Voraussetzungen für die Konsumtion, für die Erhaltung der elementaren Lebensbedingungen schaffen: die Produktionsinstrumente,

[3] Siehe die Jahresberichte des Instituts im *Almanach* der ÖAW; auch H. Hunger, Byzantinistik — Erschließung und Aktualisierung von Quellenmaterial, in: Almanach 1978 der österreichischen Forschung 67—73; instruktiver Abriß für den deutschsprachigen Raum: D. W. H. Schwarz, Sachgüter und Lebensformen. Einführung in die materielle Kulturgeschichte des Mittelalters und der Neuzeit, Berlin (West) 1970.

[4] Die meisten der Gebrauchsgegenstände fallen unter den archäologischen Begriff Kleinfunde, *minor objects*; die Gefäßkeramik ist in der Regel ausgeklammert. Der kunsthistorische Terminus Kleinkunst hingegen ist nur auf wenige Gebrauchsgegenstände anwendbar, sofern sie künstlerisch ausgeformt sind.

a) die landwirtschaftlichen (für Feld- und Gartenbau, Viehzucht, Jagd und Fischfang, Hauswirtschaft), b) die handwerklichen, wobei diese in einigen wichtigen Gewerken sowohl in speziellen Werkstätten als auch in der ländlichen Hauswirtschaft gebraucht wurden, und 2. die Gegenstände, die der natürlichen Bedürfnisbefriedigung, der individuellen Konsumtion dienen, a) der Ernährung (Küchengerät, Tischgeschirr), b) dem Schutz vor Witterung (Kleidung incl. Trachtzubehör und Schmuck), c) dem Wohnen (Möbel, Behälter, Lampen, Schlüssel u. ä.). Hier lassen sich auch einige spezielle Gruppen zuordnen: Sport- und Spielgeräte, Musikinstrumente, zur Ausübung des Glaubens (oder Aberglaubens) gebrauchte Gegenstände, solche des kirchlichen und kaiserlichen Zeremoniells, auch solche Arbeitsgeräte wie medizinische und chirurgische Instrumente, Schreibzeug. — Waffen und militärische Ausrüstung sind als gesonderte Gruppe zu behandeln.

Die Gebrauchsgegenstände zeugen von der Lebensweise der Menschen unter bestimmten historischen und sozialen Bedingungen. Allerdings gehört zum Alltag der Menschen nicht nur das Umgehen mit Sachen, sondern vor allem auch der Umgang mit Menschen, im privaten Bereich, in der politischen Sphäre, im Produktionsprozeß. Erst damit und mit ihrem Fühlen und Denken erschließen sich uns auch ihre Motivationen, ihre historische Wirksamkeit. Die Gebrauchsgegenstände bilden also nur ein Element des Alltags unter anderen, sie bedürfen der Einordnung in das soziale Ensemble der jeweiligen historischen Verhältnisse.

Als materielle Zeugen künden sie darüber hinaus, sei es indirekt als Produkt, sei es direkt als Werkzeug (und Produkt) von den produktiven Fähigkeiten der Menschen. Während die für den Luxusbedarf einer Minderheit hergestellten Erzeugnisse, Elfenbeinschnitzereien, Email- und Edelmetallarbeiten, Seidenstoffe, herausgehobene Meisterleistungen eines hochqualifizierten Kunsthandwerks sind, zeugen die „Massenbedarfsartikel", besonders der Töpferei und des Schmiedehandwerks, vom Durchschnittsniveau produktiven Könnens. Die landwirtschaftlichen und handwerklichen Arbeitsgeräte sind unmittelbare Zeugnisse für den Stand der Produktionskräfte als eines wesentlichen Teils der materiellen Kultur[5]. Historische Aussagekraft gewinnen aber auch sie erst im gesamten Ensemble der produktiven Kräfte einer Epoche, die neben den Produktionsinstrumen-

[5] Die materielle Kultur umfaßt sowohl den gesamten Bereich der Produktivkräfte als auch die grundlegenden Formen der gesellschaftlichen Konsumtion, der materiellen Lebensweise. Der Begriff Realien ist ähnlich umfassend. Die Gebrauchsgegenstände des Alltags ordnen sich als ein Teil diesen Oberbegriffen unter. Zu Begriff und Inhalt der materiellen Kultur s. P. Schuppan, Bemerkungen zum Gegenstand einer marxistischen Kulturgeschichte. *Zeitschr. f. Geschichtswiss.* 22 (1974) 1359—1376; R. Müller, Theoretische und methodologische Grundfragen der antiken Kulturgeschichte. *Klio* 56 (1974) 297—310.

ten, dem „Knochen- und Muskelsystem der Produktion" (Marx), auch die Arbeitsorganisation, die menschlichen Erfahrungen im Produktionsprozeß, überhaupt den arbeitenden Menschen selbst mit einbegriffen.

So können die Gebrauchsgegenstände des Alltags in isolierter Betrachtung nur begrenzte Erkenntnisse vermitteln. Ohne ihre gründliche Untersuchung aber ist eine umfassende Darstellung der materiellen Kultur, der Produktivkräfte und der Lebensweise, nicht möglich.

2. Quellen und Forschungsstand

Authentische Quelle ist der Gebrauchsgegenstand selbst, wie er sich über die Jahrunderte hinweg erhalten hat oder sekundär aus dem Boden geborgen wurde. Dabei sind die verschiedenen Geräte in unterschiedlicher Quantität repräsentiert, entsprechend dem Material, aus dem sie hergestellt sind (rasche Vergänglichkeit von Textilien, Holz, Leder), dem Siedlungsgebiet, dem sie entstammen (relativ geringe Grabungstätigkeit in ländlichen gegenüber städtischen Siedlungen) und ihrer Entstehungszeit (vielerorts fundarme Zeiten: 7.—Anf. 9. Jh.) — Oxydation, Erosion und andere Umwelteinflüsse können Interpretation und Datierung der Funde zudem erheblich beeinträchtigen. Obwohl an vielen Punkten des ehemaligen Byzantinischen Reiches gegraben wurde und wird, wobei das Interesse an der Antike — und insgesamt an der Architektur — bei weitem überwog, liegen an zusammenfassenden Publikationen über auch mittelalterliche Grabungen, die das stratigraphisch gesicherte Fundmaterial übersichtlich ordnen und die Ergebnisse, die aus der Kombination verfeinerter alter und moderner naturwissenschaftlicher Methoden gewonnen wurden, für weitere Nutzung bereitstellen, nur erst wenige vor[6]. So ist für jede Frage noch immer eine Fülle von Einzelnachrichten zu sichten. Darüber hinaus ruht noch viel älteres und jüngeres Fundmaterial unpubliziert in den Magazinen.

[6] Besonders zu nennen: Corinth. Results of Excavations conducted by the American School for Classical Studies at Athens. (Cambridge/Mass.) Princeton 1926ff.; Forschungen in Ephesos. Wien, Bd. 1, 1905ff., speziell Bd. 11. 12; C. Foss, Byzantine and Turkish Sardis. Cambridge/Mass. 1976; Iatrus-Krivina. Spätantike Befestigung und frühmittelalterliche Siedlung an der unteren Donau. Hrsg. vom Zentralinst. f. Alte Gesch. u. Arch. der AdW der DDR in Verbindg. mit dem Archäol. Inst. der Bulgarischen AdW, Bd. 1, Berlin 1979 (folgen Bde. 2—5; erste zusammenfassende Auswertung: *Klio* 47 [1966] 1—416); Histria, 3 Bde. Bukarest 1954—1974; über die Grabungen auf der Krim A. L. Jakobson, Srednevekovyj Krym. Moskau 1973, und in der Reihe *Materialy i issledovanija po archeologii SSSR*, Moskau—Leningrad (*MIA*): Ders., Srednevekovyj Chersones (XII—XIV vv.). *MIA* 17 (1950); Ders., Rannesrednevekovyj Chersones. Očerki istorii material'noj kul'tury. *MIA* 63 (1959); Materialy po archeologii jugo-zapadnogo Kryma (Chersones, Mangup). *MIA* 34 (1953).

Spezialkataloge von Museen und Sammlungen[7], auch wenn sie sich auf die Exponate beschränken, und einschlägige Ausstellungskataloge sind Hilfsmittel für die Bearbeitung vornehmlich der Kunst-Gebrauchsgegenstände.

Diese unmittelbaren Zeugnisse, die ja keineswegs immer am Ort ihres Gebrauchs gefunden werden, bedürfen oft erst der assoziierenden Interpretation des Archäologen, um überzeugend in den Fundkontext und damit das Lebensmilieu der Bewohner eingeordnet werden zu können. Bildliche Darstellungen hingegen vermitteln einen unmittelbaren Eindruck. Mitunter recht lebendige Szenen, in denen die Gegenstände in ihrer natürlichen Umgebung abgebildet sind, bieten besonders die Elfenbeinschnitzereien, Fresken, Mosaiken und nicht zuletzt die Miniaturen. Wegen der Traditionsgebundenheit ihrer Formen und Motive ist allerdings eine exakte Zuordnung der abgebildeten Kleidung und Geräte auf bestimmte Zeiten und Gebiete nur bedingt möglich. In dem Maße aber, in dem die Werke dieser Kunstgattungen in wissenschaftlichen Gesamt- oder Teilpublikationen[8] zugänglich gemacht und in ihnen und in gesonderten ikonographischen und stilistischen Studien die Traditionslinien differenzierter heraus-

[7] A. V. Bank, Iskusstvo Vizantii v sobranii Gosudarstvennogo Ermitaža. Leningrad 1960; Iskusstvo Vizantii v sobranijach SSSR. Katalog vystavki. 3 Bde. Moskau 1977; die Kataloge des British Museum von O. M. Dalton, London 1901—1924, die der Dumbarton Oaks Collection, Washington 1962ff.; s. auch A. Effenberger, Byzantinische Kostbarkeiten aus Museen, Kirchenschätzen und Bibliotheken der DDR. Spätantike — Byzanz — Christlicher Osten. Berlin 1977.

[8] W. F. Volbach, Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters, 2. Aufl. Mainz 1952; zur 3. Aufl. 1976 s. E. Kitzinger, *Am. Journ. Arch.* 82 (1978) 131f.; A. Goldschmidt, K. Weitzmann, Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen des 10.—13. Jahrhunderts, 2 Bde. Berlin 1931—1934. — M. Restle, Die byzantinische Wandmalerei in Kleinasien, 3 Bde. Recklinghausen 1967; s. auch die Bände über byzantinische Malerei von V. N. Lazarev, 2 Bde. Moskau 1947—1948, und A. Grabar, Genf 1953. — Neben den alten Standardwerken J. Ebersolt, La miniature byzantine. Paris—Brüssel 1926; H. Omont, Miniatures des plus anciens manuscrits grecs du VIe au XIVe siècle. Paris 1929; D.-C. Hesseling, Miniatures de l'Octateuque grec de Smyrne. Leyden 1909, Sammelausgaben wie G. Vikan, Illuminated Greek Manuscripts from American Collections. Princeton 1973; V. D. Lichačeva, Byzantine Miniature. Masterpieces ... in Soviet Collections. Moskau 1977; Z. Kadar, Survivals of Greek Zoological Illuminations in Byzantine Manuscripts. Budapest 1978, besonders wichtig die Gesamtpublikation von Miniaturenhandschriften, z. B. H. Gerstinger, Die Wiener Genesis, 2 Bde. Wien 1931; P. Buberl, H. Gerstinger, Die byzantinischen Handschriften, 2 Bde. Leipzig 1937—1938 (Teil VIII 4 des Beschreibenden Verzeichnisses der illum. Hss. in Österreich, 1905ff.); A. Grabar, Les peintures de l'Evangéliaire de Sinope. Paris 1948; M. V. Ščepkina, Miniatjury Chludovskoj Psaltyri. Grečeskij illjustrirovannyj kodeks IX veka. Moskau 1977; A. Grabar, M. Manoussacas, L'illustration du manuscrit de Skylitzès de la Bibliothèque nationale de Madrid. Venedig 1979, und jetzt das 1976 mit der Oxford Bodleian Library (Hg. I. Hutter) begonnene Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften, hrsg. von O. Demus, das sich allerdings ausschließlich kunsthistorische Ziele setzt. — Zu Mosaiken s. außer den in Anm. 9 genann-

gearbeitet werden, wird das Wissen über Möglichkeit und Grenzen der Nutzung dieser Quellenbasis solider. Eine sehr instruktive Sondergruppe dieser Quellengattung bilden die auch in Westeuropa verbreiteten Monatsbilder, deren Bedeutung erst kürzlich an den Argos-Mosaiken erneut augenfällig demonstriert wurde[9]. — Trotz ihrer spezifischen Probleme können die bildlichen Darstellungen als anschauliche Illustration und wichtige Ergänzung des archäologischen Materials dienen.

Das gilt in abgewandelter Form auch für die schriftlichen Quellen[10]. Sie überliefern die Bezeichnung der Gegenstände, aber auch viele über das begrenzte archäologische Fundmaterial und die thematisch festgelegten bildlichen Darstellungen hinausgehende Informationen. Erwähnen die historiographischen Quellen höchstens Waffen und Kriegsgerät, Ausstattung der Paläste und die bei Hofe getragene Kleidung, so sind die Viten dichter am Alltag des Mönchs und des Bauern, des Handwerkers und des kleinen Beamten. Über die Probleme bei der Benutzung der Hagiographica als historische Quelle liegen kompetente Einschätzungen vor[11]. Von Fall zu Fall heranzuziehen sind die Fachschriften (mit ihren jeweils eigenen Problemen der Autorschaft und Datierung), auch die juristische Literatur einschließlich der Urkunden. Von recht hoher Bedeutung sind schließlich die unterschiedlich gefärbten Berichte fremder Beobachter, wie z. B. Benjamins von Tudela oder Liutprands von Cremona.

Da für dieses Thema ein sehr breites und verschiedenartiges Quellenmaterial zu sichten ist, wird hier der noch ungleichmäßige Bestand an

---

ten Werken und Namen besonders C. O. NORDSTRÖM, Ravennastudien. Stockholm 1953; K. M. D. DUNBABIN, The Mosaics of Roman North Africa. Oxford 1978.

[9] G. ÅKERSTRÖM—HOUGEN, The Calendar and Hunting Mosaics of the Villa of the Falconer in Argos. A Study in Early Byzantine Iconography. Stockholm 1974; in dieser mustergültigen Publikation alle früheren Untersuchungen über Darstellung, Deutung und Abhängigkeiten der in Kunst und Literatur überlieferten Monatsbilder — von J. STRZYGOWSKI, B. KEIL, J. C. WEBSTER, D. LEVI, H. STERN — verarbeitet; s. auch S. V. POLJAKOVA, Ėkfraza XII mesjacev Evmatija Makrembolita. *Palestinskij sbornik* 23 (86) (1971) 114—124. Zur Ekphrasis s. zuletzt H. HUNGER, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner. München 1978, I 116f. 170—188; II 110f.

[10] Interessante und partiell übertragbare Anregungen in: Die Funktion der schriftlichen Quelle in der Sachkulturforschung (*Sb. phil.-hist. Kl. ÖAW* 304, 4 = *Veröff. des Inst. f. mittelalterl. Realienkunde Österr.* 1) Wien 1976; in drei Spezialuntersuchungen werden eine Reimchronik, Reisetagebücher und Rechnungsbücher speziell auf die in ihnen enthaltenen Realia hin ausgewertet, ihre jeweils spezifischen Probleme und Möglichkeiten verdeutlicht, ein Spezialglossar zum Thema Kriegswesen vorgelegt.

[11] A. P. RUDAKOV, Očerki vizantijskoj kul'tury po dannym grečeskoj agiografii. Moskau 1917, 1—44; F. HALKIN, L'hagiographie byzantine au service de l'histoire, in: Proc. XII[th] Int. Congr. of Byz. Studies. Oxford 1967, 345—354; s. auch E. PATLAGEAN, Ancienne hagiographie byzantine et histoire sociale. *Annales d'hist. écon. et soc.* 23 (1968) 106—126.

Grundlagenwerken — archäologischen Corpora mit Erläuterungen und wissenschaftlichen Editionen mit Sachkommentar — besonders spürbar. Sie könnten Teiluntersuchungen ebenso wie größer angelegte Bestandsaufnahmen des Quellenmaterials wesentlich erleichtern. Über diese Etappen würde dann auch die Basis verbreitert für komplexe Darstellungen des Produktionsniveaus und des Alltagslebens der verschiedenen sozialen Kräfte in bestimmten Epochen der byzantinischen Geschichte und schließlich einer umfassenden Kulturgeschichte.

Ph. Kukules' Mut, sich gleich an das Ganze zu wagen, ist es zu verdanken, daß wir trotz des „embryonalen Zustands" (H. Hunger) der Realienkunde der Byzantinistik eine Art Thesaurus[12] besitzen, auf den wir uns stützen können. Wenn auch die verschiedenen Komplexe des Alltagslebens etwas isoliert dargestellt sind — die Einbeziehung auch volkskundlicher Aspekte kann unsere Kenntnis von der Lebensweise im mittelalterlichen Griechenland in manchem ergänzen[13].

In kürzer gefaßten übergreifenden Werken findet sich wenig konkretes Material. Die Kulturgeschichten konzentrieren sich in der Regel auf die geistige Kultur; Produktion und Lebensweise spielen eine untergeordnete Rolle. Um angemessene Einbeziehung auch der materiellen Kultur bemühten sich unter den älteren Autoren besonders L. Bréhier — der fast die Hälfte seines Werkes diesem Bereich widmet, auch um historische Gesamtschau bemüht ist —, unter den jüngeren A. Guillou — der in seinem materialreichen Werk auch den für die frühen Geschichtsepochen so wichtigen geographischen Faktor umfassend berücksichtigt[14]. Hier sind erste Pfeiler gesetzt, die Richtungen andeuten. Im Interesse einer einheitlichen Darstellung der byzantinischen Kultur wäre jedoch eine historische Gliederung des Materials zu erwägen, die den Hauptetappen der byzantinischen Geschichte folgt[15]. Hervorzuheben sind in diesem Zusammenhang auch die ersten (populärwissenschaftlichen) Versuche zusammenhängender Darstellung des byzantinischen Alltagslebens[16]. — Unter etwas anderem Aspekt

---

[12] Ph. KUKULES, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, 6 Bde. Athen 1948—1955.

[13] Zu Möglichkeiten und Grenzen der griechischen Volkskunde bei der Klärung sozialer Aspekte s. G. WEISS, Beobachtungen zur Sozialgeschichte von Byzanz. *Südosteuropaforschung* 34 (1975) 3—25.

[14] L. BRÉHIER, La civilisation byzantine. Paris 1950; A. GUILLOU, La civilisation byzantine. Paris 1974.

[15] So wie in der von einem Autorenkollektiv unter Leitung von R. MÜLLER erarbeiteten Kulturgeschichte der Antike, 2 Bde. Berlin 1976—1978.

[16] G. G. LITAVRIN, Kak žili vizantijci. Moskau 1974 (integrierte Darstellung der Lebensweise der Byzantiner der verschiedenen sozialen und ethnischen Gruppen in der Hoch-Zeit des 9.—12. Jh.); G. WALTER, La vie quotidienne à Byzance au siècle des Comnènes (1081—1180). Paris 1966; T. TALBOT RICE, Every Day Life in Byzantium.

bieten die Technikgeschichten[17] des Mittelalters und der Antike über die Gebrauchsgegenstände, geordnet nach Material und Handwerkszweig, reiches Material, wenn auch mehr Vergleichs- als speziell byzantinisches Material.

Hinsichtlich einzelner Gegenstände bzw. bestimmter Gerätegruppen hat die archäologische Forschung z. T. einen beachtlichen Stand erreicht, ohne daß deren Ergebnisse schon immer auch in die historischen und kulturhistorischen Arbeiten eingegangen wären.

Das reichste archäologische Fundmaterial, die Keramik, gehört überwiegend zum Küchen- und Eßgeschirr. (Einen Eindruck vom gesamten Tischgerät vermitteln die bildlichen Darstellungen biblischer Mahlzeiten und höfischer Gelage). Neben den zahllosen Einzelveröffentlichungen sind vor allem die zusammenfassenden Grabungspublikationen[18] von Bedeutung, die das umfangreiche archäologische Material historisch aufbereiten. Über die für die Aufstellung der Chronologie wichtige Typologisierung des Gebrauchsgeschirrs hinaus wird aus Form und Material der Gefäße und gelegentlichen Rückständen in ihnen auf ihre Verwendung als Küchen-, Tisch- oder Transportgefäß, auf Ernährung und Haushaltführung und, in Verbindung mit ihrem Verbreitungsgebiet, auf Handelswege geschlossen[19]. Wandel in Qualität und Dekor dieser massenhaft produzierten und meisterhaltenen Produkte läßt Rückschlüsse auf Wechsel der Produzenten oder

London—New York 1967 (letzteres mir bisher nur aus Rezz. bekannt); s. auch D. TALBOT RICE, The Byzantines, 2. Aufl. London 1964, 98—123: Their Life; St. RUNCIMAN, Byzanz. München 1969, 231—285 (Stadt- und Landleben).

[17] Ch. SINGER u. a., A History of Technology, Vol. 2: The Mediterranean Civilizations and the Middle Ages c. 700 B. C. to c. A. D. 1500. Oxford 1957; L. WHITE jr., Die mittelalterliche Technik und der Wandel der Gesellschaft. München 1968; F. M. FELDHAUS, Die Technik der Antike und des Mittelalters. Potsdam 1931, bringt vereinzelt Angaben auch zu Byzanz; DERS., Die Maschine im Leben der Völker. Basel—Stuttgart 1954, 157—165; DERS., Die Technik der Vorzeit. München 1965; R. J. FORBES, Studies in Ancient Technology, Vol. 1—9, 2[nd] ed. Leiden 1964—1972 (unter jeweiliger Einbeziehung zumindest auch der Spätantike). S. auch die einschlägigen Abschnitte in der *Cambridge Economic History*.

[18] Z. B.: C. H. MORGAN, The Byzantine Pottery. Cambridge/Mass. 1942 (Corinth XI); Keramika i steklo drevnej Tmutarakani. Moskau 1963, 5—72; B. BÖTTGER, Die Gefäßkeramik aus dem Kastell Iatrus (VR Bulgarien). Phil. Diss. (B) Berlin 1978 (auch *Klio* 47 [1966] 209—279); M. WENDEL, Die Funde aus der frühmittelalterlichen Siedlung bei Krivina, Bez. Ruse, VR Bulgarien. Phil. Diss. (A) Berlin 1978; beider Autorref. *Ethnogr.-Archäol. Zs.* 21 (1980) 427—444; auch D. TALBOT RICE, Byzantine Glaced Pottery. Oxford 1930; DERS., Late Byzantine Pottery at Dumbarton Oaks. *DOP* 20 (1966) 209—219.

[19] Interessante Ergebnisse hierzu bei BÖTTGER, denen prinzipiell zugestimmt, partiell aber auch widersprochen wird von C. SCORPAN, Contribution à la connaissance de certains types céramiques romano-byzantines (IV[e]—VII[e] siècles) dans l'espace istro-pontique. *Dacia* 21 (1977) 269—297.

Wandel ihrer Lage zu (z. B. Aufkommen einfacher, lokal hergestellter Keramik in Zeiten von Eroberungen und ökonomischem Niedergang). Gerade bei der Erforschung der Keramik wird in den letzten Jahren mit erweiterter Fragestellung dem archäologischen Material zunehmend mehr an historischen Ergebnissen abgewonnen[20]. — Seit den Funden von Glasgefäßen in Korinth aus dem 11./12. Jh. wird nun neben den bekannten kostbaren Stücken mehr und mehr auch den ergrabenen einfacheren Glaserzeugnissen Aufmerksamkeit gewidmet[21].

Über Kleidung, ausgenommen einige Prunkstücke in Museen und Kirchenschätzen und die Sondergruppe der koptischen Stoffe, informieren uns vornehmlich bildliche Darstellungen, die im Gegensatz zu den schriftlichen Quellen außer kostbaren Gewändern auch Kleidung der Arbeitenden vorstellen. Orientierungshilfen sind vorhanden[22], auch Spezialuntersuchungen über antike und östliche Einflüsse[23]; moderne Zusammenfassungen des gesamten Materials (einschließlich des aus den Grabungen geborgenen einfachen Trachtzubehörs und Schmucks[24]) sind noch Desiderata.

Hinsichtlich des Mobiliars[25] ist die Überlieferung ähnlich: Über mehr als ein Jahrtausend bewahrt wurde ein Meisterwerk wie der Maximian-

[20] Neben den bereits genannten Arbeiten besonders A. L. JAKOBSON, *MIA* 17 (1950) 101—127; 34 (1953) 123—159. 202—236 (mehrere Autoren); 63 (1959) 300—331; 168 (1970) 30—58; DERS., Srednevekovnaja polivnaja keramika kak istoričeskoe javlenie. *VV* 39 (1978) 148—159: V. N. DANILENKO, A. I. ROMANČUK, Polivnaja keramika Mangupa. *Antičnaja drevnost' i srednie veka (ADSV)* 6 (1969) 116—133; A. I. ROMANČUK, L. A. OMEL'KOVA, Srednevekovoe poselenie na levom beregu reki Bel'bek. *ADSV* 16 (1979) 94—104; s. auch J. AYER SCOTT betr. Keramik von Sardis in: XV[e] Congr. Int. d'et. byz. Résumés III. Athen 1976.

[21] Siehe hierzu G. R. DAVIDSON, The Minor Objects (Corinth XII). Princeton 1952, 5—7 und Tafelteil; Keramika i steklo drevnej Tmutarakani. Moskau 1963, 102—174; Verre médiévale aux Balkans (V[e]—XV[e] s.). Belgrad 1975 (Confér. intern.); s. auch G. DAVIDSON WEINBERG; P. M. DŽANPOLADJAN, in: Résumés III. Athen 1976; G. GOMOLKA, in: Krivina I 145—166.

[22] H. WEISS, Geschichte der Tracht und des Geräths im Mittelalter vom 4. bis zum 14. Jahrhundert, 2. Aufl. Stuttgart 1883, 17—48. 57—67; BRÉHIER 40—52; KUKULES II 2, 5—59; IV 395—418; VI 267—294. 73—109; s. auch GERSTINGER 116—134; ÅKERSTRÖM—HOUGEN 42—46. — Über das nachbyzantinische Chios sehr umfassend und auch die Herstellungstechniken berücksichtigend: Ph. P. ARGENTI, The Costumes of Chios. Their Development from the XV[th] to the XX[th] Century. London 1953.

[23] Z. B.: N. KONDAKOV, Les costumes orientaux à la cour byzantine. *Byz* 1 (1924) 1—49; hierzu F. CUMONT, *Byz* 2 (1925) 181—191.

[24] Einfacher Schmuck, hergestellt aus Bronze, Eisen, Glas, Horn, unter den Kleinfunden z. B. von Korinth (Corinth XII, Kap. 5) und Krivina (G. GOMOLKA, *Klio* 47 [1966] 345—358; 50 [1968] 227—234).

[25] L. de BEYLIÉ, L'habitation byzantine. Grenoble—Paris 1902, 182—195; H. WEISS, 72—80; BRÉHIER 35—39; KUKULES II 2, 60—116; s. auch ÅKERSTRÖM—HOUGEN 116f.

sessel, auf bildlichen Darstellungen überliefert ist, zumindest in symbolischer Andeutung, die Innenausstattung der Paläste; aber über die der Hütten gibt es nur gelegentliche Bemerkungen in der hagiographischen Literatur. Kataloge und Untersuchungen über die Kleinfunde, die wohl am zahlreichsten repräsentierten Lampen, Behälter jeder Art, Schlüssel und Schlösser, Spiegel u. a., ergänzen unsere Vorstellungen vom Wohnungsinnern. — Über Kinderspielzeug ist wenig bekannt[26], mehr schon — besonders von den Konsulardiptychen — über die bei den Veranstaltungen im Hippodrom verwandten Kampf-, Sport- und Spielgeräte[27]. — Komplettes Schreibgerät findet sich recht einprägsam auf den Evangelisten-Miniaturen abgebildet[28].

Sondergruppen wie Musikinstrumente[29] und medizinisches Gerät[30] gehören in die Kompetenz der Spezialisten, die allein den richtigen Sachzusammenhang herzustellen vermögen.

Für keine der genannten — und der ungenannten — Gruppen besitzen wir bisher umfassende Untersuchungen, in denen das jeweils gesamte Quellenmaterial aufgearbeitet, terminologisch und technisch erläutert und in den sozialen und historischen Kontext eingeordnet wird[31]. Bei dem derzeitigen Stand der Forschung können solche Spezialuntersuchungen außerordentlich nützlich sein.

[26] Ball-, Brett- und Würfelspiele auch bei Erwachsenen beliebt (KUKULES III 134—142; LAMER, *RE* XIII 2, 1927, 1988f., Cod. Just. III 43, J. 529); Spielsteine, Würfel unter den Kleinfunden; s. auch die Kinderrassel in der Wiener Genesis (GERSTINGER II 31).

[27] KUKULES III 7—80; s. auch DARKEVIČ (Anm. 32) 180—187. — Aus Darstellungen auf Elfenbeindiptychen schließt FELDHAUS (Technik 228; Maschine 159f.) auf byzantinischen Ursprung des Karussells. — Vgl. auch das Kugelspiel aus dem Hippodrom von Konstantinopel (Staatl. Museen der DDR, abgebildet u. a. bei H. L. NICKEL, Byzantinische Kunst. Leipzig 1964, Abb. 39—41; s. auch Abb. 9. 10).

[28] Z. B. CBM I 238. 243. 244. 246. 247.

[29] W. BACHMANN, Das byzantinische Musikinstrumentarium, in: Anfänge der slavischen Musik, Bratislava 1966, 125—138 (die hier vom Autor angekündigte Lieferung „Byzanz" für die Musikgeschichte in Bildern, Leipzig 1961ff., bisher leider noch nicht erschienen); s. auch DARKEVIČ (Anm. 32) 163—177; zur Orgel umfassend J. PERROT, L'orgue de ses origines hellénistiques à la fin du XIIIe siècle. Paris 1965 (engl. London 1971).

[30] Die medizinischen Schriften (HUNGER II 287—320; E. GURLT, Geschichte der Chirurgie, Bd. 1. Hildesheim 1964, 524—593, 592f.: Termini) wichtig besonders im Bereich der Chirurgie, s. auch R. FRIEDLÄNDER, Die wichtigsten Leistungen der Chirurgie in der byzantinischen Periode, Med. Diss. Breslau 1883 (nur bis Paulus von Ägina, 7. Jh.); aber viele Texte noch unediert (HUNGER II 304 u. ö.); chirurgische Instrumente s. Corinth XII in Kap. 4; ferner FELDHAUS, Maschine 158; KIECHLE (Anm. 34) 37—39; s. auch Miniatur des 14. Jh. (Arztzimmer): GUILLOU Abb. 119.

[31] Gutes Beispiel für einen antiken Teilbereich O. LAU, Schuster und Schusterhandwerk in der griechisch-römischen Literatur und Kunst, Phil. Diss. Bonn 1965/1967.

Das gilt in gleichem Maße für die Produktionsinstrumente, die nicht nur Kennzeichen des mühseligen Arbeitsalltags, sondern auch Kriterium des erreichten Produktionsniveaus sind — wie jene, der individuellen Konsumtion dienenden Gebrauchsgegenstände als Handwerksprodukt eine indirekte Quelle auch für den Produktionsprozeß darstellen. Während aber die Gegenstände der Kleinkunst recht gut erforscht sind[32], trifft das auf die lebenswichtigen Grundhandwerke weniger zu[33]. Dieses bisher kaum bestellte Gebiet wird — wie auch das der Waffen — von Wiener Kollegen bearbeitet, so daß ich auf deren zu erwartende Beiträge verweisen möchte.

Nimmt man Gefäße, Möbel, Kleidung jeweils nur als einzelne Gegenstände, ergeben sich aus ihnen nicht von vornherein historische Einordnungsmöglichkeiten. Auch handwerkliche und noch mehr landwirtschaftliche Produktionsgeräte können — und zwar je einfacher, um so mehr — über einen sehr langen Zeitraum im wesentlichen konstant bleiben. Erst im Komplex der gesamten Produktion betrachtet, die unter bestimmten gesellschaftlichen Verhältnissen, in einer bestimmten historischen Situation vor sich geht, können die Arbeitsgeräte als Elemente dieses Prozesses weitergehende Aufschlüsse vermitteln. Jede das Material auswertende Untersuchung wird sich also an die historischen Etappen der byzantinischen Entwicklung halten müssen, da die Kulturgeschichte — auch bei gewissen Eigengesetzlichkeiten ihrer einzelnen Elemente — mit der allgemeinen Geschichte aufs engste verbunden ist, nur eine spezifische Sicht darstellt — was ungleichmäßige Entwicklungen beider nicht ausschließt. Schon die Technikgeschichte liefert Beispiele. So zeigt die nur teilweise

[32] J. EBERSOLT, Les arts somptuaires de Byzance. Paris 1923; aus der Vielzahl von Publikationen einige neuere Beispiele: V. P. DARKEVIČ, Svetskoe iskusstvo Vizantii. Moskau 1975; A. V. BANK, Prikladnoe iskusstvo Vizantii IX—XII vv. Očerki. Moskau 1978; A. EFFENBERGER u. a., Spätantike und frühbyzantinische Silbergefäße aus der Staatlichen Ermitage Leningrad, m. e. forschungsgeschichtl. Abriß von A. BANK. Berlin 1978; J. FLEMMING, Byzantinische Schatzkunst. Berlin 1979; s. auch Anm. 7. — Zu den bei der Be- und Verarbeitung von Edelmetallen im Mittelalter verwendeten Verfahren und Werkzeugen s. z. B. SINGER II Kap. 13; E. FOLTZ, *Jahrb. Röm.-Germ. Zentralmus.* 22 (1975) II 221—245; betr. auch kostbare Glasgefäße SINGER II Kap. 9; Theophilus presbyter, Diversarum artium schedula, hrsg. von W. THEOBALD. Berlin 1933, Buch II 13—16.

[33] Zu den archäologischen Quellen s. besonders Anm. 18—21; ČANGOVA (Anm. 49); die bildlichen Quellen zeigen u. a. Schmieden, Bauen, Weben, Färben, Sticken, (Spinnen); Auswertung auch der schriftlichen Quellen: KUKULES II/1, 179—258; IV 253ff.; A. P. KAŽDAN, Derevnja i gorod v Vizantii IX—X vv. Moskau 1960, 190—249; H. J. MAGOULIAS, Trades and Crafts in the Sixth and Seventh Centuries as viewed in the Lives of the Saints. *BSl* 37 (1976) 11—35; N. K. KONDOV, Selskoto zanajatčijstvo v oblastta na Dolna Struma prez pŭrvata polovina na XIV vek. *ZRVI* VIII 2 (1964) 191—208. Zur technischen Seite des mittelalterlichen Handwerks SINGER II und L. WHITE jr. *passim*.

Nutzung eines so wichtigen Arbeitsteils wie der Metallschraube[34] — die als Befestigungsschraube lange Zeit nur an medizinischen Geräten und im Kunsthandwerk Verwendung fand —, daß jede Erfindung für ihren effektiven allgemeinen Einsatz bestimmter gesellschaftlicher Voraussetzungen bedarf. Ein ähnliches Beispiel ist die nur für das 1.—5. Jh. für die nordgallischen Ebenen bezeugte Mähmaschine[35].

3. Zu Problemen des landwirtschaftlichen Inventars in den frühen Jahrhunderten

An einigen landwirtschaftlichen Geräten der frühen Zeit, bis ins 9. Jh., möchte ich einige Probleme der Bearbeitung des Themas im Rahmen der gesamten landwirtschaftlichen Kultur andeuten. Da die Bauern die große Mehrheit und vor allem die Hauptproduzenten der byzantinischen Gesellschaft waren, besteht an den Argrarverhältnissen, hinsichtlich ihrer sozialen Seite wie auch des eigentlichen Produktionsprozesses einschließlich der landwirtschaftlichen Arbeitsgeräte, ein berechtigtes historisches Interesse.

Trotz einer Reihe einschlägiger Arbeiten zu den byzantinischen Agrarverhältnissen allgemein gibt es zu Fragen der unmittelbaren landwirtschaftlichen Produktion in dieser Zeit bisher nur vereinzelt Untersuchungen zu Teilaspekten[36], während für frühere Epochen z. T. schon Standardwerke vorliegen[37]. Entsprechend dem Charakter der meisten uns überkom-

[34] F. Kiechle, Sklavenarbeit und technischer Fortschritt im römischen Reich. Wiesbaden 1969, 37—44 (zu den Schlußfolgerungen s. aber Rez. K.-P. Johne, *Klio* 54 [1972] 379—383); vgl. auch W. Treue, Kulturgeschichte der Schraube. München 1954, 146—155 (2. Aufl. 1962).

[35] Ch. Parain in *Cambr. Ec. Hist.* I 129f.; ausführlich K. D. White 1967 (Anm. 37), 157—173.

[36] E. E. Lipšic, Byzanz und die Slaven. Weimar 1951, 48—63; Dies., russ. Übs. der Geoponika mit Einl. und Komm., Moskau—Leningrad 1960, 20—33; N. K. Kondov, K voprosu o sisteme polevodstva v bolgariskich i sosednich s nimi zemljach balkanskogo poluostrova v srednie veka. *VV* 20 (1961) 3—13; Kukules V 245—330; A. P. Každan, Vizantijskoe sel'skoe poselenie. *VV* 2 (1949) 215—244; J. L. Teall, The Grain Supply of the Byzantine Empire, 330—1025. *DOP* 13 (1959) 87—139; J. W. Nesbitt, The Life of St. Philaretus (702—792) and its Significance for Byzantine Agriculture. *Greek Orth. Theol. Rev.* 14 (1969) 150—158. Statistiken und Karten zu Klima und Bodenbeschaffenheit der Türkei bietet N. M. Žukovskij, Zemledel'českaja Turcija. Moskau—Leningrad 1933, Syriens: J. Weulersse, Paysans de Syrie et du Proche—Orient. Paris 1946.

[37] K. D. White, Agricultural Implements of the Roman World. Cambridge 1967 (Ders. auch: Roman Farming. Ithaca/N. Y. 1970; A Bibliography of Roman Agriculture. Reading 1970; Farm Equipment of the Roman World. Cambridge 1975) vorbildliche Zusammenstellung und Erläuterung des gesamten Quellenmaterials, mit Termini und Zeichnungen (vgl. F. Hartmann, L'agriculture dans l'ancienne Egypte. Paris 1923); s. auch die Arbeiten von Ch. Parain zur Landwirtschaft in der Spätantike in: CEH II 126—170; ZfG (Anm. 5) 8 (1960) 357—366; in: Studien über die Revolution. Berlin 1969, 5—18.

menen schriftlichen Quellen wird den profanen Themen des Werktagslebens kaum Aufmerksamkeit gewidmet. Den Hagiographen dient die Erwähnung der landwirtschaftlichen Produktion nur als Mittel zur Verherrlichung ihres Heiligen — noch öfter als biblische Metapher. Die Geoponika aber, die auf die Sammlung des Cassianus Bassus (6. Jh.) zurückgehen[38], die — mit Ausnahme eigener Erfahrungen des Kompilators, die auf die Umgebung Konstantinopels und auf Bithynien deuten — auf antiken Werken fußt, sind nur mit Vorsicht als Quelle zu nutzen. Eine anschauliche Ergänzung bieten neben einigen Elfenbeinreliefs die Miniaturen, insbesondere auch die Monatsbilder, von denen über die Hälfte der weitgehend festgelegten Motive ländlichen Arbeiten (im weiteren Sinne) gewidmet sind (Pflügen, Baumkultur, Hirtenleben, Heumahd, Getreideernte, Weinlese, Vogelfang, Jagd)[39]. Die unmittelbaren materiellen Zeugnisse aber wurden bisher zeitlich und geographisch nur ungleichmäßig aus dem Boden geborgen; wichtig für die archäologische Erschließung auch des dörflichen Siedlungsbereichs sind die Grabungen auf der Krim[40].

Schon die Nachrichten über das zentrale Ackerbaugerät, den Pflug, sind nicht allzu konkret: Erwähnt wird der Pflüger hinter dem Ochsengespann, werden Teile des Pfluges, besonders das wichtige Schar (ὑνή), aber nichts über Aussehen und Funktionieren des ganzen Geräts wie einzelner Teile[41]. Die Geoponika bieten zwar auch speziellere Angaben, unterscheiden ein schweres Schar, das ein tieferes Bearbeiten sehr schweren und harten Bodens ermöglichte, und kleine Pflüge, mit denen zu Wintersbeginn zur Verbesserung salzhaltigen Bodens Stroh in die Erde eingearbeitet wurde[42]. Ähnliche Unterscheidungen treffen aber auch schon die spätrömischen Agrarschriftsteller, die landwirtschaftliche Erfahrungen vornehmlich aus den westlichen Reichsteilen reflektieren. So verteidigt Columella (gegen Celsus) für das Wein- und Olivenland Italiens einen schweren,

[38] J. L. Teall, The Byzantine Agricultural Tradition. *DOP* 25 (1971) 33—59, bes. 39—42; R. H. Rodgers, Varro and Virgil in the Geoponica. *GRBS* 19 (1978) 277—285; Geoponica, rec. H. Beckh. Leipzig 1895; R. H. R. bereitet für BT Leipzig eine neue Ausgabe vor.

[39] S. oben Anm. 9, bes. Åkerström—Hougen 120—136.

[40] S. Anm. 20, bes. A. L. Jakobson, Rannesrednevekovye sel'skie poselenija jugozapadnoj Tavriki. *MIA* 168 (1970); Romančuk—Omel'kova; auch Jatrus vom 7. Jh. an dörflich, aber nicht mehr byzantinisch.

[41] Vita Philareti, edd. M.-H. Fourmy, M. Leroy. *Byz* 9 (1934) 119—125; Nomos georgikos, ed. W. Ashburner. *JHSt* 30 (1910) 97—108, § 62. — Selbst in so umfassenden Werken der Pflugforschung wie P. Leser, Entstehung und Verbreitung des Pfluges. Münster 1931; A. G. Haudricourt, M. J.-B. Delamarre, L'homme et la charrue à travers le monde. Paris 1955, 43. 281f. ist der byzantinische Pflug fast völlig ausgespart.

[42] Geopon. II 23, 14 und III 11, 8; II 23, 9 und III 1, 10.

tiefgehenden Pflug, während er für die mit Getreide bestellten mürben Böden Ägyptens einen leichten Pflug mit kleinem Schar für ausreichend hält; für flaches Einarbeiten von Futtersaaten empfiehlt er ganz kleine, leichte Pflüge, worin ihm im 5. Jh. Palladius fast wörtlich folgt[43]. Dieser unterscheidet *aratra simplicia* und, nur für ebenes Terrain möglich, *aratra aurita*, Pflüge mit „Ohren“ (Streichleisten)[44], die ein kräftigeres Zerbröckeln des Bodens, besseres Behäufeln der Saaten ermöglichten. Auch unter den vier von Plinius unterschiedenen Scharen erscheint ein kleines, schmales und ein großes, breites Schar[45]. Schon von den spätrömischen Agrarschriftstellern und dann auch in den Geoponika wurden demnach mehrere Pflugtypen und zumindest zwei Pflugschare unterschieden und dabei der schwere und der leichte Pflug, das große, breite und das kleine, schmale Schar jeweils unterschiedlichen Arbeitsgängen und unterschiedlichen Böden zugeordnet. Sie haben also, wie auch der archäologische Befund bestätigt, zeitlich nebeneinander bestanden. Besonders effektive Sonderformen des Pfluges, wie sie Plinius und selbst noch Palladius erwähnen, tauchen in den sich nur auf die byzantinischen Gebiete beziehenden Geoponika nicht mehr auf. Eine entscheidende Veränderung in der von Plinius angedeuteten Richtung[46], etwa auf den Bodenwendepflug, wird demnach nicht vollzogen. Die Miniaturen[47], des 11.—15. Jh., bestätigen diesen Eindruck. Sie zeigen einen sehr einfachen Sohlenpflug, ohne Sech und Streichbrett, der die Erde nur durchwühlte, die Schollen aber nicht wendete (wie auch das Fehlen von Furchen bestätigt), d. h. den aus griechisch-hellenistischer Zeit überkommenen Pflugtyp[48]. Eine weitere Prä-

[43] Columella II 2, 23—25; 10, 33 und Palladius, Opus agriculturae II 7, ed. R. H. RODGERS. Leipzig 1975.

[44] Palladius I 42, 1.

[45] Plinius, Naturalis historia XVIII 171f.

[46] Plinius, Nat. hist. XVIII 171: Erwähnung des Sechs (*culter*); 172 des Radvorgestells (beim *plaumoratum*).

[47] Beispiele (die allerdings untereinander geringfügig differieren): Hom. Greg. Naz., Hs. Patr. Jerusalem, 3. Viertel 11. Jh. (GUILLOU Taf. IV) und Cod. gr. 533, fol. 34, Paris, 11. Jh. (OMONT Abb. CIV 2) und Cod. Coisl. 239, fol. 26v., Paris, 12. Jh. (OMONT Abb. CXVII 17); Oktateuch, Hs. Serailbibl. Istanbul, Anf. 12. Jh. (KUKULES V Abb. H'1) und Hs. Evang. Schule Smyrna, 13. Jh. (HESSELING 7/22; 8/24; 89/305); Oppian, Cod. gr. 2736, fol. 21r, Paris, Ende 15. Jh. (KÁDÁR 206, 1).

[48] Vgl. E. M. JOPE, Agricultural Implements, in: SINGER II 81—102, bes. — 93. Wenn auch die Miniaturisten nicht die exakte Wiedergabe von Werkzeugen anstrebten, sie zudem in der Bildgestaltung bestimmten Traditionen folgten, ist der verbleibende Spielraum doch groß genug, daß sie, entsprechende Kenntnis und Können vorausgesetzt, aktuelle Neuerungen auch skizziert hätten. Die Monatsbilder z. T. noch stärker traditionsgebunden, s. z. B. J. STRZYGOWSKI, *Rep. f. Kunstwiss.* 13 (1890) 249 (Hs. 14. Jh.); der Pflug auf dem Argos-Mosaik (ÅKERSTRÖM—HOUGEN Abb. 3 : 2 mit S. 26) zweisterzig?

zisierung ermöglichen die archäologischen Funde. Eine Untersuchung der aus Hortfunden des 1.—10. Jh. in Bulgarien, Rumänien und Jugoslawien geborgenen Schare und Seche ergab, daß der in der römischen Kaiserzeit im unteren Donaugebiet und südlich des Balkans überkommene Pflug im 6./7. Jh. in Nordostbulgarien durch Pflüge mit asymmetrischer Tüllenschar und Sech abgelöst wurde — erstes Anzeichen eine Übergangs zum Bodenwendepflug, stimuliert möglicherweise durch das politisch-ökonomische Interesse des sich konstituierenden bulgarischen Staates an höherer landwirtschaftlicher Produktivität —, während südlich des Balkans, auf weiterhin byzantinischem Gebiet, die alten Scharformen beibehalten wurden, Seche und (infolge einseitiger Abnutzung) asymmetrische Schare kaum nachweisbar sind[49]. Die Stielschare sind es auch, die zu den auf den Miniaturen abgebildeten Pflügen passen. Der in den östlichen Gebieten schon in der Spätantike übliche Pflug wurde also im wesentlichen auch in byzantinischer Zeit beibehalten. Dafür spricht indirekt auch der Befund der neueren Jahrhunderte in allen fraglichen Gebieten[50] und andererseits das Fehlen von Belegen für die Egge, die hinter der Arbeit dieses Pfluges nicht erforderlich war.

Daß dieser Pflugtyp nur den leichten Böden angemessen war, bezeugt auch die empfohlene Verwendung von Karst (δίκελλα) und Spaten (λίσγος) für besonders schweren und harten Boden[51]. So muß die Verwendung dieser beiden Geräte nicht unbedingt ein Zeichen der Rückständigkeit sein. Die Geoponika beschränken deren Gebrauch ausdrücklich auf kleine Wirtschaften. Bei großen Flächen müsse auch auf schweren Böden mit dem Pflug gearbeitet werden[52], dazu seien allerdings vier Zugtiere nötig. Das bedeutet, daß in kleinen Wirtschaften der Boden ggf. zwar mit primitivem Werkzeug und mit Muskelkraft, dafür aber intensiver für die Saat vorberei-

[49] J. HENNING, Die Entwicklung der Landwirtschaftstechnik und gesellschaftliche Veränderungen im Übergang von der Antike zum Mittelalter im unteren Donaugebiet, in: Zur Entwicklung der Produktivkräfte. Berlin (im Druck). Abbildungen ergrabener Schare und Seche auch bei Ž. N. VYŽAROVA, O proischoždenii bolgarskich pachotnych orudij. Moskau 1956, 11—13; J. ČANGOVA, Srednevekovni orŭdija na truda v Bŭlgarija. *Izv. na Archeol. inst.* 25 (1962) 21—23; L. DUKOV, *Izv. na Etnogr. inst. i musej* 8 (1965) 155—169 (betr. Antike); *Klio* 47 (1966) 349. 322; auch I. WELKOW, *Germania* 19 (1935) 155. Zu den byzantinischen Kommentaren s. H. KOTHE, Der Hesiodpflug. *Philologus* 119 (1975) 1—26.

[50] Neuzeitliche Pflüge Südosteuropas und Vorderasiens s. LESER 269—282; vgl. für Griechenland die Pflugkarte des Ἄτλας τῆς ἑλληνικῆς λαογραφίας, 1974 (betr. 19.—Anf. 20. Jh.), für die Türkei ŽUKOVSKIJ 142, für Syrien WEULERESSE 145f.

[51] Geopon. III 11, 8; II 23, 12—14; auch II 23, 5. — Bei stark durchwurzeltem Feld empfahl auch Columella (II 2, 28) den Gebrauch der Hacke, aber zusätzlich zum Pflug. Arbeit mit der zweizinkigen Hacke auch auf dem Fußbodenmosaik des Großen Palastes abgebildet; s. auch ČANGOVA 47. 53; DUKOV 154. 152f.; NG § 22.

[52] Geopon. II 23, 12f.

tet wurde. Die Tatsache, daß sich diese Empfehlung erstmals in den Geoponika findet, in der spätantiken Fachliteratur aber offenbar nicht, könnte mit der Dominanz der kleinen Wirtschaften in der Übergangszeit zusammenhängen, in der die Sammlung der Geoponika entstanden war.

Miniaturen und schriftliche Quellen weisen in der Regel ein Ochsengespann als Zugkraft vor dem Pflug aus, das mit dem κέντρον, βούκεντρον angetrieben wurde[53]. Pferde werden in der frühen Zeit als Zugtiere nie genannt. Die sich im 9./10. Jh. in Mitteleuropa ausbreitende Anwendung des Kummets[54], die Arbeits- und Zugleistung der Pferde so entscheidend verbesserte, war in Byzanz offenbar, wie die bildlichen Quellen zeigen, nicht üblich. Auch deshalb hat das Pferd hier, zumindest in der Frühzeit, als Arbeitstier in der Landwirtschaft selbst bei Begüterten keine Rolle gespielt[55], weil ohne diese moderne Anschirrung das Pferd keine größere Zugleistung als das Rind erbringen konnte.

Das Pflügen bewirkte auf mechanischem Wege eine Bodenverbesserung. Es wurden aber auch schon verschiedene Formen der Düngung gepflegt, mit organischen Stoffen, wie sie bei der Viehhaltung anfallen, mit pflanzlichen Resten wie Stroh u. ä., mit Kompost, und schließlich die Gründüngung mit Lupinen[56]. Eine weitere Art der Düngung ergab sich, wenn nach der Getreideernte, bei der die Halme in halber Höhe mit der Sichel (δρέπανον, δρεπάνη) geschnitten wurden[57], die verbliebenen Reststoppeln, aber auch Unkraut und Disteln auf den Feldern kurzerhand abgebrannt wurden. Von dieser im Mittelalter auch andernorts geübten Praxis zeugen die Strafbestimmungen von den Digesten bis zu Harmenopulos[58].

53 S. oben Anm. 41. 47; Geopon. II 23, 14.

54 C. LEFEBVRE DES NOËTTES, L'attelage. Le cheval de selle à travers les âges, Bd. 1. Paris 1931, 89—92; L. WHITE jr. 56f.; s. aber die für die weströmische Spätantike beigebrachten Beispiele von HERRMANN (Anm. 75) 24—28.

55 Vita Philareti 113, 7—9: Verhältnis der Weide- zu den Gespannrindern 3 : 1, der Weide- zu den Sattelpferden (einschließlich der Maultiere) 10 : 1.

56 Geopon. II 21f.; 23, 5f.; auch III 10, 8; II 23, 11 u. ö. — II 23, 9; II 1, 10. — II 22, 1. — III 5, 7; 10, 8f.

57 Abb.: Oktateuch Smyrna 13. Jh. (HESSELING 93/320); Elfenbeinpyxis, 10. Jh. (Metrop. Mus. of Art, New York). NG § 22 δρέπανον-Diebstahl zur Erntezeit; s. auch *MIA* 168 (1970) 90; ROMANČUK—OMEL'KOVA 101; M. A. FRONDŽULO, in: Archeologičeskie issledovanija srednevekovogo Kryma. Kiew 1968, 116. Nur bei Hungersnot sammelten die Bauern die Ähren mit den Händen in die Beutel (Vita Niceph. P. 207, 14f. DE BOOR), um das Wenige verlustlos zu bergen. — Zur Getreidemahd wurde die Sense auch in Mitteleuropa erst vom 15./16. Jh. an verwandt.

58 Dig. IX 2, 30, 30; Ekloge XVII 41; NG § 56 (verkürzte und weniger exakte Fassung); Procheiron XXXIX 75; Bas. LX 3, 30; Blastares E 7; Harm. VI 12, 5.

In den Geoponika[59] wird zwar die Verwendung der Asche von Stroh, Disteln, Holz und Reisig für die Kompostierung empfohlen, aber nichts vom Abbrennen der Stoppeln erwähnt, wobei ja die Asche als Verbrennungsrückstand gleich auf dem Acker verblieb, ohne den Umweg über den Komposthaufen zu nehmen. Da diese Methode zwar in der juristischen Literatur über die Jahrhunderte hinweg erwähnt wurde, aber von keinem der Agrarschriftsteller von Cato bis zu den Geoponika, galt sie offenbar als eines guten Landwirts nicht würdig, mußte jedoch, da sie wohl nicht selten praktiziert wurde, wegen ihrer hohen Gefährlichkeit vom Gesetzgeber berücksichtigt werden.

Auf das Schneiden und Fortschaffen des Getreides folgte das Ährenlesen, das Dreschen mit dem Dreschschlitten, das Reinigen in der Kornschwinge (πτύον), die gelegentlich auch neben der hochgeschlagenen Tunika als Saatschwinge diente, und schließlich das Mahlen in der (Wasser-)Mühle des Dorfes oder eines einzelnen Grundbesitzers oder — bei kleinen Mengen für den Hausbedarf — auf der Handmühle[60].

Arbeitsgeräte spielen auch in die häufig erörterte Frage der geregelten Fruchtfolge zumindest indirekt hinein. Die Quellen bestätigen eine solche nicht[61]. Große Wahrscheinlichkeit spricht aber für einen — zeitlich nicht genau festgelegten — Wechsel bebauten und unbebauten Landes. Die Brache konnte jeweils als Viehweide dienen[62]. Das Neuumbrechen dieses überwachsenen Landes kostete allerdings mehr Zeit und Kraft, bedurfte schwererer Pflüge und Gespanne, auch noch häufigeren Pflügens, nach

59 Geopon. II 22, 1; Columella II 14, 5f. hingegen spricht nur allgemein von Asche als einem der vielen für die Kompostierung geeigneten Stoffe, empfiehlt nur II 2, 11, Buschwerk — allerdings erst abzuhauen, und dann — zu verbrennen und unterzupflügen.

60 Bei der Kürze der geschnittenen Halme wurden diese offenbar nur zusammengerafft, nicht gebunden (s. Anm. 57 und Abb. STRZYGOWSKI, Rep. 1890, 257, 14. Jh.) im Gegensatz zur Abb. auf der Trajanssäule (WHHITE, Farming, Abb. 31); zum Dreschen wenig, Erwähnung der Tenne im NG (§ 64 ἐν ἅλωνι) und des „dreschenden Ochsen" und Fortdauer des antiken Dreschschlittens bis in die Neuzeit (G. M. A. HANFMANN, *Sb.* Mainz 1960, 505); zur Handmühle (χειρόμυλον) Vita Luc. Iun., *AnBoll* 13 (1894) 103, 30f.; *Klio* 47 (1966) 319—321. 348; 50 (1968) 218—223.

61 Wenn Geopon. II 12, 2 als möglich empfohlen wird, auf fetten, für Weizen geeigneten Talböden auch Bohnen anzubauen, damit sich der Boden nach dem Weizen ausruhen könne, ist das eher als eine Variante der Gründüngung zu verstehen (s. auch LIPŠIC, Geoponiki 316; aber sicher zu weitgehend S. 21. 316: plodoperemennaja sistema polevodstva, plodosmena), nicht als geregelte Fruchtfolge. Hier scheinen mir die Erfahrungen des Geoponika-Kompilators z. B. über die Columellas hinauszugehen, der die genannte Empfehlung im Hinblick auf den Ertrag der Bohnen gegeben und für den Getreideertrag vorherige Brache für günstiger gehalten hatte als Bohnen-Vorfrucht (II 10, 5. 7).

62 Das Nutzen des Kulturlandes als Weide jeweils nach der Ernte war sowieso verbreitet (NG §§ 78. 79); selbst Waldland als Weide genutzt (NG §§ 39. 40. 44. 45).

langjähriger Brache wohl auch der Axt (πέλεκυς, σκέπαρνον)[63]. Der Ertrag aus solch ausgeruhtem Boden war aber auch höher als der aus ständig genutztem oder gar völlig erschöpftem Land, das schließlich nur noch das erforderliche Saatgut für das folgende Jahr brachte[64]. Das Brachlassen erschöpften Bodens und spätere Wiedereinbeziehen und erneute Nutzen als Acker- oder Gemüseland, eine schon in der Antike geübte Praxis[65], erhielt in den frühbyzantinischen Jahrhunderten insofern einen neuen Akzent, als infolge zahlreicher Epidemien und ständiger Einfälle viel Land brachlag, das nun wieder unter Kultur genommen wurde. Das Bestellen von Brachland — im Zuge der bäuerlichern Landnahme der Slawen wie auch der einheimischen Besitzlosen — spielte in dieser Zeit eine relativ große Rolle[66].

Ein gewisses Kriterium für das Niveau der Landwirtschaft bildet auch das Verhältnis von Ackerbau und Viehzucht. Archäologisch-botanische Untersuchungen ließen für Mitteleuropa in der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends eine deutliche Verschiebung von der Viehzucht zum Getreidebau erkennen — auf Grund des Heimischwerdens anspruchsvollerer Getreidesorten und vor allem des Aufkommens der Sense mit langem Baum, die auf geregelten Futteranbau und Stallfütterung hindeutet[67]. Es wäre sicher lohnend, diesem Verhältnis auch in den byzantinischen Gebieten nachzugehen. Einige, auch archäologische Anzeichen[68] scheinen darauf hinzudeuten, daß in den frühen byzantinischen Jahrhunderten ein solcher Wandel noch nicht erfolgt war und die Viehzucht den Ackerbau noch relativ überwog.

[63] NG § 17 (und Cod. Just. 59, 1) und § 20 (Erschließung von Waldland) sowie Geopon. III 3, 10.

[64] So erging es einem lykischen Bauern, der 20 Jahre hintereinander sein Landstück mit Korn bestellt hatte (Vita Nicolai Sionitae, in: G. ANRICH, Hagios Nikolaos, Bd. 1. Leipzig—Berlin 1913, 46f.).

[65] Ausführlich Columella II 2, 8—13; kürzer: Palladius VI 3, auch X 10, 2.

[66] Bedeutungsveränderung von νεοῦν, νέωσις „Neuland umbrechen“ zu „pflügen“ überhaupt im NG (§§ 1. 2. 4. 11. 13), gewisse Bestätigung vom Sprachlichen her; (ἀρότρῳ) νεόω auch Vita Greg. Decap. 69, 9, Vita Niceph. P. 153, 17, Geopon. II 23, 6 (geht zurück auf Vindanios Anatolios, 4. Jh.: RODGERS 281. 284) nicht auf Brachland bezogen. Vgl. aber M. J. SJUZJUMOV, *VV* 10 (1956) 28.

[67] E. GRINGMUTH—DALLMER, Probleme der landwirtschaftlichen Produktion des 1. Jahrt. u. Z. in Mitteleuropa, in: Zur Entwicklung der Produktivkräfte. Berlin (im Druck), mit Hinweis auf die botanischen Untersuchungen von E. LANGE.

[68] Zahlreiche die Viehzucht betreffende §§ im NG, die die über den Ackerbau weit übertreffen, ähnlich wie u. a. in der Lex Salica; relativ hoher Anteil von Viehglocken im Donaukastell Jatrus gefunden (G. GOMOLKA in: Krivina II. Berlin 1980, im Druck); s. auch Geopon. II 2, 1f.; in den schriftlichen Quellen oft großer Viehbestand und Unmengen fortgeführten Viehs erwähnt.

Die schriftlichen wie die bildlichen Quellen, die ja recht häufig mehr oder minder stilisierte Hirtenszenen bieten, bezeugen neben der Rinder- besonders Schaf- und Schweinezucht, auf den Gütern des Kaisers und der großen Grundeigentümer auch Pferdezucht. Die zeitlose Ausrüstung des Hirten besteht in Hirtenstab (ῥάβδος, βακτηρία) und Eßbeutel (μάρσιππος); das Vieh wurde zur Nacht in der Hürde (μάνδρα) untergebracht. Die Jagd[69] auf Hasen, Wild und Bären mit Stellnetz und -stangen (δίκτυον, στάλικες), Pfeil und Bogen oder Spießen, war für den Bauern und Hirten teils notwendig zum Schutz der Herde, teils aber auch Möglichkeit zur Beschaffung zusätzlicher Nahrung. Dem diente auch der Vogelfang mit Lockvögeln und Leimruten[70] und — wo möglich — der Fischfang[71]. Hauptnahrungsmittel waren Gemüse und Bohnen, während Brot, Käse, Wein und Öl schon zu den „erfreulichen“ Speisen rechneten[72].

Insgesamt haben sich im Ackerbau entscheidende Verbesserungen offenbar kaum vollzogen (Bewahren des einfachen Pfluges und der Sichel zum Kornschneiden während des ganzen Mittelalters). Das bestätigen auch die Ernteerträge, die z. T. im Vergleich zur Saatmenge auch in späterer Zeit noch recht dürftig waren und wohl nur 3 : 1 bis 4 : 1 betrugen[73].

Daß man die byzantinische Landwirtschaft als Ganzes aber in dieser Zeit nicht undifferenziert als primitiv bezeichnen kann, dafür spricht die nach wie vor betriebene Wein- und Olivenkultur, die besonders intensiver Pflege bedarf und in der all die bis dahin gewonnenen Erfahrungen sorgfältig genutzt wurden[74], auch Obstanbau und Bienenzucht. Das wiegt ein möglicherweise stärkeres Festhalten an traditionellen Verfahren im Ackerbau auf. Wie Ackerbau und Viehzucht können ja auch andere landwirtschaftliche Teilbereiche auf sehr unterschiedliche und unterschiedlich effektive Art miteinander und mit dem Markt verbunden sein, abhängig

[69] Zahlreiche Abb. bei KÁDÁR, bes. 139ff.; s. auch ÅKERSTRÖM—HOUGEN, GERSTINGER 146. Fangen der Tiere auch in Fallgruben oder mit Schlingen. Zur Bedrohung der Herden s. u. a. NG §§ 23. 43. 46; Vita Niceph. P. 191, 8—14; 155f. in Metaphern.

[70] ÅKERSTRÖM—HOUGEN 92—94.

[71] Miniaturen OMONT Taf. CIV; GUILLOU Abb. 91; s. auch Theoph. 397, 21—23; J. LEROY, *Irénikon* 27 (1954) 37 mit Anm. 4; zur Fischkonservierung A. I. ROMANČUK, *ADSV* 14 (1977) 18—33.

[72] So Vita Petr. Atr. § 11, 57—63; § 37, 32—37 bei der Unterscheidung des strengeren vom normalen Mönchsleben.

[73] Beispiele des 11.—14. Jh. für schlechtere Getreidesorten auf wenig kultivierten Böden bei E. SCHILBACH, Byzantinische Metrologie. München 1970, 57f. Die überschwengliche Freude des Bauern in der Vita Nicol. Sion. (46, 17—47, 9) bei fünffachem Ertrag ist eine indirekte Bestätigung.

[74] Zahlreiche Erwähnungen u. a. auch im NG (§ 22: κλαδευτήριον; § 69 ληνός Kelter). Die Geoponika widmen dem Weinbau allein 5 Bücher, gehen allerdings nicht von kleinbäuerlichen Erfahrungen aus; s. auch GUILLOU Abb. 86; HESSELING 78/262; Monatsbilder.

von den Eigentumsformen, den Bodenverhältnissen, den geographischen und klimatischen Bedingungen. Das Beibehalten des einfachen Sohlenpflugs, der den Boden nicht wendet, ist zwar ein stagnierendes Element. Der leichte Boden weckte aber offenbar kein Bedürfnis, zumal auch — anders als etwa im Bereich der bulgarischen Staatsgründung — in Byzanz kein Stimulus für effektivere Ackerbau-Technologien bestand. Für das frühmittelalterliche Mitteleuropa konnten einige eindeutige Produktionsverbesserungen nachgewiesen werden[75]. Im byzantinischen Bereich sind solche deutlichen Verbesserungen bisher zumindest nicht nachzuweisen. Solange — mit ökonomischem und außerökonomischem Zwang — die Ernährung der Städte auf traditionelle Weise gesichert werden konnte, wurde, auch im Zusammenhang mit dem hier insgesamt zäher verlaufenden gesellschaftlichen Umwälzungsprozeß, ein staatlich gelenktes Interesse in dieser Richtung nicht spürbar.

Wenn auch ein spektakuläres Freisetzen landwirtschaftlicher Produktivkräfte in dieser frühen Zeit nicht zu beobachten ist, sollten diese doch nicht unterschätzt werden. Ein Bewahren der schriftlich niedergelegten Erfahrungen der hochentwickelten spätrömischen Landwirtschaft über alle Einfälle und Eroberungen hinweg zeugt von einem recht hohen und stabilen Niveau der Landwirtschaft. Dabei ist allerdings zu unterscheiden zwischen den kleinbäuerlichen Wirtschaften und den großen Gütern, denen mitunter in der Landwirtschaft erfahrene und experimentierfreudige Grundeigentümer vorstanden. Was die Ackerbaukultur der frühen Jahrhunderte auszeichnet, ist die verstärkte Hinwendung zur Kleinwirtschaft und das erneute Kultivieren von Brachland. Dieses Erschließen von mehr Kulturland war aber für die Stabilisierung der Gesamtwirtschaft in dieser Zeit von erheblicher Bedeutung, auch wenn das insgesamt höhere Ackerbauprodukt nicht höherer Arbeitsproduktivität, sondern der Erweiterung der Produktionsfläche zu verdanken war.

Manche Fragen beantworten wir heute noch mit Hypothesen oder Quellen aus anderer Zeit oder geographisch undifferenziert. In dem Maße aber, in dem die philologisch-historische Einzelforschung — etwa zu Quellen und Überlieferung der Geoponika[76], zu terminologischen Fragen; Auswertung der Hagiographica — voranschreitet und in der Archäologie verstärkt auch dörflichen Siedlungskomplexen Aufmerksamkeit geschenkt wird, kann unser Gesamtbild von der Landwirtschaft in den wichtigen frühen Jahrhunderten auch in bezug auf das konkrete Geräteinventar noch erheblich an Genauigkeit gewinnen.

[75] J. HERRMANN, Ökonomie und Gesellschaft an der Wende von der Antike zum Mittelalter (*Sb. AdW der DDR* 1979, 13/G). Berlin 1979.

[76] Wie in den genannten Studien von LIPŠIC, RODGERS und TEALL.

In ähnlicher Richtung liegen Probleme und Aufgaben auch hinsichtlich der anderen Gerätegruppen.

* * *

Die Gebrauchsgegenstände des Alltags sind wichtiger Ausgangspunkt für die umfassende Untersuchung verschiedener komplexer Themen im Rahmen der materiellen Kultur wie der Kultur und Geschichte überhaupt.

Allgemeine Voraussetzung für ihre effektive Bearbeitung ist ein möglichst breites Fundament solider Quellenpublikationen — kunsthistorischer Bestandsaufnahmen, archäologischer Grabungscorpora[77], textkritischer, möglichst kommentierter Editionen —, Aufgaben, denen sich die Wiener Schule seit Jahren beispielhaft widmet. Solche Materialgrundlagen können auch mögliche thematische Bestandsaufnahmen wesentlich erleichtern.

Mit dem Fortschreiten der Publikation von Quellengrundlagen verbreitert sich die Basis für fundierte Spezialstudien wie für die komplexe Aufarbeitung ganzer Bereiche. Wenn auf vielen Gebieten gezielte Einzeluntersuchungen durchgeführt werden, zeitlich, lokal oder sachlich begrenzt, auf einzelne Quellengruppen bezogen, im Quer- oder Längsschnitt, führt das nicht nur in der konkreten Einzelfrage weiter, sondern bringt auch dem Ziel eines komplexen Verständnisses der byzantinischen Kultur und Geschichte ein weiteres Stück näher.

Ein engerer Arbeits- und Konsultationskontakt zwischen Philologen, Historikern, Archäologen und Technikhistorikern, weitestgehende gegenseitige Kenntnisnahme von Forschungsproblemen und -ergebnissen werden mit zunehmender Spezialisierung auch auf diesem Gebiet immer notwendiger.

Die griechisch-römische Altertumswissenschaft und die Mediävistik, die der Byzantinistik hier um einiges voraus sind, liefern dieser methodisch Beispiele[78], thematisch Vergleichsmaterial und nicht zuletzt Forschungsimpulse. In dem Maße, in dem auch die Byzantinistik der materiellen Seite des Lebens verstärkt Aufmerksamkeit widmet, kann sie auch auf diesem Gebiet nicht nur nehmen, sondern auch ausstrahlen.

[77] S. auch in *Am. Journ. Arch.* 84 (1980) H. 3, 271—312 zur Archäologie als historischer Wissenschaft (277), ihrer zunehmenden Hinwendung zu den *objects of daily life* (284. 311) und der wachsenden Bedeutung naturwissenschaftlicher Methoden (282. 311).

[78] Die römischen Landwirtschaftsgeräte auf der gesamten Quellenbasis vorbildlich aufgearbeitet von WHITE (Anm. 37); instruktive thematische Zusammenstellungen bildlicher Quellen: V. HUSA u. a., Homo faber. Prag 1967 (betr. Handwerk und Landwirtschaft); S. EPPERLEIN, Der Bauer im Bild des Mittelalters. Leipzig u. a. 1975.